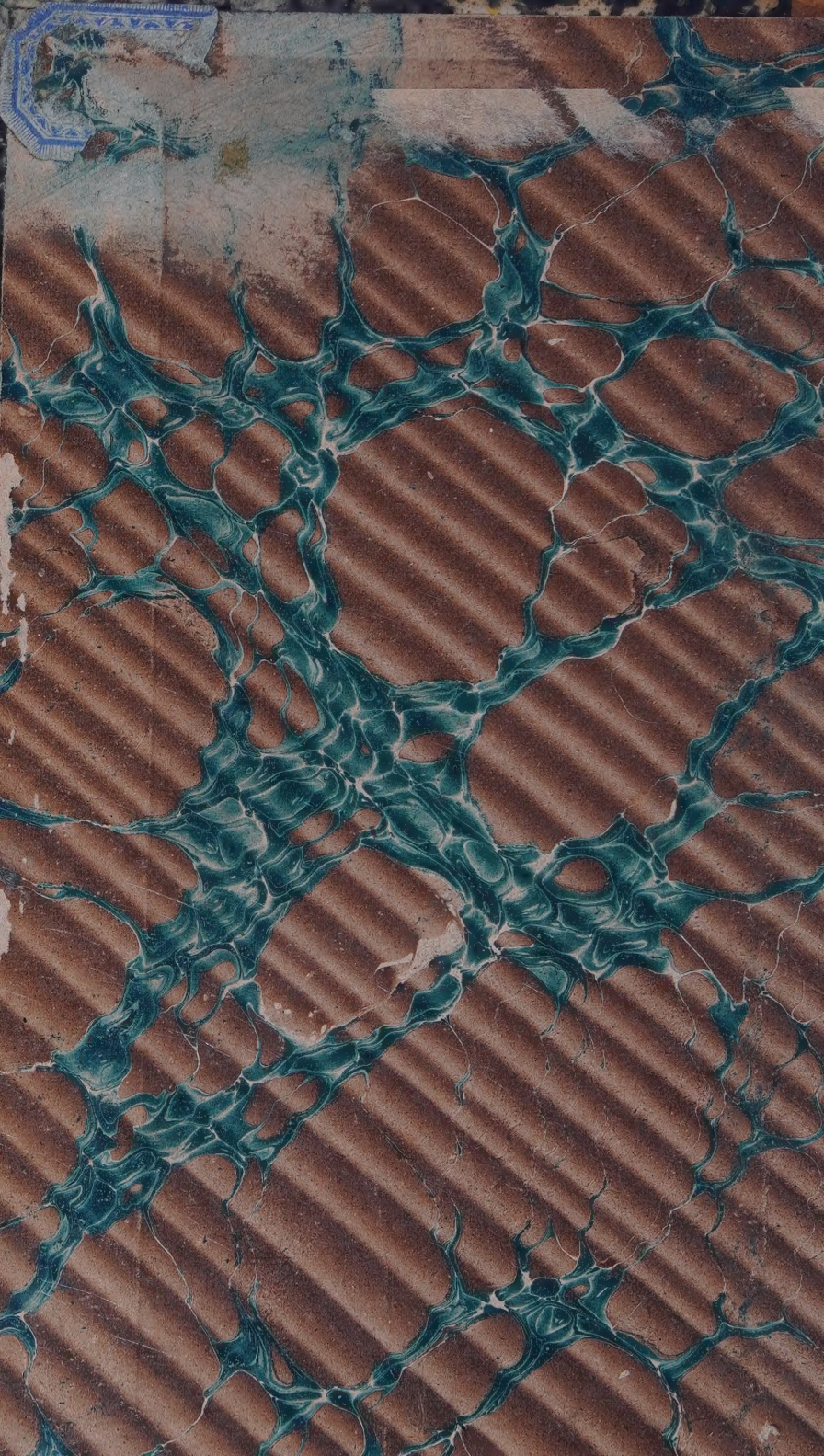

MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Saint-Quentin, imp, J. Moureau.

MÉDITATIONS

SUR LA VIE DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

SUIVIES DES

MÉDITATIONS SUR LA VIE DES SAINTS

Par le P. Julien HAYNEUVE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ÉDITION CORRIGÉE, RAJEUNIE ET DISPOSÉE SELON L'ORDRE DU BRÉVIAIRE ROMAIN

Par M. L'ABBÉ J.-B. LOBRY,

CURÉ DE VAUCHASSIS, ANCIEN DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE TROYES

OUVRAGE DÉDIÉ A MGR E.-J. RAVINET

ÉVÊQUE DE TROYES, PRÉLAT ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL

TOME HUITIÈME

ALMA COLLEGE
LIBRARY
Alma, California
246.723
H334

PARIS
HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE VAUGIRARD, 21
1870

44605

MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

VINGT-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

SUR LES PARABOLES DU GRAIN DE SÉNEVÉ ET DU LEVAIN.

Je parlerai par figures et par paraboles, et je déclarerai ce qui est caché aux hommes depuis le commencement du monde [1].

Le Sujet est tiré de l'Evangile du jour, qui comprend deux paraboles dont le sens mérite d'être approfondi.

La première est celle du grain de sénevé; c'est la plus petite des semences, comparativement à la grandeur de la tige qu'elle produit. En effet, ce grain confié à la terre devient non-seulement plus grand que les autres légumes, mais il est comme un arbre où les oiseaux du ciel viennent se percher et se reposer [2].

L'autre parabole est celle du levain, dont une petite quantité mêlée à trois mesures de farine, suffit pour faire entrer toute la pâte en fermentation [3].

[1] Aperiam in parabolis os meum, nuntiabo abscondita a constitutione mundi. S. *Matth.* XIII, 35, et *Psal.* LXXVII.

[2] Simile est regnum cœlorum grano sinapis, quod accipiens homo seminavi in agro suo, quod minimum quidem est omnibus seminibus; cum autem creverit, majus est omnibus oleribus, et fit arbor, etc. S. *Matth.* ibidem, 31.

[3] Aliam parabolam locutus est eis. Simile est regnum cœlorum fermento

Le sens de ces paraboles est que, comme les petites choses ont souvent de grands et prodigieux effets, de même les vérités évangéliques qui nous conduisent au royaume céleste, et qui, par anticipation, en établissent les commencements et les fondements dès cette vie, sont petites en apparence, mais qu'étant bien considérées, elles produisent d'admirables effets,

La Fin est d'apprendre comment il faut considérer les vérités évangéliques pour en tirer du profit.

La Forme est en en ces trois points :

1° Autorité de la Sagesse éternelle qui a révélé ces vérités.

2° Différence des personnes qui les ont approuvées, et de celles qui les ont rejetées.

3° Excellence de ces vérités, considérées en elles-mêmes.

PREMIER POINT.

AUTORITÉ DE LA SAGESSE ÉTERNELLE QUI A RÉVÉLÉ LES VÉRITÉS ÉVANGÉLIQUES.

Représentez-vous la personne sacrée de Jésus, prêchant les maximes de son Evangile en public ou bien en particulier ; écoutez-les avec respect, étudiez-les avec soin, recevez-les avec amour, comme sorties de sa bouche et confirmées par sa vie divine. Bienheureux sont les pauvres d'esprit, bienheureux ceux qui pleurent et qui souffrent[1] ; malheur aux riches qui vivent à leur aise. Quiconque veut marcher après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive[2]. Celui qui ne hait pas ses parents et lui-même, en sorte qu'il soit disposé à sacrifier toutes ces choses pour mon service, n'est pas digne d'être mon disciple[3].

quod acceptum mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum. S. Matth. XIII, 33.

[1] Beati pauperes, quia vestrum est regnun Dei.

Beati qui nunc fletis. Beati eritis cum vos oderint homines. Verumtamen væ vobis divitibus quia habetis consolationem vestram. S. *Luc.* VI.

[2] Dicebat autem ad omnes : Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. Ibid. IX, 23.

[3] Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, etc., adhuc autem et animam suam, non potest esse meus discipulus. Ibid. XIV, 26.

Voilà des vérités qui n'ont pas un appareil attrayant; cette doctrine d'ailleurs n'a rien de pompeux, ni de grand, ni d'aimable; tant s'en faut, elle effarouche les sens, elle choque les passions, elle froisse même la raison humaine, tant par sa nouveauté, qui paraît étrange, que par ses difficultés, qui semblent insurmontables, et par le peu de vraisemblance qui fait qu'elle n'a point de prise sur nos esprits. Mais si vous considérez que c'est la science d'un Dieu, qui s'est fait homme pour l'enseigner, et pour lui donner autorité parmi les hommes, qui l'a confirmée par sa vie, recommandée par son exemple et établie par tant de miracles, se peut-il rien dire de plus puissant pour convaincre l'intelligence et pour soumettre notre volonté?... A qui croirez-vous, si vous ne croyez à celui qui est la vérité même[1]? Qui est-ce qui aura pouvoir sur votre cœur pour l'attirer à son imitation, sinon l'exemple de votre roi et de votre maître?... Arrêtez-vous un peu sur ce point, car on n'y pense pas assez, et surtout on n'y pense pas comme il faut!...

DEUXIÈME POINT.

DIFFÉRENCE DES PERSONNES QUI ONT APPROUVÉ LES MAXIMES DE L'ÉVANGILE ET DE CELLES QUI LES ONT REJETÉES.

Tant de saints, qui tiennent au ciel la place des anges déchus, ne sont arrivés au comble de la sainteté, et n'ont obtenu cette gloire, qu'en réglant leur vie sur ces maximes. Ces vérités leur ont servi de flambeau pour les conduire parmi les ténèbres du siècle, et jamais ils ne s'en sont écartés[2]. Au reste, c'étaient des hommes grandement sages, d'une justice éprouvée, consommés en science, les plus chéris du Dieu qui a publié cette doctrine, et comme tels, nous leur rendons des honneurs incomparables. Les rois et les princes du monde baisent leurs cendres par respect, les peuples courent en foule à leurs tombeaux pour en

[1] Si Deus Pater vester esset, diligeretis utique me, ego enim ex Deo processi et veni Quare loquelam meam non cognoscitis : quia non potestis audire sermonem meum. Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ? *S. Joan.* VIII.

[2] Ecce beatificamus eos qui sustinuerunt. *S. Jac.* V.

obtenir du secours[1]. Pourquoi? Comment ont-ils mérité cette gloire?... Pour avoir suivi les maximes de l'Evangile et y avoir conformé leurs mœurs. Quelle approbation plus authentique? Quel témoignage plus glorieux pour la recommandation de ces vérités, dont vous faites si peu de cas?...

Au contraire, qui sont ceux qui répudient et qui réprouvent ces maximes? Ce sont des gens du monde qui aiment mieux suivre les lois de leur chair que les lois de la raison, ou qui ont préféré la raison, purement humaine à la raison divine et surnaturelle; ce sont des hommes superbes, avares, insatiables dans leurs désirs et esclaves de leurs plaisirs. C'est Satan qui est votre ennemi, c'est le monde qui est son partisan, c'est la nature corrompue qui est son esclave. Auquel croirez-vous de ces deux partis?... Y a-t-il à hésiter?... Mais délibérez tant qu'il vous plaira, pourvu qu'avant de vous résoudre, vous jetiez un regard vers le ciel et un autre en enfer, pour écouter ce qui se dit dans l'un et l'autre lieu. Les saints vous diront qu'ils sont bienheureux, parce qu'ils ont suivi la lumière de cette doctrine; les damnés confesseront qu'ils sont misérables parce qu'ils l'ont méprisée. Donnez-vous le temps d'écouter ce que vous diront Lazare et le mauvais riche[2], d'entendre ces différentes voix des humbles et des superbes, et puis faites ce que vous voudrez...

TROISIÈME POINT.

EXCELLENCE DES VÉRITÉS ÉVANGÉLIQUES, CONSIDÉRÉES EN ELLES-MÊMES.

Certes, voilà des témoignages pleins d'autorité; mais, quand l'exemple nous manquerait, ne serait-ce pas assez que la vérité

[1] Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum et in similitudinem improperii; nos insensati, vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore; ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est. Ergo erravimus a via veritatis, etc., quid nobis profuit superbia aut divitiarum jactantia, quid contulit nobis? Transierunt omnia tanquam umbra, etc. Talia dixerunt in inferno, hi qui peccaverunt, quoniam spes impii tanquam lanugo est. Justi autem in perpetuum vivent et apud Dominum est merces eorum. *Sap.* v.

[2] Crucior in hac flamma. Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala, nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris. *S. Luc.* xvi.

fût du côté de ces maximes? N'est-il pas vrai qu'il ne faut point faire le mal? Faut-il chercher des autorités pour éclaircir une vérité si évidente?... N'est-il pas vrai qu'il ne faut pas perdre son âme, qu'il faut vivre en homme raisonnable et en vrai chrétien, puisque vous en faites profession?... N'est-il pas vrai que vous devez tendre à la fin pour laquelle vous êtes venu au monde?... Qui donc serait assez aveugle, assez insensé pour douter de ces vérités? Cependant on ne vous demande que d'y croire et de les mettre en pratique!... Si vous n'êtes pas appelé à quitter le monde, demeurez-y, cela vous est permis; mais vivez dans le monde comme un vrai chrétien, comme si vous n'y étiez point, comme un passant qui ne s'y arrête pas[1]. Détruisez ces affections désordonnées que la raison même condamne. Voilà ce que l'on demande de vous, si vous vivez encore au milieu du monde.

Dites la vérité, croyez-vous avoir moins d'honneur, de repos d'esprit, de vrai contentement de cœur, en suivant ces maximes qu'en ne les suivant pas? Pensez-vous que, retournant par amour dans le monde, que vous avez quitté par effet ou par affection, vous aurez plus de satisfaction au fond de votre âme, plus de consolation et de repos dans votre conscience, plus d'assurance à l'heure de votre mort?... Vous n'oseriez le penser, car vous reconnaissez évidemment le contraire[2]. Vous savez bien qu'il n'est rien de plus raisonnable que de suivre Jésus-Christ, que c'est vivre une vie excellente, relevée, divine, que de vivre selon ses lois; qu'on devient par ce moyen maître de ses appétits, qu'on s'élève au-dessus du monde, qu'on prend des pensées généreuses, dignes des enfants de Dieu. Que ne le

[1] Hoc itaque dico, fratres, tempus breve est : reliquum est, ut et hi qui habent uxores, tanquam non habentes sint, et qui flent, tanquam non flentes, et qui gaudent, tanquam non gaudentes, et qui emunt, tanquam non possidentes et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi. Volo autem vos sine sollicitudine esse. I *Cor.* VII.

[2] Et nunc quid tibi vis in via Ægypti ut bibas aquam turbidam ? et quid tibi cum via Assyriorum, ut bibas aquam fluminis. *Jer.* II.

faites-vous donc?... Qui vous retient[1]? Une pure imagination des difficultés que vous y appréhendez?... Mais où est la confiance que vous devez avoir en Dieu? où la puissance de sa grâce et la fidélité de sa conduite? Vous direz peut-être que vous avez des inclinations dont vous ne sauriez vous déprendre; mais ne savez-vous pas qu'une des principales vérités de l'Evangile, c'est que le ciel s'emporte par violence[2]? Montrez par votre conduite que vous avez cette croyance. Commencez par le retranchement de telle inclination qui vous domine, à pratiquer ce que vous croyez; prenez-en la ferme résolution, et vous verrez que la vérité vous délivrera de tout ce que vous craignez si fort[3].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

C'est la Sagesse éternelle qui a prononcé toutes les maximes évangéliques.

Les maximes évangéliques, quelque humbles qu'elles paraissent d'abord à l'esprit des hommes, ne peuvent pourtant être estimées que très-excellentes, par celui qui considère que c'est la Sagesse incarnée qui nous les a apprises. Regardez-les donc de ce côté, et vous les verrez toutes divines, et telles qu'il faut les voir pour les estimer comme elles le méritent. C'est un Dieu qui a dit cela; quel jugement puis-je opposer, sinon le jugement d'un homme? Et qu'est-ce qu'un homme opposé à son Dieu?...

DEUXIÈME POINT.

Ce sont tous les Saints qui les ont approuvées.

Les Saints ne sont saints et bienheureux, que pour avoir cru et observé ces vérités. Les damnés ne sont damnés que pour n'y avoir point conformé leur jugement et leur vie. De quel parti voulez-vous être?...

[1] Et non vultis venire ad me, ut vitam habeatis. S. *Joan.* v.

[2] Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. S. *Matth.* II.

[3] Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos. S. *Joan.* VIII.

TROISIÈME POINT.

Elles ne contiennent rien en elles-mêmes qui ne soit très-raisonnable.

Quand vous ne penseriez simplement qu'aux vérités qui vous sont proposées, pourvu que ce fût à loisir et sans passion, ce serait assez pour vous déterminer à vous y soumettre. En effet, tout ce qu'elles vous enseignent est extrêmement raisonnable; elles ne demandent qu'à vous faire connaître le mal, et à vous le faire éviter, qu'à vous faire vivre conformément à votre état, et à la fin pour laquelle vous êtes au monde. Y a-t-il rien plus juste que cela? Et cependant vous y avez fort peu d'affection.... C'est que l'humeur vous emporte ; mais c'est une de ces principales vérités : Qu'il faut dompter son humeur, que le ciel ne s'obtient que par violence.

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Notre-Seigneur retournant encore une fois à Jérusalem, adresse aux Juifs, dans le temple, sa dernière prédication, dans laquelle il les menace du châtiment, qui les attend et qui consiste à être privés des grâces, dont ils ont abusé. Prenant occasion de ces paroles de notre Sauveur, nous considérerons, cette semaine, combien nous devons craindre, d'après l'exemple des Juifs, d'abuser des grâces de Dieu, et d'en être privés en punition de l'abus que nous en aurions fait.

LUNDI.

JÉSUS RETOURNANT A JÉRUSALEM MAUDIT UN FIGUIER, ET EN ENTRANT DANS LE TEMPLE, IL EN CHASSE LES MARCHANDS.

Que jamais personne ne mange de ton fruit, et que jamais tu n'en reproduises aucun [1].

Le Sujet. Saint Marc rapporte que Notre-Seigneur s'en retournant à Jérusalem, rencontra sur son chemin un figuier, qui n'avait point de fruits, qu'il le maudit et qu'aussitôt cet arbre se dessécha et mourut. Ensuite étant entré dans le temple, et y ayant trouvé des marchands qui trafiquaient, il les en chassa à coups de fouet. Nous trouvons dans ces deux faits la figure des châtiments spirituels et temporels, que Dieu inflige aux personnes qui se rendent infidèles à ses grâces.

La Fin sera de reconnaître et de craindre ces châtiments.

La Forme est en ces trois points :

1° Ce figuier stérile représente les âmes infidèles aux grâces de Dieu.

2° La malédiction que Jésus lui donna, nous figure les peines spirituelles, dont Dieu punit ces infidélités.

3° Le renversement des tables des changeurs, nous signifie aussi les châtiments temporels, dont elles sont punis.

PREMIER POINT.

LE FIGUIER STÉRILE REPRÉSENTE LES AMES INFIDÈLES AUX GRACES DE DIEU.

Notre Sauveur étant retourné coucher à Béthanie, le même jour qu'il fit son entrée à Jérusalem, revint le lendemain dans cette dernière ville, qu'il aimait particulièrement, afin d'y prêcher pour la dernière fois, et de l'avertir des peines que méritaient ceux qui ne profitaient point de ses prédications, et qui se rendaient infidèles à ses grâces. Comme il s'y dirigeait accompagné de ses Apôtres, il trouva sur son chemin un figuier qui n'avait point de fruit; s'en étant alors approché, il le

[1] Jam non amplius in æternum ex te fructum quisquam manducet. S. *Marci*, XI

maudit, voulant montrer par avance à ses disciples, dans la malédiction qu'il donna à cet arbre infructueux, comme une image des châtiments, que devaient attendre ceux qui n'étaient pas fidèles à ses inspirations[1].

De fait, rien ne peut mieux nous représenter l'âme infidèle aux grâces de Dieu, que ce figuier qui n'avait que des feuilles; car cet arbre, sensible à la douce température du printemps, est un des premiers à fleurir; de plus, il ne porte jamais de fruits médiocres en bonté; ils sont ou tout à fait excellents s'ils sont bons, détestables s'ils ne sont pas bons. Enfin, ses fruits sont de la même couleur que les feuilles, de sorte que, de loin, il est difficile de distinguer si ses fruits sont des feuilles, ou si les feuilles sont des fruits. De même les âmes les plus infidèles aux grâces de Dieu, sont celles qui les ont reçues les premières et en plus grand nombre; elles deviennent très-mauvaises quand elles ne sont pas très-bonnes, parce qu'elles abusent de la bonté de Dieu; et souvent elles paraissent avoir de la piété et de la vertu, tandis que, quand on les considère de près, on reconnaît qu'elles n'en ont que l'apparence[2].

Ne faites point ici d'application à d'autres qu'à vous-mêmes; car si vous faites extérieurement quelque acte d'humilité, mais que vous n'aimiez point à être méprisé, vous n'avez que les feuilles, et non les fruits de cette vertu[3]. Si votre charité n'a que de douces paroles et de vaines offres de services, et qu'elle n'en vienne pas jusqu'aux effets, ou bien si elle n'est obligeante qu'à l'égard de ceux qui vous plaisent davantage, ou de qui vous espérez quelque reconnaissance, elle n'a que des feuilles et point de fruits. Si la patience ne vous échappe pas en présence de personnes que vous respectez, mais que devant d'autres vous vous

[1] Et alia die cum exiret de Bethania, esuriit; cumque vidisset à longè ficum habentem folia, venit si quid fortè inveniret in ea, et cum venisset ad eam, nihil invenit præter folia, non enim erat tempus ficorum. *S. Marc.* XI.

[2] Erant Judæi habentes verba legis, et facta non habentes, pleni foliis et fructum non ferentes. *S. August.*

[3] Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. I *Tim.* III.

permettiez des plaintes ou des murmures dans votre cœur, vous montrez que cette vertu n'a encore pu chez vous pousser que des feuilles. Si votre dévotion n'est fervente que dans les consolations, et qu'elle soit lâche dans les sécheresses, votre dévotion ne porte point de fruit[1]. Si votre obéissance se contente d'exécuter extérieurement le commandement qui lui est fait, mais qu'elle ne soumette pas votre volonté et votre jugement à l'ordre de vos supérieurs, votre obéissance n'a encore que des feuilles....

Poursuivez avec sincérité cet examen au sujet des autres vertus, et comparez-les à votre état et aux grâces que vous avez reçues, pour les acquérir et les pratiquer dans leurs actes les plus excellents; si vous n'y reconnaissez pas ces actes, avouez humblement que vous êtes cet arbre chargé de feuilles et dépouillé de fruits. Si votre humilité était parfaite, peut-être pourrait-elle suppléer au défaut de tout le reste; mais si avec le défaut des vertus, vous êtes encore un orgueilleux, qui ne reconnaissez pas vos manquements[2], ô Dieu, que pouvez-vous attendre? Ne savez-vous pas que Notre-Seigneur reproche à un certain évêque qui avait plus de vertus que vous, de n'avoir qu'une vertu médiocre[3]?... Et que vous dira-t-il à vous qui n'en avez point du tout, et qui ne voulez point le reconnaître?...

DEUXIÈME POINT.

LA MALÉDICTION QUE JÉSUS DONNA A CE FIGUIER, NOUS FIGURE LES PEINES SPIRITUELLES DONT DIEU PUNIT CES INFIDÉLITÉS.

Jésus donc voyant un figuier près du chemin par où il passait, s'en approcha pour y cueillir des figues, mais n'y ayant trouvé que des feuilles, il le maudit en le condamnant à une stérilité perpétuelle, car aussitôt l'arbre se dessécha, et devint incapable de porter jamais ni fruits ni feuilles[4]. N'est-il pas étrange qu'un arbre

[1] Ante messem totus efflorui, et immatura perfectio germinabit. *Isa.* XVIII.

[2] Væ vobis hypocritæ qui decimatis mentham et anetum, et cyminum, et reliquistis quæ graviora sunt legis. *S. Matth.* XXIII.

[3] Quia modicam habes virtutem. *Apoc.* III.

[4] Non enim erat tempus ficorum. Et respondens dixit ei : Jam non amplius in

soit ainsi châtié? Etait-ce un crime qu'il n'eût point de fruits, puisqu'il ne pouvait en porter, la saison des figues n'étant pas encore arrivée, comme le remarque un Evangéliste, Quel mal y avait-il donc dans cet arbre pour être ainsi traité? et quand ç'eût été la saison de porter du fruit, et qu'il n'en eût point eu, n'était-ce point plutôt au soleil, à la terre, ou à l'air qu'il fallait s'en prendre, qu'au figuier qui ne peut rien tout seul? Et après tout, quand il n'eût rien porté cette année, ne pouvait-il en produire les années suivantes? Faut-il maudire ou arracher les arbres, s'ils ne rapportent pas toujours? Que si, au reste, Notre-Seigneur désirait de goûter de ses fruits, n'était-il pas en sa puissance de lui donner la force d'en produire? Lui qui avait fait l'arbre, ne pouvait-il pas faire le fruit? Lui qui produit tous les fruits du monde en leur temps, ne pouvait-il pas produire celui-ci avant son temps? Enfin, qui ne s'étonnerait de le voir chercher des fruits sur un arbre stérile, quand il savait bien qu'il n'y en avait point? Ne faut-il pas dire que ce sont des mystères que nous devons considérer sérieusement, car ils nous sont donnés pour notre instruction[1]?

C'est pour nous que cet arbre a été créé; c'est à cause de nous que Jésus s'en approcha; c'est pour notre profit qu'il l'a fait mourir; et nous retirons de très-bons fruits de cet arbre stérile, où Jésus n'en trouva aucun, si nous savons le considérer commme il prétend, et qu'il nous en donne le moyen. Reconnaissons-nous dans cet arbre, puisque nous ne savons pas nous connaître en nous-mêmes; apprenons que Jésus désire en vérité notre avancement, comme il semblait avoir faim de ses figues. Il avait véritablement faim, car l'Evangile le dit[2]; mais cette faim représentait autant le grand désir qu'il a de notre perfec-

æternum ex te fructum quisquam manducet. Et audiebant. Discipuli ejus. *Mar.* XI.

Et arefacta est continue ficulnea. *S. Matth.* XXI.

Ecce ficus cui maledixisti aruit. *S. Marci.* XI.

[1] Fecit miraculum in humidissima planta ut majus appareret : ne quæras autem causam cur sit siccata, cum tempus ficuum non esset, sed miraculum inspice, et mirare factorem. S. Chrys.

[2] Cum exiret à Bethania, esuriit. *S. Marci.* XI.

tion, que sa soif dont il parlait à la Samaritaine[1]. Sachons qu'il nous visite ainsi qu'il s'approcha de ce figuier, et même qu'il nous visite avant le temps, c'est-à-dire plutôt que nous ne pensons ; nous nous persuadons que ce ne sera qu'après de longues années ; ce sera peut-être dans quelques mois, dans quelques semaines, dans quelques jours, dans quelques heures ; ce sera peut-être après cette action qu'il viendra nous demander compte, si elle est faite selon la grâce qu'il nous a donnée[2]. Mais surtout remarquons que c'est ainsi qu'il jette souvent sa malédiction sur une âme, qu'il trouve sans le fruit qu'il en attend ; et que cette malédiction la rend stérile, et en quelque sorte incapable de porter du fruit, de faire le bien qu'elle pouvait aisément, si elle l'eût voulu, car elle est privée des grâces qu'elle avait pour s'en acquitter[3]. Oh ! que ce châtiment est épouvantable, pour celui qui sait y réfléchir, et que l'exemple de cet arbre maudit nous donne un beau sujet de le méditer sérieusement !...

Pensons donc que c'est ainsi, qu'après quelques années pendant lesquelles nous aurons manqué d'être humbles, patients, dévots et vertueux, comme nous devions l'être, selon les grâces que nous avions reçues pour cet effet, nous nous verrons dans ce misérable état, où nous ne saurons plus ce que c'est que l'humilité, la patience, la vertu. C'était notre faute, au commencement, de n'être pas humbles, quand nous pouvions l'être, et ce sera le châtiment de cette faute, de ne pouvoir plus le devenir, qu'avec des difficultés que nous ne surmonterons pas[4]. Et pourquoi cela ?... Parce que nous aurons été infidèles à correspondre aux grâces de Dieu, et que c'est ainsi que Dieu punit cette infidélité. N'y a-t-il donc pas là de quoi craindre, et tirer profit de cette crainte ?... Jamais on ne tombe dans ce malheur, que pour ne

[1] *Joan.* IV.

[2] Ecce venio citò, tene quod habes. *Apoc.* III.

[3] Illorum est culpa sterilitas quorum fœcunditas est voluntas. S. August.

[4] Illa est pœna peccati justissima, ut amittat unusquisque ; illud quo bene uti noluit, cum sine difficultate posset, si vellet : Ut qui sciens rectè non facit, omittat scire quod rectum est. Idem.

l'avoir pas assez appréhendé; et quiconque apprend à le redouter, n'y tombera jamais. O mon Dieu ! je m'étonne moins maintenant de ce vous châtiez les infidélités, que de ce que vous avez supporté les miennes jusqu'à cette heure.... Mon fils, c'est une bonté particulière que j'ai eue pour toi, et tu ne dois pas moins la considérer que la justice que j'ai exercée sur les autres, afin que, sanctifiant cette crainte par un sentiment d'amour, la crainte soit plus parfaite, et que l'effet qu'elle doit produire soit plus accompli.

TROISIÈME POINT.

LE RENVERSEMENT DES TABLES DES CHANGEURS, NOUS SIGNIFIE AUSSI LES CHATIMENTS TEMPORELS, DONT NOS INFIDÉLITÉS SONT PUNIES.

Notre-Seigneur continuant son chemin, arrive à Jérusalem, se dirige vers le temple, et là, trouvant des marchands qui vendaient ce qui était nécessaire aux sacrifices et aux oblations qu'on y faisait, il se fâche contre eux, renverse leurs tables et leurs marchandises, et les chasse hors du temple, leur reprochant de faire de la maison de Dieu une retraite d'impies et de larrons [1].

C'est ainsi qu'il se comporte encore à l'extérieur, et pour les affaires temporelles, avec ceux qu'il châtie à l'intérieur, par des peines spirituelles, à raison de leur infidélité. Il renverse leurs desseins et toute leur fortune ; rien ne leur arrive que contre leur gré, ou si quelque chose leur réussit à souhait, ce n'est que pour leur plus grand malheur, car ils abusent de ce bonheur, et ils se perdent plus misérablement. Sachez et voyez dit un Prophète, combien il est fâcheux d'avoir délaissé votre Dieu, et de vous être retiré de sa conduite et de sa crainte [2] !

[1] Et veniunt Jerosolymam Et cum introisset in Templum, cœpit ejicere vendentes et ementes in Templo, et mensas numulariorum, et cathedras vendentium columbas evertit, et non sinebat ut quisquam transferret vas per Templum, et docebat dicens eis : Nonne scriptum est quia Domus mea, Domus orationis vocabitur omnibus gentibus? Vos autem fecistis eam speluncam latronum. *S. Marci.* XI.

[2] Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum, et non esse timorem mei apud te, dicit Dominus. *Jerem.* II.

Dites à l'homme juste, dit un autre Prophète, que tout lui réussira ; mais avertissez le pécheur qu'il ne lui arrivera que malheur [1]. Puisqu'il en est que les châtiments intérieurs et la privation des biens spirituels ne touchent point, qui ne font cas que des biens temporels, eh bien, Dieu les prendra par cette sorte de biens, pour leur apprendre qu'en voulant s'éloigner de lui pour se conduire autrement qu'il ne veut, ils s'éloignent surtout de sa bonté, qui voulait les conduire heureusement à ses desseins, et tombent sous sa justice, qui renversera toutes leurs entreprises. Et certes, il est juste que ceux-là soient punis par le renversement de leurs projets, qui ont été assez téméraires pour renverser ceux de Dieu, ne se montrant pas fidèles, comme ils le devaient, à ses grâces, à ses lumières et à sa direction. N'estimez-vous pas misérables ces hommes, qui ne savent pas comment Dieu agit à l'égard de ceux qui lui sont infidèles [2] ? Mais ne sont-ils pas plus misérables si, le sachant et le croyant, ils ne lui gardent pas plus de fidélité ?... Oui mon Dieu, je l'avoue, et quand votre bonté aurait arrêté votre justice, pour ne point me châtier après tant d'abus que j'ai fait de vos grâces, je me regarde aussi coupable pour avoir mérité le châtiment, que pour l'avoir souffert.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le figuier stérile est la figure de l'âme infidèle à la grâce.

Le même jour que Notre-Seigneur fit son entrée à Jérusalem, il s'en retourna à Béthanie, et de là s'en revint le lendemain dans cette ville, qu'il chérissait si tendrement pour y faire sa dernière prédication, et pour la conjurer de mettre à profit les grâces qu'il lui présentait, ou pour la menacer des châtiments, dont il la punirait, si elle n'en profitait pas.

[1] Væ animæ eorum, quoniam reddita sunt eis mala. Dicite justo, quoniam benè, quoniam fructum adinventionum suarum comedet.

Væ impio in malum, retributio enim manum ejus fiet ei. *Is.* III.

[2] Quoniam obtrivit Dominus confidentiam tuam, et nihil habebis prosperum in ea. *Jerem.* II.

Etant donc en chemin, il rencontra un figuier qui n'avait que des feuilles sans aucun fruit. Cet arbre stérile est la figure du misérable état de la ville de Jérusalem, et de l'âme infidèle aux grâces qu'elle a reçues de Dieu. En effet, le figuier est un des premiers à fleurir au printemps ; il a de belles et grandes feuilles qui sont de même couleur que ses fruits ; et enfin les fruits ne sauraient être d'une qualité médiocre : ou ils sont excellents, s'ils sont bons, ou détestables, s'ils sont mauvais ; de même, ces âmes infidèles, sont celles que Dieu favorise avant toutes les autres; leurs œuvres sont excellentes, quand elles font bien, ou très-mauvaises quand elles se portent au mal ; et si leurs vertus ne sont pas conformes à leur état et aux grâces qu'elles ont reçues, elles n'ont que des feuilles, de belles apparences, qui peuvent bien tromper le monde, mais qui ne sauraient tromper le Seigneur.

Oh ! qu'il y a de ces figuiers, et qu'il y a de danger que vous n'en soyez un, puisque votre vertu a plus d'apparence que de réalité, plus de feuilles que de fruits !... Regardez ce qui vous manque en fait de vertus vraies et solides ; c'était là le fruit que Dieu attendait de vous ; tout le reste n'est que comme la feuille du figuier, qui a la couleur, mais non pas la douceur de la figue.

DEUXIÈME POINT.

La malédiction que Jésus donne au figuier figure les peines spirituelles que Dieu inflige à l'âme infidèle.

Aussitôt que Jésus eut remarqué que ce figuier était sans fruit, il le maudit et le condamna à n'en porter jamais. A l'instant même, l'arbre se dessécha, au grand étonnement des Apôtres qui virent ce changement. Il voulait par là leur apprendre ainsi qu'à nous, que c'est ainsi qu'il châtie ces âmes infidèles, qui n'ont que les feuilles de la vertu, sans en avoir le fruit ; et qu'il les châtie en les privant des grâces qu'elles avaient, et dont elles ont abusé. Il arrive donc qu'elles sont comme cet arbre maudit et desséché, qui n'est plus capable de porter du fruit. C'était leur faute de ne pas vouloir en porter, quand elles le pouvaient ; mais c'est le châtiment de cette faute de ne le pouvoir plus, quand elles le voudraient. Oh ! châtiment épouvantable ....

PREMIER POINT.

Le renversement des tables des vendeurs représente les châtiments temporels de l'âme infidèle.

Si les châtiments spirituels ne vous touchent point, voyez comment Notre-Seigneur entrant dans le temple, renverse les marchandises et chasse ceux qui les vendaient. Sachez que c'est ainsi qu'il vous poursuivra, si vous le fuyez ; c'est ainsi qu'il renversera vos desseins, si vous renversez les siens, en méprisant ses grâces et sa conduite, pour suivre vos passions et votre fantaisie. Rien ne vous réussira, car les succès mêmes seront pour vous des malheurs ; et vous apprendrez à vos dépens ce que vous deviez avoir appris par l'exemple des autres, et par tant d'avis qu'on vous a donnés : Que celui qui fuit la bonté de Dieu, tombe sous sa justice. Quiconque le fuit d'une part, le trouve de l'autre ; on ne peut lui échapper : Il faut qu'il soit votre père ou votre juge ; le choix dépend de vous, selon que vous serez fidèle ou infidèle à ses grâces.

MARDI.

PARABOLE DES DEUX ENFANTS, QUI MONTRE EN QUOI CONSISTE L'INFIDÉLITE AUX GRACES DE DIEU.

Lequel des deux a fait la volonté de son père[1] *?*

Le Sujet. Notre-Seigneur ayant chassé du temple les marchands, les Juifs vinrent lui demander raison de cette action, et par quelle autorité il avait agi. Et Jésus repartit, qu'il avait une demande à leur faire, et que, s'ils lui donnaient une réponse satisfaisante, il leur déclarerait le droit qu'il avait de faire ce qu'il avait fait. Il leur demanda donc s'ils approuvaient le baptême et la prédication de saint Jean, comme venant d'un homme envoyé de Dieu? A cette question les Juifs ne surent que répondre; Jésus alors leur exposa la parabole de deux enfants, à qui leur père commanda d'aller travailler à sa vigne ; l'un refusa de le faire, et néan-

[1] Quis ex duobus fecit voluntatem patris. *S. Matth.* XXI.

moins il y alla ; et l'autre, promit aussitôt de l'exécuter, et n'en fit rien. Que vous en semble, leur dit alors Jésus, lequel des deux a fait la volonté de son père ? Ils répondirent que c'était le premier ; et par leur propre réponse Notre-Seigneur leur fit reconnaître leur infidélité.

La Fin est de bien remarquer par cette parabole, en quoi consiste l'infidélité aux grâces de Dieu pour l'éviter.

La Forme est en ces trois points :

1° Les Juifs demandent à Notre-Seigneur, qui lui a donné la puissance d'entreprendre ce qu'il a fait dans le temple.

2° Notre-Seigneur demande aux Juifs, ce qu'ils pensent du baptême de saint Jean.

3° Il leur représente leur infidélité par le moyen d'une parabole.

PREMIER POINT.

LES JUIFS DEMANDENT A NOTRE-SEIGNEUR QUI LUI A DONNÉ LA PUISSANCE D'ENTREPRENDRE CE QU'IL A FAIT DANS LE TEMPLE.

Entre plusieurs grands miracles que Jésus fit au temple, après son entrée solennelle dans la ville, pour prouver sa Divinité, l'un des plus dignes de notre attention, c'est quand il commanda aux marchands qui y trafiquaient, d'en sortir, et qu'il les en chassa avec une autorité si absolue, qu'ils lui obéirent aussitôt sans aucune contradiction. Il est vrai qu'il avait rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le marcher aux impotents, et la santé à plusieurs autres malades ; mais tous ces prodiges, quelque surnaturels qu'ils fussent, étonnèrent moins les Juifs, que l'autorité avec laquelle il chassa du temple ceux qui n'y vendaient que ce qui était nécessaire aux sacrifices[1]; de sorte que, gardant le silence au sujet de ses autres miracles, il ne peuvent s'empêcher de parler de ce dernier[2], et de lui demander, qui lui a donné cette puissance, qu'il exerce sur des hommes, qui ne

[1] Mihi inter omnia signa quæ fecit, hoc videtur mirabilius esse, quod unus homo, et illo tempore contemptilibis, et in tantum vilis ut postea crucifigeretur. Scribis et Pharisæis contra se sævientibus, et videntibus lucra sua destrui, potuerit ad unius flagelli verbera tantam ejicere multitudinem, mensasque subvertere, etc. S. Hier.

[2] Et cum venisset in templum, accesserunt ad eum docentem Principes Sacerdotum et Seniores, populi dicentes : In qua potestate hæc facis, et quis tibi dedit hanc potestatem ? S. *Matth.* XXI.

dépendent aucunement de lui, et par une action qui semble trop hardie pour être tolérée dans un simple particulier.

Arrête un peu ici, mon âme, et réfléchis. Si les Juifs avaient su quel était celui à qui ils parlaient, auraient-ils osé lui faire cette demande ?... Mais toi qui le connais, ne lui en fais-tu pas une semblable, quand il te châtie, et que tu demandes dans ton cœur d'où cela peut venir ; quoique tu saches assez que cela ne peut venir que de lui, ou qu'avec sa permission ; comme si tu voulais dire tacitement, que cela ne devait pas arriver ainsi ?... Car, n'est-ce pas la même chose que si tu demandais à Jésus : par quelle autorité il te frappe ?... Ah ! par quelle autorite ?... Mon âme, en doutes-tu ? Tu doutes alors s'il est Dieu, et s'il est ton Seigneur et ton Sauveur ; car en cette qualité il peut tellement disposer de nous, comme il lui plait, qu'il ne faut point demander d'autre raison de tout ce qu'il lui plaira d'ordonner, que celle-ci qu'il est notre Dieu, notre Seigneur et notre Sauveur [1]. Et si nous venions à disputer de sa puissance, nous disputerions de sa divinité ; et aussi si nous venons à murmurer de ses châtiments et de ses ordonnances, il y a grand danger que nous ne disputions de sa puissance. Prenons garde à ce point qui est plus important, qu'on ne saurait l'exprimer dans un discours si restreint.

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR DEMANDE AUX JUIFS CE QU'ILS PENSENT DU BAPTÊME DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Cette insolente demande que firent les Pharisiens à Jésus-Christ, non-seulement ne méritait point de réponse, mais elle méritait qu'il les punît, comme il avait châtié les marchands ; il en avait également le pouvoir. Néanmoins comme il avait dessein de leur montrer plutôt sa bonté que sa puissance, ou sa justice, il leur fit une autre question très-simple, et s'ils y avaient répondu convenablement, il les aurait instruits plus particulièrement de sa puissance. Répondez-moi, leur dit-il, le baptême

[1] Dominus est, quod bonum est, in oculis suis faciat. I *Reg.* III.

de Jean était-il une inspiration du ciel ou une invention de la terre ?. L'homme le plus simple du peuple n'eût point hésité à dire aussitôt, qu'il n'y avait rien de plus saint que la personne et le baptême de Jean-Baptiste. Mais ces Pharisiens demeurèrent tout interdits, sans savoir ce qu'ils devaient répondre[1]. Ils voyaient que s'ils disaient que ce baptême ne venait pas du Ciel, ils parleraient contre leur propre conscience, et contre le sentiment commun de tout le monde, de sorte que tout le peuple les démentirait et s'éleverait contre eux; mais aussi, que s'ils avouaient la vérité, ils donneraient sujet à celui qui leur faisait cette question, de les presser et de leur demander pourquoi donc ils ne témoignaient pas publiquement la croyance qu'ils en avaient? C'est pourquoi, ils aiment mieux feindre par un mensonge, et dire qu'ils ne savent que répondre à cette demande[2]. Quelle impudence!...

Remarquez comment un péché en attire un autre; ils étaient déjà très-coupables de n'avoir pas voulu croire aux prédications de saint Jean, qui leur avait donné des signes certains de sa mission ; ils se rendent encore plus criminels, en ne voulant ni reconnaître, ni avouer leur incrédulité ; enfin, ils ne craignent point de faire un impudent mensonge, pour couvrir leur faute[3]. Voilà comment une mauvaise conscience empire de jour en jour ; elle aime à faire le mal, mais elle n'aime point à connaître qu'elle le fait, de peur que cette connaissance ne lui donne du scrupule, et que ce scrupule ne l'oblige à rentrer en elle-même et à se convertir. Mais ne croyez pas que ce soit seulement dans les grands crimes, que cette mauvaise conscience se flatte et se trompe, c'est souvent au sujet de petits défauts, qui ne

[1] Interrogabo et ego vos unum sermonem, quem si dixeritis mihi, et ego vobis dicam, in qua potestate hæc facio. Baptismus Joannis unde erat ? e Cœlo an ex hominibus ? At illi cogitabant inter se dicentes : Si dixerimus : e Cœlo, dicet nobis, quare ergo non credidistis illi ? Si autem dixerimus, ex hominibus, timemus turbam; omnes enim habebant Joannem sicut Prophetam, Et respondentes Jesu, dixerunt : Nescimus. *S. Matth.* XXI.

[2] Poterat aperta responsione calumniam refutare, sed prudenter interrogavit ut suo ipsi, vel silentio, vel scientia condemnarentur. S. Hieron.

[3] Apprehenderunt mendacium, et noluerunt reverti. *Jerem.* VIII.

nous paraissent presque rien qu'elle nous aveugle davantage [1]. C'est, par exemple, dans quelque orgueil caché de vous-même, dans un certain sentiment secret de vengeance contre quelqu'un, dans une amitié particulière pour quelque personne. Dans ces circonstances, vous faites comme les paresseux, qui ne veulent pas se lever avant le jour, et qui ne veulent pas voir le jour dans leur chambre, de peur d'être obligés de se lever.

Mais mon âme, écoute ton Jésus, qui te pose maintenant la même question qu'il fit aux Pharisiens, et qui te demande si tant d'inspirations que tu as reçues de combattre tes passions déréglées, sont venues du ciel, ou non? Qu'en dis-tu ?... Tu n'oserais pas dire qu'elles ne viennent pas du ciel, et que ce ne soit pas Dieu qui t'a touché tout particulièrement. Tu l'as tant de fois reconnu toi-même dans tes oraisons, et dans tes communions, puisque tu t'es reconnue obligée d'en rendre à Dieu des actions de grâces toutes particulières[2]. D'où vient donc que tu ne le crois pas maintenant, que tu ne t'y conformes pas plus que si tu ne le croyais pas ?... Est-ce Dieu qui t'a trompée ? Ces vérités se sont-elles donc obscurcies ?... Oh! si tu ouvrais les yeux aux lumières de la foi, tu verrais encore à cette heure, combien il y a de mal en ce que tu veux le moins reconnaître et avouer!... Ne dis pas que tu n'en sais rien, puisqu'en vérité tu ne saurais l'ignorer; et quand tu l'ignorerais, puisque tu es obligée de le savoir, ton ignorance n'excuserait pas pour cela ta malice [3]. Faisons mieux, reconnaissons que tout cela ne vient que de ton infidélité aux grâces, et aux inspirations de notre Dieu, qui est si bon, qu'il est encore prêt à nous pardonner cette faute, et et à nous donner les moyens d'y remédier à l'avenir, si nous voulons la reconnaître en toute humilité.

[1] Filii mendaces, filii nolentes audire legem Dei. Qui dicunt videntibus, nolite videre, et aspicientibus, nolite aspicere nobis ea quæ recta sunt. *Isa.* XXX, 10.

[2] Mementote istud et confundamini, redite prævaricatores ad cor. Recordamini prioris sæculi. *Isa.* XLVI.

[3] Quasi de industria recesserunt a Deo, et vias ejus scire noluerunt. *Job.* XXXIV, 27.

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR REPRÉSENTE AUX JUIFS LEUR INFIDÉLITÉ SOUS LA FORME D'UNE PARABOLE.

Si les Pharisiens avaient voulu répondre nettement à la demande et au dessein de Jésus, ils auraient confessé que tout leur mal venait de n'être pas assez dociles et fidèles, pour exécuter ce qu'ils ne savaient que trop qu'il fallait faire. Mais parce qu'ils firent les ignorants, et qu'ils ne voulurent pas encore lui faire cette confession, il va les y engager si puissamment, que, malgré leur ruse et leur défaite, ils vont s'accuser eux-mêmes sans qu'ils y pensent, ils vont confesser leur infidélité dans la personne d'un autre, qui leur est présenté dans la parabole, et dans lequel ils sont figurés, eux et tous ceux qui leur ressemblent. C'est dans ce dessein qu'il leur demande ce qu'ils pensent de deux enfants, qui ayant reçu de leur père l'ordre d'aller à sa vigne, l'un deux lui dit qu'il n'en fera rien, et néanmoins il y va; et l'autre, promet d'y aller, et n'y va pas [1].

Que vous en semble, leur dit-il, quel est celui des deux, à votre avis[2], qui a fait la volonté de son père? Ils n'hésitèrent point ici à répondre, que c'était celui qui était allé à la vigne et non pas l'autre, quel qu'eût été leur langage; car on connaît l'obéissance plutôt par les effets, que par les paroles; et c'en fut assez pour s'accuser eux-mêmes, comme Notre-Seigneur voulait les y amener. En effet, c'était bien eux qui avaient reçu les commandements et les volontés de Dieu, qui avaient fait ces belles promesses de lui obéir, et qui néanmoins n'en avaient rien fait[3]. Leur infidélité était manifeste en ce que, sachant fort

[1] Qui autem vobis videtur? Homo quidam habebat duos filios, et accedens ad primum dixit : Fili, vade hodie, operare in vinea mea. Ille autem respondens ait : Nolo, postea autem pœnitentia motus abiit. Accedens autem ad alterum dixit similiter. At ille respondens, ait : Eo Domine, et non ivit. Quis ex duobus fecit voluntatem patris; Dicunt ei, Primus. Dicit illis Jesus : Amen dico vobis, quia Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei, etc. *S. Matth.* XXI.

[2] Reos ipsos judices facit. S. Chrys.

[3] Si tu Judæus cognominaris, et requiescis in lege, et nosti voluntatem ejus

bien ce qu'ils devaient faire, promettant même et faisant semblant de l'exécuter, après tout ils n'en faisait rien. C'est là proprement être infidèle, sans parole et sans foi[1]; car, comme la fidélité consiste principalement à suivre les lumières de Dieu, et à s'acquitter de ses bonnes résolutions[2], de même est-ce une infidélité que, sachant ce qu'on doit faire, s'y sentant obligé, pouvant l'exécuter, néanmoins on ne le veuille pas. C'est cette infidélité dont les Juifs parmi tous les autres peuples, et les Pharisiens parmi les Juifs, étaient particulièrement coupables. En effet, ils connaissaient mieux que les autres les volontés de Dieu, ils faisaient même profession de le servir exactement, et cependant il n'y avait personne qui lui obéît moins qu'eux, parce qu'ils se flattaient dans ces connaissances et ces volontés inefficaces, sans en venir aux véritables effets, comme Dieu le demandait. O enfants infidèles, leur disait Jésus quelquefois, jusqu'à quand ma patience pourra-t-elle vous souffrir[3]?

Mon âme, c'est à nous maintenant, c'est à nous qu'il parle; et afin de mieux comprendre, en quoi particulièrement il peut nous reprocher notre infidélité, faisons ces trois réflexions sur l'état de notre conscience.

Premièrement, qu'est-ce que notre Dieu nous demande le plus souvent dans nos meditations, et dans nos autres exercices spirituels?... Est-ce l'humilité, est-ce la charité, la dévotion, ou quelqu'autre vertu? Examinez[4]...

Secondement, quelles résolutions avons-nous formées à ce sujet, quels desseins avons-nous pris, quelles protestations avons-nous faites à Dieu, pour correspondre aux lumières et aux grâces qu'il nous présentait? N'avons-nous pas mille et

et probas utiliora instructus per legem, etc, qui alium doces, teipsum non doces, qui in lege gloriaris, per prævaricationem legis Deum inhonoras. *Rom.* II.

[1] Generatio perversa est, et infideles filii. *Deut.* XXXII.

[2] Fideles in dilectione, acquiescent illi. *Sap.* III.

[3] O generatio infidelis et perversa, usquequò ero apud vos, et patiar vos? *S. Luc.* IX.

[4] Et nunc Israel quid Dominus Deus tuus petit a te? *Deut.* X.

mille fois résolu de nous corriger de ce vice, au sujet duquel notre conscience nous a fait tant de reproches? L'avons-nous fait?...

Ceci nous conduit à la troisième réflexion, qui nous montre notre infidélité, laquelle consiste, comme nous l'avons dit, à ne pas faire ce qu'on sait, et ce que l'on a promis de faire, quand on le peut et qu'on le doit. C'est manquer à sa parole et à sa promesse, c'est avoir un cœur double et des lèvres criminelles[1]; circonstance qui, étant ajoutée à un simple péché, le rend plus énorme et moins digne de pardon[2]. De sorte que, Dieu ne considère plus maintenant notre orgueil ou notre impatience, par exemple, comme un péché d'orgueil ou de colère, mais comme une infidélité, comme un péché contre le Saint-Esprit, comme une sorte de blasphème et d'impiété, qui deviendra irrémissible et incapable d'amendement, si nous n'y apportons le remède au plus tôt.... O mon Dieu! je crains qu'il ne soit déjà trop tard; cependant cette occasion que vous me donnez de considérer mon infidélité, me fait croire que vous voulez y remédier, et me fait espérer que vous le ferez, comme vous le voulez.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les Juifs demandent à Notre-Seigneur qui lui a donné la puissance d'entreprendre ce qu'il a fait dans le temple.

Bien que Notre-Seigneur, retourné à Jérusalem, et rentré dans le temple, fît quantité de miracles, rien cependant ne frappa autant les Pharisiens, que de le voir renverser avec une telle autorité, les tables des marchands, qui vendaient dans le temple ce qui était nécessaire aux sacrifices, et chasser ces mêmes marchands, sans qu'aucun d'eux osât lui résister. Qui donc vous a donné cette puissance, lui disent-ils, de traiter ainsi en maître et en seigneur, des personnes qui ne vous sont aucunement as-

[1] Væ duplici corde et labiis scelestis. *Eccli.* II, 14.
[2] Displicet ei infidelibus et stulta promissio. *Eccle*,. V 3.

sujetties? Mon âme, s'ils avaient su à qui ils parlaient, n'auraient-ils pas été téméraires et impudents, de parler ainsi à leur Dieu et à leur Seigneur? Prends garde toi-même de tomber dans cette témérité et d'être également impudente, lorsque tu t'étonnes des maux qui t'arrivent par les ordres de Dieu; car en murmurer et demander d'où vient cela, comme tu le fais souvent, quoique tu saches assez que cela ne peut venir que de Dieu, c'est en quelque sorte lui demander raison de ce qu'il fait, s'il en a la puissance, et s'il fait bien....

DEUXIÈME POINT

Notre-Seigneur demande aux Juifs, ce qu'ils pensent du baptême de saint Jean.

Cette impudence qui faisait parler ainsi les Pharisiens à Jésus-Christ, méritait d'être châtiée, aussi bien que l'avarice des marchands, qui trafiquaient dans le temple, et il n'avait pas moins de puissance sur les uns, que sur les autres. Néanmoins, il aima mieux leur faire voir sa bonté que sa justice, et le désir qu'il avait de les sauver, que le pouvoir qu'il avait de les punir. Il leur dit donc qu'il avait une demande à leur faire, et que, s'ils le satisfaisaient, il leur rendrait raison de sa puissance. Que vous semble, leur dit-il, du baptême et de la prédication de Jean-Baptiste? Est-ce le fait d'un homme, ou l'œuvre de Dieu? Ils furent bien embarrassés; car nier ouvertement la vérité, ils ne l'osaient pas; mais aussi la confesser, et dire que cet homme, dont il leur parle, avait été envoyé de Dieu, c'était s'accuser eux-mêmes, en lui donnant sujet de leur demander, pourquoi ils ne l'avaient pas cru? Que font-ils dans cette perplexité? Ils ajoutent péché sur péché, ils mentent impudemment, disant qu'il n'en savent rien, qu'ils ne veulent point en prendre connaissance, qu'ils ne s'en mêlent point, qu'ils ne savent si cet homme qu'on nommait Jean, était du ciel ou de la terre.

Ah! quel est malheureuse la conscience qui s'est une fois donné la liberté de mépriser les lumières et les grâces du ciel!... Si on la presse, et qu'on lui demande si elle ne sait pas bien que ces inspirations qu'elle ressent ne viennent que de Dieu, et pourquoi elle ne s'y conforme pas; elle fait l'ignorante pour être plus méchante devant Dieu, et pour le paraître moins devant les hommes. Car si on connaît le mal qu'on fait, et qu'on ne fasse pas semblant de le savoir, on peut bien passer pour innocent devant les hommes; mais cette prétendue innocence est un grand crime devant Dieu, et plusieurs s'en rendent coupables.

TROISIÈME POINT.

Notre-Seigneur représente aux Juifs leur infidélité.

Si les Pharisiens eussent voulu dire la vérité, ils auraient dû reconnaître qu'ils avaient reçu de Dieu beaucoup de grâces, dont il n'avaient fait aucun bon usage; et que partant, ils étaient coupables d'une infidélité prodigieuse, qui méritait un très-grand châtiment. Mais comme ils fuyaient la vérité, Notre-Seigneur la leur représente en ombre, en parabole et en figure, et leur fait avouer qu'un enfant qui aurait entendu et accepté le commandement de son père, et qui ne l'aurait pas exécuté, serait plus désobéissant et plus blâmable, que celui qui ne l'aurait pas accepté, et qui pourtant l'aurait accompli. N'était-ce pas les forcer à confesser leur faute, et à se condamner de leur propre bouche, puisque semblables à cet enfant, ils avaient reçu les commandements et connu les volontés de Dieu, et faisaient profession de les garder, et que, cependant, ils ne les observaient pas. C'est là proprement être infidèle, quand on reçoit et qu'on ne rend pas, quand on promet et qu'on ne tient pas, quand on fait semblant de faire le bien et qu'on ne le fait pas. C'est fausser sa foi et sa parole, c'est croire qu'on peut tromper Dieu; mais c'est se tromper soi-même, et se nuire tellement qu'on ne peut être aidé de personne, pas même de Dieu, dont on a voulu en quelque sorte se jouer.

MERCREDI.

PARABOLE DES VIGNERONS CONDAMNÉS A CAUSE DE LEUR INFIDÉLITÉ, ET DU MASSACRE QU'ILS FONT DU FILS DE LEUR MAITRE.

Ils respecteront mon Fils [1].

Le Sujet est tiré d'une parabole qui se rapporte parfaitement au sujet que nous avons choisi pour les méditations de la semaine. Elle est racontée avec tous ses détails dans le cours de cette méditation. Cependant, il faut en connaître le sommaire, pour mieux comprendre la fin que

[1] Verebuntur Filium meum. S. *Matth.* XXI.

nous devons nous y proposer. Un homme, ayant une vigne qu'il donna à cultiver à des vignerons, envoya au temps de la vendange ses serviteurs pour en recueillir le fruit. Ces serviteurs furent fort mal reçus, et même cruellement massacrés; le maître en envoya d'autres qui ne reçurent pas un meilleur traitement, enfin, il résolut d'envoyer son fils, se persuadant qu'ils lui porteraient plus de respect; mais ceux-ci le massacrèrent dans l'espérance de devenir les propriétaires de l'héritage, l'héritier n'existant plus [1].

Voilà le fond de la parabole que Notre-Seigneur proposa aux Scribes et aux Pharisiens; puis il leur demanda ce qu'il leur semblait de ces mauvais vignerons, et quel châtiment leur maître devait en tirer. Ils répondirent tous qu'il devait les punir comme des perfides et des infidèles, et confier sa vigne à d'autres vignerons, qui lui seraient plus fidèles et qui lui en rendraient un meilleur compte. C'est ce que vous devez attendre, leur repartit Jésus, car vous êtes ces mauvais vignerons, qui ne rendez aucun fruit des grâces qui vous sont données, qui maltraitez tous les serviteurs de Dieu qui vous rappellent votre devoir, et qui enfin, ferez mourir son Fils. Souvenez-vous donc du jugement que vous venez de porter contre ces hommes perfides, et avouez que vous méritez que l'on vous retire toutes les grâces, et les faveurs qu'on vous avait données.

La Fin de la méditation est d'apprendre à vous juger et à vous condamner vous-même, si vous êtes infidèle aux grâces de Dieu, comme vous condamneriez toute personne qui serait infidèle à son maître, et comme vous condamnez les Juifs, dont il est question dans la parabole.

[1] Aliam Parabolam audite : Homo erat paterfamilias qui plantavit vineam, et sepem circumdedit ei, et fodit in ea torcular, et ædificavit turrim, et locavit eam agricolis, et peregrè profectus est. Cum autem tempus fructuum appropinquasset, misit servos suos ad agricolas, ut acciperent fructus ejus. Et agricolæ apprehensis servis ejus, alium cæciderunt, alium occiderunt, alium vero lapidavarunt. Iterum misit alios servos plures prioribus, et fecerunt similiter. Novissimè autem misit ad eos Filium suum dicens : Verebuntur Filium meum. Agricolæ autem videntes filium dixerunt intra se : Hic est hæres, venite occidamus eum, et habebimus hæreditatem ejus. Et apprehensum eum ejecerunt extra vineam, et occiderunt. Cum ergo venerit dominus vineæ, quid faciet agricolis illis? Aiunt illi : Malos male perdet et vineam suam locabit aliis agricolis, qui reddant ei fructum temporibus suis. Dixit illis Jesus : Nunquam legistis in Scripturis : Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli? A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis vestris. Ideo dico vobis, quia auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus. *S. Matth.* XXI.

La Forme est en ces trois points :

1° Apprenons à nous juger nous-mêmes.

2° Comment nous devons nous appliquer ce jugement.

3° Obligation qui nous est imposée de porter ce jugement contre nous-mêmes.

PREMIER POINT.

APPRENONS A NOUS JUGER NOUS-MÊMES.

Ceux qui abusent des grâces que la bonté de Dieu leur présente, ne méritent que trop d'en être privés par sa justice, en punition de leur infidélité; mais parce que cette privation est un si grand châtiment, que les hommes ont de la peine à se persuader qu'un Dieu si bon veuille se porter à une rigueur si extrême, Notre Seigneur voulut justifier, pour ainsi dire, cette divine justice, par le jugement même de ceux qui auraient mérité les mêmes peines; et de peur qu'ils ne se laissassent corrompre par leur propre intérêt, il leur montre leur crime dans des personnes supposées, afin de les obliger à se condamner eux-mêmes, en condamnant les autres, puisqu'étant coupables des mêmes crimes, ils doivent croire qu'ils sont dignes des mêmes peines. C'est pour cette fin, qu'il raconta aux Pharisiens la parabole que nous méditions hier, et celle qui se présente aujourd'hui, de quelque vignerons qui, ayant été préférés à d'autres par une faveur particulière de leur maître, furent assez ingrats et assez perfides pour massacrer ses serviteurs, et même son propre fils qu'il leur avait envoyé, pour leurs demander les fruits, qu'ils devaient lui apporter au temps de la récolte. La fin de la parabole est donc d'obliger les Juifs à se condamner, et de nous obliger nous-mêmes à nous juger dans la personne de ceux que nous jugeons et que nous condamnons[1].

Considérons et admirons l'équité de la justice divine qui, pouvant sans autre forme de procès juger et condamner les hommes, ne juge cependant personne sans lui avoir demandé son avis, comme si le criminel était aussi bien qu'elle, juge

[1] Interrogat-ut sua se ipsi damnent sententia. S. Ambr.

compétent de sa propre cause, et ne le condamne jamais qu'il ne se soit condamné le premier. Mais qui ne l'admirerait encore davantage en ce qu'elle n'oblige les criminels à se juger, et à se condamner eux-mêmes, qu'afin de leur donner sujet d'obtenir leur pardon, en leur faisant reconnaître et détester leur faute [1]? Car quel est le malheureux qui, sachant, à n'en pouvoir douter, qu'il sera puni, ne se mettrait en devoir de se libérer du châtiment qu'il craint?... C'est donc ainsi que, pour nous exciter à nous délivrer des peines que nous méritons, la bonté de Dieu prévenant sa justice, nous fait faire à nous-mêmes notre procès, nous fait juger et condamner par notre propre bouche, afin que nous soyons plus certains du châtiment, et que nous soyons plus soigneux de le détourner, par les moyens qui peuvent nous rester.

Oh! quel bonheur pour les Juifs s'ils eussent su le reconnaître! Mais quel plus grand bonheur pour toi, mon âme, qui es bien mieux instruite par l'exemple des Juifs, qu'ils ne l'étaient eux-mêmes par cette parabole. Notre-Seigneur représente aux Juifs des criminels supposés, pour leur faire reconnaître leur crime véritable; mais à toi, il montre l'exemple des Juifs comme une histoire réelle, et non comme une parabole inventée, pour te faire éviter un semblable danger [2]. Il ne fait qu'exécuter en effigie des personnages fictifs, en présence des Juifs, afin qu'ils se corrigent; mais devant toi, il fait supplicier réellement les Juifs, afin que la crainte des mêmes peines que tu as méritées, t'oblige davantage à chercher les moyens de pouvoir t'en garantir. Que si tu ne prends garde, et si tu ne tâches de tirer profit de leur exemple, n'es-tu pas plus criminelle qu'eux, puisque l'exemple véritable d'une chose passée a plus de force pour émouvoir, que la fiction de ce qui peut arriver? O mon Dieu! que sera-ce de la pesanteur de vos châtiments, quand je sens tellement le poids et la charge de vos bontés et des obligations que je vous ai, que c'est à peine si je puis les supporter!...

[1] Divina miseratio pœnas prædicit ut ad pœnitentia revocet. S. Basil.
[2] Postilente flagellato, stultus sapientior erit. *Prov.* XIX.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT NOUS DEVONS NOUS APPLIQUER CE JUGEMENT.

Comme Notre-Seigneur ne cherchait dans ses discours que le bien de ses auditeurs, et qu'il pouvait les instruire intérieurement aussi bien que de vive voix ; on peut croire qu'au moment où il leur racontait cette parabole, il leur faisait entendre dans le fond du cœur que c'était d'eux qu'il parlait; et qu'il leur enseignait comment ils devaient se faire l'application du jugement qu'ils portaient sur les autres. Et ainsi on peut se représenter qu'il leur faisait ce raisonnement, pour les convaincre[1]. Vous jugez que ces perfides vignerons qui maltraitèrent les serviteurs de leur maître, et qui tuèrent même son fils qu'il leur avait envoyé, méritent un châtiment rigoureux, tant pour n'avoir pas été fidèles à lui rendre les fruits de sa vigne, que pour avoir massacré les personnes qui lui appartenaient, et qu'une partie de leur châtiment doit être, d'être chassés de la vigne, et d'être privés des fruits qu'ils pouvaient en attendre. Eh bien, appliquez-vous maintenant ce jugement; pensez que vous êtes ces vignerons, puisque Dieu vous a confié la synagogue et votre propre âme, comme une vigne qui lui appartenait, afin que vous la cultiviez si bien, qu'il puisse en retirer le fruit qu'il en attend[2]. Il vous a envoyé pour cela ses Prophètes, afin de vous rappeler votre dette, et vous avez été assez impies pour les massacrer. Il vous a encore envoyé intérieurement tant de grâces et tant d'inspirations, qui vous ont averti qu'il était temps de lui rendre ce que vous lui deviez, et vous les avez étouffées. Enfin, il vous a même envoyé son propre Fils en personne, afin que le respect que vous lui deviez, vous obligeât à ne plus lui refuser

[1] Cum audissent Parabolas ejus cognoverunt quod de ipsis diceret. *S. Matth.* XXI.

[2] Vinea facta est dilecto meo in cornu filio olei. Et sæpivit eam et lapides elegit ex illa, et plantavit eam electam et ædificavit turrim in medio ejus, et torcular extruxit in ea, et expectavit ut faceret uvas, et fecit labruscas. Nunc ergo, habitatores Jerusalem et viri Juda, judicate inter me, et vineam meam. *Isa.* V.

ce qui lui était dû à de si justes titres; mais, parricides que vous êtes, vous attentez tous les jours à sa vie, et vous ne l'épargnerez pas plus que ses serviteurs. Portez donc maintenant sur vous-mêmes le même jugement que vous avez porté sur ces personnes de la parabole, qui n'est que votre propre histoire... Voilà comment Notre-Seigneur leur faisait appliquer la fin et le dessein de la parabole; et, en effet, nous voyons maintenant que tout cela a été exécuté, puisque les Gentils ont été mis à la place des Juifs, et que Dieu donne maintenant à l'Eglise toutes les grâces qu'il avait autrefois accordées à la Synagogue, et qu'en un mot, les Juifs sont chassés hors de la vigne.

Il ne reste qu'à nous faire la même application, nous disant à nous-mêmes, ou entendant Notre-Seigneur nous dire que, puisque nous abusons comme eux des grâces que Dieu nous fait, nous avons autant de sujet de craindre d'en être privés. Nous voyons, en effet, qu'elles se retirent de nous, pour se communiquer aux Indiens, aux Chinois, et à d'autre peuples idôlatres[1]. Et pourquoi ne serions-nous pas châtiés comme les Juifs, si nous nous en rendons dignes comme eux? C'est l'argument dont se sert saint Paul[2] pour nous faire rentrer dans le devoir; car, dit-il, si Dieu a taillé ainsi les branches naturelles d'un arbre qu'il avait planté lui-même, quand il les voyait stériles; pensez-vous qu'il épargnera celles qui n'y sont qu'entées et greffées, si elles y demeurent infructueuses? Non, non, ne le pensez pas; vous vous tromperiez, vous vous en feriez accroire, comme si Dieu vous craignait, et qu'il eût plus besoin de vous que des autres. Oseriez-vous concevoir ces pensées?... Et comment donc ne craignez-vous pas le même châtiment de la privation des grâces qui vous ont été donnees, si vous n'en faites pas un meil-

[1] Multi ab Oriente et Occidente venient et recumbent cum Abraham et Isaac et Jacob in regno cœlorum, Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores. *S. Matth.* VIII.

[2] Noli altum sapere, sed time: Si enim Deus naturalibus ramis non pepercit, vide ne fortè nec tibi parcat. Vide ergo bonitatem et severitatem Dei: in eos quidem qui ceciderunt severitatem, in te autem bonitatem Dei, si permanseris in bonitate, alioquin et tu exciderис. *Rom.* XI.

leur usage, que ceux qui ont été punis pour l'abus qu'ils en ont fait? Répondez, ou si vous n'avez rien à répondre, jugez-vous, condamnez-vous vous-mêmes, afin de n'être ni jugés, ni condamnés par Dieu.

TROISIÈME POINT.

L'OBLIGATION QUE NOUS AVONS DE PORTER CE JUGEMENT CONTRE NOUS-MÊMES.

Au moins ils auront quelque respect pour mon Fils, dit le maître de la vigne, quand il apprit que ses vignerons avaient maltraité les serviteurs qu'il leur avait envoyés ; ou plutôt c'est Dieu lui-même, qui parle ainsi en la personne de ce maître de la vigne.

Ces paroles méritent d'être méditées, parcequ'elles comprennent l'obligation que nous avons comme les Juifs, de porter jugement contre nous mêmes, et elles sont un motif puissant pour nous maintenir fidèles à nos devoirs[1]. Il suit de là qu'en résistant à Dieu, notre malice est plus grande, et que, par conséquent, la justice qui doit égaler le crime, ne saurait être petite. En vérité, qu'est-ce que Dieu dans sa bonté pouvait faire de plus pour les hommes, que de leur envoyer son propre Fils, afin de les instruire, de leur mériter les grâces nécessaires pour leur conversion, et aussi afin de leur servir d'exemple[2]. Qu'est-ce que la perfidie des juifs pouvait inventer de plus cruel contre lui que ce qu'ils ont fait?... Et qu'est-ce que l'infidélité des chrétiens peut commettre de plus indigne et de plus injuste contre cet aimable Sauveur, que de ne pas se laisser toucher par son exemple, de négliger ses conseils et ses commandements, de fouler aux pieds, comme dit l'Apôtre, le sang qu'il a répandu pour eux, en méprisant les grâces, qu'il a achetées au prix de ce sang précieux[3]?

[1] Ostendit quid facere deberent. S. Chrys.

[2] Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci ei? An quod expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas? *Isa.* v.

[3] Quanto magis putatis deteriora mereri supplicia, qui Filium Dei conculcaverit, et Sanguinem Testamenti pollutum duxerit, in quo sanctificatus est, et spiritui gratiæ contumeliam fecerit. *Hebr.* x.

Peut-être qu'ils respecteront mon Fils, disait le Père éternel, quand il envoya son Verbe sur la terre ; peut-être que les orgueilleux auront honte de leur orgueil, quand ils auront devant les yeux l'humilité du Fils de Dieu ; que ceux qui s'aiment trop eux-mêmes, commenceront à se haïr, quand ils se souviendront de ses souffrances et de sa croix.... Cependant, voilà que les hommes sont aussi attachés à leur orgueil et à leur amour-propre, que si le Fils de Dieu n'était point descendu du ciel, pour leur montrer l'exemple des vertus opposées....Voilà que la plupart des hommes, au lieu de s'exciter à la perfection, en voyant Jésus crucifié, y trouvent, au contraire, un motif de lâcheté, se faisant accroire qu'il a tout fait, et qu'il suffit de croire !... N'y a-t-il pas lieu, mon âme, de reconnaître l'excès de notre malice, en voyant qu'elle résiste à la bonté excessive de Dieu ?... Et que faut-il attendre, sinon les rigueurs de sa justice ? Car si ce Fils qui nous a été envoyé, ne touche pas nos cœurs de respect, il touchera celui du Père, ou pour faire miséricorde ou pour exercer sa justice. La miséricorde marche la première, mais la justice la suit ; et comme c'est en considération de son Fils qu'il nous prévient de tant de grâces, ce sera aussi en sa considération qu'il fera une rigoureuse justice du mépris de ses grâces [1]. Si la mesure de la bonté est établie par la vue de son Fils, il en est de même de la justice, parceque si l'amour que le Père porte à son Fils, l'oblige à nous donner des grâces sans les avoir méritées, il ne l'oblige pas moins à nous punir, pour les avoir mal reçues, ou pour en avoir fait un mauvais usage. Ce sang de Jésus répandu, dit l'Apôtre [2], crie plus fort vers le ciel que le sang d'Abel, non-seulement parcequ'il appelle la miséricorde, au lieu que l'autre appelait la vengeance, mais encore

[1] Misericordia et ira est cum illo : Potens exhortatio et effundens iram, secundùm misericordiam suam : sic correptio illius, hominem secundùm opera sua indicat. Omnis misericordia faciet locum unicuique secundum meritum operum suorum. *Eccli.* XVI.

[2] Sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel. Videte ne recusetis loquentem, si enim illi non effugerunt, recusantes eum qui super terram loquebatur, multo magis nos qui de cœlis loquentem nobis avertimus. *Hebr.* XII.

parce qu'il crie vengeance contre ceux, qui ne veulent pas se servir de sa miséricorde, et que ce cri a bien plus d'efficacité, que l'autre. Un prophète n'a-t-il pas prédit à la sainte Mère de ce Sauveur, dès les premiers jours de son enfance, qu'il serait la ruine de ceux, dont il ne serait pas le bonheur[1]. N'était-ce pas nous dire que ceux qui ne voudraient pas se servir des grâces, qu'il était venu apporter en ce monde, pour le pardon de leurs péchés, seraient punis plus sévèrement que si ces grâces ne leur eussent point été offertes ?... Aussi ce qui l'affligeait le plus sensiblement dans cette grande tristesse, qu'il ressentit au Jardin des olives, c'était la pensée que la mort, qu'il allait endurer pour le salut des hommes, ne servirait à plusieurs qu'à augmenter la malice de leurs péchés, et la grandeur de leurs supplices.

Ah ! quel sujet de crainte et de respect à la vue du crucifix, en se disant à soi-même : Voilà le plus digne motif que la sagesse d'un Dieu a pu trouver dans tous ses trésors, pour m'exciter à l'aimer et à me sauver; et, néanmoins cela n'a pu encore me le faire aimer, comme je le dois, ni me faire pratiquer les vertus, qui montrent que je l'aime.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Apprenons à nous juger nous-mêmes.

Il nous importe tant de reconnaître l'abus, que nous faisons des grâces de Dieu, et les malheurs qui s'en suivent, que Notre-Seigneur n'épargne rien pour nous faire entrer dans cette connaissance. C'est pour cela qu'il nous propose encore la parabole des vignerons qui, non contents de ne rendre à leur maître aucun fruit, ni aucun compte de la vigne qu'ils avaient à cultiver, maltraitèrent ses serviteurs et massacrèrent son fils. N'est-ce pas là une insigne perfidie ?... C'est la nôtre aussi bien que celle des Juifs. Nous avons, en effet, notre âme à cultiver, nous recevons tous les jours tant de grâces pour cet effet, qu'il est étonnant que nous ne soyons pas saints ; mais loin de là, nous sommes encore dans nos im-

[1] Ecce positus est hic in ruinam, et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur. *S. Luc.* II.

perfections, et dans une telle ignorance de nous-mêmes, qu'étant aussi imparfaits que nous le sommes, nous avons encore peine à le voir et à le croire.

Mais que pensez-vous des vignerons de notre parabole? Ne les condamnez-vous pas? et pourquoi?... S'il y quelque raison contre eux, elle fait votre procès, elle vous juge aussi bien qu'eux ; il faut nécessairement que vous vous condamniez en les jugeant. ou que vous condamniez la sagesse de Dieu, qui n'a eu d'autre dessein dans cette parabole, que de vous faire apprendre à vous juger, et à vous condamner dans la personne de ces vignerons. O bonté admirable de mon Dieu! qui pouvant me juger absolument par son autorité, me rend moi-même juge de mon crime, et m'en fait porter le jugement, pendant qu'il y a encore moyen de m'en relever, si je veux m'en corriger, de peur qu'il ne me juge, et ne me condamne lui-même, et qu'il n'y ait plus d'appel ni de temps pour me corriger.

DEUXIÈME POINT.

Comment nous devons nous appliquer ce jugement.

Il est facile de nous appliquer le jugement que nous faisons des autres, si nous voulons entendre Notre-Seigneur qui nous parle, ou si nous voulons nous parler à nous-mêmes de cette manière.

Tous ceux qui sont coupables d'un même crime, méritent d'être châtiés des mêmes peines; or, nous sommes coupables du crime de ces vignerons et des Juifs, qui n'ont été châtiés que pour avoir été infidèles aux grâces qui leur étaient présentées; que devons-nous donc attendre, sinon un châtiment semblable?... Pensons-nous, dit saint Paul, que si Dieu n'a pas pardonné aux branches naturelles, il épargnera les autres? Ne vous y trompez pas, vous pouvez bien penser, qu'eu égard à la justice qu'il a exercée sur tant d'autres, il ne vous a traités qu'avec bonté, vous comblant de toutes sortes de faveurs; mais sachez que si vous ne profitez pas de ses bontés, ses bontés se changeront en justice.

TROISIÈME POINT.

Nous sommes obligés de porter ce jugement contre nous-mêmes.

Et afin que nous voyions encore mieux l'obligation, et la nécessité qui nous forcent de porter ce jugement contre nous, méditons ces paroles qui sont les plus remarquables de notre parabole : *Ils respecteront mon Fils.* C'était pour nous montrer le puissant motif, que les hommes auraient

de bien faire, que le Père parlait ainsi, lorsqu'il parlait d'envoyer son Fils au monde. Mais les hommes l'ont-il respecté? Avons-nous fait pour lui ce que nous devions faire?... Tant s'en faut que les Juifs l'aient respecté, puisqu'ils l'ont crucifié et fait mourir; et nous au lieu d'y trouver le motif de notre perfection, nous en faisons un sujet de lâcheté, pensant qu'il a tout fait, ou ne pensant pas que nous puissions l'imiter, n'étant pas Dieu comme lui. Et ainsi nous le faisons mourir, en anéantissant tous ses travaux, et toutes ses espérances sur nous. O Dieu, quel sentiment peut avoir l'âme infidèle à la vue du crucifix, quand elle considère qu'elle a été si peu touchée de ce motif, que la sagesse éternelle avait jugé le plus puissant, et le plus capable de la toucher.

JEUDI.

IL FAUT PLUTOT FAIRE CE QUE LES SUPÉRIEURS NOUS ENSEIGNENT DE LA PART DE DIEU, QUE CE QU'ILS FONT DE CONTRAIRE.

Les Scribes et les Pharisiens occupent la chaire de Moïse, il faut donc les écouter en cette qualité, et garder exactement tout ce qu'ils enseignent de la loi, sans prendre garde à ce qu'ils font, car ils ne vivent pas selon ce qu'ils enseignent[1].

Le Sujet nous conduit au Chapitre vingt-troisième de saint Matthieu, laissant le vingt-deuxième, parce que les matières qui y sont contenues, se sont rencontrées dans l'Evangile des Dimanches après la Pentecôte, et y ont été méditées. Ce qui se présente donc maintenant à méditer conformément au dessein de la semaine, c'est un avis important que nous donne Notre-Seigneur; savoir : que nous devons être si fidèles, et si soigneux à garder exactement tout ce qui nous est ordonné, qu'encore que les personnes qui nous l'enseignent soient de vie peu édifiante, comme étaient les Scribes et les Pharisiens, nous n'omettions pas pour

[1] Tunc Jesus locutus est ad turbas, et ad Discipulos suos, dicens : Super cathedram Moysi sederunt Scribæ et Pharisæi, omnia ergo quæcumque dixerin vobis, servate et facite, secundum opera verò eorum nolite facere, dicunt enim et non faciunt. S. *Matth.* XXIII.

cela de l'accomplir, ayant plus d'égard à ce qu'ils disent, qu'à ce qu'ils font.

La Fin est de se persuader que pour être fidèle à Dieu, comme nous devons l'être, il ne faut point se dispenser de ce qui nous est ordonné. Et parce que d'ordinaire, la vanité et l'orgueil nous éloignent de cette fidélité; il faut y prendre garde, selon les avis que Notre-Seigneur nous en donne.

La Forme est en ces trois points :

1° Pour être fidèle à Dieu, il faut faire exactement tout ce qui nous est ordonné par nos supérieurs.

2° La vanité nous éloigne de cette fidélité, en nous faisant plutôt suivre le mauvais exemple des autres que leur doctrine.

3° Il faut aussi se donner de garde de l'orgueil, qui nous fait oublier notre fidélité.

PREMIER POINT.

POUR ÊTRE FIDÈLE A DIEU, IL FAUT FAIRE EXACTEMENT TOUT CE QUI NOUS EST ORDONNÉ PAR NOS SUPÉRIEURS.

On aurait pu croire que Jésus-Christ avait eu de l'envie contre les Pharisiens et contre les autres docteurs de la loi, et qu'il voulait décrier leur autorité auprès du peuple, tant il les ménageait peu dans ses prédications, et découvrait publiquement leur mauvaise vie. Mais il montra bien qu'il avait un dessein tout contraire, quand, dans ses dernières prédications au temple, il avertit le peuple qu'il devait les honorer comme les successeurs de Moïse, et leur obéir comme à Dieu même. Ce qu'il dit, tant pour maintenir l'autorité et les ordonnances des supérieurs légitimes, que pour apprendre à chacun, avec quelle fidélité il devait observer tout ce qui lui était prescrit, estimant que c'est la meilleure partie de son devoir, dont il ne pouvait se dispenser sans lui être infidèle[1].

En effet, soit que vous rapportiez la fidélité à la charité, ou à

[1] Et facies quodcumque dixerint qui præsunt loco quem elegerit Dominus, et docuerint te juxta legem ejus, sequerisque sententiam eorum nec declinabis ad dexteram, neque ad sinistram. *Deut.* XVII.

l'obéissance, ou à la justice, vous serez toujours obligé d'avouer qu'elle ne doit jamais manquer à la moindre chose, que Dieu désire d'elle. Car, comment l'amour, qui ne regarde en tout ce qu'il fait que le bon plaisir de la personne qu'il aime, pourrait-il négliger ce qui lui est ordonné[1], puisqu'il sait que cette ordonnance plaît à son bien-aimé, et qu'il entend qu'elle soit exactement gardée comme les autres?... Comment l'obéissance, qui ne considère que la volonté de celui qui a la puissance de lui commander, pourrait-elle mépriser quelqu'un de ses ordres, puisque cette puissance est aussi considérable dans un moindre commandement, que dans un plus grand?... Et enfin, comment la justice serait-elle gardée, si la fidélité n'accomplissait pas tout exactement; vu que la justice fait rendre à chacun ce qu'on lui doit, quand, principalement, on s'y est obligé et engagé par des paroles et des promesses. Or, c'est ainsi que vous avez tant de fois promis à votre Dieu que vous vouliez être à lui sans réserve, comme lui-même n'avait rien réservé pour être à vous.

N'est-il pas vrai que vous lui devez cette entière reconnaissance et cet abandon de vous-même, et que vous les lui avez cent et cent fois promis? Comment donc oseriez-vous fausser votre parole?... Ne croiriez-vous pas faire tort à votre honneur, en ne lui gardant pas la parole et la foi, que vous lui auriez données sous votre signature? Et ne vous estimez-vous pas autant obligé par les promesses que vous lui avez faites, que si vous les aviez signées de votre main[2]?... Etait-ce par cérémonie et par manière d'acquit que vous lui donniez votre parole, ou était-ce sincèrement?... Qu'est-il arrivé depuis, qui doive vous dispenser ou vous relever de vos devoirs?... N'est-il pas toujours votre Dieu, votre principe, votre fin dernière, votre Seigneur et votre rédempteur? Pourquoi donc ne le reconnaissez-vous pas toujours, et dans toutes les occasions où la fidélité vous oblige si étroite-

[1] Qui timet Deum, nihil negligit. *Eccl.* VII.

[2] Nubes et ventus et pluviæ non sequentes, vir gloriosus et promissa non complent. *Prov.* XXV.

ment?... Ah ! mon Dieu, je me vois si contraint d'avouer cette vérité, qui m'apprend qu'il n'y a point d'amour, d'obéissance, de justice, et, par conséquent, point de fidélité, quand on n'observe pas tout ce qui est ordonné, que je vous promets de nouveau cette entière exactitude et cette inviolable observance de toutes vos volontés, selon qu'il vous plaira de me les faire connaître. Mon âme, souvenons-nous de cette nouvelle promesse, et voyons en quoi nous manquons le plus, pour y être plus vigilant et plus exact.

DEUXIÈME POINT.

LA VANITÉ NOUS RETIRE DE CETTE FIDÉLITÉ, EN NOUS FAISANT PLUTOT SUIVRE LE MAUVAIS EXEMPLE DES AUTRES, QUE LEUR BONNE DOCTRINE.

N'imitez pas leurs exemples, quoique vous deviez suivre leurs ordonnances, disait Notre-Seigneur, *car ils sont bien loin de faire ce qu'ils disent.* Il faut avouer que les supérieurs sont grandement coupables, quand ils font tout le contraire de ce qu'ils conseillent aux autres de faire[1] ; et que c'est une puissante tentation pour les inférieurs de se dispenser de leur devoir, quand ils voient que ceux qui le leur enseignent, s'en émancipent eux-mêmes. Ces supérieurs sont coupables, parce qu'ils donnent à penser à ceux qui sont au-dessous d'eux que l'obligation n'est pas aussi rigoureuse qu'ils le disent, ou dans le cas où cette obligation existerait, c'est un honneur de s'en dispenser, puisque les premiers et les plus honorables s'en dispensent, et ne s'en font point de scrupule[2]. La vanité pousse les petits à suivre les exemples des grands, et les y entretient sous ce beau prétexte, que les plus grands du monde ne font point autrement. C'est donc un grand péché, pour ces supérieurs, de servir ainsi de scandale à leurs inférieurs[3] ; mais cela n'exempte pas les sujets d'obéir, ou de pécher s'ils n'obéissent ; parce que c'est

[1] Peccatori dixit Deus, quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum.

[2] Tu verò odisti disciplinam, etc. *Psalm.* XLIX.

[3] Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum. II *Cor.* II.

assez pour m'obliger à obéir, que je sache la volonté de mon maître, quoique celui qui me la fait connaître ne lui obéisse point. Sa désobéissance ne me dispense pas, au contraire, elle doit me stimuler à rendre d'autant plus d'honneur à mon Dieu, que je vois qu'on lui en ôte. On ne me commande pas de suivre leurs exemples, mais ce qu'ils m'enseignent ; et de fait, ce sont, non pas leurs exemples, mais leurs enseignements qui sont pour moi la manifestation des volontés de Dieu[1]. Quand même leurs exemples seraient des exemples de vertu, je ne suis pas obligé à tel degré de vertu, si je ne sais d'autre part que Dieu veut que je les imite, parce que Dieu peut avoir sur moi d'autres desseins, que je dois attendre pour m'y conformer, sans vouloir monter plus haut, mais aussi sans prétendre rester plus bas que le degré où il m'appelle.

Chacun a sa conscience qui l'oblige particulièrement, et qui lui prescrit tellement ses devoirs que, quoique fassent les autres, il ne doit point s'en écarter par égard pour eux et pour suivre leur exemple. Eh quoi! le respect de Dieu ne doit-il pas m'être plus cher que la considération de tous les hommes?... Peut-être qu'ils n'ont pas la grâce et les moyens que j'ai, pour faire ce que je reconnais de mon devoir[2] ; comme aussi il peut se faire que je n'aie, pas pour m'en dispenser, les raisons qu'ils pourraient avoir. Et quand les grâces seraient égales, et qu'ils seraient aussi obligés que je le suis, ou que j'aurais autant de sujet de m'en exempter qu'eux, si je veux jamais être fidèle, je dois le montrer surtout, quand les autres y manquent, comme un fidèle serviteur sera connu pour tel, quand ses autres compagnons feront voir leur infidélité.

Job, Tobie et Daniel ne sont-ils pas particulièrement loués, de ce qu'ils ont conservé leur fidélité au milieu des peuples infi-

[1] Videte ne et vos similes efficiamini factis alienis, et metuatis, et metus vos capiat in ipsis. Bar. VI.

[2] Unusquisque proprium donum habet ex Deo, alius quidem sic, alius verò sic. I *Cor.* VII.

[3] Sicut gravioris culpæ est, inter bonos, bonum non esse : ita, immensi est præconii bonum etiam inter malos extitisse. S. Greg. I *Mor.* II.

dèles[3]? Faites ce que vous voudrez, disait le brave Josué à son peuple, qui n'avait ni fermeté, ni constance, je vous réponds pour moi et pour tous ceux qui sont de ma maison, que nous ne nous retirerons jamais du service de Dieu[1]. Ne pourriez-vous pas en dire autant? Ne le devriez-vous pas? Qui vous en empêche?... Qui est semblable à Dieu, disait l'archange saint Michel au premier rebelle, qui tâchait de soulever tous les Anges contre leur Créateur[2]. Qu'y a-t-il comme Dieu, dois-je me dire à moi-même, qu'y a-t-il que je doive respecter, que je doive craindre, que je doive aimer comme mon Dieu?... Qui que ce soit qui s'efforce de m'en empêcher, je ne dois le regarder que comme un Satan, puisqu'en effet, il en fait le métier. N'est-ce pas ainsi que Jésus appela le premier de ses Apôtres, quand il voulut l'empêcher de souffrir; ce qui était l'empêcher d'accomplir les volontés de son Père[3]. Disons, disons avec un autre Apôtre[4], qu'aucune créature ne nous séparera de notre Dieu, ou que s'il y en est quelqu'une qui se présente pour nous en séparer, nous la quitterons volontiers pour ne quitter jamais notre fidélité.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT AUSSI SE DONNER DE GARDE DE L'ORGUEIL QUI NOUS FAIT OUBLIER NOTRE FIDÉLITÉ.

Ces Pharisiens aiment à être appelés du nom du Maître, et font tout ce qu'ils peuvent, afin d'être regardés comme de grands personnages et comme des saints[5]. C'est ainsi que Notre-Seigneur poursuivit son discours, pour nous apprendre qu'il faut que nous évitions l'orgueil; si nous voulons nous maintenir dans la fidélité. C'est un vice que quelques-uns distinguent de la

[1] Eligite quod placet cui servire potissimum debeatis: ego autem et domus mea serviemus Domino. *Josue.* XXIV.

[2] *Michaël, quis ut Deus?*

[3] Vade post me Satana, scandalum es mihi: quia non sapis ea quæ Dei sunt sed ea quæ hominum. *S. Matth.* XVI.

[4] *Rom.* VIII.

[5] Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus dilatant, enim phylacteria sua, et magnificant fimbrias. Amant autem primos recubitus in cœnis, et primas cathedras in Synagogis, et salutationes in foro, et vocari ab hominibus Rabbi. *S. Matth.* XXIII.

vanité, en tant qu'il nous fait estimer par nous-mêmes plus que nous ne valons, comme la vanité cherche à nous faire estimer par les autres[1]. Et c'est très à propos qu'il en est fait ici mention, car c'est un vice entre autres, qui se communique par l'imitation et par l'exemple des grands, qui s'en font plus accroire que les autres, comme étaient ces Pharisiens. Et, par conséquent, c'est un avis très-salutaire qu'il faut surtout nous en donner de garde, et ne pas imiter leur exemple. De plus, une autre raison que Notre-Seigneur nous donne pour ne point ressembler à ces Pharisiens et à leurs semblables, c'est, dit-il, que quoiqu'ils fassent, soit bien ou mal, ils ne le font que par présomption et par orgueil, et que partant, il ne faut pas regarder ce qu'ils font, puisqu'on n'y découvrirait que de l'orgueil.

C'est donc un avis fort important pour la fidélité dont nous parlons, de prendre garde à ce vice, qui lui est d'autant plus contraire que l'humilité est la compagne de la fidèlité[2]. Car, premièrement il n'y a qu'une perpétuelle résistance entre Dieu et une âme superbe, et la fidèlité ne subsiste que dans une mutuelle correspondance de l'un et de l'autre. Secondement, nous recevons tous les jours tant d'avis et de grâces pour n'être point orgueilleux, qu'il est impossible de demeurer dans ce vice, sans résister particulièrement aux grâces, et sans être infidèle dans cette résistance. En troisième lieu, si vous voulez dire la vérité, vous reconnaîtrez qu'à peine y a-t-il vice contre lequel vous avez pris plus de résolutions pour le quitter, et pour embrasser la vertu contraire; de sorte qu'il n'y en a point qui vous rende plus infidèle, si vous ne gardez vos résolutions et vos promesses[3].

Il y a encore cette considération, qu'un orgueilleux veut se gouverner lui-même, si bien qu'il est fort loin d'être du nombre

[1] Cass. II *Instit.*

[2] Qui tetigerit picem inquinabitur ab ea, et qui communicat superbo, induet superbiam. Pondus super se tollit qui honestiori se communicat.

[3] Deprehenderis et detegeris Christiane, quando aliud agis, et aliud profiteris: fidelis in homine, aliud demonstras in opere; non tenens promissionis tuæ fidem. Quid tibi cum pompis Diaboli quibus renuntiasti ? S. August.

de ces personnes fidèles, qui se tiennent si attachées aux ordres de Dieu, qu'elles ne voudraient pas avoir entrepris la moindre action, ni même s'être entretenues dans le moindre dessein, autrement que par son ordre[1]. Enfin, parce qu'une âme superbe est toujours présomptueuse, et qu'ensuite elle s'attribue la gloire de tout ce qu'elle fait, cette conduite est opposée à la fidélité, qui veut qu'on reconnaisse que tout le bien nous vient de Dieu, qu'il ne faut rien usurper de sa gloire, mais qu'on doit la rendre tout entière à Dieu, aussi véritablement qu'elle lui est due en vérité.

Que l'orgueil est donc contraire à cette fidélité!... Combien je dois détester ce vice!.,. Et si j'ai jamais à chercher de la gloire, que ce soit celle d'être fidèle à Dieu, et de lui montrer ma fidélité, en détestant l'orgueil qui prétend la corrompre.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Pour être fidèle, il faut garder exactement tout ce qui nous est ordonné.

Quand Notre-Seigneur nous recommandait de garder exactement tout ce qui nous serait ordonné par nos supérieurs, il voulait nous apprendre avec quelle fidélité, nous devons observer tout ce qui nous est prescrit et ordonné; en effet, soit que vous rapportiez la fidélité à la charité, à l'obéissance ou à la justice, vous serez obligé d'avouer qu'elle ne doit jamais rien négliger de ce que Dieu désire d'elle. Autrement, on ne pourrait montrer qu'on veut plaire à celui qu'on aime, qu'on veut lui obéir, et qu'on veut lui rendre ce qu'on lui doit. Voyez-vous donc ce que c'est que la fidélité?... Mais ce n'est pas assez de la voir dans son livre ou dans son oraison, il faut la faire voir dans ses effets, en gardant ainsi parfaitement tout ce qu'il faut garder.

DEUXIÈME POINT.

La vanité nous éloigne de cette fidélité, en nous faisant plutôt suivre le mauvais exemple des autres, que leur bonne doctrine.

La vanité et l'orgueil sont deux grands ennemis de cette fidélité. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous armant contre la vanité, nous aver-

[2] Hic jam quæritur inter dispensatores ut fidelis quis inveniatur. I *Cor.* IV.

tissait en continuant son discours, de ne pas nous arrêter à ce que pourraient faire ceux qui nous enseignent, ou qui nous gouvernent, comme si nous voulions leur ressembler, et nous dispenser aussi facilement de nos devoirs qu'ils s'en dispensent eux-mêmes. Laissez-les faire, fermez les yeux pour ne point les voir commettre le mal, fermez la bouche pour n'en point mal parler, et ouvrez seulement les oreilles pour les écouter; car Dieu ne permettra pas qu'ils vous trompent quand ils vous parlent de sa part, et il ne vous demandera pas compte de ce que vous leur avez vu faire, mais de ce qu'ils vous auront enseigné en son nom. Oh! quels reproches mérite un supérieur qui agit autrement qu'il ne doit! Quel scandale il occasionne dans sa maison, en détruisant par ses œuvres ce qu'il édifie par ses discours!... Mais quelle fidélité dans un sujet, qui, nonobstant ce scandale et ce mauvais exemple, ne néglige rien de ce qu'il doit à son Dieu! C'est montrer qu'on est fidèle, et un tel serviteur condamnera son maître, Oh! qu'il vaut bien mieux être un bon serviteur qu'un mauvais maître, et n'être que sujet pour être plus fidèle à son Dieu, que d'être grand selon le monde, et être infidèle à Dieu.

TROISIÈME POINT.

Il faut aussi éviter l'orgueil qui nous fait oublier notre fidélité.

C'est aussi pour nous prémunir contre l'orgueil, qui est l'autre ennemi de la fidélité, que Notre-Seigneur blâmait les Pharisiens de se chercher eux-mêmes, d'affecter les titres d'honneur, et les préséances aux assemblées, de se faire accroire à eux-mêmes, et de vouloir persuader les autres qu'ils étaient saints. Quelle plus grande folie que cet orgueil?... Et néanmoins nous aimons cette folie, et dans cette présomption de nous-mêmes, nous perdons la fidélité, car nous perdons la docilité pour nous laisser conduire, la soumission de notre jugement et de nos volontés, la reconnaissance des dons de Dieu, la dépendance de ses grâces et de ses ordres, la fermeté dans nos résolutions, et enfin tout ce qu'il y a de plus cher dans la vertu.... Nous devons donc nécessairement conclure de là que, autant nous voulons être fidèles, autant il faut être humbles, et que si nous voulons être orgueilleux, nous renonçons à la fidélité. Ah ! Dieu, quelle parole !... que plutôt je renonce à tout orgue il.

VENDREDI.

BONTÉ DE NOTRE-SEIGNEUR, TOUT INDIGNÉ QU'IL EST CONTRE LES PHARISIENS, ET CONTRE LES PERSONNES SPIRITUELLES, QUI NE SONT PAS FIDÈLES AUX GRACES QU'ELLES REÇOIVENT.

Malheur à vous Scribes et Pharisiens hypocrites!

Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu te communiquer mes grâces, et tu ne l'as pas voulu [1]?

Le Sujet sera encore tiré du Chapitre vingt-troisième de saint Matthieu, dans lequel Notre-Seigneur invective puissamment contre les Pharisiens, les reprenant de leurs vices, et témoignant qu'il en éprouve un déplaisir tout particulier. Mais sur la fin de son discours, il fait voir tant d'amour et de tendresse, qu'on doit voir que, s'il se fâche et s'il menace, ce n'est qu'avec beaucoup d'amour et de bonté; et que, partant, il faut plutôt apprendre à craindre cette bonté, que les menaces ou les châtiments, que pourront mériter nos infidélités représentées par celles des Scribes et des Pharisiens.

La Fin sera de reconnaître comment l'infidélité donne lieu à Notre-Seigneur de se fâcher, comment ce mécontentement est accompagné d'une grande bonté; et qu'il faut plutôt se laisser toucher par cette bonté, que par toute autre considération.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment l'infidélité excite Notre-Seigneur à se fâcher contre nous.

2° Cette indignation est accompagnée d'une grande bonté.

3° Nous devons nous laisser toucher principalement par cette bonté.

[1] Væ vobis Scribæ et Pharisæi hypocritæ, etc. Jerusalem, Jerusalem, quoties volui et noluisti. *S. Matth.* XXIII. Vide infrà.

PREMIER POINT.

COMMENT L'INFIDÉLITÉ DONNE SUJET A NOTRE-SEIGNEUR DE SE FACHER.

Ne vous arrêtez point ici à rechercher si Notre-Seigneur se mettait véritablement en colère, et comment il peut maintenant se fâcher. Il est inutile de penser à tout cela pour le moment, et il doit vous suffir de savoir, que s'il s'est mis en colère contre les Pharisiens, sa colère a été réglée par la raison, et qu'ainsi elle n'a pu être mauvaise[1]; et que si maintenant il se fâche contre vous, il s'agit plutôt de l'effet que du sentiment de ce mécontentement, suivant l'explication qu'on donne ordinairement aux passages de la Sainte Ecriture, où il est parlé de la colère de Dieu, ou des autres passions qu'elle lui attribue. Ce que vous avez donc à considérer est, que quand il arrive qu'une personne qui, comme vous a reçu beaucoup de grâces, et qu'elle en a fort peu profité, Notre-Seigneur se comporte avec elle, comme s'il était sensiblement fâché; alors, en effet, il lui témoigne son mécontentement par des reproches qu'il lui fait, par des refus et par d'autres marques qui lui montrent qu'il voit avec déplaisir l'abus qu'elle fait de ses grâces.

Il est vrai que tout péché lui déplaît beaucoup; mais le péché des personnes qui devraient moins pécher, de ces personnes, par exemple, qui ont reçu plus de grâces pour l'éviter, lui cause un déplaisir tout particulier[2]. Ce n'est pas parce que leur péché est plus grand que celui d'une autre personne, mais parce que, comme il avait un dessein de les voir plus parfaites et plus exemptes du péché, il se fâche avec justice que son dessein soit

[1] S. Th. III p. q. IX, art. 9.

Ideò hæc leguntur, ut exprimatur peccatorum nostrorum acerbitas, quæ divinam meruerit offensam, tamquam eò usque increverit culpa, ut etiam Deus qui naturaliter non movetur aut odio, aut passione ulla, provocatus videatur ad iracundiam. S. Amb.

[2] Quoniam si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique. Et si is qui oderat me, etc. Tu verò homo unanimus, etc. *Psal.* LIV.

renversé, que la passion d'une créature s'oppose et résiste à sa grâce, que le démon l'emporte sur lui, et enfin, qu'un âme qu'il aimait effectivement plus que les autres, et dont il voulait particulièrement être aimé, ne corresponde point à son amour et à ses soins. Cela est à la vérité affligeant,et pour vous le faire comprendre,il n'est pas nécessaire d'apporter des raisons ou des preuves, écoutez seulement votre sentiment. Si jamais vous avez eu quelque ami, que vous ayez comblé de bienfaits et obligé par là à vous aimer, et que vous n'ayez pu gagner son cœur; ou bien si cet ami,après vous avoir aimé, se retire ensuite de votre amitié sans aucun sujet, et vous traite comme une personne indifférente ; dites la vérité, n'en seriez-vous pas indigné ? ne croiriez-vous pas avoir raison de vous émouvoir ?... Que lui diriez-vous, soit pour lui reprocher son infidélité, soit pour le rappeler à son devoir ?...

Et bien, Notre-Seigneur n'a-t-il pas autant et plus de sujet de ressentir cette infidélité, qu'il reconnaît dans une âme qu'il a tant aimée; et dont il a été si peu aimé ? N'a-t-il pas plus de sujet de lui faire les reproches les plus sanglants et les plus sensibles [1], que vous n'en auriez d'en faire à votre ami ? Car qui êtes vous au prix de Jésus ?... Quels biens pourriez-vous avoir fait à un autre, au prix de ceux qu'il vous a accordés ?... Et quelle peut être l'ingratitude de cet ami[1], en comparaison de celle dont vous vous rendez coupable à l'égard de votre Dieu , après tant de grâces, et de faveurs reçues ? Oh ! qu'il est donc vrai,qu'il n'a que trop de sujet de se fâcher et de se plaindre de vous, de vous abandonner, de vous châtier, et de vous témoigner par toutes les manières qu'il est

[1] Ego plantavi te vineam electam, omne semen verum : quomodo ergo conversa es mihi in pravum vinea aliena ? Numquid obliviscetur,virgo ornamenti sui aut sponsa fasciæ pectoralis suæ ? Populus verò meus oblitus est mei diebus innumeris ! *Jer.* II.

Quamobrem prohibitæ sunt stillæ pluviarum,et serotinus imber non fuit frons mulieris meretricis facta est tibi, noluisti erubescere. Ergo saltem amodò voca me : Pater meus, dux virginitatis meæ es tu, nunquid irasceris in perpetuum ! *Jerem.* III.

fâché. N'en ressentez-vous rien? N'en êtes-vous point touché?... De quoi particulièrement, se plaint-il maintenant? Ne voulez-vous point y mettre ordre?... Quand sera-ce! Pourriez-vous souffrir ce reproche, qu'après avoir su que Jésus est fâché contre vous, qu'il vous en a dit le sujet, qu'il vous est aisé d'y remédier, néanmoins vous ne vous en mettiez pas plus en peine, que s'il ne vous touchait en rien! Mon âme; prends garde à cet avis, et à ton insensibilité.

DEUXIÈME POINT.

CETTE INDIGNATION EST NÉANMOINS ACCOMPAGNÉE D'UNE GRANDE BONTÉ.

Jérusalem, Jérusalem, qui as lapidé et mis à mort les Prophètes et les autres personnes que Dieu t'avait envoyées pour ton salut, combien de fois ai-je voulu mettre tes enfants sous ma protection, pour les défendre contre les malheurs dont le ciel les menaçait, avec autant d'amour pour eux, qu'en pourrait avoir une poule pour ses petits poussins, qu'elle couvre soigneusement de ses ailes, tu ne l'as jamais voulu. Eh bien! tu seras malheureuse, puisque tu ne veux pas être heureuse, comme je le souhaite; tu seras bientôt dépleuplée, tes maisons seront ruinées, et le lieu qu'elles occupaient sera changé en désert[1].

Ne sont-ce pas là des paroles toutes de cœur et d'amour? Et cet amour ne doit-il pas nous paraître d'autant plus admirable qu'il y avait moins de raison de le témoigner, après avoir tant de sujet de s'irriter[2]. Mais comme c'était l'amour même qui le faisait fâcher, puisqu'il ne s'indignait contre ces personnes, que parce qu'il les aimait, et qu'il n'en était point aimé, cet amour ne saurait, pas plus que le feu, ne pas paraître et éclater, afin de provoquer le nôtre, ou afin de justifier en quelque façon son cœur, comme s'il nous disait qu'il n'a pas tenu à sa bonté, de nous rappeler à elle; puisque même quand il avait le plus

[1] Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos, qui ad te missi sunt, quotiès volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti? Ecce relinquetur domus vestra deserta. S. *Matth.* XXIII.

[2] Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis. *Hebr.* III.

sujet de se fâcher, il vous a témoigné ce grand amour, que vous admirez.

Mais méditez bien cette comparaison d'une poule avec ses petits[1]; repassez dans votre esprit ces mots, prononcés avec tant de douceur : Jerusalem, Jerusalem, combien de fois l'ai-je voulu[2] ! et toi, au contraire, autant de fois tu ne l'as pas voulu !... Quelle indignité n'y a-t-il pas dans cette opposition ! Quoi, dans le moment qu'un Dieu déclare à l'âme sa volonté, l'âme lui oppose la sienne qui y est contraire? Et elle s'y refuse non pas seulement une fois, mais toutes les fois que Dieu lui offre ses grâces !... Ah combien de fois !... Mon Jésus, il n'y a que vous qui le sachiez au juste.... Mais, ma fille, tu en sais assez pour en être aussi confuse et honteuse, qu'il faudrait l'être à la vue de toutes ces indignités.

TROISIÈME POINT.

COMMENT IL FAUT SE LAISSER TOUCHER PAR CETTE BONTÉ.

Saint Augustin dit bien vrai quand il dit, que ce cœur est trop endurci qui, ne sachant ce que c'est que de donner son amour avant d'être aimé, ne veut même pas s'y resoudre quand il est prévenu par l'amour[3]. S'il en est ainsi, comme vous n'en pouvez douter, n'avez-vous pas de quoi reconnaître votre endurcissement, si vous ne vous laissez toucher par cette bonté. Elle désire si vivement vous gagner le cœur, qu'elle ne permet pas à l'indignation, ou à la justice de l'emporter sur elle; puisque dans le temps que la justice vous presse le plus, elle se présente avec ses charmes et ses attraits, pour éprouver votre générosité, pour voir si elle n'aimera pas mieux se donner à

[1] Nulla alia avis, quæ sit mater, agnoscitur gallina, sic infirmatur in pullis suis, ut etiamsi ipsi pulli non sequantur, et illos non videas, matrem tamen intelligas. S. Aug.

Homines, non saxa plangit affectu patris. S. Hieron.

[2] Supplicatio miserantis est, et valdè diligentis. S. Chrys.

[3] Nulla major est ad amorem invitatio, quàm prævenire amantem, et nimis durus est animus, qui si dilectionem nesciebat impendere, nolit rependere. S. Aug. *Catechizandis rud.*

l'amour qu'à la crainte, à la bonté qu'à la justice, et aux bienfaits qu'aux châtiments?

A la vérité, si vous étiez résolu de ne rien faire que par la crainte, il vaudrait mieux encore craindre, que de ne rien faire; mais puisque vous avez pris la résolution de témoigner dorénavant plus de fidélité aux grâces que vous ne l'avez fait jusqu'ici, témoignez que c'est plutôt par amour que par crainte, par l'amour de cette excessive bonté, qu'il vous manifeste si clairement, plutôt que par la crainte de son mécontement, de sa justice, et des châtiments dont il vous menace. Enfin, s'il faut craindre de lui déplaire, ou s'il faut désirer l'apaiser, que ce soit plutôt par considération pour sa bonté, que pour toute autre raison[1]. Craignez plutôt de donner sujet à Dieu de se fâcher, que de lui donner sujet de vous punir. Croyez qu'il y a plus de mal à offenser et à méconnaître une telle bonté, qu'il n'y en a dans toutes les conséquences du péché. Montrez que quand il n'y aurait aucune peine à souffrir, aucune récompense à recevoir, vous garderiez toujours la fidélité que vous promettez à votre Dieu, de peur d'offenser sa bonté, et par le désir de lui plaire et de le contenter. Persuadez-vous que le plus grand mal qui puisse vous arriver, c'est que Dieu soit fâché; de sorte que, s'il faut craindre, craignez sa bonté, de peur de l'offenser; et aimez-la si tendrement, que vous aimiez même la justice, qui nous punit de ne pas l'aimer assez.

L'âme qui comprend bien l'obligation d'aimer une si grande bonté, met tout son paradis à l'aimer; pour elle ne point l'aimer, ce serait une sorte d'enfer. Si elle pouvait craindre dans son amour, ce serait qu'il lui fût défendu de l'aimer; mais puisqu'elle sait qu'elle en a la permission et le commandement, elle ne craint plus que sa liberté, qui peut ne pas aimer; elle aspire après cet heureux temps, où elle ne pourra plus qu'aimer. Oh! quand sera-ce?... Mais en attendant, mon âme, si tu peux ne pas aimer, tu peux aussi aimer; et si tu crains de ne pas

[1] De his fase *D. S. Bern.* tr. *de diligendo Deo*, et ep. x, ad Carthus.

aimer, cette crainte est bonne, car c'est aimer que de craindre ainsi; cette crainte n'est qu'amour, et l'amour de Dieu en cette vie, ne subsiste qu'accompagné de cette crainte.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment l'infidélité donne sujet à Notre-Seigneur de se fâcher.

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites.

Il n'est pas possible d'entendre Notre-Seigneur reprendre les Pharisiens de leurs vices, sans voir qu'il est fâché contre eux, et qu'il en a de grands sujets. Mais pourquoi pensez-vous qu'il témoigne son mécontentement contre cette sorte de personnes, plutôt que contre les autres pécheurs, puisque tous les pécheurs l'offensent et lui déplaisent? C'est que ces Scribes et ces Pharisiens avaient plus de connaissances et de grâces, pour mieux vivre qu'ils ne le faisaient. Ce qui l'afffige surtout, quand il aime une âme et qu'il n'en est point aimé, c'est quand elle ne correspond point aux grâces qu'il lui donne, et qu'elle le rebute, quand il voudrait se communiquer tout particulièrement à elle. Cela n'est-il pas affligeant, principalement entre des personnes si inégales, entre Jésus et vous? Que diriez-vous à un ami qui ne vous témoignerait que de la froideur, après tous les témoignages que vous lui auriez donnés de votre amitié?... Ecoutez votre Jésus qui vous tient le même langage....

DEUXIÈME POINT.

Ce mécontentement est néanmoins accompagné d'une grande bonté.

Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu te faire du bien, et tu ne l'as pas voulu. Diriez-vous que c'est lui-même qui parle avec tant de douceur, après avoir un peu auparavant parlé avec tant de sévérité. On ne peut douter que ce ne soit lui-même; mais on doit admirer comment, après avoir eu tant de sujets de se fâcher, il ne peut s'empêcher d'être bon, de nous aimer et de nous le témoigner; car l'amour ne saurait pas plus que le feu rester caché, il faut qu'il éclate ou qu'il s'éteigne. Vous reconnaîtrez par là, que si votre cœur ne se montre dans cette occasion, vous n'avez point d'amour; et si jamais le bon Jésus s'est plaint qu'il vous a voulu du bien, et que vous vous y êtes refusé, il vous témoigne maintenant ouvertement qu'il veut vous en faire, puisqu'il vous découvre son

cœur. Et si vous ne lui ouvrez pas le vôtre, vous lui montrez en ce moment, même que vous ne voulez point de son amour, que vous n'avez que faire de lui et de ses biens. Auriez-vous bien un cœur si endurci?...

TROISIÈME POINT.

Comment il faut se laisser toucher par cette bonté.

Rendez-vous à ces attraits d'amour et de bonté. N'êtes-vous pas résolu d'être dorénavant plus fidèle à toutes les grâces qui se présenteront? Mais sur quoi fondez-vous cette résolution? Est-ce sur la crainte des malheurs et des châtiments dont on menace votre infidélité? C'est bien si votre âme est si servile qu'elle ne puisse aimer, et qu'elle ne veuille servir que par menace; qu'elle craigne plutôt que de ne pas servir. Mais si elle est capable d'amour, et si elle veut montrer sa noblesse et sa générosité, qu'elle proteste aujourd'hui que c'est plutôt par amour que par crainte, qu'elle se veut rendre fidèle; ou si elle a sujet de craindre, que ce soit moins le châtiment qu'elle craigne, que le malheur de déplaire à son bien-aimé, dont le mécontentement doit lui être plus insupportable que les tourments de l'enfer... Mon âme, ne craignons point de faire tort à notre amour, en craignant de cette sorte, car cette crainte de fâcher notre Jésus, n'est qu'amour; et il veut être aimé de cette manière pendant cette vie.

SAMEDI.

DE LA DESTRUCTION DU TEMPLE DE JÉRUSALEM, ET D'AUTRES MAUX QUE NOTRE-SEIGNEUR PRÉDIT.

Voyez ce bel édifice? Je vous assure qu'il ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée [1].

Le Sujet conclut le dessein de la semaine, par la considération de la destruction du temple de Jérusalem, et des autres maux à venir, dont Notre-Seigneur entretient ses Apôtres, en sortant du temple, après la dernière prédication qu'il venait d'y faire entendre.

[1] Videtis hæc omnia : Amen dico vobis, non relinquetur hic lapis super lapidem quæ non destruatur. *S. Matth.* XXIV.

La conclusion est que s'il y a quelque peine à souffrir pour persévérer dans la résolution qu'on a prise de rester fidèle, il y en a bien davantage à ne l'être pas; et que partant, dans la nécessité qu'il y a de souffrir, il vaut bien mieux souffrir en gardant constamment la fidélité, qu'en la perdant.

La Fin est de tenir ferme, et de demeurer constant dans la résolution qu'on a prise d'accomplir fidèlement tous ses devoirs, malgré la peine qu'on peut y rencontrer, puisqu'aussi bien on en éprouve de plus grande, en ne persévérant pas dans cette ferme résolution.

La Forme est en ces trois points :

1° Il n'y a que la peine qu'il faut souffrir, qui nous fait manquer à nos résolutions.

2° Il y a plus de peine à ne pas les exécuter qu'à les garder fidèlement.

3° Ces peines sont figurées par la destruction du temple, et par les autres maux dont parle l'Évangile.

PREMIER POINT.

IL N'Y A QUE LA PEINE QUI SE PRÉSENTE A SOUFFRIR, QUI NOUS FAIT MANQUER A NOS RÉSOLUTIONS.

Les considérations et les motifs que nous avons médités cette semaine, nous ayant déterminés à garder inviolablement la fidélité à Dieu, il ne reste plus qu'à persévérer constamment dans cette résolution, car la persévérance doit couronner notre fidélité[1]. Mais pour y persévérer, il faut savoir qu'il y a à combattre[2], et qu'il n'y a que les peines qui se présentent dans le cours de la vie, qui nous fassent changer de résolution. Il est vrai que les plaisirs et les prospérités l'attaquent aussi bien que l'adversité; mais puisqu'il y a autant de peines à s'abstenir des plaisirs qu'à supporter les déplaisirs, on peut dire en un mot, qu'il n'y a que la peine qui s'oppose à nos résolutions.

Ce qui est si vrai que, quand saint Thomas[3] et les autres théo-

[1] Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ. *Apoc.* II.

[2] Quæ si virtus esset, fortiter etiam talibus blandimentis repugnaret, nec acquiesceret mollibus, quæ adjuvante, Domino dura quæque vel aspera superasset. S. Prosper.

[3] S. Thom. II, II, q. CXXXVII.

logiens parlent de la constance et de la persévérance, ils ne le font qu'à propos de la force, dont ces vertus sont des espèces et des parties; et ils n'en parlent point autrement qu'en enseignant, que leur propre exercice est de s'opposer et de combattre contre les peines, les ennuis et les difficultés que l'on rencontre dans la longueur de l'ouvrage qu'on a entrepris, ou dans l'exécution d'un dessein que l'on a formé. C'est la raison pour laquelle Notre-Seigneur dans ce discours, qu'il adressa à ses Apôtres, leur recommanda particulièrement la persévérance[1]; parce qu'en effet, comme c'est tout faire que de persévérer, aussi est-ce ne rien faire, que de commencer sans achever; et parce qu'il leur annonçait les afflictions qui devaient les assaillir, il leur parle de la persévérance qui doit les maintenir dans leurs résolutions, contre l'attaque et l'effort de toutes ces afflictions.

N'est-il pas vrai, que pour être saint, il ne faudrait que demeurer dans cet heureux état, où vous vous trouvez parfois dans l'oraison et dans la communion[2]?... Mais pourquoi n'y demeurez-vous pas?... C'est la peine qu'il y a d'y demeurer, c'est faute de cette constance et de ce courage, qui devrait supporter cette peine plutôt que d'abandonner ses résolutions. Reconnaissez pour le moins cette vérité, et commencez à rougir de honte de ce que, pour si peu de peine qu'il y avait à accomplir ce que vous aviez résolu, vous ayez mieux aimé manquer à votre parole, que de supporter cette petite peine.

DEUXIÈME POINT.

ON TROUVE PLUS DE PEINE A MANQUER A SES RÉSOLUTIONS QU'A LES GARDER FIDÈLEMENT.

Malheur à ceux qui ont perdu la patience, n'ayant pas le courage de persévérer dans les résolutions qu'ils ont prises de

[1] Videte ne quis vos seducat. Videte ne turbemini. Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. *S. Matth.* XXIV.

[2] Homo Sanctus in sapientia manet sicut Sol, nam stultus sicut Luna mutatur. *Eccli.* XXVII.

s'acquitter plus dignement de leur devoir, qui s'en sont éloignés à causes des difficultés qu'ils y ont rencontrées. Que feront-ils quand Dieu voudra prendre connaissance de leur lâcheté et de leur légèreté? C'est le Sage qui parle,et c'est comme s'il disait : que si ces personnes ont eu peur des peines, et que la peur les ait retirées de leur devoir; que feront-elles après avoir reculé, puisqu'elles ont beaucoup plus de maux à souffrir en fuyant, qu'en combattant la peine qu'il fallait supporter, pour s'acquitter de leur devoir[1].

Rappelez-vous les peines spirituelles et temporelles, qui arrivent pour l'ordinaire à ceux qui manquent de parole et de fidélité; nous les avons considérées au commencement de la semaine. Représentez-vous cette malédiction lancée contre le figuier qui n'avait que des feuilles; ce renversement des tables, des marchandises, et de tout le trafic des marchands, qui vendaient ou achetaient dans le temple, et ces menaces exposées dans tant de paraboles. Qu'avez-vous considéré à ce sujet? Qu'avez-vous reconnu, qu'avez-vous appréhendé?... Ne vous souvenez-vous plus que l'âme infidèle est frappée de l'épouvantable châtiment, d'être maudite de son Dieu, privée de ses grâces[2], abandonnée à ses passions, condamnée à ne plus porter de fruits, et à ne plus savoir le bien qu'elle doit faire, quand elle le voudrait, puisqu'elle ne l'a pas voulu quand elle le pouvait? N'est-ce pas ce que vous avez considéré?... N'avez-vous pas vu que Dieu prend plaisir à renverser les desseins de cette âme infidèle, comme elle a renversé ceux de Dieu[3]. De sorte que, rien ne lui tourne à bien puisque les succès même, si elle en a quelques-uns, achèvent de la ruiner et de la perdre; parce qu'elle en abuse, et qu'elle ne profite ni des biens, ni des maux qui lui arrivent.

[1] Væ his qui perdiderunt sustinentiam, et qui dereliquerunt vias rectas, et diverterunt in vias pravas. Et quid faciunt cùm inspicere cœperit Dominus? *Eccli.* II.

[2] Si dereliqueritis eum, derelinquet vos. II *S. Petr.* LI.

[3] Væ filii desertores, dicit Dominus, ut faceritis consilium et non ex me. *Isa.* XXX.

Comparez maintenant toutes ces peines avec celles qu'il fallait souffrir, pour correspondre à la grâce qui vous invitait, par exemple, à vous taire, quand vous avez trop parlé, ou à vous humilier, quand vous vous êtes laissé aller aux vanités de votre esprit. Eh bien, y a-t-il comparaison de peine à peine[1]? Est-ce un si grand mal, de se taire ou de s'humilier un peu, que pour l'éviter, il faille se précipiter dans le danger d'encourir toutes ces peines spirituelles et temporelles, que mérite une âme infidele, comme vous l'avez considéré et avoué?...

Vous direz que ces peines ne sont à craindre que pour des infidélités plus grandes, que celles qu'engendrent ces légères fautes; mais on vous répondra, qu'on ne tombe jamais dans ces plus grandes infidélités, que pour fuir la peine, et que cette peine qu'on fuit est toujours beaucoup moindre, que celle dont l'infidélité est châtiée; et que partant, c'est une grande folie de quitter ses bonnes résolutions, en vue de la peine que l'on trouve à les exécuter.

Qu'auriez-vous encore à dire contre cette raison et ce motif qui vous est présenté, pour vous affermir avec la grâce dans les bonnes résolutions, que vous avez conçues et formées pour l'avenir? Ne penserez-vous point que ce motif est trop bas, et qu'après qu'on s'est engagé à l'amour de Dieu, comme on l'a fait dans la dernière méditation, c'est presque lui faire tort de s'abaisser à quelque autre motif? Répondez-vous à vous-même, et dites à votre âme que puisqu'elle craint la peine, elle montre bien qu'elle n'a point d'amour, et qu'il lui faut recourir à la crainte; ou si elle veut se servir du motif de l'amour, qu'elle s'en serve, j'y consens; on ne lui dit rien ici de contraire; car, on dit seulement qu'on ne doit pas quitter ses résolutions par la crainte des peines, vu qu'on tombe en de plus grandes. De sorte que, si elle a résolu de s'attacher à la bonté de Dieu et à son amour

[1] Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum. *Isa.* XXVI.
Nec laborasti in me Israël. *Isa.* XLIII.
Videte oculis vestris, quia modicum laboravi et inveni mihi multam requiem. *Eccli.* LI.

pour lui être fidèle; qu'elle demeure ferme dans cette résolution, qu'elle ne la quitte jamais par crainte des peines, et nous sommes d'accord, car, on ne lui demande que cette constance, et cette fermeté dans son amour pour Dieu [1].

TROISIÈME POINT.

CES PEINES SONT ENCORE FIGURÉES PAR LA DESTRUCTION DU TEMPLE, ET PAR LES AUTRES MAUX DONT PARLE L'ÉVANGILE.

Ces peines spirituelles et temporelles dans lesquelles nous tombons, en fuyant celles qui se présentent dans l'exécution de nos résolutions, nous sont encore très-bien représentées dans la destruction de ce riche et magnifique temple de Jérusalem, que les Apôtres ne cessaient d'admirer. Et comme ils en parlaient avec leur bon maître, qui avait bien d'autres pensées, Jésus en prit occasion de leur annoncer qu'un jour viendrait, où il serait tellement ruiné, qu'il ne demeurerait pas pierre sur pierre [2]. Et, en effet, quarante ans après cette prédiction, la ville fut tellement détruite, et le temple renversé de fond en comble, que l'on n'a pu le réédifier, quelque effort qu'on ait tenté [3]. Ne fut-ce pas là, la perte spirituelle des Juifs? Et quand une âme qui était particulièrement chérie de Dieu, en est tellement abandonnée, qu'il n'y a plus de prières, plus d'Ecritures, plus de sacrifices et plus de grâces qui la touchent; n'est-elle pas une Jérusalem détruite, et un temple renversé, qu'on ne peut plus reconstruire, quelque effort qu'on puisse faire [4]?

Il est surprenant, que Dieu ait tant aimé cette ville et ce temple de Jérusalem, comme les Ecritures nous le disent, ou qu'après les avoir tant aimés, il les ait tellement abandonnés,

[1] Vosmetispsos in dilectione Dei servate. *Judas.*

[2] Et egressus Jesus de Templo, ibat. Et accesserunt Discipuli ejus ut ostenderent ei ædificationes Templi: ipse autem respondens, dixit illis: Videtis hæc omnia, etc.

[3] S. Greg. Naz. *contra Julian.*

[4] Qui postquam peccavit, curam sui non habet, paulatim minuitur, donec ad plenum recedat a Deo, et sic non relinquetur lapis super lapidem mandatorum Dei qui non destruatur. S. Orig.

car, nous les voyons entre les mains des ennemis de notre foi, sans que l'on puisse les en retirer, ou les réparer. Mais il est bien plus étonnant encore, qu'une âme, qui était le temple vivant, et la demeure sacrée de Jésus-Christ, en soit réduite à cet état, que Dieu ne veuille plus être servi par elle, qu'il ne veuille plus qu'on lui en parle, et qu'il n'a plus, ce semble, de grâces pour elle, depuis qu'elle s'est rendue infidèle aux faveurs, qu'il lui avait présentées, et qu'elle a plus appréhendé la peine imaginaire d'une légère incommodité, que l'indignation de son Dieu, qu'elle a offensé en fuyant cette peine. O Dieu! celui qui considérerait ce malheur, qu'il souffrirait volontiers les plus grands tourments, qui pourraient se présenter pour l'éviter!...

Ce fut peut-être pour ce sujet que Notre-Seigneur, après avoir prédit la destruction du temple, se mit à entretenir longuement ses disciples, de tous les maux qui devaient leur arriver[1], afin qu'ils apprissent, comme il le leur déclare expressément, que nul mal n'était à craindre pour le corps, en comparaison de celui de nos âmes; qu'il fallait tenir ferme, malgré toutes les persécutions, et que c'était en cela qu'on verrait leur vertu et leur fidélité. Celui qui persévérera jusqu'à la fin, leur dit-il, sera sauvé; c'est dans la patience que vous posséderez vos âmes. Oh! que ces paroles ont d'énergie si l'on sait les comprendre.... Quel moyen plus propre pouvait-il nous laisser pour lui garder la fidélité, que la patience et la persévérance? Quelle recommandation plus puissante en pouvait-il faire, que de dire que c'était ainsi que nous posséderions nos âmes, et cette possession n'est-elle pas meilleure que toutes les autres[2]? Car, si nous perdons notre âme, nous perdons tout, et si nous la possédons par la

[1] Sed ante hæc omnia injicient vobis manus suas, et persequentur, tradentes in Synagogas, et custodias, trahentes ad Reges et præsides propter nomen meum. Trademini autem à parentibus, et fratribus, et cognatis, et amicis, et morte afficient ex vobis, et eritis odio omnibus hominibus propter nomen meum: et capillus de capite vestro non peribit. In patientia vestra, possidebitis animas vestras. *S. Luc.* XXI.

[2] Dum nobis dominari discimus hoc incipimus possidere quod sumus. Est autem patientia, mala aliena æquanimiter perpeti, et contra irrogantem nullo dolore morderi. S. Greg.

patience, comme il le dit, nous sommes très-heureux, puisque nous possédons toutes les richesses du ciel, que Dieu veut nous communiquer. Il suffit pour être heureux, d'avoir les biens que Dieu veut nous donner, et il ne faut que la patience pour nous les conserver, comme il n'y a que l'impatience qui nous les fasse perdre.

Et de peur que vous ne vous imaginiez, que la fidelité et la patience ne peuvent se pratiquer que dans ces grandes occasions de mériter et souffrir, qui ne se présentent que rarement, souvenez-vous de ce qu'on vous a dit plusieurs fois : que c'est plutôt dans les petits services qu'on reconnaît une âme vraiment fidèle, quand elle est également constante, quand elle est prête à de plus grands services, si son Dieu lui en donne les occasions et les moyens, et enfin, quand elle fait tout son possible[1]. N'importe ce qui est en son pouvoir, peu ou beaucoup, c'est tout faire, de ne rien laisser de ce qu'on peut.

Et pour vous en souvenir, remarquez que dans le moment où Notre-Seigneur entretenait ainsi ses disciples, une pauvre veuve donnant deux petites pièces de cuivre qui ne valaient qu'un liard de notre monnaie, et les jetant dans le tronc, qui était posé dans le temple pour recevoir les aumônes du peuple, fut plus louée et estimée par Notre-Seigneur[2], que tous ceux qui y mettaient de grosses sommes, parce qu'elle n'avait rien épargné, ni réservé du sien.

Allez, et apprenez que c'est ainsi qu'on est fidèle, en faisant et en souffrant tout ce qu'on peut dans sa condition. Mon âme, nous n'avons plus d'excuses, puisqu'on ne nous demande que ce que nous pouvons[3].

[1] Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est. *S. Luc.* XVI.

[2] Verè dico vobis quia vidua hæc pauper, plusquam omnes misit, nam omnes hi ex abundanti sibi miserunt in munera Dei : hæc autem ex eo quòd deest illi, omnem victum suum quem habuit, misit. *S. Luc.* XXVIII.

[3] Non paucitatem oblati, sed copiam affectus intuitus est Deus. S. Cyrill.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il n'y a que la peine qui nous fait manquer à nos résolutions.

Puisque nous avons pris la résolution d'être fidèles à Dieu, il n'est plus question que de l'exécuter fidèlement ; or comme il n'y a rien qui nous le fasse quitter, que la peine qui se présente à souffrir, de même n'y a-t-il rien qui nous le fasse garder, sinon la constance et la persévérance, qui sont des vertus qui appartiennent à la force, qu'il nous faut employer pour supporter cette peine. Oh ! quelle misère de la vie que, pour un peu de peine que l'on trouve à bien faire, on quitte le bien ! Mais pourtant n'accusons point la misère de la vie de ce qu'il y a des peines à souffrir, mais accusons notre lâcheté de ce que nous ne voulons pas les souffrir.

DEUXIÈME POINT.

Il y a plus de peine à manquer à ses résolutions qu'à les garder.

Mais pourquoi fuyons-nous la peine qu'il y a à faire le bien, puisqu'il y en a davantage à faire le mal ? Souvenez-vous de ce que vous avez considéré au commencement de cette semaine sur ce sujet, quelles peines spirituelles et temporelles attendent ces âmes lâches et indécises, qui ne veulent rien endurer. Comparez un peu cette petite peine, qui leur fait peur, quand il faut faire le bien, avec ces malédictions et ces abandons dont elles sont menacées, si elles ne s'acquittent pas de ce qu'elles doivent faire. N'est-ce pas une folie de fuir une petite peine pour tomber dans une extrême ? Et n'est-ce pas un motif assez puissant pour se résoudre à souffrir, de considérer cette inégalité de peine et de misère ? Et de peur qu'il ne vous semble que lui présenter vos intérêts, ce soit abaisser votre cœur et votre intention : sachez qu'on vous laisse libre d'agir et de ne rien entreprendre, si vous le voulez, qu'on vous de la bonté de Dieu et de son saint amour : on vous dit seulement que puisqu'il n'y a que la peine qui vous fait oublier cette généreuse résolution, vous vous souveniez qu'il y a plus de peine à y manquer, et qu'aussi vous devez souffrir cette peine pour aimer Dieu, et pour lui témoigner votre amour par de véritables effets.

TROISIÈME POINT.

Ces peines sont encore figurées par la destruction du temple, et par les autres maux dont nous parle l'Evangile

Et pour mieux vous représenter les maux spirituels et temporels que méritent vos infidélités : écoutez comment Notre-Seigneur parle de la destruction du temple. Voyez ce temple, il n'en reste plus rien de ce qui a été, tout est ruiné, et il est si abandonné de Dieu, après en avoir été tant chéri, que l'on n'a jamais pu réparer ses ruines. N'est-ce pas là une image de nos âmes?... Ne sont-elles pas les temples du Dieu vivant quand elles sont fidèles à ses grâces? Et ce temple n'est-il pas renversé, quand elles deviennent infidèles? Et ce renversement n'est-il pas irréparable, quand elles sont maudites et abandonnées de leur Dieu, comme le mérite leur infidélité.... Oh! qu'il nous vienne après avoir considéré ces malheurs, autant de maux qu'il plaira à Dieu de nous en faire souffrir; si nous avons à craindre, c'est de ne pas faire ou de ne pas souffrir assez. Mais si nous faisons ce que nous pouvons; celui qui a préféré la petite offrande de la pauvre veuve aux offrandes plus riches qui étaient présentées en même temps, agréera notre peine, parce qu'il n'y a rien qu'il agrée davantage, que lorsqu'on fait tout ce qu'on peut, sans s'épargner et se rien réserver quoi que ce soit, peu ou beaucoup, c'est tout faire, que de faire ce qu'on peut avec la grâce.

VINGT-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

DU JUGEMENT DERNIER.

D'OU VIENT QU'IL EST SI PEU APPRÉHENDÉ, BIEN QU'IL SOIT SI REDOUTABLE.

Alors il y aura un tel trouble et dans le monde, une affliction si grande et si universelle, que jamais on en a vu, qu'on n'en verra jamais de semblable [1].

Le Sujet tiré de l'Evangile du jour, qui vient fort à propos dans la suite du texte sacré, qui a servi de matière aux méditations précédentes. Car Notre-Seigneur y entretenaient ses Apôtres des maux à venir; ces malheurs, il les divise en trois classes. La première comprend ceux qui leur arriveraient à eux en particulier. La seconde contient les malheurs de toute la Judée et de tous les Juifs, qui devaient périr misérablement après la perte de leur temple, de leur ville, et de leur pays. Et la troisième, cette affliction générale, quand à la fin des siècles, le monde sera jugé pour une éternité [2]. Ce sera, dit Notre-Seigneur, une affliction si grande, qu'on en a jamais vu de semblable. Ce qui peut s'entendre de la destruction de la ville de Jérusalem, mais beaucoup plus justement encore, du déplorable état où se trouvera le monde dans ces derniers jours. L'Evangile nous en fait une peinture si vive, qu'elle est capable de faire dresser les cheveux à tous ceux qui en considèrent les moindres circonstances.

Mais ce qu'il y a de plus épouvantable dans ce sujet, c'est de voir la stupidité des hommes, qui ne s'en effrayent pas plus que si c'étaient des fables, ou que la chose ne les touchât en rien. De sorte que,

La Fin de la méditation sera de remédier à cette stupidité, après

[1] Erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi, usque modò, neque fiet. *S. Matth.* XXIV.

[2] Trademini à parentibus, et fratribus, et cognatis, etc. Cùm autem videritis circumdari ab exercitu Jerusalem, tunc scitote quia appropinquavit desolatio ejus. Et erunt signa in sole et luna, etc. *S. Luc.* XXI.

avoir considéré combien ce jugement est rédoutable, combien il est peu appréhendé, et d'où vient cette insensibilité.

La Forme est en ces trois points :

1° Ce jugement dernier est fort redoutable.

2° Les hommes cependant ne s'en mettent pas beaucoup en peine.

3° D'où vient qu'un sujet si redoutable est si peu appréhendé.

PREMIER POINT.

LE JUGEMENT DERNIER EST FORT REDOUTABLE.

C'est une obligation indispensable pour tous les hommes, dit saint Paul, de comparaître un jour devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qu'il a mérité en son corps pendant sa vie mortelle, selon qu'il s'y est bien ou mal comporté. Et nous qui apprenons de là à craindre Dieu, nous désirons aussi de persuader aux hommes cette crainte, qui les fasse ellement appréhender ces maux, qu'ils les évitent[1].

Parler ainsi c'est parler en Apôtre ; mais nos cœurs trop endurcis et trop insensibles, ne se laissent pas persuader si facilement ; et c'est comme un prodige que la foi d'un jugement si redoutable puisse exister dans un cœur, sans le toucher plus vivement que nous ne le ressentons. Pour connaître combien il est redoutable, on y peut procéder par ces trois voies. La première, en considérant ce qu'en dit l'Ecriture. La seconde, en voyant comment les saints y conforment leurs sentiments. Et la troisième, en consultant la raison, qui approuve et confirme leurs sentiments.

L'Ecriture est si féconde sur ce sujet, que si l'on ne mettait un certain ordre dans les passages où elle en parle, au lieu de s'instruire, on ne pourrait s'y reconnaître. Remarquez donc qu'on peut rapporter tout ce qu'elle en dit, à ces trois manières de s'exprimer, qui toutes sont pleines de terreur. La première, quand elle dit que c'est un jour de colère, d'indignation, de fureur[2],

[1] Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit, in suo copore, sicut bonum sive malum. Scientes ergo timorem Domini, hominibus suademus. I. *Cor.* v.

[2] Dies iræ, dies illa, dies tribulationis et angustiæ, etc. *Soph.* i.

de ténèbres, de tourbillons, de tonnerres, d'épouvante et d'horreur [1]. Combien tout cela est effrayant! La seconde, quand elle dit que le juge sera tout en furie, semblable à un tourbillon de vent impétueux qui emporte tout [2], à une mer agitée dans ses convulsions les plus horribles; qu'il sera comme un tonnerre, comme la foudre la plus épouvantable qu'on ait jamais vue, comme un ours ou comme une lionne qui a perdu ses petits [3]. L'Ecriture se sert de tous ces termes, qui sembleraient indignes de la majesté de celui dont elle parle; mais parce qu'elle veut nous instruire de la vérité, elle n'épargne rien de ce qui peut nous la faire connaître. Et après y avoir employé tout ce que l'on peut emprunter aux choses sensibles d'ici-bas, et qui sont plus capables de nous faire entrer dans des craintes et dans des appréhensions extrêmes, elle fait parler le juge lui-même, qui nous assure, qu'encore que ce soit lui qui nous parle par l'Ecriture et en termes si épouvantables, néanmoins c'est comme s'il n'avait point parlé. Je me suis tu, dit-il, j'ai gardé le silence, j'ai patienté, j'ai attendu, mais quand il faudra parler, ce sera comme la femme, qui est dans le plus fort des tranchées de son enfantement [4]; comme s'il nous disait, que tout ce que l'Ecriture nous en dit est si peu de chose, en comparaison de ce qui sera en vérité, que c'est comme si elle n'en disait rien.

Voyez un peu où en sont ceux qui pensent que ce n'est que par amplification que l'Ecriture parle, vu que Dieu assure qu'elle n'en dit presque rien, tant elle en parle peu; mais c'est qu'elle n'en peut dire davantage, car il n'y a point d'autres termes pour l'expliquer, et pour exprimer la réalité. Enfin, en troisième lieu, elle nous représente toute la nature tellement

[1] Dies tenebrarum et caliginis, similis ei non fuit à principio, etc. *Joel.* II, *Isa.* XIII et XXIV.

[2] Ecce Dominus in igne veniet, et quasi turbo quadrigæ ejus, reddere in indignationem furorem suum, etc. *Isa.* LXVI.

[3] Ego ero eis quasi leæna. Occuram eis quasi ursa raptis catulis. *Osée.* XIII.

[4] Tacui semper, silui, patiens fui, sicut parturiens loquar, dissipabo et absorbebo simul. *Isa.* XLII.

ébranlée, que depuis le plus haut du ciel jusqu'au fond des enfers, depuis les anges jusqu'aux démons, depuis les cèdres et les montagnes jusqu'aux petits arbrisseaux et aux grains de sable, tout sera si épouvanté, si alarmé, si troublé [1], qu'on dirait que toutes les créatures se sont armées contre l'homme [2], et que l'homme n'a plus de sentiment que pour voir et sentir ses malheurs. Les plus fermes trembleront ; à peine trouvera-t-on quelques justes [3], à peine le juste sera-t-il sauvé ; que deviendra donc le pécheur [4] ?...

La seconde voie pour arriver à quelque connaissance et appréhension de ce dernier jour, c'est de voir comment tous les saints ont conformé leurs sentiments au langage de l'Ecriture. Parcourez tous les temps et les siècles sous la loi de nature, sous celle de Moïse et sous la loi de grâce, vous verrez que tous les plus grands saints ont été très-vivement touchés de la pensée du jugement dernier. Job forme le souhait d'être caché au fond des enfers en ce jour, plutôt que de comparaître devant son juge, devant lequel il n'aura rien à répondre aux questions qui lui seront posées [5]. David ne peut penser à ce compte sans frémir, et il prie Dieu de lui faire grâce, et de ne pas le traiter suivant la rigueur de son jugement, sachant bien qu'aucun homme vivant, quelque saint qu'il soit, puisse être justifié [6]. Saint Paul, tout grand Apôtre qu'il était, assure que c'est une chose épouvantable de tomber entre les mains du Dieu vivant ; et que pour lui, quoiqu'il ne se sente coupable d'aucun

[1] Commovebitur illos à fondamentis, et usque ad supremum desolabuntur *Sap.* IV.

[2] Accipiet armaturam zelus illius, et armabit creaturam ad ultionem eorum, et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos. Ibidem. V.

[3] Nisi breviati fuissent dies illi, non fieret salva omnis caro. Tunc plangent omnes tribus terræ. *S. Matth.* XXIV.

[4] Tempus est ut incipiat judicium a domo Dei : Si autem primùm a nobis, quis finis eorum qui non credunt Dei Evangelio ? Etsi justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt ? I *Pet.* IV.

[5] Quis mihi hoc tribuat ut in inferno protegas me, et abscondas me, donec pertranseat furor tuus. *Job.* XIV et IX.

[6] Non intres in judicium cum servo tuo : qua non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. *Psal.* CXLII.

péché, néanmoins il ne se tient pas pour justifié, car c'est Dieu qui est son juge, et les jugements de Dieu sont tout autres que ceux des hommes [1]. Saint Jean, le disciple bien-aimé, n'ayant vu que la figure et l'image de ce juge, tomba aussitôt à terre comme mort, tant il fut épouvanté de ce spectacle; et depuis il n'en parle qu'avec des sentiments, qui montrent assez combien on doit le craindre [2].

Ne savez-vous pas que saint Jérôme, l'un des plus saints et des plus grands docteurs que l'Eglise ait jamais eus, témoignait publiquement à tout le monde son sentiment, quand il disait qu'il lui semblait toujours entendre cette trompette, qui commandait à tous les hommes de se lever et de comparaître devant leur juge? Saint Jean Chrysostome [3], saint Basile [4], saint Grégoire [5], saint Bernard [6], et une quantité d'autres expriment leurs sentiments en d'autres termes; mais ils n'en témoignent pas moins qu'ils comprenaient tellement à la lettre les passages de l'Ecriture qui nous parlent de ce jugement, que leurs pensées y étaient conformes, et qu'ils y apprenaient à craindre là où il faut craindre. Qu'en dites-vous?... Est-ce que ces grands saints ne comprenaient pas les Ecritures, s'épouvantaient-ils d'une chose vaine?... Est-ce qu'ils étaient craintifs à l'excès, et d'une nature timide et peureuse?... Ah! vous le savez bien, c'étaient des saints, des docteurs, et des hommes si fermes et si forts, qu'ils ne craignaient pas tous les démons de l'enfer. Il faut donc croire qu'il y a sujet et raison de craindre, puisque ces hommes qui raisonnablement avaient moins sujet de s'effrayer, sont ceux qui ont craint davantage....

Concluons ce point par la troisième preuve, qui est la raison que nous avons de craindre. Quel est celui qui ne craindrait

[1] Scimus enim qui dixit : Mihi vindicta, et ego retribuam. Et iterum : Quia judicabit Dominus populum suum. Horrendum est incidere in manus Dei viventis. *Hebr.* x.

[2] Et cum vidissem eum, cecidi ad pedes ejus, tamquam mortuus. *Apoc.* I.

[3] S. Jean Chrys. hom. XLVI, XLVII, XLXIII, *ad pop. Ant.*

[4] S. Basil *in Psalm.* XXXIII.

[5] S. Greg. VIII *Mor.* XIII

[6] S. Bern. ser. LV, *in Cant.*

pas, dans une occasion où tout ce qui est capable d'inspirer de la frayeur, se rencontre si nécessairement, qu'à moins d'être sans raison ou sans foi, il faut craindre? Demandez-vous d'où nous vient la crainte? N'est-ce pas de la connaissance d'un mal qu'on redoute, et dont on ne connaît pas l'issue[1]? Eh bien, y a-t-il un mal pareil à celui du jugement, où l'on ne parle de rien moins que d'une éternité de peines, qu'on a méritée par son péché? Y a-t-il rien de plus certain qu'il y faut comparaître?... Y a-t-il rien de plus incertain, puisqu'on ignore complétement quelle en sera l'issue[2]? Les plus fortes colonnes de l'Eglise tremblent, dit saint Grégoire, et les petites planches se tiendront pour assurées[3]?... Il ne faut pas désespérer, mais certes il faut craindre; car il y a tant de raisons en faveur de votre condamnation, que si vous ne craignez, vous être orgueilleux, et votre présomption vous condamne. Le lion rugira, dit un Prophète, qui ne craindra? et Dieu a parlé, qui est-ce qui ne prophétisera[4]? Dieu a dit qu'un petit nombre serait sauvé, qu'il n'y aurait que ceux qui passeraient par le chemin étroit, qu'il n'y aurait que les humbles, que les pauvres, que les persécutés et les affligés, mais que pour les libertins, les riches, les superbes, les avares, les sensuels, il n'y avait rien à espérer s'ils ne se convertissaient[5]. Desquels êtes-vous?... Si vous êtes de ceux que Dieu condamne, après qu'il a parlé, ne peut-on pas prophétiser, et vous prédire qu'il vous arrivera malheur, si vous ne craignez de la bonne crainte, qui reconnaît la vérité des Ecritures, et qui fait prendre les plus généreuses résolutions pour son salut éternel!... O mon Dieu, touchez-moi, s'il vous plaît, de cette sainte crainte, car quelque effrayant et terrible que soit ce que je me

[1] Timor est de malo futuro. S. Damas. apud S.Th. I, II, q. XLII, art. 1.

[2] Sunt justi atque sapientes, et opera eorum in manu Dei, et tamen nescit homo utrum amore an odio dignus sit, sed omnia in futurum servantur incerta. *Eccli.* IX.

[3] Quid facient tabulæ si tremunt columnæ? S. Greg.

[4] Leo rugiet, quis non timebit? Dominus Deus locutus est, quis non prophetabit? *Amos.* III.

[5] S. *Matth.* VII.

représente, il n'est pas en ma puissance de me donner ce sentiment.... Mon fils, la bonne crainte n'est pas tant dans le sentiment qui n'est pas en ta puissance, que dans les effets et dans les actions qui dépendent de toi.

DEUXIÈME POINT.

LES HOMMES NE SE METTENT PAS BEAUCOUP EN PEINE DE CE JUGEMENT.

Ce qu'il nous faut considérer maintenant, c'est que nonobstant le grand sujet qu'il y a de redouter ce jugement, les hommes néanmoins s'en mettent si peu en peine, qu'ils montrent évidemment qu'ils ne l'appréhendent point. Mais ne pensez pas que, quand on parle de se mettre en peine pour ce sujet, on entende qu'il faille s'effrayer et se troubler, qu'il ne soit plus permis de rire ou de se réjouir ; non, telles personnes ressentiront beaucoup de frayeur et d'appréhension à la pensée du jugement, qui ne le craindront point; car la vraie crainte ne consiste pas dans ces sentiments et dans ces frayeurs naturelles, comme aussi elle ne les exclut pas entièrement[1]. Mais soit qu'on ressente de la peur, ou qu'on n'en ressente point, voici trois effets de cette véritable crainte, qui feront reconnaître sûrement,si on se met en peine comme on le devrait, et comme le sujet le mérite.

Premièrement, si vous voyez une personne qui craigne le péché, mais qui le craigne comme si elle devait à l'instant même comparaître devant son juge, pour en être châtiée, et qui soit persuadée qu'elle peut aussi peu le commettre que si elle n'en avait point la liberté, dites que cette personne craint véritablement comme il faut, quoiqu'elle ne tremble point, qu'elle ne s'épouvante point,et qu'il lui semble même qu'elle ne soit touchée d'aucune crainte[2]. Et de vrai,voilà le bon effet de la

[1] Perterriti ac pavore concussi steterunt procul dicentes Moysi: Loquere tu nobis et audiemus; non loquatur nobis Dominus, ne fortè moriamur. Et ait Moyses ad populum: nolite timere, ut enim probaret vos, venit Deus, et ut terror illius esset in vobis, et non peccaretis. *Exod.* xx.

[2] Timor Domini odit malum. *Prov.* viii.
Timor Domini expellit peccatum. *Eccli.* i.

crainte, et il ne consiste point dans ces autres sentiments. Mais si d'un autre côté, vous en voyez qui se font une conscience comme il leur plaît, qui fuyent certaines fautes et non d'autres; qui craignent le péché mortel, mais qui commettent sans scrupule les fautes légères; qui se jettent dans les occasions, et disent qu'ils n'ont point de mauvaise intention; si vous en trouvez qui suivent le monde et se persuadent qu'ils ne sauraient faire autrement, qui sentent bien que leur cœur est attaché aux créatures, et veulent faire passer leurs affections pour des civilités, des compliments; qui sont vifs et sensibles à leurs intérêts, à leur honneur et à leurs aises, et ne regardent ces mouvements que comme des mouvements naturels et qu'on ne saurait empêcher; si vous en voyez qui se réjouissent à l'excès dans les succès, ou s'attristent trop sensiblement dans les revers, et qui n'estiment bonheur ou malheur en cette vie que ce que le monde en croit ordinairement, qui n'en parlent que selon les idées du monde, dites que ces personnes ne se mettent pas beaucoup en peine du jugement[1], quand même extérieurement elles paraîtraient très-émues en en entendant parler. Elles ne font rien tant qu'elles restent dans un état où elles n'oseraient comparaître devant leur juge. Non, non, ce n'est pas craindre le jugement, que de ne pas redouter les paroles de celui qui assure, que quiconque ne reçoit pas sa parole, quand elle lui est annoncée, mérite d'être jugé et condamné[2]. Or n'est-ce pas là l'état de la plus grande partie du monde?... Hélas! on ne vit presque point autrement en cette vie?...

Une autre marque d'une véritable crainte est de s'employer volontiers aux œuvres de charité et de miséricorde. Car, comme ce n'est qu'une partie de la justice chrétienne et de notre devoir, de s'abstenir du mal, puisqu'il faut aussi faire le bien[3], et que d'ailleurs notre Juge nous a assuré qu'il aurait égard au jour

[1] Judicia mea projecerunt, et in præceptis meis non ambulaverunt. *Ezech.* v.
[2] Qui spernit me et non accipit verba mea habet qui judicet eum. S. *Joan.* XII.
[3] Qui timent Dominum, inquirent quæ beneplacita sunt ei. *Eccli.* II.

du jugement, à ceux qui auraient pratiqué ces bonnes œuvres[1]; il faut nécessairement conclure que ceux qui s'y adonnent, montrent qu'ils respectent sa parole, et que ceux qui ne s'en acquittent qu'en partie, ne la respectent que dans une certaine mesure, et ne craignent point comme il le faudrait. Or, considérez combien il y en a peu qui s'acquittent dignement de ces devoirs! On fera bien quelque aumône, on visitera parfois les malades et les prisonniers; mais est-ce là couvrir ceux qui sont nus, comme il nous est recommandé? Est-ce soulager les affamés, racheter les prisonniers, recevoir dans sa maison les pauvres voyageurs?... Combien en avez-vous reçus? ou plutôt combien n'avez-vous pas renvoyé de pauvres, qui étaient peut-être dans l'extrême nécessité? Vous êtes-vous jamais mis en peine de donner des vêtements à tant de nécessiteux que vous voyez?... Faites attention à ce que vous allez dire; car, si vous n'y prenez garde, vos excuses vous endurciront le cœur, tandis qu'il faut penser à l'amollir et à l'accuser, plutôt qu'à l'excuser.

C'est trop montrer qu'on ne craint point le jugement de Dieu quand, après sa parole, qui devrait nous humilier et nous faire bien connaître à nous-mêmes, on ne pense qu'à se justifier pour ne point craindre. Car, si du moins on craignait, en voyant qu'on n'en fait pas assez, si on s'humiliait, si on s'accusait, si on se jugeait soi-même, on ne serait point jugé, dit l'Apôtre[2], et ce serait encore un bon signe qu'on ne vit pas sans crainte. Mais voici le grand malheur du monde, et la troisième marque pour reconnaître qu'il ne se met pas beaucoup en peine de ce qu'il devrait redouter le plus. C'est que, nonobstant le peu de bien qu'il fait, et le nombre considérable des péchés qu'il commet, il présume tellement de son salut, et y compte si témérairement, qu'il ne croit pas devoir en faire davantage pour être sauvé, ni que ses péchés puissent l'en empêcher[3]. Car, personne n'avouera qu'il consent à être damné, et si quelqu'un croyait

[1] *S. Matth.* XXV.
[2] Quod si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur. II *Cor.* II.
[3] Sunt impii, qui ita securi sunt quasi justorum facta habeant. *Eccli.* VIII.

qu'il court le danger de manquer son salut, à raison du peu de bien qu'il fait, il se mettrait en devoir d'en faire davantage. Vous devez donc en conclure que ceux qui ne s'acquittent pas de leurs devoirs, et qui ne craignent point pour leur salut, tombent dans la présomption, et cette présomption est un mauvais signe. O Dieu, qu'il y en a de ce nombre; et par conséquent, qu'il y en a qui ne se mettent point en peine du jugement de Dieu, puisqu'ils s'en tiennent comme assurés, malgré les puissantes raisons qu'ils ont de craindre! Ne sommes-nous point de ceux-là, mon âme?... Pensons-nous en faire assez; que ne pensons-nous donc à en faire davantage?... O mon Dieu, accordez-moi, s'il vous plaît, l'une ou l'autre de ces deux grâces; ou d'en faire davantage, ou d'être plus humble et plus craintif. Mon fils, ces deux grâces ne doivent pas être séparées l'une de l'autre, et je te les présente toutes deux, en te donnant le moyen de m'aimer davantage, et d'être encore plus humble.

TROISIÈME POINT

D'OU VIENT QUE CE JUGEMENT SI REDOUTABLE, EST SI PEU APPRÉHENDÉ.

Il ne faut pas s'étonner si on ne tremble pas à la pensée de ce jugement dernier, comme on tremblera au jour où il aura lieu, parce que la présence et la vue des maux nous impressionnent beaucoup plus que la foi, qui ne nous les montre que dans un avenir qui nous semble éloigné. Mais, parce que nous ne parlons pas ici de la crainte sensible et affective, mais de la crainte raisonnable, spirituelle; qui se manifeste plutôt par les effets que par le sentiment, il y a lieu de se demander pourquoi les hommes, qui savent à n'en pouvoir douter qu'ils doivent un jour comparaître devant ce tribunal si redoutable, et qui savent qu'il n'y a rien tant à redouter que l'omission des bonnes œuvres, ou les péchés qu'on a commis; pourquoi, dis-je, ils n'ont pas plus de soin d'éviter le mal et de faire le bien, par la sainte crainte d'un jugement, qui doit être si rigoureux. Et ce qui rend cette insouciance encore plus étonnante, c'est que, comme

nous le disions, les plus parfaits craignent le plus[1]. Ils le montrent bien, puisqu'ils commettent moins de mal, qu'ils omettent moins de bien, et qu'après tout, ils se regardent comme les plus grands pécheurs, comme indignes du ciel, et méritant toutes sortes de peines, persuadés que si Dieu ne leur fait miséricorde, ils seront jugés et condamnés. Aussi, ils ne font que s'humilier, se livrer à toutes sortes d'austérités et de pénitences, pour apaiser cette divine justice, pour se rendre ce juge favorable, et se préparer à ce grand jour. Les autres, au contraire, ne font rien de plus pour cela, ils ne se priveraient pas d'un plaisir, ils ne s'imposeraient pas un jeûne ou un acte de mortification, et après toutes les libertés qu'ils se donnent, ils ne craignent rien ; ils sont plus assurés que tous les saints. D'où vient cela ?...

Toutes les raisons qu'on en peut donner, se rapportent à ces trois, qui concernent les trois facultés de l'âme. Premièrement, pour ce qui regarde l'entendement, on pourrait dire que c'est faute de foi ou de lumière, pour bien comprendre les choses de Dieu. On ne croit pas qu'il soit aussi juste, aussi rigoureux et exact comme on le dit ; on ne pense pas qu'on doive vivre dans une si grande crainte, qui est la marque d'un esprit faible[2], et qui semble tenir de l'imperfection, vu que l'amour bannit toutes ces craintes. Enfin, on se compare aux plus mauvais, on se persuade qu'on est assez bon, quand on n'est pas aussi méchant qu'on pourrait l'être ; et ainsi on s'abuse, on se flatte dans ces abus, parce qu'ils favorisent les sens et les inclinations naturelles. Voilà comment on se perd. Mais les saints ont bien d'autres lumières sur les choses de Dieu et de leur salut. Ils croient si parfaitement tout ce que l'on dit de la justice de Dieu, nonobstant sa très-grande et infinie bonté, qu'ils ap-

[1] Prorsùs horreo incidere in manus Dei viventis, etc. S. Bern. ser. LV, *in Cant.*

Justorum mens semper sollicita venturo examini intendit. Omne enim quod agunt metuunt, etc. S. Greg. VIII *Mor.* XIII.

[2] Diminutæ sunt veritates, à filiis hominum. Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum. *Psal.* II.

prennent même à craindre sa justice par sa bonté, comme nous l'avons considéré ailleurs[1]. Qu'on dise des esprits forts ce qu'on voudra, ils ne s'arrêtent pas aux paroles du monde, leur force c'est la crainte, c'est la défiance d'eux-mêmes et l'espérance en Dieu[2]; et jusqu'à ce que l'amour de Dieu les ait empêchés d'être orgueilleux, et sujets à leurs inclinations et à leurs intérêts, ils ne perdent point la crainte de Dieu et de ses jugements. Ils quitteront volontiers la crainte pour l'amour de Dieu, mais ils ne croient pas avoir assez de ce saint amour pour quitter la crainte, s'ils ne se voient au-dessus de leurs passions, et c'est par les dégrés de la crainte et des autres vertus qu'ils y aspirent et qu'ils y montent.

Et puis, quand on dit que les saints craignent le jugement, ce n'est pas tant la peine qu'ils craignent que le juge qu'ils respectent. La crainte dont ils sont pénétrés n'est pas une crainte servile, mais une crainte de respect et de religion, qui fait trembler les séraphins même dans le ciel, et beaucoup plus, les âmes saintes sur la terre, car elles se voient encore dans un lieu où elles peuvent offenser celui qui ne mérite que de l'honneur[3]. Mais ceux qui ne veulent pas croire qu'il mérite tant de respect, ne le craignent point, ils ne redoutent point non plus son jugement; et voilà la première cause de leur insouciance.

La seconde, qui se rapporte à la volonté, c'est qu'ils sont si fortement attachés à leurs plaisirs, à leur honneur et à tous les attraits de ce monde, qu'ils ne se rendent pas aisément aux vérités qui sont capables d'engendrer cette crainte. Or comme ils voient ce qu'exigerait d'eux cette crainte, et qu'ils n'ont pas assez de bonne volonté pour l'accomplir, ils la chassent pour s'ôter l'épine du pied, et pour se donner plus de liberté. Leur vie est toute souillée, dit David, parce qu'ils n'ont point Dieu

[1] Méditation du samedi après l'octave du Saint-Sacrement.

[2] Fortitudo simplicis, via Domini. *Prov.* XIX.
In timore Domini fiducia fortitudinis. Ibid. XIV.

[3] Intuentur potentiam illius magnitudinis et pensant quanto reatu constricti sunt propriæ infirmitatis. S. Greg. VIII *Mor.* XIII.

devant les yeux, et qu'ils ne veulent pas considérer ses jugements[1] ; et aussi ils ne les craignent point, parce qu'ils aiment trop leur liberté, qui serait resserrée par cette crainte. Oh ! que les saints sont autrement réglés dans leurs affections ; ils sont saints parce qu'ils craignent Dieu, et ils craignent Dieu pour être encore plus saints; comme les méchants ne veulent pas craindre, pour pouvoir être méchants avec plus de liberté.

Enfin, quoi qu'il en soit des autres facultés, si la mémoire ne représente pas vivement ce motif de crainte dans l'occasion du mal, les plus fermes y succombent; mais les plus sages s'en prémunissent et n'oublient jamais ce qu'ils ont résolu dans l'oraison ; afin de pouvoir résister à toutes les mauvaises occasions, et mettre en pratique l'avis du Sage, qui leur recommande de se souvenir toujours de leurs fins dernières, s'ils veulent éviter le péché[2]. C'est donc l'oubli qui est en partie cause que la crainte est sans effet ; mais cet oubli n'est pas excusable, car quand il s'agit d'éviter le péché et d'assurer son salut, c'est se négliger que d'oublier son devoir[3] ; et la négligence est le reproche le plus fort que notre ennemi puisse produire contre nous, devant notre juge, qui nous a tant recommandé de veiller, et d'être sur nos gardes.

Mon âme, que craignons-nous dans la pensée de nos fins dernières ? Ne sais-tu pas ce qui fut dit à ce mauvais riche ? Souviens-toi de tes plaisirs passés[4]. Ah ! quel cruel souvenir !... N'eût-il pas mieux valu qu'il se fût souvenu des peines à venir pour éviter ces mauvais plaisirs, que de tomber dans ces lieux de tourment, où le plus grand supplice doit être de penser, qu'on n'y est tombé que pour un faux plaisir !... O mon Dieu, que n'ai-je toujours ces pensées afin, que j'aie toujours cette horreur

[1] Non est Deus in conspectu ejus, inquinatæ sunt viæ illis in omni tempore, Auferuntur judicia tua à facie ejus. *Psal.* IX.

[2] In omnibus operibus tuis memorare novissima, et in æternum non peccabis. *Eccli.* VII.

[3] Everterunt sensum suum, et declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum, neque recordarentur judiciorum justorum. *Dan.* IX.

[4] Recordare quia recepisti bona in vita tua.

que j'éprouve maintenant pour le péché !... Mon fils, c'est par où commence la justice qui doit se terminer au jugement dernier, que ceux qui ont rejeté ces bonnes pensées, quand je les leur offrais, en soient privés à cause de l'abus qu'ils en ont fait. Reconnais que tu en as toi-même abusé, avoue maintenant que tu es indigne de ces grâces, et pour satisfaire au passé, prends cette résolution pour l'avenir d'être plus vigilant, et plus fidèle à me suivre, quand je te préviendrai.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ce dernier jugement est fort rédoutable.

Pour comprendre en quelque sorte, combien le dernier jugement est redoutable, il ne faut qu'entendre les Ecritures qui en parlent, que lire la vie des plus grands saints, écouter les docteurs, qui ont confirmé ce qu'elles en disent, et considerer la raison qui fait voir que tout ce qu'on a dit est si vrai que, s'il y a quelque chose à reprendre, c'est qu'on n'en dit pas assez. Mais on ne saurait en dire davantage, quand on manque de termes pour s'expliquer et pour se faire entendre. De sorte que, pour dire en un mot quelle sera la rigueur de ce grand jugement, il faut dire qu'elle est inexplicable. C'est ainsi que le juge en parle, car après avoir dit tout ce qu'on en peut dire, il assure qu'il n'a rien dit, puisque tout ce qu'il a dit est comme rien, au prix de ce qui se passera en ce grand jour. O mon Dieu, et que ferai-je donc si le plus juste n'est pas en sûreté, et si ce n'est qu'à peine qu'il pourra être sauvé!... Mon âme, que voudrions-nous avoir fait à cette heure-là, où l'on reconnaîtra, mais trop tard, combien il est épouvantable de tomber entre les mains d'un Dieu vivant! Allons, allons nous jeter dans les bras d'un Dieu mourant, et conjurons-le par ses plaies, de nous donner la contrition nécessaire pour mériter le pardon de nos péchés, et prévenir cette justice par notre confession. Mais si c'est sincèrement que nous y allons, nous reconnaissons par là qu'il ne faut plus retomber dans le péché.

DEUXIÈME POINT.

Les hommes ne se mettent pas beaucoup en peine de ce dernier jugement.

Que ne devraient pas faire les hommes en conséquence de ce qu'ils croient à ce jugement dernier? Et s'ils ne font pas ce qu'ils devraient, ne montrent-ils pas qu'ils n'en ont pas la foi, et la croyance qu'ils en devraient avoir? Ils savent assez que c'est contre le péché que le juge est irrité; et néanmoins ils ne cessent de les commettre. Ils n'ignorent pas qu'il se plaindra que l'on n'aura pas secouru les pauvres, et qu'il regardera le bien ou le mal qu'on leur fait, comme étant fait à lui-même; et néanmoins combien de fois est-il refusé et rebuté? Si du moins les hommes qui font si peu de bien et tant de mal, se tenaient dans l'humilité, dans la crainte et dans des sentiments de pénitence pour apaiser leur juge, encore lui témoigneraient-ils qu'ils le craignent. Mais ce qui montre tout à fait qu'ils ne s'en mettent pas beaucoup en peine, c'est qu'avec toute leur indignité, ils se croient si certains de leur salut que, quand on leur parle d'en faire davantage, ils pensent qu'ils n'y sont pas obligés; ils se persuadent qu'ils en font assez, puisqu'ils espèrent être sauvés sans en faire davantage. Quoi! ceux qui font tout, disent qu'ils ne font rien, et ceux qui ne font rien disent qu'ils font tout!... Comment accorder cela? On le verra au jour du jugement, oui, l'on verra qu'après avoir tout fait, il fallait se tenir dans l'humilité et la crainte comme si l'on n'avait rien fait; et ceux qui présument du peu qu'ils font, trouveront qu'ils n'ont que leur présomption qui les condamnera.

TROISIÈME POINT.

D'où vient qu'un sujet si redoutable est si peu appréhendé.

Si on demandait aux hommes de trembler et de frémir à la pensée du jugement, comme ils trembleront à la vue du juge, ils diraient qu'ils ne le peuvent pas. Mais puisqu'on ne leur demande que ce qu'ils peuvent; s'ils ne le font pas, que diront-ils, sinon qu'ils ne le savaient pas, ou qu'ils ne le voulaient pas, ou qu'ils ne s'en souvenaient pas? Mais quoi qu'ils disent, ils ont dû le savoir, ils ont dû le vouloir, et s'en souvenir; et ainsi n'ayant pas fait ce qu'ils devaient et pouvaient faire, ils sont inexcusables. N'avaient-ils pas un entendement, une volonté, et une mémoire pour connaître, et se souvenir de leur devoir dans l'occasion? A quoi pouvaient-ils mieux employer les facultés de leur âme qu'à leur

salut? Mon fils, souvenez-vous que vous avez pris vos plaisirs pendant votre vie, et qu'il faut maintenant en porter la peine. Ne savez-vous pas bien à qui on parle? Ne comprenez-vous pas, par ces paroles, le grand danger qu'il y a à suivre ses plaisirs? Voulez-vous être damné comme celui à qui ces paroles furent adressées. Quand donc le plaisir se présente, ne vaut-il pas mieux se souvenir de la peine de ce mauvais riche, pour fuir le plaisir qui l'a damné, que se mettre en danger, en prenant son plaisir comme lui, subir la peine qu'il endure, et se souvenir toute l'éternité avec lui, qu'on n'est damné que pour avoir pris son plaisir en cette vie? Oh! la malheureuse âme, qui aime mieux souffrir une peine éternelle, que d'y penser un peu pour l'éviter! Mais mon âme, c'est à nous que l'on parle, si après que nous aurons considéré ces vérités, nous n'en profitons point.

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Nous méditerons cette semaine sur la vigilance, car c'est la vertu que Notre-Seigneur nous recommande particulièrement dans ce qui nous reste à méditer de ses actions et de ses paroles, selon l'ordre et la division de l'histoire évangélique, que nous nous sommes prescrits pour chaque saison de l'année.

LUNDI.

DE LA VIGILANCE EN GÉNÉRAL.

Soyez toujours sur vos gardes, veillez et priez continuellement, parce que vous ne savez pas quand votre heure viendra [1].

Le Sujet et la Fin de la méditation sont de reconnaître combien Notre-Seigneur nous a recommandé d'être vigilants et sur nos gardes, e combien nous devons pratiquer cette vertu, soit pour nous tenir toujours prets à mourir, soit pour résister aux tentations, soit pour recevoir ses grâces et y coopérer, soit en quelque autre manière qu'on puisse entendre cette vertu de vigilance.

La Forme est en ces trois points :

1° Combien Jésus nous recommande la vigilance.

2° Combien cette seule recommandation doit avoir pour nous d'importance.

3° Combien il importe d'autre part que nous soyons vigilants.

[1] Videte, vigilate, et orate. Nescitis enim quando tempus sit. *S. Marc.* XIII.

PREMIER POINT.

COMBIEN JÉSUS NOUS RECOMMANDE LA VIGILANCE.

Notre-Seigneur s'étant retiré à l'écart avec ses Apôtres, leur fit un beau discours sur la vigilance ; trois marques nous indiquent combien il la leur recommandait ainsi qu'à nous, en leurs personnes.

La première est, qu'il répète ce mot de *veiller*, et en réitère le commandement tant de fois dans le même discours et dans une même période, qu'il est étonnant que lui qui ne perdait point de paroles, ait voulu en employer autant pour le même sujet. Voyez, leur disait-il, veillez soigneusement, soyez toujours sur vos gardes, ne cessez de prier, soyez persuadés que vous avez toujours des ennemis qui veillent à votre ruine, ou que votre maître veut éprouver votre fidélité. Vous ne savez quand il vous surprendra, vous ignorez quand votre dernière heure arrivera, si ce ne sera point à minuit ou le matin, ou au milieu du jour, ou le soir ; c'est pourquoi il faut être à toute heure sur vos gardes, il faut toujours veiller. Oui, je vous le recommande, mes Apôtres, et à tout le monde en vous parlant : Que chacun soit sur ses gardes[1]... N'est-ce pas là nous découvrir son cœur et son désir, en nous le témoignant par tant de signes et de paroles ?

L'autre marque qu'il nous en donne, c'est qu'il ne se contente pas de paroles et de redites, mais il y ajoute les paraboles, les exemples et les comparaisons qu'il multiplie si abondamment, comme nous le verrons toute la semaine, qu'il n'y a pas de matière qu'il ait si étendue et si longuement exposée que celle-ci.

[1] Videte, vigilate, et orate : nescitis enim quando tempus sit. Sicut homo qui peregrè profectus reliquit domum suam, et dedit servis suis potestatem cujusque operis, et janitori præcepit ut vigilet. Vigilate ergo, nescitis enim quando dominus domus veniat : Serò, an media nocte, an galli cantu, an manè : ne cùm venerit repentè, inveniat vos dormientes. Quod autem vobis dico, omnibus dico : Vigilate. *S. Marc.* XIII.

Enfin, et c'est la troisième marque qui nous fait voir comment il nous recommande puissamment cette vertu, il nous assure qu'il n'est question de rien moins que d'une mauvaise mort ; que comme celui qui sera vigilant finira sa vie heureusement, de même le paresseux doit craindre une fin malheureuse[1]. Ces paroles ne sont-elles pas de nature à nous éveiller si nous dormons, ou à nous empêcher de dormir si nous veillons ? Qu'y a-t-il de plus important qu'une bonne ou une mauvaise mort ?... Et si elle dépend de la vigilance, n'est-ce pas nous la recommander comme la chose la plus importante ?

Mon âme, commençons à pratiquer cette vertu ; rendons-nous vigilants et soigneux pour écouter notre Jésus, qui nous recommande si expressément de veiller à toute heure.

DEUXIÈME POINT

COMBIEN CETTE SEULE RECOMMANDATION DOIT AVOIR POUR NOUS D'IMPORTANCE.

Quand il n'y aurait pas d'autres raisons pour nous persuader cette vigilance, il suffirait, pour la pratiquer, de savoir que la Sagesse incarnée nous l'a si expressément recommandée. Car comme toutes les raisons n'ont de force pour persuader, qu'autant qu'elles éclairent l'entendement, qu'elles émeuvent la volonté, et qu'elles inclinent les penchants et les désirs : il n'y a pas de motif plus puissant pour cet effet, que la considération de Jésus-Christ.

Premièrement, il n'y a rien qui soit plus propre à convaincre notre entendement, que l'autorité de cette première raison[2] qui est la règle de toutes les autres, et que nos esprits sont obligés de croire, malgré leurs sentiments particuliers, parce qu'il n'y

[1] Beatus ille servus, quem cùm venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem : amen dico vobis, quoniam super omnia bona sua constituet eum. Si autem dixerit malus servus ille in corde suo, etc. veniet Dominus servi illius in die qua non sperat, et hora dividet eum, partemque ponet cum hypocritis. *S. Matth.* XXIV.

[2] Nobis curiositate opus non est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium. *Tertull.* lib. *de Præser.*

a de vrai et de faux, que ce qui est vrai ou faux suivant son jugement, de sorte qu'on ne saurait se tromper en le suivant.

Secondement, il n'y a rien qui doive davantage gagner notre volonté, que la rectitude de cette divine volonté à qui la nôtre doit être toujours conforme pour être juste[1]. Puisque nous savons que la volonté de Jésus n'est point emportée par les passions, pour se tromper dans ses affections, nous sommes assurés qu'il ne veut et qu'il n'aime que ce qui est aimable, et que partant, nous pouvons en toute sûreté aimer ce qu'il aime, et ce qu'il nous recommande. Ajoutons que, quand même la chose ne serait pas aimable avant qu'il l'aimât, l'amour qu'il lui porte la rendrait digne de notre amour, parce que, comme dit saint Cyprien[2], son amour a ce pouvoir de rendre aimable et recommandable l'objet sur lequel il se porte.

En troisième lieu, pour ce qui regarde les désirs de la nature, il n'y a rien qui soit plus puissant pour les régler et pour nous servir à être vigilants, que cette considération de la personne de Jésus-Christ, qui nous recommande la vigilance. Car c'est un ordre établi dans la nature de l'homme, que les puissances appétives suivent naturellement et facilement les appréhensions, c'est-à-dire que, quand notre entendement est bien persuadé, la volonté suit aussitôt, et elle emporte avec elle les autres appétits, qui n'ont point de passion plus forte que de poursuivre le bien et de fuir le mal, quand le bien et le mal leur sont vivement représentés[3]. Et puisque, comme nous avons dit, on n'en saurait avoir de meilleure connaissance que celle que nous donne Jésus, qui est la vérité infaillible, que s'en suit-il, sinon que tous nos appétits doivent s'y soumettre et suivre la volonté qui en est la maîtresse et la reine, quand même ils éprouveraient de la répugnance à lui obéir.

[1] In Christo: omnes motus sensitivi appetitus oriebantur secundum dispositionem rationis. S. Th. III p. q. xv, art. 4.

[2] Diligenda res homini quæ Deo cara est. Bonum quod amat, majestas divina commendat. S. Cypr. *de bono patien.*

[3] In omnibus potentiis motivis ordinatis, secundum movens non movet nisi

Que si la grâce de Dieu est nécessaire, quand peut-on mieux la demander et l'espérer, si ce n'est pour exécuter ce que l'auteur de la grâce nous recommande ? Puisse donc la pensée de Jésus, sa parole, sa considération, nous tenir toujours sur nos gardes, ainsi qu'il nous le commande !...

TROISIÈME POINT.

COMBIEN IL IMPORTE D'AUTRE PART QUE NOUS SOYONS VIGILANTS.

Quoique cette considération de la personne de Jésus soit plus que suffisante pour nous convaincre, elle n'empêche pas néanmoins que nous ne puissions y ajouter d'autres motifs, et que nous ne puissions dire que quand la considération de Jésus n'aurait pas autant de force, il y a beaucoup d'autres raisons qui nous obligent à cette vigilance. Notre-Seigneur veut bien quelquefois que nous sachions les raisons, et les motifs qu'il a lui-même de nous ordonner ce qu'il nous commande, et que nous ne respections pas seulement ses ordonnances, mais encore les motifs qui le portent à nous les adresser. Et puisque les principales considérations qui le guidaient dans ses discours et ses actions, quand il était sur la terre, se rapportent à ces trois chefs : la gloire de son Père, notre bien, et l'ordre et le moyen qu'il a établi, pour avancer la gloire divine et procurer le bien des hommes ; reconnaissez comment ces trois considérations se trouvent dans le commandement qu'il nous fait, d'être vigilants et sur nos gardes.

C'est en premier lieu pour la gloire de son Père, qui en sera d'autant plus honoré, que ses serviteurs seront prêts à lui obéir à toute heure, soit pour mourir, soit pour vivre de la manière qu'il voudra, et qu'il n'y aura pas d'instant où ils ne soient sur leurs gardes, pour saisir le moindre signe de ses volontés et les exécuter. C'est ainsi que sa volonté sera faite sur la terre comme elle l'est au ciel, puisque l'excellence et la perfection de l'obéis-

virtute primi moventis Et hoc est quod Phil. dicit, quod appetitus superior movet inferiorem sicut sphætra superior inferiorem. *S. Th.* III, p. q. CLXXXI, art. 3.

sance que lui rendent les esprits bienheureux, consiste principalement en ce qu'ils sont si prêts à lui obéir, qu'ils n'ont pas plus tôt reçu le commandement qu'ils l'ont exécuté [1]. Tel est l'effet de la vigilance ; elle nous met en état de connaître les ordres de Dieu, lorsqu'ils nous sont intimés, et de les accomplir aussitôt que nous les connaissons. Oh ! que Dieu y est donc honoré ! Oh, que Jesus, qui regarde toujours cet honneur de Dieu, avait un grand sujet de nous recommander cette vertu, qui rend tant d'honneur à son Père !

La seconde raison qui le portait à nous la recommander, a été notre bien particulier. En effet, notre plus grand bien consiste dans notre plus grand mérite, et il n'y a rien qui avance autant notre mérite que la vigilance que nous exerçons continuellement sur nos mouvements intérieurs, et sur nos actions extérieures ; comme il n'y a rien qui y nuise autant que l'inadvertance et la légèreté d'esprit [2]. Car en pensant à tout autre chose qu'à ce que nous devons penser, nous perdons beaucoup de mérite dans le bien même que nous faisons, et nous commettons beaucoup de mal que nous ne commettrions pas, si nous y prenions garde de plus près. C'est pourquoi, il n'y a rien qui serve autant à l'avancement de notre mérite, que cette sainte vigilance, qui nous fait toujours tenir les yeux ouverts sur nous et sur nos ennemis. Sur nous, afin de ne faire que ce que nous devons faire ; sur nos ennemis, de peur de leur laisser faire ce qu'ils ne doivent pas. Notre Jésus, dans son amour pour nous, n'avait-il pas raison de nous recommander ce qu'il savait nous être si utile.

Mais comme nous ne saurions procurer ni la gloire de Dieu, ni notre bonheur que par les moyens et les grâces particulières, qui sont données à chacun dans une mesure différente, selon la diversité des états et des desseins de Dieu ; c'est à nous à veiller avec soin pour recevoir ces grâces qui nous sont desti-

[1] Isti impleverunt voluntatem meam. *Num.* XXXII.

[2] Esto vigilans, et confirma cætera quæ moritura erant. Non enim invenio opera tua plena coràm Deo meo. *Apoc.* III.

nées et offertes, afin de travailler avec elles, et de les faire fructifier. Autrement nous nous tromperions fort, si nous pensions pouvoir faire des progrès, en ne suivant pas cette grâce qui nous est donnée pour être notre guide, et pour nous conduire au point de perfection, où nous sommes appelés selon notre état et dans notre condition [1].

C'est là principalement qu'il faut employer notre soin et notre vigilance, et c'est le troisième motif qu'a eu notre bon Jésus, pour nous la recommander avec tant d'instance ; car il savait parfaitement de quelle importance il est de se montrer fidèle et vigilant dans l'usage de ses grâces particulières. Et comme c'est pour nous mériter et pour nous procurer ces sortes de grâces, qu'il a plus particulièrement veillé et travaillé [2], de même veut-il que nous y appliquions nos soins et nos veilles, afin que nos travaux étant unis aux siens, ils soient plus efficaces et plus sûrement employés.

Je me rends, mon Jésus, et à votre recommandation, et aux raisons que vous avez eues, de me recommander avec tant d'affection cette sainte vigilance, et je m'y résous me confiant dans votre assistance. Je n'ai qu'une prière à vous faire, c'est que, comme vous m'ordonnez de veiller, vous veuilliez aussi commander à mon ennemi de ne point m'en détourner; car ce qu'il cherche, c'est de m'endormir, c'est de me charmer, pour empêcher mon esprit d'être vigilant et présent à son devoir [3]. Mon fils, le combat que tu as à soutenir contre ton ennemi consiste principalement à ne pas te laisser surprendre par ses charmes et par ses ruses, et tu sais bien qu'il faut plutôt demander et espérer ma grâce pour combattre, que t'attendre à être exempté de ce combat tant que tu vivras sur la terre [4].

[1] Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit : assidentem enim illam foribus suis inveniet. Cogitare ergo de illa sensus est consummatus, et qui vigilaverit propter illam, citò securus erit. *Sap.* VI.

[2] Sustinete hic et vigilate. *S. Marc.* XIV.

[3] Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte, nequando dicat inimicus meus : Prævalui adversus eum. *Psal.* XII.

[4] Vigilate, state in fide, viriliter agite, et confortamini. II *Cor.* XVI.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment Jésus nous recommande la vigilance.

Si nous considérons que Jésus parlait fort peu, et que néanmoins, quand il s'agit de la vigilance, il n'a épargné ni parole, ni parabole, ou exemple pour nous la recommander, ne verrons-nous pas clairement qu'il avait un grand désir de nous y affectionner? La bouche parle de l'abondance du cœur, et quand une personne fort réglée dans ses paroles s'étend longuement sur le même sujet, n'est-il pas évident que ce sujet est bien avant dans son cœur?

O mon Jésus, il ne fallait qu'une parole et qu'un mot pour vous faire obéir! Mais, mon âme, si après tant de paroles et de recommandations, nous ne lui obéissons pas encore, quel reproche ne nous fera-t-il pas?

DEUXIÈME POINT.

Combien cette seule recommandation doit avoir pour nous d'importance.

Quand il n'y aurait que cette seule considération que Jésus nous recommande avec tant d'instance de veiller, il y aurait assez de raisons pour nous persuader cette vertu de la vigilance. Car Jésus seul comprend toutes les raisons qui peuvent éclairer notre entendement, émouvoir notre volonté, et forcer nos appétits à la suivre et à lui obéir! Il est la règle de toute vérité et de tout jugement sain, car il ne peut se tromper; il est la bonté même, et il ne saurait nous induire en erreur, de sorte que, ce qu'il veut et ce qu'il nous commande, est infailliblement aimable; on peut s'y confier sans rien craindre. Et quand même la chose ne serait pas aimable avant qu'il l'aimât, son amour la rend si aimable et si recommandable, qu'il ne faut que savoir qu'il l'aime et qu'il l'ordonne pour nous la faire aimer. Oh! rappelons-nous donc toujours que Jésus veut que nous soyons sur nos gardes, afin de vouloir et d'aimer ce qu'il veut, et que nous soyons tels qu'il veut que nous soyons.

TROISIÈME POINT.

Combien il importe d'autre part que nous soyons vigilants.

Mais comme Jésus ne voulait rien sans raison, et qu'il nous a déclaré les motifs, qui le portaient à nous recommander si puissamment la vigi-

lance ; nous pouvons dire que ces raisons sont si considérables, que quand nous n'aurions pas la considération de Jésus pour nous apprendre à veiller, nous devrions le faire pour les raisons, qui l'ont porté à nous le commander. La gloire de son père y est intéressée, car il n'est jamais plus honoré par nous, que lorsque nous sommes disposés à lui obéir aussi promptement sur la terre qu'il est est servi au ciel. Or, c'est par le moyen de cette vigilance, que nous sommes ainsi disposés et prompts à exécuter tous ses ordres. Il y va de notre salut et de notre perfection, puisqu'il n'y a de mérite que par l'advertance que nous apportons à nos actions, et que c'est cette vertu qui ouvre notre esprit avec la grâce, pour prendre garde à ce qu'il fait. Et comme c'est particulièrement en nous servant des moyens particuliers que Dieu nous ordonne, que nous avançons davantage la gloire de Dieu et notre perfection, et que pour nous attacher à ces moyens, il faut beaucoup de soins et de veilles; c'est pour cela qu'il nous la recommande si instamment; c'est pour cela que nous devons aussi nous y affectionner, afin que joignant nos soins et nos travaux avec les siens, nous soyons plus certains qu'ils sont bien employés.

MARDI.

PARABOLE DU SERVITEUR QUI VEILLE POUR ATTENDRE LE RETOUR DE SON MAITRE.

Ayez toujours les reins ceints, et tenez à la main une lampe allumée, afin que vous soyez comme ces bons serviteurs, qui ne s'endorment point en l'absence de leur maître, mais qui l'attendent à toute heure, et qui sont prêts à le recevoir quand il reviendra, ou à aller en tel lieu qu'il lui plaira de leur commander [1].

Le Sujet continue le dessein de la semaine; il nous découvre trois

[1] Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum quando revertatur à nuptiis, ut cùm venerit et pulsaverit, confestim aperiant ei. *S. Luc.* XII.

Sicut homo qui peregrè profectus reliquit domum suam, et dedit servis suis potestatem cujusque et janitori præcepit ut vigilet. *S. Marc.* XIII.

actes signalés de la vigilance, qui se rapportent à trois voies de la perfection, et sont compris dans la parabole du serviteur vigilant, qui attend le retour de son maître. Cette parabole se lit d'ordinaire à la messe des saints confesseurs, qui ne sont devenus saints que pour avoir excellés dans ces trois actes de la vigilance.

Les Evangélistes la rapportent à divers temps, soit que ces historiens sacrés ne se soient pas toujours attachés à la suite de l'histoire, soit que Notre-Seigneur l'ait racontée plusieurs fois, comme il est bien probable; on ne peut douter néanmoins qu'il n'en ait parlé avec ses Apôtres après être sorti avec eux du temple, comme saint Marc l'écrit expressément, quoique saint Luc l'explique plus au long, et dans une autre occasion.

La Fin doit être d'apprendre les trois actes de la vigilance qui sont compris dans la parabole, et qui se rapportent aux trois voies de la perfection.

La Forme est en ces trois points :

1° Du premier acte de la vigilance, qui regarde la vie purgative.

2° Du second acte, qui se rapporte à la vie illuminative.

3° Du troisième acte, qui se rapporte à la vie unitive.

PREMIER POINT.

DU PREMIER ACTE DE LA VIGILANCE, QUI REGARDE LA VIE PURGATIVE.

Les actes de la vigilance sont très-bien exprimés dans cette parabole, par les devoirs d'un serviteur à l'égard de son maître. En effet, la vigilance n'est pas autre chose que la protestation et l'exercice continuel du service que nous devons à notre Dieu, comme à notre Maître et souverain Seigneur[1]. Reconnaissez ce qu'il vous est, et ce que vous lui êtes.... Oui, mon Dieu, mon Seigneur et mon Sauveur, je le reconnais humblement, je suis votre serviteur et le fils de votre servante[2].

Tous les services et les devoirs que les serviteurs rendent à leurs maîtres, peuvent se rapporter à ces trois chefs; le premier,

[1] Cor suum tradet ad vigilandum diluculò ad Dominum qui fecit illum. *Eccli.* XXXIX.

[2] O Domine, quia ego servus tuus : ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ. *Psal.* CXV

de ne leur causer aucun dommage ; le second, de leur rendre le service qu'ils leur doivent ; et le troisième, de faire de bonne grâce et avec soin tout ce qu'ils font, en sorte qu'ils se rendent agréables à leurs maîtres ; de même nous devons remarquer ces trois actes de la vigilance, qui nous font rendre à notre Dieu, ces trois sortes de devoirs.

Le premier est de ne point l'offenser, et partant, de veiller tellement sur toutes nos pensées, nos paroles et nos actions, qu'il ne nous en échappe aucune qui nous charge la conscience, et qui souille la pureté de notre vie[1]. C'est la voie purgative par où il faut marcher tant que nous vivons, si nous voulons sûrement arriver où nous devons aspirer avec la grâce. C'est ce qui nous est exprimé par la ceinture qui serre les reins, et qui relève la robe, afin qu'elle n'empêche pas de marcher[2] ; Ce qui nous signifie qu'il faut nous tenir recueillis et éviter de nous laisser emporter aux objets, qui pourraient nous dissiper. C'est ainsi que les Saints veillaient tellement sur leurs yeux, sur leur langue, et sur leurs premiers mouvements[3], qu'aussitôt qu'ils en ressentaient le moindre déréglement, ils l'arrêtaient, et se conservaient dans une telle retenue de toutes leurs affections, qu'ils n'en souffraient aucune qui ne fut raisonnable et innocente.

Et ils agissaient ainsi non-seulement à l'égard de la chasteté, qui est plus particulièrement exprimée par la ceinture des reins, mais encore à l'égard de toute autre vertu ; ils étaient si vigilants qu'ils ne s'arrêtaient pas plus à une pensée d'orgueil, de colère, d'envie, ou de tout autre vice, qu'à celui que l'on ne doit pas nommer[4]. Oh les bons et vigilants serviteurs ! Etes-vous de ce nombre ?... Et pourquoi non ? voudriez-vous commettre

[1] Sapiens cor et intelligibile abstinebit se à peccatis. *Eccli.* III.

[2] Præcingite lumbos, hoc est, omnes appetitus et affectus circa res sæculi contrahite et mortificate. S. August.

[3] Custodi igitur temetipsum, et animam tuam sollicitè custodite igitur sollicitè animas vestras. *Deut.* IV.

[4] Super speculam Domini ego sum, stans jugiter per diem, et super custodiam ego sum, stans totis noctibus. *Isa.* XXI.

le péché? Pourquoi donc vous arrêtez-vous à la pensée, à la vue et aux premières attaques qui portent le venin du péché, et qui l'insinuent dans le cœur, pour peu qu'on s'y arrête?... Que si la chasteté ne vous permet pas d'avoir les moindres pensées contraires, pourquoi l'humilité et la charité vous donnent-elles plus de liberté? Pourquoi ne chassez-vous pas aussi promptement les premières pensées d'orgueil et d'envie, comme les pensées déshonnêtes, puisqu'elles sont aussi opposées à la pureté de la vie que les pensées impures, et qu'on ne marche point comme il faut dans la voie purgative, si on ne purifie également son cœur de tout ce qui le souille...

DEUXIÈME POINT.

DU DEUXIÈME ACTE DE LA VIGILANCE, QUI SE RAPPORTE A LA VOIE ILLUMINATIVE.

Le bon et vigilant serviteur de notre parabole, doit tenir encore à la main une lampe allumée, pour être prêt à partir, et pour voir où il va, afin de mieux marcher. C'est ainsi que la vigilance, en second lieu, nous éclaire et nous sert pour connaître le bien que nous avons à faire, ce qui est l'emploi de la vie illuminative, et de ceux qui s'avancent dans la vertu. C'est ici que vous devez étendre plus au long, la considération que vous n'avez fait que toucher dans la méditation précédente, du service que nous rend la vigilance, pour la pratique des vertus et des bonnes œuvres que nous devons faire, chacun dans notre état[1]. Car, comme tous n'ont pas les mêmes grâces et les mêmes occasions, ni par conséquent, les mêmes obligations de faire le même bien, ou de la même manière[2]; il importe beaucoup que chacun sache ce qu'il doit faire, et comment, et à quelle fin, pour accomplir ces trois sortes de volontés, dont parle saint Paul, et qui se trouvent expliquées ailleurs à ce propos[3].

Or, c'est la vigilance qui nous met la lampe à la main, et qui nous fait reconnaître au milieu de l'obscurité de cette vie,

[1] Super custodiam meam stabo et figam gradum super munitionem, et contemplabor, ut videam quid dicatur mihi. *Heb.* II.

[2] *Rom.* XII.

[3] Livre *de l'Ordre* II, p. disc. X.

ce que la grâce veut de nous, dans les circonstances qui se présentent, et nous fait ainsi avancer dans notre perfection, en nous faisant justement faire ce qui est propre à notre état et à notre vocation, sans nous amuser à d'autres sortes de biens, qui semblent plus excellents et plus parfaits, quoiqu'en réalité ils ne le soient pas pour nous, puisqu'ils ne sont pas propres à notre état. C'est pourquoi il est expressément dit dans notre parabole, que le maître en partant assigna à chacun de ses serviteurs le genre de travail qu'ils devaient faire, et leur recommanda de s'en acquitter fidèlement jusqu'à son retour[1]. Conformément à cette parole, l'Apôtre disait à son Timothée[2] : Quoi qu'il en soit des autres, quant à vous, soyez vigilant et soigneux en tout ce qui est de votre devoir. Considérez bien quelle est votre charge, c'est d'être Evangéliste et Prédicateur, c'est d'écrire et d'annoncer la parole de Dieu ; vous devez donc veiller et travailler, afin d'accomplir parfaitement votre ministère. La vigilance ne conduit à la perfection, qu'en vous faisant remarquer les vertus qui vous sont propres, la manière, le temps et les autres circonstances, qui conviennent à la pratique que vous en devez faire.

Jugez de même de n'importe quelle autre charge, et considérez que c'est pour cela que David assurait que nous devions toujours avoir les yeux fixés sur notre Dieu, comme un serviteur ou une servante les arrête sur ceux qui les emploient[3], pour voir non-seulement ce qu'il désire de nous, et pour l'exécuter promptement et fidèlement ; mais encore pour prendre garde à la manière de l'exécuter, et à la fin que nous devons nous proposer ; afin que nos œuvres soient accomplies et dans leur substance, et dans la manière de les faire, et dans leur fin. Oh que le maître est honoré, quand il est obéi par des serviteurs si fidèles !... Oh que ces serviteurs sont heureux de pouvoir ainsi

[1] Et dedit servis suis potestatem cujusque operis. *Hic Marc.* XIII.

[2] Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple, sobrius esto. II *Tim.* IV.

[3] *Psalm.* CXXII.

honorer ceux qu'ils servent! Ce sont ces personnes justes dont parle le Sage, qui sont justifiées par Dieu en tout ce qu'elles font[1], quoiqu'elles soient accusées et condamnées par le monde ; non-seulement parce qu'elles font le bien, mais encore parce qu'elles font le bien que Dieu veut d'elles, de la manière qu'il le veut, et pour la fin qu'il leur ordonne. Cette vigilance est une lampe négligée dans la pensée des riches, comme dit Job, et comme saint Grégoire l'explique très-bien ; mais c'est une lampe ardente et allumée devant Dieu, qui en fait plus de cas que de tous les riches, et de tous les plus puissants du monde[2].

Mon âme, prenons garde que la vigilance et la prière nous sont recommandées ensemble[3], parce que s'il faut veiller pour prier Dieu avec attention, il faut aussi prier Dieu pour veiller, et pour connaître le genre de bien qu'il nous commande.

TROISIÈME POINT.

DU TROISIÈME ACTE DE LA VIGILANCE, QUI SE RAPPORTE A LA VIE UNITIVE.

Il ne semble pas qu'on puisse ajouter quelque chose à la perfection du second acte de la vigilance, puisqu'il nous porte à accomplir si parfaitement la volonté de Dieu, comme nous l'avons vu ; néanmoins, parce que nous pouvons avoir une affection trop naturelle au bien que nous faisons, de sorte qu'après l'avoir commencé par la volonté de Dieu, nous ne le continuons que par la nôtre, sans nous en apercevoir ; voici un troisième degré de cette vigilance, qui perfectionne tous les autres, c'est quand nous sommes, suivant la recommandation de Notre-Seigneur, comme des serviteurs qui attendent à toute heure leur maître; c'est-à-dire, quand nous vivons dans une telle suspension d'esprit, que nous ne sommes attachés qu'au bon plaisir de Dieu ; que nous sommes aussi prêts à quitter

[1] Qui custodierit justa justè, justificabitur. *Sap.* VI.

[2] Lampas contempta apud cogitationes divitum, parata ad tempus statutum. *Job.* XII.

S. Greg. X. *Mor.* XVII.

[3] Vigilate et orate. *S. Matth.* XXVI.

qu'à entreprendre quelque œuvre que ce soit, aussitôt que nous verrons que Dieu nous appelle ailleurs, et qu'il exige de nous d'autres services; que nous sommes aussi disposés à mourir qu'à vivre, et à vivre qu'à mourir[1]. Nous pratiquons le troisième acte de la vigilance, quand nous nous comportons en toute action et à toute heure comme si c'était la dernière, et comme si notre Juge devait se présenter, ou nous appeler à lui pour lui rendre compte de notre action; quand nous sommes aussi prêts à ne rien faire, nous contentant d'attendre ce qu'il veut que nous fassions, comme à opérer les merveilles des plus grands saints; quand nous sommes si peu attachés à notre santé, à nos aises, à nos honneurs, à nos contentements, à nos charges, à nos biens, à nos dévotions, à nos consolations et à nos vertus, et à quoi que ce soit, que nous sommes disposés à changer d'état, et à souffrir toute espèce de misères, les maladies, les dégoûts, les pertes, les affronts et tout ce qu'il plaira à celui, à qui nous désirons plaire uniquement[2]. Etre ainsi disposés et préparés à tout, c'est être comme des serviteurs vigilants qui attendent leur maître, et c'est être dans le plus haut état de la perfection, où la charité et la vigilance puissent nous élever.

Il est vrai que nous devons être résolus à faire le bien qui se présente; mais cette résolution n'empêche pas que nous ne restions indifférents et dépendants des ordres de Dieu, pour quitter ce que nous faisons, ou pour le continuer autant qu'il lui plaira[3]; car, sans cette dispositon d'esprit, il pourrait y avoir autant d'imperfection à ne vouloir quitter qu'à regret, la bonne œuvre, quand Dieu veut qu'on la quitte, comme à ne vouloir pas la commencer quand il l'ordonne. Et c'est ainsi qu'il exerce et qu'il éprouve ses meilleurs serviteurs, ne leur donnant ce qu'il leur a promis qu'au temps qu'il sait, pour les entretenir

[1] Ubique et in omnibus institutus sum, et satiari et esurire, et abundare, et penuriam pati. *Phil.* IV.

[2] Quievimus, dicentes : Domini volontas fiat. *Acte.* XXI.

[3] Dicto obedientes, ad omne opus bonum paratos. *Tit.* III.

dans cette dépendance; leur commandant, puis leur défendant la même chose, comme il est arrivé pour le sacrifice d'Isaac. Abraham ne fut pas moins fidèle en ne sacrifiant pas son fils, qu'en se résignant à le sacrifier. Et c'est la belle réponse que ce bon père fit à son cher fils, quand il lui demanda ce qu'ils allaient faire sur la montagne, et où était la victime du sacrifice : Dieu y pourvoira, mon fils, allons seulement où Dieu veut que nous allions, et nous verrons là ce qu'il exigera de nous[1]. Oh! l'excellente parole : *Dieu y pourvoira.* C'est ce qui fait attendre constamment tous les bons serviteurs de Dieu dans l'absence de leurs maîtres, qui semble les laisser parfois, pour les mieux retrouver; et c'est ce qui les console dans leurs attentes; car, ils sont si certains que Dieu pourvoit à tout, que, quand il n'y pourvoierait pas ainsi qu'ils s'y attendaient, ils ne laissent pas d'être assurés qu'il y a pourvu, sachant qu'il a plusieurs manières d'agir, et se tenant également contents de celle qu'il lui plaît de prendre. O mon Dieu, cela est si raisonnable, que je ne veux dépendre de vous que comme vous voulez que j'en dépende, selon que les choses sont libres ou nécessaires.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du premier acte de la vigilance pour la vie purgative.

Ayez les reins ceints.

Le premier acte de la vigilance consiste en ce que cette vertu ne permet aucune dissolution d'esprit, elle retient tellement nos sens, nos passions et tous nos mouvements, que nous sommes toujours sur nos gardes, pour chasser immédiatement la moindre pensée d'un péché, en quelque matière que ce soit, et nous conserver dans une entière pureté de vie. Oh! comme veiller ainsi, c'est marcher sûrement dans la voie purgative?... Mais aussi si on ne veille de la sorte, on n'y peut marcher en sûreté au milieu de tant d'ennemis, et dans un corps aussi fragile que le nôtre.

[1] Deus providebit sibi victimam holocausti, fili mi. *Gen.* XXII.

DEUXIÈME POINT.

Du deuxième acte pour la vie illuminative.

Tenez à la main des lampes allumées.

Ces paroles nous font connaître le second acte de cette vertu, qui nous fait prendre garde à quelle sorte de bien particulier Dieu nous excite [1], afin d'accomplir toutes ses volontés, et pour la substance de nos actions, et pour la manière de les faire, et pour la fin que nous devons nous proposer. Oh! combien il en est qui s'y trompent, faute de vigilance! Mais quand il arriverait que vous vous seriez trompé par toute autre cause que le défaut de vigilance, et que vous auriez pris un bien pour un autre; cette vertu est si puissante, qu'elle peut vous excuser et empêcher que cette erreur ne vous soit nuisible; car lorsque vous êtes sur vos gardes et dans votre devoir, s'il arrive quelque faute par surprise ou par fragilité, la surprise sera plus pardonnable, et la faute ne vous sera point imputée, parce que vous étiez sur vos gardes et dans votre devoir.

TROISIÈME POINT.

Du troisième acte pour la vie unitive.

Enfin, soyez comme des serviteurs qui sont toujours en attendant le retour de leur maître.

C'est le troisième et le plus parfait degré de cette vertu, qui nous fait tellement entreprendre le bien qu'elle nous fait connaître, que nous restons aussi indifférents pour le quitter quand Dieu l'ordonnera, comme pour l'entreprendre. C'est ici que se trompent quelques dévots, qui sont tellement attachés à leurs dévotions, qu'ils ne les quittent qu'à regret, quoiqu'ils voient bien que Dieu ne les veuille pas. Ils ne sont pas de ces bons serviteurs, qui ne veulent ni la dévotion, ni aucun autre bien pour leur avantage, mais pour l'auteur de tous les biens, qui est le bien unique qu'ils désirent et le seul objet de leurs affections. Si Abraham n'eut été aussi disposé à attendre et à faire la volonté de Dieu, en ne sacrifiant pas son fils Isaac, comme en le sacrifiant, il n'eut pas mérité l'approbation qui a été donnée à sa fidélité.

Ce n'est donc pas tout, mon âme, de veiller pour connaître et pour faire la volonté de Dieu, mais il faut continuer ce soin et cette vigilance, pour savoir quand Dieu ne voudra plus ce qu'il voulait, afin d'être aussi

[1] *Rom.* XII.

prêts à quitter qu'à entreprendre, à mourir qu'à vivre, à vivre en maladie qu'en santé, à agir ou à souffrir dans un état d'esprit et de corps, comme dans un autre.

MERCREDI.

L'EXEMPLE D'UN PÈRE DE FAMILLE QUI DOIT VEILLER SUR SA MAISON, POUR N'ÊTRE POINT SURPRIS PAR LES VOLEURS.

Suivant ces paroles de Notre-Seigneur :

Si un père de famille savait à quelle heure le voleur doit le surprendre, il ne s'endormirait pas, mais il serait toujours sur ses gardes pour empêcher qu'il ne s'introduise dans sa maison [1].

Le Sujet nous fait voir la nécessité de la vigilance, par l'exemple d'un père de famille, qui serait obligé de veiller pour sa sûreté, et de prendre garde à sa maison, s'il savait que des voleurs ont formé le projet d'y pénétrer pour la piller.

La Fin est de se persuader fermement qu'à chaque heure de notre vie, nous avons des ennemis qui ont conjuré notre ruine, que la mort même peut nous surprendre, et que Jésus qui est notre juge, veut que nous le considérions comme si c'était quelque personne, qui voulût nous surprendre et nous voler, pour nous obliger à veiller et à n'être point surpris.

La Forme est en ces trois points :

1° Il est certain qu'un père de famille se tiendrait sur ses gardes, s'il savait qu'un voleur doit s'introduire dans sa maison.

2° Il n'est pas moins vrai, qu'à chaque heure de notre vie nous sommes menacés d'être surpris par nos ennemis.

3° Il est donc nécessaire que nous soyons aussi vigilants que ce père de famille.

[1] Illud scitote, quoniam si sciret, Pater familias, qua hora fur venturus esset, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Ideo et vos estote parati, quia qua nescitis hora, Filius Hominis venturus est. S. *Matth.* XXIV.

PREMIER POINT.

IL EST CERTAIN QU'UN PÈRE DE FAMILLE ÉTANT AVERTI, SE TIENDRAIT SUR SES GARDES, S'IL SAVAIT QU'UN VOLEUR DUT PÉNÉTRER DANS SA MAISON.

Si un serviteur est obligé d'être vigilant pour le service de son maître, un père de famille n'y est pas moins tenu pour le bien de sa maison et de ses domestiques; donc après avoir vu que la vigilance nous est nécessaire en qualité de serviteurs de Dieu, reconnaissons qu'elle ne l'est pas moins, parce que nous sommes tous des pères de famille, qui avons des domestiques à gouverner.

Si vous êtes dans quelque prélature, dans quelque magistrature, ou dans quelque charge que ce soit, vous avouerez aisément, que vous devez veiller sur ceux qui sont sous votre direction[1]; mais apprenez qu'encore que vous ne soyez pas pourvu de quelque emploi public, vous n'êtes pas pour cela exempt de charge, parce que vous devez avoir soin de régler les sens et les membres de votre corps, les mouvements de votre cœur, vos passions, les affections de votre volonté, les pensées de votre esprit, et les heures de votre temps[1].... Voilà votre famille; et vous n'êtes pas moins obligé de la conserver, qu'un père n'est tenu de veiller à la conservation de ses enfants et de ses serviteurs. Et pour le faire, vous n'avez pas moins besoin de vigilance, qu'un père de famille, qui serait menacé d'ennemis ou de larrons, parce que vous vivez au milieu des dangers[2], et qu'il s'agit d'une plus grande perte que celle de tous les trésors d'une maison.

Considérez donc combien les hommes du monde sont soigneux pour garder leurs biens et leurs richesses, et sous combien de serrures ils les enferment, de peur que quelqu'un ne les leur dérobe. Ils ne croiraient pas être en sûreté la nuit, s'ils n'avaient fermé à double tour, non-seulement la porte de la maison, de

[1] Curam illius habe. S. *Luc.* x.
[2] Solicitè cura te ipsum probabilem exhibere Deo. II *Tim.* II.
[3] In medio laqueorum. *Eccli.* IX.

la chambre et du cabinet, mais encore les serrures de leurs coffres. Ce ne sont pas seulement les larrons publics et leurs ennemis qu'ils appréhendent, ils se défient même de leurs domestiques, et leurs propres amis leur sont suspects. Ils veilleront même toute la nuit, s'ils ont la moindre appréhension que quelqu'un ait formé quelque mauvais dessein sur leurs biens, et ils n'épargneront aucunement leurs peines pour les conserver.

Et nous, après cela, nous aurions de la peine à veiller un peu pour la conservation d'un trésor éternel, du trésor de notre âme et de notre salut, qui est menacé à toute heure de nous être enlevé[1]!... N'est-ce pas une injure et un tort que nous faisons aux biens spirituels, de les comparer aux temporels, pour nous exciter à en avoir autant de soin? Mais l'injure ne sera-t-elle pas plus grande, si le soin que je prends du spirituel n'est pas aussi grand que celui que j'ai pour mon bien temporel?... N'est-ce pas comme un double péché, d'être si soigneux pour des biens passagers, et de l'être si peu pour des biens éternels?... Ne vaudrait-il pas bien mieux retrancher le soin superflu et inutile, pour prendre le nécessaire?... O mon Dieu, que je vous prierais volontiers de me délivrer de tant de sollicitudes que je ressens pour les biens de ce monde! Cependant, s'il vous plaît de me les laisser, accordez-moi au moins cette faveur, que j'en tire le motif, d'être aussi vigilant et soigneux pour la vie éternelle; que je le suis pour la vie présente.

[1] Si fures introissent ad te, si latrones per noctem, quomodo conticuisses? nonne furati fuissent sufficientia sibi! *Abdias.*

DEUXIÈME POINT.

IL N'EST PAS MOINS VRAI, QU'A CHAQUE HEURE DE NOTRE VIE NOUS SOMMES MENACÉS D'ÊTRE SURPRIS PAR NOS ENNEMIS.

Quoique la considération de l'estime que nous devons faire de notre âme, et des biens spirituels et éternels puisse par elle-même nous persuader, que nous devons avoir plus de soin pour ce que nous estimons davantage; néanmoins parce que la crainte des ennemis et du danger fait sur nous une plus vive impression, considérons si nous n'avons pas plus de sujet de craindre les ennemis de notre âme et les pertes spirituelles, que les voleurs ou les autres dangers. Et pour le mieux comprendre, remarquez que, comme il est dit au livre de Job[1], que les Chaldéens firent trois bandes, pour s'emparer des serviteurs qui gardaient les troupeaux de ce saint homme; de même vous avez trois sortes d'ennemis, dont les uns vous menacent à toute heure de vous faire tomber dans le péché; les autres de vous faire mourir dans votre péché; et les troisièmes, de vous condamner aux peines dues à vos péchés. Jugez si cela ne mérite pas qu'on y pense, et qu'on y veille.

Les premiers qui vous menacent à toute heure de vous faire pécher, sont vos trois ennemis; le monde, la chair et le démon, dont vous entendez si souvent parler; et c'est peut-être parce que vous en entendez parler souvent, que vous n'en êtes plus ému. Mais ils n'en sont pas moins vos ennemis, et ils vous sollicitent à toute heure, en tout lieu, et en toute action, à quelque péché[2]. Lors même qu'ils ne semblent pas vous attaquer, c'est le moment le plus dangereux, parce qu'ils vous font accroire que tout va bien, qu'il n'y a plus de danger pour vous, que vous ne sentez plus de tentation, ni de résistance qui vous détourne de vos devoirs. Ah! qu'ils sont à craindre, les ennemis qui ne font point une plus rude guerre, que lorsqu'ils font semblant de vivre en paix avec nous!...

[1] *Job.* I.
[2] Inimici autem mei vivunt, et confirmati sunt super me. *Psalm.* XXXIV.

Cependant la mort approche, et autant nous sommes assurés de mourir, autant nous sommes incertains de l'heure de notre mort[1]. Il arrive de là qu'à moins d'être à la dernière extrémité, nous ne croyons jamais mourir. Et la conséquence en est que, la plupart des hommes meurent dans leur péché, car, ils meurent avant de penser mourir; et ainsi ils ne mettent point ordre à leur conscience, ou s'ils attendent à y mettre ordre, qu'ils se voient sur le point de mourir, il est souvent trop tard, comme nous l'avons montré ailleurs[2]. Il n'est plus temps, vous voilà surpris par votre ennemi, qui ne se cache, ce semble, que pour vous surprendre, ou pour vous obliger à veiller, de peur d'en être surpris.

Après cela que s'en suit-il? le jugement, et quel jugement peut attendre une âme qui meurt dans son péché?... Qui est ce juge qui va la condamner? Ah! c'est celui qui nous dit qu'il viendra comme un voleur[3], c'est-à-dire à l'heure que nous y pensons le moins, et qu'il viendra pour nous dépouiller de ce peu de bien que nous pouvions avoir en mourant, comme la foi, et ces qualités naturelles ou surnaturelles qui peuvent exister avec le péché; tout cela nous est enlevé à la mort, si nous mourons dans le péché mortel[4]. Et même avant la maladie, en pleine santé, lorsqu'il semble que nous nous portons le mieux, et que nous sommes les plus heureux selon le monde, Notre-Seigneur nous surprend comme un larron, si nous n'y prenons garde; il vient au temps qu'il s'est fixé, pour demander compte à notre âme des dons et des grâces qu'elle a reçues. Et si alors elle n'est pas dans son devoir, si elle n'a pas multi-

[1] Attendite vobis ne fortè graventur corda vestra in crapula et ebrietate, et curis hujus vitæ, et superveniat in vos repentina dies illa : tamquam laqueus enim superveniet in omnes. *S. Luc.* XXI.

[2] Au Livre III, *de l'Ordre* p., discours VII, sect. XI.

[3] Si non vigilaveris, veniam ad te tamquam fur, et nescies qua hora veniam ad te. *Apoc.* III.

[4] Auferte ab illo in mnam, et date illi qui decem mnas habet. Et dixerunt ei : Domine habet decem mnas. Dico autem vobis quia omni habenti dabitur et abundabit, ab eo autem qui non habet, et quod habet auferetur ab eo. *S. Luc.* XIX.

plié le talent qui lui a été confié, si elle n'a pas fait valoir ses grâces; oh! jugement épouvantable.... Elle est dépouillée de ce qui lui restait, elle est privée des grandes grâces et des secours qui lui étaient donnés pour pouvoir mériter; elle reste nue et misérable, et c'est ainsi que Notre-Seigneur la surprend comme un larron, puisqu'il ne la traite point autrement que ne ferait un voleur. C'est lui-même qui le dit à plusieurs reprises[1]; c'est lui-même qui se donne ce nom; car autrement qui oserait parler ainsi, vu qu'après même qu'il nous l'affirme, nous avons peine à le croire et à joindre ce mot infâme de larron, avec celui de Jésus et de Sauveur.

O mon Jésus, où vous porte l'excès de votre amour, et le soin que vous avez de nous? Ne fut-ce pas pour mettre le comble à vos affronts que vos ennemis vous crucifièrent entre deux larrons, comme si vous eussiez été le plus insigne de tous?... Et maintenant vous vous donnez ce nom! vous qui êtes le bon pasteur, qui avez exposé votre vie contre les loups, contre les larrons, et contre les autres ennemis de votre troupeau, vous ne craignez point de vous désigner sous ce nom de larron! Ah! que c'est bien me montrer combien vous désirez que je sois sur mes gardes, car ce n'est que pour m'exciter à veiller continuellement sur moi et sur vos grâces, pour en faire un bon usage, que vous me menacez de venir à moi comme un voleur.

Mon âme, tu n'as pas de plus grand ami que Jésus, si tu veux travailler avec lui pour ton salut; mais si tu le négliges, tu n'as pas de plus grand adversaire.

TROISIÈME POINT.

IL EST DONC NÉCESSAIRE QUE NOUS SOYONS AUSSI VIGILANTS QUE CE PÈRE DE FAMILLE.

Il faut nécessairement que nous tirions cette conclusion des deux points précédents; que nous devons autant veiller à toute heure sur nos actions, qu'un père de famille le ferait sur sa maison, au temps et à l'heure du danger; parce que nous

[1] Ecce venio sicut fur, beatus qui vigilat. *Apoc.* XVI.

sommes toujours en danger d'être surpris, si nous ne sommes sur nos gardes. C'est Jésus qui nous en assure; qui oserait le contredire? et il l'affirme, pour nous obliger à apporter cette attention et cette vigilance continuelles. Qui sommes-nous pour nous opposer à ses desseins? Il a établi cet ordre dans l'économie de notre salut, qu'il faut nécessairement que nous y travaillions, et qu'une partie de notre travail soit de veiller sur nos pensées, sur nos paroles et sur nos actions[1]. Quelle plus grande nécessité peut-on avoir que celle qui nous est imposée par les lois de son ordre? Si on nous blâme d'avoir trop de soin de notre santé, de notre vie, ou de nos biens, nous nous hâtons de nous justifier, en disant que nous y sommes obligés par les ordres de la Providence divine, qui veut que nous le fassions. Si donc cette même sagesse qui nous gouverne, nous recommande d'avoir autant de soin de notre âme et des biens éternels, que de notre corps et des biens temporels, pourquoi ne nous croirons-nous pas autant obligés à lui obéir pour ce soin que pour l'autre[2].

Est-ce que ce sont des biens d'une moindre valeur?... Vous savez le contraire. Est-ce qu'ils vous en fait une moindre recommandation? Vous n'oseriez le dire, car, vous n'ignorez pas que, au contraire, il nous exhorte à modérer le soin de notre corps, et que pour celui de l'âme, la règle qu'il nous donne est qu'il faut que nous soyons aussi vigilants, que si nous étions en danger d'être surpris par un voleur[3], aussi vigilants que si nous étions arrivés à la dernière heure de la vie, sur le point et au moment d'être jugés. Peut-on ajouter quelque chose de plus pressant pour nous persuader, quand particulièrement le motif et la persuasion viennent de cette Sagesse éternelle, qui ne peut

[1] Curam omnem subinferentes. II *Pet.* I.

[2] Quid enim proderit homini si lucretur mundum totum, et detrimentum animæ suæ faciat: aut quid dabit homo commutationis pro anima sua. *S. Marc.* VIII.

[3] Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tinea demolitur, et ubi fures effodiunt, et furantur. Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo, etc. *S. Matth.* VI.

se tromper, et qui nous fait toucher au doigt le danger où nous sommes? De sorte que, si nous ne nous rendons pas à ses persuasions, il faut auparavant que nous doutions que ce soit la vérité qui parle, qu'il faille y ajouter foi. Si vous ne pouvez vous arrêter à ces sentiments, reconnaissez donc qu'il y a du danger à ne pas craindre, et à ne pas ajouter foi à sa parole.

Que vous en semble? à quoi vous décidez-vous? Celui qui disait qu'il veillait sur toutes ses actions, sachant bien qu'elles ne lui seraient pas pardonnées, s'il n'y prenait garde, avait-il plus de sujet et de motifs pour le faire que vous n'en avez [1]? Non, mais il avait plus de docilité pour croire à une seule parole ou pour se laisser conduire par l'inspiration, qui le portait à cette perfection. Et nous, après avoir médité tout l'Evangile, qui ne nous recommande autre chose, et après avoir reçu autant de grâces pour l'accomplir, nous sommes encore à nous y résoudre, et nous ne le ferons peut-être jamais; en effet, nous nous persuadons qu'il est impossible d'être ainsi toujours sur nos gardes, en vivant au milieu de tant d'ennemis, et de veiller, comme on nous le recommande. Misérables que nous sommes! nous ne voulons pas voir que c'est plutôt pour cela qu'il faut veiller, puisque nos ennemis ne peuvent nous nuire en rien, si nous veillons sur eux. Ils peuvent bien nous empêcher de veiller, mais si nous veillons et prions ainsi qu'il nous est ordonné, ils ne sauraient nous nuire. Jugez après cela si la vigilance est nécessaire.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il est certain qu'un père de famille est obligé de veiller, pour ne pas être surpris par les voleurs

Voyez-vous combien un père de famille se sentirait obligé de faire bonne garde autour de la maison, s'il était certain que ses ennemis ou des voleurs avaient formé quelque mauvais dessein sur sa personne,

[1] Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti. *Job.* IX.

sur ses biens ou sur ses domestiques? Ah! il ne faut point nous recommander le soin de nos biens temporels, nous n'en avons que trop; demandons plutôt à Dieu qu'il le diminue, ou qu'il nous fasse la grâce d'apprendre par ce soin celui que nous devons avoir pour les biens éternels.

DEUXIÈME POINT.

Il n'est pas moins vrai qu'à toute heure de notre vie, nous sommes menacés d'être surpris par nos ennemis.

Sachez que vous êtes comme cette homme qu'on veut surprendre dans sa maison; et que vous avez des ennemis plus nombreux et plus dangereux, qui peuvent à toute heure vous perdre, si vous ne veillez pour leur résister. Sans parler du démon et de la mort, qui ne viennent que par surprise, croiriez-vous que Jésus même se met de la partie, et que celui qui est votre plus grand ami, si vous le voulez, deviendra votre plus grand ennemi, si vous ne voulez pas travailler et veiller avec lui? O Jésus! qui le croirait, si vous n'aviez vous-même publié que vous vouliez être considéré comme un voleur, que vous viendriez aussi nous surprendre et nous dépouiller de vos dons et de vos grâces? Mon âme, sais-tu bien quand il viendra, et qu'il te surprendra? Ne faut-il donc pas avouer que tu es en danger à toute heure?...

TROISIÈME POINT.

Il est donc nécessaire que nous soyons aussi vigilants que ce père de famille.

S'il en est ainsi, concluez qu'il vous est aussi nécessaire de veiller sur votre âme, qu'il l'est pour ce père de famille de veiller sur sa maison; car si c'est le danger qui l'y oblige, vous qui êtes en plus grand danger, pourquoi n'y seriez-vous pas tenu également? Est-ce que votre âme a moins de valeur que votre corps ou vos biens? Est-ce que Jésus vous a moins recommandé cette sorte de vigilance que l'autre? Est-ce que le danger vous causerait moins de dommages ou serait-il moins évident? vous n'oseriez le dire, car vous savez trop le contraire. C'est donc simplement que vous ne voulez pas prendre la peine de veiller comme il faut, et que vous vous imaginez qu'il est impossible de vous donner cette peine, vous faisant accroire que vous ne pouvez pas ce que vous ne voulez point, vous laissant ainsi endormir par vous-même, qui êtes le plus grand ennemi que vous ayez. Mon âme, commençons à veiller sur nous, rejetant cette fausse persuasion, pour nous laisser entièrement persuader par les avis que Jésus nous donne.

JEUDI.

LA PARABOLE DES DIX VIERGES, DONT CINQ SONT APPELÉES SAGES, PARCE QU'ELLES ONT ÉTÉ VIGILANTES, ET LES AUTRES FOLLES, PARCE QU'ELLES N'ONT PAS EU CETTE VIGILANCE NÉCESSAIRE.

Celles qui étaient prêtes, entrèrent avec l'époux au lieu où se faisaient les noces, et la porte fut fermée pour les autres[1].

Le Sujet comprend une longue parabole [2], dont il n'est pas nécessaire de donner tous les détails, parce que plusieurs de ses circonstances n'ont pour but que de servir à l'ornement du discours, ou de rapporter certains usages, qui avaient lieu chez les Juifs dans la cérémonie des noces,

Il suffit donc de savoir que Notre-Seigneur a voulu nous faire entendre par cette parabole des dix Vierges, l'excellence et la nécessité de la vigilance; nous y faisant voir, qu'encore que la virginité soit une excellente vertu, elle ne suffisait pas néanmoins, si elle n'est accompagnée de la vigilance. Il nous enseigne que l'on doit mettre sa plus grande sagesse, à toujours être prêts à partir de cette vie, afin de n'être point surpris : et que pour cet effet, il faut veiller sur chacune de ses actions, comme si elle était la dernière, et qu'il n'y eût plus de temps pour travailler.

[1] Quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua S. *Matth.* xxv.

[2] Tunc simile erit regnum cœlorum decem virginibus, quæ accipientes lampades suas exierunt obviam Sponso et Sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes, sed quinque fatuæ acceptis lampadibus non sumpserunt oleum secum, prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso dormitaverunt omnes et dormierunt. Media autem nocte clamor factus est: Ecce Sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date nobis de oleo vestro, quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, etc. Dum autem irent, emere, venit Sponsus, et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines dicentes : Domine, Domine, aperi nobis. At ille respondens, ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem neque horam.

La Fin est de reconnaître que la vraie sagesse est dans la vigilance, et de s'y affectionner autant que nous désirons d'être sages.

La Forme est en ces trois points :

1° La vraie sagesse nous fait prendre les moyens propres, pour atteindre notre fin dernière.

2° La vigilance est un des moyens les plus propres pour y arriver.

3° C'est donc être sage que d'avoir la vigilance.

PREMIER POINT.

LA VRAIE SAGESSE NOUS FAIT PRENDRE LES MOYENS PROPRES, POUR ATTEINDRE NOTRE FIN DERNIÈRE.

Que ne fait pas notre Dieu pour nous attirer à lui, et nous mettre dans un état où nous le contentions, par l'accomplissement des desseins qu'il a sur nous! Non content de nous présenter des motifs célestes et divins, il nous en offre de moindres, mais qui ne sont pas moins efficaces, parce qu'ils sont plus conformes à l'état de cette vie et à notre nature, qui se laisse plus facilement persuader par la considération de ses intérêts, de son honneur et de sa réputation.

Voici donc que pour nous rendre soigneux et vigilants, comme il se le propose dans cet entretien qu'il eut avec ses Apôtres, il nous prend par l'endroit le plus sensible, c'est-à-dire par l'honneur et par l'inclination naturelle que nous avons d'être réputés sages et prudents, et de nous éloigner de la tache ou plutôt de l'infamie qui est attachée à la folie[1]. Pour cet effet, il nous propose la parabole des dix vierges qui, malgré leur virginité, ne sont pas néanmoins toutes sages, parce qu'elles ne sont pas toutes vigilantes et soigneuses, comme elles devraient l'être pour être admises aux noces de l'Epoux. Il donne par là à entendre que si nous voulons être sages, il faut être soigneux et vigilants, parce que la sagesse n'est rien autre chose qu'une industrie naturelle ou surnaturelle, qui nous fait prendre les moyens pour arriver au plutôt à la fin qu'on prétend[2], et que

[1] Beatus homo qui invenit sapientiam, et affluit prudentia. *Prov.* III.

[2] Sapientia callidi est intelligere viam suam, et imprudentia stultorum errans. *Prov.* IV.

c'est par le moyen de la vigilance qu'on y arrive. Oh! la belle leçon! Oh! le puissant motif s'il est bien considéré!...

Remarquons donc, dans ce premier point, que la vraie sagesse consiste à prendre les moyens les plus sûrs, les plus faciles et les plus courts pour arriver à la fin qu'on se propose [1], et que plus que cette fin est noble, excellente, importante et nécessaire, et plus nous devons apporter de soins pour employer les moyens qui nous y conduisent. Qu'une personne ait un procès, si elle est sage, elle prendra conseil de personnes plus capables, qui puissent la guider dans son affaire, parce que ce sont les moyens de la faire réussir, ou autrement elle fait voir son imprudence [2]. Puis donc que nous avons cette grande affaire au ciel, qui est la fin qui nous est proposée en ce monde, et qui est d'une grande importance, comme la foi nous l'enseigne, et que nous l'avons considéré ailleurs [3]; c'est une vérité indubitable que la vraie sagesse ne saurait mieux se manifester, qu'en nous faisant chercher et prendre les moyens les plus propres, et les plus sûrs pour traiter cette affaire, pour y réussir et pour arriver à notre fin dernière.

On ne vous dit pas seulement que c'est être sage de savoir et de prendre les moyens de se sauver, mais on assure que c'est l'unique et véritable sagesse, et que toute autre sagesse qu'on puisse avoir n'est que folie, si on n'arrive pas à sa fin dernière, et si on ne prend pas les moyens qui nous y conduisent [4]. Avez-vous entendu parler d'Architoppel? c'était l'oracle de son temps; l'Ecriture nous dit de lui qu'il rangea tout dans sa maison dans le plus bel ordre, et puis qu'il alla se pendre [5]. Est-ce là être sage? Mais tous les sages du monde ne le sont pas davantage, car, quoiqu'ils mettent leur maison en ordre, s'ils perdent leur âme, de quoi leur sert le reste?... Ils ne donnent qu'une mar-

[1] Attingit à fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sap.* VIII.
[2] Qui sapiens est, audit consilia. *Prov.* XII.
[3] Au. livre de l'Ordre p. III, disc. XXIII.
[4] Gens absque consilio est, et sine prudentia. Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent. *Deut.* XXXII.
[5] Disposita domo sua suspendio interiit. II Reg. XVII.

que de leur folie. Ne les avez-vous pas entendus souvent crier dans les enfers, et ne s'accuser d'autre péché que de folie[1], parce qu'ils n'ont pas pris les moyens de se sauver? Il n'est plus temps pour eux de se parler; c'est à nous, mon âme, qu'ils parlent; c'est à nous de devenir sages à leurs dépens; et si nous ne sommes pas capables d'entendre les saints, qui nous assurent que toute leur sagesse a été de savoir se sauver; écoutons les damnés, qui nous crient que toute leur sagesse n'a été que folie, parce qu'ils n'ont pas appris cette science du salut et des saints. Enfin, voilà la déposition du plus sage de tous les hommes, qui se reconnaît le plus insensé, parce qu'il n'a pas eu cette science des saints[2]; c'est-à-dire qu'il n'a pas pris les moyens que les saints ont choisis pour se sauver. N'est-il donc pas vrai que l'unique et véritable sagesse consiste à choisir et à prendre ces moyens, qui nous conduisent au salut éternel?

DEUXIÈME POINT.

LA VIGILANCE EST LE MOYEN PLUS COURT ET PLUS PROPRE POUR ARRIVER A NOTRE FIN.

Quoi qu'on puisse dire des autres vertus, on doit assurer que la vigilance est le moyen le plus court et le plus sûr pour nous conduire à notre fin et à notre perfection, parce que c'est elle qui met en pratique toutes les autres vertus, qui nous défend de leur vice contraire, qui nous fait persévérer et nous tenir prêts à mourir à toute heure. A quoi servit à ces cinq vierges folles leur virginité, leur dévotion et leurs autres vertus, puisque, faute de vigilance, elles ne furent pas plus reçues aux noces, que si elles n'avaient été ni vierges, ni dévotes, ni vertueuses? Ce n'est pas tout que d'avoir de bonnes habitudes et de prendre de généreuses résolutions, il faut en venir aux effets dans les occasions, qui nous sont présentées tous les jours par l'ordre de la Providence divine[3]. Or, c'est la vigilance qui

[1] Nos insensati. *Sap.* v.

[2] Stultissimus sum virorum et sapientia hominum non est mecum. Non didici sapientiam, et non novi scientiam Sanctorum. *Prov.* xxx.

[3] De cætero, quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, si qua virtus, si qua

prend garde à ces occasions, pour n'en laisser aucune où la vertu propre de chacune de ces actions ne s'exerce, selon la lumière et la grâce qu'on en ressent.

Ce n'est pas tout encore de produire quelques actes de vertus, il faut surtout s'éloigner des vices contraires, et on sait bien qu'il n'en faut qu'un pour faire plus de mal, que toutes les vertus ne font de bien[1]. Or, c'est à la vigilance de prendre garde à tout, mais principalement à ce vice particulier qui gouverne chacun, et qui corrompt tout ce qu'il y a de bon en lui. C'est à elle d'y veiller et d'empêcher tellement le désordre, qu'on ne tombe que rarement, et qu'on se relève au plus tôt si on vient à tomber. Oh! quel bonheur. Oh! le puissant moyen de se sauver et de se perfectionner!...

Enfin, on ne fait rien si on ne persévère jusqu'au bout[2], si l'on n'est aussi fervent à la dernière heure du jour qu'à la première; et c'est la vigilance qui engendre cette ferveur, car elle ne se laisse jamais surprendre par l'ennui, elle n'est point plus vertueuse à une heure qu'à une autre, quoi qu'elle puisse pratiquer des vertus ou faire des actes plus excellents[2]. Mais en tout ce qui se présente à faire, elle fait qu'on s'y applique avec tant de ferveur et de persévérance, que si on change d'action, on ne change point de vertu, que pour en prendre une autre. Et ainsi, à quelque heure que la mort puisse arriver, elle sera toujours la bienvenue, quand ce serait même pendant qu'on est à table, ou qu'on prend sa récréation, puisque la vigilance fait qu'on emploie ce temps par vertu aussi bien que celui de l'oraison[4]. N'est-ce donc pas un moyen aussi sûr que court et facile pour employer tous les moyens de nous sauver? N'est-ce donc pas être sage que de s'en servir, puisque la sagesse con-

laus disciplinæ, hæc cogitate. Quæ et didicistis, et accepistis, et audistis et vidistis in me, hæc agite, et Deus pacis erit vobiscum. *Philip.* IV.

[1] Qui in uno peccaverit, multa bona perdet. *Eccli.* IX.

[2] Omnes quidem virtutes currunt ab bravium, sed una perseverantia coronatur. Pet. Bles. ep. XXII.

[3] Perfecti et integri in nullo deficientes. *Isa.* I.

[4] Stabiles et immobiles, abundantes in opere Domini semper. I *Cor.* XV.

siste à prendre les moyens les plus sûrs et les plus courts pour arriver à la fin qu'on prétend[1]? O divine sagesse, j'avoue que je ne comprenais pas bien ce que je demandais, quand je vous souhaitais; mais maintenant que je sais ce que c'est que la vigilance, je vous invoque pour avoir cette vertu. Je vous demande d'être aussi sage qu'il le faut pour être vigilant, afin qu'étant vigilant je devienne encore plus sage.

TROISIÈME POINT.

C'EST DONC ÊTRE SAGE QUE D'AVOIR LA VIGILANCE.

La conclusion que nous devons tirer de cette méditation ne consiste pas seulement à savoir que la sagesse n'est pas autre chose que la vigilance, mais encore que nous devons l'employer dans toutes les parties de notre vie, puisque nous ne désirons rien tant que d'être sages, et que nous ne craignons rien davantage que de passer pour insensés. Ayons toujours notre fin devant les yeux, jugeons que tout le reste est bien ou mal, selon qu'il nous conduit à cette fin ou qu'il nous en détourne. Si nous sommes libres de choisir dans les choses que nous avons à faire, consultons notre raison plutôt que notre inclination, pour prendre toujours celles qui ont plus de rapport à notre fin, celles que nous conseillerions à d'autres, celles que nous voudrions avoir prises à l'heure de la mort. Si elles flattent nos penchants et que la raison nous déclare qu'il faut s'en servir, servons-nous-en; non pas parce qu'elles sont selon nos goûts, mais parce que la raison nous déclare qu'il faut s'en servir; comme aussi nous devons être prêts à les accepter quand elles y seront opposées, si la raison les approuve, et si elle nous fait connaître qu'il faut les accepter.

Mais si nous n'avons pas le libre choix des choses qui se présentent, et que nous soyons forcés de nous y accommoder, n'allons point contre le cours de l'eau, comme dit le Sage[2], ne

[1] Propter te mortificamur tota die. *Rom.* VIII.

[2] Noli resistere contra faciem potentis, nec coneris contradictum fluvii. *Eccli.* IV.

murmurons point contre la nécessité, servons-nous-en plus volontiers que des choses qui ne dépendent que de nous. Car nous sommes plus sûrs de la volonté de Dieu dans les choses de nécessité, que dans celles qui sont de notre choix, quelque excellentes qu'elles puissent être. C'est être vigilant que de savoir ainsi profiter de tout; c'est être sage que d'être ainsi vigilant, quoi qu'en dise le monde. Le monde n'est pas capable de juger de la sagesse, à moins qu'il ne prenne notre fin dernière comme règle de son jugement. Quiconque s'en sert pour juger sainement vous estimera sage; et si quelqu'un ne s'en sert pas et ne vous juge pas sage, méprisez son jugement, car il est déréglé, parce qu'il ne s'est pas guidé sur notre fin dernière, qui est la règle de tout bon jugement, et qu'il n'a pas jugé des choses, selon le rapport qu'elles ont à cette fin.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La vraie sagesse nous fait prendre les moyens propres pour arriver à notre fin dernière.

Il y va de notre honneur d'être vigilants, car on est sage ou insensé selon que l'on a plus ou moins de vigilance. C'est ce que Notre-Seigneur nous apprend dans la parabole des dix vierges; dont les unes sont sages, parce qu'elles sont vigilantes et soigneuses, et les autres folles, parce qu'elles n'eurent pas le soin de mettre de l'huile dans leurs lampes, et d'être prêtes à l'heure où l'Époux se présenta. Remarquez donc avant tout, que la véritable sagesse ne se fait jamais mieux connaître que, quand on prend les moyens propres pour arriver à la fin qu'on prétend. Ce qui est plus véritable encore, quand la fin est plus noble et plus importante, comme est notre fin dernière, et que les moyens sont en notre puissance, comme sont ceux qui nous sont nécessaires pour arriver à cette fin. Oh! que tous les saints ont été sages, et les damnés de grands insensés! N'est-ce pas vrai?... Ne le reconnaissent-ils pas maintenant qu'ils voient qu'ils n'ont pas pris, comme les saints, les moyens qu'ils avaient de se sauver.

DEUXIÈME POINT.

La vigilance est le moyen plus propre pour y arriver.

De tous ces moyens que nous avons pour arriver à notre fin, la vigilance est un des plus courts et des plus sûrs, parce qu'elle met en usage et en pratique tous les autres, qui ne servent pas plus sans elle, que la virginité qui est néanmoins une si excellente vertu, n'a servi aux cinq vierges folles, parce qu'elles n'avaient pas la vigilance. C'est quelque chose que de bien méditer, de connaître et de vouloir bien faire ; mais ce n'est pas tout, il faut appliquer cette connaissance et cette volonté dans les occasions qui se présentent ; or, c'est à la vigilance de les remarquer, et de faire cette application de telle sorte, qu'il n'y ait aucune action dans toute la journée et dans toute la vie, qui n'ait sa vertu propre, et qui ne mette l'âme dans l'état où elle doit être, quand son époux l'appellera. Veiller ainsi, c'est avoir de l'huile dans sa lampe et sa lampe allumée. C'est donc la vigilance qui est le moyen le plus sûr pour arriver à notre fin, parce que c'est elle qui nous tient toujours preparés, à quelque moment que cette fin arrive.

TROISIÈME POINT.

C'est donc être sage que d'avoir la vigilance.

Cela étant ainsi, concluez que la vraie sagesse n'est que dans la vigilance, puisque la véritable sagesse consiste à prendre les moyens d'arriver à sa fin, et que la vigilance en est le meilleur moyen. Puisqu'il en est ainsi, ne voulez-vous pas être sage? Soyez donc vigilant; et si c'est dans toutes vos actions que vous voulez être sage, apportez-y cette vigilance qui ne fait rien qu'en vue de sa fin dernière, et qui n'estime les choses qu'autant qu'elles servent à cette fin. Car c'est la vraie sagesse, quoi qu'en dise le monde. Si le monde juge bien, il en jugera ainsi, et s'il ne juge pas bien, méprisez son jugement. Mais le moyen de connaître s'il juge bien, c'est de voir s'il juge en vue de notre fin dernière, car c'est la règle la plus sûre de tout bon jugement.

VENDREDI.

PARABOLE DES TALENTS CONFIÉS A TROIS SORTES DE PERSONNES.

Un homme riche s'en allant en voyage, distribua une partie de ses biens à trois de ses serviteurs pour les faire fructifier. A l'un il donna cinq talents, à l'autre deux, et au troisième il n'en laissa qu'un seul [1].

Le Sujet fondé sur cette parabole, détermine en particulier sur quoi doit s'exercer notre vigilance; il nous rappelle que nous devons prendre garde aux grâces et aux talents que nous avons reçus de Dieu, afin de les employer si parfaitement à son service, que nous ressemblions à ces deux serviteurs qui multiplièrent leurs talents et en reçurent la récompense, plutôt qu'à celui qui enfouit le talent qui lui avait été confié, et qui mérita d'en être blâmé et puni [2].

La Fin sera d'apprendre cette sorte de vigilance, qui fait fructifier les grâces qu'on a reçues, et de retirer de l'exemple de chacun de ces trois serviteurs, une instruction propre pour cet effet.

La Forme est en ces trois points :

1° Du serviteur qui reçut cinq talents.

2° De celui qui n'en reçut que deux.

3° De celui qui n'en ayant qu'un, le cacha au lieu de l'employer.

PREMIER POINT.

DE CELUI QUI REÇUT CINQ TALENTS.

L'homme ne fut pas plutôt placé dans le paradis terrestre, que Dieu lui commanda de cultiver ce lieu de délices, et de faire fructifier les biens qu'il y avait trouvé [3]. C'était pour nous

[1] Sicut homo peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum. *S. Matth.* XXV.

[2] Talenta hic pro eo quod unusquisque facere potest, accipimus, sive authoritate protegere, sive pecuniis juvare, sive doctrima admonere, sive alia quapiam re, proximis prodesse queas. S. Chrys.

[3] Tulit Dominus Deus hominem, et posuit eum in Paradiso voluptatis ut operaretur, et custodiret illum. *Gen.* II.

faire entendre dès ce temps-là, que nous étions nés pour le travail[1], et que notre premier devoir était de faire valoir les biens de Dieu; qu'il en demandera compte, qu'il récompensera libéralement la peine qu'on se sera donnée; mais aussi qu'il châtiera la paresse de ceux qui auront négligé de travailler.

C'est ce que Notre-Seigneur nous a recommandé dans son saint Evangile par plusieurs paraboles. En voici une qui a cela de particulier, qu'elle nous représente la diversité des personnes qui reçoivent plus ou moins de biens; parmi ces personnes, celles qui ont rempli les intentions du maître, sont louées et récompensées, et celles qui n'y ont pas répondu, sont blâmées et châtiées[2], afin que nous connaissions desquelles nous sommes et que, considérant en même temps le châtiment et la récompense, nous soyons plus puissamment excités à nos devoirs. Mais outre que nous apprenons de l'exemple de ces trois serviteurs, le bien ou le mal qu'il y a dans le bon ou le mauvais usage des grâces, que Dieu nous a communiquées, nous sommes instruits par chacun d'eux en particulier, sur un point de perfection, qui est remarquable en ce sujet; il est donc bon de nous y arrêter.

Le premier ayant donc reçu cinq talents, somme considérable, si l'on estime que le talent valait six cents écus, travailla si heureusement, qu'au retour de son maître, il lui en présenta cinq autres, et mérita d'entendre de sa bouche ces consolantes paroles : Bon et fidèle serviteur, parce que vous m'avez témoigné votre fidélité sur le peu de biens que je vous avais confiés, je vous en accorde davantage, entrez dans la jouissance des

[1] Homo nascitur ad laborem, et avis ad volatum. *Job.* v.

[2] Abiit autem qui quinque talenta acceperat et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque, similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo : qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam domini sui Post multùm verò temporis, venit dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat, obtulit alia quinque talenta dicens : Domine quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque super lucratus sum. Ait illi dominus ejus : Euge serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui.

biens de votre maître. Cet homme n'est-il pas plus heureux que tous les autres, d'avoir reçu plus de talents et de faveurs?

Mais remarquez que son bonheur consiste moins à avoir reçu les grands biens qui lui ont été avancés, qu'à les avoir fait fructifier; et apprenez à vous détromper d'un grand abus qui est parmi le monde, qui consiste à estimer heureux ceux-là qui ont plus de ces belles qualités, qui les font admirer et honorer. Non, non, le bonheur n'est pas dans ce partage avantageux, ni dans l'honneur qu'ils en reçoivent, mais dans le bon usage qu'ils font de leurs talents. C'est dans le soin et dans la diligence qu'ils apportent avec la grâce, à les ménager, et à les employer si utilement dans leur condition, qu'ils en remportent le fruit et le profit au sortir de cette vie[1]; il n'est pas dans la la louange et dans l'honneur du monde, mais dans la conversion des âmes, ou dans le travail qu'on a entrepris pour ce sujet. C'est en cela qu'ils doivent mettre leur bonheur, s'ils sont sages, et non pas dans ce vain applaudissement des hommes, qui ne regardent que ce qui est humain et naturel. Car, s'il n'y avait que cela, ils seraient malheureux, et la sentence est prononcée contre eux, que, qui a plus reçu, aura un plus grand compte à rendre; celui à qui on a plus donné, doit attendre qu'on lui redemandera davantage[2]; les plus puissants sont ceux qui seront plus sévèrement châtiés, s'ils n'ont pas fait un bon usage de leur puissance. Ce qui doit s'entendre de tous ceux qui ont reçu plus de biens, soit dans l'ordre temporel soit dans l'ordre surnaturel. Ils ont plus de sujet de s'humilier au sujet des biens qu'ils ont reçus, dans la crainte qu'ils ne les aient pas utilement employés, que de s'en estimer heureux. Et nous, quand nous les voyons dans l'honneur, considérés, accueillis par le grand monde, et qu'il nous vient à l'esprit, que nous serions heureux d'être comme eux, disons plutôt en tremblant pour

[1] Dum se a visibilium voluptate custodit, ab iisque etiam alios monendo compescit. *S. Gregor.*

[2] Omni cui multum datum est, multum quæretur ab eo : et cui commendaverunt multum, plus petent ab eo. *S. Luc.* XII.

eux, et en nous réjouissant dans notre pauvreté. Je ne voudrais pas avoir un si grand compte à rendre[1].

DEUXIÈME POINT.

DE CELUI QUI NE REÇUT QUE DEUX TALENTS.

Le second qui, n'ayant reçu que deux talents, en gagna deux autres, les présenta à son maître comme le premier, et en reçut une pareille récompense[2]. Cet homme ne se plaint pas de n'avoir reçu que deux talents. Il ne dit point que s'il en avait eu cinq, il en aurait rendu autant; comme il n'en avait reçu que deux, il n'en rendit pas plus de deux. Mais aussi il les rendit avec autant de fidélité que celui qui en avait reçu davantage. Ce qui doit vous apprendre à vous contenter tellement de votre position, et de la médiocrité des talents ou des grâces que Dieu vous donne, que vous estimiez que tout votre bonheur consiste à n'être pas plus grand ou moindre que vous êtes, ou que vous pouvez être légitimement dans votre vocation.

Prenez garde d'aspirer plus haut par quelque mouvement déréglé de la nature qui veut trop s'élever; mais aussi ne vous négligez pas par un autre mouvement de la nature, qui refuse de travailler et de se donner de la peine. Tenez-vous fidèlement dans l'ordre de Dieu, pour n'en faire ni plus, ni moins qu'il ne veut[3]; et vous reconnaîtrez toujours son ordre et sa volonté à ces trois marques : la première est celle de la nécessité, quand vous ne pouvez, moralement parlant, faire autrement que ce

[1] Sollicitè considerare nos admonet, ne nos qui plus cæteris in hoc mundo accepisse aliquid cernimur, ab auctore mundi gravius inde judicemur. Cùm enim augenter dona, rationes etiam crescunt donorum. Tantò ergo esse humilior, atque ad serviendum Deo promptior quisque debet ex munere, quantò se obligatiorem esse conspicit in reddenda ratione. S. Gregor.

[2] Accessit autem et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi, ecce alia duo lucratus sum : Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui.

[3] Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere, ad sobrietatem, et unicuique sicut Deus divisit mensuram fidei. *Rom.* XII.

qui se présente dans les occasions; la seconde est celle de l'obéissance, quand vos supérieurs disposent ainsi de vous, sans que vous vous y soyez entremis; et la troisième se prend de la capacité et de la disposition naturelle que vous avez, capacité dont les autres sont toujours meilleurs juges que vous. C'est ainsi que, vous accommodant à la nécessité, à l'obéissance et aux talents que Dieu vous a donnés, vous en rendez deux pour deux, et vous vous rendez heureux[1]. Tandis que si vous en vouliez faire plus que vous ne pouvez, selon ces trois marques que vous avez considérées, ou que vous en fissiez moins que vous ne devez dans votre condition, vous tomberiez dans une extrémité vicieuse, et dans tous les malheurs qui en sont la conséquence[2]. Car, encore qu'il ne semblât pas qu'il y eût beaucoup d'excès ou de défaut dans votre vie, ou dans votre occupation, néanmoins, eu égard à l'ordre et à la modération que vous deviez tenir dans votre état, ce qui ne paraîtrait que peu ou rien dans un autre, sera regardé par Dieu comme un excès ou un défaut[3]. Et quelque soit ce bien prétendu, ce ne sera qu'un vice, puisque vous ne serez plus dans l'ordre qui vous a été assigné, et qu'ayant quitté le droit chemin, vous ne pouvez vous trouver que dans une extrémité très-dangereuse[4]. Oh! que cette instruction est utile, puisque tout le progrès que nous pouvons faire dans notre vocation consiste à avancer selon la mesure des grâces, et des moyens que nous avons reçus! Mon âme, c'est donc à nous à remercier notre Dieu, de n'avoir pas plus de talents qu'il ne lui a plu de nous en donner; mais aussi c'est à nous de considérer si nous ne faisons pas plus ou moins qu'il ne veut de nous.

[1] Habentes donationes secundum gratiam quæ data est nobis, differentes. Ibid. V, Greg. XXVIII *Mor.* VIII.

[2] Noli esse justus multum, neque plus sapias quam necesse est. *Eccli.* VII.

[3] Non omnia omnibus expediunt *Eccli.* VII.

[4] Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me. *Psal.* CXXX.

TROISIÈME POINT.

DE CELUI QUI N'AYANT REÇU QU'UN TALENT, LE CACHA AU LIEU DE L'EMPLOYER.

Le troisième, qui ne reçut qu'un talent, alla le cacher aussitôt, et quand il fallut comparaître devant son maître et en rendre compte comme les autres, il le rapporta tel qu'il l'avait reçu, sans y avoir rien ajouté par son travail; et en le rendant il ne donna pas d'autre raison de sa conduite, sinon que sachant qu'il avait affaire à un maître fâcheux, qui moissonnait là où il n'avait rien semé, et qui exigeait de ses serviteurs plus qu'ils ne lui devaient, il s'était contenté de conserver son talent, sans oser le hasarder, de peur de le perdre et d'en porter la peine[1].

Allez, serviteur méchant et paresseux, lui répondit alors son maître, votre excuse se tourne contre vous; vous vous êtes condamné par votre propre bouche, je ne veux que votre témoignage pour vous faire votre procès. Puisque vous saviez que vous aviez à faire à un maître si rigoureux, ne deviez vous pas le respecter, et vous acquitter de la commission qu'il vous avait donnée, en faisant profiter votre talent? Aussitôt il commande qu'on se saisisse de ses biens, s'il lui en restait, et de sa personne même; qu'on lui mît les chaînes aux mains et les fers aux pieds, et qu'on le jetât dans une prison pour y déplorer sa paresse, et pour y servir d'exemple et de terreur à tous les fainéants.

Remarquez que toute la faute de ce malheureux vint de ce

[1] Accedens autem et qui unum talentum acceperat, ait Domine, scio quia homo durus es, metis ubi non seminasti, et congregas ubi non sparsisti, et timens abii, et abscondi talentum tuum in terra, ecce habes quod tuum est. Respondens autem Dominus ejus dixit ei : Serve male et piger, sciebas quia meto ubi non semino, et congrego ubi non sparsi : oportuit ergo te committere pecuniam meam nummulariis, et veniens ergo recepissem utique, quod meum est, cum usura. Tollite itaque ab eo talentum, et date ei qui habet decem talenta : omni enim habenti dabitur et abundabit : ei autem qui non habet, et quod videtur habere, auferetur ab eo. Et inutilem servum ejicite in tenebras exteriores, illic erit fletus et stridor dentium.

qu'il s'était imaginé qu'il courait un trop grand danger, ayant affaire, comme il le dit, à un maître qui lui semblait trop dûr et peu accommodant, pour oser rien entreprendre qui fût sujet au hasard et à quelque fâcheux événement. N'était-ce pas une pure imagination et une vraie folie, puisqu'il avait ordre exprès d'employer son talent, et que c'était le perdre de ne pas l'employer?

Mais vous-mêmes, n'agissez-vous pas ainsi quand vous vous imaginez, que vous ne pourriez sans inconvénient être plus retenu; que vous passeriez pour faible d'esprit, si vous ne parliez légèrement, comme les autres, quoique votre conscience vous en détourne?... N'est-ce pas votre imagination, qui vous fait accroire que vous n'êtes pas aussi bien vu que les autres par vos supérieurs, qui avancent ceux qu'il leur plaît, et que pour vous, qui ne savez point leur faire la cour, vous en êtes rebuté?... N'est-ce pas elle encore qui vous fait dire qu'on vous donne à faire ce que les autres refusent, et que, sous prétexte que vous êtes obéissant, on abuse de votre patience; qu'on exige de vous ce que vous ne pouvez pas, et qu'on ne vous emploie pas à ce que vous pourriez?... Votre imagination va encore plus avant, et elle vous persuade que ce n'est pas votre intérêt qui vous fait parler ainsi; qu'il y en a d'autres qui s'en plaignent, que de plus sensés que vous sont de cet avis, qu'ils condamnent le procédé de ceux qui vous gouvernent et trouvent que vous avez raison, et que vous êtes obligé en conscience de représenter vos griefs, de vous plaindre, de vous excuser de ce que l'on vous fait faire, de demander d'autres emplois; qu'il y va du repos de votre conscience, que vous ne pouvez servir Dieu et faire votre salut dans ces offices dont on vous charge; que vous vous connaissez mieux que pas un, qu'on ne sait pas la peine qu'il y a en cet état, qu'il est bien facile à ceux qui n'y ont pas passé d'en discourir comme bon leur semble. Enfin, si jamais vous avez eu quelque mécontentement, souvenez-vous des pensées et des murmures qui vous ont échappés, et reconnaissez que ce n'a été qu'une fausse imagination de votre esprit....

Que si vous parlez de repos et de conscience, qui sont les plus beaux mots que vous permet votre mécontentement, vous vous accusez vous-même, comme ce pauvre malheureux de notre parabole. Car si vous aimiez votre repos, vous ne donneriez pas cette liberté à votre imagination, de vous troubler ainsi ; et si vous chérissiez votre conscience, vous craindriez d'offenser Dieu par tous ces murmures, qui ne s'arrêtent pas seulement à la personne de ceux qui vous gouvernent, mais qui remontent jusqu'à la Providence divine qui permet un tel gouvernement [1]; et si vous osiez parler clairement et ouvertement, vous diriez que Dieu vous traite trop durement et qu'il a tort.

Pendant ce temps-là, que faites-vous ?... Que deviennent les grâces de Dieu, et les moyens qu'il vous avait donnés de le servir ?... Tout demeure inutile, car vous vous imaginez qu'on ne vous emploie pas selon votre talent, et ainsi vous ne faites qu'à regret, et sans mérite le peu que vous faites [2] ; vous ne pensez qu'à ce que votre imagination vous représente de plus avantageux à votre honneur, ou qui revient le mieux à votre humeur, comme si c'était là votre talent. Et en attendant votre travail devient oisiveté, votre vie un sommeil, et votre mort et le payement de vos folies passées [3]. Ah ! qu'il y en a qui se seraient enrichis avec peu, s'ils avaient voulu se laisser conduire, ou s'ils avaient travaillé selon la raison et la grâce, plutôt que d'après leur imagination et leur caprice !... C'est là ce qui a perdu ce serviteur qu'on traite si mal dans notre parabole, mais il le mérite bien. Et c'est là ce qui vous perd, et vous prive du fruit et du contentement, que vous recueilleriez de vos petits travaux [4]. Voilà ce qui vous met en danger de plus grands malheurs, si vous n'y prenez garde. Mais vous méritez encore

[1] Nos enim quid sumus? Nec contra nos est murmur vestrum, sed contra Dominum. *Exod.* XVI.

[2] Usquequò marcetis ignavia? *Jos.* XVIII.

[3] Desideria occidunt pigrum, noluerunt enim quidquam manus ejus operari; tota die concupiscit et desiderat. *Prov.* XXI.

[4] Cogitationes robusti semper in abundantia : omnis autem piger semper in egestate est. *Prov.* XXI.

mieux que lui d'être châtié, car vous avez l'exemple de son châtiment, qui vous nuira autant pour rendre votre paresse plus criminelle, qu'il pouvait vous servir pour l'amender, si vous eussiez voulu en profiter.

Mon âme, ne disons pas après cela, que si nous ne faisons pas le bien, du moins nous ne faisons point de mal ; car il n'y a que trop de mal à nous plaindre, comme notre orgueil nous y pousse ; et ce serviteur ne fut pas tant châtié pour le mal qu'il avait fait; que pour n'avoir pas fait le bien qu'il devait faire.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du serviteur qui avait reçu cinq talents.

Toute la parabole des talents, qui vous est proposée, doit servir d'un nouveau motif à votre vigilance, afin que vous fassiez fructifier les dons et les grâces que vous avez reçus de Dieu, à l'exemple de ces bons serviteurs, qui sont loués et récompensés par leur maître; ou de peur de les perdre comme ce paresseux qui est si maltraité. Vous pourrez néanmoins apprendre de chacun de ces trois serviteurs quelque particularité qui sert à cette vigilance. Apprenez donc du premier, qui semble être le plus heureux de tous, parce qu'il a reçu plus de talents, que ce n'est pas tant parce qu'il a reçu beaucoup de dons, et de qualités qui l'ont fait admirer, qu'il a mérité d'être estimé heureux, mais parce qu'il a su en faire un bon usage et en tirer profit. Autrement il eût été le plus malheureux, parce qu'il aurait eu un plus grand compte à rendre. Et partant, si vous êtes des mieux partagés, craignez et humiliez-vous plutôt que de vous énorgueillir; car quand il n'y aurait que l'orgueil avec tous vos talents, elle seule est capable d'en empêcher le fruit. Que si vous n'êtes pas de ces plus grands du monde, portez-leur plus de compassion que d'envie ; ne regardez pas tant à ce qu'il ont reçu, qu'à ce qu'ils doivent rendre.

DEUXIÈME POINT.

De celui qui n'en avait reçu que deux.

Instruisez-vous aussi par l'exemple du second, qui n'avait reçu que deux talents, et qui en ayant rendu autant, mérita d'être aussi bien récompensé à proportion de son travail que le premier. Apprenez, en outre, que c'est ainsi qu'il faut se contenter dans sa condition, quoique mé-

diocre, sans se porter indiscrètement plus haut ou plus bas que l'ordre ne le permet. Car ce serait se jeter dans des extrémités également vicieuses, et quelque beau dessein que ce puisse être, ce ne sera jamais qu'un désordre, s'il est opposé à ce que vous devez faire. Vous reconnaîtrez qu'il est dans l'ordre par ces trois règles : l'une est prise de la nécessité, l'autre de l'obéissance, et la troisième de votre capacité, dont votre supérieur est toujours meilleur juge que vous. On offense plutôt Dieu qu'on ne l'honore, quand on prétend lui donner plus de gloire qu'il n'en veut. C'est se perdre que d'essayer à sauver son prochain par un moyen qui est au-dessus de ses forces. Tenez-vous en votre lieu, dit le Sage [1], et quand vous ne feriez qu'obéir, votre obéissance vaudra mieux que tous les sacrifices et toutes les conversions prétendues.

TROISIÈME POINT.

Du troisième qui, n'en ayant reçu qu'un, le cacha.

Le troisième serviteur qui ne reçut qu'un talent, n'en fit rien de bon pour lui. Mais son exemple sera utile si vous en prenez occasion de mieux faire que lui. Tout son malheur ne vint que de ce qu'il s'imagina faussement qu'il courait le danger de perdre son talent, s'il l'exposait, et qu'il était responsable de sa perte devant son maître, qui était peu accommodant. Pauvre insensé, de se laisser ainsi plutôt mener par son imagination que par sa raison ! Que ne voyait-il que cacher son talent, c'était le perdre; que de n'en pas user, c'était en abuser ? Mais vous, que ne prenez-vous garde à tant de semblables imaginations qui vous transportent, et qui vous font perdre tous vos emplois, en les remplissant mal, sous prétexte que vous vous occuperiez plus utilement ailleurs ? Ne voyez-vous pas que vous ne gagnez rien, et que même vous perdez ce peu que vous avez ? Oh ! qu'il est bon d'écouter toujours la raison, et de suivre la grâce, puisqu'il est si mauvais et si dangereux de se laisser emporter à la mauvaise humeur.

[1] Confide in Deo et mane in loco tuo. *Eccli.* XI.

SAMEDI,

DE L'ARRÊT QUI SERA PORTÉ AU JUGEMENT DERNIER, ET DE SON EXÉCUTION.

D'OU L'ON TIRE UN DERNIER MOTIF DE VIGILANCE, POUR TOUTES LES OCCASIONS QUI SE PRÉSENTENT DE FAIRE DES BONNES OEUVRES.

Venez les bien-aimés de mon Père, venez prendre possession du royaume, qui vous est préparé dès le commencement du monde.

Retirez-vous de moi, maudits, et allez dans ces feux éternels, qui sont allumés pour le démon et ses complices [1].

Le Sujet de la méditation qui est tiré du jugement dernier, est si propre au dessein de la semaine touchant la vigilance que, sans rapporter ce qui a été dit au dimanche précédent, et sans toucher à ce que nous considérerons demain, nous remarquerons seulement dans l'arrêt qui sera porté dans ce grand jour, un dernier motif pour nous obliger à veiller très-particulièrement sur toutes les occasions qui se présentent en cette vie, de faire des bonnes œuvres. Et parce que nous jugeons maintenant de ces occasions, tout autrement qu'il n'en sera jugé alors,

La Fin de la méditation, sera d'apprendre à régler en cette vie notre jugement, touchant les bonnes œuvres sur celui qui se doit faire en l'autre; et à veiller tellement sur les occasions qui se présentent de les pratiquer, que nous nous y comportions maintenant, comme nous verrons au jugement qu'il fallait le faire.

La Forme est en ces trois points, selon les trois divers ordres de personnes qui assisteront au jugement dernier.

1° Le premier ordre comprend ceux qui doivent juger avec Notre-Seigneur.

2° Le second, ceux qui seront récompensés de leurs bonnes œuvres.

3° Le troisième, ceux qui seront condamnés.

[1] Venite benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi..... Discedite à me maledicti in ignem æternum qui paratus est Diabolo et Angelis ejus. *S. Matth.* XXV.

PREMIER POINT.

LE PREMIER ORDRE COMPREND CEUX QUI DOIVENT JUGER AVEC NOTRE-SEIGNEUR.

La dernière et la plus puissante de toutes les considérations dont Jésus-Christ se sert pour éveiller notre vigilance, est celle du jugement définitif, qui doit avoir lieu à la fin des siècles. Ce fut à la suite des autres discours, qu'il entretint ses Apôtres sur ce sujet, en leur disant : Que quand il viendrait dans toute sa majesté, accompagné de ses anges, pour tenir l'assemblée générale du genre humain, il paraîtrait dans un lieu éminent, comme dans son lit de justice, et rangerait les hommes de chaque côté de lui, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs[1].

Auparavant il avait assuré ses Apôtres qu'ils seraient ses assesseurs pour juger avec lui les douze tribus d'Israël[2], et maintenant qu'il nous parle expressément de la séparation de ceux qui doivent être jugés, les uns devant être à sa droite, et les autres à sa gauche, nous sommes obligés de croire qu'il y aura pour le moins trois rangs, ou trois ordres de personnes, qui assisteront à ce dernier jugement. La considération de ces trois divers ordres, peut nous servir beaucoup pour la fin que nous nous sommes proposée dans cette méditation, qui est de réformer le mauvais jugement, que nous faisons en cette vie des choses présentes, sur celui qui se fera en l'autre, et de veiller dans les occasions de bien ou de mal faire, qui se présentent à toute heure, pour en juger, et pour nous y comporter selon que nous allons l'apprendre, par la considération de ce qui se passera dans ces trois ordres.

[1] Cum autem venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes Angelicum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ, et congregabuntur ante eum omnes gentes : et separabit eos ab invicem, sicut Pastor segregat oves ab hœdis, et statuet oves quidem a dextris suis, hœdos autem a sinistris. *S. Matth.* XXV.

[2] Amen dico vobis quod vos qui secuti estis me, in regeneratione, cum sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim judicantes duodecim tribus Israël. *S. Matth.* XIX.

Judicabunt nationes, et dominabuntur populis. *Sap.* III.

Le premier est composé de ceux qui seront élevés à l'honneur de juger les autres avec le souverain Juge, puisque lui-même veut leur faire cet honneur, ainsi qu'il le promit à ses Apôtres, comme nous le disions; et l'Ecriture sainte nous l'affirme aussi expressément des autres Saints que des Apôtres, et de Jésus-Christ même[1]. Ne craignez point que pour avoir des associés, il perde rien de sa grandeur et de sa majesté; mais considérez plutôt que c'est par là qu'il fera éclater davantage sa bonté, sa sagesse et sa justice. Sa bonté, en élevant à un si haut degré d'honneur ses serviteurs, et en leur communiquant une si noble partie de sa grandeur. Sa sagesse, en faisant que ceux qui ont été moqués, jugés et condamnés par le monde, lorsqu'ils vivaient sur la terre, et qu'ils servaient Dieu dans l'humilité, la pauvreté et la patience, soient établis les juges de ces moqueurs, et que tout le monde voie à découvert, ce qu'il n'a jamais pu se persuader quand on lui en parlait, que pour être grand un jour, il fallait maintenant se faire petit, qu'il fallait passer par les mépris, et que pour juger le monde, il fallait être jugé et condamné par le monde. Sa justice n'y éclatera pas moins que sa sagesse, en ce que les hommes jugeront les hommes; ils montreront qu'ils sont injustement condamnés, ils justifieront la justice de Dieu, s'il faut ainsi parler, en protestant contre tous les impies, que c'est à tort qu'ils s'excusent ou qu'ils accusent Dieu; car ils ont été hommes comme eux, ils ont eu les mêmes obstacles qu'eux, ils ont vécu dans une chair fragile, et

[1] Dominus ad judicium veniet cum senibus populi sui, et principibus ejus. *Isa.* III.

Venit antiquus dierum, et judicium dedit sanctis Excelsi, et tempus advenit, et regnum obtinuerunt sancti. *Danti.* VII.

Sciendum namque est omnes qui ad exemplum Apostolorum sua reliquerunt omnia, et secuti sunt Christum, judices cum eo venturos, sicut etiam omne mortalium genus est judicandum. Quia enim duodenario sæpenumero solet in scripturis universitas designari per duodecim sedes Apostolorum omnium universitas judicantium, et per duodecim tribus Israël, universitas eorum qui judicandi sunt, ostenditur. *Beda.*

Hæc est perfectorum gloria singularis, inter ipsos etiam eminere fideles, et cæteris quoque salvandis præeminere, authoritate judiciariæ potestatis. S. Bern: S. Gregor. XXVI *Mor.* XX.

au milieu d'un monde corrompu, comme eux; et que s'ils ont eu les moyens de se sauver, ces mêmes moyens ne leur ont pas été refusés. Ils leur prouveront que c'est leur faute s'ils ne s'en sont pas servis, que ce n'est que leur orgueil, leur avarice, leurs plaisirs et leur amour-propre qui les ont perdus, par conséquent, ils n'ont qu'à s'accuser eux-mêmes.

Oh! qu'elle confusion pour ces âmes damnées, de se voir ainsi condamnées par leurs semblables!... Quel bonheur pour ces âmes bienheureuse de servir de témoins à leur Seigneur!... Quelle gloire pour ce Seigneur que sa bonté, sa sagesse et sa justice, soient ainsi manifestées et publiées à la confusion de tous ses ennemis!... N'est-ce pas ce qu'il leur avait prédit, lorsqu'il vivait sur terre, et qu'il disait : Vos enfants seront vos juges[1]. Ce n'était pas seulement contre les Juifs qu'il parlait, mais encore contre les mondains, qui n'ont regardé les Saints que comme des enfants, des gens simples, des esprits faibles et de pauvres personnes. Mais enfin ces enfants seront leurs juges.

Recueillez maintenant le fruits de ces réflexions conformément à la fin que vous vous êtes proposée, qui est d'apprendre à réformer le jugement erroné, que le monde porte en cette vie, des choses présentes, sur celui qui se fera dans l'autre vie, et à veiller dans les occasions pour n'être pas surpris par ce faux jugement. Quelle différence n'y a-t-il pas entre le trône de Salomon et la crèche de Jésus-Christ? entre le mauvais riche et le pauvre Lazare? entre la vie des Apôtres et celle des libertins?... Vous voyez bien que le ciel n'est pas plus éloigné de la terre, que les pensées et les voies de Dieu ne le sont de celles du monde[2]; vous voyez bien que la pauvreté, l'humilité et les souffrances de la crèche, de Lazare, des Apôtres et des Saints, sont le rebut du monde, qui n'estime que les richesses et les grandeurs. Mais avez-vous vu comment cet enfant né dans la crèche jugera Salomon? Comment Lazare jugera le mauvais

[1] Ideo ipsi judices vestri erunt. *S. Matth.* XII.

[2] Quid in hoc mundo stultius quàm sua deserere, et quid in æternitate nobilius quàm cum Deo judices venire? S. Greg. XX *Mor.* XVI.

riche? Comment les Apôtres et tous ceux qui auront été les plus humbles, les plus pauvres et les plus méprisés jugeront les plus riches, les plus grands et les premiers du monde[1] ? Eh bien, quel jugement ferez-vous maintenant de la pauvreté en comparaison des richesses, et de l'humilité au prix des dignités? Ne voyez-vous pas que le monde se trompe dans le jugement qu'il en forme, puisque cette pauvreté devient si riche, et cette humilité si relevée? Ne faut-il pas que vous soyez constamment sur vos gardes, pour ne point vous laisser aller à ce faux jugement qui règne dans le monde? Et n'est-ce pas un assez puissant motif d'y veiller et d'y prendre garde, que de considérer ce changement, qui doit arriver dans ce grand jour où toutes choses seront jugées selon la vérité? Concluez donc que, puisqu'il y a un jour fixé pour porter un jugement sain et vrai des choses, il faut attendre ce jour pour en juger, et non pas le faire maintenant; ou que s'il en faut juger maintenant, il faut alors régler son jugement sur celui qui sera prononcé à ce dernier jour.

DEUXIÈME POINT.

DE CEUX QUI SERONT RÉCOMPENSÉS

Le second ordre est composé de ceux qui seront placés à la droite du Juge, qui ne seront jugés que pour être récompensés de leurs bonnes actions, et qui mériteront d'entendre de la bouche du souverain Juge ces paroles si consolantes : Venez les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé avant les siècles; car vous m'avez donné à manger et à boire quand j'ai eu faim et soif; vous m'avez retiré dans votre maison, lorsque j'étais un pauvre voyageur; vous m'avez revêtu quand j'étais nu, et visité lorsque j'étais malade; et enfin, c'est vous qui êtes venu me voir dans la prison. Mais quand est-ce, Seigneur, lui diront-ils, quand est-ce que nous

[1] Judicium pauperibus tribuit. *Job.* XXXVI.

Quin quantò huic mundo magna humilitate, despecti sunt, tantò tunc acceptis sedibus majore culmine potestatis excrescunt. Idem XXVI *Mor.* xx.

vous avons vu dans ces nécessités, et que nous vous avons secouru? Et le roi leur répondant, les assurera qu'ayant pris tous les hommes pour frères, il était dans la personne du pauvre, et que toute les fois qu'ils avaient porté secours au malheureux, c'était à lui qu'ils avaient procuré du soulagement[1].

Voyez-vous encore le jugement qui se fera des personnes qui sont maintenant dans la misère et dans l'affliction? Voyez-vous comment on parlera des bonnes œuvres, qui auront été faites pour les soulager?... Avez-vous entendu que faire du bien à un pauvre, c'était comme si on donnait à Jésus-Christ dans sa grande nécessité?... Mais est-là le jugement qu'en porte le monde? Traite-t-on les pauvres et les voyageurs, comme on traiterait la personne même de Jésus-Christ, si on le voyait à sa porte, ou dans les rues?... Y a-t-il un chrétien qui ne s'estimât heureux d'employer tous ses biens pour l'assister? Et s'il faut donner une petite pièce de monnaie à un pauvre, combien se fait-on prier auparavant, avec quelle répugnance et quel regret laisse-t-on s'échapper de ses mains quelque pièce d'argent? Et néanmoins c'était Jésus-Christ à qui on faisait cette aumône! C'est ce qu'il reconnaitra et récompensera au dernier jour, comme si elle était faite à sa propre personne.

Mais le monde ne considère pas cela, ne jugeant que selon l'apparence extérieure, il ne voit dans le pauvre qu'un importun, dont la vue lui est désagréable, et ne s'arrêtant qu'au sentiment pénible qu'il éprouve, ou il le méprise, ou il en détourne les yeux, ou il lui jette quelques sous à regret, et puis c'est tout[2].

[1] Tunc dicet Rex his qui a dextris ejus erunt. Venite benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. Esurivi enim et dedistis mihi manducare: sitivi et dedistis mihi bibere: hospes eram, et collegistis me nudus et cooperuistis me: infirmus et visitastis me, in carcere eram et venistis ad me. Tunc respondebunt ei justi dicentes: Domine, quando te vidimus esurientem, et pavimus te? sitientem, et dedimus tibi potum? quando autem te vidimus hospitem et collegimus te? aut nudum, et cooperuimus te, aut quando, te vidimus infirmum, aut in carcere, et venimus ad te! Et respondens. Rex dicet illis: Amen dico vobis, quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.

[2] Qui illius perfectionis de venditis rebus suis consilium tam grande tamque præclarum, et tamen à damnabilibus immunes criminibus, esurientem Chris-

N'est-ce pas ainsi que vous vous comportez à l'égard de tous ceux qui ne vous plaisent pas naturellement? S'il faut supporter leurs infirmités, s'il faut être doux avec ceux qui sont grossiers, s'ils faut faire du bien aux personnes qui vous déplaisent, comment le faites-vous? Et d'où vient que vous vous y comportez de si mauvaise grâce[1]?... N'est-ce pas parce que vous vous laissez aller à ce mauvais jugement du monde, qui ne juge que par les sens? Mais apprenez, par le jugement dernier qui s'en fera à juger autrement, à veiller dans les occasions, pour prévenir ce mauvais jugement des sens, et pour vous conformer à celui que vous savez être infaillible, et que vous serez un jour si content d'avoir suivi, que tout votre bonheur éternel sera d'avoir suivi en cette vie le jugement, qui doit se faire dans l'autre.

TROISIÈME POINT

DE CEUX QUI DOIVENT ÊTRE COMDAMNÉS

Enfin les troisièmes qui comparaîtront au jugement universel, sont les boucs, les infâmes, les impies, et tous ceux qui doivent recevoir leur condamnation, et entendre ce coup de tonnerre qui les foudroiera dans les enfers : Allez, maudits, brûler à tout jamais dans ces feux éternels, qui ont été allumés pour le premier ange rebelle, et pour tous ceux qui l'ont imité dans sa révolte[2]. Car, vous avez été si impitoyables, que vous n'avez pas voulu me soulager dans la nécessité où vous m'avez vu dans la personne des pauvres, des prisonniers, enfin de tous

tum paverunt, non sedebunt, quidem cum Christo sublimiter judicaturi, sed ad ejus dexteram stabunt misericorditer judicandi. S. August., epist. LXXXIX.

[1] Nolite avertere faciem tuam ab ullo paupere; præmium enim bonum tibi thesaurizas in die necessitatis. Fiducia magna erit coram summo Deo eleemosyna omnibus facientibus. *Tob.* III.

[2] Tunc dicet et his qui à sinistris erunt : Discedite a me maledicti in ignem æternum qui paratus est diabolo, et angelis ejus. Esurivi enim et non dedistis mihi manducare : Sitivi, et non dedistis mihi potum . hospes eram et non collegistis me : nudus et non cooperuistis me, infirmus et in carcere, et non visitastis me : Tunc respondebunt ei et ipsi dicentes : Domine, quando te vidimus esurientem, aut hospitem, aut nudum, aut in carcere, et non ministravimus tibi ? Tunc respondebit illis dicens : Quandiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis.

les affligés, qui sont mes membres vivants, et dans lesquels vous m'avez méprisé et offensé.

Ce n'est pas qu'il n'y ait que ceux qui sont sans compassion qui seront condamnés, puisque tous ceux qui meurent en péché mortel portent avec eux leur crime et leur condamnation ; mais c'est que parmi les autres crimes, il leur reprochera particulièrement celui-ci, parce s'ils eussent fait miséricorde pendant leur vie, il leur aurait fait aussi miséricorde avant de mourir ; et ainsi le juge leur reproche en particulier, d'avoir négligé l'occasion qu'ils avaient de se racheter de tous leurs autres crimes. Ce n'est pas non plus qu'ils n'aient jamais fait d'aumônes, ni aucun bien ; mais c'est qu'ils n'en ont pas fait comme ils le devaient, aux personnes et dans les occasions qui se sont présentées. Vous pouvez par là reconnaître combien il est nécessaire de veiller sur ces occasions de faire des bonnes œuvres, qu'il s'agisse d'aumônes, ou de tout autre service qu'on peut rendre au prochain ; parce que ce sont des occasions que Dieu nous envoie à dessein, pour pouvoir satisfaire à nos péchés, et si nous y manquons, nous nous mettons en danger de n'y satisfaire jamais [1]. Mais aussi si nous ne veillons soigneusement, nous y manquerons souvent ; car nous nous ferons trop souvent accroire, selon les idées et le jugement du monde, que nous ne sommes pas obligés à ces bonnes œuvres, dans toutes les occasions qui se présentent ; qu'on n'y pourrait pas suffire ; qu'il y a de mauvais pauvres, que c'est les entretenir dans leur méchanceté ; que ceux qui nous font du mal abusent de notre patience, et regardent comme une faiblesse notre facilité à pardonner ; qu'on passerait aux yeux du monde pour un poltron, et pour un homme indigne de vivre, si on ne soutenait son honneur, quand on est offensé.

N'est-ce pas ainsi que parle le monde ? et ne se trompe-t-il pas en tenant ce langage ?... Or, pour ne point s'y laisser trom-

[1] Ideo et dextris, eleemosynas ab eis factas, se imputaturum esse prædixit, ut hic ostenderet, quantum valeant eleëmosynæ ad priora delenda peccata, non ad perpetua impunè committenda. S. August. XXI *Civit.* XXVII.

per, ne faut-il pas être sur ses gardes? ne faut-il pas craindre raisonnablement en toute occasion, que ce ne soit celle-là que notre Seigneur vous envoie pour satisfaire à vos péchés, ou pour mériter les grâces, qu'il veut vous donner par le moyen de cette bonne œuvre? Qui vous a dit que cette occasion qui se présente de pardonner, ou d'assister cet affligé, ne soit pas celle dont il doit vous parler au jugement, et qui sera cause de votre condamnation [1]. N'est-ce pas absolument qu'il a dit, j'étais nu, et tout le reste, pour vous faire entendre qu'il ne faut point attendre d'autre occasion pour le vêtir, que toutes celles où vous voyez un pauvre sans vêtement? Car, pourquoi vous en ferait-il plutôt le reproche pour une occasion, que pour une autre? Si vous dites que c'est quand il n'y a que vous à l'assister, et qu'autrement le pauvre mourrait si vous ne l'assistiez pas; vous dites vrai, mais vous ne dites rien pour vous dispenser dans cette occasion; car que savez-vous s'il n'est pas dans l'extrémité, et dans le danger de mourir? Que savez-vous si d'autres ont le moyen et la pensée de l'assister comme vous?... Et enfin, quoique les autres en aient autant le moyen que vous, si on comptait ainsi l'un sur l'autre pour s'exempter de l'obligation d'assister ceux qui en ont besoin, on ne s'y trouverait presque jamais obligé; car on dirait toujours qu'il y en a d'autres, qui peuvent le faire aussi bien que nous [2]? et cependant, que deviendra ce jugement : *J'avais faim, et vous ne ne m'avez point donné à manger : Ce que vous avez refusé à un pauvre c'est à moi que l'avez refusé!* Lui direz-vous que vous n'y étiez pas obligé? Mais pensez-vous donc que cette excuse soit acceptée? C'est de quoi vous devez vous informer fort exac-

[1] Ne dicas amico tuo : Vade et revertere, cras dabo tibi, cum statim possis dare. *Prov.* III.

Non protrahas datum angustianti. *Eccli.* IV.

Date omnibus, ne cui non dederitis, ipse sit Christus. S. Aug. homel, L. n. 39.

[2] Rationem contribulati ne abjicias, et non avertas faciem tuam ab egeno. Ab inope ne avertas oculos tuos propter iram, et non relinquas quærentibus tibi retro maledicere : maledicentis enim tibi in amaritudine animæ, exaudietur deprecatio illius : exaudiet autem eum, qui fecit illum. *Eccli.* IV-6.

tement, pour savoir à quoi vous pourriez être obligé, de peur de vous tromper. Car le monde et la nature corrompue, nous font juger tout autrement, qu'on ne le fera dans le vrai jugement qui doit s'en faire ; et c'est à la vigilance de réformer ce faux jugement du monde, pour vous conformer à celui de Jésus-Christ.

Mon Dieu, j'ai pensé quelquefois que ceux-là étaient heureux qui avaient des richesses pour les distribuer en aumônes ; masi en voyant le danger qu'il y a, de ne faire ces aumônes que selon qu'on le juge à propos, et non pas selon que vous le voulez ; j'estime ceux-là plus heureux qui n'ont rien à donner, et qui se sont dépouillés de tout, une bonne fois, pour se donner entièrement à vous [1].

Mon âme, il ne reste plus rien dans l'Evangile à méditer que ces paroles effroyables, qui indiquent l'exécution des deux arrêts qui ont été portés ; ce sont celles-ci : Les damnés seront plongés aussitôt dans leur supplice éternel, et les justes seront reçus dans la vie éternelle [2]. Oh ! que de saintes pensées on peut se former à ce sujet ! car c'est nous qui serons infailliblement du nombre ou de ces damnés, ou de ces bienheureux...

Mais la meilleure pensée que nous puissions avoir, est celle qui accompagne et qui règle toutes nos actions, comme nous voudrions les avoir faites à l'heure où nous entendrons ces arrêts décisifs de notre éternité.

[1] Quomodo namque à vobis exigat Deus quod pro ipsius amore relictum est ? S. Bern. fuse ser. III in *Psal.* : *Qui habitat.*

[2] Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De ceux qui jugeront avec Notre-Seigneur.

Le dernier motif de la vigilance se prend du jugement dernier, où tous les hommes doivent s'assembler, ils y seront rangés en trois ordres.

Le premier comprendra ceux qui auront l'honneur de juger avec le souverain Juge, qui en sera d'autant plus honoré, qu'il manifestera davantage sa bonté, sa sagesse et sa justice, en faisant que les hommes jugent les hommes. Les méchants en cette vie jugent les bons ; mais dans l'autre, les bons jugeront les méchants. Les méchants estiment que la bonté des personnes vertueuses, n'est que faiblesse d'esprit et manque de courage ; mais les bons jugeront que ce jugement des méchants n'est qu'impiété et libertinage. Mon âme, apprenons à juger et à parler comme il faut, du bien et du mal, des vertus et des vices. Si nous nous arrêtons à ce que dit le monde en cette vie, de certaines vertus telles que la simplicité et l'humilité, nous les mépriserons ; mais dans l'autre, les simples et les humbles nous jugeront et nous condamneront ; car ce sont les vertus propres des saints. C'est n'avoir ni jugement ni foi, de juger ici de la vertu, pour se faire condamner pour toujours par ceux qui sont vertueux. C'est pourquoi, mon âme, il faut veiller pour n'être point surpris par ce faux jugement, et pour le réformer par celui qui se fera au dernier jour, car on y jugera sainement de toutes choses.

DEUXIÈME POINT.

De ceux qui sont récompensés.

Le second ordre sera formé de ceux qui seront récompensés de leurs bonnes œuvres, et qui mériteront d'entendre ces heureuses paroles : *Venez les bien aimés de mon père, venez prendre possession du royaume qui vous est préparé ; car j'ai été dans la nécessité, et vous m'avez assisté en soulageant les pauvres.* Le croirait-on qu'un pauvre fut Jésus-Christ? on sait bien que Jésus-Christ a été pauvre, et on l'eût volontiers soulagé dans son besoin; mais qu'un pauvre soit Jésus-Christ, on n'en croit rien, car on ne le renverrait pas comme on le fait, si on le croyait réellement. Et néanmoins c'est la vérité qui l'a dit, mais la nature corrompue en juge autrement ; et si nous ne veillons soigneusement pour réformer ce mauvais jugement, nous ne regarderons jamais Jésus-Christ dans notre prochain, comme il veut y être considéré; car la nature a trop mauvaise vue pour l'y voir, et il n'y a que la foi et la vertu de vigilance qui nous le fassent découvrir.

TROISIÈME POINT.

De ceux qui seront condamnés.

Ceux qui composeront le troisième ordre, n'entendront que la funeste condamnation de leur impiété, pour n'avoir point voulu faire miséricorde à ceux qu'ils ont vus dans la misère ; et pour cela ils se sont rendus indignes de recevoir les grâces, qui les eussent retirés de leurs autres péchés. Ce n'est pas qu'ils n'aient peut-être fait parfois quelque bien; mais c'est qu'ils n'en ont pas fait autant qu'ils le devaient, selon les occasions que Notre-Seigneur leur avait présentées. C'est pourquoi on nous dit qu'il faut particulièrement veiller et prendre garde dans ces occasions, de peur que renvoyant mal à propos un pauvre, ce ne soit de celui-là, et dans cette rencontre que Jésus vous dira : *J'avais faim, et vous ne m'avez point donné à manger, quand je vous le demandais.* Oh ! que direz-vous alors qui puisse vous excuser ? en attendant, les arrêts s'exécuteront; les uns s'en iront dans leur supplice, et les autres dans leur bonheur pour une éternité.

Voilà tout ce qui nous reste de l'Evangile à considérer ; or, nous ne devons pas seulement le faire dans la méditation ; or encore dans l'action, afin d'accomplir tout ce que nous voudrions avoir fait au jour où nous seront jugés pour toute l'éternité.

MÉDITATIONS

POUR LES FÊTES DES SAINTS

QUI PEUVENT TOMBER

PENDANT LA DERNIÈRE SEMAINE

APRÈS LA PENTECOTE.

VINGT-ET-UNIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

PRÉSENTATION DE LA SAINTE-VIERGE.

J'ai été comme un olivier très-fertile, planté dans la maison de Dieu ; j'ai espéré en sa miséricorde pour toute l'éternité [1].

Le Sujet est fondé sur ces paroles et sur ce que dit saint Jean Damascène [2], que la sainte Vierge ayant été présentée à Dieu dans le temple, y fleurit en toute sorte de vertus comme un olivier. Nous remarquerons dans la présentation de la sainte Vierge, et dans le genre de vie qu'elle

[1] Ego autem sicut oliva fructifera in domo Dei, speravi in misericordia Dei in sæculum sæculi. *Psalm.* LI.

[2] Nascitur in domo ovilis Joachim, et adducitur in Templum, Deinde in domo Domini plantata et impinguata Spiritu, veluti oliva fructifera omnis virtutis habitaculum facta est, cùm ab omni sæculari vita et carnali concupiscentia procul mentem abduxisset, et sic virginem animum simul et corpus conservasset, ut decebat eam quæ in sinu Deum susceptura erat. *S. Joan. Dam.* IV *de fide orth.* XXV.

suivit dans le temple et dans les autres lieux où elle demeura, trois circonstances, qui sont exprimées dans le verset que nous avons cité, et dont nous nous ferons l'application.

La première, qu'elle s'était donnée entièrement à Dieu; la seconde, qu'elle s'employait parfaitement à son service; et la troisième, qu'elle ne s'employait que pour lui. Quant à ce qui la regardait personnellement, elle avait entièrement mis sa confiance en Dieu; de sorte qu'elle ne s'en mettait en peine, qu'autant qu'elle voyait que Dieu voulait qu'elle y contribuât de son travail.

La Fin sera que nous apprenions à vivre dans notre condition, comme a vécu la sainte Vierge, nous présentant et nous donnant entièrement à Dieu, et nous employant si parfaitement à son service, que nous ne travaillions que pour lui, lui confiant pour le reste le soin de nous-mêmes.

La Forme est en ces trois points, qui contiennent les trois propriétés de la présentation, et du genre de vie de la sainte Vierge au temple, et dans les lieux où elle demeura.

1° La sainte vierge a été entièrement à Dieu.

2° Elle s'employa parfaitement à son service.

3° Elle ne s'employa qu'à son service, remettant à sa Providence tout ce qui la concernait elle-même.

PREMIER POINT.

LA SAINTE VIERGE A ÉTÉ ENTIÈREMENT A DIEU.

Soit que ce fût une coutume observée chez les Juifs, soit que ce fût une inspiration que Dieu donna aux parents de la Sainte Vierge, ou une inspiration qui lui fut particulière, une tradition célèbre dans l'Eglise rapporte qu'elle fut aujourd'hui présentée au temple, pour être offerte et consacrée entièrement au service de Dieu. Elle n'ignorait pas qu'elle appartenait à Dieu, comme les autres créatures; mais elle voulut en faire une protestation solennelle, en se vouant entièrement à lui; en sorte que, si par impossible elle ne lui eut pas appartenu, elle voulait se consacrer à lui et être fixée dans sa maison, comme un arbre fructueux, pour n'en sortir jamais, pour ne vivre et n'agir que pour lui[1].

[1] Plantati in domo Domini, in atriis domus Dei nostri florebunt. *Psalm.* XCI.

Remarquez donc ici premièrement, que se présenter à Dieu c'est se donner entièrement à lui [1]. Secondement, que ce n'est pas lui donner quelque chose qui ne lui appartienne pas ; mais c'est reconnaître qu'on est à lui, c'est agréer et accepter cette dépendance, c'est en faire un hommage et une protestation, c'est de nécessaire qu'elle est, la rendre volontaire ; c'est protester que, comme on n'est que par lui, aussi n'est-on que pour lui, et enfin, qu'on veut vivre conformément à cette protestation [2]. C'est ce que fit Notre-Dame, et c'est ce qu'il faut que vous fassiez, si vous ne l'avez déjà fait, ou ce qu'il faut renouveler aujourd'hui avec la Sainte Vierge.

Considérez avec quelle dévotion et avec quelle perfection elle se présenta et se consacra entièrement au service de Dieu. Voyez comme elle respectait la grandeur de cette divine majesté à qui elle se donnait, comme elle connaissait sa bassesse, et comme en comparant son néant avec l'être infini de Dieu, elle s'humiliait et s'anéantissait encore davantage. Elle admirait et adorait ses bontés et toutes ses perfections, elle y contemplait les motifs de se donner parfaitement à lui, elle les aimait et s'y conformait tellement, qu'elle était beaucoup plus contente d'être à Dieu que d'être à elle-même, que de vivre ou que d'être dans la perfection de vie qu'elle reconnaissait. On pense que c'est alors qu'elle fit vœu de perpétuelle virginité [3], et qu'elle fut la première qui s'y obligea de cette manière ; c'est un grand honneur pour cette vertu d'avoir un tel exemple.

Regardez maintenant ce que vous avez à faire d'après ce modèle. N'êtes-vous pas à Dieu ? Ne le reconnaissez-vous pas? ne voulez-vous pas vivre conformément à cette dépendance où vous êtes à son égard ?... Vous y êtes obligés, parce que Dieu est Dieu, parce qu'il est votre créateur et votre père, parce qu'il

[1] Et anima mea illi vivet. *Psalm.* XXI.

[2] Quis prior dedit illi, et retribuetur ei ? Quoniam ex ipso et per ipsum, et in ipso sunt omnia, *Rom.* XI.

[3] Profectò non diceret Virgo, quomodo fiet istud ? Nisi Deo virginem se antevovisset. S. August. IV, *de Virginit.*

est votre fin dernière ; vous le devez, parce qu'il vous a fait le commandement de l'aimer de tout votre cœur, parce qu'il vous a donné son Fils, et que ce Fils a livré son âme et son corps pour votre salut ; vous y êtes obligés parce qu'il vous promet une vie éternelle, et enfin, parce que vous lui avez été consacré par le baptême. Il ne s'agit que de ratifier, maintenant que vous avez l'usage de la raison, ce qu'on a fait pour vous. Ne le voulez-vous pas ?... Etes-vous fâché d'avoir été baptisé et d'être à Dieu, ou plutôt n'en êtes-vous pas très-content ? Si cela n'était pas fait, ne le souhaiteriez-vous pas [1] ?... Témoignez ce sentiment à votre Dieu, protestez que vous êtes à lui, et que vous ne voulez point vous en séparer, quand même vous pourriez le faire.

Vous ne sauriez, à la vérité, vous retirer tellement de lui, que vous ne soyez toujours sous sa dépendance ; mais vous pouvez vous en séparer en vous retirant de ses commandements, de ses volontés, de son bon plaisir, de ses ordres et de ses desseins qu'il vous déclare par la raison, par les nécessités, par les inspirations, par la conduite de vos supérieurs, et par les autres moyens que vous avez de les connaître. Présentez-vous pour le suivre entièrement, sacrifiez lui vos passions et ces inclinations naturelles, qui tendent à vous en séparer [2]. Car puisque c'est se présenter à Dieu que de se donner à lui, et qu'on ne s'y donne point qu'en lui abandonnant ce qui nous éloigne de lui, croyez que cette présentation de vous-mêmes vous oblige à lui offrir, et à lui donner vos mouvements naturels, qui vous éloignent de lui. O mon Dieu, qui m'avez tellement donné tout ce que je dois vous présenter, que je ne saurais rien vous offrir qui ne vienne de vous, donnez-moi, s'il vous plaît, un cœur tel qu'il me le faudrait aujourd'hui pour me présenter et me donner à vous !... Mon âme, en attendant cette faveur, unissons notre cœur à celui de la Sainte Vierge.

[1] Vellem ut nihil aliud agerem, quàm reddere me cui me maximè debeo. *S. Aug.* XXVI *de quant. an.*

[2] Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum. Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua, deduxisti me. *Psalm.* LXXI.

DEUXIÈME POINT.

LA SAINTE VIERGE S'EMPLOYA PARFAITEMENT AU SERVICE DE DIEU.

L'olivier n'est pas seulement beau à voir, mais il est surtout très-fertile. De même la Sainte Vierge n'était pas seulement belle et agréable, comme l'olivier des campagnes, ainsi qu'elle le dit dans la Sagesse [1]; mais depuis sa présentation au temple, elle s'est adonnée à tant de bonnes et excellentes œuvres, que l'olivier n'est pas aussi fructueux qu'elle était elle-même abondante en mérites et en vertus.

Aussi la seconde propriété de la présentation qu'on fait de soi-même, consiste-t-elle à nous employer parfaitement au service de Dieu, une fois que nous nous sommes donnés à lui, et parce que cela se fait par le moyen des vertus, qui nous rendent capables de servir Dieu, il s'en suit que nous devons avoir autant de vertus, et avoir autant de soin de les pratiquer, que nous sommes obligés de servir Dieu.

Saint Jean Damascène ayant confirmé ce que nous disons, que Notre-Dame était comme un olivier planté dans la maison de Dieu, ajoute ces belles paroles, qui méritent bien d'être considérées : Elle devint, dit-il, le domicile, la demeure, et comme la maison de toutes les vertus [2] ! Ce que l'on peut entendre de trois manières. La première, qu'elle avait toutes les vertus naturelles et infuses, et cela est clair. La seconde, qu'elle en avait les habitudes et la disposition, pour s'en servir toutes les fois qu'elle voulait, comme on peut disposer librement des meubles de sa maison. La troisième, qu'elle en était tellement la maîtresse que, non-seulement elle s'en servait elle-même pour le service de Dieu ; ou celui du prochain, mais encore qu'elle les communiquait aux autres, par son exemple, par ses prières, et par son mérite [3]. C'était à elle qu'il fallait s'adresser pour avoir

[1] *Eccles.* XXVII.

[2] Omnis virtutis habitaculum factà est, *S. Joan. Dam. suprà.*

[3] Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris et flores mei fructus honoris et honestatis. Ego mater pulchræ dilectionis et timoris, et agnitionis, et

des vertus, car les vertus demeuraient en elle comme dans leur maison, et lorsqu'elle en faisait part aux autres, ou qu'elle s'en servait, en servant Dieu, elle n'y perdait rien ; car les vertus ne s'usent pas comme les autres choses du monde par l'usage qu'on en fait ; elles croissent, au contraire, en se donnant, et elles se nourrissent en se communiquant.

Oh celui qui aurait vu cette maison des vertus, que de beautés et de richesses il aurait découvert !... Allons la voir et la considérer; car les vertus se sont si bien trouvées dans cette sainte maison, qu'elles n'en sont jamais sorties. Mais puisque la maîtresse en fait volontiers part à ceux qui lui demandent, ne nous amusons point tellement à considérer les vertus de la Sainte Vierge, que nous ne la prions de nous en communiquer, et que nous ne l'écoutions, si elle nous avertit de l'usage particulier qui nous est propre. O sainte Vierge, je craindrais la grandeur de vos vertus en vous les demandant, je craindrais qu'elles ne fussent trop élevées pour moi ; mais je crois que vous avez une vertu qui accommode les autres à notre petitesse ; je vous prie donc de m'en donner la part que vous savez m'être plus nécessaire.

TROISIÈME POINT.

LA SAINTE VIERGE NE S'EMPLOYA QU'AU SERVICE DE DIEU, REMETTANT A LA PROVIDENCE DE DIEU TOUT CE QUI LA CONCERNAIT.

Saint Jean Damascène poursuit son discours sur la présentation de la Sainte Vierge, par cette belle pensée qui se rapporte parfaitement à notre sujet. Elle avait, dit-il, retiré son esprit de tous ces désirs, de toutes ces affections, et de ces soins que les hommes ont naturellement pour la conservation de leur vie, de leur santé, de leur honneur, et de leurs intérêts [1]. Les hommes continuent de vivre dans ces soins, quoiqu'ils se soient présentés et donnés à Dieu ; ils ne pensent pas mal faire, car il leur est si naturel de

sanctæ spei. In me gratia omnis vitæ et veritatis. Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et à generationibus meis implebimini. *Eccli.* XXIV.

[1] Cùm ab omni sæculari vita et carnali concupiscentia procul mentem abduxisset, et sic virginem animum simul et corpus conservasset. *S. Joan. Dam. supra,*

s'y livrer, qu'il leur semble impossible de s'en abstenir ; mais la Sainte Vierge ne s'y arrêtait point, nous dit ce saint, et elle conservait vierge, son esprit aussi bien que son corps, c'est-à-dire, qu'elle était aussi pure dans son esprit, et aussi exempte de toutes les préoccupations inutiles de la vie, qu'elle était pure et chaste dans son corps. Ce qui nous exprime parfaitement bien la troisième propriété de l'état de vie qu'on doit suivre, après qu'on s'est présenté et consacré à Dieu. Nous devons non-seulement rendre quelque service à Dieu ; mais nous devons encore ne penser et n'agir que pour son service [1]. Il y a fort peu de personnes qui ne se mettent en devoir de rendre par fois quelque culte à Dieu ; mais il y en a fort peu qui ne pensent qu'à le servir ; car après qu'ils se sont acquittés de leurs dévotions, ils se laissent aussi librement aller à leurs pensées, et à leurs affections, que s'ils n'étaient plus à Dieu, ou que si tout en appartenant à Dieu, ils n'étaient pas obligés de n'avoir de pensées et d'affections que pour lui, puisqu'ils ont protesté qu'ils ne vivaient que par lui, et que pour lui.

Remarquez bien ces mots ; car la présentation que vous lui faites de vous-même consiste à protester : *Que comme on n'a de vie que par lui, aussi ne veut-on l'employer que pour lui* [2]. Et néamoins, malgré cette protestation, on se permet habituellement des affections, des paroles et des actions qui ne sont point dirigées vers lui ; c'est là notre défaut, et c'est ce que nous devons réformer d'après l'exemple de la Sainte Vierge, qui s'adonnait tellement au service de Dieu, qu'elle y apportait tous ses autres soins et toutes ses affections ; elle ne faisait aucune action, elle ne proférait aucune parole, elle n'entretenait aucune pensée, qui ne fût aussi parfaitement dressée pour l'honneur et le service de Dieu, que toutes ses prières [3]. Et

[1] Ut qui perfectè placere Deo desiderat, sibi de se nihil relinquat.

[2] Ut ei se totos reddant, cui debere se recolunt et originem et profectum. S. Hilarius.

[3] Indesinenter affixa Deo, ut in ea nihil esset, mundanus quod violaret affectus. *Sophr.*

quant au soin de la vie et des choses nécessaires à sa conservation, elle espérait tellement en la miséricorde et en la bonté de Dieu, qu'elle avait toute confiance qu'il en aurait soin, et qu'il y pourvoirait d'autant plus infailliblement, qu'elle y penserait moins. C'est pourquoi il est dit en son nom, au verset qui nous a servi de thème et de sujet : *j'ai espéré en la miséricorde de mon Dieu, pour toute l'éternité*. Comme si elle déclarait que, pour tout ce qui la regardait dans le temps et dans l'éternité, elle s'en remettait tellement au soin et à la bonté de son Dieu, qu'elle ne s'en préoccupait point par une pensée qui put la distraire de son service. Elle pouvait bien penser et pourvoir aux besoins de la vie ; mais cette pensée était si réglée et cette prévoyance si modérée, qu'elle pensait à Dieu en même temps ; elle pensait à faire sa volonté, à le servir tout en se servant, puisqu'elle ne s'occupait de ce qui lui était nécessaire, que pour le servir, que parce qu'il le voulait, et nullement par aucun autre motif, ni par une considération d'intérêt ou d'amour-propre [1].

Oh que nous avons ici de quoi méditer ! combien de désordres nous avons à réformer dans notre conduite !... Pensez-y quelque temps, et ne quittez point cette méditation sans avoir pris la résolution de faire tout pour Dieu, comme vous voulez faire quelque chose pour lui, car vous avez autant d'obligation de faire tout comme une seule chose [2]. Ne vous présentez à lui, qu'avec cette intention, parce qu'il ne vous recevrait pas ; et croyez que si vous réservez quelque chose de vous-même, il n'agrée point le reste, car, en un mot, il ne veut point de vous, s'il ne vous possède entièrement.

[1] Si quando reficiendi successisset voluntas, cibus plerumqne obvius qui mortem arceret non delicias ministraret. S. Ambros.

[2] Vous avez encore bien des choses à quitter, et si vous ne me les sacrifiez pas entièrement, vous n'obtiendrez pas ce que vous demandez. *Imitat.* Livre III ch. XXXII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Nous devons être entièrement à Dieu.

J'ai été comme un olivier fertile, planté dans la maison de Dieu, et j'ai espéré en sa miséricorde pour toute l'éternité. On peut remarquer dans ces paroles, et dans ce que dit saint Jean Damascène, de la présentation de Notre-Dame au temple, et de l'état de vie qu'elle a suivi ensuite, trois belles propriétés qui nous font voir ce que c'est que de se présenter à Dieu. La première est que comme un arbre appartient tout entier au maître du lieu où il est planté, de même la sainte Vierge se donna à Dieu pour être tout à son service. Ceux donc qui veulent se présenter à Dieu comme elle et avec elle, doivent aussi se donner et se consacrer à lui entièrement. Mon âme, ne crains point en te donnant à Dieu, de trop donner, car tu es toute à Dieu, et en te donnant à lui, tu ne fais que rendre ce que tu dois. O mon Dieu, donnez-moi un cœur tel qu'il faut l'avoir, pour vous le rendre fidèlement, puisque je ne saurais rien vous présenter, que vous ne me l'ayez premièrement donné.

DEUXIÈME POINT.

Nous devons nous employer parfaitement au service de Dieu.

De même que l'olivier est très-fructueux, ainsi, Notre-Dame abondait tellement en fruits de bonnes œuvres et de vertus, qu'elle était la demeure des vertus; elle les tenait toutes en sa possession, elle en disposait comme d'une chose propre, il fallait s'adresser à elle pour en avoir. Et quoiqu'elle les communiquât et qu'elle s'en servît, elle n'y perdait rien, car les vertus ne s'usent point par l'usage; mais au contraire, elles se multiplient lorsqu'on les donne, et elles se conservent par la pratique. Oh! quel bonheur pour celui à qui il aurait été donné de voir cette maison ornée de toutes les vertus!... Mon âme, si nous voulons nous présenter aujourd'hui à Dieu avec la sainte Vierge, servons-le comme il le mérite, et comme nous en faisons la protestation en nous présentant à son service. Mais pour le servir, il faut avoir des vertus, et pour les posséder, il faut les chercher où elles sont; puis donc qu'elles font leur demeure dans la sainte Vierge, allons-les lui demander, et faisons volontiers ce qu'elle nous dira pour les acquérir.

TROISIME POINT.

Nous devons ne nous employer qu'au service de Dieu.

Il ne suffit pas de rendre à Dieu quelque service, car quel est le malheureux qui voudrait s'y refuser entièrement; mais il faut encore ne faire que le servir; car si nous sommes à lui, ce n'est point à moitié ou en partie; et si nous sommes obligés de lui consacrer quelque partie de notre vie, nous devons la lui consacrer tout entière. C'est ainsi que Notre-Dame ne pensait qu'à le servir. Elle était aussi vierge d'esprit que de corps, étant aussi exempte dans son esprit de toute pensée inutile, comme de toute impureté; et bien que les soins de cette vie aient coutume de nous distraire de Dieu, cependant elle était toute à lui, parce qu'elle avait mis toute son espérance en Dieu, et si elle était en quelque chose préoccupée des nécessités de la vie, cette pensée était si juste et si pure, qu'au lieu d'en être distraite de Dieu, elle y était unie; car elle était unie à sa volonté, qui ordonnait et réglait cette pensée.

Oh! celui qui ne penserait à ses besoins que dans la vue de Dieu, celui-là servirait Dieu tout en prenant soin de ses intérêts. Mais celui qui y pense autrement, quitte le service de Dieu pour se servir lui-même, cette pensée est dû à Dieu, puisque notre cœur où elle se forme, lui est dû comme le fruit appartient au propriétaire de l'arbre; et on le retranche autant de fois de son service, qu'on l'emploie à une fin autre que celle de lui plaire et de le servir. Oh! combien en retranche-t-on dans une heure, dans un jour, dans une semaine, dans une année, pendant tout le cours de sa vie!... O mon Dieu, n'entrez point en compte avec moi, ou faites-moi la grâce de ne rien faire qui ne soit pour vous plaire; car je sais bien que tout le reste ne vaut rien et que vous en demanderez compte en l'autre vie, si vous ne le pardonnez en celle-ci.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

SAINTE CATHERINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Elle a une couronne d'or qui est la marque de la sainteté; cette couronne est toute éclatante de gloire et d'honneur, et elle est l'ouvrage de la force et de la vertu [1].

Le Sujet emprunte ces paroles, pour nous représenter les trois couronnes, ou auréoles, qu'a méritées au ciel sainte Catherine pour avoir été vierge, martyre, et si instruite des vérités de la foi, qu'elle a vaincu et converti les plus savants d'entre les gentils, qui disputaient avec elle au sujet de la vraie religion. La couronne due à sa virginité, est exprimée par le mot de *sainteté*; Celle que mérita sa science, est déclarée par ces paroles : *elle est éclatante de gloire et d'honneur*; enfin celle qu'a mérité son martyre, est signifiée par les mots *de force et de vertu.*

La Fin sera de reconnaître le mérite de cette grande sainte, et de l'honorer tellement que nous nous efforcions de l'imiter dans son courage, qui lui a mérité ces trois couronnes.

La Forme est en ces trois points :

1° Au ciel les couronnes sont proportionnées aux combats qu'on a soutenus sur la terre.

2° Les vierges, les martyres et les docteurs ont une couronne particulière.

3° Sainte Catherine a mérité ces trois couronnes, à raison de sa virginité, de son martyre et de sa grande science.

[1] Corona aurea expressa signo sanctitatis, et gloria honoris et opus virtutis *Alias fortitudinis. Eccli.* IV, *Hebr.* XII,

PREMIER POINT.

AU CIEL LES COURONNES SONT EN PROPORTION DES COMBATS QU'ON A SOUTENUS SUR LA TERRE.

Si l'Ecriture nous dit que personne n'est couronné au ciel s'il n'a pas combattu [1], elle nous assure aussi que tous ceux qui auront combattu et remporté la victoire, seront infailliblement couronnés. Venez mon épouse, venez âme fidèle, qui avez soutenu le combat jusqu'à la mort, vous serez couronnée [2]. Oh quel honneur, pour une âme à son entrée dans le ciel, quelle réception !...

Les interprètes et les théologiens nous apprennent que ces couronnes sont de deux sortes : L'une, commune à tous les Saints, s'appelle couronne de gloire, elle est jointe à la beatitude essentielle de chaque bienheureux. On nomme l'autre du nom d'auréole, c'est-à-dire, petite couronne ; telle était celle qui fut mise dans l'arche du testament, au-dessus d'une plus grande [3]. Aussi cette auréole est ajoutée à quelques bienheureux sur leur couronne de gloire, à raison des combats particuliers qu'ils ont noblement soutenus sur la terre, contre les trois ennemis de notre salut : le monde, la chair, et le démon, et elle leur donne une joie et une gloire accidentelle, qui n'est pas commune aux autres saints. Oh que Dieu est libéral et magnifique dans les récompenses qu'il accorde à ceux qui le servent ! et que l'homme qui ne veut pas servir un tel maître, ou souffrir un peu pour le servir, montre bien qu'il a peu de foi ou peu d'amour !...

DEUXIÈME POINT

LES VIERGES LES MARTYRS ET LES DOCTEURS ONT UNE COURONNE QUI LEUR EST PARTICULIÈRE.

Ce sont les vierges, les martyrs, et les docteurs, qui ont plus noblement combattu pendant cette vie, contre ces trois cune-

[1] II *Tim.* II.
[2] Veni de Libano, veni coronaberis. *Cant.* IV.
[3] Et alteram coronam aureolam *Exod.* XXV.

mis ; et qui par conséquent dans l'autre, reçoivent ces couronnes comme récompense de leurs combats.

Les vierges ont combattu contre la chair, et elles ont remporté la victoire la plus complète et la plus glorieuse qu'on puisse gagner.

Les martyrs ont soutenu le combat contre le monde, qui les a persécutés jusqu'à la mort, et la mort qu'ils ont soufferte dans ce combat, a été leur victoire.

Les docteurs qui ont eu à combattre les erreurs, les infidélités, les hérésies, les schismes, les abus, les péchés, ont combattu et surmonté le démon, qui est le père du mensonge; et ainsi ils ont mérité leur auréole, comme les vierges et les martyrs ont mérité celle qui leur est réservée. Oh ! quel contentement, de voir ces saints dans les divers degrés d'honneur auxquels Dieu les élève ! Et s'il prend plaisir à les voir, quel bonheur est-ce pour eux, qui reçoivent l'honneur et la gloire de ces couronnes qui ne se flétrissent point, et dont la vue seule est capable de contenter tous ceux qui les regardent ! Mon Dieu, si je ne mérite pas d'être du nombre de ces grands saints, accordez-moi au moins, d'être du nombre de ceux qui les verront !

TROISIÈME POINT.

SAINTE CATHERINE A MÉRITÉ CES TROIS COURONNES A RAISON DE SA VIRGINITÉ, DE SON MARTYRE ET DE SA GRANDE SCIENCE.

Si la gloire d'une vierge, d'un martyr, ou d'un docteur est grande, parce qu'ils sont ceints d'une auréole, qui est le signe de la victoire, qu'ils ont remportée sur l'un des trois ennemis du salut : quelle gloire et quel honneur est-ce pour sainte Catherine qui les a méritées toutes trois, puisqu'elle a triomphé et de la chair, et du monde et du démon. Elle en a triomphé par sa virginité, par son martyre, et par cette divine science qu'elle fit paraître dans cette conférence, qu'elle eût, par le commandement de l'Empereur, avec les Docteurs les plus renommés de la gentilité; et dans laquelle après les avoir confondus, elle les convertit à la foi, qu'ils scellèrent ensuite de leur sang. N'a-

t-elle pas aussi bien triomphé du démon par la science, en combattant l'erreur et l'infidélité, que vaincu le monde et la chair par son martyre, et sa virginité? N'a-t-elle donc pas mérité les trois couronnes? N'avons-nous donc pas sujet de le reconnaître, en lui appliquant ces paroles du Sage : elle a une couronne d'or, qui est la marque de la sainteté, cette couronne est éclatante de gloire et d'honneur, et elle est l'ouvrage de la force et de la vertu [1].

Sans doute elle en reçoit au ciel des honneurs particuliers, et elle mérite aussi d'en recevoir de nous sur la terre. Aussi voyez-vous qu'entre toutes les vierges, l'église en fait la fête d'une manière plus solennelle, soit pour célébrer plus dignement ses couronnes, soit pour lui témoigner plus particulièrement qu'elle lui est redevable de ce que, par son moyen, la foi a été propagée, et la religion grandement honorée par cette noble conquête, qu'elle fit des plus nobles païens qui, à leur tour, convertirent par leur exemple un nombre considérable d'autres personnes.

Que Dieu est admirable dans ses saints ; qu'il est fort dans la faiblesse, et puissant dans l'impuissance! Qu'y a-t-il de plus faible qu'une fille pour faire ces conquêtes?... C'est là pour Dieu la nouvelle manière de faire la guerre, comme disait Judith, après la brillante victoire qu'elle remporta sur un puissant capitaine des ennemis de Dieu [2]. Ce sont ces faibles instruments que Dieu choisit, comme parle l'Apôtre, pour renverser toutes les forces du monde [3]. Mon âme, ne nous plaignons point de nos faiblesses, si nous sommes bien avec Dieu, car nous sommes assez forts avec lui ; et notre faiblesse vient non pas de ce que nous sommes faibles par nous-mêmes, mais de ce que nous ne sommes pas unis à Dieu, car avec lui nous serions assez forts pour vaincre tout ce qui s'oppose à nous, et tout ce qui met obstacle à notre perfection et à celle du prochain.

[1] Suprà.
[2] Nova bella elegit Dominus et portas hostium ipse subvertit. *Jud.* v.
[3] Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia. I *Cor.* I.

O saint vierge, martyre et maîtresse des Docteurs, oui, je veux me réjouir avec vous, des belles victoires que vous avez remportées sur la terre, et des nobles couronnes que vous avez au ciel à raison de vos victoires !... Mais s'il vous plaît de m'obtenir la force et le courage de me surmonter moi-même, j'aurai encore plus de sujet de me réjouir avec vous de vos victoires, et je pourrai servir à mieux faire briller vos trois couronnes.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des trois couronnes ou auréoles que l'on donne au ciel.

Personne n'est couronné au ciel, s'il ne combat et ne triomphe de ses ennemis sur la terre, et personne ne combat et ne remporte la victoire sans être couronné dans le ciel. Venez, âme fidèle, et vous aurez votre couronne, selon que vous aurez été fidèle. Mon âme, si tu le veux, c'est à toi que l'on parle.

DEUXIÈME POINT.

Des saints qui méritent ces couronnes en particulier.

Quoi qu'il en soit des autres saints, puisque les couronnes ne sont accordées qu'à ceux qui combattent leurs ennemis, et que les vierges, les martyrs et les docteurs entreprennent particulièrement de les vaincre, ils méritent par conséquent de recevoir ces auréoles, ou couronnes particulières, qui les honorent et les contentent tellement, que la seule vue de leur honneur contente ceux qui les regardent. Oh! soyons pour le moins de ceux qui voient ces couronnes, si nous ne pouvons être du nombre de ceux qui les reçoivent!

TROISIÈME POINT.

Sainte Catherine les a méritées toutes trois ensemble.

Sainte Catherine les a méritées toutes trois, puisqu'elle a été vierge, martyre, et si savante qu'elle confondit les plus savants d'entre les infidèles; aussi en reçoit-elle l'honneur dans le ciel. N'est-il pas juste que nous l'honorions aussi sur la terre? Examinez ce que vous avez à lui dire, ou à faire aujourd'hui en son honneur. Vous pouvez non-seulement ho-

norer ses couronnes; mais encore les augmenter et en rehausser l'éclat; car ces couronnes et ces joies accidentelles peuvent tous les jours s'accroître; et le plus grand surcroît que vous puissiez y apporter, c'est d'apprendre à combattre et à vaincre comme elle.

OBSERVATION.

La méditation pour la fête de saint André, Apôtre, se trouve au tome premier, par ce que sa fête tombe plus souvent dans le temps de l'Avent.

MÉDITATIONS

POUR LE COMMUN DES SAINTS.

(Chaque fête des apôtres et des évangélistes ayant sa méditation particulière, il ne s'en trouve point ici pour le commun des apôtres.)

FÊTE D'UN SAINT MARTYR OU DE PLUSIEURS ENSEMBLE.

La grâce et le mérite du martyre ne consistent pas simplement à souffrir, mais à souffrir en faisant bien pour la cause de Dieu, pour un sujet de religion ou de piété; c'est alors une très-grande grâce et une faveur du ciel, qu'il faut reconnaître; en sorte que cette connaissance nous excite à souffrir plus volontiers, à l'imitation de Jésus-Christ, qui nous en a donné l'exemple[1].

Le Sujet est si étendu, qu'un seul point suffirait pour une méditation; nous ne l'avons point divisée, afin que la réunion des trois points, par la lecture qu'on en fera, fasse mieux comprendre l'idée qui y est présentée; du reste, l'abrégé qui est à la suite, remédiera à la longueur pour les personnes qui ne pourraient la lire dans son entier. Il est question de reconnaître la grande grâce que Dieu a faite aux martyrs, et qu'il nous fait, quand il nous donne des occasions de souffrir.

La Fin est d'apprendre à louer Dieu, comme l'auteur de cette grande grâce; à honorer les saints qui l'ont reçue; et à nous estimer heureux de pouvoir les imiter, en souffrant volontiers comme eux.

[1] Hæc est gratia, si propter Dei conscientiam sustinet quis tristitias, patiens injustè: quæ enim est gloria si peccantes, et colaphizati suffertis? Sed si bene facientes patienter sustinetis, hæc est gratia apud Deum. In hoc enim vocati estis, quia et Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. I *Pet.* II.

La Forme est en ces trois points :

1° Nous devons louer Dieu d'avoir fait cette grâce aux martyrs.

2° Nous devons honorer les martyrs qui ont reçu cette grâce.

3° Nous devons nous estimer heureux de recevoir la grâce de souffrir comme eux.

PREMIER POINT.

NOUS DEVONS LOUER DIEU D'AVOIR FAIT CETTE GRACE AUX MARTYRS.

Jésus est admirable dans toutes ses œuvres ; et comme les Saints sont des ouvrages plus excellents que le ciel et la terre, c'est en eux particulièrement qu'il est admirable [1] ; et entre tous les saints, c'est dans les martyrs que nous pouvons mieux considérer, et admirer les grandeurs de Dieu. Celui qui ne considérerait que les peines et les souffrances des martyrs, aurait lieu de dire qu'ils sont les plus misérables [2] et les plus abandonnés du monde, que Dieu n'en a point eu pitié, qu'il les a laissés à la merci des tyrans, qu'il leur a vendu le paradis plus cher qu'aux autres, et qu'enfin il semble que Dieu ait fait tort à sa bonté, à sa puissance, à sa justice, et à sa sagesse dans leurs personnes. A sa bonté, parce qu'il n'a pas voulu ce qu'il a pu en leur faveur ; à sa puissance, parce qu'il n'a pas fait paraître ce qu'il pouvait pour ses bons serviteurs ; à sa justice, ayant laissé punir si rigoureusement les plus innocents du monde ; à sa sagesse, n'ayant pas trouvé le moyen de les sauver. Et néanmoins, c'est dans ces saints que Dieu a fait le plus paraître sa bonté, sa puissance, sa justice, et sa sagesse [3] ; c'est à eux qu'il a fait plus de grâces, ce sont ceux qui lui sont les plus obligés ; enfin, c'est en eux qu'il est le plus à louer et à bénir ; c'est ce qu'il nous faut considérer.

La bonté de Dieu y paraît, si on entend bien ce qui est compris sous le nom de bonté, c'est-à-dire, une bienveillance effective,

[1] Magnificentia ejus, et virtus ejus in nubibus mirabilis Deus in sanctis ejus *Psalm.* LXVII.

[2] Si in hac vita tantùm in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus, omnibus hominibus. I *Cor.* XV.

[3] Divitias bonitatis ejus, et patientiæ, et longanimitatis. *Rom.* II.

un amour qui fait du bien, une bonté, qui est la source de toutes les grâces et des richesses qui nous viennent du ciel. N'est-ce pas, en effet, un grand bien, et une grande grâce, de leur avoir donné le courage et la force de souffrir, ainsi qu'ils l'ont fait[1]? N'y a-t-il pas de la vertu, dans le martyre, puisque c'est le plus grand acte de charité qui puisse être? Or, d'où vient cette vertu, sinon de la bonté de Dieu, puisqu'il n'y a point eu de martyr sans une grâce puissante de Dieu, et qu'il n'y a point de grâce sans bonté.... Il faut donc nécessairement dire, qu'autant il y a de grâce dans le saint, autant il y a de bonté de la part de Dieu. Comptez maintenant, et pesez, si vous le pouvez, le nombre et le poids de ses grâces. Il n'y a que ceux qui les ont reçues qui en puissent bien parler ; aussi en ont-ils rendu de glorieux témoignages, au milieu de leurs souffrances, louant et remerciant ce Dieu qui leur a fait cet honneur[2], s'en reconnaissant ses obligés, et invitant tout le monde, et toutes les créatures, avec les trois enfants de la fournaise de Babylone, à l'en louer et à l'en remercier. S'il y avait du mal dans le martyre, ce serait au martyr à le dire, car il y est le plus intéressé ; et voilà qu'il proteste à tout le monde, qu'il ne reçut jamais tant de biens et de grâces[3]. Quelque faveur qu'on lui présente, quelque bien, quelque honneur et délices qu'on lui offre, pour le faire sortir de son supplice, il s'en moque[4]; il

[1] In nullo terreamini ab adversariis, quæ illis est causa perditionis, vobis autem salutis, et hoc a Deo : quia vobis donatum est Christo, non solum ut in eum credatis; sed ut etiam pro illo patiamini. *Phil.* I.

[2] Gratias tibi ago, Domine, quia januas tuas ingredi merui. S. Laurentius. Gratias tibi ago, Domine Jesu Christe fili Dei. S. Bonifacius.

[3] Nunquam tam jucundè epulati sumus quàm hæc libenter Jesu Christi causa perferimus. S. Marcus et Marcell.

[4] Accersivi te Chrisogone, ut honoribus augeam etc. Nobis nostra paupertas divitiæ computantur, Hoc attendens in agone suo gloriosus Christi Athleta non exorruit carcerem, sustinuit irrisiones, flagella non timuit, etc., quod enim propinante Apostolo biberat, altè retinebat : quia non sunt condignæ passiones, etc., hujus promissionis amore a terrenis suspensus, et prægustata supernæ suavitatis dulcedine ineffabiliter affectus dicebat cum Psalmista : Quid mihi est in cœlo, etc., et hujus perfectæ libertatis contemplatione nullum vitabat periculum, nullum horrebat supplicium, et si millies posset mori, non putabat se hanc dignè posse aliqua ratione promereri. D. Aug. *de S. Martyre* ser. XLIV.

n'estime bien, et faveur, que ses tourments. Ne faut-il donc pas assurer, que c'est un grand bien, et que c'est une grande grâce, puisque celui qui le dit, c'est celui qui la reçoit, et qui la ressent : et ce qui est bien remarquable, c'est qu'il ressent ce qu'il dit, dans une occasion où il semble qu'il devrait avoir des sentiments tout autres. Qui vit jamais un homme se reconnaître obligé à l'égard d'un autre qui le maltraîterait, à moins qu'il n'en espérât quelque bien sensible : de l'argent, par exemple, de l'honneur, ou tout autre avantage ; et voilà les martyrs qui sont si maltraités, sans espérance aucune de biens terrestres, et néanmoins ils s'estiment très-heureux, ils en bénissent Dieu, ils s'en reconnaissent ses très obligés. Il faut donc avouer qu'il y a un bien qui est caché aux yeux du monde, et aux sens ; et quand il n'y aurait d'autre preuve de la bonté de Dieu à leur égard, que de les entendre ainsi parler, c'est un argument trop évident pour en douter. Car on ne saurait croire qu'un homme qui souffre tout ce qu'on peut souffrir, pour ne point offenser Dieu, veuille mentir et l'offenser dans le temps qu'il souffre, et qu'il est près de comparaître devant lui. Et ainsi puisque les martyrs assurent qu'ils ne furent jamais plus heureux, il faut les croire, ou il faut qu'ils mentent, ce que l'on ne peut admettre. Que s'ils disent vrai, et qu'en vérité ils soient contents, ne faut-il pas assurer que ce contentement ne peut venir que de la bonté et de la grâce de Dieu ?... D'où pourrait-il venir, puisque tout ce qu'il y a de plus affligeant dans le monde et dans la nature, est employé pour les tourmenter ; et qu'il n'y a rien d'humain, de sensible, et de naturel qui les soulage dans ces tourments. Rendez-en donc à Dieu la gloire, et avouez qu'il y a plus de bonté divine, que vous ne sauriez le concevoir.

Ce qui vous trompe, c'est que vous ne jugez de l'état du martyre que selon les sens, ou selon l'état présent du corps, qui est dans les souffrances, ou selon les biens de cette vie qu'ils vont perdre ; mais c'est un mauvais jugement, et les saints n'en jugent pas ainsi, comme saint Augustin vous en a avertis : car quoi qu'ils souffrent dans leur corps, et qu'ils perdent cette vie,

néanmoins ils se souviennent fort bien de cette parole de leur maître et de leur chef : Que celui-là gagne qui perd en cette affaire [1] ; et de ce que son Apôtre ajoute : Que tous les maux qu'on peut souffrir, ne méritent pas d'entrer en comparaison avec la gloire qui leur est préparée [2] ; et que le peu que nous souffrons est trop bien récompensé pour ne pas se résoudre à le supporter [3]. Ils ne regardent pas tant la perte qu'ils font, que le gain qui leur revient de cette perte ; s'ils perdent cette vie, ils sont certains de gagner la vie éternelle, et cette assurance est incomparablement un bien plus grand, que n'est le mal qu'ils souffrent. Quand il n'y aurait dans leurs peines que la pensée, et la ferme croyance qu'ils ont de plaire à leur Dieu, de faire sa volonté, de pouvoir lui témoigner leurs services, et de s'acquitter d'une partie des obligations infinies qu'ils lui doivent ; c'en est trop pour qu'ils se sentent encore plus redevables à sa bonté, de ce qu'elle leur donne ce moyen de le servir, que de croire qu'ils l'obligent de nouveau à les récompenser.

N'est-ce pas ce que vous avez si souvent médité d'un de ces braves soldats de Jésus-Christ, qui étant couché sur son gril [4], s'écriait : Je vous remercie, ô Seigneur, de ce qu'il vous a plû de me conduire et de me faire arriver à vos portes. Voyez-vous comment il remercie son Seigneur ; il faut donc dire qu'il en a reçu quelque bien, et des effets de sa bonté. Mais de quoi le remercie-t-il, est-ce d'être saint, d'être en Paradis, d'être à son aise ? Rien de tout cela, mais seulement d'être à la porte, c'est-à-dire d'être proche et assuré de tous ces biens, d'être où Dieu le conduit, et où Dieu le veut, d'être un de ses soldats et de ses serviteurs ; cela lui suffit pour se croire obligé de le remercier.

[1] Qui odit animam suam, in vitam æternam custodit eam. *Joan.* XII.

[2] Existimo enim, quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam. *Rom.* VIII.

[3] Id enim quod est momentaneum, et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis, non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur, quæ enim videntur temporalia sunt, quæ autem non videntur, æterna sunt. II *Cor.* IV.

[4] S. Laurentius suprà. Voyez aussi la méditation pour le jour de sa fête, dans le Vme vol. pag. 607.

Voyez-vous qu'il ne regarde pas son gril, et le feu qui le brûle, comme un instrument de supplice et de malheur, mais comme une occasion de mérite, comme un bienfait et une faveur du ciel, et enfin comme un sujet de remerciement; tant il est vrai que ce que le monde peut estimer n'être que malheur et misère, n'était que bonté de Dieu.

Sa puisssance n'y éclate pas moins, en ce qu'il donne tant de force et de courage à de si faibles créatures, telles que sont des femmes, des jeunes filles, des enfants, qu'ils surmontent tous les efforts des tyrans, les tourments, les enfers, et qu'il n'y a rien qui ne cède à leur foi et à leur valeur [1]. C'est, à la vérité, une marque de la puissance de Dieu, quand les feux perdent leur force auprès des saints, quand les bêtes n'osent pas les toucher, quand les ténèbres des prisons se changent en lumière; mais c'est encore un effet plus signalé de son pouvoir, de faire qu'un homme, qui naturellement craint tant la mort, et une mort telle que celle des martyrs, la désire, la recherche, l'estime, s'en réjouisse et s'en tienne obligé [2]. C'est bien montrer qu'il est tout-puissant et maître absolu, quand il fait voir que ses serviteurs sont si fidèles, que rien ne peut les détourner de son service, et qu'il permet au monde d'en faire l'épreuve, et de les solliciter à cet effet. Quel seigneur et quel maître est celui-là, qui est si respecte par les siens, qu'après les meilleurs services qu'ils ont pu lui rendre, ils s'estiment encore trop heureux que, pour toute récompense, il leur fasse la grâce de souffrir et de mourir pour sa gloire.

Mais s'ils meurent tous, la religion et le service de Dieu n'en souffriront-ils pas?... Se trouvera-t-il encore des serviteurs qui veuillent, et qui puissent quand ils le voudraient, vivre à son

[1] Steterunt torti torquentibus fortiores, et pulsantes ac lanientes ungulas, pulsata ac laniata membra vicerunt: inexpugnabilem fidem superare non potuit sæviens diu plaga repetita, quamvis capta compage viscerum, torquerentur in servis Dei jam non membra sed vulnera. S. Cyprian. l. II ep. VI.

[2] Inexplicabilem virtutem suam proferens, etiam sic euntes, inquit mansuetudinem tamen ovium ostendite, quamvis ad lupos ituri: et in medio luporum: sic enim virtutem meam maxime ostendam, cùm ab ovibus lupi superabuntur, et quamvis illæ sint in medio luporum, et innumeris morsibus lacerentur, non mo-

service, s'il ne permet pas qu'ils vivent?... Ah! voici la merveille de sa puissance! Oui, que le monde lui enlève tous ses meilleurs serviteurs, qu'on les poursuive, qu'on les tue, qu'on les massacre, qu'on épouvante tous ceux qui se déclarent être à lui, tant s'en faut que sa maison décroisse pour cela, ou que le nombre de ses serviteurs diminue; au contraire il s'accroît, il se multiplie; et ceux-là mêmes qui ont martyrisé les autres, les suivent au martyre. Il semble que le sang des martyrs, soit comme la semence des chrétiens [1], et que pour un qui meurt il en naisse des milliers [2]! Et qui pourrait faire cela, sinon celui qui est tout-puissant?... Ne montre-t-il donc pas ici sa puissance? N'y a-t-il pas de quoi l'admirer, de quoi le louer, et lui dire: Oh! que vos œuvres sont merveilleuses, et que votre puissance est admirable!...

Sa sagesse ne l'est pas moins, et ne paraît pas moins dans les saints martyrs, dont elle se sert pour arriver à ses fins, comme des moyens les plus propres et les plus convenables. Considérez un peu ce que Dieu se proposait dans les premiers siècles que la religion chrétienne commençait à se faire connaître. Il se proposait principalement ces trois fins. Premièrement, de mettre en crédit la croix, et la mort de Jésus crucifié; secondement, de faire mépriser la terre en comparaison du ciel; et enfin, de faire connaître au monde quel maître était celui qu'il devait reconnaître, et quels devaient être ses serviteurs. Eh! bien, pouvait-il se servir de moyens qui fussent mieux appropriés? Quel moyen plus efficace pour persuader au monde la vérité de nos mystères, que de montrer que tous ceux qui les prêchaient et qui les croyaient, les croyaient et les prêchaient avec tant de zèle et de constance, qu'ils étaient prêts à mourir pour

dò non consumptæ fuerint, verùm etiam illos in sui naturam transmutaverint. Majus certe atque admirabilius est mentem adversariorum commutare, et animum in adversum transferre, quàm illos occidere, præsertim cùm duodecim tantùm essent, et lupis plenus esset orbis universus. S. Chrysost., hom. xxxiv *in Matth.*

[1] Sanguis martyrum semen Christianorum. Tertull.

[2] Semper Dominicus ager segete ditiore vestitur, dum grana quæ singula cadunt multiplicata nascuntur. S. Leo.

en attester la vérité [1]. A celui qui leur aurait demandé d'où leur venait un tel courage, ils n'auraient répondu autre chose, sinon qu'ils le tenaient du même Jésus crucifié. N'était-ce pas assez pour faire penser que ce crucifié était donc tout-puissant et Dieu, et pour faire conclure qu'il fallait l'adorer et le servir [2]?

De même, pour apprendre aux hommes à ne rien épargner, quand il s'agit du ciel et de la conscience, et que, lorsqu'on croit à une éternité on doit tout sacrifier; qu'y avait-il de plus efficace, que de faire voir que tous ceux qui avaient cette croyance, étaient prêts à la signer de leur sang; qu'il n'y avait ni honneur, ni biens, ni plaisirs, ni père, ni mère, ni femme, ni enfants qu'ils ne quittassent très-volontiers [3], pour ne pas abandonner la foi et leur part du Paradis [4]? N'était-ce pas faire la leçon à nos lâches du monde, qui marchandent le ciel comme ils marchanderaient une maison, ou une terre, et qui, si on l'estime trop cher, n'en veulent point, quoiqu'ils aient de quoi la payer.

Quant à l'autre dessein de Dieu, qui était de faire connaître quel est le maître que les chrétiens adorent, et quels doivent être ses serviteurs, il ne pouvait mieux le faire connaître qu'en témoignant que c'était un maître si digne d'être servi que, bien qu'il ne donnât aucun gage en cette vie à ses serviteurs, et que même, au lieu de les récompenser, il permettait qu'on les maltraitât à l'excès, néanmoins il méritait d'être servi dans ces conditions, et que celui qui n'était pas prêt à le faire n'était pas digne d'entrer à son service; que c'est assez de le servir et

[1] Quid facitis flentes et affligentes cor meum? Ego enim non solum alligari, sed et mori in Jerusalem paratus sum propter nomen Domini. *Act.* XXI.

[2] Charitas Christi urget nos, etc., Disce ex hoc solum esse Deum quem Christiani colunt, prunæ enim mihi flores videntur. S. Tiburtius.

[3] Alii distenti sunt non suscipientes redemptionem, ut meliorem invenirent resurrectionem. Alii verò ludibria et verbera experti insuper et vincula, et carceres, lapidati sunt, secti sunt tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt. et.. Ideòque et nos tantam habentes impositam nubem testium, deponentes omne pondus, et circumstans peccatum, curramus ad propositum certamen. *Heb* XI et XII.

[4] Et illi quidem ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act.* V.

de mourir à son service, pour avouer qu'on est trop bien récompensé. Certes, si la sagesse divine n'est qu'une sage providence qui sait conduire toutes choses à leurs fins[1], qui ne voit qu'elle se rend ici admirable, ayant su prendre des moyens si convenables pour nous conduire à la fin qu'elle s'était proposée? Dites donc avec David, que vraiment notre Dieu est grand, et qu'il n'y a point de bornes à sa grandeur, ni de mesure à sa sagesse[2].

Que si sur ce sujet vous vous demandiez pourquoi Dieu s'est servi des uns plutôt que des autres pour ces fins; pourquoi n'ayant pas voulu que tous fussent martyrs, il les a choisis plutôt que d'autres; quelle justice et quelle égalité il a gardée en cela : écoutez, et admirez-y la justice aussi bien que ses autres perfections. Apprenez premièrement, qu'il ne peut jamais y avoir d'injustice en Dieu[3]; et que de quelque façon qu'il dispose de ses créatures, il ne leur fera jamais tort; car il en est le maître et le seigneur si absolu, qu'il en peut faire tout ce qu'il lui plaira, sans être obligé d'en donner d'autre raison que celle-ci : *Tel est mon bon plaisir*. Mais comme il est si bon, qu'il ne se sert de ses droits que pour nous faire du bien, et si sage, qu'il fait tout avec poids, nombre et mesure; il n'a jamais rien ordonné aux martyrs, qu'il n'ait observé toutes les sortes de justice! qu'il peut garder avec les hommes[4]. Elles sont de trois sortes : il y a la justice commutative, la justice distributive, et la justice vindicative. La justice commutative consiste à rendre autant qu'on a reçu. Eh bien, croyez-vous que Dieu n'ait pas rendu au martyr autant que le martyr lui a donné? Croyez-vous qu'il n'y ait pas assez de biens dans le ciel pour le récompenser convenablement?... N'avez-vous pas déjà entendu saint

[1] Attingit à fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sap.* VIII.

[2] Magnus Dominus noster, et magna virtus ejus, et sapientiæ ejus non est numerus. *Psal.* CXLIX.

Nunquid iniquitas apud Deum; absit. *Rom.* IX.

[3] Quoniam justus Dominus, et justitias dilexit : æquitatem vidit vultus ejus *Ps.* X.

[4] Non sunt condignæ passiones hujus temporis, etc. Suprà.

Paul affirmer qu'on ne pouvait établir de comparaison entre les tribulations de cette vie et la gloire éternelle[2]? Et quand même il n'y aurait point de récompense, cette justice ne laisserait pas d'avoir été toujours gardée, car le martyr rend plutôt qu'il ne donne. En effet, Dieu ne s'est-il pas donné le premier, n'a-t-il pas donné sa vie, et une vie mille fois plus précieuse que celle de tous les hommes, ne l'a-t-il pas sacrifiée dans des tourments, qui surpassent de beaucoup tous les supplices des martyrs, en tenant compte de la dignité des personnes qui souffrent? Il suit donc de là que, quand le martyr donne sa vie pour Dieu, il ne fait que lui rendre ce qu'il lui doit, et si la justice n'y est pas bien gardée, c'est qu'il ne lui rend pas autant qu'il devrait, s'il était capable d'en rendre davantage[1]. Que si après cela Dieu veut bien encore lui donner cette couronne de gloire, qu'il lui prépare dans le ciel. pourra-t-on douter qu'il lui en rende assez? Oh! n'en doutez point, si vous ne voulez vous-même vous rendre injuste.

La juetice distributive exige que dans la répartition de biens que l'on fait à différentes personnes, on garde tellement l'équité qu'on rende justement à chacun ce qui lui est dû, selon ses mérites et ses droits. Or, n'est-ce pas ce qui se fait dans le ciel? N'est-ce pas là qu'il y a diversité de gloire à raison de la diversité du mérite des saints[2]? Les martyrs y sont couronnés d'une auréole qui les distingue des autres saints, à raison de la victoire qu'ils ont remportée sur le monde; et plus cette victoire leur a coûté, plus ils y ont donné de leur cœur, de leur amour et de tout ce qu'ils pouvaient donner, et plus cette auréole est glorieuse.

Enfin, vous verrez que la justice vindicative est également

[1] Si totum me debeo pro me facto, quid addam jam pro refecto, et refecto hoc modo? In primo opere me mihi dedit, in secundo se, et ubi se dedit, me mihi reddidit. Datus ergo et redditus, me et pro me debeo, et bis debeo.

Quid Deo retribuam pro se? Nam etiam si me millies rependere possem, quid sum ego ad Deum? S. Bernard.

[2] Centesimus fructus est Martyrum. S. Aug., l. de qq. *Evang.*
S. Th. II, II, q. CLII, art. 5 in Sup., q. LXIX, art. 6.

observée, si vous vous souvenez comment Dieu a puni ceux qui exerçaient tant d'injustices contre les saints martyrs. Et quand il ne les aurait pas punis en cette vie par des châtiments exemplaires, vous ne pouvez douter que tôt ou tard ils ne sentent les effets de sa justice [1]. Quand même on ne considérerait dans ces tyrans que les mauvaises dispositions dont ils étaient animés, on ne saurait les voir, sans y remarquer tout ensemble une vengeance très-signalée de Dieu, sur leur personne ; d'autant que s'il a permis qu'ils aient persécuté la foi, et ceux qui la prêchaient, ce n'a été qu'en punition de ce qu'ils n'ont pas voulu la recevoir, lorsqu'ils la connurent, et que Dieu leur faisait la grâce de l'embrasser, s'ils l'eussent voulu, mais parce qu'ils l'ont rejetée, Dieu les a punis du plus grand châtiment qu'il exerce en cette vie, sur ses plus grands ennemis, en leur retirant ses grâces, en les laissant dans leur aveuglement, permettant qu'ils eussent les moyens de faire autant de mal, qu'ils avaient de mauvaise volonté [2]. De sorte que, comme c'est une grande faveur pour les saints d'avoir souffert les peines et la mort pour leur Dieu ; de même est-ce un grand châtiment pour les infidèles, de les avoir fait souffrir aux martyrs contre leur Dieu.

Oh ! que les hommes se trompent en cette vie, dans le jugement qu'ils font du bonheur, ou du malheur ! mais ils voient bien en l'autre, quoique trop tard, qu'ils se sont trompés, et il ne faut que les entendre maintenant parler, pour apprendre comment ceux qui se croyaient les plus heureux, se trouvent les plus malheureux. Lisez si vous voulez, pour cet effet, le cinquième chapitre du livre de la Sagesse [3], et pour conclusion

[1] Laudate gentes populum ejus, quia sanguinem servorum suorum viscetur, et vindictam retribuet in hostes eorum. *Deut.* XXXII.

[2] Ne existimes tibi impune futurum, quòd contra Deum pugnare tentaveris. II *Macch.* VII.

[3] Tunc stabunt justi in magna constantia adversùs eos qui se angustiaverunt, et qui abstulerunt labores eorum.

Videntes turbabuntur timore horribili, etc. Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et in similitudinem improperii. Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore : ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter sanctos sors illorum est. *Sap.* V.

dites avec le Sage, en louant et bénissant Dieu : Qu'il fait bon de penser attentativement à ses œuvres, et à ses desseins ; car on y a tout sujet de reconnaître ses grandeurs, et ses divines perfections, et cette connaissance ne porte qu'à le louer, et à le bénir de tout ce qu'il ordonne. O Saints Martyrs ! louez vous-mêmes celui qui s'est rendu si louable en vous, ou si vous voulez que nous y joignions nos hymnes et nos cantiques, obtenez-nous les sentiments dignes de ses louanges.

DEUXIÈME POINT.

NOUS DEVONS HONORER LES MARTYRS, PARCE QU'ILS ONT REÇU LA GRACE DU MARTYRE.

Quand nous ne ferions au jour de la fête des saints martyrs, que de louer celui qui leur a fait la grâce et la faveur de mourir à son service, ce jour serait bien employé, puisque la fin de nos jours et de toute notre vie doit être de louer Dieu, et que les saints louent Dieu sans cesse, et désirent que nous les imitions. Mais Dieu est si bon que, non content de se faire connaître, admirer et aimer dans ses saints, il veut aussi qu'on les connaisse, qu'on les honore, qu'on les invoque ; et si on en fait la fête, ce n'est que pour les honorer, et pour apprendre le respect que nous devons leur rendre. C'est pourquoi Dieu même nous montre en eux, par la bouche du Sage, trois qualités qui les rendent surtout grandement honorables.

La première est, *Que Dieu les ayant éprouvés, il les a trouvés dignes de Lui* [1]. Quelle parole : être digne de Dieu !... Dire que Dieu lui-même, après avoir fait toutes les recherches et toutes les enquêtes possibles, a trouvé qu'ils étaient dignes de Lui ! Quel mérite !... Oh ! que de mystères sont renfermés dans cette parole pour celui qui saurait en pénétrer le sens !... Arrêtez-vous à cette pensée, méditez-la, et considérez quel honneur méritent

[1] In paucis vexati, in multis benè disponentur, quoniam Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se. Tanquam aurum in fornace probavit illos, et quasi holocausti hostiam accepit illos, et in tempore erit respectus illorum. Judicabunt nationes, et dominabuntur populis, et regnabit Dominus illorum in perpetuum. *Sap.* VIII.

ces saints martyrs, Dieu les a trouvés dignes de lui! C'est comme si on disait, qu'il les a trouvés dignes de rendre au monde témoignage en sa faveur. Car les martyrs sont les témoins de Dieu, puisque martyr ne veut dire autre chose, que témoin, et qu'ils n'ont souffert le martyre que pour témoigner au monde qu'il y a un Dieu, qu'il n'y en a qu'un, que Jésus-Christ est Dieu, et que son Evangile est la vraie loi, et sa religion la seule véritable [1]. Ce qu'étant ainsi, que saurait-on dire de plus digne, et de plus honorable? Car on sait bien, que si on a besoin de témoins, pour attester une vérité qui nous est disputée, on ne cherche ou l'on ne choisit que ceux qui peuvent en rendre un témoignage authentique et irréprochable, et qu'ils doivent être des personnes de mérite, et sur la vie desquelles il n'y ait rien à redire. Si donc Dieu a voulu prouver par témoins au monde, qu'il était Dieu, car le monde n'en croyait rien, il n'y a point de doute qu'il n'ait choisi des personnes capables de le faire; et si après y avoir bien pensé, après les avoir éprouvés, comme dit l'Écriture, c'est-à-dire après les avoir rendus lui-même capables, il a choisi les martyrs, ne faut-il pas dire que cette capacité ne peut être sans un grand mérite, ni le mérite sans un très-grand honneur; puisqu'il ne semble pas qu'il y ait rien de plus grand, ni de plus honorable que de servir à Dieu de témoin de sa divinité [2]? C'est comme lui maintenir sa dignité devant les hommes, c'est lui conserver son honneur, ses biens, et sa vie, que le monde lui conteste, quand il ne reconnaît pas qu'il est Dieu.

Oh! quel honneur d'avoir conservé l'honneur de Dieu; oh! quelle obligation leur a le monde, d'avoir connu son Dieu par leur moyen!... Mais si Dieu même peut être obligé à sa créature, à qui pourrait-il être plus obligé, qu'à ceux qui lui ont rendu

[1] Antipas testis meus fidelis, qui occisus est apud vos. *Apoc.* II.

Et testamur et annunciamus vobis vitam æternam quæ erat apud Patrem, et apparuit nobis. *Joan.* I.

Stupete universi, quòd jam divinitatis testis existeret, quæ adhuc arbitra sui per ætatem esse non posset. S. Ambr. *de S. Agnete*, Lib. I.

[2] Vos testes mei, dicit Dominus, et ego Deus. *Isa.* XLIII.

un si notable service devant le monde ; et s'ils ont tellement obligé Dieu, que ne pourront-ils pas obtenir de lui en notre faveur, si nous les prions [1]?

O grands Saints! obtenez-nous une grâce, je crois qu'elle vous sera très-agréable, c'est que nous puissions si fermement croire ce que vous nous avez témoigné de Dieu, que s'il en est besoin, nous servions aussi de témoins à ceux qui ne voudraient pas croire.

La seconde qualité et marque d'honneur que le Sage donne aux martyrs, c'est que *Dieu les a reçus comme une hostie, et un sacrifice d'holocauste* [2]. C'est comme s'il disait, que les saints ont fait tant de cas de Dieu, qu'ils ont cru ne pouvoir témoigner mieux l'estime qu'ils en faisaient, qu'en se sacrifiant pour son honneur ; et que Dieu réciproquement a fait un tel cas de leur sacrifice, qu'il l'a reçu fort volontiers, et a cru qu'il en était très-honoré. Vous pouvez par là reconnaître clairement l'honneur que porte le martyre avec soi ; car étant un holocauste, on peut dire qu'il n'est qu'honneur, puisque l'holocauste n'était qu'un sacrifice d'honneur ; et puisque Dieu l'a accepté pour tel, et qu'il s'en tient très-honoré, il faut dire qu'ils sont très-honorables, qu'ils sont l'honneur même, qu'ils sont l'honneur de Dieu, que Dieu les regarde ainsi ; et que nous, par conséquent, nous ne pouvons les voir, sans les voir dans l'honneur, et sans voir l'honneur en eux, et le plus grand honneur qui puisse être, qui est l'honneur de Dieu [3].

Oh! soyez donc ce que vous êtes ; car puisque vous portez avec vous un tel honneur, je ne saurais vous en rendre un plus grand, que d'aimer celui que vous possédez, et de me réjouir de ce que vous l'avez obtenu....

La troisième marque d'honneur, que le Sage ajoute aux autres : *c'est que le temps viendra, où l'on verra l'honneur que*

[1] Dominus Deus aspiciet veritatem, et consolabitur in nobis quem ad modum in protestatione cantici declaravit Moyses : et in servis suis consolabitur. II *Mach.* VII.

[2] Et quasi holocausti hostiam accepit illos.

[3] Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum. II *Reg.* II.

Dieu leur fait; car ils seront les juges des peuples et des nations au jour que leur roi paraîtra, et qu'il établira son royaume qui ne finira jamais [1]. Vous voyez bien que c'est un grand honneur d'être le juge de tout le monde ; mais vous ne voyez peut-être pas, comment ils en seront les juges. C'est pourtant la vérité, qu'ils le seront, puisque l'Écriture nous l'affirme, et il est bien facile de comprendre de quelle manière ils le seront, si nous nous souvenons que, lorsque les hommes seront appelés au jugement, et qu'ils seront accusés d'avoir appartenu au monde, s'ils veulent s'excuser sur l'exemple des autres, sur les coutumes, sur la fragilité de leur nature, et sur les autres prétextes dont le monde se couvre; alors les martyrs les condamneront [2]. Car ils protesteront devant Dieu et les Anges, qu'ils étaient hommes comme eux, vivant au milieu du monde, dans la fragilité, dans les tentations comme eux, et dans les persécutions plus qu'eux, et qu'ainsi il n'y a nulle excuse, s'ils ne les ont pas imités ; car, à leur exemple, il fallait mourir, plutôt que de faire ce qui était défendu, ou plutôt que d'omettre ce qu'était commandé [3]; le Dieu qu'ils servaient le méritait bien, et le monde qu'ils ont voulu servir, ne valait pas les services qu'ils lui ont rendus.

C'est là être juges, et cette puissance de nous juger et de nous condamner fait une grande partie de l'honneur des saints martyrs. Ils seront nos juges; ils condamneront nos lâchetés, si nous ne prévenons leur jugement et notre condamnation. O juges équitables, je me condamne moi-même, si après avoir vu tant de tourments que vous avez soufferts, je voulais me dispenser des quelques peines que je dois supporter.

[1] Et in tempore erit respectus illorum, etc. Suprà.
[2] Ideo ipsi judices vestri erunt. S. *Matth.* XII.
[3] Numquid fratres vestri ibunt ad pugnam. et vos hîc sedebitis ? *Num.* XXXII.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS NOUS ESTIMER HEUREUX DE RECEVOIR LA GRACE DE SOUFFRIR.

C'est à quoi il faut maintenant se résoudre, et c'est le profit qu'il faut remporter des fêtes et de l'exemple des martyrs. Les fêtes des martyrs, dit un saint Père, sont autant d'exhortations au martyre [1]; et ce martyre qu'il nous faut souffrir, ce n'est pas le martyre du sang, à moins que Dieu ne nous accorde cette faveur, et qu'il nous en donne les occasions; mais il consiste à souffrir, très-volontiers et de bon cœur, tout ce qu'il plaira à Dieu que nous souffrions dans notre condition, dans nos biens, dans notre honneur, dans notre corps, dans notre esprit, et de quelque façon que ce soit. C'est à lui d'en disposer comme il l'a fait à l'égard des des martyrs; et à nous de l'accepter comme ils l'ont accepté; et c'est en cela proprement que consiste notre martyre, et le fruit de cette méditation. C'est-à-dire, que comme les martyrs ont cru que c'était pour eux un bonheur, et un grand honneur de souffrir dans ces occasions; de même nous devons nous estimer heureux, et regarder comme une faveur et une grâce de souffrir dans toutes les circonstances que Dieu nous présentera [2]. En effet, les mêmes raisons qui les rendent honorables dans leurs peines, vous rendent bienheureux dans les vôtres, si vous voulez vous donner le loisir de les bien considérer maintenant, et de vous les représenter dans l'occasion.

C'est pour Dieu que vous souffrez aussi bien qu'eux, puisque c'est lui qui vous en donne l'occasion, que c'est pour lui que vous voulez souffrir, et que, par ce moyen, vous pouvez témoigner qu'il le mérite, et qu'il en mérite bien davantage encore [3].

[1] Solemnitates martyrum, exhortationes martyriorum sunt, ut imitari non pigeat, quod celebrare delectat. Sed nos volumus gaudere cum sanctis, et tribulationes mundi nolumus sustinere cum illis. S. Aug., ser. 47 *de Sanct.*

[2] Non ista perpeti fructuosum est, sed ista pro Christi nomine non solùm æquo animo, sed etiam cum exultatione tolerare. S. Aug. I *de Serm. Dom.* v.

[3] Hæc est gratia, si propter Dei conscientiam sustinet quis tristitias, etc. Hæc est gratia apud Deum in hoc vocati estis. Suprà.

Eh bien! n'y a-t-il pas de quoi se réjouir et de quoi triompher, pour un cœur qui connaît et qui aime son Dieu, de pouvoir lui témoigner son amour, et l'estime qu'on fait de lui[1]? Si les paroles et les exemples de Jésus-Christ relevaient le courage des saints martyrs, pourquoi ne stimulent-ils pas le vôtre, puisque Jésus a aussi bien parlé en faveur de vos peines, que de celles des martyrs[2], et puisque vous pouvez aussi bien l'imiter dans cet état qu'ils l'ont imité dans le leur, vu même qu'il n'en veut pas davantage de nous, et que c'est dans la conformité avec cette volonté, que consiste tout notre mérite.

Si les saints martyrs n'eussent pas voulu souffrir autant que notre Sauveur le voulait, ils n'eussent pas été saints; et vous, si vous vouliez souffrir davantage, vos souffrances ne lui seraient pas agréables; car ce qui lui plaît le plus, c'est que nous voulions ce qu'il veut. Puisque donc, il ne veut pas de vous d'autre martyre que celui qu'il vous impose, c'est à vous de n'en vouloir point d'autre, de le souffrir gaiement, de vous estimer bien heureux en le souffrant; car c'est de vous aussi bien que des autres que la vérité a dit : Que ceux-là sont bienheureux qui souffrent comme il faut; et que le premier des Apôtres assure qu'une des plus grandes grâces que nous puissions recevoir en cette vie, c'est de pouvoir souffrir de quelque façon que ce soit, pourvu que ce soit en vue de Dieu, pour son respect, par ses ordres et dans le dessein de les accomplir[3].

Et qui en pourra douter? qui croira comme il le doit que, par le moyen de ces peines temporelles, il évite les éternelles,

[1] Patientes estote et vos, et confirmate corda vestra. Exemplum accipite exitus mali, et patientiæ. Ecce beatificamus eos qui sustinuerunt. *Jac.* v.

Gloriamur in tribulationibus. *Rom.* v.

[2] Qui consolatur nos in omni tribulatione nostra, ut possimus et ipsi consolari eos qui in omni pressura sunt, per exhortationem, qua exhortamur et ipsi a Deo. Quoniam sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra, sive autem tribulamur pro vestra exhortatione et salute, quæ operatur tolerantiam earumdem passionum quas et nos patimur. II *Cor.* I.

[3] Quæcumque alia virtutum opera, ex hoc meritoria sunt apud Deum, quo fiant, ut obediatur divinæ voluntati. Nam si quis etiam Martyrium sustineret

et que, s'étant acquitté de toutes ses dettes, il se met en état de jouir de Dieu à tout jamais? N'est-ce pas là être bienheureux? et quel moyen plus sûr et plus court que les souffrances?... N'estimeriez-vous pas heureuse une âme damnée à qui Dieu accorderait la grâce de revenir en votre place, et de souffrir ce que vous devez supporter, afin de pouvoir gagner le ciel au lieu de l'enfer, qu'elle avait mérité, et qu'elle commençait à souffrir? En conscience, qu'en dites-vous? il n'y a pas à en douter, mais ne doutez pas non plus que ce ne soit pour vous une aussi grande faveur, de n'avoir pas été précipité dans les enfers, lorsque vous le méritiez, que pour cette âme, d'en être retirée après y être tombée. Oui, c'est une plus grande grâce de n'y être jamais tombé que d'en être sorti. Si donc, cette âme délivrée de ses peines se regarderait heureuse de se voir dans votre état de souffrance, pourquoi ne vous regarderiez-vous pas aussi heureux qu'elle, puisque vous avez reçu également la faveur d'être délivré des mêmes peines éternelles? Pourriez-vous dire que vous n'ayez jamais commis de péché, que, par conséquent, vous n'ayez pas mérité l'enfer, et que ce ne soit pas une grande faveur de n'y être pas tombé?... Qui vous a fait cette grâce, et à quelles conditions vous a-t-elle été accordée? n'est-ce pas ce Dieu de bonté et de miséricorde qui vous l'a faite, à condition toutefois que vous rendriez à sa justice ce peu qu'elle vous demande, en échange de ces peines horribles et éternelles qu'il vous fallait souffrir[1]? Et maintenant vous ne voudriez pas accepter la condition? vous ne croiriez pas qu'elle vous fût avantageuse? vous ne vous estimeriez pas bien heureux, en vous voyant délivré d'un malheur infini, pour vous

vel omnia sua pauperibus erogaret, nisi hæc ordinaret ad impletionem divinæ voluntatis, meritoria esse non possent, sicut nec si fierent sine charitate. S. Thom. II, II, q. CIV, art. 3.

Esse Martyres possumus, etiamsi nullo percutientium ferro trucidemur. S. Greg. *in Ev.*

[1] Nisi quia Dominus adjuvit me, paulò minus habitasset in inferno anima mea. *Psal.* XCIII.

Transiens per te, vidi te conculcari in sanguine tuo, et dixi tibi cùm esses in sanguine tuo, vive, etc. *Ezech.* XVI.

rendre capable d'entrer dans un bonheur que les martyrs ont acheté si cher[1] ?... Oh ! que vous seriez malheureux ! car vous n'en souffririez pas moins en cette vie, et vous n'en seriez pas encore quitte pour l'autre, puisque vous ne souffririez pas comme il faut souffrir ; tandis que si vous voulez y mettre cette générosité, vous souffrirez moins dès cette vie, et ce peu que vous endurerez, n'en sera pas moins récompensé par un bonheur éternel.

Ah mon Dieu ! faut-il tant de raisons pour nous persuader une vérité, que vous nous avez révélée si clairement dans l'Evangile, en nous disant : Bienheureux sont ceux qui souffrent. Que nous faut-il donc de plus ?... Mon fils, il ne faut que le croire et se réjouir dans les peines ; mais parce que, quand elles arrivent, tu te persuades toujours que c'est contre raison, il est nécessaire que tu considères ces vérités, afin de te convaincre à ce sujet, et de voir que tu as autant de raison de souffrir, quand je t'en présente l'occasion, que j'ai eu de sujet de te la présenter.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Combien Dieu est louable dans les saints martyrs.

Dieu est particulièrement admirable et louable dans ses martyrs, car sa bonté, sa puissance, sa sagesse et sa justice y éclatent particulièrement ; et quand on voit clairement ses divines perfections, on ne saurait s'empêcher de les admirer, et de les aimer. Regarde donc, mon âme, ces grandes faveurs que Dieu a faites à ses martyrs, au milieu de leurs peines et leurs souffrances, et dis-lui avec eux : O Dieu bon ! que sera-ce, et que dira-t-on de vos bontés, quand il n'y aura plus à souffrir,

[1] Qu'avez-vous à vous plaindre, homme de néant ; qu'avez-vous à répondre à ceux qui vous font des reproches, misérable pécheur qui avez tant de fois offensé Dieu et tant de fois mérité l'enfer ? mais je vous ai regardé avec indulgence, parce que votre âme a été précieuse à mes yeux, afin que vous connaissiez l'étendue de mon amour, et que vous fussiez toujours reconnaissant de mes bienfaits, que vous vous appliquassiez sans cesse à être véritablement soumis et humbles et que vous souffrissiez avec patience le mépris qu'on fait de vous. *Imit.* liv. III, ch. XII.

puisqu'on a tant de sujet de les louer, lorsqu'elles affligent? Mon âme, tout ce que l'on pourra dire, ce sera de confesser à ce Dieu si bon, qu'on ne le connaissait pas encore assez, et quelle que chose qu'on ait souffert pour lui, si on l'eût connu en cette vie comme on le connaîtra dans l'autre, on eût voulu souffrir mille fois davantage.

DEUXIÈME POINT.

Comment les saints martyrs sont honorables dans leur martyre.

Si Dieu trouve sa gloire dans la manifestation de ses grandeurs par le moyen des martyrs, c'est un honneur pour les martyrs d'avoir rendu témoignage au monde des grandeurs de leur Dieu. Oh! que Dieu est grand! puisqu'il mérite d'être servi au péril de la vie!... Et combien le martyre est honorable, puisque Dieu s'en est servi, pour en recevoir de l'honneur, et que lui-même honore tellement ses martyrs qu'il les fera ses assesseurs, pour condamner le monde qui voudrait s'excuser de souffrir, après qu'ils ont tant souffert! O grands saints! on vous invoque souvent afin que vous nous délivriez de nos peines, mais je vous demande maintenant de me les faire supporter comme vous avez supporté les vôtres.

TROISIÈME POINT.

Comment nous sommes heureux dans nos peines.

Les martyrs ont souffert avec joie et amour; c'est ce qui les a fait martyrs, et vous les imiterez, si vous souffrez dans les mêmes dispositions. Quoi que ce soit que vous enduriez, si vous le faites de bon cœur, parce que Dieu le veut, parce qu'il le mérite, parce que c'est une grande grâce qu'il vous fait, parce que c'est s'approcher de plus près de Jésus qui a dit : bienheureux ceux qui souffrent; et enfin, parce qu'il est vrai que c'est un très-grand bonheur de souffrir pour son Dieu; vous serez véritablement martyr, bien que vous n'ayez pas à supporter ce qu'ils ont souffert. Quand Dieu ne veut point qu'on souffre davantage, cela n'ôte rien du mérite, puisque le plus grand mérite du martyre et de la peine, c'est de souffrir autant que Dieu le veut.

MÉDITATION COMMUNE

A TOUS LES SAINTS CONFESSEURS PONTIFES, OU ÉVÊQUES.

Il ne s'est pas trouvé un autre semblable à lui, qui gardât la loi et les ordres de Dieu[1].

Le Sujet est sur la variété admirable des saints, qui se distinguent tellement les uns des autres, qu'on peut dire de chacun : *Il ne s'en est pas trouvé un autre semblable à lui.*

La Fin est de reconnaître ce qu'il y a eu de particulier dans le saint, dont on fait la fête, pour louer Dieu qui lui a fait cette grâce, pour honorer ce saint et pour l'imiter.

La Forme est en ces trois points :

1° Variété admirable dans les saints, et principalement dans les saints pontifes.

2° Grâce particulière du saint dont on fait la fête ; il mérite d'être honoré.

3° Nous devons l'imiter en nous acquittant plus particulièrement de ce que Dieu veut de nous.

PREMIER POINT.

VARIÉTÉ ADMIRABLE DANS LES SAINTS, ET PRINCIPALEMENT DANS LES SAINTS PONTIFES.

De même que Dieu a voulu se faire connaître dans la création de tous les êtres, et principalement de l'homme, de même Jésus-Christ, notre Sauveur a voulu se faire connaître dans l'institution de son Église, et principalement dans les saints Pontifes ou Evêques.

Pour se faire connaître par les créatures, Dieu en a produit une grande variété, soit d'espèces, soit d'individus, afin que, l'homme remarquant dans chaque chose créée, la propriété qui la distingue, et qui la fait connaître d'avec une autre, il

[1] Non est inventus similis illi qui conservaret legem Excelsi, *Eccl.* XLIV.

s'élevât plus aisément à la connaissance du Créateur, qui comprend en lui-même éminemment et d'une manière bien plus relevée, les perfections de toutes les créatures [1]. S'il n'y en eût eu qu'une ou deux, ou qu'un petit nombre, on n'aurait jamais pu connaître aussi parfaitement celui qui les aurait créées; car quelque parfaites qu'elles eussent pu être, elles eussent toujours été fort limitées, et peu capables de nous représenter une nature qui est si accomplie, et infinie dans ses perfections, comme est celle de Dieu. Il a donc fallu en montrer une très grande variété, afin que cette diversité suppléât à la petitesse de la créature, et que nous apprissions mieux ce que c'est que Dieu, en le voyant mieux dans plusieurs de ses œuvres qui, chacune à part représente quelque partie de ses perfections, que nous n'aurions pu apprendre, si nous n'en eussions pas vu un si grand nombre [2].

De même, Notre-Seigneur qui avait tant de perfections divines et humaines, que nous n'eussions pas pû les concevoir, voulant se faire connaître à son église, s'est fait autant d'images et de miroirs qui le représentent, qu'il a fait de saints, qui sont proprement ses créatures [3]. Et comme il est le chef et le souverain pontife de son église, et qu'en cette qualité, il doit nous communiquer toutes les perfections qu'il possède au plus haut degré, il était très-important que nous en eussions quelque connaissance [4]. Il a donc voulu les représenter en autant de dessins divers qu'il y aurait de saints pontifes, lesquels tous se ressemblent en ce point qu'ils sont la vivante image de Jésus-

[1] Ut perfectius divinæ bonitatis similitudo rebus communicaretur, oportuit esse diversitatem in rebus, ut quod perfectè ab uno aliquo repræsentari non potest, per diversa, diversi de perfectiori modo represententur. D. Thom. III, *contra Gentes*, c. XCVII.

[2] Perfecta bonitas quæ in Deo est unite et simpliciter, in creaturis esse non potest, nisi secundum modum diversum, et per plura. Idem. Ibid.

[3] In eamdem imaginem transformamur, tanquam à Domini spiritu. II *Cor.* III.

[4] Quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis et in terra, et ipse est ante omnes, et omnia in ipso constant, et ipse est caput corporis Ecclesiæ, qui est principium, primogenitus ex mortuis, ut sit in omnibus ipse primatum tenens, quia in ipso placuit omnem plenitudinem inhabitare, etc. *Col.* I.

Christ; mais dans leur ressemblance ils ont cela de dissemblable, qu'ils le représentent diversement, ceux-ci d'une manière, ceux-là d'une autre, afin que, de ces diverses manières particulières, qui se trouveraient dans les saints confesseurs, il en résultât une image plus parfaite de celui qui ne pouvait être assez bien représenté par un seul [1].

Dans tous les saints, et principalement dans les saints Pontifes, vous voyez les uns exceller dans une vertu, les autres dans une autre ; ceux-ci se plaire dans l'utilité de la conversation, ceux-là vivre plus retirés ; les uns agir dans toutes leurs affaires avec une grande douceur, les autres y apporter plus de sévérité ; les uns fuir la cour des grands, pour fuir les grandeurs du monde, d'autres fréquenter les grands, et accepter les grandeurs pour être plus utiles au monde [2]. D'où vient cela, sinon que Notre-Seigneur leur avait accordé en particulier des dons et des talents divers, afin que, comme nous l'avons dit, cette diversité de vertus représentât mieux les perfections de celui qui ne pouvait autrement être bien représenté [3].

C'est donc aussi la raison pour laquelle on dit de tous ces saints, qu'il n'y en a pas un qui se ressemble, parce qu'il n'y en a pas un qui ait la même grâce, et la même vertu, à un égal degré, et dans la même proportion qu'un autre, quoique pour cela ils ne laissent pas de se ressembler, en ce qu'ils sont tous saints ; mais leur sainteté n'est pas en tous la même. Oh ! que loué soit celui qui les a faits ainsi diversement saints ! qu'il est bon et aimable, d'avoir voulu se communiquer à tant de personnes ! qu'il est sage et admirable, d'avoir trouvé tant de divers degrés de communication ! qu'il est puissant pour avoir exécuté si aisément tout ce qu'il a voulu ! qu'il est enfin parfait et adorable dans toutes ses perfections, car il en a autant lui seul,

[1] Ut exhibeamus omnem hominem perfectum in Christo Jesu, in quo et laboro, certando secundùm operationem ejus quam operatur in me in virtutem. Ibidem.

[2] Sicut disposuit illis Deus. *Act.* VII.

Secundum mensuram donationis Christi. *Eph.* IV.

[3] Refulgent a Christi, sicut a totius nostræ salutis exemplari, et originali principio, actus multiformes, etc. S. Bonavent. *in Apol Paup. part.* II. *Act.* II.

et à un degré infiniment plus relevé que tous les autres, qui ne sont que de petites sources qui s'échappent de cet océan, des rayons qui viennent de ce soleil, des parties et des membres qui ne sont ointes et sacrées que de ce baume, qui découle du chef, comme le parfum répandu sur la tête d'Aaron, embaumait tout son corps [1].

O Saint des Saints ! que nos cœurs et nos langues vous louent pour les grâces que vous avez faites à tous vos saints. Oh ! que vos saints mêmes vous louent, pour la communication que vous leur avez faite de vos divines perfections, et qu'enfin, vos vertus mêmes et vos perfections vous louent; car il n'y a que votre sagesse qui puisse vous connaître, il n'y a que votre bonté qui puisse vous aimer, et il n'y a que votre grandeur qui puisse vous exalter.

DEUXIÈME POINT.

GRACE PARTICULIÈRE DU SAINT DONT ON FAIT LA FÊTE.

Représentez-vous la vertu particulière du saint que vous honorez aujourd'hui ; ce sera peut-être l'humilité, la dévotion, le zèle, la pureté de vie, ou toute autre. A ce sujet méditez ces trois vérités :

La première, que cette vertu du saint était une véritable vertu, et non pas une vertu de fantaisie, de tempérament, ni une vertu apparente, comme, peut-être, sont les vôtres [2]. Mais c'était une ferme volonté, avec la grâce de Dieu, d'assujettir la partie inférieure de son âme à la supérieure, les penchants à la raison, la nature à la grâce et à l'ordre de Dieu, selon les occasions qui se présentaient, d'exercer et de pratiquer cet assujettissement dans son état et dans sa condition. Vivre ainsi, c'est être vertueux, c'est faire la vérité dans la charité, comme parle saint Paul [3] ; et c'est le vrai moyen de s'avancer au point que le veut Jésus ; c'est être véritablement humble, dévot,

[1] *Exod.* XXX. *Psal.* CXXXII..

[2] Cognoscamus illos non naturæ præstantioris fuisse, sed observantioris, nec vitia nescisse, sed emendasse. S. Ambr. *De S. Joseph.*

[3] Veritatem facientes in charitate crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus. *Ephes.* IV.

chaste, zélé, quand, dans les occasions, on s'y comporte selon la raison et la grâce, et non pas selon l'humeur et le monde! C'est la vertu des saints, car c'est la véritable vertu, sans laquelle il n'y a point de saints, et c'est la première vérité que vous devez considérer, pour vous désabuser, si vous avez d'autres sentiments.

La seconde est, que le saint l'a exercée dans sa perfection; on appelle vertu parfaite, celle qui a, dans une certaine proportion, les quatre dimensions des perfections divines, et de celles de Notre-Seigneur [1]. *Sa longueur*, quand on l'exerce également en tout temps, et toutes les fois que l'occasion s'en présente. *Sa largeur*, quand c'est dans toute l'étendue de son objet; quand, par exemple, c'est à l'égard de toutes personnes qui sont dans le besoin qu'on se montre charitable; que c'est en toute matière, et dans toutes les circonstances où il est question d'honneur, qu'on pratique l'humilité; et ainsi des autres vertus. *Sa profondeur*, quand la volonté est ferme, solide, arrêtée et si résolue, que nulle tentation, nul obstacle ne la renverse. Et *sa hauteur*, quand c'est par un motif surnaturel, pour honorer Dieu, pour accomplir ses desseins et ses volontés, pour nous rendre tels qu'il veut que nous soyons. C'est ainsi que vous verrez la perfection de la vertu du saint, que vous l'admirerez, que vous en louerez Dieu, et que vous commencerez à voir ce qui vous fait défaut, pour y remédier par vos soins, par les prières et les mérites du saint.

Vous reconnaîtrez son mérite par la troisième vérité, qui est que le mérite particulier des saints, est basé sur la fidélité qu'ils ont gardée à la grâce, et à cette vertu particulière, par laquelle Notre-Seigneur voulait être reconnu et honoré en leurs personnes.

Venez, bon et fidèle serviteur, leur dit-il, venez recevoir la récompense de votre fidélité [2]. Voyez-vous qu'il les reconnaît principalement parce qu'ils ont été fidèles? Et ne savez-vous

[1] Ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum. *Ephes.* III.

[2] Euge, serve bone et fidelis, etc. *S. Matth.* XXV.

pas que la fidélité consiste principalement à exécuter de point en point ce qui nous est recommandé, et que les bons serviteurs sont reconnus, non pas à la qualité de la chose qu'ils ont faite, mais à la fidélité avec laquelle ils l'ont exécutée, ainsi que leur Maître leur a prescrit, et parce que simplement ils en ont reçu le commandement, n'importe ce qui leur est ordonné[1]. Il semble même que plus la chose sera petite et de peu d'apparence, et plus leur fidélité paraîtra, car elle fera mieux voir que ce n'est que la considération du maître et de son commandement, qui a porté le serviteur à exécuter ce qui lui était ordonné; tandis que si la chose était plus considérable, on pourrait dire que la considération de cet objet y aurait autant contribué que le respect du maître. C'est pourquoi Notre-Seigneur ajoute, en continuant de parler à son serviteur : Parce que vous avez été fidèle dans les petites choses. Comme s'il lui disait : ce n'est pas tant pour ce que vous avez fait, qu'à cause de la fidélité avec laquelle vous vous en êtes acquitté, que je vous considère, et que je veux vous récompenser. Car, en vérité, quelles que soient les œuvres du saint, c'est assez qu'il ait fait ce que Notre-Seigneur voulait de lui. Car s'il eût voulu en faire plus que la grâce n'en demandait, il n'eût rien fait; en effet, il n'eût pas accompli ce que notre Sauveur voulait; or, c'est là tout ce que nous devons entreprendre, et ce que nous devons avoir en vue dans toutes nos actions[2]. Il n'appartient qu'à celui qui a reçu cinq talents de dire qu'il en a gagné cinq; et celui qui dit qu'il n'en a gagné que deux, est aussi bien reçu que l'autre et aussi bien qualifié du nom de bon et fidèle serviteur; car il n'en avait reçu que deux, et son maître n'en exigeait pas de lui davantage. S'il y a de la différence dans la sainteté, et que l'un se soit élevé à un plus haut degré qu'un autre, cela n'importe ni pour le saint ni pour vous. Le saint est aussi content qu'un

[1] Qui fidelis est in minimo et in majori fidelis est, et qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est *S. Luc* XVI.

[2] Quià super pauca fuisti fidelis. Cùm miro consilio auctor ac dispositor noster huic illa largitur, quæ alii denegat, mensuras sibi positas egredi nititur, quisquis posse plusquam acceperit conatur. S. Greg. in XXXVIII *Job.*

autre soit plus grand en sainteté que lui, comme si c'était lui-même qui possédât toute la sainteté de l'autre; car il n'est content que du contentement et de la joie de son maître, qui veut être honoré par un autre plus que par lui; et c'est pourquoi sa joie et sa félicité s'appellent la joie de son maître. Entrez, lui a-t-on dit, entrez dans la joie de votre maître[1], ne vous réjouissez, et ne soyez bienheureux que parce que votre maître est content que vous soyez heureux, et que vous ne le soyez que comme il le veut.

Aussi n'est-ce point à nous de nous mettre en peine de savoir quel est le plus grand saint, et si l'un est plus grand que l'autre[2]; Dieu s'en est réservé la connaissance, et nous en a défendu la recherche[3]. C'est assez pour nous et pour l'honneur que nous devons leur rendre, qu'ils se soient élevés au degré de sainteté où Dieu les a appelés; c'est assez qu'ils aient été les fidèles serviteurs de celui qui est si honorable, qu'il suffit de le servir pour mériter de l'honneur et du respect. Enfin, c'est assez qu'ils aient bien représenté Jésus, ce Pontife souverain de toute l'Eglise, en reproduisant ce trait de perfection, par lequel il a voulu se peindre et se former lui-même en eux, pour être de grands saints, et pour nous faire dire de chacun d'eux que personne ne lui a été semblable. C'est la plus grande louange qu'on puisse donner à quelqu'un, de dire qu'il n'a pas son semblable, et c'est la louange qu'on doit donner à notre saint; car, ayant eu à faire ce qui n'avait pas été demandé à d'autres, et s'en étant acquitté fidèlement, *il n'a pas son semblable.* Il n'y a eu, en effet, personne qui ait accompli ce qu'il a fait, et qui l'ait accompli avec la même perfection. C'est ainsi qu'il a acquis sa récompense, qui est si bien proportionnée à ses mérites, qu'il est content et bienheureux autant qu'il peut l'être. Il suit donc

[1] Intra in gaudium Domini tui.

[2] Gardez-vous de mouvoir des questions ou des disputes sur les mérites des saints; quel est entre eux le plus saint... C'est quelque chose de grand d'être même le plus petit dans le ciel où tous sont grands. *Imit.* Liv. III, ch. LVIII.

[3] Præsumptuosum videtur, hoc dijudicare quia ut dicitur : Spirituum ponderator est Dominus, et non alius. *Prov.* XVI. D. Th. I, p. q. XX, art. 4.

de là qu'il ne faut point exagérer ce qui est à la louange du saint, afin de lui attribuer une plus haute sainteté; car outre que c'est faire tort à la vérité, c'est faire injure au saint, c'est le dégrader de sa véritable sainteté, c'est l'abaisser au-dessous de son mérite, de prétendre l'élever plus haut qu'il n'est, en disant plus qu'il n'a fait, car c'est dire qu'il en a fait plus qu'il ne devait; ce qui est un aussi grand blâme que de dire qu'il n'en a pas fait autant qu'il le devait [1]. Oh! que Dieu soit loué, comme il lui plaît d'être loué dans ses saints; et que ces saints soient honorés comme il veut les honorer, et non pas davantage; et qu'à leur exemple mon âme soit excitée à reconnaître ce que Dieu veut d'elle, pour le lui rendre fidèlement.... Grands saints, qui êtesentrés dans la joie de votre maître, qui y voyez ce qu'il veut de nous,et qui savez combien il se réjouit quand nous l'accomplissons; entrez, entrez encore aujourd'hui dans la joie de votre maître, faites-nous connaître et accomplir les desseins particuliers qu'il a sur nous, afin qu'il s'en réjouisse, et que vous entriez encore dans cette nouvelle joie que votre maître reçoit de nos services.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS L'IMITER EN NOUS ACQUITTANT PLUS PARTICULIÈREMENT DE CE QUE DIEU VEUT DE NOUS.

Nous pouvons imiter notre saint de trois manières : La première consiste à apprendre de la manière dont il a rempli ses fonctions de Pontife, à nous acquitter dignement de la charge que nous pourrions avoir des autres. C'est ainsi que saint Augustin dit [2], que chacun peut être comme un évêque dans sa

[1] Respexistis ad amplius, et ecce factum est minus. *Aggæus.* I.

In præcipitio pedem porrigit, qui mensurarum suarum limitem non attendit, S. Greg. XXVIII *in Job.*

[2] Cùm auditis Dominum dicentem, ubi ego sum, illic et minister meus erit, nolite tantummodo bonos Episcopos et Clericos cogitare, etiam vos pro modulo vestro ministrate Christo, bene vivendo, eleemosynas faciendo, nomen, doctrinamque ejus quibus potueritis prædicando, ut unusquisque etiam paterfamilias hoc nomine agnoscat paternum affectum suæ familiæ se debere pro Christo, et pro vita æterna suos omnes admoneat , doceat, hortetur, corripiat, impendat benevolentiam, exerceat dtsciplinam : ita in domo sua Ecclesiasticum, et

maison, en enseignant ses sujets, en veillant sur leurs mœurs, en les corrigeant en les redressant, pour marcher droit à la vie éternelle. Avez-vous quelque charge? comment vous y comportez-vous?... Pensez-vous que vous deviez en rendre compte, et que vous aurez à répondre d'autant d'âmes que vous avez de sujets?... Ah Dieu! quel jugement se fera de tous les supérieurs! Mais pour le moins savez-vous bien obéir à ceux qui ont charge de vous? Et que deviendra celui que ne sait ni bien commander, ni bien obéir?... Voilà de quoi méditer, pour apprendre à imiter notre saint, de la première manière dont on peut imiter les saints Pontifes.

La seconde est, qu'ayant remarqué dans le point précédent la vertu particulière du saint, nous reprenions ici l'examen et la réflexion que nous avions commencé à faire sur nous, pour considérer plus à loisir nos défauts et nos manquements touchant cette vertu, et pour les corriger sur son exemple. Qu'avez-vous donc remarqué de particulier dans ce saint? qu'y a-t-il en vous qui s'en approche ou qui s'en éloigne? N'êtes-ce pas à vous qu'on dit: Votre vertu est bien médiocre, vos œuvres ne sont pas pleines [1]?...Ne vous étonnez pas de ne pas avoir cette excellence, et ce haut point de la vertu où le saint que nous fêtons est parvenu, mais pour le moins en avez-vous quelques degrés, en avez-vous en proportion des grâces et des moyens que vous avez d'en avoir? En avez-vous assez pour comparaître maintenant au jugement de Dieu, où vous rendrez compte de ces grâces que vous avez négligées [2]? Qu'attendez-vous pour vous y préparer?... Ne voyez-vous pas que le vice contraire gagne toujours dans votre âme, et qu'il sera comme impossible de le déraciner, et qu'enfin il faudra sortir de ce monde avec la mauvaise

quodam modo episcopale implebit officium, ministrans Christo, ut in æternum sit cum ipso. S. Aug. tr. XXXI *in Joan.*

[1] Non inveni opera tua plena coram Deo meo. Quia modicam habes virtutem. *Apoc.* III.

[2] In mente ergo habe qualiter acceperis et audieris, et serva, et pœnitentiam age. Si ergo non vigilaveris, veniam ad te tamquam fur, et nescies qua hora veniam ad te. Ibid.

habitude que vous n'avez pas voulu détruire pendant cette vie?... Oh! comment comparaîtra devant Notre-Seigneur et ses saints, qui ont été si humbles, si dévots, si chastes, si charitables, cette âme superbe, altière, et esclave de ses plaisirs! pensez-vous qu'alors elle doive entendre ces paroles: Venez, entrez dans la joie de vos maîtres?... Ce n'est pas ainsi qu'on va des plaisirs de cette vie aux joies de l'autre, et si vous voulez apprendre à imiter ce saint, apprenez à déployer plus de force dans les occasions qui se présenteront d'imiter ses vertus[1].

La troisième manière, qui est encore plus instructive et plus particulière à chacun, pour s'appliquer, ce qui a été considéré dans les deux points précédents, c'est de reconnaître ce que Dieu veut de nous plus particulièrement, dans l'état et la vocation où il nous a appelés[2]? Est-ce l'humilité, et dans tel ou tel degré? Est-ce l'obéissance, la dévotion, ou toute autre vertu? Assurément il y a quelque chose qu'il exige de vous, et qu'il ne demande pas d'un autre, et pour laquelle il vous donne des grâces qu'il n'accorde pas à un autre[3]. Vous devez donc examiner comment vous vous y comportez, car c'est en cela que vous montrerez votre fidélité, c'est en cela que consiste votre salut et votre perfection. Remarquez si vous faites des progrès, car c'est votre talent, c'est ce qui fera la matière de votre procès et de votre jugement[4]; c'est ce qui motivera cette sentence qui sera prononcée sur vous: Venez bon et fidèle serviteur; ou bien cette autre: Allez serviteur mauvais et paresseux, qu'est devenu le talent que je vous avais donné? Que direz-vous alors? Que dites-vous maintenant?... Auquel de ces deux serviteurs ressemblez-vous davantage?... En conscience, vous examinez-vous sur ce point?... Vous montrez-vous fidèle dans les plus petites

[1] Quem delectat sancti alicujus meritum, delectare debet par circa Dei cultum obsequium. S. Chrysost.

[2] Vide ministerium quod accepisti in Domino, ut illud impleas. *Coloss.* IV.

[3] Unicuique sicut divisit Dominus, unumquemque sicut vocavit Deus. I *Cor.* VII.

[4] Et factum est ut rediret accepto regno, et jussit vocari servos quibus dedit pecuniam, ut sciret, quantum quisque negotiatus esset. *S. Luc.* XIX.

choses?... Ne faites-vous point l'ignorant, comme si vous ne saviez pas que Dieu vous demande d'extirper ce vice qui vous domine et de le remplacer par la vertu contraire; de modérer cette passion qui vous emporte, et qui empêche en vous les actes de vie, que Jésus veut exercer dans votre âme [1]?...

Ah! vous n'en savez que trop, pour en faire si peu. Reconnaissez vos infidélités, demandez-en le pardon complet, employez les mérites du saint, comprenez l'importance d'être fidèle aux grâces, aimez cette fidélité autant que vous aimez la sainteté et votre perfection, et enfin dites: Mon Dieu, qui nous avez donné les saints pour être les modèles de notre vie, et qui m'avez donné ce saint comme exemple de la fidélité que je vous dois; accordez-moi cette grâce par son mérite, de connaître toujours ce que vous voulez de moi; et de me regarder si obligé à l'accomplir de point en point, que je n'y manque jamais. Ah! mon âme, que tu es obligée d'accomplir fidèlement toutes les volontés de ton Dieu!... Car autrement tu ne serais qu'une infidèle, et tu ne devrais attendre de lui qu'une sentence de condamnation.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la variété admirable qui distingue les saints pontifes.

Le souverain pontife de nos âmes, c'est Jésus-Christ, dit l'Apôtre [2]; les autres saints prélats sont ses images qui représentent ses divines perfections, et les vertus qui accompagnent l'éminence de cette dignité pontificale. Mais ce n'est qu'en partie qu'il nous la représentent, car ils sont trop petits, quelques grands saints qu'ils soient, pour faire voir le

[1] Rogamus vos et obsecramus in Domino Jesu, ut quemadmodum accepistis à nobis, quomodo oporteat vos ambulare et placere Deo, sic ambuletis ut abundetis magis. Scitis enim quæ præcepta dederim vobis per Dominum Jesum. Hæc est enim voluntas Dei, sanctificatio vestra, ut abstineatis vos, etc. I *Thess.* IV.

Collabora secundum virtutem Dei qui nos liberavit, et vocavit nos vocatione sua sancta, secundum propositum suum et gratiam, quæ data est nobis in Christo Jesu. II *Tim.* I,

[2] *Hebr.* IX.

Saint des saints. Chacun d'eux en offre quelque trait particulier, et c'est ce qui le distingue d'un autre saint, et ce qui nous fait dire de chacun *qu'il n'a point son semblable.* Oh! que Dieu est admirable dans ses œuvres! Oh! que Jésus est admirable dans ses saints, qui sont ses œuvres et ses créatures! Qu'il est bon et aimable de les avoir tous élevés à une si haute sainteté; combien il montre sa sagesse en les rendant saints d'une manière si différente; et qu'il est fidèle, puisqu'il les récompense si amplement? Mais, ô mon âme! qu'il est juste puisqu'il châtie exactement ceux qui ayant les moyens d'être saints, cherchent à s'excuser en disant qu'ils n'aspirent pas si haut, et qu'ils se contentent d'être dans les derniers au paradis. Quiconque n'aspire pas où Dieu l'appelle, est en danger de descendre trop bas et de se perdre.

DEUXIÈME POINT.

De la grâce particulière du saint dont on fait la fete.

Ce que nous devons considérer en particulier dans notre saint, c'est la grâce qui l'a élevé à ce degré de sainteté, c'est la vertu qui l'y a conduit, et qui fait dire qu'il n'a pas son semblable, c'est la fidélité avec laquelle il a correspondu aux grâces dans les occasions où il devait s'en servir; c'est enfinl e profit qu'il a tiré des talents qu'il avait reçus de Dieu. O bon et fidèle serviteur, qui avez été fidèle dans les plus petites choses, entrez dans la joie de votre maître. Oh! quel joie! C'est la joie de Dieu même. Entrez, entrez encore aujourd'hui dans cette joie, car bien qu'il y ait si longtemps que vous en jouissiez, néanmoins elle est si pure et si ravissante, qu'il semble toujours qu'on ne fait que d'y entrer.

TROISIÈME POINT.

De l'imitation que nous devons en rapporter.

Nous devons principalement imiter le saint, en nous montrant comme lui, fidèles aux grâces que nous avons de pratiquer la vertu qui est propre à notre état de vie. Savez-vous bien ce qui fut dit, et ce qui arriva à ce mauvais serviteur qui avait enfoui son talent, et qui pensait s'excuser de sa paresse? Et ne craignez-vous point qu'on vous en dise autant, si vous ne faites pas un meilleur emploi de votre esprit, et des grâces qui vous sont accordées pour travailler à votre salut et à votre perfection? Oh! quelle différence d'accueil et de réception pour ces deux sortes de serviteurs! on dit à l'un : bon et fidèle serviteur; ma joie sera la vôtre;

et à l'autre : allez, maudit, retirez-vous de moi, paresseux; qu'on le jette parmi les infidèles. Il n'y aura rien à repondre à ce moment, mais maintenant il y a beaucoup à réfléchir.... Ah ! mon Dieu ! puisqu'il vous plaît de me donner encore ce loisir, je veux l'employer à réparer mes infidélités. Mon âme, si tu as de la peine à faire ton devoir, souviens-toi qu'il y va de la fidélité, et que c'est bien une plus grande peine d'être traitée en infidèle....

MÉDITATION COMMUME

AUX SAINTS DOCTEURS.

S'il y a quelques places dans la cité pour ces docteurs qui se contentent d'annoncer l'Evangile, sans faire ce qu'ils prêchent, ce ne sont que les dernières et les moindres. C'est à ceux qui mettent en pratique ce qu'ils enseignent, que les premières et les plus honorables sont réservées; ceux-là sont véritablement grands dans le royaume des cieux [1].

Le Sujet est de reconnaître que la science sans la vertu n'est rien devant Dieu; que la vertu sans la science est quelque chose de grand; mais que la vertu et la science font un grand homme.

La Fin est d'apprendre à préférer la vertu à la science, de manière cependant, qu'on ne méprise pas la science qui peut servir à la vertu. C'est ainsi que les saints docteurs en ont fait usage, et qu'ils sont devenus de grands saints.

La Forme est en ces trois points :

1° La science sans la vertu n'est rien devant Dieu.

2° La vertu sans la science est un grand bien.

3° La vertu avec la science est encore un plus grand bien.

[1] Qui solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno cœlorum : Qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cælorum. *S. Matth.* XXV. *S. Luc.* XIX.

PREMIER POINT.

LA SCIENCE SANS LA VERTU N'EST RIEN DEVANT DIEU.

Pour rendre cette méditation plus utile et plus fructueuse, appliquez à toutes les choses du monde, ce que l'on dira de la science, puisqu'il est très vrai que si la science sans la vertu n'est rien devant Dieu, on peut dire également que les richesses, les honneurs, les plaisirs, et tout ce que le monde estime le plus, n'est rien, parce que la science est préférable à toutes ces choses. Il faut aussi prendre garde que, quand on dit que la science n'est rien, ce n'est pas qu'on la blâme, ou qu'on la décrie comme une chose mauvaise, ou inutile, si on sait en faire un bon usage ; mais c'est qu'elle n'est pas ce que le monde pense. Le monde en fait tant de cas que, quand un homme est savant, il passe pour un grand homme. Et moi, dit Notre-Seigneur, je l'estime fort petit, s'il n'a que cela [1] ; si il n'est vertueux, et s'il ne fait pas profession d'être homme de bien, en faisant cas des plus petites choses, qui peuvent tant soit peu blesser la conscience ; quelle que chose qu'en disent les hommes, au ciel on n'en parlera pas ; ou si on en parle, ce ne sera que pour mépriser le jugement qu'en fait le monde ; car au fond, c'est peu de chose, et presque rien, qu'un homme de science sans conscience. Voyez-vous comment Notre-Seigneur ne dit pas absolument que ce n'est rien, mais que c'est fort peu de chose ; c'est un homme de peu de considération dans le Ciel, un homme de néant, et qui n'est compté pour rien. Voilà donc le sens de ces paroles, qu'il faut bien entendre, quand on dit que la science sans la vertu n'est rien ; c'est-à-dire que c'est si peu de chose, qu'on doit la regarder comme rien ; en voici les raisons qu'il faut bien peser et considérer.

La première est, que Dieu en juge ainsi ; il ne fait pas grand cas d'un homme qui n'est que savant; car s'il n'y a point en lui de vertu, ou si cette vertu est jointe au vice et au péché, Dieu n'en tient point de compte. Tel est son sentiment. Quand donc, il n'y aurait

[1] Minimus vocabitur in regno cœlorum.

point d'autre raison que ce sentiment et ce jugement de Dieu, c'est assez [1]; car les choses, à proprement parler, sont telles que Dieu les juge, c'est son jugement qui les fait grandes ou petites; et cela est vrai, puisque la vérité des choses n'est fondée que sur le rapport qu'elles ont avec son jugement [2]. Oh ! que le monde en juge donc comme il voudra; la vérité des choses n'en est point altérée; mais si Dieu en porte son jugement, la chose est telle en réalité que Dieu la juge. Je le crois, ô mon Dieu, et je dois ce respect à votre divine sagesse, qu'ayant l'estime qu'elle fait d'une chose, je ne dois point en penser autrement qu'elle ne pense, n'y chercher d'autre raison, sinon que tel est son jugement [3].

Il est vrai que cette raison devrait nous suffire; mais il faut encore croire en second lieu, que la science est une qualité, qui ne rend pas par elle-même la personne agréable aux yeux de Dieu, comme aux yeux du monde. La science n'est pas cette grâce divine, qui fait qu'une âme est l'amie, la fille, l'épouse de Dieu, son héritière, et qu'elle est capable de le voir dans son royaume pour toute l'éternité. La science sans la vertu et sans la grâce, n'a rien de tout cela [4]. Les saints Docteurs ne sont pas bienheureux parce qu'ils ont été simplement docteurs, mais parce qu'ils ont été saints, et ce n'est pas leur science, mais c'est leur vertu, mais c'est la grâce sanctifiante qui les a rendus saints. Les savants avec toute leur science n'en sont pas moins damnés, s'ils n'ont eu que cela, et le premier des réprouvés, est le plus savant; le prince des ténèbres, c'est le prince de la science, celui qui en sait le plus, c'est le premier ange qui n'a rien perdu de son savoir pour être devenu démon [5]; mais il

[1] Judicium a Domino egreditur singulorum. *Prov.* XXIX.

[2] D. Th. I, p. q. XVI *de veritate.*

[3] Cognovi, Domine, quia æquitas judicia tua. *Psalm.* CXVIII.

[4] Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens. Et si habuero Prophetiam, et noverim mysteria omnia, et omnem scientiam, charitatem autem non habuero, nihil sum. I *Cor.* XIII.

[5] Tu signaculum similitudinis, plenus sapientia, et perfectus decore, in deliciis Paradisi fuisti, etc. *Ezech.* XXVIII.

n'a rien gagné par son savoir, car il est perdu pour toujours, avec tous ceux qui n'ont estimé que la science [1]. De là vient donc que c'est véritablement comme rien ; car quoique ce soit quelque chose en cette vie, ce n'est rien pour l'autre, ce n'est rien devant Dieu, ce n'est rien pour l'éternité; puisque la vie présente n'est que vanité et fumée, si on considère seulement ce qu'elle est maintenant, et qu'on en détache l'éternité. Vanité des vanités, et tout n'est que vanité, disait le plus savant du monde [2], et jamais il ne dit rien de plus vrai, quand on ne considère le mérite et la valeur des choses, que comme le monde les considère, c'est-à-dire, selon le temps présent, et selon l'opinion qu'en ont les hommes.

Ajoutez pour troisième raison, qu'encore que la science fût quelque chose, néanmoins on dit que ce n'est rien, eu égard à la vertu, à la grâce, et aux autres dons du ciel, lesquels sont si précieux que, quand on donnerait tout l'or du monde pour avoir seulement la grâce et la bénédiction, qui est dans une goutte d'eau bénite, on commettrait une des fautes les plus graves, le péché de simonie, qui consiste à donner une chose temporelle, comme prix d'une chose spirituelle; car il n'y a rien de comparable à la vertu et à la grâce [3].

Il n'en est pas de même de la science ; on peut l'acheter sans péché, on peut l'apprécier avec raison, on peut en donner de l'argent ; l'un et l'autre ne sont que des biens de ce monde, et, par conséquent, ils ne sont pas un plus grand bien que le monde, qui lui-même n'est pas un grand bien. Mais la vertu et les grâces du ciel, n'ont point de prix sur la terre, et quand même on donnerait toute la science du monde, si on pouvait la donner en échange d'une vertu surnaturelle et de la grâce, ce

[1] Væ vobis legisperitis, quia tulistis clavem scientiæ, ipsi non introistis et eos qui introibant, prohibuistis. *S. Luc.* XI.

[2] Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes, vanitas vanitatum, et omnia vanitas : quid habet amplius homo de universo labore suo, quo laborat sub sole ? *Eccli.* I.

[3] Pecunia tua tecum sit in perditionem, quoniam donum Dei existimasti pecunia possideri : non est tibi pars neque sors in sermone isto, cor enim tuum non est rectum coram Deo. *Act.* VIII.

serait aussi bien simonie, que d'en donner de l'argent, car ni l'un ni l'autre ne peuvent entrer en comparaison avec la grâce.

Il n'y a que le sang du Fils de Dieu, que l'on puisse donner, pour les grâces et pour les dons surnaturels, il n'y a que la vie et l'âme d'un Dieu-Homme qui en soit le juste prix ; c'est pour cela qu'il est venu, et qu'il est mort[1]. Il n'est pas mort pour la science, car l'homme n'avait pas totalement perdu la science par le péché, et quand il l'eût perdue, il pouvait l'acquérir par son travail, comme il le fait tous les jours ; mais il avait perdu la grâce et les vertus surnaturelles, qui sont les vraies vertus, et il ne pouvait jamais en réparer la perte, si un Dieu ne fût venu en personne, et s'il n'eût donné son sang et son âme pour nous les mériter. Vous pouvez conclure de là, qu'il est aussi vrai que la science n'est comme rien au prix de la vertu, qu'il est certain que toute la science ne vaut pas le moindre degré de grâce et de vertu. C'est ce qui faisait dire au Sage : que bien qu'un homme savant fût en haute estime et en réputation dans le monde, néanmoins il n'était rien, en comparaison d'un homme craignant Dieu ; ou que s'il était quelque chose, il était tellement effacé et couvert par la vertu, qu'il ne paraissait pas[2]. Représentez-vous donc, si vous le voulez, un homme qui en sache autant lui seul que tous les hommes, que ce soit Salomon ou Adam, qui avait toutes les sciences naturelles infuses, ou si vous le voulez encore, un chérubin, et tout le chœur des anges qui excellent par dessus les autres en science ; s'il n'est question que d'une science naturelle et humaine, tout cela ne vaut pas la première grâce que l'on donne au baptême à un petit enfant, ni le premier acte de vertu qu'il fait ayant usage de raison, et cet homme, avec toute sa science, ne sera pas aussi grand

[1] Gratia et veritas per Jesum Christum facta est. *Joan.* I.

[2] Quàm magnus est qui invenit sapientiam et scientiam ! sed non est super timentem Dominum : timor Domini super omnia se superposuit. Beatus homo cui donatum est habere timorem Dei : qui tenet illum, cui assimilabitur ? *Eccli.* XXV.

Non enim in semone est regnum Dei, sed in virtute. I *Cor.* IV.

devant Dieu, que ce petit enfant qui est dans sa grâce et dans sa crainte ; il ne paraîtra même rien au ciel en comparaison de cet enfant, parce que la science sans la vertu n'est rien. Ce n'est rien au jugement de Dieu, rien pour l'éternité, s'il n'y a que cela ; ce n'est rien en comparaison de la vertu, car ce n'est qu'un bien de ce monde, une grandeur dans l'opinion des hommes, et encore des hommes qui n'ont pas le meilleur sens; car les plus sensés, même parmi ceux qui n'avaient que le sens commun et la lumière de la raison, ont découvert cette verité, et l'ont écrite à notre confusion.

Il ne sera pas inutile d'entendre ce qu'en dit Sénèque, à celui qui lui avait demandé son avis sur ce sujet [1]. Si vous voulez savoir ce que je pense, dit-il, de la science, je vous réponds que ce n'est rien, si elle n'est jointe à la vertu; elle vaut autant qu'elle nous rend vertueux. Faites que la science m'apprenne à ne vivre point par humeur et par passion, et je vous dirai que la science est bonne, parce qu'elle me fait homme de bien. La poésie nous raconte les tempêtes et les naufrages d'Ulysse, et de je ne sais quels autres; je vous prie, enseignez-moi comment je pourrai échapper aux tempêtes de cette vie. La musique m'enseigne les accords des voix, je voudrais qu'elle me montrât l'accord que mes passions doivent avoir ensemble. La géométrie sait partager les champs et les terres qui appartiennent à chacun ; je voudrais qu'elle m'apprît comment je dois me con-

[1] De liberalibus studiis quid sentiam scire desideras. Quid horum ad virtutem viam sternit ? quid ex his metum demit? cupiditatem eximit ? libidinem frenat? Quæris Ulysses ubi erraverit, potiùs efficias ne nos semper erremus. Tempestates animi nos quotidiè jactant, hoc me doce quomodo vel naufragus navigem. Doces me quomodo inter se acutæ ac graves voces consonent ; fac potiùs quomodo animus secum meus consonet. Monstris mihi qui sint modi flebiles, monstra potiùs quomodo inter adversa non emittam flebilem vocem. Metiri me Geometres docet latifundia, potius doceat quomodo metiar, quantum homini sit satis. Numerare docet me Arithmetica et avaritiæ commodare digitos, potius doceat nihil ad rem pertinere istas computationes. Doces me quomodo nihil perdam ex finibus meis, at ego discere volo quomodo totus hilaris amittam. Magno impendio temporum, magna alienarum aurium molestia laudatio hæc constat, ô hominem litteratum. Simus hoc titulo rusticiore contenti.

O virum bonum. Sen. ep. LXXXVIII.

tenter de peu, et de ce qui m'est purement nécessaire. L'arithmétique nous apprend à calculer, et à ne rien perdre de nos biens ; qu'elle m'instruise plutôt sur la vanité de tous ses calculs, et qu'elle me prépare l'esprit à la perte de tous mes mes biens, s'il les faut perdre.

Eh bien, que direz-vous après cela ? Hélas ! que pourrait-on dire, si ce n'est que nous avons bien sujet de reconnaître que les hommes se trompent dans leur jugement, et que nous sommes inexcusables, si nous nous y laissons tromper. Car nous avons le jugement des plus sages du monde, et celui de la sagesse même de Dieu, qui veut bien que nous écoutions les hommes qui en ont le mieux parlé, afin que si nous voulons nous excuser des jugements erronés que nous faisons des choses, sur ce que les hommes en jugent ainsi, nous sachions que cette excuse est nulle, puisque les hommes mêmes et les plus sages des hommes en ont parlé autrement.

Oh ! mon Jésus, que vos paroles sont véritables, et que malheureux est celui qui n'y ajoute pas foi, puisque vous prenez même à témoin les plus savants du monde, pour nous témoigner par leur déposition, que ce que vous nous en dites, n'est que très-véritable, et que la science n'est rien sans la vertu.

DEUXIÈME POINT.

LA VERTU SANS LA SCIENCE EST UN GRAND BIEN.

On peut déjà voir aisément que la vertu est quelque chose de grand, puisque la science, qui est si estimée des hommes, n'est rien au prix de la vertu ; mais on le comprendra encore mieux, quand on aura considéré ce que c'est que la vertu et la grandeur. Nous entendons ici la vertu actuelle, la vertu en acte, ou l'acte de la vertu, et comme il y a des actions humaines, qui semblent être des actes de vertus, et qui ne le sont pas ; afin qu'on puisse discerner la vraie vertu d'avec la fausse ou de celle qui n'est qu'apparente, il ne faut que se rappeler ce qui est nécessaire pour que le bien soit bien. Or, saint Denis nous dit que le bien ne se fait que par l'entière réunion de toutes les

causes qui y concourent [1]. Ces causes sont les quatre ordinaires, qui se rencontrent dans la production de toute chose : la cause matérielle, la cause formelle, la cause efficiente et la cause finale. Il faut d'abord que la matière de la vertu ne soit ni mauvaise ni défendue, ni éloignée de la condition de la personne qui fait l'acte de vertu [2]. De là vient qu'un mensonge ne saurait être vertu, car tout mensonge est mal ; par conséquent, la matière de la vertu n'étant pas bonne, la vertu n'existe pas, puisque sa première cause lui fait défaut [3]. De même, on ne saurait faire une aumône de ce qui est dérobé, si on peut le rendre à celui à qui il appartient ; car le larcin est un mal, et il ne peut, être matière de vertu. De là vient, que ce qui pourrait être vertu pour une personne, ne le serait pas pour une autre ; car telle matière qui convient à un laïque, ne convient pas un à religieux ; il faut donc qu'il n'y ait rien à redire sur le sujet et la matière de la vertu.

Il en est de même de la forme, ou de la manière de produire cet acte, il faut un certain état intérieur et extérieur, si bien composé que, s'il vient à manquer, il n'y a point de vertu [4]. La forme intérieure des véritables vertus, c'est la grâce sanctifiante, sans laquelle, comme il n'y a point de mérite, ni de vie spirituelle dans l'âme, aussi n'y a-t-il point d'acte de vertu, qui soit digne de porter ce nom, pas plus qu'il n'y a d'acte de vie dans un corps mort [5]. La forme extérieure c'est une certaine bienséance ou convenance de l'acte vertueux, avec la personne qui le fait, eu égard aux lieux, au temps, aux moyens, et à la manière dont il se fait ; car il est certain que telle action sera un acte de vertu, si elle est faite dans un temps, ou dans un lieu, ou

[1] Non est actio bona simpliciter, nisi omnes bonitates concurrant, quia quilibet singularis defectus causat malum, bonum autem causatur ex integra causa, ut Dionysius dicit. D. Th. I, II, q. XVIII, art. 4.

[2] Prima bonitas moralis est ex objecto convenienti. D. Th. I, II, q. XVIII, art. 2.

[3] Si aliquid desit quod requiratur ad debitas circumstantias, erit actio mala. D. Th. I, II, q. XVIII, art. 5.

[4] Dona iniquorum non probat Altissimus. *Eccli.* XXIV.

[5] Nec fidei, nec sapientiæ, nec fortitudinis actus meritorius est, nisi aliquis ex Charitate hæc operetur. S. Th. II, II, q. CXIV, art. 4.

d'une certaine manière, qui serait un vice, étant faite autrement.

La troisième cause, est la cause efficiente, qui n'est autre que la grâce actuelle, et l'homme libre agissant par élection et par connaissance de cause. Ce n'est pas moi, dit saint Paul, qui fais le bien, mais la grâce avec moi [1]. De là vient que tout ce que nous faisons par humeur naturelle, par inclination, ou par contrainte [2], sans nous servir de cette nécessité, et sans la changer en vertu, n'est point un acte de vertu, quoiqu'il semble l'être, parce que ce n'est point un acte qui provienne de la grâce et de notre liberté ; c'est un acte naturel, qui peut-être n'est pas mauvais, s'il y en a d'indifférents, mais qui assurément n'est pas bon, cette troisième cause faisant défaut.

La quatrième, c'est la cause finale, c'est-à-dire la bonne fin et l'intention droite qu'on doit avoir en produisant cet acte, qui dépend tellement de cette fin, qu'il ne saurait être un acte de vertu, si la fin n'est pas louable [3]. Mais aussi quand on s'est une fois proposé une bonne fin dans ses actions, que la matière n'est point en elle-même mauvaise, et qu'elle ne répugne pas à la condition de la personne, quand ces actions sont accomplies dans la charité, et hors l'état du péché mortel ; et enfin, quand c'est par élection, par un mouvement délibéré et conclu avec la grâce, toutes ces actions ainsi faites, sont des actions de vertus, ce sont des bonnes œuvres, des œuvres de mérite, des œuvres qui sont spécialement remarquées par l'Ecriture [4], comme ayant toutes leurs causes et les conditions nécessaires pour être bonnes.

Il reste maintenant à voir comment ce sont des œuvres de grand poids, et de telle considération, qu'elles rendent un homme vraiment grand. Pour cet effet, recherchons en quoi consiste la véritable grandeur. Elle ne consiste pas, sans doute,

[1] I *Cor.* xv.

[2] Virtus nolentium nulla est. S. Prosper.

[3] Sicut esse rei dependet ab agente et forma, sic bonitas rei dependet à fine. D. Th. I, II, art, IV.

[4] Fecit ergo Ezechias universa quæ diximus, in omni Juda : operatusque est bonum et rectum, et verum coram Domino suo in universa cultura ministerii domus Domini, juxta legem et cæremonias, volens requirere Deum suum in toto corde suo, fecitque, et prosperatus est. II *Par.* XXXI.

à être riche, à être en honneur ou en crédit, à être savant, nous l'avons déjà vu, tout cela n'est grand, que parce que nous sommes petits[1]; si nous avions un grand cœur, et un esprit plus élevé, nous ne trouverions rien de si petit et de si bas, que ce que le monde estime le plus grand. En effet, puisque ce qui est sublime dans les hommes, n'est qu'abomination devant Dieu, comme dit l'Ecriture[2], il faut nécessairement que la véritable grandeur ne soit pas là; par conséquent, il faut la chercher ailleurs. On ne la trouvera que dans la grâce qu'on possède en cette vie, pour jouir de la béatitude en l'autre avec Dieu; de sorte que, celui qui a plus de grâce et de mérite ici-bas, celui-là est le plus grand. C'est ainsi que saint Jean est appelé grand devant Dieu[3], c'est ainsi que la sainte Vierge est la plus grande de toutes les créatures, non pas simplement parce qu'elle a été la mère de Dieu, mais parce qu'elle a été sa digne mère, parce qu'elle a été pleine de grâce. De même saint Jean n'est pas simplement grand parce qu'il fut un prophète, ou le précurseur du Messie, mais parce qu'il fut dans la grâce et dans la charité; car autrement, dit Notre-Seigneur, le plus petit enfant qui aurait reçu le baptême, serait plus grand que lui, s'il n'y avait en lui que la qualité de Prophète, ou la dignité de précurseur, et qu'il n'eût point possédé la grâce, qui seule fait la véritable grandeur, et sans laquelle rien n'est grand devant Dieu. Non, tout le reste, considéré dans son être naturel et séparé de la grâce, n'est pas plus grand devant Dieu, dit la sainte Ecriture[4], qu'une petite goutte d'eau qui tombe d'un

[1] Non quia magna sunt, sed quia parvi sumus. *Sen.*

[2] Quod hominibus altum est, abominatio est, ante Deum. *S. Luc.* XVI.

[3] Magnus coram Domino. *S. Luc.* L.

Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista : qui autem minor est in regno cœlorum, major est illo. *S. Matth.* XXI.

[4] Ecce gentes quasi stilla situlæ, et quasi momentum stateræ reputatæ sunt : ecce insulæ quasi pulvis exiguus, quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt. *Isa.* XL.

Tanquàm momentum stateræ, sic est ante te orbis terrarum, et tanquam gutta roris antelucani, quæ descendit in terram. *Sap.* XI.

seau après qu'il est rempli, ou qu'une gouttelette de la rosée du ciel, que l'on voit à peine sur la terre.

Puisqu'il en est ainsi, qui ne verra combien un acte de vertu est grand, puisqu'il enchérit sur la grandeur, s'il faut ainsi parler; il augmente la grandeur même, il augmente la grâce, qui est la véritable grandeur. De sorte qu'on devient grand, à proportion qu'on produit des actes vertueux, parce qu'on s'avance davantage dans la grâce et dans la gloire [1]; comme à proportion qu'on a des richesses, on devient riche, à proportion qu'on a de la science, on devient savant, et à mesure qu'on croît dans la faveur et dans la bonne grâce de son prince, on devient grand devant les hommes. De même, c'est la grâce du Roi des rois, qui élève une personne, et qui l'élève d'autant plus, que cette grâce est plus abondante. Et parce que la vertu l'augmente, c'est la vertu, par conséquent, qui est grande, et qui rend les hommes grands. Je suppose qu'il n'y ait dans un homme que la grâce, qu'il n'ait ni beauté, ni santé, ni richesse, ni science, ni noblesse, ni quoique ce soit qui le rende recommandable; c'est un Job sur son fumier, qui n'a plus que ce qui est purement nécessaire pour être Job, en vie et en personne; mais que cet homme possède la grâce, eh bien, c'est assez pour qu'il soit grand. Qu'on mette à côté de lui un Salomon, avec toute sa magnificence, toutes ses richesses, toutes ses grandeurs, toute sa science, et tout, excepté la grâce qu'il a perdue par son péché; eh bien, il n'a rien et il n'est pas plus en considération de grandeur devant Dieu, que le plus pauvre [2]. Car il n'y a de grandeur devant Dieu, que celle de la grâce, qui dispose à la gloire éternelle [3]; et plus on s'avance en grâce, et plus on s'avance en gloire et en grandeur. De là vient que, si il est dif-

[1] Probati viri genus virtutis prosapia est, quia sicut hominum genus homines, ita animarum genus, virtutes sunt. Etenim familiæ hominum splendore generis nobilitantur, animarum autem clarificatur gratia splendore virtutis. S. Ambr. *de Noe.*

[2] Melior est homo qui minuitur sapientia et deficiens sensu in timore, quàm qui abundat sensu, et transgreditur legem Altissimi. *Eccli.* XIX.

[3] Stultissimus sum virorum, et sapientia hominum non est mecum.

ficile de savoir, quel est le plus grand sur la terre, ou au ciel, ce n'est que parce que nous ignorons quel est celui qui a plus de grâce, ou qui fait plus d'actes de vertus, pour en mériter davantage, car si on le savait, on saurait infailliblement celui qui serait le plus grand [1].

Ne te mets point en peine, mon âme, de savoir quel il est, nous le verrons un jour, s'il plaît à Dieu, mais efforce-toi seulement de faire par vertu, toutes tes actions; et si après avoir tout fait, comme il faut, tu sais t'humilier, et dire avec vérité, que tu es un serviteur inutile, tu deviendras grande. Oh! quelle obligation nous vous avons, ô mon Dieu! de nous avoir donné des moyens si aisés pour devenir grands et bienheureux! S'il fallait étudier, être savant, que dirions-nous? que ferions-nous? mais il ne faut rien de tout cela; il ne faut qu'une bonne volonté, il ne faut que vouloir plaire à Dieu, qu'être bien humble, patient, il ne faut que faire ce que l'on nous dit, que faire un acte de vertu, quel qu'il soit, et c'est tout ce qu'il nous faut pour être saint.

TROISIÈME POINT.

LA VERTU AVEC LA SCIENCE EST ENCORE UN PLUS GRAND BIEN.

C'est une consolation, pour celui qui n'a pas grande capacité, de voir que cela ne lui est point nécessaire pour être saint, et c'est un grand sujet d'humiliation pour celui qui s'estime capable, de savoir qu'il n'en est pas plus grand saint, s'il n'a que sa science. Mais si à la capacité il joint la vertu, s'il a autant de bonne volonté qu'il a l'entendement bon, s'il a autant de bonne volonté que de science; il faut avouer qu'il peut devenir un grand saint. Il faut, dit saint Jérôme [2], que celui qui n'a pas étudié se donne de garde, de s'estimer autant pour son ignorance, qu'un autre pour sa science; car si la science ne rend pas un homme grand, certes l'ignorance ne l'y rendra jamais;

[1] Non didici sapientiam, et non novi scientiam sanctorum. *Prov.* xxx.

[2] Nec rusticus tamen simplex frater, ideo se sanctum putet, si nihil noverit, nec peritus, et eloquens lingua æstimet sanctitatem, multòque melius est è duobus imperfectis rusticitatem sanctam habere, quàm eloquentiam peccatricem. S. Hier. *ad Nepot.*

et si l'ignorant a de l'avantage sur celui qui est savant, ce n'est pas parce qu'il est ignorant, mais parce qu'il est vertueux, et qu'il vaut mieux avoir une sainte ignorance, ou une sainteté ignorante, qu'une science mauvaise, ou une éloquence pécheresse. Saint Augustin tient à peu près le même langage [1]. Si donc il arrive que le savant soit vertueux, il pourra bien plus facilement s'élever à la véritable grandeur, que s'il était ignorant, car il pourra produire des actes de vertu qu'il n'eût pu exercer sans sa science ; il pourra enseigner les autres [2], et s'il fait ce qu'il enseigne, il deviendra un grand saint, dit Notre-Seigneur, qui certes sait bien discerner ceux qui sont saints.

C'est ainsi qu'ont agi ces grands docteurs, dont nous faisons la fête ; ils ont employé sagement leur esprit et leur temps pour acquérir de la science, et ils s'en sont servis utilement pour l'avantage du prochain, et pour l'édification de toute l'église. Quels actes de vertus n'ont-ils pas exercés par ce moyen?... Leur foi n'était-elle pas vive et agissante, puisqu'ils l'enseignaient, qu'ils la prêchaient, et l'expliquaient aux peuples? Leur espérance n'était-elle pas céleste, puisqu'ils ne cherchaient dans leurs études et dans leurs travaux, que la gloire de Dieu, et le salut des âmes? Leur charité n'était-elle pas divine, puisqu'ils voulaient faire connaître ce grand Dieu si aimable, et le faire aimer par autant de cœurs qu'il y en avait de capables de l'aimer et de le servir ? Si, dit saint Grégoire, on ne saurait offrir un sacrifice plus agréable à Dieu, que celui du zèle des âmes [3], pourrait-on

[1] Plenitudo est et beatitudo perfecta ut citò quisque intelligat, et benè vivat, sed si fortè utrumque non potest, melius est benè vivere quàm citò intelligere ; qui benè vivit meretur amplius intelligere, qui autem malè vivit, et quod intelligit perdit. S. August.

[2] Non ignoro quantum Ecclesiæ profuerint, et prosint litterati sui ; sive ad refellendos eos qui ex adverso sunt, sive ad simplices instruendos. Legi, qui docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates. Denique legi, quia tu repulisti scientiam, et ego repellam te ut non fungaris mihi Sacerdotio. D. Bern. *Serm.* XXXVI *in Cant.*

[3] Nullum omnipotenti Deo tale est sacrificium, quale est zelus animarum S. Greg. I, *in Ezech.* hom. XII.

témoigner mieux ce zèle, qu'en employant tout son esprit, toute sa science, et toute sa vie, pour leur conversion?

Quelle prudence ne leur fallait-il pas, pour discerner à qui ils parlaient, et à qui ils avaient à faire, puisqu'ils avaient à parler, et à traiter avec toutes sortes de personnes. Quelle justice, quelle fidélité et sincérité leur a-t-il fallu garder dans toutes les circonstances, où la malice des hommes, et la rage des démons s'opposaient à la sainte doctrine qu'ils prêchaient? Quelle force pour ne recevoir que du mal de ceux à qui ils ne faisaient que du bien? Enfin quelle tempérance, pour s'abstenir non-seulement de tous les plaisirs de la vie les plus honnêtes, mais encore des plus nécessaires, comme du repas, et du repos, afin de trouver plus de loisir pour travailler au service de la religion, et de l'Eglise? Quelle humilité ont fait paraître ces grands hommes, qui étant si éminents, qu'ils pouvaient servir de lumière à la terre, au jugement de Dieu même, s'estimaient néamoins si petits, et si humbles, qu'il n'y avait si petite action d'obligation, ou de bienséance qu'ils ne fissent, si petit péché, qu'ils ne s'efforçassent de l'éviter, si petit bien pour la gloire, et pour le service de Dieu, qu'ils estimassent petit, et qu'ils ne rendissent grand, en le faisant d'un grand cœur, pour l'amour de celui qui s'est fait le plus petit des hommes.

Quel spectacle, de voir un saint Grégoire, surnommé le grand, à canse de sa science extraordinaire, et des immenses services qu'il a rendus à l'église, de voir, dis-je, ce grand homme, s'abaisser jusqu'à enseigner aux enfants de chœur, la musique, en même temps qu'il enseignait aux évêques, aux empereurs, aux plus grands du monde, ce qu'un autre que lui ne pouvait enseigner.

Quel prodige de vertu, qu'un saint Ambroise, qui était recherché et admiré de tout le monde, pour la grandeur de son savoir, se communiquât tellement à toutes les personnes qui recouraient à lui, qu'il ne voulait pas que jamais la porte de son palais, et celle de sa chambre fussent fermées, afin que l'abord en fut libre pour tous ceux qui se présenteraient.

Qui ne sait que saint Augustin était un aigle entre tous les docteurs, et que néanmoins, il était si docile pour se faire instruire sur ce qu'il ignorait, ou n'entendait pas bien, qu'il ne paraissait que comme une colombe, et qu'il était aussi disposé à apprendre, qu'à enseigner, aussi disposé à n'enseigner que des filles à vivre religieusement, qu'à écrire ces beaux traités, si remarquables, qu'ils ont fourni à toute la théologie de quoi éclairer et résoudre les plus belles questions.

Qui ne s'étonnerait en lisant qu'un saint Jérôme, qui était l'oracle de son temps, que les papes, et les plus savants consultaient sur les matières les plus difficiles de l'Ecriture sainte, s'abaissait jusqu'à laver les pieds des pèlerins, à enseigner le catéchisme aux pauvres, à montrer à lire aux petits enfants. Oh cela ! c'est être grand. C'est encore la grandeur d'un saint Thomas, qui était aussi disposé à servir de compagnon à l'économe de la maison, qu'à monter en chaire ; d'un saint Bonaventure, qui ne trouvait de plaisir que dans les actions d'humilité ; et en un mot de tous ceux que nous honorons en qualité de saints docteurs.

C'est bien la vérité que s'ils sont saints, c'est moins leur doctrine que leur vertu, qui les a rendus saints ; mais aussi est-il vrai que leur doctrine a grandement contribué à leur vertu, à leur sainteté et à leur grandeur. La science est une épée ; celui qui s'en sert mal, se cause à lui-même du dommage, celui qui sait bien s'en servir, y trouve une arme contre ses ennemis, et ceux de l'Eglise. La science est une lumière ; les uns s'y brûlent, mais les autres en sont éclairés, et communiquent réciproquement leur clarté à ceux qui s'en approchent. Elle est une montagne élevée, du haut de laquelle les uns se précipitent, mais d'autres s'y affermissent, et en font le refuge de tout le monde. Il ne faut que savoir s'en servir, et la marque du bon usage, c'est qu'après qu'on s'est rendu capable de faire tout ce qu'il y a de plus grand, on soit disposé à faire tout ce qu'il de plus petit, avec un même cœur, et une même affection que les actions les plus éclatantes. C'est la marque qu'en

donne Notre-Seigneur dans l'Evangile, où après avoir dit qu'il n'était pas venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir, qu'il la garderait inviolablement dans ses plus petites circonstances, et que le ciel et la terre passeraient plutôt qu'il n'y manquerait [1], il ajoute : Que, celui qui enseignera ainsi les hommes, ne sera pas grand pour cela, mais que celui qui se comportera ainsi, en gardant exactement les plus petites choses, et qui enseignera aux autres à faire de même, méritera dans l'Eglise le nom de grand, qu'il sera un grand saint, un grand docteur.

Réjouissez-vous avec ce saint, de ce qu'il a été tel que vous venez de le considérer. Admirez son humilité jointe à sa grandeur; bénissez Dieu, qui lui a fait cette grâce; voyez la part que vous en pouvez souhaiter selon votre condition. Voyez que si Dieu veut que les plus savants soient les plus vertueux, et les plus humbles, ce n'est pas qu'il ne veuille pas que les autres ne soient point vertueux; mais c'est plutôt pour nous apprendre à leur exemple, que si ces grands hommes se sont abaissés à ce point, c'est une honte pour nous qui sommes si petits de vouloir faire les grands; et que si des personnes si savantes ont plus estimé l'humilité, que la grandeur du monde, il faut bien avouer que je me trompe, si j'en juge autrement. Car de dire qu'ils se trompent, ce serait se faire plus savant qu'eux; nous n'oserions le penser en matière de foi, de controverse et de doctrine; pourquoi donc le penserions-nous au sujet de l'humilité, et des autres vertus, que nous n'estimons pas, comme ils les ont enseignées et pratiquées....

O grand saint! que ceux qui vous entendaient parler étaient heureux, et que plus heureux encore étaient ceux qui vous voyaient pratiquer ce que vous enseigniez; mais je me regarderai encore plus heureux que tous, si je fais par vos prières,

[1] Nolite putare, quoniam veni solvere legem, aut prophetas, non veni solvere, sed adimplere, amen quippe dico vobis, donec transeat cœlum et terra, iota unum, aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant. S. *Matth.* v.

ce que les autres ont entendu de votre bouche, et remarqué dans votre exemple.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La science sans la vertu est peu de chose.

Que la science seule est peu de chose, puisque l'on peut être pécheur et damné avec elle. Quelle grandeur peut-elle m'apporter, sinon une grandeur terrestre, qui n'est que vanité. Mon âme, tu n'es pas faite pour être grande sur la terre, mais au ciel ; et quand tu serais faite pour ces grandeurs du monde, tu t'es perdue par ton péché, et tu n'as pas été rachetée par un Dieu mourant sur la croix, pour te perdre encore pour ces grandeurs, mais plutôt pour t'apprendre à les mépriser, ou à ne les estimer qu'autant qu'elles peuvent valoir. Et pour savoir ce qu'elles valent, il ne faut que se souvenir que la valeur des choses indifférentes, doit être prise de la fin pour laquelle on s'en sert, et du dessein que Dieu s'est proposé en nous les donnant.

DEUXIÈME POINT.

La vertu sans science est un grand bien.

C'est la vertu qui nous élève à la véritable grandeur, si on entend bien ce que c'est que la vertu et la grandeur. Et pourquoi donc ne m'y adonné-je pas, puisque je désire tant d'être grand ? C'est parce que je me contente d'être grand selon le monde, et que pour cela il ne faut que de la vanité, et je ne sais quelle apparence, qui amuse et trompe le monde. Mais, que celui-là est bien mieux trompé qui, pour tromper les autres, se fait accroire qu'il est ce qu'il n'est pas. La véritable vertu n'estime rien de grand sur la terre que la grâce de Dieu, et pour la conserver et l'augmenter elle pense plutôt à cacher aux autres les biens qu'elle possède, qu'à leur faire accroire qu'elle possède des biens qu'elle n'a pas.

TROISIÈME POINT.

La vertu avec la science est encore un plus grand bien.

Il est vrai que si la science est sans la vertu, ce n'est rien en comparaison de la vertu seule, mais si la science et la vertu sont jointes ensemble, la vertu orne la science, et la science sert à la vertu pour devenir un grand saint. C'est être vertueux pour être grand et pour être saint, que de faire des actes de vertu; mais c'est être un bien plus

grand saint de faire ce que l'on enseigne, et d'exciter les autres par son exemple. Ces saints docteurs et ces lumières de l'Eglise étaient si grands devant Dieu, et si petits dans leur estime, que l'humilité de leur cœur faisait paraître davantage l'éminence de leur esprit ; et la grandeur de leur savoir était plus admirée dans leur modestie et dans leurs abaissements volontaires. Oh! c'est la marque d'une plus grande vertu, de voir une personne élevée s'humilier volontiers, que d'en voir une autre du commun s'abaisser ! Oh ! que je voudrais savoir ce qu'ils savaient, pour faire ce qu'ils faisaient, car j'aimerais mieux être ignorant et faire, que de savoir sans rien faire ; mais savoir et faire tout ensemble, afin de pouvoir exciter les autres, comme ces saints s'y sont employés, c'est ce qu'il faut souhaiter, et ce qu'il leur faut demander selon votre condition et selon les desseins que Dieu a sur vous. Celui-là en sait et fait assez, qui n'en veut pas savoir ni faire davantage qu'on en désire de lui ; mais aussi qu'il ne s'épargne point pour savoir, pour faire, et pour exciter les autres, autant qu'on le désire.

MÉDITATION COMMUNE

POUR

LA FÊTE DES SAINTS CONFESSEURS NON PONTIFES.

SUR CES PAROLES :

Ayez à la main des lampes allumées[1].

Le Sujet est de considérer comment la vie parfaite de ces saints Confesseurs, nous est exprimée par ces paroles de Notre-Seigneur, qui indiquent la vigilance perpétuelle dans laquelle ils ont vécu, passant ainsi par les trois voies de la perfection, pour parvenir au bonheur éternel dont ils jouissent.

La Fin est d'apprendre comment la vigilance sert à la perfection, et comment il faut s'y adonner à l'exemple des saints.

La Forme est en ces trois points :

1° De la vigilance pour le temps qu'on commence.

2° Pour l'avancement et le progrès dans la vertu.

3° Pour l'état de la perfection.

[1] Sint lucernæ ardentes in manibus vestris. S. *Luc.* XII.

PREMIER POINT.

DE LA VIGILANCE NÉCESSAIRE POUR LE TEMPS QU'ON COMMENCE.

Quoique la vigilance nous soit recommandée dans l'Ancien Testament, néanmoins elle nous est plus souvent encore inculquée et recommandée dans le Nouveau[1]. C'est peut-être parce que, depuis la venue de Notre-Seigneur, la grâce qui nous fait avancer dans la perfection ayant été plus abondante, il a été nécessaire que nous sûssions qu'il y fallait coopérer ; et comme cette grâce n'est point oisive, et qu'elle nous porte toujours à avancer dans la perfection, aussi veut-elle être tellement secondée, que nous ne nous lassions jamais de travailler. Et parce que ce mot de vigilance étant bien entendu, comprend tout ce qu'on peut dire, pour nous faire hâter avec la grâce, c'est pour cela qu'il nous est si souvent répété, soit en termes exprès, soit par des paraboles, soit par des symboles, comme dans ces mots : *Ayez à la main des lampes allumées* ; ce qui s'entend de trois manières selon les trois voies de la perfection.

La première, pour la voie purgative, et pour le temps qu'on commence, nous fait entendre par ces lampes ardentes que, comme on porte la nuit un flambeau pour se conduire, de peur de quelque mauvaise rencontre qui soit pour nous une occasion de chute ; de même, il faut prendre garde continuellement parmi les ténèbres de ce monde, et principalement quand on commence à marcher dans le chemin de la perfection, de ne pas tomber dans l'un de ces trois défauts, savoir : soit de ne pas commencer avec assez de ferveur ; soit de ne pas continuer dans cette ferveur, et de la laisser se refroidir ; soit enfin de retourner à ces fautes passées. Pesez bien ces trois sortes de chutes, qui peuvent arriver à ceux qui commencent.

D'abord, ne pas commencer avec assez de ferveur ; c'est tomber, comme l'on dit, ou broncher dès le seuil de la porte,

[2] Videte, vigilate, et orate, nescitis quando tempus sit : Quod autem vobis dico, omnibus dico, vigilate. *S. Marc.* XIII.

et cela n'arrive que trop souvent, quand on n'a pas pris la résolution sérieuse de quitter toutes les affections mauvaises; quand on se contente de faire une confession générale, s'imaginant qu'il n'y a plus rien à faire, qu'on peut retourner à ses habitudes, à ses manières d'agir, sous prétexte qu'on n'a pas mauvaise volonté, et qu'on ne veut plus pécher; tout cela est dangereux; c'est la première chute dont il faut se garder [1]. Voyez, quand les saints se sont résolus à servir Dieu, ils s'y sont mis sérieusement, entièrement, et non point à demi; ils l'ont fait de tout leur cœur, de toute l'étendue de la grâce, et autant qu'ils ont su y être obligés; ils l'ont voulu, ils l'ont accepté, ils s'y sont offerts sans aucune réserve, sans marchander avec Dieu.... Quand une personne se convertit de l'infidélité ou de l'hérésie, elle le fait avec l'intention de n'y plus retourner jamais; de même quand une âme rentre en elle-même, et revient à son Dieu, après avoir mené une vie pécheresse ou mondaine, elle doit se proposer de n'y plus jamais retourner, de rompre entièrement avec tout ce qui pourrait l'y ramener, et d'être tout à fait à son Dieu [2]. Avez-vous bien compris cette vérité comme il fallait?... N'en êtes-vous point encore à hésiter pour exécuter ce que vous avez à faire?... Est-ce bien réellement que vous vous êtes donné à Dieu?... On pourrait le croire à en juger par vos paroles et vos sentiments; mais alors pourquoi tant de curiosités et de demandes pour les choses de ce monde, dont vous n'avez que faire? ne faut-il pas dire que ce monde a encore quelque partie de votre cœur [3]? Et que veulent dire ces désirs, ces attentes, ces craintes, ces joies, et ces tristesses pour ce qui vous touche, sinon qu'il y a encore de l'amour-propre, et que vous n'êtes pas converti, comme il le faudrait... Ayez donc à la main ces lampes ardentes, pour vous éclairer dans la première démarche

[1] Non est reversa ad me prævaricatrix in toto corde suo, sed in mendacio, ait Dominus. *Jer.* III.

[2] Iste est qui contempsit vitam mundi.

Si in toto corde vestro revertemini ad Dominum, auferte deos alienos de medio vestri. I *Reg.* VII.

[3] Ephraim quid mihi ultra idola? *Osee* XIV.

que vous avez à faire, de peur que si une fois vous ne commencez pas bien, vous n'acheviez mal, et que vous regrettiez cette chute, qui devient ordinairement irréparable, si on n'y prend bien garde.

La seconde chute consiste en ce que après avoir commencé avec assez de ferveur, on vient à se relâcher et à quitter les bonnes résolutions qu'on avait prises, de ne plus retourner à ses passions et à ses habitudes. Ce n'est pas qu'on y retourne encore, mais on y pense, on regrette presque, comme les Israélites, d'être sorti de l'Egypte [1], et de s'être engagé dans cette nouvelle vie, qui n'a pas le plaisir qu'on s'était imaginé, on se fait accroire qu'on en tombera malade, qu'on deviendra mélancolique, qu'on se rendra inutile, si on continue ce genre de vie ; on en voit d'autres qui ne sont pas si scrupuleux, et qui peut-être se moquent de nous ; on pense faire comme eux, et enfin, on en vient à se permettre certaine licence. C'est ainsi qu'on déchoit, et qu'on commence à s'égarer, ou à tomber dans ce malheureux vice de la tiédeur, si l'on n'a pas son flambeau bien allumé pour voir ce malheur [2], et pour ne point perdre de vue les motifs que nous avons eus d'abord pour nous donner à Dieu, afin de nous en servir aussi bien maintenant, comme alors. Ce qui est vrai, est toujours vrai, et si une fois nous avons compris que Dieu méritait ces services, que nous avons commencé à lui rendre, que Jésus-Christ nous y avait amoureusement obligés par ces bienfaits, que le Saint-Esprit nous y excitait par ses inspirations, qu'il y allait de notre salut, de notre repos, et mille autres motifs que nous avons eus pour bien commencer, ne les avons-nous pas encore pour continuer [3] ?... Nous les avons assurément, mais nous ne voulons pas les voir, nous éteignons la lampe, nous étouffons les lumières, nous ne

[1] Et tædere cœpit populum itineris ac laboris, locutusque contra Deum et Moysen, ait : Cur eduxisti nos de Ægypto, ut moreremur in solitudine ? *Num.* II.

[2] Esto vigilans, et confirma cætera quæ moritura erant. *Apoc.* III.

[3] Omnis disciplina in præsenti quidem videtur non esse gaudii, sed mæroris : posteà autem fructum pacatissimum, exercitatis, per eam reddet justitiæ, propter quod remissas manus, et soluta genua erigite, et gressus rectos facite pedibus vestris, ut non claudicans quis erret, magis autem sanetur. *Hebr.* XII.

voulons pas voir ce qui nous obligeait de commencer, parce que nous ne voulons pas continuer. Ayez donc des flambeaux allumès, veillez sur ce second pas, comme ont fait tous les saints, qui se représentaient sans cesse le premier jour de leur couversion, ou le dernier qui devait terminer leur vie.

C'est la dernière leçon que le grand saint Antoine [1] fit à ses disciples, quand il leur recommandait de se considérer chaque jour comme ne faisant que commencer, et de se conserver tellement dans cette première ferveur, qu'il ne parût jamais qu'ils en fussent déchus. Oh! la belle leçon ! elle mériterait d'être bien entendue de tous ceux qui s'émancipent de leurs premières pratiques de dévotion. S'il n'y avait de changement que dans le goût et dans le sentiment, je ne m'en étonnerais pas, cela passe; et quand il durerait, il ne faudrait pas s'y arrêter, car ce n'est pas là le fonds de la dévotion. Mais quand vous suivez tellement vos dégoûts, que vous ne faites presque qu'à regret, ou à demi ce que vous devez faire, et que vous accepteriez volontiers ce qui vous en dispenserait; c'est alors que vous devez craindre, et rallumer votre lampe, réveiller votre esprit, renouveler votre vigilance et votre attention, afin de continuer à faire ce qu'il faut, sans y manquer [2]; car autrement vous tomberiez au troisième pas, qui est encore plus dangereux.

Il s'agit ici des péchés que nous n'avions pas encore osé commettre si librement, depuis notre entrée au service de Dieu ; ce n'est pas qu'on ne tombât auparavant dans quelques fautes, mais c'était par surprise, ou par ignorance, ou plus rarement, et on s'en relevait aussitôt; tandis que maintenant, on se fait une conscience plus libre, par exemple on ne se fera pas scrupule de railler, d'entretenir des amitiés particulières, de se fâcher, de craindre, de desirer, et de suivre les autres mouvements de la nature, de parler, et d'agir par humeur. Il ne

[1] Hoc sit primum cunctis in commune mandatum nullum in arrepti propositi vigore lassessere, sed quasi incipientem augere semper debere quod cœperit S. Anton. *in vita S. Anton.*

[2] Qui mollis est et dissolutus in opere suo, frater est sua opera dissipantis. *Prov.* XVIII.

semble plus maintenant qu'il y ait du mal dans tout cela, on n'en sent plus de scrupule, on n'y voit plus rien ; c'est que le flambeau est éteint, et qu'on ne veille pas assez [1]. Mais ce n'est pas ainsi qu'agissaient les saints, qui avaient compris cette recommandation d'avoir leurs lampes allumées, de peur de ces chûtes, de peur de ces ténèbres, qui obscurcissent l'esprit et la conscience, de telle sorte qu'elle ne découvre plus le mal qu'elle voyait auparavant. Selon l'avis de l'Apôtre [2], ils veillaient tellement sur leurs mouvements intérieurs, qu'ils se défiaient même des bons, s'ils ne les avaient pas communiqués à leurs directeurs; ils avaient une conscience si délicate, qu'ils s'abstenaient de ce qui avait la moindre apparence du mal, ils le fuyaient comme le mal même; et parce qu'ils savaient bien que c'est au commencement de la tentation, ou de la suggestion, que le serpent est plus dangereux, c'était là principalement qu'ils veillaient, et qu'ils s'étudiaient à lui briser la tête, afin de ne laisser entrer aucune mauvaise pensée de quelque vice que ce fût [3]. S'il leur arrivait des troubles dans l'imagination, des pensées de blasphème contre Dieu et ses saints, comme ils se sentaient éloignés d'y consentir, par la grâce de Dieu, ils se contentaient de chasser doucement ces pensées, sans s'en mettre en peine davantage ; et ils agissaient de même à l'égard des autres suggestions mauvaises. En agissant ainsi ils montraient qu'ils craignaient d'offenser Dieu, même par la faute la plus légère, car elle paraît toujours trop grande à celui qui a son flambeau allumé, pour voir que Dieu en est toujours offensé [4]. Il arrivait de là : qu'encore qu'ils menassent la vie la

[1] Qui relinquunt iter rectum, et ambulant per vias tenebrosas, qui lætantur cum malè fecerint, et exultant in rebus pessimis, etc. *Prov.* I.

Via tenebrosa nesciunt ubi corruunt. Ibid. IV.

[2] Evigilate justi et nolite peccare. I *Cor.* V.

Vigilate, state in fide, viriliter agite, et confortamini. I *Cor.* XV.

Vigilantes in omni instanti. *Ephes.* VI.

[3] Et si justi quando usque ad delectationem tentata mens rapitur, ipsam tamen citiùs subrepentem suæ delectationis erubescunt et forti censura redarguunt quidquid intra se exurgere carnale deprehendunt. S. Greg. III *Mor.* XVIII.

[4] Electorum corda ad se semper sollicite redeunt, et semetipsa graviter, vel

plus pure, et la plus innocente, néanmoins, parce qu'ils ne pouvaient si bien faire, qu'il ne leur échappât quelque léger défaut, ou qu'ils n'en sentissent les atteintes, et les premiers mouvements; ils s'en châtiaient si rigoureusement, et faisaient de telles pénitences, qu'on eût cru qu'ils étaient les plus grands pécheurs du monde [1]. Mais c'est le caractère de la sainteté, que moins on pèche, et plus on s'estime grand pécheur; car on voit mieux le mal qu'on fait, quelque petit qu'il puisse être.... De plus, ils avaient tellement en horreur toute espèce de mal que, pour en fuir l'occasion, ou pour en prévenir les premières sensations, qui ne sont pas même des péchés, ils vivaient dans des jeûnes perpétuels, macérant leur chair innocente, de tant de veilles, et de cilices, de disciplines, et d'autres austérités, que la seule pensée nous fait frémir! C'est là se purifier, ou plutôt c'est être si pur, qu'on n'aurait point besoin de se purifier.

Ah mon Sauveur! combien est vrai ce que vous dites : Que les hommes du monde aiment mieux les ténèbres, que la lumière, afin qu'ils fassent le mal plus impunément; car ceux qui marchent dans la lumière, comme les saints, haïssent et fuient autant le mal que les autres l'aiment et s'y livrent [2]. Mais mon Dieu, n'ai-je pas ces lumières? n'ai-je pas ce flambeau?... Pourquoi donc fais-je le mal? pourquoi ne vois-je pas le mal que je fais, et comment puis-je le commettre, en voyant que c'est mal?... Mon fils, c'est que tu n'es pas assez détaché et purifié au fond de l'âme de toute affection. Il arrive de là que dans les occasions mauvaises qui se présentent, l'ardeur et la violence de l'affection emporte tellement l'esprit, qu'il ne se donne pas le loisir de voir ce qu'il fait; et ainsi, il a aussitôt

pro levi motu excessionis affligunt, et dum mota discunt quomodo stare debuerint, aliquando melius concussa solidantur. S. Greg. II *Mor.* XXIV.

[1] Hostes nostros mortificemus, ne ab his mortificemur. S. Aug. *in Gal.*

[2] Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem, erant enim eorum mala opera. Omnis enim qui malè agit, odit lucem, et non venit ad lucem, ut non arguantur opera ejus : qui autem facit veritatem, venit ad lucem, ut manifestentur opera ejus, quia in Deo sunt facta. *Joan.* III.

commis le mal qu'il y a pensé ; mais cela n'excuse pas, car il faudrait purifier cet intérieur, comme faisaient mes saints, il faudrait être résolu à renoncer à tout plaisir sensuel, il faudrait accepter la répugnance, et la difficulté de supporter le mal du corps, pour fuir le mal de l'âme, et l'offense de Dieu.

DEUXIÈME POINT.

DE LA VIGILANCE POUR S'AVANCER DANS LA VERTU.

Le second effet de la vigilance, et le second sens qu'on donne à ces paroles. *Ayez des lumières ardentes dans vos mains*, regarde la vie qu'on appelle illuminative, et ceux qui étant purifiés du mal, s'avancent dans le bien. Car comme la lumière montre ce que l'on doit faire, et le chemin qu'il faut suivre, et comme la lumière brille toujours, ou s'éteint dès qu'elle cesse de briller ; ainsi ces personnes voient plus clairement ce qu'elles ont à faire, et parce qu'elles voient qu'en tout ce qu'elles entreprennent, elles peuvent faire du bien, elles s'y employent, elles y veillent, et le font efficacement selon toute l'étendue de leur pouvoir [1]. C'est pourquoi il est si expressément recommandé d'avoir à la main sa lampe allumée ; c'est-à-dire, qu'à chaque pas, à chaque action qu'on entreprend, on doit regarder toujours de près ce qu'on y peut faire de bien, pour le faire, car c'est ainsi qu'on avance. C'est ainsi qu'ont fait les saints, et c'est un point de perfection qu'il faut ici considérer attentivement, pour apprendre en quoi consiste proprement le bien, que chacun peut, et doit faire, pour s'avancer dans la perfection.

On rapporte ordinairement tout le bien qu'on fait, à ces trois espèces de biens qui regardent Dieu, le prochain et la personne qui le fait, c'est-à-dire l'oraison, l'aumône, et le jeûne ; et on regarde comme les plus grands saints tous ceux qui s'y exercent davantage, et qui s'y employent le mieux [2]. Ceci peut être vrai, et les saints ont pu, par ces moyens, s'élever à la plus

[1] Bonum facientes non deficiamus. *Gal.* VI.
Nolite deficere benefacientes. I *Thess.* III.

[2] Bona est oratio cum jejunio, et eleëmosyna magis quam thesauros auri recondere. *Tob.* XII.

haute sainteté, car ils priaient continuellement, ils faisaient des aumônes, ou des œuvres de miséricorde, selon les moyens qu'ils en avaient, et se livraient aux jeûnes et à de grandes austérités, comme l'histoire de leur vie en fait foi. Mais cependant, parce que tous n'ont pas pn prier, faire des aumônes, ou jeûner autant que d'autres, et qu'ils n'en sont pas moins devenus de plus grands saints que d'autres qui ont prié, fait des aumônes, et jeûné davantage, nous devons reconnaître qu'il y a trois autres sortes de biens que tous les saints ont faits, et à raison desquels ils sont bien plus avancés dans la sainteté, que par l'oraison, l'aumône, et le jeûne.

La première, c'est l'innocence, la résistance au mal. Le premier acte de toutes les vertus n'est pas seulement négatif, en ce qu'il s'abstient de faire le mal, mais il tient encore lieu d'un bien positif, quand on évite ce mal par la vertu qui lui est opposée [1]. Ainsi par exemple, quand se présente une tentation contre la foi, l'espérance, la charité, la patience, l'humilité, et quelque autre vertu que ce soit, et qu'on résiste à cette tentation, c'est une bonne œuvre, une œuvre très-méritoire, et très-ordinaire à tous les saints[2]. C'est cette sorte de bien qu'ils ont le plus pratiqué, et qui les a rendus plus vertueux, attendu que les occasions s'en présentent plus souvent, et qu'on avance bien plus dans la sainteté, en se conservant dans cette innocence, et en résistant au mal, que si on s'occupait à d'autres actions plus apparentes, et qu'on n'eût pas autant de soin de celles-ci [3]. C'est la grande maxime des saints, que c'est toujours beaucoup faire, que de ne point faire de mal, quand on l'évite non pas par cette oisiveté, qui se contente de ne point faire de grands maux, et de ne point aussi faire de bien; mais qu'on l'évite par

[1] Ambulans in via immaculata, hic mihi ministrabat. *Psal.* c.

[2] Et ero immaculatus cum eo, et observabo me ab iniquitate mea. *Psalm.* XVII.

[3] Sacrificium salutare attendere mandatis, et discedere ab omni iniquitate. *Eccli.* XXXV.

Qui enim vult vitam diligere, et dies videre bonos, coërceat linguam suam a malo, et labias ejus ne loquantur dolum, declinet a malo, et faciat bonum. I *Pet.* III.

la vigilance qui a soin de faire passer en bien et en vertu toutes les occasions de mal, et qui a cet avantage sur toute autre pratique, que faisant le bien, elle est exempte du mal. C'est là un avantage si grand, qu'il vaudrait mieux ne faire point tant de bien pour éviter le mal, qu'après avoir fait tout le bien, se laisser aller aux maux qui offensent souvent Dieu, plus que les biens ne l'honorent, et qui nuisent plus à l'avancement spirituel, que tous les biens n'y servent. Ajoutez que, quand l'âme est ainsi disposée et habituée à résister au mal, elle est bien plus capable de faire le bien ; car il n'y a rien qui empêche autant le bien, que la mauvaise inclination qu'on a pour le mal[1], et quand on y a remédié, on ne trouve plus que plaisir à faire tout ce qu'il faut faire, et comme il le faut faire.

La seconde manière de pratiquer le bien, dans laquelle les saints ont excellé, c'est qu'en tout ce qu'ils faisaient, ils veillaient à le faire comme ils pensaient que Dieu le voulait d'eux, dans l'ordre de leur condition ; car ils savaient fort bien que, quoi qu'ils fissent dans leur vocation, s'ils s'efforçaient de le bien faire pour leur salut et pour y servir Dieu, qui les y avait appelés, c'était une bonne œuvre. Ils savaient bien qu'on peut compter dans une journée beaucoup d'actions diverses qui, tout indifférentes qu'elles sont[2], peuvent néanmoins devenir bonnes par l'effet de la vigilance, qui s'applique moins à faire ces actions qu'à les bien faire[3]. Aussi s'appliquaient-ils à faire le bien, comme ils croyaient que Dieu l'exigeait d'eux dans leur condition.

Cette sorte de bien produit des fruits et des avantages plus

[1] Cùm veneritis in conspectum meum, quis hæc quæsivit de manibus vestris ? lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis, et venite arguite me. *Isai.* I.

Me etenim de die in diem quærunt, et scire vias meas volunt. Dissolve colligationes impietatis, etc. Tunc erumpet quasi manè lumen tuum, etc. *Isai.* LVIII.

[2] Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. I *Cor.* X.

[3] Omne quodcumque facitis in verbo, aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi. *Coloss.* III.

nombreux que l'oraison, l'aumône ou le jeûne, car vous ne pouvez pas toujours vous employer à quelqu'une de ces trois œuvres, vous ne le devez même pas parfois, et à certaines heures vous ne le pouvez pas. Que ferez-vous donc dans l'intervalle? Ne ferez-vous plus de bien? Cette heure passera-t-elle sans mérite, sans service rendu à Dieu? Il y aurait danger qu'il n'en fut ainsi, si on ne connaissait cette pratique, au moyen de laquelle on peut faire du bien en tout temps[1], puisqu'autrement il y aurait autant de temps vide de bien qu'il y aurait de temps sans oraison, sans aumône ou sans jeûne. Mais en employant cette pratique, il n'y a pas une heure du jour perdue, il n'y a pas un moment qui ne soit bien employé, parce que tout y sert, tout est bon si on le veut; et on le veut quand on le fait en vue de Dieu, qui nous ayant appelé dans notre condition, veut être ainsi servi par nous. Et c'est justement accomplir le commandement du Sage, qui veut qu'on ne laisse passer aucun instant du jour sans le bien employer, et sans en conserver le mérite[2].

Oh! que de biens et de trésors dans ces saints! Ils s'enrichissaient ainsi de leurs mains, en les employant dignement à bien faire toutes choses dans leur état, selon la grâce de leur vocation et selon leur pouvoir[3]. S'ils se reposaient, s'ils travaillaient, s'ils mangeaient, s'ils parlaient, s'ils étudiaient, s'ils trafiquaient, s'ils commandaient, s'ils obéissaient, tout leur était une même affaire, car ils rapportaient tout au bon plaisir de Dieu et au salut de leurs âmes. Une année passée de la sorte en vaut plus que cent de ceux, qui ne portent pas ainsi leurs flambeaux allumés dans leurs mains. Et que sera-ce de cent ans passés dans l'exercice de presque autant de biens et

[1] Impleamini agnitione voluntatis ejus, omni sapientia et intellectu spirituali, ut ambuletis dignè Deo per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes et crescentes in scientia Dei, etc. *Coloss.* I.

[2] Non defrauderis a die bono et particula boni doni non te præteribit. *Eccli.* IV.

[3] Homines magni virtute et prudentia sua præditi, homines divites in virtute pulchritudinis studium habentes, pacificantes, in dominibus suis. *Eccli.* XLIV.

d'actions méritoires qu'il s'est écoulé d'instants. C'est ce qui faisait dire au Sage [1], que la vieillesse de l'âge n'est pas la vieillesse des ans, car il y en a qui sont chargés d'années, et qui sont fort jeunes d'âge, parce qu'ils ont aussi peu de mérite que s'ils n'avaient point vécu, et ce n'est pas vivre de passer sa vie sans mériter et sans faire le bien qu'on pourrait et qu'on devrait faire. Tandis que si un jeune homme, un saint Casimir, un saint Dositée, un saint Louis de Gonzague, et autres semblables viennent à mourir, après avoir passé quatre ou cinq ans au service de Dieu, sans laisser passer aucun moment qui soit vide de mérite, ils se trouveront au bout de ce peu d'années avoir plus avancé dans la course de la véritable vie, que ces vieillards de cent ans, qui sont appelés des enfants dans l'Écriture, comme les autres sont appelés des vieillards, parce que les uns ont vécu sans mérite, et que les autres en sont chargés [2]. Et si à cette quantité de bonnes actions, qui font le vrai mérite, ils joignaient un grand cœur, une ardente volonté de plaire à Dieu et de l'honorer selon toute l'étendue de la grâce qu'il leur accordait, c'est alors que le mérite allait toujours croissant, à mesure que cette ardeur augmentait.

La troisième manière de mériter et de faire du bien, par laquelle les saints se sont encore plus avancés, c'est que leurs lampes étaient si ardentes, c'est que leur volonté était si droite, pour faire de bon cœur tout ce qu'ils faisaient, et être agréables à Dieu, qu'ils lui plaisaient beaucoup plus par ce bon cœur, que par tous les services qu'ils lui rendaient [3]. Et ainsi quand ils n'auraient fait qu'une ou deux actions avec cette charité ardente, ils auraient plus fait que les autres avec toutes leurs prières, leurs aumônes et leurs jeûnes, qui auraient été dé-

[1] Senectus venerabilis est, non diuturna, neque annorum numero computa : cani autem sunt sensus hominis : et ætas senectutis vita immaculata.
Consummatus in brevi explevit tempora multa. *Sap.* IV.

[2] Puer centum annorum morietur. *Psal.* LII.
Non dimidiabunt dies suos. *Isa.* LIV.
Quæ pro nihilo habentur, eorum anni erunt. *Psal.* LXXXIX.

[3] Det vobis cor omnibus, ut colatis eum, et faciatis ejus voluntatem corde magno, et animo volenti. II *Mach.*

pourvus de cette ardeur de volonté. C'est ce que voulait dire l'Epoux, quand il disait à son épouse qu'elle lui avait ravi le cœur par l'un de ses yeux ou de ses cheveux [1]; c'est-à-dire par l'une de ses actions ou de ses pensées, parce qu'elle avait été faite avec tant d'amour, qu'elle surpassait en mérite et en excellence la valeur de mille autres, qui n'auraient pas cette bonté. C'est cet or fin que Notre-Seigneur conseillait d'acheter [2], et pour lequel nos saints ont donné tout leur cœur et toutes leurs pensées, afin que ne s'étant rien réservé, ils fussent tout à Celui qui est notre tout, et qui s'est donné tout entier pour nos âmes. Notre grand défaut est que nous ne nous donnons à Dieu qu'à moitié, que nous ne faisons aucune action sans que la nature y cherche toujours quelque plaisir, quelque honneur ou quelque avantage; et néanmoins c'est prendre autant sur notre propre bien et sur notre mérite, que si nous donnions quelque satisfaction à l'amour propre.

O mon Dieu! que ne suis-je un de vos saints, pour être ainsi détaché de tout, et pour ne regarder que votre honneur! Mon fils, il faut plutôt dire: Mon Dieu! accordez-moi la grâce de me dépouiller de toute propriété, et de résister volontiers à toute prétention de la nature, pour pouvoir être un de vos saints.

TROISIÈME POINT.

LA VIGILANCE POUR L'ÉTAT DES PARFAITS.

Ayez à la main des flambeaux allumés, c'est-à-dire, selon la dernière explication de ces paroles, que nous appliquons à la vigilance et à la vie unitive des saints; soyez perpétuellement unis à votre Dieu, comme les flambeaux le sont à la flamme qui les consume, comme la cire l'est au feu qui la dévore et ne fait plus qu'un avec elle. Comme la cire et le feu ne font qu'un flambeau, de même il faut n'être qu'un avec Dieu; ne vous en séparez jamais, dans quelque occasion que ce soit; que tout

[1] Vulnerasti cor meum sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, in uno crine colli tui. *Cant.* IV.

[2] Suadeo tibi emere a me aurum ignitum probatum, ut locuples fias. *Apoc.* III.

fonde et que tout périsse comme la cire, par ce feu de l'amour de Dieu, qui vous change dès cette vie en lui, pour faire de vous un saint véritable et parfait, comme dans l'autre il vous rendra à jamais bienheureux. C'est ainsi que les saints confesseurs ont vécu dans une telle union avec Dieu, que leur vie était moins la vie d'un homme que la vie d'un ange, que la vie de Jésus-Christ, qu'une vie divinisée. Dieu agissait en eux, il les embrasait de telle sorte, qu'on peut dire qu'ils sont morts d'amour [1]; car l'amour est fort comme la mort, fort comme le sépulcre, qui réduit tout en cendre, fort comme l'enfer, qui n'épargne rien; mais aussi il est comme un paradis, car ils ne souhaitaient rien tant que de n'être point épargnés, leur perte étant un gain, leur mort une vie, leur enfer un paradis.

Il est vrai qu'il faudrait ressentir ces effets de l'amour unissant pour les expliquer; et encore est-il plus vrai que ceux qui les ressentent ne sauraient les expliquer; aussi n'est-il pas besoin d'en savoir davantage par le moyen des livres, il n'y a que l'expérience qui nous l'apprenne, et ce n'est pas à nous d'en faire l'expérience, ni de porter la main à ces plats qui sont au haut bout de la table, si le maître du banquet ne le commande expressément, et ne nous les présente [2].

Qu'il vous suffise pour votre instruction, touchant la vie unitive des saints, de savoir qu'ils étaient unis à leur Dieu par les trois facultés de leur âme : la mémoire, l'entendement et la volonté, et que leur vigilance et leur dévotion, avec la grâce du Saint-Esprit dont ils étaient remplis, les portaient sans cesse à ne s'en séparer jamais de pensée, de parole et d'effet [3]. La mémoire les tenait fort doucement en la présence de leur Dieu, qu'ils considéraient dans toutes les créatures. Leur entendement était si conforme aux vérités éternelles, que jamais ils ne parlaient et ne traitaient les choses, que dans le

[1] Et enim Deus noster ignis consumens est. *Heb.* XII, *Deut.* IV.
Ut sit Deus omnia in omnibus. I *Cor.* XV.

[2] S. *Luc.* XIV.

[3] Monet memoriam, rationem docet, voluntatem movet, in his tribus tota consistit anima. D. Bern. serm. I *Pent.*

sens et selon le jugement de Dieu, appelant bien ce que Dieu appelle bien, et mal ce qui est regardé au ciel comme mal, s'en s'arrêter à ce qu'en pense la nature, ou à ce qu'en dit le monde. Enfin, l'union de volonté qu'ils avaient avec Dieu est inexplicable, quant au degré de grâce et d'amour qui les unissait; mais quant à l'effet de cette grâce et de cet amour, on peut dire qu'ils voulaient tellement ce que Dieu voulait d'eux, qu'ils ne voulaient que cela; ils avaient tellement fait passer leur volonté dans celle de Dieu, qu'ils n'en avaient point d'autre [1], et quoique leurs ardeurs et leurs affections pussent parfois changer, jamais leur volonté ne changeait pour cela; car elle était plutôt effective qu'affective, elle était plutôt dans les effets que dans les sentiments. En quelque état qu'ils se trouvassent, ils étaient toujours dans le même état; car ils voulaient toujours ce que Dieu voulait d'eux [2]; et ainsi ils ne changeaient pas plus que le soleil ne change dans les divers aspects où il se montre.

Oh! que je suis éloigné de cet état! Mais pour le moins, mon âme, ne veux-tu point y aspirer? Car on mérite moins de reproche pour n'être point où l'on doit être, que pour ne vouloir pas y aller. En marchant on avance toujours, et pourvu que nous ne nous arrêtions point en chemin, nous parviendrons au bout, avec la grâce de Dieu; ou si nous mourons auparavant, nous mourrons en marchant. Et celui-là ne laisse pas d'être bienheureux, qui marche toujours jusqu'à la mort et qui ne cesse de vouloir avancer, pas même en mourant. Accordez-moi cette grâce, grand saint, obtenez-moi cette vigilance et ce soin si ardent de mon salut et de ma perfection, que je ne pense jamais être arrivé au terme tant que je serai sur la terre, et que je considère plutôt ce qui me reste à faire dans le chemin de la vertu, que l'espace que j'ai déjà parcouru.

[1] Vocaberis voluntas mea in ea, quia complacuit Domino in te. *Isa.* LXI.

[2] Quis enim dicet tibi quid fecisti, aut quis stabit contra judicium tuum? *Sap.* XII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La vigilance est nécessaire à ceux qui commencent.

Le flambeau que l'on doit tenir allumé, suivant la recommandation qu'en a faite Notre-Seigneur, signifie premièrement, pour la vie purgative, et pour le temps où l'on commence à servir Dieu, qu'il faut marcher droit, et ne point manquer aux ordres de sa direction et de sa Providence. Et parce qu'on peut faillir, ou lorsqu'on commence, en ne commençant pas avec assez de ferveur, ou après qu'on a bien commencé, en ne continuant pas avec la même fidélité, ou enfin en se permettant des fautes qu'on n'eût pas voulu commettre au commencement; admirons ici la conduite de notre saint. Nous voyons qu'il a continué aussi fermement, qu'il a heureusement commencé, et que jamais il n'est tombé dans la moindre faute, sans s'en humilier aussitôt et sans en faire une telle réparation qu'il s'en est relevé plus grand saint qu'il n'était, avant de faire cette chute. Voilà précisément la différence qui existe entre les bons et les mauvais; les uns tombent fort rarement, se relèvent au plutôt, et deviennent plus saints, tandis que les autres tombent souvent, ne se relèvent que bien tard, et se sentent longtemps de leurs chutes. Oh! qu'il est donc important de veiller sur ses pas, et de bien s'éclairer parmi tant de précipices qu'il y a dans ce monde, puisqu'il est si dangereux d'y tomber....

DEUXIÈME POINT.

La vigilance nécessaire pour ceux qui avancent dans la perfection.

Le flambeau allumé signifie encore pour la vie illuminative, que ceux qui s'avancent dans le bien, doivent tellement veiller qu'ils ne laissent passer aucune sorte de bien sans vouloir le faire, et qu'ils ne veuillent aucun bien qu'ils ne puissent l'accomplir. Comme les saints voulaient tout ce qu'ils pouvaient, de même aussi, ils ne voulaient que ce qu'ils pouvaient; et ainsi ils ont fait autant de bien qu'ils en ont voulu faire, et ils en ont autant voulu qu'ils ont pu en accomplir. Que saurait-on dire de plus, pour dire qu'un saint a fait du bien, puisqu'après qu'on a fait tout ce qu'on a pu, il n'y a plus rien à faire. Mon âme, si tu ne fais pas autant de bien que les saints, ne dis pas que tu ne sais que faire, ou que tu ne peux rien faire, car pourvu que tu fasses comme eux ce que tu sauras et ce que tu pourras, tu en feras assez pour être sainte comme eux.

TROISIÈME POINT.

La vigilance nécessaire aux parfaits.

La vie unitive est proprement la vie des saints, et c'est une vie qui se consume dans les ardeurs de l'amour de Dieu, comme la cire se fond au feu. Et de même que la cire ne change pas le feu en elle-même, mais que plutôt le feu la change en lui-même; ainsi, la vie de ces saints cesse d'être une vie d'homme pour devenir toute divine. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. C'est saint Paul qui parle ainsi. C'est saint Antoine de Padoue, saint Bernardin, saint Nicolas de Tolède, et les autres; ils disaient ce qu'ils ressentaient, et ils en faisaient encore plus qu'ils ne disaient et n'éprouvaient. En effet, la véritable union et la parfaite charité consistent moins dans le sentiment et dans l'affection sensible, que dans les effets. Et quoi que l'union inexplicable des douceurs et des grandeurs de la contemplation puisse être très-sainte, croyez cependant que l'union de la volonté qui veut tout ce que Dieu veut, et qui en tout ne veut que cela, est assurement plus sainte. Qu'on ressente tout ce que l'on voudra, si vous n'en venez aux effets, vos sentiments ne vous sanctifient pas, mais qu'on ne ressente rien, si Dieu le veut, qu'on fasse et qu'on souffre tout ce qu'il faut faire et souffrir, c'est ce qui fait les saints, c'est ce que vous devez imiter en eux, c'est ce que vous devez leur demander en disant : O grand saint! éclairez-moi de cette lumière par laquelle vous vous conduisiez sur la terre; je ne crois pas qu'elle soit éteinte maintenant que vous êtes au ciel; et si vous la tenez encore à la main, ce n'est pas tant pour vous en servir, puisque vous êtes arrivé au terme, et que vous êtes dans le lieu de la lumière, que pour nous éclairer, nous qui sommes encore dans le chemin et dans les ténèbres.

MÉDITATION COMMUNE

POUR

LES SAINTS, FONDATEURS D'ORDRES RELIGIEUX.

Voilà des personnes qui ne s'emploient qu'à faire du bien aux autres. Leur piété et leurs bienfaits sont si bien établis, qu'ils subsisteront toujours; leur postérité est toute sainte, et l'on dirait qu'ils ont laissé à leurs enfants leur vertu comme par testament et par forme d'héritage; on ne meurt point dans leurs maisons, ou, quoiqu'on y meure, leur maison et leur famille vit toujours, et il semble qu'ils ne doivent prendre fin qu'avec le monde. Leurs corps reposent en paix, leur âme jouit de la béatitude éternelle, et c'est pour toujours qu'on parlera d'eux, et que toute l'Eglise militante et triomphante retentira de leurs louanges[1].

Le Sujet est, de considérer dans le passé, le présent et l'avenir, la grâce que Dieu a faite aux saints fondateurs d'ordres religieux.

La Fin est, de reconnaître que nous avons part à cette grâce que Dieu leur a accordée ; et de nous efforcer de ne point dégénérer de leur vertu.

La Forme est en ces trois points :

1. De la grâce faite aux saints fondateurs, dans le temps passé.
2. De la grâce pour le présent, par le moyen de leur ordre.
3. De la grâce pour l'avenir, c'est-à-dire, dans leur gloire au ciel.

PREMIER POINT.

DE LA GRACE FAITE AUX SAINTS FONDATEURS POUR LE TEMPS PASSÉ.

Quand on lit la vie admirable de ceux que Dieu a choisis pour être les fondateurs des ordres religieux, on ne saurait ne pas concevoir une haute opinion de ce saint ordre, pour l'établissement duquel Dieu a formé un tel saint. Mais quand d'un autre côté on a considéré la sainteté de la vie religieuse, quand

[1] Illi viri misericordiæ sunt, quorum pietates non defuerunt : cum semine eorum permanent bona, hereditas sancta nepotes eorum, et filii eorum propter illos usque in æternum manent. Corpora ipsorum in pace sepulta sunt, nomen eorum vivit in generationem, et generationem, etc. *Eccl.* XLIV.

on a appris à quel point d'excellence et dignité peut s'élever ce genre de vie quand il est bien observé, on a sujet de penser que ce qu'on lit du saint n'est que la moindre partie de sa sainteté, et que ceux qui ont composé sa vie en ont plus omis qu'ils n'en ont dit ; car ils ont laissé à raconter les grâces intérieures, qui forment la partie la plus belle de leur vie. Ils les ont passées sous silence, parce qu'ils ne les connaissaient pas comme leurs actions extérieures; et qu'il n'y a que celui qui les leur a communiquées qui en sachent le prix et la grandeur [1].

Nous pouvons néanmoins nous en faire une idée par le dessein que Dieu a eu de se servir d'eux pour être avec lui les auteurs d'un genre de vie, qui devait être rempli de grâces, et pour être les pères de tant d'enfants qui devaient être saints. La raison en est que, comme dans l'ordre de la nature les causes naturelles contiennent leurs effets, de même, dans un certain sens, on peut dire que, dans l'ordre de la grâce, les causes surnaturelles contiennent leurs effets autant qu'elles en sont capables; et partant que les fondateurs des ordres religieux, dont Dieu s'est servi comme de cause seconde pour les former, ont eu la meilleure part des grâces et des dons surnaturels, qui ont été accordés à tous les religieux de l'ordre. Par conséquent, on peut conjecturer, par l'excellence de l'institut religieux, l'excellence de celui qui l'a fondé, puisqu'en étant la cause il en contient les bons effets, et que ces bons effets ne sont autres que les grâces et les bénédictions du ciel, qui découlent tous les jours sur ces saintes familles [2].

Vous savez bien que l'habit, les règles et les autres particularités de l'ordre, ne viennent que de l'esprit et la grâce que Dieu a accordés à son fondateur ; vous savez bien aussi que ce qui fait le religieux, et la vie religieuse, ce n'est ni cet habit, ni ces règles, ni cette observance extérieure ; s'il n'y avait que

[1] Disciplina sapientiæ cui revelata est, et manifestata? et multiplicationem ingressus illius quis intellexit? unus est altissimus Creator omnipotens, ipse creavit illam in Spiritu sancto, et vidit, et dinumeravit, et mensus est. *Eccli.* I.

[2] Qui de illis nati sunt, reliquerunt nomen narrandi laudes eorum. *Eccli.* XLIV.

cela, ce serait bien peu de chose. Mais ce qui fait la vie religieuse, c'est l'esprit intérieur, et la grâce que reçoit chaque personne pour y vivre parfaitement; et ce qui fait le religieux, c'est d'être animé de cet esprit et de cette grâce, pour ne penser, ne parler, et n'agir que par ses mouvements à l'intérieur de l'âme, comme on ne se comporte à l'extérieur que par les règles de l'ordre. Puisque donc le fondateur est comme le créateur de cet ordre religieux, et que cet ordre n'est autre chose que cet esprit et cette grâce, il faut nécessairement conclure que le saint fondateur les a reçus avec un telle abondance ou excellence, que non-seulement aucun de ses religieux en particulier, mais qu'en général, tout l'ordre même n'a point eu plus de grâces et plus d'excellence, que celui qui en est le père et le patriarche. En effet, c'est de lui que toute cette grâce est dérivée et découlée, comme de sa source et de son chef, et Dieu a voulu s'en servir comme de patron et de modèle, pour être la règle et la mesure des autres [1]. Il suit de là infailliblement qu'il a dû être mieux réglé que les autres religieux, puisque la règle est toujours plus droite que l'objet que l'on dresse sur elle; et que, comme nous l'avons dit, cette règle ne servait pas seulement pour la conduite extérieure, mais encore pour l'intérieure, puisque c'est particulièrement dans cet esprit et dans cette grâce intérieure, que consiste l'ordre et l'état religieux. Il peut bien arriver que tel religieux de l'ordre aura eu plus de science, ou plus de talents pour certains emplois, qu'il aura fait même plus de miracles, ou si vous le voulez encore, qu'il y aura laissé quelque exemple d'une vertu plus signalée, que le fondateur; mais pour ce qui regarde le véritable esprit et la grâce particulière, qui fait la vraie sainteté du religieux, on ne peut pas dire qu'aucun en particulier, ni que tout l'ordre en général, en ait plus reçu que le saint qui l'a fondé, car Dieu lui en a donné autant qu'à tous les autres, qui ne l'ont peut-être reçu que par communication de ce que Dieu en a donné au saint.

[1] Illud autem quod est primum in quolibet genere, est mensura et ratio omnium quæ sunt illius generis, unumquodque autem rectum et bonum est, in quantum attingit ad propriam mensuram. D. Thom. I, II, q. x, art. 9.

Dans un certain sens, quoique d'une manière moins parfaite, il en est comme de la grâce qui est en Notre-Seigneur. Cette grâce a été plus abondante en lui, qui est notre chef, que dans tous ses membres [1]. Quoique quelques saints aient fait plus de miracles, ou qu'ils aient plus souffert que lui, néanmoins, ils n'ont pas été plus saints que lui, parce qu'il avait la plénitude de la sainteté, et qu'elle découlait comme par petits ruisseaux dans tous les autres saints, qui en avaient toujours beaucoup moins que lui [2]. De même, on pourrait dire sans établir de comparaison, qu'il y a eu une grâce de chef dans les fondateurs des ordres, grâce qui n'est pas à la vérité infinie, comme celle de notre Sauveur, mais qui est autant ou plus excellente, que celle qui est communiquée à tous les religieux, car ils sont comme les ruisseaux qui ne coulent que par cette abondance de grâce, qui est dans le premier de l'ordre, comme dans sa source, dérivée toujours de sa première origine qui est Dieu.

Ce qu'étant ainsi, voyez maintenant combien il y a eu de religieux dans cet ordre, depuis qu'il est institué, et combien il y en aura jusqu'a la fin du monde ; considérez combien il y a de vertueux et de saints religieux parmi un si grand nombre, où le dernier d'entre eux vivant selon l'esprit et la grâce de cet état est un saint ! Qui est-ce qui pourrait compter les degrés de grâce et de vertu, qui leur ont été donnés ? Je dis donnés, car quoiqu'ils en aient reçu beaucoup, et qu'ils en aient retiré un grand profit, néanmoins il n'y a aucun religieux, ni aucun saint, excepté la sainte Vierge, ou quelques autres en petit nombre, à qui Dieu n'en ait peut-être encore plus présenté, qu'ils n'en ont reçus ; et ainsi j'aime mieux vous dire, de ne pas considérer seulement les grâces qu'ont eues les saints de l'ordre, mais encore celles qu'ils auraient pu avoir, s'ils eussent été encore plus fidèles ; et après les avoir considérées selon que vous le

[1] Ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam quæ est corpus ipsius, etc. *Ephes.* I.

[2] De plenitudine ejus nos omnes accepimus. *Joan.* I.

pourrez, élevez votre cœur, et pensez que le saint fondateur a eu éminemment toutes ces grâces, comme la semence renferme tous les fruits de l'arbre; de sorte que non-seulement il avait celles qui étaient nécessaires à sa propre perfection, mais aussi, en quelque sorte, celles qui étaient destinées aux autres; il en avait comme le trésor et la valeur, soit quant aux degrés, soit quant à l'excellence; de manière que le titre de fondateur ajoute autant à la sainteté et à la perfection du saint, qu'il y a eu des personnes qui sont entrées dans cet ordre. Oh! excellence de la grâce donnée aux saints!... Qui pourrait l'exprimer? Et que pourrions-nous donc dire de celle qui a été donnée à notre saint, qui en a eu autant lui seul, que tous les autres?... Que puis-je dire, sinon avouer qu'on n'en peut parler assez dignement, et que moins on en parle, et plus il reste de loisir pour l'admirer, pour en louer Dieu, pour se réjouir avec le saint, et pour se disposer à voir le profit que nous en pouvons tirer.

Grand saint! si c'est à raison des autres que vous avez reçu tant de grâces, vous ne les avez reçues que pour en faire part; vous avez de quoi me faire du bien, vous en avez le pouvoir, si vous le voulez, et pourquoi ne le voudriez-vous pas, puisque vous avez reçu toutes ces grâces pour les communiquer? Et si pour les communiquer il faut le vouloir, puisque vous avez eu la grâce de le pouvoir, je ne puis douter que vous n'ayez aussi reçu celle de le vouloir; daignez-donc m'en faire ressentir aujourd'hui les effets.

DEUXIÈME POINT.

DE LA GRACE DU SAINT FONDATEUR POUR LE PRÉSENT, PAR LE MOYEN DE SON ORDRE.

Tous les fleuves viennent de la mer, et ils y retournent, sans que la mer en déborde pour cela, dit le Sage[1]; de même toutes les grâces d'un ordre religieux viennent de son saint fondateur,

[1] Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat, ad locum undè exeunt flumina revertuntur, ut iterum fluant. *Eccli.*

et elles y retournent, sans que le saint en abuse, ou qu'il s'en enfle de vanité.

C'est une considération bien remarquable, que notre saint ait reçu tant de grâces, que tous les siens s'en soient ressentis, et qu'ils y aient participé chacun en son degré; mais c'est une vérité qui ne mérite pas moins nos réflexions, que tout le bon effet qu'a produit cette grâce dans les saints de cet ordre, revient et remonte si heureusement à sa source, qu'elle s'en ressent aussi, et que le saint fondateur reçoit des siens autant de faveurs qu'il leur en a donné, s'ils sont aussi fidèles à faire valoir les grâces, qu'il a été puissant pour les mériter. Oh ! que le religieux de cet ordre est redevable à son fondateur, qui lui a mérité et obtenu les moyens et les grâces d'être un saint, s'il veut le devenir; et il peut espérer surtout d'y arriver par le moyen de la grâce qui est donnée à son ordre, et qui lui est communiquée dans sa vocation ; or, c'est en partie par les mérites, par les travaux, et par les vertus de son saint Père, que cette grâce lui est communiquée[1]. Ne lui est-il donc pas redevable? ne doit-il pas lui en rendre des actions de grâces dignes d'un tel bienfait? Mais que lui rendra-t-il? que dira-t-il ; que fera-t-il ?... Pensez-y à loisir, et après toutes ces considérations, ajoutez que le religieux ne saurait mieux témoigner sa reconnaissance envers son Père et fondateur, qu'en s'efforçant de de devenir un bon fils et un bon religieux, se servant utilement de ces grâces et de ces biens, que son Père lui a laissés, pour devenir un saint. S'il en use ainsi, comme il le doit, il fera que le mérite du saint aura été bien employé, il lui fera cet honneur sur la terre et au ciel, et il lui causera cette joie accidentelle, que le fils ne dégénère point du père, que le père vive dans son fils, comme s'il vivait encore sur la terre, que le père soit humble, charitable, vertueux, par les actes d'humilité, de charité, de sainteté que pratique son fils. Car comme son dessein était, en fondant cet ordre, de servir Dieu par autant de

[1] Mortuus est Pater ejus, et quasi non est mortuus, similem enim reliquit sibi post se. *Eccli.* xxx.

personnes qu'il y aurait de religieux dans tous les siècles qui y vivraient, et par autant d'actes de vertus et de bonnes œuvres que chaque religieux ferait pendant sa vie ; comme c'était pour cela qu'il a tant travaillé, jeûné, macéré son corps, afin de pouvoir mériter que ses enfants en pussent faire autant, qu'arrive-t-il, quand ces bons religieux se rendent parfaits ? Le saint devient encore plus saint, en quelque façon, parce qu'il participe à leurs mérites, comme ils ont participé aux siens ; et comme ils sont bons, parce qu'il a été lui-même, et qu'il leur en a mérité les moyens, de même peut-il devenir meilleur par la communication de leurs bonnes œuvres, d'autant que c'est une partie de son mérite, de pouvoir encore mériter en leurs personnes.

En établissant son ordre, il a eu le dessein que Dieu y fût honoré par ses religieux comme par lui, comme s'il vivait toujours, comme si c'était lui qui travaillât, et qui fît ce qu'ils font ; et Dieu prévoyant tout le bien qui devait se faire, lui en a avancé le mérite en cette vie, et il lui rend la gloire au ciel. Il est certain qu'il ne peut pas maintenant croître en mérite, ni obtenir une augmentation de la gloire essentielle de la béatitude, puisqu'il n'est plus dans un lieu où il puisse mériter, mais aussi, peut-on dire, que lorsqu'il était sur la terre, il a pu mériter pour le temps qu'il n'y serait plus, et que ce mérite lui était appliqué de son vivant, quoique ce ne soit que maintenant qu'il l'acquiert par ses enfants [1]. Il suit de là que quand le bien se pratique dans son ordre, il s'en tient obligé à celui qui le fait, comme le religieux lui est redevable de pouvoir le pratiquer ; et c'est ainsi que le fleuve retourne à sa source, et que le fils rend à son père, une partie des biens qu'il en a reçus.

Certes, s'il y a eu, comme cela n'est arrivé que trop souvent, que des impies et des blasphémateurs, qui composant de mauvais livres, ou instituant d'infâmes moyens d'offenser Dieu,

[1] Viri misericordiæ, quorum pietates non defuerunt [illegible] permanent bona. *Eccli.* XLIV.

se sont proposés de l'offenser autant de temps, et par autant de manières et de personnes, qu'il pourrait être offensé par leur moyen, nul doute qu'ils ne se soient rendus coupables et criminels d'autant de péchés, qu'il s'en pourrait commettre, et que leur péché n'aille toujours croissant, et leur peine redoublant à proportion qu'il y a de péchés dont ils ont été la cause? N'est-il pas vrai que, puisqu'ils ont eu cette abominable pensée, de vouloir être la cause de tous les crimes qui se commettaient par leur moyen, ils se sont rendus aussi criminels qu'ils peuvent l'être, par la participation qu'ils y ont; parce que le crime de cette détestable volonté les comprend tous, et qu'aussitôt qu'ils sont entrés dans les enfers, ils ont commencé à en recevoir la peine du dam, proportionnée à l'énormité de ce prodige d'impiété et de malice.

Si donc il en est ainsi, comme on ne saurait en douter, quelle difficulté aurons-nous, de nous persuader qu'il en est de même pour la communication du bien et des mérites, que pour la participation du mal et des crimes, vu que Dieu est autant et plus porté à récompenser qu'à châtier? Puis donc qu'il est aisé de se persuader qu'un fondateur a eu ce dessein, et cette bonne volonté de servir, et de louer Dieu par tous les services, qui lui seraient rendus dans l'ordre qu'il fondait, pourquoi ne croirions-nous pas que Dieu aura tellement agréé cette bonne volonté, qu'il l'aura jugé digne d'une aussi grande récompense, que si le saint lui-même vivait, et faisait ce qu'un autre ne fait qu'après lui, et par son moyen, et que Dieu ne l'en récompense de ses grâces et de sa gloire.

N'est-ce pas une des raisons qu'on apporte, pour prouver qu'il y aura un jugement général à la fin du monde, quoique le jugement particulier ait précédé, et que la sentence définitive ait été rendue sur chacun, après sa mort? N'est-ce pas parce que les mérites ou les démérites des hommes, même après le jugement particulier, vont croissant et se multipliant toujours tant qu'il y aura des hommes sur la terre, qui contribueront du leur à cet accroissement, de la manière que nous avons

considérée?... Ne semble-t-il pas raisonnable, par conséquent, d'attendre cette fin du monde, afin que la dernière sentence soit prononcée dans une forme, qui démontre la vérité de ce que nous venons de dire, que les bons et les mauvais, qui ont donné sujet de faire bien ou mal après leur vie, reçoivent la récompense ou le châtiment du bien ou du mal que font les autres, à leur persuasion, comme si c'étaient eux-mêmes qui l'eussent fait[1]. Et n'est-ce pas la raison pour laquelle ce mauvais riche, qui ne pouvait avoir de charité ni de zèle pour le salut de ses frères, demandait cependant avec tant d'instance que ses frères ne fussent pas pécheurs ni damnés comme lui; parce qu'il savait bien qu'il participait à leurs péchés, et que sa damnation irait toujours croissant, au moins par quelques peines accidentelles, qu'il craignait plus que la perte de ses frères.

N'est-ce pas aussi pour cela qu'il est dit, que les puissants seront puissamment tourmentés[2], parce que ayant eu la puissance en main, ils ne s'en sont servis, que pour faire plus de mal par eux et par les autres, et qu'ils porteront aussi bien la peine du mal, que les autres feront par leur puissance, que de celui qu'ils ont fait; par leur malice. Enfin, s'il n'y a point de doute que ceux qui ont laissé des revenus aux églises, aux monastères, aux hôpitaux, et aux autres lieux saints, ne participent au bien qui s'y fait, qui doutera que celui qui a institué un ordre religieux, et qui l'a fondé en biens spirituels, qu'il avait reçus du ciel, pour cet effet, ne soit le premier à participer aux biens et aux bonnes œuvres qui s'y feront[3]; qui doutera que cette participation ne relève autant sa gloire au-dessus de celle d'un particulier, que la multitude de religieux qui ont vécu dans l'ordre, et la quantité de bonnes œuvres qu'ils y ont accomplies, est préférable au bien que peut faire, et au mérite que peut acquérir, une personne particulière.

[1] *S. Luc.* XVI.

[2] Judicium durissimum iis qui præsunt, fiet. Exiguò enim conceditur misericordia, potentes autem potenter tormenta patientur. *Sap.* VI.

[3] Qui recipit Prophetam in nomine Prophetæ accipiet, et qui recipit justum in nomine justi, mercedem justi accipiet. *S. Matth.* X.

Vous conclurez de là, âme religieuse, que si vous voulez reconnaître les obligations que vous avez à votre père fondateur, vous le pouvez, en tâchant d'exécuter ce qu'il a prétendu que vous fissiez dans son ordre ; car, de cette manière vous lui faites part du bien que vous faites, comme il vous a communiqué la grâce qu'il avait reçue. Si vous pouviez lui rendre ces devoirs, seriez-vous assez ingrate et dénaturée pour ne pas le vouloir ? Consentiriez-vous à ne pas vous associer aux sentiments de respect et d'honneur, que l'ordre professe à l'égard de son nom, de ses images, de ses règles, et dans toutes les autres occasions où il s'agit de l'honorer ; consentiriez-vous à montrer qu'il ne vous touche en rien, et que vous êtes à son égard aussi indifférente, que si vous ne lui apparteniez point ? Il est certain que vous ne voudriez pas recevoir ce reproche des hommes, et de votre conscience ; or, sachez que vous mériterez bien plus ce reproche, si pouvant faire le plus grand plaisir à celui à qui vous avez tant d'obligation, vous ne vous en mettez point en peine, de peur de vous incommoder un peu, de peur de je sais quel mépris imaginaire que vous appréhendez, et en un mot, de tout ce qui vous empêche de mieux faire, comme vous le devriez, d'après votre règle. Car c'est cela même qui vous empêche de l'obliger, comme vous le feriez en vous rendant meilleure, et il pourra vous reprocher cette perte aussi véritablement que si vous l'eussiez empêché de mériter lorsqu'il vivait, puisqu'il pourrait mériter par votre moyen, comme nous l'avons dit, si vous vouliez vous servir des secours qu'il vous a donnés.

Ah ! ce n'est pas ainsi qu'il a agi à votre égard, car, que n'a-t-il pas fait pour vous mériter ces moyens et ces grâces que vous méprisez maintenant ? S'est-il épargné en quoi que ce soit qui pût servir au bien de l'ordre ?... C'est lui qui a semé tous ces biens que vous pouvez moissonner, si vous le voulez, mais que vous aimez mieux perdre pour vous et pour lui, que d'en faire usage et de lui en communiquer le profit [1]. C'est votre père,

[1] Et qui metit, mercedem accipit, et congregat fructum in vitam æternam,

dites-vous, mais pensez-vous qu'il vous reconnaisse pour son enfant? Où en sont les traits? Où est l'humilité, la pauvreté, la mortification?... Où est cet esprit et cette vie de religion, qu'il vous a donnée comme père[1]? Si vous ne l'avez pas reçue ou si vous ne l'avez pas conservée, n'attendez point d'autre réponse que celle que fit un fondateur, à ceux qui le priaient comme leur père : Je ne vous reconnais point pour mes enfants. C'est en Jésus-Christ, c'est dans ses vertus, dans son esprit que je vous ai engendrés; si je ne retrouve rien de cela en vous, je n'y reconnais rien du mien, et mon habit que vous portez ne vous sera qu'un sujet d'opprobre et de confusion, car vous ne vous contentez que de ce qui est extérieur.

O mon père! il est vrai que si je vis plus longtemps sous cet habit, sans y vivre plus religieusement, je mérite ce reproche; mais je vous prie par le saint habit que je porte, quoiqu'indigne, d'avoir pitié de moi, afin que je ne le porte plus si indignement. Reconnaissez la tunique de votre fils[2], comme Jacob reconnut celle de Joseph, ayez-en compassion, et j'espère que Dieu me fera miséricorde, si vous daignez intercéder en ma faveur.

TROISIÈME POINT

DE LA GRACE DU SAINT FONDATEUR POUR LE TEMPS A VENIR, C'EST-A-DIRE POUR LA GLOIRE DU CIEL.

Vous êtes ma couronne et ma gloire, disait saint Paul, à ceux qu'il avait formés au service de Dieu[3]; c'est comme s'il leur eût dit : J'espère que nous nous verrons au ciel, où l'on reçoit la couronne de gloire, et que là, dans le bonheur et la joie qu'on y goûte, vous aurez le plaisir de voir comment j'ai été votre

ut et qui seminat, simul gaudeat et qui metit. In hoc enim est verbum verum, quia alius est qui seminat, et alius qui metit. Ego misi vos metere quod non laborastis, alii laboraverunt, et vos in labores eorum introistis. *Joan.* IV.

[1] Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite, hoc Abraham non fecit. Ibid. VIII.

[2] Tunica filii mei, etc. *Gen.* XXXVII.

[3] Gaudium meum et corona mea. *Phil.* IV.

Quæ est enim nostra spes aut gaudium, aut corona gloriæ nonne vos, etc. I *Thess.* II.

père, Dieu ayant daigné se servir de moi pour votre salut, et j'aurai la joie de vous considérer comme mes enfants, jouissant de l'héritage que je vous ai procuré avec la grâce de Jésus. Vos âmes bienheureuses seront comme autant d'auréoles et de couronnes d'or, qui rehausseront la mienne; elles formeront un diadème si éclatant, que tous les autres bienheureux le verront, en se réjouissant que mes travaux et mes mérites aient eu pour effet de vous rendre heureux avec moi. Il m'importe fort peu, que dans cette vie on croie que vous êtes à Cephas, à Apollon [1], ou à quelqu'autre; car ce n'est pas ici le lieu de la gloire, et on doit craindre que, dans ces prétentions, on ne s'attribue quelque chose au préjudice de ce qui est à Jésus-Christ. Mais au ciel où il n'y a point de danger de vanité, là où tous les plus grands saints sont les plus humbles, on verra que vous m'appartenez, et vous servirez autant à ma gloire éternelle, qu'une couronne rend honorable, celui qui la porte après l'avoir méritée. C'est ainsi que saint Paul parlait aux siens au sujet de la gloire future; c'est ainsi que le fondateur d'un ordre religieux pourra parler dans l'éternité, où il verra distinctement tous ses religieux, en quelque degré de gloire qu'ils soient; or tout le ciel verra avec lui comment ils sont ses religieux, comment il est véritablement leur père, et la source de la vie religieuse et spirituelle qu'ils ont menée, et de la vie éternelle qui en est la récompense. Oh! quelle vue! quelle joie! et quelle gloire! que tant d'âmes vraiment religieuses, lui témoignent leur reconnaissance pendant toute l'éternité, de ce qu'après Dieu elles lui doivent leur salut et leur bonheur éternel, de ce que par ses travaux et ses mérites fondés sur ceux de Jésus, elles sont sauvées pour toujours.... Quelle gloire aussi pour le saint lui-même, de trouver dans les siens une double joie et une double gloire : l'une de ce qu'ils sont devenus si heureux par son moyen, et l'autre de ce qu'ils rehaussent son bonheur par la communication de leur félicité; et dans cette mutuelle union ils feront comme un chœur et un concert de louanges à l'auteur de tous

[1] I *Cor.* I.

biens[1], concert qui leur sera commun avec tous les saints, et qui cependant leur sera spécial et propre. N'est-il pas vrai que dans l'église militante cet ordre rend à Dieu un honneur tout particulier, qu'un autre ne lui rend pas?... Qu'il a reçu une grâce particulière pour cet effet? Enfin, puisque la gloire de l'église triomphante est proportionnée à la grâce de l'église militante, ne faut-t-il pas que ces religieux aient entre eux une sorte de gloire, qui ne soit pas commune aux autres, et qu'ils soient unis au ciel dans leur triomphe, comme ils l'ont été ici dans leurs combats?

Vous qui avez embrassé la vie religieuse, n'aspirez-vous pas à cette joie, qui n'est pas comme les joies de cette vie, qui ne font que passer[2], et à cette vue, qui n'est pas comme la vue des créatures, passagère et périssable; car cette joie sera aussi longue que la vue de Dieu et de ses Saints. Voilà le bien que vous a procuré votre saint père et fondateur, voilà la vie qu'il vous a donnée, en vous donnant la vie religieuse, que vous professez en ce monde. Dans le ciel c'est l'âge parfait et accompli, et la vie sur la terre n'est que l'enfance; mais aussi comme l'on ne devient homme qu'après avoir été enfant, n'espérez point être bienheureux, qu'après avoir été bon religieux, et comme vous savez que personne n'entre dans le ciel sans avoir la grâce sanctifiante, qui est commune à tous les Chrétiens, sachez aussi que vous n'entrerez point dans la gloire, sans avoir la grâce de votre ordre, sans avoir cette grâce et cet esprit particulier, qui fait ici-bas votre perfection. Pensez un peu quel est cet esprit et cette grâce de votre vocation[3], examinez ce qui vous manque, recherchez comment vous pourrez l'acquérir, et enfin, considérez que vous n'êtes que comme un corps sans âme, si vous n'avez pas l'esprit de votre ordre....

Croyez-vous qu'un religieux qu'on aurait déposé dans son

[1] Et cantabunt quasi canticum novum, etc. Et nemo poterat dicere canticum, nisi illa centum quadraginta quatuor millia, etc. *Apoc.* XIV.

[2] Filii sanctorum sumus, et vitam illam expectamus, quam Deus daturus est his qui fidem suam numquam mutant ab eo. *Tob.* II.

[3] Videte vocationem vestram.

cercueil après sa mort, ne serait pas véritablement mort, bien qu'on l'ait revêtu de son habit?... Or pensez-vous que ce religieux, qui vit sans l'esprit de son ordre, ne soit pas aussi mort, tout revêtu qu'il est de son habit, que s'il était dans son cercueil, puisqu'il n'a que l'habit de religieux, sans en avoir l'âme et l'esprit? Autrefois on enterrait vivantes les Vestales, quand elles n'avaient pas gardé leurs vœux; et une personne religieuse qui ne vit pas dans l'esprit de sa règle et de son ordre, s'ensevelit elle-même dans son sépulcre; car son habit, sa chambre, son ordre et le monde entier ne sont qu'une fosse, qu'un sépulcre, et qu'un tombeau pour un religieux[1]! Mais le mauvais religieux y est enseveli tout vivant, en vivant mal, et le bon religieux y est mort de cette bonne mort, qui nous fait vivre avec Jésus, en Dieu.

O mon père et mon saint fondateur! qui avez sur les autres pères, cet avantage de pouvoir donner votre esprit à vos enfants qui ne l'ont pas; que ne ferait pas un père, qui aurait le pouvoir de donner son esprit à ses enfants s'ils en étaient dépourvus? Je puis donc beaucoup espérer de votre bonté, puisque vous connaissez le besoin que j'en ai?... Mon âme, écoute cet avis : Un enfant sans esprit sera plutôt aidé et soulagé par son père ou par son maître, qu'un religieux par qui que ce soit, si ce dernier refuse de soumettre tous ses petits intérêts, et toutes ses passions à cette grâce, et à cet esprit de son ordre, qui lui est nécessaire. Il n'y a que l'amour-propre qui tue l'esprit de la vie religieuse; et tant que cet amour vivra, le véritable esprit religieux ne saurait vivre... Si donc vous désirez qu'il vive en vous, faites que l'amour-propre y meure, et faites-le dès aujourd'hui, dès maintenant, si vous voulez que dès aujourd'hui, et dès maintenant ce bon esprit y vive.

[1] Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. *Coloss.* III.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la grâce accordée au saint fondateur lorsqu'il vivait.

Il faut bien dire que ce saint est un grand saint, et qu'il est grandement honorable, puisqu'il peut se faire qu'il ait en lui seul autant de sainteté et de grâces, que tout l'ordre religieux qu'il a fondé. En effet, la grâce, la sainteté de l'état religieux n'est que la grâce particulière qu'a eue le saint, et qu'il a communiquée à cet ordre ; et un religieux est saint à proportion qu'il est élevé dans cette grâce et dans l'esprit de son ordre. On peut croire aussi que personne ne l'a eu en si grande abondance, que le Père qui l'a reçue toute entière de Dieu, pour en donner aux autres la part qui leur est propre. Oh ! que Dieu en soit loué, lui qui peut rendre une seule personnne si parfaite, qu'elle lui fera plus d'honneur que cent mille autres qui ne sont pas aussi saintes. C'est pour nous , à la vérité, une puissante consolation, ô grand saint ! de ce que nos imperfections et nos lâchetés dans le service de Dieu, sont réparées par votre ferveur et par vos mérites ; mais ce serait encore un plus grand bonheur si, par votre crédit, nous pouvions si bien nous relever de nos imperfections, que faisant mieux à l'avenir que par le passé, nous réparions les injures qui sont faites à Dieu, et nous tâchions de lui rendre la gloire que le monde lui enlève.

DEUXIÈME POINT.

La grâce qui revient au fondateur, par le moyen de son Ordre et de ses Religieux.

Si les fleuves qui coulent de la mer y retournent, les grâces qui viennent à cet ordre religieux par le moyen de son fondateur, retournent à celui d'où elles viennent, et le font participer aussi parfaitement à tout le bien que ses religieux accomplissent, que s'il le faisait lui-même. Car si l'auteur d'un acte mauvais, qui se communique aux autres, est coupable et mérite d'être puni du mal qui se fera, pourquoi une grâce donnée à plusieurs, ne pourra-t-elle pas servir à la personne qui la communique pour le service de Dieu et le salut des âmes ? Et si celui qui fait à des religieux une fondation dans l'ordre temporel, moissonne avec eux les biens spirituels et éternels, quelle raison y aurait-il que le fondateur

des mêmes biens spirituels, n'entrât pas en partage et en communauté avec ceux qui en jouissent par son moyen, vu qu'ils ne perdent rien pour cela, et que lui en acquiert plus de mérite et de gloire. O trésor pour tout le temps que l'ordre durera! Oui plus il y aura de bons religieux, et plus le saint fondateur de cet ordre sera saint sur la terre, et glorieux dans le ciel! Mais quel motif pour un religieux de bien faire, afin de rendre ce devoir et cette reconnaissance à celui qui l'a tant obligé? Quel est le eligieux de cet ordre, qui ne voudrait aujourd'hui honorer son père que route l'Eglise honore? Mais quelque honneur qu'il pense lui faire, jamais il ne pourra lui en rendre un plus grand, qu'en pensant à se perfectionner et à devenir un véritable religieux.

TROISIÈME POINT.

La gloire qui lui en revient au ciel.

La gloire du saint croîtra autant qu'il y aura de ses religieux dans le ciel. Ce sera pour eux une joie mutuelle et particulière, quand le fondateur verra tant de saints dont il est père, et que tant de saints se verront bienheureux par son moyen, et qu'ils se réjouiront même de la joie qu'il en aura. Oh! quelle joie pour toujours!... En attendant il faut l'acheter par les larmes et par les peines. Mais, que les larmes et les peines sont bien employées pour acquérir une telle joie! Tous les premiers de l'ordre ont souffert bien davantage, et c'est pour nous une honte de laisser perdre les biens qu'ils nous ont amassés, faute d'un peu de soin et de travail pour les recueillir.

MÉDITATION COMMUNE

POUR LA FÊTE DES SAINTES VIERGES.

Les vierges sages avaient leurs lampes avec elles, et l'huile toute prête pour s'en servir au besoin[1].

Le Sujet est de reconnaître le dessein que Notre-Seigneur s'est proposé dans cette parabole des dix vierges, dont les unes sont sages, et les autres folles. Ce dessein a été de nous apprendre qu'il veut que les vierges, ses épouses, soient entièrement parfaites; que, pour cet effet, elles doivent veiller à ce que rien ne leur manque, et que c'est par la vigilance qu'elles se montrent sages et prudentes, ou autrement leur vigilance n'est que folie.

La Fin est de nous rappeler qu'il faut être parfaites, si nous voulons être les épouses de Notre-Seigneur, comme l'a été cette sainte dont nous faisons la fête, et que, pour être parfaites, il faut nous résoudre à veiller sur ce qui peut être un obstacle à cette perfection. Pour nous y résoudre, représentons-nous que c'est à cela qu'on reconnaît la sagesse ou la folie d'une âme.

La Forme est en ces trois points :

1° Les vierges et les épouses de Notre-Seigneur, doivent être parfaites.

2° Pour être ainsi parfaites, elles doivent veiller.

3° C'est à cette vigilance que l'on reconnaît leur sagesse.

PREMIER POINT.

LES VIERGES ET LES ÉPOUSES DE NOTRE SEIGNEUR, DOIVENT ÊTRE PARFAITES,

Voici un des plus beaux sujets que l'on puisse traiter pour la fête des saintes vierges ; car il est agréable à Jésus, l'époux des vierges, il est honorable aux saintes vierges, et profitable à ceux qui le méditent. Que sauriez-vous desirer davantage ?

Considérez donc premièrement, combien il est agréable à Jésus, parce qu'il nous fait entendre et accomplir le dessein

[1] Prudentes acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. S. *Matth.* XXIII.

qu'il se propose, en nous parlant des vierges, en nous recommandant la vertu et l'état de pureté, qu'il affectionne tout particulièrement. Or, rien ne saurait lui être plus agréable que de nous voir attentifs à entendre et accomplir ses desseins, qui ne tendent qu'a la gloire de son Père, et à notre bien ; et c'est ce que nous devons principalement considérer dans ses paraboles, sans nous arrêter autrement aux paroles, ni aux circonstances qui y sont rapportées, car elles ne servent que pour entendre le sens, la fin, et le dessein du discours.

Voyez en second lieu, combien ce sujet est honorable pour les saintes vierges ; car il fait voir comment elles sont vraiment saintes, en nous montrant leur perfection. Il manifeste l'excellence de la virginité ou de la pureté, qui ne peut-être ce qu'elle doit être, si elle n'est parfaite, et si même la personne n'est entièrement accomplie en tout ce qui regarde la perfection.

Enfin, considérez combien ce même sujet pourra vous être profitable, puisqu'il vous excite puissamment à être parfaite, par ce motif que, si vous ne l'étiez pas, il vous faudrait renoncer à l'espoir d'être l'épouse de Jésus. Remarquez aussi le moyen d'arriver à cette perfection, qui est la vigilance continuelle, et pesez encore un autre motif, qui n'est pas moins pressant que le premier, car il est en même temps naturel et surnaturel, puisque le désir d'être sage, ou la crainte de la folie, sont des passions si naturelles, qu'il ne faut que nous les représenter pour être dans l'état, où la grâce veut que nous soyons.

Après ces réflexions, considérez maintenant attentivement, comment il est vrai que Notre-Seigneur veut que ses vierges et ses épouses soient entièrement parfaites ; et pour le mieux comprendre, établissez une distinction et une différence entre les vierges du monde, et les vierges de Notre-Seigneur. Celles du monde restent vierges, ou par une pudeur naturelle qui les maintient dans cet état, ou par la pauvreté de leur condition, qui les empêche d'en embrasser une autre, ou par l'ambition de leur esprit, qui les fait mépriser les partis qui se présentent, mais qu'elles ne jugent pas assez avantageux, ou par la

liberté de leur humeur, qui ne leur permet pas de s'assujettir à d'autres, ou enfin, pour tout autre motif naturel, lequel ne s'élève pas plus haut. Telles sont les vierges du monde, tandis que les autres restent vierges uniquement par respect et pour l'amour de Jésus, qu'elles ont choisi pour leur époux [1]. Ce sont ses vierges ; elles ne sont vierges que pour lui plaire, que pour être à lui, que pour être ce qu'il veut qu'elles soient. Elles ne laissent pas d'aimer et d'approuver les autres motifs honnêtes, qui pourraient les porter à demeurer dans cet heureux état ; elles savent bien que c'est un état angélique, que c'est une vie céleste, que c'est un trésor inestimable, que rien ne saurait lui être préféré, ni même comparé [2] ; et enfin, que c'est un état si sublime, qu'il est trop grand pour être commandé à tous, qu'il n'y a que les âmes d'élite, que celles qui en ont reçu de Dieu le don qui en soient capables, et qui y soient reçues [3]. Mais après tout, rien ne les attire davantage à la pratique de cette vertu, que la considération de Jésus, qui étant Dieu, s'est fait homme-vierge, s'est fait le fils d'une vierge, le roi et l'époux des vierges [4] ; c'est ce qui les excite à prendre ce parti, à se consacrer toutes à lui, et en un mot, à être ses vierges, et ses épouses.

Oh ! l'heureux choix ! oh ! l'excellente parti !... Oh ! que vous êtes heureuses ! non pas tant parce que vous êtes vierges que parce que vous êtes les vierges et les épouses de Jésus, qui ne reçoit à ses noces que celles qui ont leurs lampes, leur huile, et tout ce qu'il leur faut, c'est-à-dire, qui sont accomplies dans tout ce qui regarde la perfection [5]. C'est ce que nous avons princi-

[1] Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo. II *Cor.* I, S. Amb. *de Virg.*

[2] Omnis ponderatio non est digna continentis animæ. *Eccli.* XXVI.

[3] De virginibus præceptum Domini non habeo, consilium autem do. I *Cor.* VII.

[4] Ejus auctorem quem possumus existimare nisi immaculatum Dei filium Christus Virgo, Virgini sponsus, et si dici potest, Christus virginæ castitatis. D. Ambr. *de Virg.*

[5] Flos est ille ecclesiastici germinis, decus atque ornamentum gratiæ spiritualis, læta indoles laudis et honoris opus integrum atque incorruptum. Dei imago respondens ad sanctimoniam Domini, illustrior portio gregis Christi. S. Cypr. *de disc. de Virg.*

palement à considérer dans ce point ; et c'est ce qu'il est facile de comprendre, après avoir vu que celles qui sont les vierges de Jésus, sont ses épouses. Car ce nom d'épouse emporte nécessairement celui de perfection, *ma colombe et ma parfaite* [1], dit l'Epoux sacré. Il n'y a rien qui appartienne autant à l'homme que son épouse; elle doit quitter son pére, sa mère, tout, pour être toute à lui ; il faut de même qu'une vierge qui est l'épouse du Sauveur, soit toute à lui [2], et si une fois elle s'y donne, comme elle doit s'y consacrer, la voilà parfaite et accomplie ; car la perfection n'est autre chose que de n'être plus rien au monde, plus rien à l'honneur, et à quoique ce soit d'humain et de naturel, pour être tout à Jésus, qui nous veut tout à lui, comme il est tout à nous.

C'est ce qui fait que la virginité est un martyre [3], bien que la vierge ne soit pas martyre, non pas tant à cause de la peine qu'il y a de se conserver dans cet état, que pour l'honneur qu'il y a de s'y conserver ; car on est tout à Dieu, comme le martyr, qui ne se réserve rien pour lui. Et c'est pourquoi aussi il y a presqu'autant de martyrs pour la conservation de la virginité [4], que pour la foi et la religion ; en effet, puisqu'on est déjà tout à Dieu, étant vierge et épouse de Jésus, on n'a plus rien à refuser, et partant on ne perdrait rien en perdant la vie, puisque la vie est moins à l'épouse qu'à l'époux. Et quand on y perdrait quelque chose, il ne saurait arriver un gain plus glorieux, ni plus avantageux que cette perte, par laquelle la vierge témoigne à son époux, qu'elle fait tant de cas de lui, qu'elle aime mieux perdre la vie que la fidélité. Quoiqu'il en soit, qu'elle meure, ou qu'elle vive, la mort ne la séparera point de son bien-aimé, et tant qu'elle lui sera unie, la mort et la vie ne seront pour elle qu'une même chose, car elle ne vit que dans cette union.

Oh ! je ne m'étonne plus, que les vierges soient placées dans le

[1] Columba mea, perfecta mea. *Cant.* VI.

[2] Dilectus meus mihi, et ego illi, qui pascitur inter lilia. *Cant.* II.

[3] Habetis in una hostia duplex martyrium, pudoris et religionis et virgo permansit, et martyrium obtinuit. S. Ambr. *de S. Agnete.*

[4] Non ideo laudabilis virginitas, quia et in martyribus reperitur, sed quia ipsa martyres facit. Ibidem.

ciel si près de l'Epoux et de l'Agneau, et quelles le suivent toujours partout où il va [1] ; car elles lui sont si unies, qu'être vierge de Jésus, c'est une même chose qu'être unie à Jésus, de la plus sainte et de la plus parfaite union qui puisse être. Oh ! vivez avec lui, saintes vierges !... Régnez avec lui ! allez, suivez-le quand il marche, demeurez avec lui quand il s'arrête; je me réjouis de la joie et de l'honneur, que vous avez de l'approcher si près, et je m'attriste de m'en être si éloignée [2]. Hélas ! il ne faut pas que j'espère d'en approcher, si je ne chéris davantage cette vertu qu'il aime; mais je ne désespère pas de l'aimer et de la cultiver davantage, si vous d'aignez m'enseigner comment vous avez veillé et travaillé, pour la garder si inviolablement.

Mon âme, tu sais bien que la chasteté est un trésor, mais en connais-tu le prix ?... Certes, tu devrais bien l'apprendre de tes ennemis, qui ne veillent que pour t'en dépouiller ; mais tu l'apprendras mieux encore des saintes vierges, qui ont tant veillé et tant travaillé pour le conserver, que toute leur vie n'a été, en quelque sorte, qu'un acte perpétuel de vigilance pour garder ce trésor.

DEUXIÈME POINT.

LES VIERGES POUR ÊTRE PARFAITES, DOIVENT VEILLER, ET ÊTRE SUR LEURS GARDES.

La vigilance, qui est recommandée dans l'Evangile des vierges, ne leur est pas seulement recommandée pour être vierges, mais pour être les vierges et les épouses de Jésus-Christ; c'est-à-dire, pour être si parfaites et si accomplies, que rien ne leur manque, comme à ces cinq vierges sages et prudentes, qui eurent le bonheur d'entrer avec l'Epoux, quand le moment fut venu. On peut voir par là, combien la vigilance doit être parfaite, puisqu'on doit l'employer à toute la perfection.

[1] Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati, virgines enim sunt, hi sequuntur agnum quocunque ierit *Apoc.* XIV.

[2] Quò ire putamus hunc agnum quò nemo eum sequi vel audeat, vel valeat nisi vos ? ubi certè sunt grandia gaudia, non qualia in ipso regno Dei cæteris cum virginibus Domini, sed à cæterorum omnium gaudiorum fortè distincta, gaudium virginum Christi de Christo, etc. S. Aug. *de Virg.* XXVII.

A la vérité, quand on ne demanderait qu'autant de soin et de vigilance qu'il en faut, pour vivre dans la chasteté parfaite, on en demanderait beaucoup; et un si grand bien ne saurait être trop soigneusement gardé parmi tant d'ennemis qui l'attaquent [1]; mais si on n'eût demandé nos soins et nos veilles que pour cela, il semble qu'on n'eût pas assez demandé, il semble qu'on eût trop borné la vigilance, en l'appliquant seulement à la vertu de la chasteté. Cette vertu ne serait pas bien gardée, si elle l'était toute seule, il faut bien comprendre que la vigilance, qui est nécessaire à la chasteté, est également requise pour toutes les vertus, et pour toute la perfection. Oh! l'admirable sagesse de l'Epoux de notre âme!... O divin amant de nos cœurs! comme vous montrez bien que vous en êtes jaloux; car pour nous faire mieux comprendre combien il faut que nous apportions de soins et de veilles, vous nous déclarez hautement qu'il en faut autant que pour toute la perfection [2], c'est-à-dire, qu'il faut que cette vigilance soit la plus grande et la plus parfaite. Or, on ne saurait la concevoir plus grande et plus parfaite, qu'en disant, qu'il faut qu'elle soit telle, que le requiert toute la perfection. Je vous remercie, mon Sauveur, de vous être ainsi expliqué, et de m'avoir fait entendre clairement une vérité si importante; peut-être ne l'aurions-nous pas comprise, si vous ne l'aviez déclarée si nettement.

Voyons maintenant, mon âme, quelle doit être cette vigilance qu'il faut apporter, pour acquérir toute la perfection. Il semble que tu peux la considérer dans les trois facultés, que tu as reçues. Pour l'entendement, il faut soigneusement veiller à ce que les principes de la vie spirituelle, et les maximes de l'éternité y demeurent dans leur vigueur, et dans leur force, sans que le temps, ou que les erreurs en altèrent rien. Il faut en par-

[1] Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus. I *Cor.* IV.

[2] Quarum quò sublimior gloria, major et cura est. Neque inanis hæc cautio est, et vana formido, quæ ad salutis viam consulit, quæ Dominica et vitalia præcepta custodit, ut quæ se Christo dicaverint, et a carnali concupiscentia recedentes, tam carne quàm mente, se Deo voverint, consument opus suum magno præmio destinatum. S. Cypr. suprà.

ticulier que cette vérité soit inébranlable, qu'il faut autant veiller pour la chasteté, que pour toutes les vertus; qu'il faut qu'une vierge, et qu'une épouse de Jésus soit parfaite, et que par conséquent, elle veille autant sur l'humilité, sur la dévotion, sur la charité, et sur les autres vertus, que sur la chasteté.

Pour la volonté, comme il n'y a rien de moins stable, que cette faculté de notre âme, selon que le bien ou le mal lui est présenté, la vigilance doit prendre garde à ce que jamais on ne regarde comme bien sinon ce qui est éternel, ou ce qui nous y conduit; et qu'on ne regarde comme mal que ce qui est péché et imperfection, afin que la volonté, qui naturellement aime le bien, et repousse le mal, ne puisse aimer que la vertu, qui est l'unique bien, et ne sache haïr que le péché, qui est le seul vrai mal. Oh que l'on serait bientôt parfait, si l'on ne s'arrêtait point à un autre bien, qu'à celui qui fait la perfection.

Et parce que la mémoire oublie souvent, dans les meilleures occasions, d'exécuter les bonnes résolutions qu'on a prises, la vigilance nous est encore particulièrement nécessaire, afin que dans toutes les occasions on évite le mal que la volonté a appris à éviter, et qu'on fasse le bien qu'on se sera proposé de faire, sans que nulle tentation, nul obstacle ne l'en détourne. N'est-ce pas là le moyen d'être parfait quand l'entendement, la volonté, et la mémoire travaillent de concert pour arriver à la perfection? Et la vigilance n'a-t-elle pas pour but de faire en sorte que l'entendement ne propose rien à la volonté, qui ne soit raisonnable et selon Dieu; que la volonté s'attache à ce que l'entendement lui propose, et que la mémoire se souvienne d'exécuter tout ce que la volonté ordonne[1]? Eh bien donc, mon ame, ayons notre lampe toujours allumée, ayons cette huile de la dévotion qui la tient toujours prête; et si les divertissements extérieurs, et les folies de notre imagination ou de nos passions, voulaient nous faire accroire, que nous en faisons trop,

[1] Oculi tui recta videant, et palpebræ tuæ præcedant gressus tuos dirige semitam pedibus tuis, et omnes viæ tuæ stabilientur. *Prov.* IV.

répondons-leur comme les vierges sages répondirent aux vierges folles : Allez, allez vous pourvoir ailleurs ; car quelque soin, et quelque dévotion que nous ayons, nous n'en avons pas plus qu'il ne nous en faut, pour nous conserver dans notre devoir.

TROISIÈME POINT.

C'EST A CETTE VIGILANCE QUE L'ON RECONNAIT LA SAGESSE DES VIERGES.

Ces vierges montrèrent qu'elles étaient sages et prudentes en ce que, après avoir déjà heureusement exécuté ce qu'elles avaient entrepris pour l'Epoux, elles s'acquittèrent de ce qui restait encore à faire, pour mériter ses bonnes graces ; et ce fut une grande folie pour les autres, qu'après en avoir fait autant que les sages, voyant qu'il ne leur restait plus qu'un peu d'huile à acheter, elles ne voulurent pas s'en donner la peine, et qu'ainsi elles perdirent tout [1]. De même mon âme, veux-tu être sage ou folle devant Dieu, c'est ici qu'on le verra. Tu as renoncé au péché, aux grandeurs, aux plaisirs, aux biens, et à tout ce qui pouvait te porter à offenser Dieu ; n'est-il pas vrai que tu ne voudrais pas l'offenser mortellement, ni te damner pour tous les biens du monde ?... Eh bien, tu n'as pas toujours été en cette disposition, et tu n'as pas été sans combattre et disputer, avant d'en être venue-là : tu aimais trop tes plaisirs, tu faisais trop de cas de tes biens, tu étais trop passionnée pour l'honneur, et pour l'amitié du monde, il a fallu te faire une extrême violence, pour te résoudre aussi à tout abandonner. Mais enfin, c'en est fait, la résolution en est prise, tu es disposée à tout quitter, plutôt que de quitter Dieu. Oh ! la grande entreprise ! oh ! la généreuse résolution ! oh ! la sage pensée !...

Mais ce n'est pas tout, il ne suffit pas d'éviter le péche mortel, et de faire quelque bien ; il faut de plus être parfaitement chaste, il faut être une épouse parfaite de Jésus, il ne faut consentir à aucun péché véniel, il faut éviter les imperfections

[1] Idcircò fatuas appellavit quoniam majori certamine superato, in faciliore totum perdiderunt. S. Chrys. infra.

qu'on peut éviter avec la grâce; il faut s'adonner à la perfection, autant que son état le requerra, et pour cela, il faut veiller sur ses pensées, sur ses paroles, et sur ses actions. Eh bien! que dis-tu? qu'en penses-tu? comment t'y comportes-tu?... Est-ce être sage, de faire et de dire ce que tu fais, et ce que tu dis?... Après que tu t'es donné une certaine liberté dans tes inclinations, dans tes paroles, et dans tes actions, si tu sens le remords de la conscience, si on t'avertit charitablement que, se conduire ainsi ce n'est pas là prendre le chemin de la perfection, que dis-tu?... Tu t'empresses de répondre: qu'il n'y a point de péché mortel, qu'on ne saurait éviter tous les péchés véniels, qu'il faut éviter la mélancolie, que tu ne saurais vivre avec tant contrainte, que tu n'as pas mauvaise intention. N'est-ce pas là ce que tu allègues pour excuser tes défauts? Mais est-ce être sage, d'agir et de parler ainsi?... Après que tu as si heureusement commencé, après que tu as si courageusement exécuté le plus difficile, maintenant qu'il ne reste plus qu'un peu de soin et de retenue pour achever le reste, tu te mets en danger de n'avoir rien fait, ou de perdre tout ce que tu as commencé, faute de l'achever.

Fallait-il avec tant de frais, élever à cette hauteur cette grande tour, pour laisser l'entreprise, afin d'épargner quelques deniers, qui restent à fournir [1]? Pauvre insensé est-il dit dans l'Evangile, pourquoi tant de dépenses pour ne rien faire? pourquoi avez-vous commencé, ou pourquoi n'achevez-vous pas [2]? Et vous, pauvres filles, qui avez eu le courage et la force de renoncer à toutes les prétentions du mariage, pour rester vierges, et qui néanmoins refusez de débourser quelques sous pour acheter un peu d'huile, n'êtes-vous pas des folles, de ce qu'après avoir triomphé de la chair, notre plus grand ennemi, vous vous

[1] *S. Luc.* XIV.

[2] Non est autem corporum, et pecuniæ par cupiditas, sed acrior multò, atque vehementior illa corporum est.

Quantò igitur cum imbeciliore luctantur, tantò minus venia dignæ sunt, si vincantur. Idcircò etiam fatuas appellavit, quoniam majori certamine superato, in faciliore totum perdiderunt. S. Chrys. *in Matth.*

laissiez vaincre par une avarice si honteuse ; toute la gloire de votre virginité, ne sert qu'à vous faire regarder comme des folles. Vous avez donné ce que vous aviez de plus cher, et de plus précieux, pour être reçues aux noces de l'Epoux avec les autres , et vous en êtes honteusement chassées , pour n'avoir pas voulu donner ce qui était d'une moindre importance.

Ainsi, mon âme, dois-tu t'attendre à être appelée du même nom de folle, si après avoir surmonté tes passions, qui étaient plus dangereuses, qu'elles ne le sont actuellement, tu t'y laissais maintenant aller, parce qu'elles ne sont pas aussi mauvaises ; car au lieu de t'excuser, tu t'accuses davantage ; et parce qu'elles ne sont pas aussi dangereuses, tu montres que tu es mauvaise et folle en même temps, puisque pouvant faire plus facilement ce que tu n'as fait qu'avec beaucoup de difficulté, tu ne le veux pas faire. Et il ne faut point alléguer que cette vigilance n'est pas d'obligation, que ce n'est qu'un conseil de perfection, car, ou il faut renoncer aux noces de l'Epoux, ou il faut avoir sa lampe allumée, et l'huile toute prête pour entretenir la lumière ; il faut suivre les conseils et la perfection à laquelle il vous appelle, ou vous avez une bien basse opinion de son mérite. Croyez-vous parvenir ou cette sainte vierge que vous fêtez est arrivée ? Croyez-vous y être reçue comme elle, si vous ne pensez qu'à la vanité, tandis qu'elle ne pensait qu'à s'humilier ?... Vous ne pouvez vous assujettir à passer une heure à méditer, et elle y employait des journées entières ; vous n'aimez que par caprice, et elle n'aimait que par pure charité ; vous ne cherchez qu'à parler et à perdre le temps, ce qu'elle évitait avec soin ; vous ne rentrez point en vous-même, elle était toujours recueillie. Vous enfin, qu'êtes-vous ? Répondez un peu devant Dieu, qu'êtes-vous en comparaison de cette Sainte ?... Et néanmoins vous aspirez aux faveurs qu'elle a reçues, vous voulez être épouse de Jésus comme elle, car vous ne voudriez pas en être exclue. Il faut donc que Jésus, soit lui-même changé, il faut qu'il ne soit plus ce qu'il a été; il faut qu'il ne soit plus celui qui n'est mort que pour rendre

son épouse si sainte et si pure, qu'il n'y ait plus en elle ni tache, ni ride, ni marque d'amour-propre[1]... Que répondez-vous, voulez-vous changer, ou qu'il change?... O mon Jésus! ô mon Seigneur et mon Sauveur! je serais bien fâchée, que vous ne fussiez pas ce que vous êtes; car je sais que vous êtes parfaitement bon et patient, et j'espère que je frapperai tant à la porte, que vous m'ouvrirez, et que vous me ferez miséricorde.... Ma fille, les vierges folles en disaient autant, mais la porte des grâces étant une fois fermée à celles qui les ont méprisées, elle ne s'ouvre pas facilement, et elles n'entendent, que cette triste réponse : Allez, je ne vous connais pas; je connais seulement celles qui ont veillé et travaillé autant qu'il a été nécessaire, pour devenir parfaites.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les vierges et les épouses de Notre-Seigneur doivent être parfaites.

Tout l'honneur d'une vierge, c'est d'être à la fois vierge et épouse de Jésus; mais pour mériter cet honneur, il faut être parfaite, parce que l'Epoux est si digne et si saint, qu'on ne s'unit à lui qu'à cette condition. Venez, dit-il à son épouse, venez ma colombe et ma parfaite! O mon Sauveur, que je n'ose encore appeler mon époux, donnez-moi les ailes de la colombe pour fuir l'ombre du plus petit péché et de l'imperfection, et pour voler à vous. Ma fille, le mépris de toi-même, et l'amour de la croix, voilà les deux ailes qu'il te faut, et que je t'offre volontiers, si tu veux t'en servir.

DEUXIÈME POINT.

La vigilance est nécessaire pour être parfaite.

La vigilance est nécessaire pour être chaste et vierge, mais qu'elle doit être cette vigilance? Celle qu'il faut pour être entièrement parfaite, c'est-à-dire la plus grande qui puisse être; car puisque l'époux de nos âmes ne demande rien moins qu'une chasteté parfaite, et une chaste perfection qui comprend toutes les vertus, si vous n'y apportez pas le

[1] Non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta, et immaculata. *Ephes.* I.

soin nécessaire, la nature est si corrompue, le monde si dépravé, l'ennemi si vigilant, que vous aurez fait de grandes fautes avant que vous ne les ayez connues, et après les avoir connues, vous aurez peine à vous en corriger. Mais quand on veille sur soi, on veille sur les trois puissances de son âme; on veille à ce que l'entendement ne s'arrête qu'à ce qui est vrai, et non pas à ce qui n'a que l'apparence de la vérité; on veille à ce que la volonté n'aime que le vrai bien, sans s'arrêter aux biens sensibles; enfin, on veille pour que la mémoire s'en souvienne, afin d'agir conformément aux résolutions qu'on a prises dans l'oraison; on remédie par ce moyen à tous les inconvénients qui pouvaient arriver du défaut de vigilance. Veiller ainsi, c'est le moyen de devenir parfait, et la perfection le mérite bien. Etre ainsi parfait, c'est mériter les bonnes grâces de l'Epoux, et ses bonnes grâces méritent bien qu'on s'efforce de devenir parfait.

TROISIÈME POINT.

C'est à cette vigilance qu'on reconnaît la sagesse des vierges.

Telle a été cette sainte vierge dont nous faisons la fête, elle fut du nombre des vierges prudentes. Car ayant résolu d'être vierge, elle voulut en même temps être vierge de Jésus, être son épouse, être parfaite, et après avoir fait les sacrifices nécessaires, pour former ces généreuses résolutions, elle ne s'est pas laissé vaincre par des obstacles moins importants. Elle n'a rien épargné de ses biens, de ses plaisirs, de ses honneurs, et de tout ce qu'il faut pour être sainte. Tandis que ces âmes qui font état d'être vierges, et qui ne sont ni humbles, ni dévotes, ni patientes, sont des vierges folles. En effet, elles font volontiers les grandes dépenses nécessaires pour être vierges; mais elles ne veulent pas faire les moindres pour être humbles et patientes; et leur folie paraît en ce qu'il ne leur sert de rien d'être seulement vierges, puisque avec leur virginité, elles ne sont point les épouses de Jésus, car celles qui sont à lui doivent être à la fois humbles, pieuses et chastes. Elles ne sont point reçues aux noces; elles ne sont point connues de celui qui doit les y recevoir, car ils ne connaît point les superbes, les indévotes et les curieuses. Elles ne méritent que d'entendre la sentence qui doit les en exclure. Et c'est pitié, qu'une vierge qui pouvait être sainte, ne soit pas même sauvée, parce qu'elle n'aura pas été aussi humble et aussi mortifiée qu'elle devait l'être selon sa condition. Voilà le danger qu'il y a de s'épargner dans l'œuvre de sa perfection; on perd le fruit et le mérite de tout ce qu'on a pu faire.

MÉDITATION COMMUNE

POUR LA FÊTE DES SAINTES FEMMES.

Toute la bonne grâce et la beauté que les femmes estiment tant dans le monde, n'est que tromperie et vanité ; seule, la femme qui craint Dieu, mérite d'être louée [1].

Le Sujet est de reconnaître quelle est cette sorte de crainte qui convient particulièrement aux femmes, qui est capable de les perfectionner, et de les rendre saintes, et dignes d'honneur et de louange.

La Fin est d'honorer les saintes femmes, et de les imiter dans le degré de perfection, où conduit cette crainte qui les a rendues dignes d'être honorées et imitées.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle est cette crainte propre à la perfection des saintes femmes.

2° Comment les saintes que nous honorons, sont devenues saintes par ce moyen.

3° Comment elles méritent que nous les honorions et que nous les imitions.

PREMIER POINT.

QUELLE EST CETTE SORTE DE CRAINTE PROPRE A LA PERFECTION DES FEMMES.

Comme il y a plusieurs sortes de crainte de Dieu, on peut raisonnablement se demander de quelle sorte de crainte l'Ecriture veut parler, quand elle dit, que *la femme qui craint Dieu, sera louée*. Or, on peut distinguer trois sortes de crainte : la première n'est bonne qu'en apparence ; la seconde est à la vérité bonne , mais imparfaite ; la troisième est parfaite et excellente .

La première sorte de crainte consiste à craindre tellement Dieu qu'on ne l'aime pas, et on montre qu'on ne l'aime pas,

[1] Fallax gratia, et vana est pulchritudo, mulier timens Dominum, ipsa laudabitur. *Prov.* XXXI.

quand on aime quelque autre objet, tel que l'honneur, le plaisir, et les biens, à tel point qu'on serait disposé à offenser Dieu et à pécher, si on ne craignait pas qu'il le sût, et qu'il nous en punît. Cette crainte semble empêcher de pécher, et c'est en cela qu'elle paraît bonne. Mais elle n'empêche pas d'aimer le péché, puisqu'elle laisse dans le cœur un tel amour de la créature, qu'on consentirait à commettre le péché, si on ne craignait pas Dieu, et c'est en quoi elle n'est pas bonne; car elle exclut du cœur l'amour de Dieu, qui n'y peut subsister avec l'amour d'un autre objet, qu'on ne peut aimer sans pécher[1]; et comme le péché et l'amour de Dieu sont incompatibles, la volonté qui aime le péché, quoiqu'elle n'en vienne pas à l'exécution, ne peut pas aimer Dieu. Si elle le craint, cette crainte n'est pas bonne; car elle ne le craint que par un pur amour de soi-même, sans en avoir aucun pour Dieu, qu'elle offenserait volontiers si elle ne s'aimait, et si elle ne craignait la peine et le châtiment dû au péché[2]. Et pour montrer qu'elle n'aime point Dieu, et qu'elle le hait en quelque sorte, c'est qu'elle voudrait que Dieu ne connût point son péché, ou qu'il ne l'eût point défendu, ou qu'il ne pût le châtier, ou qu'il le dissimulât. Ce qu'on ne peut vouloir sans une grande offense de Dieu, comme l'a remarqué saint Bernard[3]; car, c'est vouloir que Dieu ne soit point Dieu, puisque s'il n'avait pas la sainteté pour défendre le péché, la science pour le connaître, et la justice pour le châtier, il ne le serait plus. Et ainsi la volonté qui ne craint Dieu que parce qu'il peut châtier son péché, ne l'aime point, mais plutôt le hait en quelque sorte, et voudrait qu'il n'en eût pas le pouvoir. C'est, dit saint Augustin, comme une

[1] Vivit enim peccandi voluntas, quæ tunc apparet in opere, quando speratur impunitas. Cùm verò pœna creditur secutura, latenter vivit, vivit tamen, mallet enim licere, et dolet non licere quod lex vetat quia non spiritualiter delectatur ejus bono, sed carnaliter malum metuit quod minatur. S. Aug. *in Psal.* CXVIII. *conc.* XV.

[2] Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo. I *Joan.* II.

[3] Omnino enim vellet Deum peccata sua, aut vindicare non posse, aut nolle aut ea nescire. S. Bernard. ser. III *de Resur.*

mauvaise femme, qui aime un autre homme que son mari; elle craint son mari, et cette crainte peut l'empêcher de faire plus de mal qu'elle n'en fait; mais elle ne l'empêche pas d'en aimer un autre, de telle sorte qu'elle pécherait, si elle ne craignait son mari[1]. Cette crainte n'est pas bonne, elle est au contraire fort dangereuse, et elle trompe beaucoup de personnes, qui n'osant pas en venir aux actes du péché, se croient ainsi innocentes; et néanmoins elles ne laissent pas d'être criminelles devant Dieu, parce qu'elles aiment tellement l'objet du péché qu'elles en viendraient à l'effet, si elle ne craignaient comme nous l'avons dit. Un pieux auteur[2] fait cette remarque : que bien que telles personnes n'aient pas la volonté d'en venir à l'exécution du péché, elles ont néanmoins l'exécution en leur volonté, puisqu'elles voudraient le commettre, si la crainte ne les retenait, et c'est comme par force qu'elles n'en viennent pas aux effets. Donc, non-seulement cette crainte ne mérite pas d'être louée, mais au contraire elle sera châtiée, parce que ayant connu le mal, elle ne l'a pas chassé du cœur, bien qu'il n'ait pas été commis, car, si on l'a évité, ce n'est pas en vue de Dieu, qui mérite de posséder sans partage, le cœur tout entier. O mon âme! il y a grand danger que tu lui aies dérobé le tien, et que tu te sois flattée sous prétexte de le craindre; c'est pourquoi il est bon et utile de t'instruire sur cette sorte de crainte qui est mauvaise.

La seconde est bonne, mais elle est imparfaite; c'est celle qui nous fait craindre tellement Dieu que, non-seulement on ne fait point de mal de peur d'en être châtié, mais encore qu'on ne veut point le commettre; elle fait qu'on n'aime pas l'objet, de telle sorte qu'on voulût pour sa considération faire le mal[3], puisque Dieu défend cet amour déréglé, et qu'il le châtie aussi bien que l'œuvre et l'effet du péché. Cette crainte est bonne, en ce qu'elle purifie la volonté d'un amour déréglé, et y laisse

[1] Pone aliquam fœminam castam timentem virum, aliam pone adulteram, et ipsa timet virum. S. August. in *Psal.* CXXVII

[2] Saint François de Sales, liv. II *de l'Amour de Dieu*, chap. XVIII.

[3] In timore Domini declinatur a malo. *Prov.* XVI.

quelque place à l'amour de Dieu, qui s'accorde au commencement avec cette crainte ; mais elle est imparfaite, en ce qu'elle ne donne pas à Dieu le cœur tout entier, comme il le demande ; car elle n'exclut pas les péchés veniels, les imperfections, et elle ne se porte pas au bien, avec l'ardeur et le zèle qu'il faudrait. Elle se contente de ne point offenser Dieu mortellement ; car, il n'y a que cette offense qui soit défendue sous peine de damnation ; et comme elle cherche ses intérêts, elle regarde moins Dieu. Or, moins Dieu est dans notre cœur, moins il y a de perfection ; cette crainte est par conséquent imparfaite, et comme telle, elle est chassée par la charité, qui ne s'arrête ni à la peine, ni au châtiment[1]. Mais, mon âme, fais attention que la charité seule chasse la crainte, car, si tu n'avais pas cette charité qui bannit le péché, n'éloigne pas la crainte ; parce qu'il vaut mieux avoir la crainte qui chasse le péché, bien qu'elle soit imparfaite, que de se mettre en danger de commettre le péché, en chassant cette crainte, sous prétexte qu'elle n'est qu'imparfaite.

Enfin, la crainte parfaite est celle par laquelle l'âme connaissant Dieu également bon et juste le craint, le respecte, et l'aime[2] ; elle évite l'offense, de peur de lui déplaire ; elle fait le bien pour lui plaire, et elle cherche encore à faire plus de bien, ou à le faire d'une manière plus excellente pour lui plaire davantage. Cette crainte est la sagesse consommée[3], parce qu'elle fait aimer Dieu comme il veut être aimé ; et c'est tout dire, quand on dit qu'on fait par amour de Dieu tout ce qu'il veut qu'on fasse.

Or, quoique cette crainte convienne à toute sorte de personnes, néanmoins elle convient spécialement aux femmes, qui

[1] Timor non est in charitate, sed perfecta charitas foras mittit timorem quoniam timor pœnam habet ; qui autem timet, non est perfectus in charitate. I *Joan.* IV.

[2] Confitemini Domino quoniam bonus. *Psalm.* CXVII.

Est qui confitetur, quoniam bonus est sibi, et est qui confitetur quoniam simpliciter bonus est, etc. S. Bern.

[3] Plenitudo sapientiæ est timere Deum, corona sapientiæ timor Domini replens pacem, et salutis fructum. *Eccli.* I.

veulent devenir saintes, pour ces trois raisons : la première, c'est qu'elle est universelle; elle porte à éviter tout ce qui est mal, et à faire tout ce qui est bien[1]. Or, comme c'est le propre de la femme si, elle n'y prend garde, d'attacher tellement sa dévotion à quelque chose, qu'elle ne pense point aux autres, cette crainte remédie à cet inconvénient, en temps que, comme il a été dit, elle porte universellement à tout ce qui est du devoir, sans vouloir s'en dispenser aucunement.

La seconde raison, c'est que, ce sexe étant naturellement timide, scrupuleux, et sujet à la crainte imparfaite, il est fort important qu'il s'adonne à celle qui est parfaite ; tant pour mener une vie plus tranquille[2], que pour se disposer à mieux recevoir les grâces que Dieu veut lui communiquer, et à s'élever au degré de perfection, où ces personnes sont appelées dans leur vocation.

La troisième enfin, est que, comme il n'y a rien de si naturel à la femme, que de s'attacher aux ornements extérieurs, aux vêtements, au soin de la chevelure, à la beauté, à la parure, et de n'y employer que trop son temps et ses biens, au préjudice de la perfection ; le souverain et l'unique remède est dans la crainte parfaite, qui règle toutes ces choses selon l'ordre de la condition de chacun[3]. Cette crainte fait regarder cet ordre comme venant de Dieu, et non pas du monde, et elle fait dire comme Esther[4] : Vous savez, mon Dieu, que ma condition m'impose la nécessité d'être ainsi vêtue et parée comme une reine; vous savez que sans cette nécessité, jamais je n'y consentirais, et que je ne regarderais mes vêtements que comme la chose la plus vile du monde. Pourriez-vous tenir le

[1] Qui timet Deum, nihil negligit. *Eccli.* VII.

[2] Timor Domini delectabit cor, et dabit lætitiam, et gaudium, et longitudinem dierum. Ibid.

[3] Timor Domini scientiæ religiositas. Religiositas custodiet, et justificabit cor. Ibid.

[4] Tu scis necessitatem meam, quod abominet signum superbiæ et gloriæ meæ, quod est super caput meum in diebus ostentationis meæ, et detester illud quasi pannum menstruatæ, et non portem in diebus silentii mei. *Esther.* XIV.

même langage, vous qui n'êtes pas reine comme elle, et qui n'avez pas la même obligation de rechercher ces ornements.... Vous qui avez son exemple et celui de tant de saintes, qu'elle n'avait pas, vous qui avez les paroles et l'exemple d'un Dieu, qui a tant parlé et fait parler contre le monde et ses vanités ; vous qui avez la grâce pour avoir cette crainte bien plus facilement qu'en ce temps-là ; et néanmoins vous n'oseriez parler comme elle.... Il faut qu'une juive enseigne l'Evangile à une chrétienne!... Et le mal est que vous ne voulez pas encore l'apprendre...

DEUXIÈME POINT.

COMMENT LES SAINTES QUE NOUS HONORONS, SONT DEVENUES SAINTES PAR CE MOYEN.

Vous ne sauriez mieux voir comment cette sainte femme, que vous honorez aujourd'hui, s'est servie de cette sainte crainte, qu'en considérant ce qu'elle a fait pendant sa vie. Examinez en quel lieu elle a vécu, et ce qu'elle a fait ; vous la trouverez toujours, ou à l'église, ou à l'hôpital, ou en sa maison ; voilà les trois tentes qu'elle a dressées pour être toujours avec Notre-Seigneur[1]. Si elle est dans la maison de Dieu, ce n'est que pour l'adorer, le prier, et assister au service divin. Si elle va à l'hôtel-Dieu, c'est pour servir les pauvres, et s'exercer à des œuvres de charité et d'humilité. Et enfin, si elle est dans sa maison, ce n'est que pour y remplir les devoirs d'une mère de famille, d'une servante de Dieu, qui lui a commandé d'avoir soin de sa maison[2]. Croiriez-vous que c'est en cela qu'elle s'est exercée particulièrement à la crainte de Dieu, qu'elle s'est avancée dans la perfection, et qu'elle est devenue sainte ? On ne le dirait pas à la voir s'occuper de son ménage, prendre la quenouille et son fuseau, visiter sa maison, pourvoir aux besoins de son mari, de ses enfants, de ses domestiques, afin que rien ne leur manque de ce qu'elle peut leur procurer, et

[1] S. *Matth.* XVII.
[2] Discat primùm domum suam regere. I *Thim.* V.

enfin, n'omettre rien de ce que la mère la plus soigneuse peut faire pour le bien et pour le repos de toute sa maison[1].

Qui penserait qu'une sainte s'occuperait de tous ces détails ou qu'une femme qui donne ainsi tous ses soins, pût devenir une sainte? C'est le Sage, c'est le Saint-Esprit, c'est celui-là même qui a dit que la femme qui craint Dieu sera louée, qui nous assure qu'elle ne saurait mieux témoigner qu'elle craint Dieu, qu'en montrant qu'elle est bonne ménagère, et qu'elle ne saurait mieux se perfectionner et devenir sainte, qu'en vivant de la sorte. C'est pourquoi il ajoute que quelles que soient les richesses, mêmes spirituelles, les mérites et les grâces que les autres personnes de son sexe aient acquises par leurs bonnes œuvres, elle les a toutes surpassées en perfection et en sainteté. En voulez-vous savoir les raisons, méditez les trois suivantes.

La première raison est que, quand on fait ce qui est de son devoir et de sa condition, on est assuré d'accomplir la volonté de Dieu, pourvu qu'on s'en acquitte dans l'intention de lui plaire. Or, il n'y a rien de plus propre à une femme que le soin de son ménage, non pas ce soin empressé et agité de la plupart des femmes, qui ne s'en occupent que par avarice, ou par la nécessité de leur condition, sans le rapporter à Dieu; mais ce soin, réglé et modéré selon la crainte de Dieu et la prudence chrétienne, qui considère l'ordre de Dieu, qui en a ainsi disposé, et qui se met à faire ce qui lui est ordonné, uniquement parce que telle est la volonté de Dieu. C'est ainsi que la vertu règle ce soin, et ce soin étant ainsi réglé, est si propre, et si convenable pour une femme qui a un mari et des enfants, qu'elle ne saurait être en rien plus assurée de faire la volonté de Dieu qu'en remplissant ces devoirs. C'est bien de prier Dieu dans les églises, c'est très-bien de visiter les hôpi-

[1] Mulierem fortem quis inveniet? Quæsivit lanam et linum, et operata est consilio manuum suarum, facta est quasi navis institoris de longè portans panem suum. Et de nocte surrexit, deditque prædam domesticis suis, et cibaria ancillis suis, etc.

Consideravit semitas domus suæ, et panem otiosa non comedit. Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt, vir ejus, et laudavit eam. Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas, fallax gratia, etc. *Prov.* XXXI.

taux, les prisonniers, les malades; mais si vous laissiez ce que vous devez faire à la maison, pour vous employer à ces autres œuvres, je ne sais si ce serait bien agir; car il faut toujours mesurer le bien que l'on fait sur la volonté de Dieu, qui est la règle de tout ce qui est bien. Et comme il y a plus d'apparence que Dieu veut ce qui est attaché à votre condition, que ce qui en est éloigné, surtout quand l'un empêche l'autre; on est plus certain, par conséquent, qu'une personne fait la volonté de Dieu, quand elle fait ce qu'elle doit à la maison, que quand elle va au-dehors ne suivant que sa dévotion, parce que cette œuvre domestique est plus liée à sa condition que l'autre.

De là vient pour seconde raison, qu'elle mérite davantage, car elle mérite en tout ce qu'elle fait, puisqu'elle agit comme notre sainte, en vue des ordres de Dieu, parce qu'il le veut, parce qu'il le lui commande. De même que la servante a les yeux fixés sur sa maîtresse[1], ainsi, cette femme ne regarde en tout ce qu'elle fait, que cette divine Sagesse, qui lui montre ce qu'elle veut d'elle, en lui montrant ce que sa condition exige. Et comme elle trouve de quoi travailler à tout moment; c'est à tout moment qu'elle mérite, qu'elle se perfectionne, et qu'elle s'enrichit de tant de grâces et de dons du ciel, qu'elle surpasse, comme dit le Sage, toutes celles qui font beaucoup de bonnes œuvres, mais qui ne font pas celles que Dieu voudrait d'elles.

Ajoutons donc pour troisième raison de ce mérite, qu'après que cette femme, qui s'occupe de son ménage, a fait parfaitement tout ce qu'elle a dû faire, elle ne s'en glorifie, et ne s'en estime pas beaucoup pour cela; elle ne se considère que comme une servante inutile, parce qu'elle n'a fait que ce qu'elle devait faire[2]. Et cependant ces personnes se sont rendues excellemment utiles, car il n'y a rien de si avantageux, que de faire ainsi ce qu'on doit faire; elles s'estiment inutiles pour se maintenir dans l'humilité, et pour conserver les biens

[1] *Psalm.* CXXII.
[2] *S. Luc.* XVII.

qu'elles ont acquis, car on les perd ordinairement par l'orgueil et la vanité.

Celles qui font d'autres bonnes œuvres au-dehors de la maison, pourraient bien aussi s'humilier, et ne pas s'en estimer davantage, mais ce n'est pas si facile; car ce sont des œuvres éclatantes, qui attirent les regards, qui les font admirer et louer; tandis que notre sainte qui n'a rien fait d'éclatant et de spécieux, croit qu'elle n'a rien fait; et c'est ce qui couronne l'œuvre, et ce qui fait être saint devant Dieu. On loue les œuvres des autres, mais ses œuvres louent cette femme, dit le Sage, elles la louent comme il faut, quand il faut, et où il faut[1].

Oh! que les hommes se trompent en fait de sainteté; oh! qu'on a grand tort de dire qu'il n'appartient pas à tous d'être saints! N'appartient-il pas à tous de faire ce qu'ils doivent selon leur condition? et n'est-ce pas ce qui fait les saints, puisque c'est ce qui leur fait faire la volonté de Dieu? C'est à quoi porte sa crainte et son amour : et y a-t-il une sainteté plus assurée que celle qui nous fait craindre Dieu, l'aimer et faire toutes ses volontés? Oh! grande sainte! je me réjouis avec vous de ce que vous avez eu la connaissance de cette vérité, et la grâce pour la mettre en pratique. Puisque vous avez si bien su prendre le soin de votre famille, et vous élever en faisant de petites choses; je vous en prie, regardez-moi aujourd'hui comme un de vos serviteurs, afin qu'il vous plaise de prendre soin de mes besoins. Vous êtes plus puissante et plus charitable au ciel, que lorsque vous gouverniez ici-bas votre maison, et je suis plus nécessiteux que ceux qui avaient l'honneur de vous servir; pourquoi n'éprouverais-je pas aussi les effets de votre bonté? C'est peut-être parce que je ne vous servirais pas comme eux, mais je veux en prendre la résolution et chercher dès maintenant ce que je pourrais faire aujourd'hui pour votre honneur.

[1] Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus. *Prov.* XXXI.

TROISIÈME POINT.

COMMENT CES SAINTES FEMMES MÉRITENT QUE NOUS LES HONORIONS QUE NOUS LES IMITIONS.

Si vous ne pouvez aujourd'hui rendre à notre sainte d'autre service, apprenez au moins à la louer, apprenez en quoi vous la devez louer, et ce qui mérite en elle d'être loué. *C'est une femme qui craint Dieu, et qui montre qu'elle le craint, en le servant dans sa maison.* Ce que vous devez louer en elle, ce n'est pas sa beauté, la richesse de ses vêtements, sa noblesse, ce ne sont pas même ses prières, ses aumônes, s'il n'y a que cela ; mais vous devez la louer de ce qu'elle craint tellement Dieu, qu'elle ne voudrait jamais faire que ce qu'il veut d'elle, et aussi ne rien omettre de ce qu'il veut. C'est là le fonds d'une véritable louange, et non pas les autres avantages ; et c'est une vérité qui mérite d'être pesée par ces trois considérations.

Premièrement, quand nous louons une personne, nous louons d'ordinaire ce qui nous plaît, et ce que nous pensons être louable, et en cela nous nous trompons souvent ; car nous jugeons des choses selon nos affections, qui bien souvent nous trompent. Mais quand nous louons une sainte de ce qu'elle craint Dieu, et de ce qu'elle fait sa volonté, il n'y a point de danger de se tromper ; car cela est louable.

En second lieu, quand nous louons une personne, notre louange ne vient que de la flatterie, ou de l'affection particulière que nous avons pour elle, ou tout au plus, elle s'attache à son mérite, que nous exaltons tellement que nous en demeurons-là, sans nous élever jusqu'à Dieu, qu'il doit être loué en tout ce qui est louable ; mais quand on ne loue quelqu'un que de ce qu'il craint Dieu, et de ce qu'il fait ses volontés, ou loue Dieu en même temps ; et jamais les louanges que vous donnez aux saints, ne leur seront plus agréables, que quand vous les louerez en Dieu, et que vous louerez Dieu en eux.

Enfin, et c'est la dernière considération, les louanges que nous donnons aux autres, sont autant de raisons et de motifs

que nous nous représentons pour nous affectionner, à ce que nous louons; de sorte que, comme il n'y a rien de plus dangereux que de louer le vice, on ne doit pas trop louer les richesses, les grandeurs, la beauté, à cause du danger de s'y attacher, car la louange met l'appétit en goût, et l'excite à aimer et à rechercher ce qu'il loue. Il suit de là que rien ne mérite davantage d'être loué que la crainte de Dieu, et le zèle pour accomplir sa volonté, car il n'y a rien qui soit plus aimable et plus digne d'être imité. Aussi quand Dieu loue ses bons serviteurs, la plus belle qualité qu'il leur donne, c'est qu'ils le craignent. As-tu considéré mon serviteur, dit-il, en parlant de Job [1]. C'est un homme simple et craignant Dieu. Et quand l'ange loue la sainte Vierge, il ne parle pas de sa beauté, de son excellent esprit, et de ses autres qualités, mais il la loue de ce qu'elle est dans la grâce, dans la crainte, et dans l'amour de son Dieu [2]. C'est ce qu'il faut louer, c'est de quoi vous devez louer cette sainte; le plus grand service et le plus grand honneur que vous lui puissiez rendre, c'est de la louer ainsi. Car c'est louer Dieu en elle, c'est faire sur la terre ce qu'elle fait au ciel, c'est faire ce qu'elle attend de vous, afin que vous vous disposiez ainsi à accomplir ce que Dieu veut, comme elle l'a fait, et comme vous l'en louez. Mais vous montrerez que vos louanges ne sont point feintes et dissimulées, vous ferez voir que c'est de cœur, et en vérité, que vous louez cette sainte, si vous estimez la chose que vous louez en elle; car si vous ne l'estimez point, comment pouvez-vous la louer?... Que si vous l'estimez, comment ne tâchez-vous d'avoir vous-même, ce que vous estimez dans les autres, si vous pouvez l'acquérir et le posséder [3]?...

Eh bien donc, mon âme, puisqu'il n'y a que la crainte de Dieu qui nous donne sujet de louer les saints, il n'y a aussi que cette crainte qui les ait rendus saints, et partant si tu n'aimes pas

[1] Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terra, homo simplex et rectus, ac timens Deum, et recedens à malo. *Job.* I.

[2] S. *Luc* I.

[3] Aut imitari debet si laudat, aut laudare non debet, si imitari detrectat, ut qui alium laudat, laudabilem se reddat. S. Chrys.

cette vertu, tu n'aimes point les saints, car c'est ce qui est le plus aimable en eux. Si tu n'aimes pas les saints, et ce qu'ils ont aimé, comment pourras-tu devenir sainte, et même te sauver, puisque pour être sauvée il faut que tu sois sainte. S'il te fallait imiter les jeûnes, les aumônes, et les miracles de cette sainte femme, tu t'excuserais sur l'impossibilité ; mais on ne te demande que ce que tu dois, et ce que tu peux faire, pourvu que tu le fasses avec la crainte de Dieu, comme tu le dois, et parce tu dois le faire, c'en est assez pour être sainte.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quelle est la crainte propre à la perfection des saintes femmes.

La crainte de ces saintes femmes était une crainte, qui les faisait tellement respecter Dieu en tout ce qu'elles faisaient, qu'elles ne regardaient que lui. Et quoique naturellement selon leur sexe, elles pussent ressentir quelque attachement à leurs enfants, à leurs habits, à leurs dévotions, à leurs scrupules, néanmoins cette crainte de Dieu les fortifiait tellement dans toute leur vie, qu'elles n'avaient de leur sexe que ce qu'il a de bien, et il n'y a rien d'excellent dans les hommes qu'elles n'eussent par excellence. Car la crainte de Dieu s'élève au-dessus de tout, dit le Sage[1] ; s'il craint Dieu, l'enfant est plus que le vieillard, le pauvre plus que le riche, l'ignorant que le savant, et la femme plus que l'homme. O saintes femmes ! qui sur la terre avez regardé Dieu dans toutes les créatures, et qui maintenant regardez les créatures en Dieu, daignez me regarder moi qui vous supplie de m'obtenir cette grâce, de ne m'arrêter en tout ce que je fais, qu'au bon plaisir de Dieu, pour l'accomplir.

DEUXIÈME POINT.

Comment les saintes que nous honorons sont devenues saintes par cette crainte.

Ces saintes se sont, à la vérité, rendues recommandables par toutes sortes de bonnes œuvres, telles que les jeûnes, les austérités, les aumônes et les prières, mais ce n'est pas uniquement en fréquentant les hopitaux,

Timor Dei super omnia se superposuit. *Eccles.* XXV.

les prisons, les églises, qu'elles se sont élevées à la sainteté ; c'est plutôt en accomplissant dans leur maison ce qu'elles avaient à faire. Le soin bien réglé de leur intérieur et de leur famille, marchait toujours avant le soin des choses extérieures; et ce soin n'était pas tant un empressement à qui il tarde que tout soit fait ainsi que l'humeur y porte, mais c'était un saint amour du devoir qui ne veut faire que ce que Dieu veut, et qui veut le faire parce qu'il le veut, et comme il le veut. Et ainsi, parce qu'elles voyaient que Dieu voulait d'elles, qu'elles eussent ce soin des créatures qu'il leur avait données à élever, elles en prenaient un tel soin, qu'elles y considéraient plutôt le bon plaisir de Dieu que le leur; et au lieu d'aller seulement faire du bien pour Dieu dans les hôpitaux et dans les églises, elles faisaient que leur maison était un hôpital, une église, et la maison de Dieu ; car il y demeurait, il y était obéi aussi bien que dans l'église. Agir ainsi, c'est mériter en tout temps, en tout lieu, en tout ce que l'on fait de plus petit et de plus indifférent ; c'est tout faire par charité et pour Dieu. Quel plus grand mérite et quel plus puissant moyen d'être saint ? Oh saintes femmes ! permettez-moi de me déclarer aujourd'hui l'un de vos plus petits serviteurs; j'espère que vous aurez soin de mon salut, puisque vous aviez un tel soin de votre famille, que c'était votre plus grand soin, et que c'est maintenant le plus digne sujet de vos louanges.

TROISIÈME POINT.

Comme elles méritent que nous les honorions et que nous les imitions.

L'honneur que l'on rend aux saints, doit toujours avoir ces trois conditions : que Dieu y soit d'abord glorifié, car il est l'auteur de toute la sainteté. En second lieu, que le saint y soit vraiment loué, car il y a des louanges qui ne sont pas véritables : et enfin que nous puissions nous en édifier et les imiter, car c'est un grand honneur pour un saint, que nous nous servions de son exemple pour devenir saints avec lui. Or, la louange qu'on donne aux saintes femmes étant fondée sur la crainte de Dieu, qui les a rendues saintes, a ces trois conditions. En effet, elle glorifie Dieu, elle est une véritable louange, et c'est ce que chacun peut imiter dans sa condition. Si on vous parlait d'imiter la sainte que nous honorons, dans ses jeûnes, dans ses austérités et dans ses aumônes, vous auriez peut-être quelque excuse ; mais quand on vous dit qu'il ne faut, pour être sainte comme elle, que l'imiter en faisant dans votre condition, ce qu'elle a fait dans la sienne ; vous ne sauriez vous excuser, sinon en di-

sant que vous ne voulez pas être saint. Mais je vous demande, voulez-vous entrer un jour en paradis?... Répondez et sachez que vous n'y entrerez jamais, sans qu'auparavant vous ne soyez un saint. Il n'est pas nécessaire d'être un saint comme les saints canonisés, aussi ne demande-t-on pas que vous fassiez ce qu'ils ont fait; mais il est nécessaire que vous soyez saint selon le degré de grâce et de sainteté où Dieu vous veut; et il ne faut pour cela, que faire ce que vous avez à faire dans votre condition. Vous en excuserez-vous encore?...

MÉDITATION

POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE.

Voilà le tabernacle et la maison de Dieu, pour demeurer avec les hommes [1].

Le Sujet est d'écouter cette voix qui publie ces paroles, et de remarquer qu'il y a trois tabernacles, dans lesquels Dieu demeure, pour être avec nous. L'un est pour le temps passé; l'autre pour le présent et le troisième pour l'avenir.

La Fin est d'apprendre à demeurer avec Dieu dans ces tabernacles.

La Forme est en ces trois points :

1° Le premier tabernacle, c'est l'humanité de notre Sauveur.

2° Le second, c'est l'église dont on a fait la dédicace.

3° Le troisième, c'est le ciel qui nous est représenté par cette église.

PREMIER POINT.

LE PREMIER TABERNACLE A ÉTÉ L'HUMANITÉ DE NOTRE SAUVEUR.

A proprement parler, Dieu n'a point d'autre tabernacle, ni d'autre demeure que sa propre nature et son essence; ou s'il a quelque lieu, c'est tout l'univers, c'est tout ce qui est, et ce qui peut être; car il faut nécessairement que Dieu y soit par présence, par essence et par nature. Nous disons néanmoins, que

[1] Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis. *Apoc.* XXI.

Dieu a un tabernacle, une maison et une demeure, pour les diverses raisons qui sont propres aux divers tabernacles où il demeure.

Le premier en dignité et en excellence, c'est l'humanité sainte de Notre-Seigneur, c'est le corps humain, c'est le corps et l'âme joints ensemble, que la seconde personne a pris pour se les unir hypostatiquement, et n'en faire qu'une personne qui soit Dieu et homme tout ensemble. Jésus-Christ s'est servi de cette humanité comme d'un temple, d'un tabernacle, pour y vivre, pour y converser avec Dieu et avec les hommes, et pour y offrir ce grand sacrifice de notre rédemption, figuré par les anciens sacrifices que l'on offrait dans le tabernacle de Moïse, et dans le temple de Salomon. C'est ainsi que saint Pierre parlant en général de nos corps, les appelle des tabernacles et des demeures [1]; c'est ainsi que Notre-Seigneur parle du sien, quand il dit aux Juifs : détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours [2], voulant parler de sa mort et de sa résurrection. C'est ainsi que saint Paul assure que la plénitude de la divinité a demeuré dans son corps [3], et qu'il appelle ce corps sacré un tabernacle, qui n'a point été fait de main d'homme, ni produit comme les autres [4]. Par conséquent, il n'y a aucune difficulté à concevoir la première signification de ce mot, et à l'appliquer à l'humanité de notre Sauveur ; et il ne faut pas s'arrêter davantage à la prouver, afin de se donner plus de loisir pour établir sur cette vérité ces trois considérations, et en tirer autant d'affections.

Considérez d'abord la bonté de Dieu, qui a voulu se communiquer ainsi aux hommes, en prenant une maison pour vivre parmi eux, et se familiariser tellement qu'il fût aussi facile de traiter visiblement avec Dieu comme avec un autre homme. O bonté infinie ! n'était-ce pas assez de demeurer avec vous dans votre

[1] Quamdiu sum in hoc tabernaculo. II *Pet.* I.
[2] Solvite templum hoc, etc. ille autem dicebat de templo corporis sui. *Joan.* II.
[3] Quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter. *Coloss.* II.
[4] Per amplius et perfectius tabernaculum non manufactum, id est, non hujus creationis. *Hebr.* IX.

nature, qui fait tout votre bonheur, sans avoir aucun besoin de le chercher hors de vous? N'était-ce pas assez à cette divine nature, de se voir dans l'union inséparable des trois personnes, qui certes, peuvent sans ennui s'entretenir ensemble toute une éternité! Ou enfin, s'il fallait à votre bonté qu'elle se communiquât aux créatures, n'avait-elle pas les anges, les trônes, les chérubins et les séraphins, avec qui elle pouvait converser et se plaire, sans rechercher cette pauvre créature, si misérable et si indigne, et qui ajoute encore à sa misère, en ne prenant même aucun plaisir à votre conversation!... O bonté incomparable de mon Dieu qui, étant tel que vous êtes, voulez bien rechercher une créature, qui doit ainsi abuser de ce que vous faites pour elle!...

Mon âme, tu connais la cruauté des Juifs, qui ont si mal reçu ce Dieu-homme; mais sais-tu bien que c'est le même Dieu qui se communique si souvent à toi, et qui te parle dans l'oraison, qui t'avertit, t'excite, qui produit en toi tous les bons mouvements que tu ressens, et qu'il désire se communiquer à toi, comme il désirait se communiquer à tous les hommes, quand il est venu demeurer au milieu d'eux pour la première fois? Sais-tu bien que tu ne lui fais pas souvent meilleur accueil, que ceux qui l'ont chassé de leur ville et de leur synagogue? Sais-tu bien enfin ce que dit son Apôtre, que s'il a châtié ceux qui ne l'ont pas écouté, quand il parlait sur la terre, à plus forte raison, punira-t-il ceux qui ne l'écoutent pas, lorsqu'il leur parle du ciel [1]. O mon Dieu! je ne dois pas mépriser ce châtiment; mais je crois qu'il n'y en a point de plus grand pour une âme, qui se rend indigne de votre conversation, que de subir le reproche qu'un Dieu s'est présenté à elle pour la traiter comme son amie et son épouse, et qu'elle s'en est moquée.

La seconde considération est, que Dieu demeurant dans son humanité comme dans son tabernacle, l'Ecriture dit qu'il de-

[1] Videte, ne recusetis loquentem. Si enim illi non effugerunt, recusantes eum qui super terram loquebatur, multò magis nos qui de cœlis loquentem nobis avertimus. *Hebr.* XII.

meure par ce moyen avec tous les hommes, qu'il est prêt à faire du bien à tous, et à les gouverner tous en général dans l'unité de l'Eglise, et chacun en particulier, dans le degré de perfection qui lui est propre, à peu près comme il gouvernait son humanité et son corps, puisque toute l'Eglise ne fait qu'un corps dont il est le chef, et que chacun de nous étant membre de ce corps mystique, est membre de Jésus-Christ [1]. Il veut lui communiquer cette même vie et ce même esprit dont il animait son propre corps. Combien ceci est admirable ! car il s'ensuit qu'on peut dire de chacun ce que l'on dit de cette humanité sacrée : voilà le tabernacle de Dieu pour demeurer avec les hommes. Et saint Paul ne fait point de difficulté de le dire, et de nous assurer que nous sommes ses temples, ses demeures et ses tabernacles [2].

Il y a une grande différence entre les uns et les autres, mais cette différence ne détruit pas la vérité ; elle la rend seulement plus étonnante, quand on considère de près la sainteté de ce tabernacle du corps de Dieu, et l'indignité des nôtres ; elle nous ferait presque dire avec saint Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur [3]. Comment est-il possible que vous qui haïssez tant le péché, et qui n'avez pû le souffrir dans ce corps et dans cette âme, qui vous ont servi de tabernacles, vous veuilliez bien demeurer en nous qui en sommes si remplis ? Mon fils, c'est afin que tu t'en purifies et que ma présence t'apporte la grâce qui le chasse, et que la considération de ma présence en toi t'excite à y coopérer. Car si une fois tu réfléchissais bien à cette vérité, que je suis en toi comme dans un temple, comme dans un tabernacle, comme dans une même maison, dans une même chambre, à une même table [4], vou-

[1] Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus, ex quo totum corpus compactum, et connexum per omnem juncturam subministrationis secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri. *Eph.* IV.

[2] Vos estis templum Dei vivi sicut dicit Deus, quoniam inhabitabo in illis, et inambulabo inter eos, et ero illorum Deus, et ipsi erunt mihi populus. II *Cor.* VI.

[3] *S. Luc.* V.

[4] Si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cænabo cum illo, et ipse mecum. *Apoc.* III.

drais-tu m'offenser aussi librement que tu le fais? Voudrais-tu t'exposer à ce danger, dont parle mon Apôtre quand il dit : Si quelqu'un profane le temple de Dieu, il est perdu, Dieu le précipitera dans un abîme de misères, d'où il ne se retirera jamais[1].

La troisième considération sera, que si Dieu nous a témoigné son amour et sa bonté, en se construisant un tabernacle pour demeurer avec nous, ce fut un excès de bonté dans ce Dieu-homme, d'avoir permis que ceux avec lesquels il vivait, aient abattu et ruiné ce tabernacle et ce temple. Mais il l'a voulu, parce qu'il était aussi nécessaire pour notre bien, qu'il en permît la destruction, qu'il avait été nécessaire qu'il en ordonnât l'édification. Mais pourquoi était-il nécessaire que ce chef-d'œuvre divin fût ainsi renversé?... Ne faut-il pas dire que le péché est un grand mal, puisque pour l'expier, il a fallu sacrifier un aussi grand bien; et que pour en réparer les dommages, il a été nécessaire de détruire ce qu'il y avait de meilleur et de plus beau dans toutes les créatures, et que la perte d'un pécheur n'a pu être réparée que par le sacrifice d'un homme-Dieu!...

Voilà le tabernacle de Dieu vivant parmi les hommes; regarde, mon âme, sur le mont Thabor, vois-tu comme il brille comme il est beau!... Vois-le aussi sur le Calvaire, et regarde combien il est changé!... N'aurais-tu pas plus que les Juifs, à la vue de leur ville et de leur temple détruit, sujet de t'étonner et de dire : Est-ce là la maison et le temple de Dieu[2]?... Oui, mon âme, c'est là le tabernacle d'un Dieu mourant, qui n'y a pris la vie que pour la consacrer et la donner pour la tienne.

DEUXIÈME POINT

LE SECOND TABERNACLE DE DIEU, C'EST L'ÉGLISE.

Le second tabernacle de Dieu, c'est l'église où les fidèles s'assemblent pour prier, pour assister à la messe, entendre la parole de Dieu, recevoir les sacrements, et exercer les autres

[1] Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus. I *Cor.* III.
[2] *Thren.* II.

actes de religion. Nous savons par la foi que Dieu réside et demeure particulièrement dans nos églises ; aussi la sainte Ecriture les appelle tabernacles et demeures de Dieu. Considérons les raisons qui nous montrent qu'il y est plus particulièrement qu'en tout autre lieu. On en donne ordinairement les trois suivantes.

La première est que ces lieux saints lui étant dédiés et consacrés, il doit y être reconnu d'une manière toute particulière. Ce n'est pas qu'il ne soit partout, et qu'il ne se fasse reconnaître en tout lieu ; mais c'est qu'il faut lui rendre là les honneurs et le culte que nous lui devons, comme s'il y était autrement qu'ailleurs[1] ; et de fait, on peut dire qu'il y est pour que nous l'honorions par des actes qu'il n'exige pas en d'autres endroits. Dieu n'était-il pas partout quand il apparut à Jacob sur la montagne de Béthel, et quand il lui fit dire en trembant : Que ce lieu est terrible ! vraiment Dieu y demeure, ce lieu n'est pas autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel[2]. Mais parce que Dieu voulait être particulièrement honoré en ce lieu là, il voulait qu'on dise qu'il y demeurait particulièrement, comme s'il n'eût pas été partout, et qu'on l'appelât Bethel, c'est-à-dire la maison et le tabernacle de Dieu.

De même donc, parce qu'il exige dans nos églises des honneurs, des offices divins, des cérémonies sacrées et d'autres actes de religion, qu'il ne demande pas ailleurs ; il veut qu'on l'y considère présent et attentif, nous regardant [3], et recevant les honneurs que nous lui rendons en ces lieux, qui sont consacrés à cette intention. Oh ! quels honneurs et quels respects lui rendez-vous? Il fallait trembler de crainte et de respect quand on entrait dans le tabernacle de Moïse [4] ; David n'en approchait

[1] Elegi mihi locum istum in domum sacrificii, etc. II *Par.* VII.

[2] Verè Dominus est in loco isto, et ego nesciebam. Pavensque, quam terribilis est, inquit, locus iste ! non est hic aliud nisi domus Dei, et porta cœli. *Gen.* XXVIII.

[3] Elegi enim et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi in sempiternum, et permaneant oculi mei, et cor meum ibi cunctis diebus. II *Paral.* VII.

[4] Pavete ad sanctuarium meum, ego Dominus. *Levit.* XXVI.

jamais qu'avec cet esprit de respect et de crainte [1]; et il affirme que la sainteté convient à la maison de Dieu, et que tous ceux qui se présentent devant lui doivent en être revêtus [2]. Comment donc vous y comportez-vous? comment y entrez-vous? comment y demeurez-vous? comment en sortez-vous?... Entrez-y avec une foi vive, en la présence de Dieu, demeurez-y avec une ferme espérance en sa miséricorde, et sortez-en avec la charité à la vue de toutes ses bontés.

La seconde raison, pour laquelle Dieu est dans nos églises plus particulièrement, c'est que Notre-Seigneur est réellement présent dans le très-saint Sacrement. Nous devons, par conséquent, être plus sensiblement excités à y reconnaître la présence de Dieu que partout ailleurs. En effet, il y demeure aujourd'hui d'une manière si merveilleuse, qu'il est comme impossible de se trouver là où il veut être adoré, sans être aussitôt pénétré d'un religieux sentiment de sa présence. Comme quand Dieu apparut dans le buisson ardent, et qu'il se fit connaître à Moïse, se déclarant être le Dieu d'Abraham et de ses pères [3]; ce prophète ressentit aussitôt des mouvements tout extraordinaires de la présence de Dieu qui se manifestait en ce lieu, d'une manière plus admirable qu'ailleurs [4].

Mais ce qui est remarquable dans le très-saint sacrement de l'autel, c'est que non-seulement il excite puissamment notre foi pour le reconnaître et pour l'adorer, mais encore qu'il nous sert comme d'exemple et de modèle, pour apprendre comment nous devons reconnaître et adorer Dieu. Car le même Dieu qui est adoré par nous dans la sainte Eucharistie, adore Dieu comme nous, et nous apprend la manière de l'adorer, puisqu'il est mis là dans l'état le plus humble, le plus dévot et le plus religieux. Vous savez bien que le saint Sacrement, est le sacrifice et l'holocauste le plus parfait et le plus excellent, qui ait

[1] Introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo. *Psalm.* v.

[2] Domum tuam decet sanctitudo, Domine. *Psalm.* XCII.

[3] *Exod.* IX.

[4] Ibid. III.

jamais été ; et vous n'ignorez pas que ce sacrifice est l'offrande de Jésus-Christ même, comme lorsqu'il s'immola et se sacrifia sur la croix. C'est le même sacrifice, la même vie, la même mort; c'est le même Jésus qui descend dans l'Eucharistie, comme s'il descendait de nouveau dans le sein de sa mère, dans la crèche, où qu'il entrât dans le temple de Jérusalem, qu'il montât sur la montagne des oliviers ou du calvaire pour prier son père, et pour se sacrifier en son honneur; c'est ainsi qu'il le prie dans le saint Sacrement de l'autel, et qu'il le reconnaît dans nos églises, en lui offrant le culte le plus saint et le plus parfait qu'il y ait dans la religion, c'est-à-dire le culte du sacrifice.

Si vous eussiez vu comment ce Dieu-homme, quand il était sur la terre, priait la face prosternée contre terre, et avec tant de respect que l'Apôtre n'hésite pas à dire, que ce respect et cette dévotion seuls auraient suffi pour obtenir ce qu'il demandait, n'auriez-vous pas été touché; en effet, la vue des personnes d'une dévotion exemplaire, nous rend dévots, ou tout au moins nous rend honteux, si nous ne le sommes pas à leur exemple. Or, représentez-vous tant d'humiliations, tant d'abaissement et de respects intérieurs et extérieurs, que le Fils de Dieu vivant sur la terre, a témoigné à son Père, et vous aurez à peine une faible idée des devoirs qu'il lui rend sur nos autels, dans nos églises, et qu'il nous apprend à lui rendre. Voyez donc si, dans nos églises nous ne devons pas reconnaître Dieu d'une manière toute particulière; Et de fait, non-seulement nous y adorons Jésus-Christ qui y est présent, mais ce même Jésus-Christ y adore son Père et son Dieu d'une manière qui est si sainte, si auguste et si ravissante aux yeux de la foi, qu'un cœur qui à tant soit peu de piété et de foi, ne saurait y penser sans être ému....

Si Jésus-Christ honore ainsi son Père dans nos temples, il nous y donne aussi des témoignages de son amour. C'est la troisième raison qui nous fait reconnaître la présence de Dieu dans nos églises ; Dieu s'y fait lui-même reconnaître, en nous y accordant des biens qu'il ne nous accorde pas ailleurs.

C'est là que ses sacrements nous sont communiqués, c'est là que la réconciliation du pécheur s'accomplit, que le père des miséricordes attend son enfant prodigue, qu'il le reçoit à bras ouverts, et qu'il prépare le festin de réjouissance. C'est là que ce bon pasteur rapporte sa brebis, qui s'était égarée, c'est là que Dieu parle, qu'il se fait entendre, qu'il écoute nos prières, et qu'il les exauce, autant qu'il juge nécessaire pour sa gloire et pour notre vrai bien. Mes yeux, dit-il, y sont ouverts, et mes oreilles attentives pour écouter tous ceux qui voudront me parler [1] ! N'est-ce pas bien montrer qu'il y est, et quoiqu'à proprement parler, il n'ait ni yeux ni oreilles, il dit pourtant qu'il en a pour voir et pour écouter ce qui se fait dans les églises, parce que c'est là qu'il montre par les effets, qu'il voit et qu'il écoute; et à raison de ces effets et de ces biens qu'il communique en ces lieux sacrés, avec plus de certitude et d'infaillibilité par le moyen des sacrements et des prières de l'Eglise, il nous donne sujet de dire qu'il y est plus particulièrement, puisqu'il s'y fait connaître; et que partant c'est sa maison, son tabernacle sa demeure avec les hommes.

Est-il donc vrai, disait Salomon, que Dieu veuille bien demeurer dans nos temples [2] ? Dieu, pour qui les cieux des cieux ne sont pas assez grands, se contente de ces maisons si petites qu'elles soient, pourvu que nous le priions et que nous l'y adorions, comme nous savons qu'il faut le faire. Mon âme, s'il te commandait de le prier et de le servir dans sa maison, comme il le mérite, tu pourrais dire que tu ne connais pas bien son mérite, et que quand tu le saurais, tu ne le pourrais pas ; mais écoute ce qu'il te dit ; si tu n'en sais pas autant que tu en devrais faire, fais pour le moins ce que tu sais, et Dieu sera content.

[1] Oculi mei erunt aperti, et aures meæ erectæ ad orationem ejus qui in loco isto oraverit. II *Part.* VII.

[2] Ergone putandum est, quòd verè Deus habitet super terram ? Si enim cœlum et cœli cœlorum te capere non possunt, quantò magis domus hæc quam ædificavi ? Sed respice ad orationem servi tui, et ad preces ejus. III *Reg.* VIII.

TROISIÈME POINT.

LE TROISIÈME TABERNACLE DE DIEU, C'EST LE CIEL.

O Seigneur *des vertus, que vos tabernacles sont aimables! et que j'ai de désir de vous y aller voir* [1]. Il n'y a point de doute, que de quelque maison de Dieu, que l'on puisse entendre ces paroles, ses maisons sont aimables ; mais comme il est évident qu'il veut parler des cieux, qui sont le tabernacle de Dieu, où nous devons être introduits un jour, on n'en peut parler plus à propos que par un transport d'affection ; la seule pensée excite dans nos cœurs, et nous fait dire sans autre discours : Oh ! que vos tabernacles sont aimables ! et quand m'y trouverai-je pour vous y voir face à face ?...

N'est-il pas vrai, mon âme que, lorsqu'on nous dit, que le ciel est le tabernacle de Dieu, tu le crois ; n'est-il pas vrai que c'est là qu'il est particulièrement, parce qu'il s'y fait voir à découvert, qu'il s'y communique à chacun des bienheureux, qu'il n'y a plus rien à désirer après cette vue, mais aussi qu'il n'y a que cela à désirer ? N'est-il pas vrai que tout ce que nous faisons ici dans nos églises, que toutes les cérémonies, les ornements, les offices, les chants, les hymnes et les psaumes qui se chantent sur la terre dans ces fêtes, ne sont que des images de ce qu'on voit, et de ce qui se fait au ciel au grand jour de l'éternité, qui est une dédicace perpétuelle, et une une fête qui se solennise continuellement? N'est-il pas vrai que c'est là que tendent toutes nos prières, nos méditations, nos discours, nos affections, et que, quand la douce pensée du ciel découle dans nos cœurs, ils se fondent d'amour, ils n'ont plus de discours, plus de paroles, plus de raisonnements ; et ils ne savent que soupirer et dire : Oh ! que vos tabernacles sont aimables !...

Pourquoi donc s'arrêter à des discours?... Poursuis, mon âme, poursuis ces saintes affections ; un plus grand discours ne

[1] Quam dilecta tabernacula tua Domine virtutum ! Concupiscit, et deficit anima mea in atria Domini. *Psalm.* LXXXIII.

ferait que les étouffer, répétons mille et mille fois sans dire et sans penser à autre chose : Oh! que vos tabernacles sont aimables, Dieu des vertus! oh! combien je désire y être reçu pour vous y voir!... Mon esprit et ma chair, mon âme et mon corps en ressentent la joie, en goûtent déjà le plaisir[1], et il leur semble qu'il n'y a plus de peine en ce monde, que d'en attendre la pleine jouissance; et encore cette peine est-elle bien adoucie par la connaissance de la volonté de notre Dieu, qui doit nous être ici aussi chère et aussi respectable que la vue de sa beauté, quand il ne veut pas encore nous la découvrir.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le premier tabernacle de Dieu avec nous, c'est l'humanité de notre Sauveur.

Les hommes s'étonnent qu'un Dieu, s'étant fait homme, ait daigné demeurer avec eux, et qu'il veuille bien encore tous les jours se communiquer par les sacrements, les oraisons, les visites, les grâces, et par tant de moyens qui sont en son pouvoir. Mais les anges s'étonnent davantage en voyant que l'homme, sachant qu'un Dieu est disposé à communiquer avec lui avec tant de familiarité, ne s'en soucie point. Il n'y a rien que Dieu recherche autant que cette communication familière, et il n'y a presque rien que l'homme ne dédaigne autant. O mon âme, que t'a fait ton Dieu pour ne pouvoir demeurer avec lui? Il t'a créée pour être avec lui, et tu ne fais que t'en séparer et t'en éloigner. Reviens, et pour ne plus le quitter, quitte toutes les créatures qui t'en séparent.

DEUXIÈME POINT.

Le second tabernacle de Dieu, c'est l'église.

Est-il donc vrai que de grand Dieu, que tous les cieux ne peuvent contenir, veuille bien demeurer dans nos églises? Oui, il en est ainsi, c'est là qu'il nous attend, comme le père, son enfant prodigue, pour nous rendre tous ses biens. Et si on s'étonne que les églises soient les maisons de Dieu, c'est que nous ne leur portons pas assez de respect, et que

[1] Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. *Psalm.* DCCCIII.

nous sommes à l'église presque comme dans une maison particulière. Les églises sont pour nous comme des lieuxprofanes ou de réunion, pour nous voir et nous entretenir les uns avec les autres, tandis qu'il faudrait faire de nos maisons des églises, pour n'y parler et n'y agir qu'en présence de Dieu. Qu'y a-t-il donc d'étonnant que vous sortiez de l'église aussi peu changé, que si vous n'étiez pas entré en communication avec Dieu ; c'est que vous n'y êtes pas entré comme devant vous entretenir avec lui.

TROISIÈME POINT.

Le troisième tabernacle où Dieu se fait encore mieux voir, c'est le ciel.

C'est au ciel, c'est au ciel que nous le verrons à découvert, et que nous demeurerons avec lui sans jamais le quitter. O sainte Sion! aurai-je ce bonheur!... Verrai-je mon Dieu tel qu'il est, l'aimerai-je comme je le verrai; quand sera-ce? que faut-il faire?... Il n'y lieu de si éloigné où je ne sois disposé à aller afin de mériter ce bonheur. Mais hélas! mon âme, il ne faut point aller si loin pour faire ce qui est nécessaire, il n'est besoin que de faire ce qui est tout près, et à ta portée. Qu'as-tu à faire maintenant?... Tâche de le faire paisiblement, et marche ainsi toujours en faisant bien toute ta vie, tout ce que tu as à faire, tu te trouveras au lieu où tu aspires, mais aussi tu n'y arriveras jamais qu'en marchant dans cette voie, de bien faire tout ce tu as à faire.

MEDITATIONS

[illegible]

[illegible]

DE LA [illegible] AUX EX NOS VUES

[illegible]

Le Saint Bondé sur ces paroles du jeune Samuel, sera de nous re-
[illegible]
il nous appelle.

La Fin est de connaître comment Dieu nous déclare ses desseins sur le genre de vie qu'il nous prescrit, et comment nous devons l'écouter.

La Forme est en ces trois points :

1° Nous devons demander à Dieu, attendre et recevoir de sa main l'état de vie que nous devons embrasser.

2° Dieu nous parle, et nous déclare ses desseins sur ce sujet.

[illegible]

PREMIER POINT.

NOUS DEVONS DEMANDER A DIEU, ET RECEVOIR DE SA MAIN L'ÉTAT DE VIE QUE NOUS DEVONS EMBRASSER.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MÉDITATIONS

COMMUNES A TOUS LES ÉTATS.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA CONNAISSANCE DE L'ÉTAT DE VIE AUQUEL DIEU NOUS APPELLE.

Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute [1].

Le Sujet fondé sur ces paroles du jeune Samuel, sera de nous représenter cette vérité très-importante pour l'assurance de notre salut et de notre repos; qu'il faut demander à Dieu quel est l'état de vie auquel il nous appelle.

La Fin est de connaître comment Dieu nous déclare ses desseins sur le genre de vie qu'il nous présente, et comment nous devons l'écouter.

La Forme est en ces trois points :

1° Nous devons demander à Dieu, attendre et recevoir de sa main l'état de vie que nous devons embrasser.

2° Dieu nous parle, et nous déclare ses desseins sur ce sujet.

3° Comment nous l'écoutons.

PREMIER POINT.

NOUS DEVONS DEMANDER A DIEU, ET RECEVOIR DE SA MAIN L'ÉTAT DE VIE QUE NOUS DEVONS EMBRASSER.

Avant toute considération, concevez bien l'importance du sujet de cette méditation, et persuadez-vous que vous avez grand intérêt à la bien faire ; il s'agit de votre bonheur temporel et éternel, jugez si c'est une affaire de petite conséquence. Tout consiste à bien choisir l'état de vie que vous devez em-

[1] Loquere Domine, quia audit servus tuus. I *Reg.* III.

brasser en ce monde, pour arriver à la fin bienheureuse qui vous est promise dans l'autre. Vous ne pouvez l'atteindre que par les moyens, et le secours des grâces, que Dieu vous a préparées pour cet effet ; vous n'en doutez pas, et d'ailleurs vous devez regarder comme certain que ces grâces sont ordinairement attachées au genre de vie où il vous appelle. Voyez donc s'il est important que vous soyez dans cet état, et s'il n'est pas plus sûr d'embrasser une condition où les grâces de Dieu vous attendent, que d'être obligé, en la refusant, de les attendre et de ne pas les trouver. Vous pouvez vous instruire plus au long sur ce sujet, en lisant dans le *Livre de l'Ordre,* première partie, les discours 14 et 15, et tous les premiers discours de la troisième partie.

Cependant pour vous instruire suffisamment ici, et pour vous faire concevoir cette vérité : Qu'il faut demander à Dieu l'état de notre vie et le prendre de sa main, apprenez qu'il est si vrai que la Providence de Dieu, assigne à chacun de nous l'état de vie qu'il doit embrasser, et que la condition où il se trouve, nous vient de sa main, que c'est une vérité de foi, clairement exposée dans la sainte Ecriture. C'est Dieu, dit-elle, qui fait les grands et les petits [1], le pauvre et le riche [2] ; c'est lui qui gouverne le monde, et sa conduite est particulièrement admirable dans cette grande diversité d'états où il engage les hommes, appelant les uns à une sorte de condition, et les autres à une autre. Mais s'il est vrai que Dieu donne à chacun son état et sa vocation, soit qu'il la lui demande ou non, qu'est-il besoin de lui en demander la connaissance? et qu'est-ce que prendre son état des mains de Dieu, et le lui demander?

Entendez bien ceci, et sachez, premièrement, que prendre son état de la main de Dieu, c'est le prendre comme si Dieu nous le donnait, comme en effet il nous le donne, soit qu'on s'y dispose ou non, qu'on le lui demande, ou qu'on ne le lui demande pas ;

[1] Pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter illi cura est de omnibus. *Sap.* VI.
[2] Dives et pauper obviaverunt sibi, utriusque operator est Dominus. *Prov.* XXI.

mais cela est trop général. Secondement, c'est prier Dieu dans cette intention, c'est avoir le bon désir de connaître sa volonté à ce sujet, sans en faire néanmoins d'autre recherche plus particulière, se contentant de prendre le parti qui semble le plus convenable; c'est quelque chose de plus, mais ce n'est pas encore assez. En troisième lieu, c'est apporter une mûre délibération dans le choix de son état, c'est y penser sérieusement, de peur d'agir témérairement dans une affaire si importante [1]. Car il est aussi facile que dangereux de s'y tromper, la passion, la vanité, le plaisir, l'intérêt ne s'y glissant que trop. De plus, nous avons à nous défier des séductions du monde, le démon ne manque pas de faire ses efforts pour nous faire tomber dès ce premier pas, sachant bien que tout le reste en dépend; il est donc nécessaire de prendre le temps d'y penser, et de faire un choix prudent; c'est le dessein et l'intention de Dieu, et si nous y manquons, il y a sujet de craindre qu'il ne nous châtie et ne nous abandonne. Il ne laissera pas néanmoins de nous donner notre état; mais il ne nous le donnera pas de la même main et avec la même abondance de grâces que si nous l'eussions prié, et si nous eussions consulté sa divine sagesse. Et ne voyez-vous pas combien il y en a qui, pour cette raison, se repentent de se voir engagés dans un état, où ils ne vivent qu'avec des ennuis et des déplaisirs extrêmes, où ils craignent de mourir, et d'où néanmoins ils ne peuvent sortir?... Mais pourquoi s'y sont-ils engagés? hélas! c'est qu'ils n'y ont pas pensé auparavant; ils s'y sont jetés imprudemment, comme vous le feriez peut-être, si Dieu ne vous ouvrait les yeux dans cette méditation; ah! vous auriez alors grand sujet de vous en repentir aussi bien qu'eux, et d'apprendre à vos dépens ce que vous pouvez maintenant savoir, sans qu'il vous en coûte [2]. Persuadez-vous donc

[1] In his omnibus deprecare Altissimum, ut dirigat in veritate viam tuam. *Eccli.* XXXVII.

Fili, sine consilio nihil facias, et post factum non pœnitebit, in via ruinæ non eas, et non offendes in lapides, nec credas te viæ laboriosæ, ne ponas animæ tuæ scandalum, et a domesticis tuis attende. Ibid. XXXII.

[2] Væ qui profundi estis corde, ut a Domino abscondatis consilium. *Isa.* XXIX.

ici devant Dieu, qu'il faut penser sérieusement au choix de vie que l'on veut embrasser, qu'il est aisé de s'y tromper, que la plupart se perdent faute d'y penser, que de là, comme d'une mauvaise source, naissent tous les malheurs de la vie ; qu'on se retire ainsi de l'ordre et de la direction de la Providence divine, prenant pour guide ses passions, et s'engageant dans les filets de l'ennemi, pour me servir de l'expression de l'Apôtre [1]. Pour éviter ce malheur, il faut prier Dieu qu'il parle, et l'écouter humblement ; et comme ordinairement il ne suffit pas de le prier pendant une heure ou un jour, il faut y employer plus ou moins de temps, selon qu'il plaît à Dieu de tarder à nous faire connaître sa volonté.

Eh bien, le croyez-vous?... Et si vous le croyez, n'est-ce pas déjà une grande grâce que Dieu vous a faite, de n'avoir rien entrepris sans savoir ses ordres et sans vouloir les suivre?... Que pouviez-vous attendre, sinon le reproche et le châtiment de votre témérité, si vous eussiez agi autrement? n'eût-il pas eu sujet de vous dire : Allez, sauvez-vous, si vous le pouvez, dans cet état que vous avez choisi sans m'en parler. Qui vous y a placé? que prétendez-vous dans cet état? que pouvez-vous espérer sans moi? et que pouvez-vous espérer de moi, quand vous n'avez pas daigné me consulter [2]?... O mon Dieu, que je suis obligé à votre bonté, de m'avoir fait reconnaître une vérité si nécessaire pour mon salut ; et puisqu'un bienfait en attire un autre, je vous supplie de me donner le loisir, les grâces et les lumières, et tout ce qui est nécessaire pour y penser, en sorte que je connaisse vos volontés, et les desseins que vous avez sur mon état, comme je connais qu'il est nécessaire de vous les demander, et d'écouter ce qu'il vous plaira de me répondre sur ce sujet.

[1] II *Timot.* II.

[2] Væ filii desertores, dicit Dominus, ut faceretis consilium. et non ex me : et ordiremini telam et non per spiritum meum, ut adderetis peccatum super peccatum, et os meum non interrogastis. *Isa.* XXX.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT DIEU NOUS PARLE, ET NOUS DÉCOUVRE SES DESSEINS SUR CE SUJET.

Puisque l'essentiel ici consiste à connaître et à suivre la volonté de Dieu, il importe de savoir comment il nous parle et nous manifeste sa volonté. Il le fait principalement de trois manières ; toutes les autres peuvent s'y rapporter ; la première est naturelle, la seconde surnaturelle, la troisième tient de l'une et de l'autre, et peut s'appeler humaine.

Dieu emploie la première manière, quand il nous parle par les bonnes inclinations de notre esprit, et par les mouvements d'une volonté droite, qui nous porte sensiblement à telle vocation plutôt qu'à telle autre. Dans ce cas, on peut croire que ces inclinations et ces mouvements viennent de Dieu, qu'il nous parle de cette manière, et qu'il emploie ce moyen pour incliner l'homme vers des conditions différentes, car il est nécessaire qu'il y en ait pour toute sorte de personnes.

Il nous parle d'une manière surnaturelle par des inspirations particulières, qui portent l'homme à un état de vie auquel les inclinations naturelles ne le poussent point d'elles-mêmes. Ce n'est pas qu'elles y répugnent, ou qu'elles ne s'y conforment pas ; mais on doit y avoir moins d'égards qu'aux mouvements de la grâce, qu'on peut facilement distinguer des mouvements de la nature, quand ils nous portent à quelque état de perfection, ou bien à une condition commune, mais pour une fin purement surnaturelle, ou par des moyens qui ne sont pas ordinaires.

Il parle enfin de la troisième manière que nous appelons humaine, et qui tient des deux autres, lorsqu'on ne ressent aucune inclination naturelle, ni mouvement surnaturel vers quelque condition que ce soit ; mais qu'on s'en rapporte simplement à l'avis de ses parents, de ses tuteurs, de ses amis, et de ses directeurs, en un mot, à quelque personne capable d'en juger sainement ; ou bien qu'on y réfléchit sérieusement,

pesant les motifs pour et contre, pour nous sonder, comme dit l'Ecriture[1], et pour nous incliner par le poids de la raison à quelque condition, quand la nature et la grâce ne parlent point[2]. Car alors, Dieu nous fait connaître sa volonté par l'avis de cet homme, qui nous donne un bon conseil, ou par les lumières de la raison, qui nous fait choisir un parti plutôt qu'un autre. Cette manière de nous parler tient de la nature et de la grâce : de la nature, parce qu'elle vient des hommes ; de la grâce, parce qu'elle est raisonnable selon Dieu et selon la conscience ; ainsi on peut dire que c'est Dieu même qui parle, quoiqu'il ne parle que par les hommes.

C'est à vous maintenant qui désirez connaître les volontés de Dieu, de le prier pour qu'il lui plaise de vous déclarer ses desseins par quelqu'un de ces moyens que nous venons d'énumérer; c'est à vous de lui dire : Parlez, Seigneur, parlez s'il vous plaît ou par les inclinations naturelles, ou par les mouvements de votre grâce, ou par les avis de vos bons serviteurs, ou par les lumières et les considérations de la raison ; faites-moi connaître vos ordres et vos projets, afin que je les suive[3]. Cette prière aura d'autant plus d'efficacité qu'elle réunira ces trois qualités. La première, qu'elle soit fervente, témoignant un désir qui réponde au mérite de la chose dont il s'agit. La seconde, qu'elle soit constante, sans se relâcher par suite de cette fausse persuasion, que Dieu parle assez sans qu'on l'en prie ; car autrement il pourrait vous arriver la même chose qu'à Saül, et à tant d'autres qui ne purent jamais obtenir aucune parole de sa part. La troisième qu'elle soit cordiale, pure, et sincère ; que ce soit le cœur qui parle plus que la bouche, et qui parle, parce que c'est Dieu qui le veut ainsi, et qu'il est raisonnable de lui témoigner cette soumission, et cette dépen-

[1] In vita tua tenta animam tuam. *Eccli.* XXXVII.

[2] Omnia probate, quod bonum est tenete. II *Thess.* V.

[3] Notam fac mihi viam in qua ambulem, quia ad te levavi animam meam : eripe me de inimicis meis Domine, et doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu. Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam propter nomen tuum Domine, vivificabis me in æquitate tua. *Psalm.* CXLII.

dance, à l'exemple de tous ses bons serviteurs, qui lui disent sans cesse : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute.

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS ÉCOUTONS DIEU PARLER.

S'il est nécessaire que Dieu nous parle pour nous faire connaître notre état, s'il faut le consulter pour cet effet, s'il est besoin de savoir comment il parle, et de lui témoigner que nous sommes disposés à recevoir ses ordres; il est encore plus nécessaire de l'écouter, comme il faut, de sorte qu'on puisse dire en vérité comme Samuel : Votre serviteur vous écoute. C'est en effet ce que nous devons faire, mais c'est ce que nous faisons le moins; aussi Dieu se plaint-il par l'un de ses Prophètes, qu'il ne trouve personne qui se rende aussi sourd à sa parole, et qui l'écoute moins parler que ses serviteurs, qui font semblant de lui prêter l'oreille [1]. On se plaint ordinairement, de ce que les hommes sont plus prompts à parler qu'à écouter, bien que la nature ne leur ait donné qu'une langue, et encore les dents lui servent-elles de rempart pour l'arrêter, et la bouche l'emprisonne-t-elle pour la contenir dans son devoir; tandis qu'elle leur a donné deux oreilles toujours ouvertes, pour écouter. Mais si ce désordre est dangereux, et si on se plaint avec raison de ceux qui parlent plus volontiers qu'ils n'écoutent, ne sera-t-on pas plus en droit encore de blâmer celui qui refuse d'écouter Dieu quand il lui parle? C'est ce qui n'arrive que trop souvent; de là vient qu'il semble que, quand Dieu veut parler aux hommes et leur communiquer ses desseins, il est comme obligé avant tout, de les rendre attentifs à ce qu'il veut leur dire; il faut qu'il s'étudie à gagner leur oreille, et qu'il leur crie à haute voix : Ecoutez sourds, écoutez votre Dieu, rendez-vous attentifs à sa parole [2]. Et ce qu'il y a de plus étonnant, dit saint Augustin [3], c'est que ceux-là mêmes, qui

[1] Quis cæcus nisi servus meus, et surdus nisi ad quem nuntios meos misi. *Isa.* XLII.

[2] Surdi audite et cæci intremini ad videndum. Ibid.

[3] *S. Aug.* infrà.

semblent les plus empressés à trouver Dieu, afin de l'écouter, quand on leur demande ce qu'ils ont entendu, altèrent tellement ses paroles, qu'ils répondent tout le contraire de ce qu'il leur a dit. D'où vient cela? d'où peut procéder ce désordre? C'est ce qu'il faut sérieusement considérer, afin d'apprendre par les fautes que nous y commettons, la manière de le bien écouter.

Comme Dieu parle de trois manières, on peut dire de même qu'il y a trois causes qui nous empêchent de l'écouter. La première répond à la première manière dont il nous parle, celle que nous avons appelée naturelle; Dieu nous parle, par les inclinations de la nature, or, il arrive souvent qu'on ne l'écoute point, parce que l'on écoute trop la nature. Dieu donne à cet homme une inclination naturelle pour cet état, plutôt que pour un autre: que fait alors cet homme? il se jette dans ce parti, uniquement parce qu'il lui plaît; il suit son inclination aveuglément, sans penser si c'est Dieu qui l'y appelle, ni en quel temps, ni comment il veut qu'il suive cet appel. Ce n'est pas là écouter Dieu, car Dieu parlant par votre inclination naturelle, ne vous dit pas de prendre ce parti, parce qu'il vous plaît, parce qu'il vous offre de l'honneur, du gain, du profit; mais il veut que vous le preniez, parce qu'il vous le dit, parce qu'il veut être servi de vous dans cet état; parce que c'est un moyen de vous sauver, plus avantageux pour vous, que si vous étiez dans un autre; parce qu'il vous y a préparé des grâces que vous ne trouveriez pas ailleurs; cette inclination naturelle, est la voix de Dieu, à laquelle vous êtes obligé d'obéir, et de vous soumettre. Si vous suiviez ainsi vos inclinations naturelles, vous pourriez dire que vous écoutez Dieu; mais hélas! qu'il y en a peu qui le puissent dire avec vérité. La plus grande partie des hommes écoutent tellement la nature, qu'ils n'y reconnaissent point d'autre maître, ni d'autre Dieu que le plaisir, le gain, ou l'honneur. Ces hommes, dit saint Paul, ne servent pas Jésus-Christ, mais leur ventre [1]. Ils sont peut-être dans l'état où Dieu les veut; mais ils n'y sont pas comme il le veut. Car il

[1] Hujusmodi Christo Domino nostro non serviunt, sed suo ventri. *Rom.* XVI.

ne les y veut que pour les avoir à son service, selon la fin pour laquelle ils sont créés, et pour prendre occasion de leur donner les grâces qu'il leur avait préparées, afin de les sauver ; et néanmoins ils n'y pensent pas, de sorte qu'ils sont dans l'ordre de Dieu, comme s'ils n'y étaient pas. Ils ont tissu une toile, dit-il, mais non pas par mes ordres [1], c'est-à-dire, ils ont embrassé une condition de vie sans me consulter, et si par hasard ils sont tombés dans l'état auquel je les appelais ; ils ont en cela suivi plutôt leur inclination que ma volonté ; ils ont fait comme ces païens qui, voyant la beauté des cieux, du soleil, et des étoiles, les ont pris pour des dieux, au lieu de reconnaître l'auteur de cette beauté, et de prendre de là sujet de l'aimer et le servir [2].

Voyez-vous comment on se trompe, et combien il y en a qui s'abusent sans y penser ? Vous pourriez bien être de ce nombre, si vous ne preniez garde que votre bon naturel ne vient que de Dieu, qu'il faut le suivre simplement, parce qu'il est de Dieu, et écouter la voix de la nature, comme la voix de Dieu qui vous parle, vous conformant à ses desseins. C'est donc à quoi il faut penser, et c'est en cela que consiste le soin que vous devez apporter à cette affaire, examinant si ce mouvement naturel n'est point trop précipité et trop ardent ; s'il ne vous emporte point trop impétueusement ; s'il vous donne le loisir d'y reconnaître la providence de Dieu, et de vouloir la suivre uniquement par respect pour lui. Qu'en dites-vous ? Est-ce ainsi que vous écoutez l'inclination naturelle ? Seriez-vous prêt à la laisser, si Dieu voulait en disposer autrement ? Interrogez-vous sur ce point, et répondez...

La seconde cause qui nous empêche d'écouter Dieu dans le choix de notre état, répond au second moyen dont il fait usage pour nous parler, celui qui est surnaturel. Elle consiste en ce que, au lieu de suivre les inspirations et les lumières que Dieu nous envoie, nous ne nous donnons pas le loisir de les en-

[1] *Suprà Isa.* xxx.
[2] Servierunt creaturæ potiùs quàm Creatori. *Rom.* I.

tendre ; nous les étouffons par les vices de la nature, et par les mauvaises habitudes que nous contractons ; nous ne faisons pas semblant de les entendre, parce qu'elles sont contraires aux affections naturelles et aux attachements de notre cœur. Ce jeune homme de l'Evangile à qui Notre-Seigneur dit de vendre tous ses biens et de le suivre[1], était appelé de Dieu par cette voie ; mais parce qu'il possédait de grands biens, et qu'il y était attaché, il ferma l'oreille à ce conseil, et, en se retirant, donna occasion au Fils de Dieu de soupirer, et de protester qu'il était aussi difficile aux riches de se sauver que de faire passer un câble par le trou d'une aiguille ; parce qu'étant trop attachés d'ordinaire à leurs richesses, si Dieu veut qu'il les quittent, ils n'en font rien, ils ne font pas semblant de l'écouter. Ils savent bien ce que Dieu veut, mais ils n'en font rien pour cela ; ils retiennent la vérité dans l'injustice, comme dit saint Paul[2]. Car c'est faire injustice à la vérité de la dissimuler ainsi, et de dire, ou qu'ils n'entendent pas ce que Dieu leur dit, ou qu'ils ne peuvent pas le faire, ou qu'ils n'y veulent pas penser, de peur d'être trop pressés et obligés de faire, ce qu'ils n'ont pas envie de faire.

C'est à quoi vous devez prendre garde, et pour cela vous devez examiner si Dieu ne vous inspire point quelque état, ou ecclésiastique, ou religieux, ou séculier ; depuis combien de temps cette inspiration vous presse, quel honneur ou déshonneur vous lui avez fait ; comment vous l'avez reçue et entretenue ; quelle est la disposition de votre volonté pour le présent, ce qui peut vous être un obstacle, par quel lien vous tenez au monde et à vous-même. Enfin, considérez que la mort fera cette séparation que vous redoutez tant, si vous ne prévenez par amour ce que la nécessité vous obligera de faire. Quel regret n'éprouverez-vous pas alors, de n'avoir pas suivi les desseins que Dieu avait sur vous ? Que pourrez-vous répondre pour excuser une si grande infidélité, sinon que vous aimiez trop

[1] S. *Matth.* XIX.

[2] Veritatem Dei in injustitia detinent, quia quod notum est Dei, manifestum est in illis : Deus enim illis manifestavit. *Rom.* I.

vos plaisirs, que vous espériez faire fortune dans le monde, et vous acquérir de l'honneur[1]. Mais, ô Dieu, quelle réponse ! et quel état de conscience pour un homme qui va paraître devant son juge !... Pensez-y avant cette heure ; le meilleur moyen de nous disposer à écouter la voix de Dieu, quand il nous parle par ses inspirations, c'est de se mettre dans l'état de conscience dans lequel on voudrait mourir et paraître devant son juge.

La troisième cause, opposée à la troisième manière dont Dieu se sert pour nous intimer ses desseins, consiste dans un défaut qui, selon saint Augustin[2], est très-ordinaire, et qui nous empêche bien souvent d'entendre Dieu, soit qu'on le consulte immédiatement dans l'oraison, soit qu'on délibère avec les autres ou avec soi-même : c'est une certaine préoccupation d'esprit et un préjugé qu'on apporte dans cette affaire, qui fait qu'on ne voit pas avec clarté les raisons qui sont proposées, ou qu'on ne les pèse pas selon leur poids et leur mérite. Ainsi, il arrive souvent que, ne ressentant aucune inclination de la grâce ou de la nature, qui puisse nous déterminer au choix de tel état plutôt que de tel autre, nous souhaiterions que Dieu nous appelât plutôt à une condition qu'à une autre, nous craignons qu'il ne nous porte à quelqu'une qui ne nous plaît pas. Cette disposition de notre esprit qui incline déjà d'un côté, fait qu'il goûte les raisons non pas selon leur mérite, mais selon qu'elles favorisent plus ou moins son préjugé, et ainsi il se persuade aisément qu'elles ont plus de force quand elles lui plaisent davantage. C'est ainsi que ceux qui, dans les jugements, se conduisent avec partialité, font acception des personnes, s'efforcent de faire valoir le bon droit de ceux qu'ils favorisent, quoique peut-être il ne l'emporte pas sur celui de leurs adversaires, parce qu'étant prévenus par l'affection, ou corrom-

[1] Consilium Dei spreverunt in semetipsos. *S. Luc.* VII

[2] Ubique Veritas præsides omnibus consulentibus te, simulque respondes omnibus etiam diversa consulentibus, liquidè tu respondes, sed non liquidè omnes audiunt : omnes undè volunt, consulunt, sed non semper quod volunt, audiunt. Optimus minister tuus est qui non magis intuetur hoc a te audire quod ipse voluerit, sed potiùs hoc velle quod a te audierit. S. Aug. X *Conf.* XXVI.

pus par les présents, ils ne peuvent, ou même ne veulent pas en juger selon les règles de la justice. Ne jugez pas selon les apparences, disait Notre-Seigneur, mais selon la justice[1]. De même, ne jugez pas des biens et des maux selon les complaisances et les répugnances naturelles, selon le sentiment commun des hommes, selon les commodités ou incommodités de la vie présente; car si vous vouliez juger selon ces règles, vous ne jugeriez pas même qu'il fallût être chrétien, puisque le christianisme ne favorise point le contentement des sens et de la nature corrompue. Nous serions, dit saint Paul, plus misérables que tous les hommes du monde, si l'on jugeait de nous seulement par les biens et les maux de cette vie[2].

Souvenez-vous donc qu'il y a une autre vie, qu'il y a un Dieu devant lequel il faut paraître; qu'il y a une éternité de bonheur ou de malheur, et que, dans peu de temps, il vous faudra entrer dans l'une ou dans l'autre; qu'elles dépendent de l'instant où vous délibérez; que vous n'êtes au monde que pour vous sauver, et qu'en dehors de cette unique affaire nécessaire, le reste n'est que misère et vanité. Représentez-vous que, pour vous enseigner cette vérité, Dieu s'est fait homme, et qu'il vous a donné sa vie et sa mort comme exemple; que tous ceux qui veulent assurer leur salut, s'efforcent de l'imiter; qu'ils jugent de l'état de vie qu'ils doivent choisir, plutôt d'après les maximes de l'Evangile que d'après celles du monde; qu'ils considèrent plutôt l'avenir que le présent, ce qu'ils voudraient avoir été un jour, que ce qu'ils voudraient être maintenant.

Enfin, puisque l'unique fin de notre vie est de servir Dieu et de se sauver, et que l'état de vie est un moyen d'y arriver, ce qu'on doit considérer en premier lieu dans le choix qu'on en fait, c'est s'il convient à la fin qu'on se propose; qu'au reste, bien qu'on puisse se sauver dans tous les états, cependant il est vrai qu'on ne peut s'y sauver sans les grâces de Dieu, qui sont attachées aux états et aux vocations, et que souvent Dieu les

[1] Nolite judicare secundùm faciem : sed justum judicium judicate. *Joan.* VII.
[2] Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus. I *Cor.* XV.

refuse à ceux qui ne se guident pas sur sa volonté, dans le choix de leur condition. Car tel aura pour se sauver dans le monde, une grâce qu'il n'aurait pas en religion; et un autre au contraire, se perdra dans le monde, qui se fût sauvé dans l'état religieux.

Il n'est donc pas ici question de savoir si l'on peut se sauver dans tous les états; mais si vous en particulier, vous pouvez vous sauver dans celui-ci, plutôt que dans celui-là. Vous le pouvez, si Dieu vous assiste de sa grâce, et il vous assistera sans doute, s'il veut que vous l'embrassiez pour son service[1]; vous connaîtrez qu'il le veut, si vous recherchez sa volonté, comme il faut, et vous le ferez, si vous jugez sans passion, sans préoccupation d'esprit, avec indifférence, selon la droite raison, et non selon les sens, de l'état que vous devez choisir. Mais aussi, si vous prenez l'un pour l'autre, faute d'y avoir suffisamment pensé, c'est là qu'est le danger de vous perdre dans cet état où Dieu ne vous veut pas. Un autre que Dieu y aurait mis, s'y sauverait; mais vous que Dieu appelle ailleurs, vous vous y damnerez; car vous n'y trouverez pas les grâces et les moyens de vous sauver, qui vous attendaient où Dieu vous appelait.

La question est donc maintenant de savoir à quoi Dieu nous appelle. Pour cela considérez les divers états de vie qui vous semblent les plus convenables, soit dans l'église, soit dans la vie religieuse, soit dans le monde; et dans le monde, vous avez la profession des armes, de la magistrature, ou quelque autre semblable[2]; considérez dans lequel de ces états il vous sera plus facile de vous sauver, selon les dispositions que vous avez reçues, de la nature et de la grâce. Voyez ce que vous conseilleriez à un de vos amis sur ce sujet, ce que les saints vous diraient, ce que vous suggérerait votre bon ange, s'il vous donnait conseil; pesez les raisons de part et d'autre, les biens et les maux qui s'y trouvent. Ne vous rebutez pas des inconvénients que vous trouverez en quelque état, s'il y en a de plus grands

[1] Unusquisque proprium donum habet ex Deo, alius quidem sic, alius verò sic. I *Cor.* VII.

[2] Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo *Hebr.* v.

dans un autre. Mais surtout ne perdez jamais de vue ce principe que, pour juger sainement des plus grands inconvénients, il n'en faut pas juger selon les sentiments du monde corrompu, ni selon les intérêts de la vie présente, mais selon le jugement de Dieu, autant que pouvez raisonnablement le connaître ; et parce que le moyen le plus ordinaire et le plus sûr de le connaître, est de n'agir qu'après une prudente délibération, qu'après avoir discuté les raisons, ou pris l'avis de personnes désintéressées [1], prenez cette voie. Et jusques à ce que vous sachiez ce que Dieu vous réserve, tenez-vous dans l'indifférence, et dites-lui de cœur et de bouche : Je suis prêt, mon Dieu, je suis prêt à prendre et à laisser tel parti qu'il vous plaira [2] ; parlez seulement, car votre serviteur vous écoute ; faites-moi entendre des paroles de vie, des paroles qui me découvrent la vie que je dois mener en ce monde pour arriver à la vie éternelle, la vie que je voudrais avoir menée à la mort, la vie d'où dépend mon éternité, car la vie est de suivre votre volonté [3]. O mon âme, il n'est pas ici question de savoir seulement si je dois vivre dans cet état ; mais si en y vivant, je vis dans l'assurance d'une vie meilleure dans l'éternité.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il faut demander à Dieu, attendre et recevoir de sa main notre état de vie.

Quand quelqu'un s'engage dans un genre de vie sans réflexion, sans avoir reconnu si c'était Dieu ou le monde, la grâce ou l'amour-propre qui l'y portaient, il se met en grand danger d'y vivre et d'y mourir sans Dieu, comme il y est entré sans lui. Mais quiconque ne reçoit son état, que de la main de Dieu qui le lui présente, soit avant qu'il lui en parle, soit après qu'il l'a prié de lui faire connaître sa volonté, il peut être assuré que Dieu conduira sagement ses affaires temporelles, et qu'il l'ai-

[1] Propterea nolite fieri imprudentes, sed intelligentes quæ sit voluntas Dei. *Ephes.* v.

[2] Paratum cor meum. Deus, paratum cor meum. *Psalm.* LVI.

[3] Vita in voluntate ejus. Id. LVI.

dera puissamment aussi à mener à bonne fin l'affaire de son salut. Allez chercher des grâces sans moi, où vous êtes, allez chercher sans moi votre condition, dira-t-il à ceux qui ne l'auront pas consulté ; mais vous qui n'avez rien voulu entreprendre sans moi, vous me trouverez, non-seulement pour vous déclarer où je veux que vous viviez; mais aussi pour vous aider à y vivre comme je veux. Oh ! quelle différence d'état, d'être aidé, ou d'être abandonné de Dieu ! oh ! quel motif pour n'en point prendre, qu'après y avoir bien pensé, et qu'après avoir connu celui où Dieu nous veut.

DEUXIÈME POINT.

Comment Dieu nous parle.

Quoique Dieu nous parle quelquefois avant que nous ne le priions de nous parler, néanmoins, il attend le plus souvent pour nous parler que nous lui ayons demandé cette faveur, surtout quand il s'agit du choix de notre état. Car lorsque nous le prions de nous parler, nous nous disposons à l'entendre; et il nous en parle plus volontiers, quand nous sommes disposés à l'entendre, soit qu'il le fasse par nos inclinations naturelles, par ses grâces et ses dons surnaturels, ou qu'il le fasse par l'avis de personnes désintéressées. Peu importe de quelle manière il parle; ce qui importe surtout, c'est que nous l'entendions parler, et que nous nous tenions toujours prêts à l'écouter. Pour être dans cette heureuse disposition, répétons souvent ces belles paroles qui devraient être continuellement sur nos lèvres : *Parlez, Seigneur, parlez, votre serviteur vous écoute.*

TROISIÈME POINT.

Comment nous l'écoutons.

S'il était aussi vrai que nous l'écoutons, comme nous l'affirmons, tout serait presque fait; car quel est celui qui ne voudrait pas aller où Dieu l'appelle? mais tel dira cent fois qu'il l'écoute, qui mentira autant de fois. Nos passions et nos affections font trop de bruit dans notre cœur, pour que nous puissions l'entendre ; si vous ne faites auparavant taire vos passions, et si le silence ne s'établit au fond de votre âme, pour l'écouter sans l'interrompre, elle ne l'entendra jamais. Le cœur de l'homme, qui se trahit lui-même, fait toujours parler plus haut ce qu'il aime le plus, et il se persuade que la voix la plus élevée c'est la voix de son Dieu, et ainsi il prend l'un pour l'autre. Ah! traître cœur! si tu dis que c'est Dieu qui parle, quand c'est ton amour-propre, c'est que tu fais ton Dieu de ton amour; car le vrai Dieu du ciel ne parle, et on ne l'entend jamais

si bien parler, que quand il n'y a point d'affection qui s'oppose à ce qu'il voudrait nous dire, et que l'homme qui l'entend, puisse dire par deux fois : Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt; il est prêt à se quitter, et il est prêt à vous suivre. Êtes-vous ainsi prêt?... Si vous êtes ainsi disposé, il ne reste plus qu'à voir, ou par vos bonnes inclinations, ou par les saintes inspirations qui vous sont données, ou par les réflexions auxquelles vous vous livrez, quel parti vous voulez embrasser.

SECONDE MÉDITATION.

NE PAS DIFFÉRER A EMBRASSER L'ÉTAT AUQUEL DIEU NOUS APPELLE, APRÈS QU'ON L'A RECONNU.

Je suis prêt, mon Dieu, et je ne veux point donner lieu aux troubles qui pourraient me faire changer, afin de ne faire que ce qu'il vous a plu de m'ordonner.

Le Sujet. Il arrive quelquefois, qu'après que l'on a connu l'état de vie auquel Dieu nous appelle, si l'on diffère à l'embrasser, on se sent agité de troubles qui traversent l'esprit et mettent l'homme en danger de ne rien faire. Donc pour obvier à cet inconvénient, il faut se résoudre au plutôt, et prendre la condition que Dieu nous présente.

La Fin sera de prendre cette résolution, et de se tenir prêt à l'exécuter sans délai.

La Forme est en ces trois points :

1° Dieu calme l'esprit et la conscience de celui qu'il appelle à quelque état, mais le démon ne cherche qu'à les troubler.

2° Il est dangereux de s'arrêter à ces troubles.

3° Pour ne point s'y arrêter, il faut embrasser sans délai l'état auquel Dieu nous appelle.

[1] Paratus sum, et non sum turbatus, ut custodiam mandata tua. *Psal.* CXVIII.

PREMIER POINT.

DIEU CALME L'ESPRIT ET LA CONSCIENCE DE CELUI QU'IL APPELLE A QUELQUE ÉTAT : MAIS LE DÉMON NE CHERCHE QU'A LES TROUBLER.

Si nous ouvrions à l'Esprit-Saint aussitôt qu'il frappe à la porte et qu'il veut entrer dans nos cœurs pour y vivre et y régner, et si nous consentions à nous laisser conduire par ses avis, nous gouterions la paix et le repos, puisque, comme dit l'Apôtre, son royaume n'est que paix et joie[1]. Cette joie et cette paix, il les fait éprouver particulièrement, lorsqu'il déclare sa volonté au sujet de l'état de vie où il appelle les hommes, car c'est une marque sensible de sa présence, et un signe assuré que c'est lui qui parle et qui appelle. Tout ce que l'on peut le plus désirer quand il s'agit de vocation, c'est de connaître les desseins et les ordres de Dieu pour les suivre; et la marque la plus ordinaire et la plus sûre pour les connaître, c'est quand, après les avoir demandés, comme nous l'indiquions dans la méditation précédente, on se sent porté à quelque état, aussi paisiblement que puissamment. Ah! c'est alors qu'il faut se prosterner pour adorer et remercier cette divine sagesse qui s'occupe de notre affaire ; car c'est elle qui entreprend, et qui conduit ainsi ses œuvres avec autant de douceur que de force[2]. Ce n'est pas dans un vent impétueux, dit-on autrefois à Elie[3], ce n'est pas au milieu d'un tremblement de terre, ni du bruit du tonnerre, que Dieu se fait voir, c'est avec un doux zéphir, c'est avec l'agréable fraîcheur d'un air tempéré, c'est avec un repos et un contentement parfait pour celui qui le reçoit. Il ne faut pas s'étonner s'il n'y a que paix et que repos, car c'est le Dieu de paix qui agit, et quand il ne trouve point d'obstacle qui s'oppose à son action, il ne peut agir qu'en Dieu de paix et de repos.

[1] Justitia et pax et gaudium in Spiritu sancto. *Rom.* XIV.

[2] Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sap.* VIII.

[3] Et ecce Dominus transit, et spiritus grandis et fortis, subvertens montes, et conterens petras ante Dominum, non in spiritu Dominus, et post spiritum commotio, non in commotione Dominus, et post commotionem ignis, non in igne Dominus, et post ignem sibilus auræ tenuis. III *Reg.* XIX.

Mais aussi quand on lui résiste, soit au commencement, soit après les premières grâces, et qu'une âme rebelle ne fait pas semblant de l'écouter, ou de se rendre là où il l'appelle, c'est alors qu'il fait du bruit, ou qu'il permet à l'esprit des ténèbres de troubler cette âme qui n'a pu, ou qui n'a pas voulu le recevoir en paix. Voyez ce pauvre Saül, comme il est troublé et agité, comme il est tourmenté, c'est qu'il n'a pas correspondu aux grâces de sa vocation. C'est le mauvais esprit de Dieu, dit l'Ecriture, qui le tourmente en punition de ses infidélités[1]. L'ennemi des hommes est appelé esprit de Dieu, parce que Dieu s'en sert en permettant ce qu'il fait sur les hommes; et il est appelé mauvais esprit, parce qu'il ne cherche qu'à leur nuire[2], quoique Dieu, au contraire, se serve de ce mal pour leur faire du bien.... Depuis donc que la permission est donnée à ce malin esprit de toucher à cette âme qui n'a pas voulu se laisser toucher par son Dieu, ce ne sont plus que troubles, inquiétudes, ténèbres et anxiétés; elle s'étonne d'avoir pensé, et d'avoir voulu ce qu'elle avait pensé et voulu, touchant sa vocation; tout ce qui l'y attirait l'en détourne maintenant, cet état lui convenait parfaitement, disait-elle un peu auparavant, et actuellement ce n'est plus ce qu'il lui faut, elle ne saurait y vivre.

Oh! quelle différence entre vous et vous-même, quand après avoir été dans les véritables clartés du ciel, vous ne vous trouvez plus que dans les fausses lueurs, que répand autour cet ange de ténèbres qui se transforme en ange de lumière[3]! N'êtes-vous point déjà tombé dans ce malheur? Voyez-vous toujours clair dans ces premiers desseins de Dieu qu'il vous a fait connaître?... Vous y sentez-vous aussi porté maintenant que vous l'étiez à ce moment?... S'il en est ainsi, reconnaissez que ce

[1] Spiritus Domini recessit a Saül, et exagitabat eum spiritus nequam, a Domino : Dixeruntque servi Saül ad eum, ecce spiritus Dei malus exagitat te. I *Reg.* XVI.

[2] Fiant tanquam pulvis ante faciem venti, et Angelus Domini coarctans eos. Fiat via illorum tenebræ et lubricum : et Angelus Domini persequens eos. *Psalm.* XXXIV.

[3] II *Cor.* II.

n'est pas une moindre grâce d'avoir été conservé dans cette disposition jusqu'à ce jour, que de l'avoir reçue la première fois; craignez de la perdre, faites-en le cas qu'elle mérite, voyez ce qu'elle demande de vous. Répondez que vous venez ici avec le dessein de l'écouter et de lui obéir; que vous êtes prêt à vous rendre à elle; que vous en faites la promesse; que vous prenez l'engagement d'y être fidèle. Mais si, au contraire, vous êtes dans le trouble et que la froideur ait remplacé cette première disposition si heureuse, rentrez en vous-même; recherchez si vous n'avez point donné sujet à ce trouble, s'il n'y a point eu de l'infidélité, du mépris ou de l'ingratitude à l'égard de la première faveur que vous aviez reçue; confessez humblement votre péché. Ne craignez point de dire que vous méritez ce châtiment [1]; adorez cette divine justice, qui en vous châtiant vous montre qu'elle ne veut pas vous perdre, si vous voulez vous revenir sur vos pas, puisqu'elle vous donne encore ce moyen de retourner, et qu'elle est toute disposée à vous remettre dans votre premier état. Que lui répondez-vous à ce sujet?...

DEUXIÈME POINT.

IL EST DANGEREUX DE S'ARRÊTER A CES TROUBLES.

Quand il n'y aurait point d'autre mal dans ces troubles que d'être agité et inquiété, ce ne serait pas un petit mal, surtout lorsque ces troubles nous viennent du démon, en punition de quelque faute; mais le mal ne s'arrête pas là, ce n'est que le commencement de trois autres malheurs, qui vont infailliblement fondre sur les trois facultés de notre âme, si nous nous y arrêtons plus longtemps. Ce trouble est une espèce d'ivresse, de charme et d'ensorcellement [2], qui renverse tellement le bon esprit que, comme celui qui est devenu fou ne se souvient pres-

[1] Ait Josue ad Achan : Fili mi, da gloriam Domino Deo Israël, et confitere atque indica mihi quid feceris, ne abscondas. Responditque Achan Josue, et dixit ei : Verè ego peccavi Domino Deo Israël, et sic feci. *Josue* VII.

[2] Ascendunt usque ad cœlos, et descendunt usque ad abyssos : anima eorum in malis tabescat.

Turbati sunt et moti sunt sicut ebrius : et omnis sapientia eorum devorata est. *Psalm.* CVI.

que plus de rien, ne raisonne plus en homme, et n'est pas capable de former une bonne résolution, de même ces personnes troublé dans leur vocation n'ont plus de mémoire; elles ont oublié ce que Dieu leur a dit autrefois, elles ne se souviennent plus de ce qu'elles ne veulent ni entendre, ni faire. Elles vous expliqueront leur cas de conscience, et leur scrupule d'esprit si bien en leur faveur, qu'on sera contraint de leur accorder ce qu'elles demandent, quoiqu'en vérité il fallut le leur refuser.... Mais qu'y ferait l'homme le plus habile! Il doit répondre aux propositions qu'on lui soumet, dans le sens qu'on lui expose, à moins qu'il m'apprenne à cette pauvre âme troublée à agir rondement et sincèrement, dans une affaire de si grande conséquence, où il s'agit de connaître et de faire la volonté de Dieu pour tout le reste de sa vie. Et après tout, que gagnera-t-il à l'instruire? Elle n'a pas plus d'entendement pour comprendre ces instructions, que de mémoire pour se souvenir de ses bonnes pensées; le trouble ne permet pas qu'elle applique son esprit aux vérités qu'on lui présente; quand elle voudrait s'y appliquer, il lui serait aussi difficile de les reconnaitre dans son trouble, qu'il est difficile de voir son image dans une eau troublée ou agitée. Tout ce qui est de nature à la faire revenir dans son bon sens l'egare, et l'en éloigne davantage[1]; car puisqu'elle craint plus qu'elle ne désire d'y revenir, tout le bien qui serait le plus propre à exciter son désir, s'il était bien pris et bien considéré, n'est aperçu que comme un mal qui redouble les accès de sa crainte.

Vous lui rappelez surtout, pour la presser davantage, et les reproches de la grâce qui l'appelle à son état, et les dangers de la refuser, et la nécessité de s'y résoudre au plus tôt et de prendre une détermination qui mette fin à tous ces délais. Mais justement ce qu'elle craint le plus, c'est de se voir en quelque façon obligée, et de n'avoir plus la liberté de prendre un autre parti ni de vivre autrement, si la passion le lui suggère[2]? On

[1] Cor fatui quasi vas confractum, et omnem sapientiam non tenebit. *Eccl.* XXI.
[2] Audito verbo hoc scandalizati sunt. S. *Matth.* XV.

peut donc reconnaître par là que si l'entendement est frappé, la volonté qui ne se porte à son objet, que selon qu'il lui est représenté ne sera pas moins atteinte; et ainsi le mal lui étant donné pour le bien, et le bien pour le mal, que peut-il s'ensuivre, sinon ce malheur, dont le Prophète nous menace, quand il dit[1] : Malheur à ceux qui ne croient mauvais que ce qui est bon, et qui n'estiment bon que ce qui est mauvais, faisant des ténèbres la lumière, et de la lumière les ténèbres, et prenant l'amertume pour la douceur, et la douceur pour l'amertume. Oh! qu'il faut être troublé dans son esprit, pour tomber dans une telle illusion ! Mais aussi on doit nécessairement se tromper et tomber dans ce malheur, quand une fois l'esprit s'est laissé dominer par ce genre de troubles!...

Vous expliquer par où commencent ces désordres, si c'est par la mémoire, qui oublie d'abord ce qu'elle avait appris, ou par l'entendement, qui acquiert malheureusement d'autres connaissances lesquelles effacent les premières, ou si c'est plutôt par la volonté, qui s'est laissé dominer par la passion, c'est ce qu'il n'est pas facile de dire. L'Apôtre lui-même s'étonne à ce sujet, comme s'il ne pouvait en trouver la cause, et comme s'il ne pouvait comprendre la raison pour laquelle une âme chrétienne, à qui a été accordée la faveur de connaître la vérité et les desseins de Dieu sur elle, se laisse ensuite aller à des sentiments tout opposés. Est-il possible qu'un tel changement puisse s'allier avec la foi et la raison? Est-il possible qu'on croie que c'est Dieu qui nous a déclaré ses volontés, qu'on les ait reconnues et reçues pour les exécuter en leur temps, et quand ce temps est venu, qu'on vienne à chanceler, et à se persuader tout autre chose, comme si un autre Dieu nous eût parlé en sens contraire, ou que Dieu fût changé! Je ne saurais assez m'étonner d'un changement si soudain, nous dit le grand Apôtre[2]. Je

[1] Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum, ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras, ponentes amarum in dulce, et dulce in amarum. *Is.* v.

[2] Miror, quòd sic tam citò transferimini ab eo, qui vos vocavit in gratiam Christi, in aliud Evangelium, quod non est aliud, nisi sunt aliqui qui vos conturbant. *Gal.* I.

O insensati Galatæ quis vos fascinavit non obedire veritati ? Ibid. III.

m'aperçois bien qu'on vous a troublé et inquiété; mais comment vous êtes-vous laissé aller à ces troubles? On vous a sans doute enchantés et ensorcelés; mais pourquoi l'avez-vous permis, puisque vous étiez certains de la vérité? Comment se peut-il faire que vous l'ayez abandonnée pour le mensonge?...

Répondez si vous le pouvez, car c'est à vous qu'il parle; ou si vous n'avez rien à répondre, reconnaissez que s'il y a du danger à être troublé, il y en a bien davantage à s'arrêter à ces troubles, puisque si on s'y arrête, on subit un dommage dans sa mémoire, dans son entendement et dans sa volonté; or après qu'une âme est ainsi bouleversée dans toutes ses facultés, que peut-il lui rester, sinon d'être le jouet de ses ennemis, et un sujet de tristesse pour le ciel?... O mon Dieu, combien j'ai à vous demander pardon de m'y être trop arrêté, ou de m'être exposé à ce danger; mais combien j'ai à vous remercier de n'avoir pas permis que je m'y arrête plus longtemps, puisque vous me faites la grâce de reconnaître le danger et le malheur, dans le moment où j'allais y tomber.

TROISIÈME POINT.

POUR NE POINT S'ARRÊTER A CES TROUBLES, IL FAUT EMBRASSER SANS DÉLAI L'ÉTAT OU DIEU NOUS APPELLE.

Il suffit de se décider au plus tôt à vouloir sincèrement aller où Dieu nous appelle, pour prévenir tous les troubles, ou pour les apaiser s'ils sont survenus; il faut vouloir y aller, comme disait David [1], pour obéir aux ordres de Dieu, tels qu'il nous les a déclarés, lorsqu'il nous a appelés la première fois à l'état qu'il nous destinait. Pourquoi chercher encore lorsque nous savons ce que Dieu veut de nous?... Et pourquoi différerions-nous pour le vouloir avec lui, puisqu'il ne nous déclare sa volonté, qu'afin que la nôtre se conforme à la sienne?... On peut bien différer l'exécution, quand il y a un motif raisonnable; mais différer de l'exécuter quand on le peut, c'est là ce dont il est maintenant question, c'est sur ce point qu'il faut actuelle-

[1] Paratus sum, etc. Ut custodiam mandata tua.

ment se décider. Vous ne pouvez différer, car vous n'avez point de motif raisonnable pour le faire, puisque vous savez ce que Dieu veut de vous, vous pouvez le vouloir maintenant avec lui, et vous devez le vouloir [1].

Remarquez bien ces trois mots : *savoir, pouvoir, et devoir*; car ce sont les trois parties, qui forment cette chaîne difficile à rompre [2], qui nous lie et nous oblige si étroitement à faire absolument ce que l'on sait, ce que l'on peut, et ce que l'on doit, que rien au monde ne peut nous en détourner; puisque toutes les excuses raisonnables qu'on peut alléguer, ne sont fondées que sur l'une de ces trois choses : ou qu'on ne sait pas ce qu'il faut faire, ou qu'on ne peut pas le faire, ou enfin, qu'on n'y est pas obligé. On ne peut rien opposer à ces excuses, si elles sont vraies ; mais aussi, quand vous savez que vous pouvez, et que vous devez faire ce que l'on vous demande, vous ne sauriez raisonnablement vous excuser, si vous ne le faites pas, puisque vous n'avez plus qu'à le vouloir, et que la raison demande qu'on le veuille, puisqu'on le sait, qu'on le peut, et qu'on le doit. Autrement, si vous ne le faisiez pas, il faudrait dire que vous ne le voulez pas, ce qui ne serait pas vous excuser, mais plutôt vous accuser.

Considérez maintenant, s'il n'est pas vrai que vous savez suffisamment ce que Dieu veut de vous, au sujet de votre vocation, ou que vous pourriez le savoir, si vous vouliez y penser de nouveau sérieusement. Ne l'avez-vous pas connu [3]?... N'est-il pas vrai aussi que vous pouvez vouloir ce qu'il veut, puisqu'il le veut; car Dieu ne serait pas raisonnable, s'il exigeait de nous une chose que nous ne pourrions pas faire? Vous ne croiriez pas agir en honnête homme, si vous pressiez quelqu'un de faire ce qui serait au-dessus de son pouvoir ; oseriez-vous croire que Dieu soit moins raisonnable que vous?... Croyez donc que vous pouvez ce qu'il vous demande, et que, puisqu'il demande que

[1] Non tardes convertì ad Dominum, et ne differas de die in diem. *Eccli.* v.
[2] Funiculus triplex difficilè rumpitur. Id. IV.
[3] Appropiate ad me indocti, et congregate vos in domum disciplinæ, quid adhuc retardatis? et quid dicitis in his? Id. LI.

vous le fassiez, vous pouvez le faire. Enfin, il n'y aura pas à douter de votre pouvoir, si vous considérez que vous devez le faire ; car, comme il n'y a point de devoir là où il n'y a point de pouvoir, de même on ne peut pas dire qu'il n'y a point de pouvoir, là ou il y a devoir. Or il est très-certain que vous devez vouloir ce que vous reconnaissez que Dieu veut de vous, vous le devez à sa volonté et à son excellence ; vous devez cette reconnaissance à ses grâces, au sang et à la mort de Jésus qui les a méritées; vous devez cette fidélité à la bonté de son Saint-Esprit, qui vous les a appliquées dans le temps que sa sagesse a jugé être le plus à propos. Or vous ne sauriez nier que vous ne deviez à votre âme ce soin de son salut et de sa perfection, qui consiste principalement à entrer dans l'état de vie où Dieu vous veut. Il vous y a tellement préparé ses grâces, que si vous ne voulez pas les recevoir maintenant, il n'est pas obligé de vous faire cette faveur dans un autre temps. Dites-moi l'obligerez-vous à ne pas vous refuser ces grâces, en punition de votre infidélité?... Vous refusez maintenant une chose bien facile; il s'agit, en effet, de vouloir ce que vous connaissez, ce que vous pouvez, et ce que vous devez vouloir.

Malheur ! à vous qui méprisez, car vous serez aussi méprisés [1]. Ah ! quel mépris!... Un Dieu fait à sa créature l'honneur de lui déclarer les intentions qu'il a sur elle, il ne demande rien d'elle pour l'instant, sinon qu'elle les agrée et les accepte avec la résolution de les exécuter, quand le temps sera venu ; et cette créature lui tourne le dos [2], ne fait pas semblant de l'entendre, ou bien elle le renvoie, en lui disant seulement qu'elle y pensera, qu'elle verra, qu'elle consultera ; mais que pour l'instant elle ne peut s'y résoudre, qu'il attende, qu'il s'en aille, et qu'il fasse de ses grâces l'usage qui lui plaira !... Qu'est-ce que le mépris, si cette manière d'agir n'en est pas?... Et que peut-on attendre après ce mépris, sinon qu'on nous traite de même, et que, lorsqu'on voudra choisir son état de vie, on n'y

[1] Væ qui prædaris, nonne et ipse prædaberis? et qui spernis, nonne et ipse sperneris ? cùm fatigatus desieris contemnere, contemneris. *Is.* XXXIII.

[2] Verterunt ad me tergum et non faciem. *Jerem.* II.

reconnaisse plus rien, qu'on choisisse toute autre condition que celle où Dieu nous voulait, qu'on n'y rencontre que des misères et des malheurs. Viendront alors les regrets, le repentir, les larmes, les clameurs, mais on n'entendra pour toute réponse, que ces paroles, qui sont au livre des Proverbes : Je vous ai appelés, et vous m'avez refusé, je vous ai tendu la main, pour vous montrer du doigt l'endroit où je voulais vous placer, et pour vous y conduire en sûreté, et vous n'avez pas daigné me regarder; vous avez méprisé tous mes avis et toutes mes inspirations; n'est-il pas juste que je me moque de vous, quand je vous verrai dans ces malheurs que vous appréhendiez, et auxquels vous pouviez remédier, si vous l'eussiez voulu[1]; et quand vous le voudrez, vous ne le pourrez plus?...

Que dites-vous à cela? C'est Dieu qui parle, vous n'en pouvez douter; c'est lui qui vous assure qu'il vous châtiera, si vous n'acceptez pas la vocation qu'il vous donne. C'est un article de foi, car c'est sa parole expresse; il faut donc en être aussi certain, comme il est vrai que Dieu l'a dit et que ses paroles sont la vérité. Mais quand vous a-t-il appelé, où vous a-t-il fait savoir qu'il vous appelait, sinon lorsqu'il vous découvrit ses volontés, dans la première méditation? et quand refusez-vous de l'accepter, sinon maintenant, si vous quittez cette méditation, sans avoir pris la résolution de vouloir ce que vous avez reconnu être sa volonté? Et enfin, que devez-vous attendre, sinon cet éternel refus et cette épouvantable confusion d'être moqué et renvoyé honteusement, lorsque vous le prierez de vous délivrer des angoisses où vous vous trouverez? Et après tout cela, vous ne rentreriez point en vous-même[2]?... Vous ne pourriez vous résoudre à prononcer cette bonne parole : *Je le*

[1] Quia vocavi et renuistis, extendi manum meam, et non fuit qui aspiceret; despexistis omne consilium meum, et increpationes meas neglexistis. Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo.

Tunc invocabunt me, et non exaudiam, manè consurgent et non invenient me, eò quòd exosam habuerint disciplinam, et timorem Domini non susceperint, nec acquieverint consilio meo. *Prov.* III.

[2] Væ his qui dereliquerunt vias rectas, et diverterunt in vias pravas, et quid facient, cùm inspicere cœperit Deus. *Eccl.* II.

veux, je suis prêt, rien ne me trouble, j'accepte votre volonté, parce que tel est votre bon plaisir ?

Eh bien, prenez donc cette résolution, c'est le moyen d'apaiser tous les troubles, et de se mettre dans le repos; autrement tant qu'on sera irrésolu et flottant, sans savoir de quel côté on doit tourner, on sera toujours dans l'inquiétude et dans l'anxiété [1]. Dieu le permet pour commencer à nous châtier de ce que nous mettons dans la balance ses volontés avec nos passions; tandis que si nous prenions la généreuse résolution de vouloir parfaitement ce qu'il veut, sans jamais nous en dédire, nous jouirions du repos qu'on trouve à être où Dieu nous veut, car il est le vrai repos de l'âme, puisqu'il est son centre, sa fin, et tout son bien. L'âme n'est faite que pour accomplir les volontés de son Dieu, que pour les vouloir et les accepter, en attendant qu'elle puisse les exécuter.

Je le veux, ô mon Dieu ! je suis prêt, et afin que cette volonté soit plus vraie, plus sincère et plus ferme, je l'unis à celle de mon Sauveur, qui connaissant les volontés de son Père, les a acceptées aussitôt, en disant [2] : Je m'y soumets, les ordres de mon Père sont au fond de mon cœur pour n'en sortir jamais. C'est avec Jésus que je veux aujourd'hui ce que le Père a ordonné de moi pour l'exécuter, à son exemple, dans le lieu, dans le temps, et par tous les moyens qu'il me fera connaitre. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Dieu calme la conscience de celui qu'il appelle, mais le démon la trouble.

Aussitôt que vous avez connu les volontés du ciel, touchant l'état de vie qu'il vous fallait prendre, ne vous êtes-vous pas trouvé dans un tel calme d'esprit, que vous n'avez point douté que Dieu ne s'était occupé de votre affaire ? Où en êtes-vous maintenant? vivez-vous encore dans ce

[1] Vir duplex animo, inconstans est in omnibus viis suis. S. *Luc.* I.

[2] Ecce, venio : In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam. Deus meus volui, et legem tuam in medio cordis mei. *Psal* XXXIX ; *Heb.* X

repos? Dans ce cas reconnaissez le Dieu de paix qui vous continue ainsi ses faveurs. Mais si, au contraire, vous vous sentez maintenant troublé, ne craignez pas pour cela que Dieu ne vous ait pas déclaré ses volontés, mais craignez de ne pas en avoir fait le cas que vous deviez, et que le mauvais esprit n'ait eu la permission de vous troubler, afin de vous faire rentrer en vous-même. Si vous ne profitez pas de ce trouble, assurément vous y perdrez; car quand les troubles nous sont envoyés comme châtiment de nos fautes, si nous prenons mal ces châtiments, nous tombons dans une seconde faute, qui est plus dangereuse que la première.

DEUXIÈME POINT.

Il est dangereux de s'arrêter à ces troubles.

Voulez-vous savoir en trois mots le danger qu'il y a de s'arrêter mal à propos dans ces troubles, qui peuvent survenir touchant la vocation? c'est qu'ils renversent l'esprit, font perdre la mémoire du passé, et le souvenir de ce que Dieu nous a dit; ils obscurcissent tellement l'entendement pour le présent, qu'il ne comprend plus rien aux vérités du ciel; enfin, ils altèrent la bonne volonté pour l'avenir, à ce point qu'elle craint comme un grand mal, ce qu'auparavant elle aimait et désirait comme le plus grand bien qui pût lui arriver. Eh bien, y a-t-il du danger à s'entretenir dans ces troubles qui bouleversent ainsi l'esprit, et font croire que la personne troublée est comme ensorcelée?... Oh! pauvres fous, qui vous a ainsi enchantés, s'écrie l'Apôtre? Je sais bien que c'est le trouble, répond-il lui-même; mais pourquoi vous laissez-vous aller ainsi à ces troubles, qui vous font si tôt chanceler dans votre bonne volonté? Répondez à cette question, ou si vous ne le pouvez, confessez par votre silence que vous auriez grand tort de vous y arrêter davantage.

TROISIÈME POINT.

Il se faut déterminer au plus tôt.

Que faut-il donc faire pour chasser tous ces troubles? Dites avec David, mais demandez son cœur pour le dire comme lui : Je suis tout prêt, mon Dieu, sans me troubler de quoi que ce soit, je suis tout prêt à faire vos volontés, je les accepte actuellement, puisque je les connais, puisque je puis les vouloir, en attendant que je les exécute, et que je dois les accepter; car autrement je serais un rebelle, et je ne pourrais attendre pour l'avenir qu'un refus de vos grâces, si je ne correspondais pas à celles que vous me présentez maintenant. Que crains-tu, mon âme, de dire à ton Dieu que tu le veux? Crains-tu de lui engager ta parole, et de

t'obliger de manière que tu ne sois plus libre de la retirer, et de suivre un autre parti, si la fantaisie t'y pousse? C'est justement pour cela qu'il faut que tu t'obliges, et que tu engages ta parole et ton serment, afin que tu sois obligée saintement à être telle que Dieu veut que tu sois, sans pouvoir t'en dédire.

TROISIÈME MÉDITATION.

POUR LE JOUR DANS LEQUEL ON EMBRASSE L'ÉTAT QU'ON A CHOISI.

Dites à Archippus de ma part, qu'il considère soigneusement le ministère qu'il a reçu de la main de Notre-Seigneur, afin qu'il l'accomplisse[1].

Le Sujet de la méditation est de bien comprendre que l'état de vie dans lequel nous entrons, est comme une charge et un ministère qui nous est confié par Notre-Seigneur, et qu'il y faut entrer avec cet esprit, qui nous fasse accomplir tout ce qu'il désire de nous.

La Fin est de former avec la grâce de Dieu cette bonne volonté, de vivre conformément à la perfection de l'état, que nous recevons de la part de Notre-Seigneur, pour l'y servir, et pour lui en rendre bon compte.

La Forme est en ces trois points :

1° Nous devons accepter notre état comme une charge qui nous est confiée par Notre-Seigneur.

2° Il faut ensuite n'y vivre que comme un serviteur de Jésus-Christ.

3° Il faut enfin s'appliquer à connaître ce qu'il y veut de nous, et l'accomplir.

[1] Dicite Archippo : vide ministerium quod accepisti in Domino : ut illud impleas. *Col.* IV.

PREMIER POINT.

NOUS DEVONS ACCEPTER NOTRE ÉTAT COMME UNE CHARGE, QUI NOUS EST CONFIÉE PAR NOTRE-SEIGNEUR.

S'il est vrai que Dieu nous donne notre vocation et notre état, n'est-il pas raisonnable de ne le prendre que comme venant de sa main? Or, il est certain que tous les états, qui sont reçus et approuvés dans la religion chrétienne, sont du ressort de sa providence; que personne n'y entre que par ses ordres; que les grands et les petits, comme il dit dans l'Ecriture, le riche et le pauvre, sont établis par lui[1]. Ne doutez donc point qu'il ne vous ait lui-même placé dans cette charge, et, par conséquent, que vous la devez prendre de sa part et par ses ordres.

Quoique les hommes s'y soient employés, quoique votre inclination vous y ait porté, que cet office soit séculier, que cet état soit commun et vulgaire, n'importe; cela n'empêche pas que la sagesse de Dieu n'en ait pris connaissance, et n'en ait disposé; car c'est elle qui gouverne le monde, et le perpétue par la diversité des états et des vocations. Il n'y a que le péché et les conditions, qu'on ne peut exercer sans péché, qui soient bannies de sa maison, et dont il ne soit point l'auteur; celles qui ne sont que civiles et temporelles, ne laissent pas d'être ordonnées par sa souveraine Providence. Si cela est vrai de l'état séculier, a plus forte raison peut-on l'appliquer à l'état ecclésiastique et à l'état religieux, qui, tous deux, lui appartiennent de plus près; aussi les appelle-t-il son patrimoine, sa maison et sa famille[2].

Enfin, pour conclure ce point, puisqu'on peut se sauver dans tous les états, et même qu'il n'y a point de moyen plus sûr et plus court pour se sauver, que de s'acquitter parfaitement de sa

[1] Paupertas et honestas à Deo sunt. *Eccli.* XI.
Multi requirunt faciem principis, et judicium à Domino egreditur singulorum. *Pr.* XXIX.

[2] Si audieritis vocem meam, et custodieritis pactum meum, vos eritis mihi in peculium de cunctis populis, mea est omnis terra. Et vos eritis mihi in regnum sacerdotale, et gens sancta. *Exod.* XIX.

charge, et de vivre conformément à son état, ne faut-il pas nécessairement avouer, que c'est Dieu qui dispose de notre état, puisque c'est lui qui nous donne le moyen de nous sauver et de nous perfectionner? Et partant, reconnaissez cette vérité et adorez sa sainte providence, qui dispose de tous les hommes, et de vous en particulier, comme il lui plaît, ainsi qu'il vous le témoigne aujourd'hui. Agréez cette ordonnance et cette disposition, n'enviez point à ceux qui sont plus élevés la gloire de leur état; ne vous élevez point au-dessus de vos égaux ou de vos inférieurs; mais tenez-vous simplement où Dieu vous met, parce qu'il vous y met[1]. Croyez qu'il n'y a point de meilleure condition, ni de meilleure place pour vous, que celle-là, puisqu'elle vous est donnée par une sagesse infinie, qui sait bien ce qu'il vous faut, et qui veut vous le donner pour votre plus grand bien, si vous savez le prendre comme il vous le donne.

O mon Dieu, que dois-je faire pour le prendre comme vous me le donnez? Je crois, mon Seigneur, que c'est de votre part que me vient cette vocation; je la veux et je l'accepte avec cette ferme croyance, mais je ne sais vous dire autre chose. Mon fils, ne vous mettez pas tant en peine de ce que vous devez dire ou faire maintenant, que de penser à ne parler et à n'agir dorénavant, que comme doit le faire un serviteur de Jésus-Christ, après qu'il a connu sa volonté.

DEUXIÈME POINT.

IL FAUT SE RÉSOUDRE A N'Y VIVRE QUE COMME UN SERVITEUR DE JESUS-CHRIST.

C'est proprement recevoir son état de la même main que Dieu nous le présente, quand on le prend pour les mêmes desseins et pour la même fin qu'il nous le donne, et qu'on est disposé à ne point l'exercer autrement, et à ne point avoir d'autres intentions que les siennes, ainsi qu'un fidèle serviteur qui

[1] Unumquemque sicut vocavit Deus, ita ambulet, et sicut in omnibus ecclesiis doceo. I *Cor.* VII.

regarde plutôt les intérêts de son maître que les siens propres. C'est dans ce sens que nous devons entendre ce qu'un Sage a fort bien dit, que nous prenons souvent de la main gauche, ce que Dieu nous donne de la droite ; c'est-à-dire, que nous abusons des dons de Dieu et de notre condition, n'y cherchant que nos intérêts, notre honneur, nos contentements, avec des intentions mauvaises, sans avoir égard aux desseins de Dieu, qui devraient néanmoins être la règle principale de nos désirs, comme la fin la plus droite que nous puissions nous proposer [1].

En effet, peut-on avoir une fin plus haute et plus noble que celle que Dieu se propose. Si, par impossible, on pouvait imaginer quelque chose de plus noble, par cela même que notre intention s'élèverait plus haut que celle de Dieu, et qu'elle cesserait par conséquent d'y être conforme, elle deviendrait mauvaise, parce que l'unique bien de notre état consiste à l'exercer purement, comme Dieu le veut, et non autrement. De là vient que l'Ecriture nous recommande si souvent de ne nous détourner ni à droite, ni à gauche [2]. L'Apôtre appliquant ces paroles à l'exercice de nos charges, conjure son disciple Timothée, en la présence de Dieu, de Jésus-Christ et des bienheureux esprits, de garder si exactement ce qu'il lui recommande, qu'il ne laisse entrer dans son esprit aucun dessein contraire, et qu'il ne se détourne ni d'un côté ni d'un autre.

Et n'est-ce pas le même avis qu'il donne encore à Archippus, et à vous aussi, en son nom, quand il dit : *Considérez votre emploi* [4], c'est-à-dire, regardez bien ce que Dieu y prétend ; mais regardez avec les yeux de l'esprit et avec les yeux de la foi, avec des yeux qui ne soient point troublés par la recherche de vous-même. En effet, si vous vous laissez emporter aux premiers desseins qui vous viendront à l'esprit, vous n'envisagerez alors que votre honneur, vos intérêts, votre fortune, et la douceur

[1] Secundùm mensuram regulæ qua mensus est nobis Deus, I *Cor.* x.

[2] *Prov.* IV.

[3] Testor coram Deo et Christo Jesu et electis Angelis, ut hæc custodias sine præjudicio, nihil faciens in alteram partem declinando. I *Tim.* v.

[4] Vide ministerium, etc.

d'une vie temporelle ; ce serait regarder avec un œil mondain et charnel, et tout au moins avec un œil humain. Mais il y a bien d'autres desseins cachés dans votre état, qu'il faut découvrir avec les yeux de la foi [1] : c'est la gloire de Dieu, c'est l'imitation de Jésus-Christ, c'est l'édification de la Jérusalem céleste, c'est votre salut, votre perfection et celle de plusieurs autres, ce sont enfin autant de degrés de grâces, que vous avez d'actions à faire dans cette charge ; car Dieu les a renfermées dans votre condition ; ce sont autant de degrés de gloire répondant aux degrés de grâce. Voilà surtout ce que l'œil de la foi regarde, voilà ce qu'il recherche dans toutes les fonctions de son état, parce que Dieu n'y regarde pas autre chose. Quiconque se conduit ainsi peut bien dire qu'il est le serviteur de Jésus-Christ, parce qu'il n'a point d'autres intentions que celles de son maître. C'est ce que recommandaient les saints Apôtres à tous les fidèles. de se montrer en toutes choses comme des ministres fidèles [2], et de vrais coopérateurs de Dieu dans ses œuvres [3].

Remarquez ce mot, qui veut dire que nous travaillons avec Dieu. Et qu'est-ce que travailler avec lui ? Pensez-vous que ce soit seulement faire l'œuvre matérielle, à laquelle il concourt, comme cause universelle ? Non, certes, ce n'est pas cela seulement ; autrement les Apôtres n'auraient pas besoin de nous y exhorter, car, bon gré, mal gré, il le faut faire, puisque nous ne pouvons agir autrement. Mais c'est agir avec lui de telle sorte, que nous dépendions de son concours, non-seulement pour le matériel, mais encore pour le moral de l'action ; car Dieu y coopère aussi, comme principe de toute bonté, soit morale, soit naturelle. Qu'est-ce donc qu'agir ainsi avec Dieu ? Que faut-il pour établir notre action dans son être moral et véritable ? Deux choses principales : l'intention et la grâce. C'est-à-dire, qu'il faut-être en grâce avec Dieu, et se proposer les mêmes intentions que lui ; vous pourrez dire alors que vous travaillez avec lui, que vous coopérez avec lui, que vous êtes

[1] Videte vocationem vestram. I *Cor.* I.
[2] In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros. II *Cor.* VI.
[3] Cooperatores sumus veritatis. III *S. Joan.*

son ministre fidèle. Mais si vous n'avez pas le même but, quoiqu'il en soit de l'œuvre matérielle, vous ne travaillez pas avec lui, de même que deux hommes qui tiendraient la même flèche et le même arc, et viseraient à deux points différents, ne tireraient pas ensemble[1]. Donc, afin d'agir et de travailler avec Dieu, il faut que vous ayez les mêmes desseins ; et, partant, il faut que vous mettiez de côté tous vos intérêts, pour prendre les siens, ou qu'il condescende aux vôtres. Or, à votre avis, lequel des deux est le plus raisonnable?... Voudriez-vous bien que Dieu n'eût point d'autres desseins sur vous, que ces prétentions basses et terrestres que vous vous proposez, et qu'un homme tant soit peu vertueux et spirituel aurait honte d'avoir en vue. N'est-ce pas par une étrange condescendance, que cette Majesté infinie daigne s'abaisser jusqu'à coopérer avec nous dans toutes nos actions naturelles et morales ? Cela n'est-il pas digne d'étonnement? C'est sa bonté qui le porte à cet abaissement. Mais vouloir qu'en agissant avec nous, il s'accommode à nos vues terrestres, à nos desseins frivoles, c'est faire injure à sa grandeur ; et partant, il faut se résoudre à l'une de ces deux choses : ou rompre avec lui, et prendre parti ailleurs ; ou soumettre notre cœur à ses desseins, et nous conformer à ses saintes volontés. Eh bien, voyez si vous voulez vous séparer de lui, si vous aimez mieux servir vos intérêts que ceux de Jésus-Christ ; car il faut nécessairement être serviteur de Jésus-Christ ou le serviteur de ses passions[2], de la vanité et de ses intérêts. Ce sont là les compétiteurs de Jésus-Christ, qui se présentent pour être vos maîtres ; c'est à vous de choisir, car il est impossible de les servir ensemble. Personne ne peut servir deux maîtres, dit le Sauveur, il faut donc choisir l'un et laisser l'autre[3].

[1] Magni interest cùm aliquid boni facimus, cujus rei contemplatione faciamus. Officium quippe nostrum non initio, sed fine pensandum est, ut scilicet non tantùm, si bonum est quod facimus, sed præcipuè si bonum est, propter quod facimus, cogitemus. Hos oculos quibus contemplamur quare faciamus quod facimus, averti poscit David ne videant vanitatem, id est, ne hanc attendat propter quam faciat, cùm boni aliquid facit. S. August. in *Psalm.* CXVIII.

[2] *Rom.* XVI.

[3] S. *Matth.* VI.

Figurez-vous qu'on vous propose, comme à David[1], le choix de l'une de ces trois choses : de renoncer à votre concupiscence pour être serviteur de Jésus-Christ, ou de renoncer à Jésus-Christ pour être esclave de votre concupiscence, ou bien de joindre ensemble le service de ces deux maîtres. Pour cette dernière chose, elle est impossible, c'est folie de l'espérer ; il ne reste donc plus qu'à choisir entre les deux autres. Eh bien, voulez-vous renoncer à Jésus-Christ pour servir un maître si infâme ?... Cette condition vous semble trop dure pour l'accepter ; pourquoi donc tant différer à vous décider ? Que craignez-vous ? Quoi ! Jésus-Christ vous épouvante-t-il ? Quel sentiment avez-vous de lui ? Le prenez-vous pour un tyran cruel et inhumain ?... Ah ! que ces pensées n'entrent point dans votre esprit ! Ayez de meilleurs sentiments de Dieu, et fiez-vous à sa bonté, dit le Sage[2]. Et vous le faites sans doute ; il est certain que, s'il n'y avait que le service d'un si bon maître qui vous retardât, vous l'auriez bientôt embrassé ; mais ce qui vous effraie, c'est que, pour le servir, il faut renoncer à l'autre parti, il faut quitter le plaisir, l'honneur et l'intérêt, auxquels vous êtes trop attaché. Mais non, ne prenez pas si tôt l'épouvante, donnez-vous le loisir de considérer ce qu'on demande de vous, et vous verrez que vos craintes sont vaines. A la vérité, s'il fallait renoncer à toutes choses, et prendre ces paroles à la lettre, il le mériterait bien, et les bons religieux le font lorsqu'ils quittent le monde pour le servir ; mais tous ne sont pas appelés à cet état, et néanmoins tous sont obligés à renoncer à tout, s'ils veulent être disciples de Jésus-Christ[3]. Qu'est-ce donc que renoncer à tout ?

C'est quitter tout de fait ou d'affection. Si Dieu ne vous appelle pas à la première chose, faites au moins la seconde ; modérez l'affection que vous avez pour l'honneur, le plaisir, que ce ne soit pas là ce que vous recherchiez en premier lieu et principalement. Ne craignez pas, vous n'y perdrez rien, tant s'en faut, Dieu vous donnera encore l'accessoire avec le princi-

[1] Trium tibi datur optio, elige unum quod volueris, ex his. II *Reg.* XXIV.
[2] Sentite de Domino in bonitate. *Sap.* I.
[3] S. *Luc.* XIV.

pal[1]; vous ne manquerez, ni d'honneur, ni de biens, ni de contentements, fiez-vous à sa direction; mais laissez-le faire, abandonnez-vous à sa Providence. N'exercez pas votre charge pour le gain, mais parce que Dieu veut que vous l'exerciez pour le servir, et pour vous sauver en le servant, vous y gagnerez doublement, car Dieu vous donnera le temporel avec le spirituel. Que si vous êtes tellement attaché à votre intérêt, que vous ne puissiez le perdre de vue; du moins modérez cette affection de telle sorte, que vous ne le cherchiez qu'autant que Dieu le veut, et que vous ne désiriez ni plus, ni autrement que Dieu ne le veut; et enfin, que vous soyez prêt à tout quitter, si vous saviez que Dieu le veuille de vous. En un mot, que le service de Dieu tienne dans votre cœur le premier rang, et que le reste vienne ensuite, non pas au second rang, comme le remarque saint Augustin[2], comme si votre intérêt et le service de Dieu étaient deux choses différentes; mais faites en sorte que vous ayez premièrement Dieu devant les yeux, et que l'affection que vous avez à vos intérêts, soit entièrement soumise et subordonnée à sa sainte volonté.

Voilà la différence qui sépare les réprouvés et les prédestinés, ils font les mêmes choses, ils sont dans les mêmes emplois; mais les gens de bien regardent premièrement Dieu et les choses éternelles, et les préfèrent aux temporelles ; tandis que les réprouvés, au contraire, regardent premièrement les choses temporelles et puis les éternelles. Jacob et Esaü eurent tous deux la même bénédiction en substance, mais Jacob eut d'abord pour son partage la rosée du ciel, et puis la graisse de la terre[3]; tandis que l'autre eut en premier lieu la graisse de la terre, et ensuite la rosée du ciel[4]. Ainsi, dit saint Augustin, les citoyens

[1] Quærite primùm regnum Dei, et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. *S. Matth.* VI.

[2] Non dixit, deinde ista quærite, ne cùm ista quæritis, illinc avertamini. S. Aug. *ad illa verba Matth.* VI, l. II, c. XVII.

[3] *Ad Jacob.*

[4] Det tibi Deus de rore cæli, et de pinguedine terræ.

Ad Esaü.

In pinguedine terræ, et in rore cœli desuper erit benedictio tua. *Gen.* XXVII.

de Babylone sont distingués des habitants de Jérusalem, non par le lieu de leur demeure, mais par la qualité de leurs œuvres ; plusieurs demeurent à Babylone, qui sont citoyens de Jérusalem, parce qu'ils en font les œuvres[1]. Plusieurs sont religieux, même au milieu du siècle, et Dieu veuille qu'il n'y ait point de mondains dans l'état religieux ; c'est notre intention qui nous sépare et nous discerne, c'est la manière dont nous nous acquittons de nos devoirs. Par conséquent, c'est à vous de choisir maintenant quel parti vous voulez suivre ; il importe de le faire dès le commencement, car si vous commencez mal, il y a danger que vous ne finissiez encore plus mal ; prenez-y garde....

O mon Sauveur ! faut-il tant de discours et de raisons pour me persuader une chose si juste et raisonnable ?... Mon fils, cela est étrange ; mais ce qui l'est bien davantage, c'est de voir qu'après tant de preuves et de raisons, il y en a encore si peu qui se laissent convaincre ; et toi-même, après tous ces discours, tu ne penseras bien souvent qu'à tes propres intérêts, si tu ne te souviens continuellement de ces raisons.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT S'ÉTUDIER A CONNAITRE CE QUE DIEU VEUT DE NOUS, POUR L'ACCOMPLIR PARFAITEMENT.

Bien que vous ayez appris, en général, ce que Dieu désire de vous dans cette charge, c'est-à-dire que vous le serviez et que vous suiviez ses intentions ; néanmoins comme l'état que vous embrassez vous est particulier, et qu'il demande par conséquent de vous une manière particulière d'agir, il faut considérer maintenant ce que vous devez y faire ; comment vous devez vous y comporter, non-seulement devant les hommes, mais encore devant Dieu, selon que l'entend celui qui vous y a mis, et selon le compte qu'il vous en demandera. Vous ne voudriez pas manquer aux choses qui paraissent aux yeux des hommes, si ce manquement tournait à votre déshonneur ; mais ce n'est pas tout ce que l'Apôtre demande, il faut que vous

[1] S. Aug. *in Psalm.* LXI.

ayez le même soin, et un soin encore plus grand, des choses qui ne paraissent qu'aux yeux de Dieu; autrement il vous reprochera que vos œuvres ne sont pas pleines[1]. Ce qui paraît aux yeux du monde est peu de chose, c'est la moindre partie de vos devoirs; ce qui paraît devant Dieu est le principal, vous devez y travailler en esprit et en vérité. Si vous ne le faites pas, vous ne vous acquittez pas de votre devoir, et vous ne remplissez pas votre charge, selon la parole de l'Apôtre[2].

Ce mot de remplir est énergique; car tout état ayant pour ainsi dire, ses dimensions, sa longueur, sa largeur, sa hauteur et sa profondeur, on ne peut mieux l'exercer qu'en les remplissant toutes. Sa largeur comprend toutes les actions qu'il faut y pratiquer, sans considérer ni la facilité plus grande, ni l'excellence, ni le profit que l'on trouve dans les unes plutôt que dans les autres; mais les faisant toutes en tout lieu, en tout temps, à l'égard de toutes sortes de personnes. Voilà une grande étendue, voyez ce que votre condition vous demande sur ce point... Sa longueur comprend tout le cours de la vie : les uns commencent bien, mais ils se lassent; les autres s'avisent trop tard de bien faire, d'autres ne travaillent que par caprice, quand la fantaisie leur en vient; ce n'est pas là remplir la longueur, puisqu'il en reste autant que l'on passe de jours et d'heures sans faire le bien[3]. Sa hauteur et sa profondeur consistent à faire tout ce qu'il y a de plus parfait et de plus élevé, de plus sublime, de telle sorte qu'après tout on se regarde comme un serviteur inutile. Je dis après tout, après avoir fait tout ce qu'il y a de plus relevé, à plus forte raison, après avoir fait si peu, comme il arrive ordinairement; mais après avoir tout accompli, il faut descendre alors dans son néant, et dans l'abîme des grâces que Dieu nous accorde, et ne nous arrêter qu'aux considérations qui peuvent nous maintenir dans des sentiments d'humilité; il ne faut point souffrir d'autres pensées de soi-

[1] Non invenio opera tua plena coram Deo meo. In mente ergo habe qualiter acceperis, et audieris, et serva. *Apoc.* III.

[2] Ut illud impleas, Ministerium tuum imple. II *Tim.* IV.
Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei. *Ephes.* III.

même, que celles que la vérité nous permet ; car après tout, nous ne sommes que des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire, et nous ne devons y penser que pour nous humilier.

Voilà donc à quoi vous êtes appelé, et ce sera votre faute, si vous ne le faites pas ; c'est pour cela que vous méditez à cette heure. S'il était en votre pouvoir d'acquérir les talents et les qualités nécessaires pour briller dans votre charge aux yeux des hommes et vous en faire estimer, quel cas en feriez-vous? et s'il fallait les acheter, que ne donneriez-vous pas?... Toutefois, quelle comparaison peut-on établir entre briller aux yeux des hommes et briller aux yeux de Dieu? Il n'est pas en votre pouvoir de vous rendre brillant devant les hommes, mais il dépend de vous de l'être devant Dieu ; car pour plaire à Dieu, il ne faut que le vouloir avec sa grâce, et cette grâce vous pouvez l'espérer, puisqu'elle est attachée à votre état. Il ne reste donc qu'à correspondre à cette grâce, et si vous la recevez maintenant comme il vous la présente, il l'augmentera à mesure que vous lui serez fidele[1] ; mais aussi si vous manquez d'y correspondre, vous la perdrez, or c'est perdre tout, que de perdre la grâce de sa vocation.... Par conséquent, si l'amour de Dieu n'a point de force sur votre esprit, pour vous porter à votre devoir, que votre intérêt vous y oblige ; puisque vous pouvez autant mériter en vous acquittant de votre charge, qu'en priant et en faisant d'autres œuvres de dévotion. Mais si cela ne vous touche pas encore, que la crainte de perdre des grâces qui vous sont si nécessaires, vous excite et vous oblige à y être fidèle. S'il était question de perdre les profits de votre charge, et les dépenses que vous avez faites pour vous y établir, vous ouvririez les yeux à ce danger; mais voyez donc ce que les grâces de votre vocation ont coûté à Jésus-Christ?... C'est lui véritablement qui vous a acheté cette charge, et qui l'a payée de son sang, pour vous pourvoir d'un moyen efficace de vous sau-

[1] Traditi gratiæ Dei in opus quod compleverunt. *Act.* XIV.

Exhibeamus omnem hominem perfectum in Christo Jesu : in quo et laboro, certando secundùm operationem ejus, quam operatur in me in virtute. *Col.* I.

ver; reconnaissez cette faveur et les grâces qu'il vous a faites. Suivez les desseins qu'il a sur vous, faites ce que ses lumières vous font connaître; fuyez les manquements que vous y pourriez faire, demandez un cœur docile, pour obéir à la grâce; ne vous fiez pas en votre prudence, écoutez volontiers les conseils et les avis, consultez les personnes les plus vertueuses et les plus capables; soyez réglé dans votre charge. Surtout, adressez tous les jours à Dieu cette prière du Sage[1] : Seigneur, envoyez-moi cette sagesse qui est assise avec vous sur votre trône, afin qu'elle travaille avec moi, pour me faire accomplir ce qui vous est le plus agréable.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quelque état que nous prenions, il faut le recevoir de la main de Dieu.

On peut dire avec vérité qu'il n'y a point d'état de vie où l'on ne puisse faire son salut, et qui ne vienne de Dieu, puisque Dieu lui-même l'affirme. Nous devons croire aussi que celui qui veut prendre un état de vie, doit le prendre de la main de Dieu; puisque c'est lui qui le présente, et qu'il veut que nous le prenions de sa main. N'est-ce pas vrai? ne le croyez-vous pas?... Mais que sert de le croire, si vous ne faites ce que vous croyez? Voyez-vous que Dieu ne s'est pas contenté de dire qu'il donnait, mais que c'est réellement qu'il vous donne? Aussi ne faut-il pas vous contenter de croire qu'il donne, mais il faut recevoir ce qu'il donne, il faut reconnaître, et baiser la main qui le donne, il faut aimer le don, parce qu'il nous vient d'une si bonne main; et il faut encore aimer le donateur plus que le don lui-même.

DEUXIÈME POINT.

Il faut nous y conduire comme un serviteur de Jésus-Christ.

Il ne suffit pas de prendre sa charge de la main de Dieu, il faut encore la remplir comme il le veut, puisqu'il ne vous la confie, qu'afin que vous l'exerciez selon ses desseins et ses intentions, afin que vous le serviez

[1] Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam. Mitte illam de cœlis sanctis tuis, et à sede magnitudinis tuæ, ut mecum sit et mecum laboret, ut sciam quid acceptum sit apud te. *Sap.* IX.

par ce moyen, et que vous y trouviez votre repos et votre salut. Ne savez-vous pas qu'il est votre maître, et que vous êtes son serviteur? Or, voulez-vous le servir, oui ou non?... Vous vous garderiez bien de répondre, non; mais dites tout ce qu'il vous plaira, quand même vous jureriez sur les saints Evangiles que vous êtes son serviteur, et que vous feriez des merveilles pour son service, si vous ne vous acquittez pas de votre charge comme il le veut, vous ne faites rien, et vous n'êtes point son serviteur, parce que vous ne faites point sa volonté. On ne s'acquitte jamais bien de son état, si l'on n'est pas un bon serviteur de Jésus-Christ, et l'on n'est jamais bon serviteur de Jésus-Christ, que quand on remplit bien sa charge. Au service de Jésus, celui qui veut en faire plus que ne veut ce bon Maître, le sert aussi peu que celui qui en fait moins qu'il ne veut, car son service consiste à faire simplement ce qu'il veut, et jamais personne ne fait mieux ce que Dieu veut, qu'en s'acquittant de sa charge, car c'est justement ce qu'il exige de lui.

TROISIÈME POINT.

Il faut chercher à connaître ce que Dieu veut de nous et l'accomplir

Examinez donc maintenant ce que c'est que de bien remplir votre charge, et prenez la résolution de vous en acquitter parfaitement pour faire ce que Dieu veut de vous, pour être son vrai serviteur, et pour mériter ses bonnes grâces. Persuadez-vous que vous êtes cet homme, à qui saint Paul voulait qu'on dise de sa part, qu'il considérât attentivement la charge qu'il prenait de la main de Notre-Seigneur, afin de l'accomplir; car on vous le dit de sa part, aussi véritablement qu'on vous rappelle ses paroles; et si vous ne l'accomplissez pas dans toute son étendue, selon la grâce qui vous est donnée, vous ne sauriez alléguer aucune excuse. Car voilà un Apôtre qui vous le rappelle, vous l'avez entendu, et vous ne sauriez nier l'obligation qui vous est imposée.... O mon Jésus! je le veux bien, dans l'oraison ma volonté y consent, mais je crains que les tracas et le trop grand empressement de l'action ne me dérobent ma volonté. Mon fils, si vous ne cherchez qu'à me plaire, votre volonté restera dans l'action ce qu'elle était dans l'oraison.

QUATRIÈME MÉDITATION.

COMMENT L'ON PEUT RÉPARER LES FAUTES QUE L'ON AURAIT COMMISES DANS LE CHOIX D'UN ÉTAT DE VIE.

Examinons nos voies, recherchons nos fautes, et retournons au Seigneur[1].

Le Sujet est de considérer les désordres et les fautes, dans lesquels on tombe souvent dans le choix d'un état de vie, et les dangers qui en résultent. La conséquence sera qu'il est important de retourner sur ses pas, et de rentrer dans le bon chemin.

La Fin est de régler son état le mieux qu'il est possible.

La Forme est en ces trois points :

1° Désordres qui se glissent dans le choix d'un état.

2° Des maux qui naissent de ce désordre,

3° Comment il faut rentrer dans les ordres de Dieu.

PREMIER POINT.

DÉSORDRES QUI SE GLISSENT DANS LE CHOIX D'UN ÉTAT DE VIE.

Nous avons examiné au livre de l'Ordre, dans les cinq premiers discours de la troisième partie, les nombreux désordres dans lesquels on tombe quand il s'agit de choisir un état de vie; nous ne considérerons ici que les trois principaux qui se rencontrent plus ordinairement.

Le premier consiste à ne se conduire que par des vues humaines, et à se jeter témérairement dans quelque condition, sans avoir consulté Dieu auparavant, et sans avoir cherché à connaître sa volonté. Car, dans ce cas, il peut arriver qu'on choisisse un état tout autre que celui que Dieu nous présentait, ce qui est dangereux[2]; ou si nous rencontrons par hasard celui qu'il avait projeté, nous ne sommes pas pour cela exempts de faute, vu que nous sommes obligés de ne rien entreprendre

[1] Scrutemur vias nostras et quæramus et revertamur ad Dominum. *Thren.* III.

[2] Quæ nolui elegistis, etc. *Isa.* LXV, infrà.

dans une affaire si importante, sans consulter la volonté de Dieu. Cependant, combien y en a-t-il qui manquent en ce point?... Et, par conséquent, combien de désordres dans les personnes et dans les familles !

La seconde faute est d'entrer dans un état par des voies et des moyens illégitimes, tels que la simonie, la tromperie, l'ambition, les brigues, l'incapacité, le défaut d'âge, de bonne vie, d'esprit, et d'autres conditions nécessaires.... C'est pour cela que le Sage[1] donnait cet avertissement : Ne prenez point la charge de juge, si vous ne vous sentez pas assez fort pour vous opposer à l'iniquité et à l'injustice. Mais hélas ! son avis n'est guères suivi, pourvu qu'on puisse tromper les hommes, et parvenir à ses desseins, on ne s'en soucie pas... Cependant on ne peut tromper Dieu, et quoique vous obteniez ce que vous avez brigué, vous ne l'aurez pas selon l'ordre ; et tôt ou tard vous en serez puni...

La troisième est de se proposer une fin mauvaise, quoique les moyens soient légitimes ; car la fin étant le principe de l'œuvre, et lui donnant les qualités bonnes ou mauvaises, il s'ensuit que la fin étant désordonnée, l'état que vous prenez l'est également. La fin est désordonnée, quand elle est purement temporelle, c'est-à-dire, que vous ne recherchez cette charge que pour le gain, pour l'honneur, et pour les commodités. Car, toute fin autre que celle que Dieu a en vue dans votre état, est déréglée; or, il est certain que la fin que Dieu se propose n'est point un intérêt temporel[2]. Et quoique cela soit fort spirituel, et que les hommes n'y réfléchissent pas ordinairement, néanmoins aux yeux de Dieu, ce manquement qui regarde l'intention, est très-grave, et plus important sans comparaison, que si vous

[1] Noli quærere fieri Judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates, ne fortè extimescas faciem potentis, et ponas scandalum in æquitate tua. *Eccl.* VII.

[2] Quæro à vobis quo fine faciatis ? finis enim quò referuntur ea quæ facimus, id est, propter quem facimus, quidquid facimus, si non solùm inculpabilis, sed etiam laudabilis fuerit, tunc etiam facta nostra laude aliqua digna sunt. Sin ille meritò culpatur, quem spectamus, et intuemur cùm in aliquo versamur officio, id quoque officium nemo improbandum, vitu perandumque dubitaverit. S. Aug. II *de Mor. Manich.*

aviez manqué devant les hommes à quelque formalité, dont le défaut entraînât la ruine d'une affaire.

Eh bien, rentrez un peu en vous-même; comment êtes-vous entré dans cet état? quel était votre dessein? que prétendiez-vous? combien de temps avez-vous vécu dans ce désordre?... Comptez les jours, les mois, les années.... Oh! que de temps perdu! oh! que de grâces rendues inutiles! oh! que de degrés de gloire éclipsés pour jamais!... Demandez pardon dès maintenant, avant de considérer les maux qui sont la conséquence de ces désordres, afin que votre contrition regarde purement Dieu et l'offense faite à sa divine majesté.

DEUXIÈME POINT.

DES MAUX QUI RÉSULTENT DU MAUVAIS CHOIX D'UN ÉTAT.

Les maux qui proviennent de ce désordre, sont en grand nombre; les uns regardent Dieu, les autres le prochain, et les autres vous-même.

Premièrement, c'est une injure faite à Dieu, d'avoir ainsi renversé ses desseins, méprisé ses ordres, fait peu de cas de ses grâces, qui étaient attachées à cet état. Considérez un peu ce bel ordre qu'il observe dans la disposition de toutes ses créatures[1]; elles lui obéissent toutes ponctuellement, et suivent exactement ses desseins; tandis que l'homme, qui est la créature que Dieu désire ardemment voir soumise à ses ordres, et réglée dans son état, s'en éloigne le plus. L'enfer même, où règne le désordre, est en quelque sorte plus réglé que l'homme; car, les damnés sont dans l'état où la justice de Dieu les veut, puisqu'elle les y met[2]. Tandis qu'il a sujet de se fâcher contre vous, qui vous êtes mis dans cet état contre son gré, ou sans le consulter, voyant que vous n'avez point égard à son service, que vous ne cherchez que vos plaisirs et vos intérêts. Par conséquent, quoique vous soyez dans l'état où il vous veut, vous y êtes comme si vous n'y etiez point. Quelle injure lui faites-vous? Jésus a

[1] Omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti. *Sap.* XI.

[2] Si juxta modum culpæ pœna distinguitur, constat nimirum quòd in suppliciis ordo servatur, etc. S. Greg. IX *Mor.* XXXIX.

employé toute sa vie pour vous, et vous refusez de le servir dans la vôtre, vous qui n'avez de vie que par lui, et que pour lui! Que faudra-t-il appeler injure, si une telle conduite ne mérite pas ce nom?...

En second lieu le prochain en recoit du dommage, parce que vous ne l'avez pas aidé comme vous l'auriez fait, si vous aviez reçu les grâces nécessaires, sans lesquelles vous êtes incapable de procurer son bien spirituel; car, l'effet ne peut excéder la cause. Donc en agissant trop naturellement, comme vous le faites, n'étant point, ou peu assisté de la grâce dans l'exercice de votre charge, vous ne pouvez pas produire des effets surnaturels et spirituels, ou pour le moins fort peu, et non pas comme vous le feriez, si vous étiez dans l'ordre de Dieu[1].

Enfin, vous vous faites tort à vous-même, parce que votre état étant la règle sur laquelle vous devez conformer vos bonnes œuvres; si la règle est défectueuse, le reste ne le sera-t-il pas? et si elle est mauvaise n'étant pas selon les desseins de Dieu, qu'en peut-il sortir de bon[2]? Or l'état est assurément mauvais, quand il n'est pas assisté de la grâce; et il ne l'est pas, quand Dieu ne l'a pas ordonné, mais que vous l'avez choisi à votre gré, sans le consulter. Puisque vous vous y êtes mis de vous-mêmes, aidez-vous aussi par vous-même, achevez par vous-même, comme vous avez commencé. Ah! quelle fin pensez-vous faire, si Dieu vous abandonne?... Qu'espérez-vous sans lui?... Quoi? le repos? la paix? la vie éternelle? sans l'assistance de Dieu, contre son gré?... C'est une présomption diabolique[3]; c'est le péché des anges rebelles, qui voulaient être bienheureux par d'autres voies, que celles que Dieu leur prescrivait; péché si odieux, qu'il le punit à l'heure même. Et

[1] Non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel. I. *Macch.* v.

[2] Pro eo quod vocavi, et non respondistis, locutus sum, et non audistis, et faciebatis malum in oculis meis, et quæ nolui, elegistis: propter hoc, hæc dicit Dominus Deus: Ecce servi mei comedent, et vos esurietis, etc. *Isa.* LXI.

[3] Viæ dæmonum præsumptio et obstinatio. S. Bern. *in Psal.* XC.

n'est-il pas juste que Dieu en use de la sorte, afin que les créatures apprennent, qu'elles dépendent de lui, et qu'elles ne sont rien sans lui.

Voilà la source de vos malheurs, si vous en avez déjà éprouvé, mais si Dieu ne vous a pas encore puni temporellement du mauvais choix que vous avez fait, ne croyez pas que vous en êtes exempt ; et quand vous n'auriez rien à craindre pour l'avenir, sachez que c'est un grand châtiment, de vivre sans être puni quand vous avez péché ; car c'est un signe que Dieu vous abandonne, et qu'il vous laisse à vos propres passions ; c'est l'effet le plus rigoureux de sa justice[1]. Que s'il vous châtie dès maintenant, ne croyez pas pour cela avoir satisfait à sa justice, si vous ne réparez ces désordres, et si vous ne rentrez dans ses voies et dans ses ordres. Car, c'est être bien misérable de ne point s'amender, ni par la prospérité, ni par l'adversité, comme, au contraire, c'est une grâce signalée de profiter de l'une et de l'autre, pour s'avancer dans la vertu. Votre conduite démontrera ce que vous êtes. Si vous fermez les yeux sur les désordres de votre état, si vous ne voulez pas reconnaître votre faute, vous êtes en grand danger ; mais si vous la reconnaissez, si vous en êtes touché, si vous désirez rentrer dans les ordres de Dieu, vous devez espérer de sa bonté, qu'il ne vous refusera pas cette grâce. Que ce grand Dieu ne dédaigne pas, après tant de mépris, de vous recevoir à bras ouverts, si vous voulez retourner à lui, quelle charité !... Mais quel crime, si vous ne le faites pas ! quelle malice, si vous méprisez ses faveurs !... C'est une haute malice, de ne pas vouloir être homme de bien, quand vous pouvez le devenir.

[1] Et non audivit populus meus vocem meam, et Israël non intendit mihi. Et dimisi eos secundùm desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis *Psal.* LXXX.

TROISIÈME POINT.

COMMENT IL FAUT RENTRER DANS L'ORDRE DE DIEU.

C'est le propre de la bonté de Dieu, de sa sagesse, et de sa puissance, de tirer le bien du mal, et de rappeler les hommes dans l'ordre de sa providence, après qu'ils en sont sortis. Il n'est ni sagesse, ni puissance, ni bonté, en dehors de Dieu qui puisse le faire, cela n'appartient qu'à lui [1]. C'est d'abord un effet de sa bonté, car il n'est pas obligé de le faire; au contraire, ce serait justice, s'il en tirait vengeance. C'est, en outre, un effet de sa sagesse, car les péchés n'ont nul rapport avec la fin surnaturelle qu'il nous propose ; loin de là, ils nous en éloignent entièrement. Donc c'est le fait d'une sagesse infinie, de tirer l'ordre, du désordre même, et tout en permettant le vice, de prévoir en même temps le bien qu'elle en fera sortir.

Enfin, c'est l'effet d'une puissance infinie, car s'il faut une puissance souveraine, pour tirer la créature du néant, il n'est pas moins difficile de tirer le bien du mal, que de faire quelque chose de rien ; vu que le mal est plus éloigné du bien, que l'être du néant. Adorez ces trois divins attributs, rendez grâce à Dieu, demandez-lui la lumière pour reconnaître les moyens qu'il a mis à votre disposition pour rentrer dans ses voies, et offrez-vous à lui pour cet effet, sans refuser rien de ce qui peut servir à cette fin.

Or, comme vous avez vu que vous pouviez vous détourner de ses ordres de trois manières, trois autres s'offrent à vous pour y rentrer.

Premièrement, si vous n'avez pas consulté Dieu dans le choix de votre état, reconnaissez votre faute, gémissez, soupirez, reconnaissez son souverain domaine, qui mérite que les hommes n'entreprennent rien, sans lui demander conseil. Soumettez-vous-y, admirez la patience avec laquelle il vous a supporté, lorsque vous vous retiriez de sa direction, la bonté qu'il

[1] Sola est divina vis, cui mala quoque bona sunt, cùm eis competenter utendo, alicujus boni elicit effectum. Boët. Liv. IV, pr. VI.

Tu Domine qui fecisti, reficis et consolaris eos. S. Aug. V *Confess.* II.

vous témoigne en se montrant disposé à vous recevoir. Dépouillez-vous du désir et de l'affection de votre condition, autant que vous le pourrez, pour la remettre entre ses mains ; soyez prêt à la quitter s'il l'exige. Si vous êtes dans un état dont vous puissiez sortir, il serait peut-être à propos de voir si vous devez le changer ; mais ne faites rien, sans une prudente délibération, et suivez les règles prescrites dans la première méditation. Si vous ne pouvez le quitter, il suffit pour vous remettre dans l'ordre, de renoncer à votre propre choix, et de prendre maintenant votre condition comme de la main de Dieu. Car cette nécessité qui vous lie et vous attache à votre état, est une marque suffisante de sa volonté, et se conformer à sa volonté est le moyen de vous remettre dans l'ordre, puisque c'est sa volonté qui fait l'ordre [1].... Cette soumission que vous lui exprimez, en détestant votre faute passée, et en vous assujettissant à sa conduite et à ses desseins, tient lieu à ses yeux de la première volonté que vous deviez avoir au commencement, de ne rien faire sans son avis ; et vous devez croire qu'il accepte ce retour, comme si vous entriez pour la première fois dans votre état, selon ses volontés [2]. De même, après avoir subi quelque perte de biens, la résignation à son divin plaisir, quand vous reconnaissez que ce malheur vous est arrivé par son ordre, répare les impatiences et les regrets que vous éprouviez auparavant, et vous remet dans la même disposition devant Dieu, que si vous lui eussiez offert vos biens dès le commencement.

En second lieu, si pour entrer dans votre charge vous avez commis quelque injustice, si vous vous êtes servi de mauvais

[1] Numerari culpæ nequeunt, quæ habendæ potestatis amore perpetrantur, Tunc solùm verò potestas benè regitur, cùm non amando sed timendo retinetur. Quæ ut ministrari rectè valeat, oportet ut hanc non cupiditas, sed necessitas imponat. S. Greg. XXV *Mor.* XVI.

Necessitatem suscepti oneris tolerare. Idem. VII *Mor.* VI.

[2] Malè quidem egi, sed factum est, et jam non potest non fieri, quis scit, si hoc mihi Deus expedire præviderit, et de malo meo, ipse qui est bonus, bonum mihi operari voluerit ? Malum ergo puniat quod ego feci, bonum autem maneat, quod ipse providit. Nostris quippe inordinatis seu voluntatibus, seu actionibus novit bonitas Dei uti, semper quidem rectè in sui ordinis pulchritudinem, sæpe etiam piè in nostram utilitatem. S. Bern. ep. LXXXVII.

moyens, le remède est facile à trouver ; car s'il y a moyen de réparer l'injustice, il faut le faire, en y apportant la prudence requise ; s'il n'est pas en votre pouvoir de réparer la faute, il faut en demander pardon, et accepter les peines que Dieu vous a envoyées, ou qu'il vous enverra, protestant que si c'était à recommencer, jamais vous ne voudriez y entrer en employant ces intrigues et ces moyens illégitimes [1].

Enfin, si vous avez manqué d'intention droite, ce qui est le troisième désordre, employez les trois puissances de votre âme pour la redresser. Que votre entendement conçoive bien cette vérité, qu'on ne doit jamais exercer sa charge uniquement pour une fin temporelle, parce que ce n'est point la fin que Dieu se propose, et celle que nous devons nous proposer avec lui [2]. Que votre volonté se conforme à cette vérité, afin de ne chercher d'autre fin que celle que Dieu a en vue ; qu'elle regrette de ne l'avoir pas fait, qu'elle se propose de le faire désormais pour la gloire de Dieu, pour votre salut, pour observer l'ordre de la sagesse éternelle dans votre vocation. Que la mémoire soit fidèle à vous représenter souvent ces bons motifs, afin que, renouvelant vos résolutions, vous préveniez la nature corrompue, qui pourrait détourner vos bonnes intentions.

Cela n'est-il pas raisonnable? est-ce trop vous demander pour un si grand bonheur ? Oh ! si vous pouviez aussi facilement réparer vos pertes temporelles. Ces moyens sont si faciles, qu'on a de la peine à croire qu'on puisse réparer de si grandes fautes avec si peu de chose. Mais quoi! si vous ne le faites pas vous excuserez-vous, en disant : que cela était trop facile, et que vous ne pensiez pas pouvoir le faire si aisément ? N'est-ce pas ou douter de la bonté de Dieu, ou s'en moquer?... Si on vous proposait des choses difficiles, vous diriez aussitôt, cela est impossible. Et que fera-t-on pour vous, puisque ni la facilité, ni la difficulté des moyens qu'on vous propose, ne peut vous attirer à vos devoirs ?... Savez-vous ce que Dieu fera ? il vous ôtera la

[1] Nihil agas in operibus injuriæ. Attendite ab omni iniquo. *Eccli.* x et xvii. Dissolve colligationes impietatis. *Isa.* lviii.

[2] Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua. *Psal.* cxviii.

facilité, et vous fera paraître la difficulté si grande que vous perdrez courage; ou s'il vous laisse la facilité, ce ne sera que pour vous rendre plus coupable d'en avoir abusé. Mon Dieu, délivrez-moi de ce malheur; je suis prêt à faire vos volontés, soit qu'il y ait de la difficulté, soit qu'il n'y en ait point; afin de vivre désormais d'autant plus fidèlement sous les ordres et la conduite de votre divine sagesse, que je m'en suis éloigné plus longtemps dans le passé.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des désordres qui se glissent dans le choix d'un état.

Il n'y a que trop de voies pour se dérégler dans sa vocation, mais le monde est si universellement déréglé dans son état, qu'il n'en connaît pas le désordre, et si on lui en parle, il s'en moque. Qu'on dise à ces mondains que s'ils eussent consulté Dieu, peut-être ils ne seraient pas dans le monde, ou qu'ils auraient embrassé une autre condition; qu'on leur dise qu'ils n'auraient pas dû se jeter dans leur état, sans sa permission, ou employer des moyens que Dieu réprouve, ou se proposer d'autres fins que les siennes, ils vous répondront aussitôt, qu'il faudrait réformer la plus grande partie du monde, qui ne pense point à tout cela. Accordez-leur ce qu'ils disent, si vous voulez, mais ne les croyez pas pour cela excusables; car, que plusieurs soient en faute, ou qu'il y en ait peu, la faute n'en subsiste pas moins, si vous pouviez et deviez l'éviter; et ce que vous gagnez en vous excusant, c'est d'ajouter faute sur faute, et de vous rendre inexcusable aux yeux de celui devant qui la meilleure excuse est l'humble aveu de ses fautes.

DEUXIÈME POINT.

Des maux qui naissent de ce désordre.

Les maux qui résultent de ce désordre peuvent se rapporter à Dieu, au prochain et à vous-même. Dieu y est offensé, parce qu'il n'a pas reçu le respect et l'hommage qu'on devait à sa grandeur et à sa souveraineté, qui exigent que nous n'entreprenions rien dans une matière si importante, sans lui en demander avis, et sans attendre ses ordres. Quelle injure plus sensible pourrait ressentir un père, si, après avoir élevé avec ten-

dresse un enfant, et après lui avoir acquis de beaux biens, et lui avoir trouvé un parti convenable, cet enfant s'émancipait et allait chercher un autre parti? Allez, enfant ingrat, vous n'étiez pas digne d'un tel père.... Quel service pourra-t-il rendre au prochain, puisque Dieu l'a ainsi abandonné? Mais quel malheur ne lui arrivera-t-il pas étant abandonné à lui-même, et contraint de prendre comme règle de sa vie, un état qui étant déréglé, ne pourra jamais le diriger sûrement? Rappelez-le, ô bon père! et montrez-lui ce que vous êtes, ce que vous pouvez, en le recevant et en le remettant dans son premier état. Courage, pauvre prodigue, voilà ton père qui t'attend les bras ouverts, pour te replacer dans l'ordre dont tu n'aurais jamais dû sortir.

TROISIÈME POINT.

Comment il faut rentrer dans les ordres de Dieu.

Quelle bonté, que Dieu veuille bien encore s'exposer à être refusé! quelle sagesse, pour savoir ainsi tirer le bien du mal! et quelle puissance pour pouvoir tout ce qu'il veut! C'est tout dire, quand on dit que c'est la bonté, la sagesse et la puissance d'un Dieu; il ne reste donc plus qu'à y recourir, à reconnaître sa faute pour avoir voulu s'établir sans sa providence, sans les moyens qu'il avait présentés, ou contre ses intentions. Il ne reste plus qu'à lui en demander pardon, qu'à lui protester que vous retractez ce que vous avez voulu sans lui, et que vous ne voulez plus que ce qu'il veut, quelle que soit sa volonté. Vous ne méritez plus de vivre, ayant choisi un état de vie contre le gré de celui à qui vous devez votre vie; mais puisqu'il veut que vous viviez, que ce soit alors parce qu'il le veut, et comme il le veut. Vivez dans l'état où vous êtes, parce qu'il vous y laisse, et non pas parce que vous vous y êtes mis; remplissez-en les devoirs et les fonctions, mais non pas comme vous le faisiez; vous ne changerez pas d'état, mais vous vous changerez dans votre état, et de mondain que vous êtes, vivant selon les lois du monde, vous deviendrez sans sortir du monde, un serviteur et un enfant de Dieu, vivant selon ses ordres.

CINQUIÉME MÉDITATION

POUR LE JOUR DU SACRE D'UN ÉVÊQUE ET POUR L'ANNIVERSAIRE DE CE JOUR.

Jésus-Christ ne s'est point glorifié lui-même, pour être établi dans la charge de pontife [1].

Le Sujet est que l'évêque au jour de son sacre, doit se proposer une bonne fin, et n'avoir point d'autres intentions que celles que Jésus-Christ avait lui-même, lorsqu'il prit la qualité de pontife.

La Fin sera de bien concevoir quelle fut l'intention de Jésus-Christ, afin d'agir toujours par ce principe, dans l'exercice de sa charge.

La Forme est en ces trois points :

1° Un évêque au jour de son sacre, doit examiner la fin qu'il se propose.

2° Il n'en doit point avoir d'autre que celle de Jésus-Christ.

3° Cette fin doit être la règle de sa vie.

PREMIER POINT.

UN ÉVÊQUE AU JOUR DE SON SACRE, DOIT EXAMINER LA FIN QU'IL SE PROPOSE.

La droite intention est à la vérité, nécessaire à chacun, dans toutes les actions de sa vie ; mais elle l'est surtout à l'évêque, au jour de son sacre ; car les raisons qui obligent les autres à purifier leur intention, sont les mêmes pour les évêques, dans cette occasion principalement. La première raison est, qu'il n'y a point d'action morale qui soit bonne, ni par conséquent d'homme vertueux sans une intention droite, parce que c'est la fin qui donne à l'œuvre la forme, et le caractère de bonté dont elle est capable, et comme sans la forme naturelle et physique, elle ne pourrait subsister dans son être naturel, de même ne peut-elle demeurer dans son être moral, sans la fin, d'où dépend toute la perfection. En effet il n'est pas moins impossible de trouver

[1] Christus non semetipsum clarificavit, ut Pontifex fieret. *Hebr.* v,

une vertu solide sans intention, qu'un homme de bien sans vertu. Les vertus, dit saint Grégoire [1], sont les colonnes qui soutiennent notre vie, la fin en est la base; il suit de là, que plus une action est noble et relevée, et que plus une œuvre, ou la personne même qui la fait, est capable de perfection et de bonté, plus aussi la perte en est déplorable, si l'intention fait défaut, parce que la fin manquant, elle perd toute sa bonté. Il est vrai de même que plus un édifice est beau et magnifique, et plus la fin en est déplorable, si les colonnes qui le soutiennent viennent à manquer, faute d'être solidement assises sur une base inébranlable [2].

Si cela est vrai, il est évident que personne n'est plus obligé de se proposer une bonne fin, que l'évêque, à raison de l'excellence de son état et de ses fonctions, qui surpassent de beaucoup tous les autres états. Quelle perte serait-ce donc s'il venait à rendre ce grand ministère inutile par une fin déréglée? Oh! le grand mal! Oh! la perte déplorable! Si celui qui le consacre n'avait pas l'intention de le consacrer, il ne serait point évêque, cela est évident; dites de même de celui qui est consacré, s'il n'a pas une bonne intention, s'il ne se propose une fin vertueuse, il ne laissera pas d'être évêque, à la vérité, mais il ne sera pas bon évêque. Il ne sera pas tel qu'il devrait être, parce que, comme l'intention de celui qui consacre est nécessaire pour le faire évêque, de même la bonne intention de celui qui est consacré est requise pour le faire bon prélat, et tel que sa charge le demande. Interrogez-vous donc sur ce sujet, et voyez si vous apportez à votre sacre la pureté d'intention nécessaire pour être, non simplement évêque, mais bon évêque et bon pasteur, tel que Notre-Seigneur le désire.

La seconde raison qui rend l'intention droite nécessaire dans toutes nos actions est, qu'au défaut d'une bonne intention, il

[1] Sicut fabrica columnis, columnæ autem basibus innituntur, ita vita nostra in virtutibus, virtutes verò in intima intentione subsistunt, etc. S. Greg. XXVIII. *Moral.* VI.

[2] Tantò graviora ruinæ super se damna ædificant, quanto altiora, ædificia extra fundamentum portant. Idem. Ibid.

est nécessaire qu'il s'en glisse une mauvaise, qui gâtera et souillera l'œuvre et la personne, comme la racine qui est gâtée corrompt l'arbre et le fruit qui en provient[1]. Et ce qui est à remarquer ici, c'est qu'il est aussi naturel à l'homme, s'il n'y prend garde, de prendre de mauvaises intentions, qu'il lui est naturel de se chercher lui-même ; car qu'est-ce que se rechercher soi-même ? C'est chercher son honneur, son plaisir, ses commodités. Or, tous ces biens sont conformes à la nature de l'homme, donc il lui est aussi naturel de les rechercher qu'au feu d'éclairer, au soleil de luire, et aux autres créatures de se porter aux opérations conformes à leur nature. Cela lui est même en quelque sorte plus naturel, parce que les causes naturelles peuvent être plus facilement empêchées dans leurs opérations, que l'homme, dont la liberté est si complète, si exempte de contrainte, qu'elle ose même résister à Dieu et violer ses commandements. Ce qui fait voir que saint Paul avait raison de dire que tous, même les plus spirituels, s'ils n'y prennent garde, recherchent leurs intérêts ; car c'est d'eux que l'Apôtre parle[2]. Ce point mérite par conséquent qu'on y fasse attention, vu qu'il est si aisé de gauchir et de biaiser dans nos intentions, et que ce manquement nous cause beaucoup de mal ; car non-seulement l'action perd sa bonté, mais encore elle devient mauvaise à raison de l'intention déréglée, qui a beaucoup plus de force pour corrompre une œuvre sainte, que l'intention droite n'en avait pour la former et la redresser. Quelque sainte que soit l'intention, si l'action est mauvaise dans son objet, ou dans ses circonstances, l'intention droite ne la rendra pas bonne pour cela ; mais si la fin est mauvaise, quoique le reste ne manque pas à l'action, cela suffit pour la corrompre. Or, il arrive souvent que, plus les actions sont excellentes de leur nature, et les circonstances plus considérables, plus aussi la fin et

[1] Qui non est mecum, contra me est, et qui non congregat mecum, spargit : aut facite arborem bonum, et fructum ejus bonum, aut facite arborem malam, et fructum ejus malum. *S. Matth.* XII.

[2] Spero in Domino Jesu, Timotheum me citò mittere ad vos. Neminem enim habeo tam unanimem qui sincera affectione pro vobis sollicitus sit. Omnes enim quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi. *Philip.* II.

l'intention deviennent vicieuses, et, partant, plus capables de gâter une bonne œuvre ; comme les meilleurs fruits sont pires que les autres, quand ils viennent à se corrompre. De là, il est aisé de voir combien le prélat doit prendre garde à son intention, vu qu'il est plus en danger que tout autre de s'y tromper, à raison de la dignité de son état, où la nature trouve tout ce qui peut la charmer, les honneurs, les richesses, l'autorité, les commodités, le luxe[1] ; et surtout, au jour de son sacre, la pompe qu'on y déploie est capable de lui donner beaucoup de vanité, s'il ne s'en défend soigneusement, se voyant environné et regardé de tant de monde.

C'est ce qui a fait fuir cette charge aux plus grands saints, qui, craignant l'éclat et la splendeur d'une dignité si honorable, tâchaient de mettre leur humilité à couvert ; et s'ils étaient contraints de l'accepter, ils en pleuraient de douleur et de regret, parce qu'ils connaissaient bien les grands dangers qui l'accompagnent, et ils se montraient aussi tristes que les autres conçoivent de joie, quand on leur présente une mître. Oh ! la dangereuse joie !... Oh ! confiance d'autant plus voisine de la chute qu'elle s'en défie moins[2] ! Craignez, si vous êtes sage, autrement vous n'êtes pas en sûreté. Otez ces beaux prétextes de prudence et de zèle, qui souvent ne couvrent que la passion et les intérêts, et sondez votre cœur jusque dans ses profondeurs ; car Dieu ne regarde pas le dehors, mais l'intérieur,

La troisième cause qui fait que l'intention est requise pour la bonté de nos actions, et particulièrement de celles qui, comme l'entrée dans une charge, ont des conséquences pour le reste de la vie ; c'est que, de cette intention dépend le bien et le mal que vous ferez, non-seulement dans cette œuvre présente, mais

[1] Qui hoc animo pascunt oves Christi, ut suas velint esse, non Christi, se convincuntur amare, non Christum vel gloriandi, vel dominandi, vel acquirendi, cupiditate, non obediendi, et subveniendi, et Deo placendi charitate. S. Aug. tr. CXXIII, *in S. Joan.*

In vestitu ne glorieris unquam, nec in die honoris tui extollaris. *Eccli.* XI.

Non operis ipsius, sed dominationis ac potentiæ desiderium pestilens esse dixi. S. Chrys. III, *de Sacerd.*

[2] Nunc autem exultatis in superbiis vestris, omnis exultatio talis maligna est. S. *Jac.* IV.

encore dans toutes celles qui en dépendent. Car, comme dans une chaîne, le premier anneau entraîne les autres après lui, de même cette première action entraîne les suivantes, et leur communique son venin, si elle est vicieuse. De là vient que Dieu commandait qu'on lui offrît les prémices des fruits et des animaux[1] ; et la maxime des sages est très-véritable, que les fautes que l'on commet au commencement d'une action, quoiqu'elles semblent petites, paraissent grandes à la fin, parce qu'elles croissent et s'étendent toujours avec le temps[2] ; et que plus une œuvre mal commencée a de suite, plus la faute et le désordre augmentent. C'est pour cela que l'Écriture dit qu'il y a des enfants de cent ans[3], parce que, après avoir vécu un si grand âge, faute de droite intention, ils sont encore à commencer, et n'ont rien fait pour le ciel, pas plus que des enfants qui n'ont point de raion. Ce qui est fort déplorable, particulièrement dans les évêques, si cela arrivait, car leurs fonctions étant toutes divines, s'ils s'en acquittent mal, le désordre en est beaucoup plus grand ; et néanmoins il peut se faire que, pour être entrés dans leurs charges avec une mauvaise intention, ils continuent ainsi toute leur vie, et finissent comme ils ont commencé[4]. Quelle perte ! mais quelle honte de n'acquérir que des vices dans un état, qui offre tant de ressources pour la sainteté et la perfection ! A quoi pensait Aaron, lorsqu'au mépris du vrai Dieu, il adora la représentation d'un veau[5], qui ne se repaît que de foin, symbole de l'orgueilleux, qui se repaît de la gloire humaine, que l'Écriture compare à la fleur du foin ?

O pasteur et idole, s'écrie Zacharie[6] ! c'est à vous de vous appliquer ces paroles, car un autre n'oserait le faire par respect pour votre dignité ; mais vous, ne craignez point de vous hu-

[1] Separabitis primitias Domino. Dabitis primitiva Domino. *Num.* XV.

[2] Parvus error in principio magnus in fine. *Ex Arist.* V, *Pol.* IV.

[3] Puer centum annorum morietur. *Isa.* LXV.

[4] Ut omne quod in actione sequitur, eò purum mundumque non exeat, quò hoc ab origine perturbat. S. Greg. I *Mor.* XIX.

[5] *Exod.* XXXII.

[6] O Pastor et idolum derelinquens gregem. *Zach*, XI.

milier, en vous parlant à vous-même, comme à une personne qui se connaît bien, qui n'est pas insensible à la vanité, et qui ne veut point cependant y consentir. Cette vanité est séduisante, et le plus humble et le plus sage, c'est celui qui s'en éloigne le plus. Aussi l'Apôtre n'a pas cru donner une petite louange à Notre-Seigneur, quand il dit qu'il ne s'est point glorifié pour avoir été fait pasteur et évêque de nos âmes, et qu'il n'a pas ambitionné cet état pour en tirer de la gloire et de la vanité. C'est l'exemple que vous vous devez proposer.

DEUXIÈME POINT.

L'ÉVÊQUE NE DOIT POINT AVOIR D'AUTRE INTENTION QUE CELLE DE JÉSUS-CHRIST.

Comme l'évêque représente plus parfaitement que les autres la personne de Jésus-Christ, dans le gouvernement des âmes, de même est-il obligé de représenter plus parfaitement sa vie, ses mœurs, son esprit, ses intentions et ses desseins ; de sorte que Jésus-Christ règne en lui, et gouverne tout son troupeau. Si on lui rend honneur comme à Jésus-Christ même, pourquoi ne s'efforcera-t-il pas d'être comme un autre Jésus-Christ ? Sans doute, on ne l'honorerait pas comme on le fait, si on ne savait qu'il a la puissance et l'autorité de Jésus-Christ entre les mains ; mais il ne doit pas lui suffire d'avoir cette puissance, s'il n'a les vertus et les perfections de son maître, comme il y est obligé. Et partant, que le prélat se persuade premièrement, qu'il n'est obligé à rien moins qu'à devenir une vive image de Jésus-Christ ; je dis vive, c'est-à-dire, intérieure et spirituelle, non pas une image morte comme les statues de marbre ou de bois, qui n'ont ni cœur ni mouvement ; mais une image animée, qui ait les mêmes sentiments, les mêmes affections et intentions que Jésus-Christ, de sorte qu'il puisse dire avec l'Apôtre : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ[1]. Et qu'il ne pense pas que ces paroles soient des paroles en l'air, et qu'elles ne le touchent point ; car si chacun des fidèles est tenu d'imiter le Fils de Dieu, combien plus le pasteur

[1] Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. I *Cor.* IV.

sera-t-il obligé de le faire, lui qui est le père et le maître des fidèles? Qu'il ne s'imagine pas non plus que cela soit si difficile qu'il le juge impossible; car s'il y est obligé en vertu de sa charge, il doit croire que dans son sacre il recevra toutes les grâces nécessaires, non-seulement pour devenir lui-même un autre sauveur, mais encore pour rendre ceux qui lui sont confiés semblables au Sauveur. Car si Dieu a eu soin de le pourvoir dans cet état, des biens temporels et des richesses nécessaires pour soutenir sa dignité, à plus forte raison lui aura-t-il préparé les grâces spirituelles nécessaires pour son salut et pour le salut de ses ouailles[1]. Mais de même que s'il voulait mener une vie de courtisan et paraître avec somptuosité dans le monde, il y aurait danger que les revenus de son évêché ne pussent suffire pour une si grande dépense; de même s'il voulait mener une vie séculière, profane, politique, mondaine, ah! sans doute les grâces de son état ne suffiraient pour le sauver du péril où il se jette, car elles ne lui sont pas données pour cela[2]. Tout au contraire, il y a une grâce particulière qui lui est donnée pour le retirer du grand monde, et le fixer non dans la solitude, mais dans son diocèse et dans son bercail; et s'il le fait, qu'il ne craigne pas que la grâce lui manque pour s'acquitter de son devoir, mais qu'il craigne plutôt de manquer à la grâce.

Au reste, cette pensée doit lui fournir un puissant motif pour se préparer soigneusement à la cérémonie de son sacre, considérant qu'il doit y recevoir autant de grâce qu'il lui en faut pour exercer ses fonctions, avec toute la perfection que demande Jésus-Christ; grâce qui est plus abondante que celle qui est attachée à tout autre état, excepté celui de souverain pontife, parce que, plus un état est élevé dans l'Eglise de Dieu, et plus il demande de grâces, et Dieu ne manque point de les

[1] Noli negligere gratiam, quæ in te est. I *Tim.* IV.
Sufficientia nostra ex Deo est, qui et idoneos nos fecit ministros novi Testamenti. II *Cor.* III.

[2] Labora sicut bonus miles Christi Jesu.
Nemo militans Deo implicat se negotiis secularibus, ut ei placeat cui se probavit. II *Tim.* II.

donner, si on n'y met pas d'obstacle. Mais si la personne s'y dispose de son côté, oh ! c'est alors que Dieu les verse en abondance. De sorte qu'on peut dire en vérité, qu'il n'y a point d'état dans l'Eglise où l'on ait plus de ressources pour devenir véritablement saint, que dans celui des prélats, pourvu qu'on emploie les grâces qu'on reçoit en y entrant[1] ; grâces qui sont si abondantes, que sans faire autre chose que de bien s'acquitter du devoir pastoral, c'est assez pour devenir un grand saint. Ouvrez donc votre cœur à Dieu, dilatez votre âme, et rendez-la capable de tant de dons célestes, que le ciel va bientôt verser sur vous. Ne vous opposez pas à la puissance de Dieu, ne dites point que vous n'en voulez pas tant faire, que vous n'avez pas l'ambition de devenir un saint, et autres semblables discours ; mais venez en esprit de dévotion, dans le recueillement de toutes les puissances de votre âme, avec le dessein de recevoir de Dieu tout ce qu'il lui plaira de vous donner. Et pour vous y mieux disposer, tâchez de pratiquer trois choses en formant votre intention et votre affection sur l'exemple de Jésus-Christ.

La première, de bannir de votre cœur toute intention mauvaise, de gloire, d'honneur, d'ambition, car Jésus n'a pas recherché ces vanités. Je ne cherche point ma gloire, dit-il lui-même[2]. Ce n'est pas à dire qu'elle lui manquât pour cela, ni qu'elle doive vous abandonner, si vous l'imitez dans le mépris de l'honneur ; loin de là, vous aurez tant d'honneur si vous êtes tel que vous devez être, que vous aurez sujet de le craindre plutôt que de le désirer. Ne vous mettez donc pas en peine de l'acquérir, si ce n'est par vos bonnes mœurs, et par des actions dignes de votre condition, et capables de répandre partout l'odeur du nom de Jésus-Christ[3]. Pour les autres moyens humains d'acquérir de la gloire, laissez-les aux mondains, et ne vous en servez point.

[1] Bonum depositum custodi per Spiritum sanctum qui datus est nobis. II *Tim.* I.

[2] Ego non quæro gloriam meam, est qui quærat et judicet. S. *Joan.* VIII.

[3] Ministerium meum honorificabo. *Rom.* XI.

Proposez-vous donc sérieusement de ne consentir jamais à aucune affection déréglée qui déplaise à Dieu, et qui soit contraire aux sentiments de Jésus-Christ, afin que vous soyez comme lui un pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux[1]. Prenez cette résolution de ne recevoir jamais l'honneur qu'on vous rendra, et les autres biens que votre état vous procurera, que pour que Jésus-Christ soit honoré dans votre personne, et afin que vos paroles et vos actions aient plus de poids et d'autorité sur les esprits que vous devez aider et instruire. Que s'il arrive qu'on ne vous rende pas le respect et l'honneur que vous méritez, ou même qu'on vous l'ôte injustement, si vous ne pouvez le recouvrer par des moyens légitimes, sans violence, soyez aussi content que si vous étiez dans l'honneur et dans l'estime. Car le Sauveur du monde et les Apôtres ont été méprisés aussi bien que vous[2]; et ils avaient pour le moins autant de raison de se plaindre que vous; et cependant ils ne l'ont pas fait, sachant bien que dans ces occasions, il fallait acquiescer aux volontés de Dieu, et se contenter de le voir honoré dans leur mépris, aussi bien que dans l'honneur. C'est en cela que vous ferez paraître si vous prenez pour Dieu, et non pour vous, l'honneur qu'on vous rend; car quand on vous l'ôte par la permission divine, et que vous reconnaissez qu'il le veut ainsi, si vous en ressentez de la douleur, c'est la preuve que vous ne le receviez pas purement pour lui, mais que vous y cherchiez votre propre satisfaction; autrement vous seriez également content, qu'il vous l'ôtât ou qu'il vous le donnât, comme les Apôtres qui travaillaient à glorifier Dieu, et dans les opprobres et dans l'honneur[3]. Etes-vous disposé à les imiter? Si vous ne l'êtes pas, craignez que vous ne soyez non plus bien disposé à recevoir maintenant votre sacre.

[1] Pontifex sanctus, innocens, impollutus: segregatus à peccatoribus, excelsior cœlis factus. *Hebr.* VII.

[2] Maledicimur et benedicimus persecutionem patimur et sustinemus; blasphemamur et obsecramus. I *Cor.* IV.

[1] Per gloriam et ignobilitatem, et per infamiam et bonam famam. II *Cor.* VI.

Secondement, il ne suffit pas d'enlever le mal et les mauvaises dispositions de votre cœur, il faut en mettre de bonnes, à savoir : l'intention de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, aux dépens mêmes de votre vie, s'il est nécessaire; car c'est le propre du bon pasteur, dit le Fils de Dieu[1], d'exposer sa vie pour ses brebis, comme il l'a fait lui-même. Et puisque cela est de votre devoir, il doit être aussi dans vos désirs et dans votre intention ; car vous ne devez pas plus borner votre devoir que votre pouvoir. Et comme il ne vous est pas permis d'accepter une partie seulement de la puissance que vous donne votre état, mais qu'il faut la recevoir et la conserver toute entière, de même il n'est pas permis de limiter les fonctions de votre charge, mais il faut étendre plutôt votre intention à tout ce que le Fils de Dieu attend de votre fidélité. Cette disposition, outre qu'elle est nécessaire et puissante, pour rendre l'âme capable de recevoir les grâces de Dieu, est aussi très-méritoire et très-propre pour l'action à laquelle vous vous préparez, car elle contient des actes fort généreux de charité, de zèle, d'humilité et des autres vertus. Efforcez-vous donc de l'avoir, et dès maintenant formez cette intention, afin de la réitérer plus facilement au temps de votre sacre; ou bien implorez le secours du Saint-Esprit, afin qu'il la forme lui-même, reconnaissant avec l'Apôtre, que de vous-même vous ne pouvez former une bonne pensée[2]. Dans cet esprit, tâchez d'exciter en vous un grand désir d'obtenir cette faveur, et de former de bouche et de cœur cette sainte résolution.

En troisième lieu, pour rendre votre intention plus parfaite, considérez, que, quand vous prenez la résolution d'être ce que vous devez être, pour procurer le salut des âmes, vous acceptez en même temps, l'obligation de souffrir en particulier tous les travaux, et toutes les peines nécessaires pour cet effet[3]. Car de dire en général, qu'on est prêt à mourir pour son trou-

[1] Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis. *S. Joan.* x.
[2] II *Cor.* v.
[3] Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, Ministerium tuum imple. II *Tim.* III.

peau, c'est peu de chose, et souvent ce ne sont que des paroles, et un peu de chaleur, qui se refroidit bientôt. Mais descendez au détail, et surtout aux choses qui sont plus ordinaires et attachées à cet état ; comme de secourir les pauvres, et les orphelins, de visiter votre diocèse, de conférer les ordres sacrés, et autres semblables devoirs, qui sont nécessaires, et qu'on ne peut faire sans un grand soin, et sans une grande assiduité. C'est là qu'il faut porter votre cœur, et appliquer vos bonnes résolutions ; car pour mourir et donner sa vie pour ses ouailles, cela est rare en ce temps ; mais pour ces fatigues ordinaires et fréquentes, il faut s'y résoudre aussi efficacement qu'à son devoir, puisqu'elles sont comprises dans les obligations de votre charge [1] ; il faut les embrasser de cœur dans toute leur étendue, comme le Fils de Dieu, lorsqu'il fut consacré pontife dans le sein de la Sainte Vierge. Car à l'instant où il reçut cette onction sacrée, dont parle le Prophète [2], onction qui le consacra évêque des âmes, et l'établit dans l'état où vous allez entrer, il vit ce qu'exigeait l'état de prélat, et de pasteur : les sueurs, les incommodités, les opprobres de sa vie et de sa mort [3] ; et il s'offrit de bon cœur à tout, même au supplice de la croix. Que dites-vous à cela ? êtes-vous prêt à en faire autant ? que craignez-vous ? que doutez-vous ? craignez-vous d'être fait évêque ?... Non, mais vous craignez les travaux ; or, sachez qu'être évêque, c'est être obligé à toutes ces peines. Et si les prélats concevaient bien cette vérité, avant d'être sacrés, peut-être ne s'y présenteraient-ils pas si volontiers. Mais puisque vous êtes si avancé, ayez courage, et mettez votre confiance dans la grâce de Jésus-Christ, qui vous donnera des forces pour surmonter

[1] Corripientes omnem hominem, et docentes omnem hominem in omni sapientia, ut exibeamus omnem hominem perfectum in Christo Jesu, in quo et laboro, certando secundùm operationem ejus quam operatur in me virtutem, II *Coloss.* I.

[2] Unxit te Deus, Deus tuus oleo lætitiæ præ consortibus tuis. *Psalm.* XL, *Hebr.* I,

[3] Ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi : holocautomata pro peccato non tibi placuerunt, tunc dixi : Ecce venio. In capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus voluntatem tuam. *Psal*, XXXIX, *Hebr.* X.

non-seulement les peines, mais encore la crainte des peines et des travaux de votre état.

TROISIEME POINT.

CETTE FIN DOIT ÊTRE LA RÈGLE DE LA VIE DU PRÉLAT.

Si tous les pasteurs de l'Eglise étaient tels, dans le cours de leur vie, qu'ils promettent d'être quand ils entrent dans leur charge, ô quel bonheur, et quelle félicité dans le Christianisme!... Il n'y en a pas un seul qui ne réponde à toutes les demandes qu'on lui fait alors, et qui ne jure qu'il se montrera tel qu'il doit être; mais combien dure cette bonne volonté?... Dieu le sait, et c'est lui qui disait à un évêque, dans l'Apocalypse : Je n'ignore pas les bonnes œuvres que vous avez faites; mais j'ai des reproches à vous faire, parce que vous avez quitté votre première charité [1], afin que tous sussent qu'il ne suffisait pas de prendre de bonnes résolutions, si on ne les mettait à exécution. Quoi qu'il en soit des autres, vous à qui Dieu donne maintenant ces bons désirs, veillez à ce qu'ils persévèrent et se perfectionnent toujours; et qu'on ne vous reproche point comme aux autres, que vous vous êtes relâché [2]. Et parce qu'en ceci consiste tout le devoir de votre charge, et qu'il serait trop long de vous marquer en détail tout ce que vous devez faire; prenez garde en général seulement à trois choses, qui sont comme l'abrégé de votre devoir. La première vous regarde vous-même; la seconde, regarde votre troupeau; la troisième, ceux dont vous vous servez pour le conduire, et qui doivent recevoir de vous la direction.

Pour ce qui vous regarde, persuadez-vous, que cette première charité, dont il est parlé dans l'Apocalyse, c'est celle que vous devez à vous-même, à votre salut et à votre perfection;

[1] Scio opera tua, et laborem, et patientiam tuam. etc.

Sed habeo adversùm te quòd charitatem tuam primam reliquisti. Memor esto, itaque unde excideris, et age pœnitentiam, et prima opera fac. Vide. *Apoc.* II et III.

[2] Hoc præceptum commendo tibi, fili Timothee, secundùm præcedentes in te Prophetias, ut milites in illis bonam militiam, habens fidem et bonam conscientiam, quam quidam repellentes circa fidem naufragaverunt. I *Tim.* I.

pour le reste, vous le devez a votre troupeau, comme l'honneur, les biens, la vie même ; mais pour votre salut, il doit vous être plus cher que celui de toutes vos ouailles ensemble. Vous ne devez pas commettre un péché véniel, pour les sauver, voyez donc s'il est raisonnable de vous perdre en les sauvant, ou plutôt de les perdre par votre mauvais exemple. Au reste, ne pensez pas que votre état, en vous obligeant à vivre au milieu du monde, soit un obstacle à votre perfection ; non, vous y trouvez plutôt un moyen de vous perfectionner, si vous en usez comme il faut. Ne croyez pas non plus avoir satisfait à votre devoir, si vous n'êtes point scandaleux, si vous ne donnez point sujet de parler mal de vous, si vous ne vous éloignez point trop de votre diocèse, si on vous voit au chœur, si vous avez soin de ce qui paraît aux yeux des hommes ; ce n'est là qu'une partie de votre devoir. Il faut en outre que vous soyez éminent en vertu, et que votre sainteté ne soit pas commune, mais qu'elle revienne à votre état, qui est si éminent devant les hommes et devant Dieu.

Considérez un peu tant de saints religieux de tous les ordres, et de tout sexe, tant d'âmes parfaites, que Dieu conduit par des voies fort élevées ; vous devez être plus parfait que cela. Vous devez avoir plus d'humilité, plus de patience, plus de mépris, des richesses, et des plaisirs, en un mot, des vertus plus solides et plus nobles, parce que votre état est plus parfait. Aussi est-ce à un évêque que l'on reproche dans l'Écriture ; qu'il a trop peu de vertu et que ses œuvres ne sont pas pleines [1]. Ce n'est pas que vous deviez faire ce que font les religieux selon leur état, mais seulement ce que le vôtre demande, et si vous le faites, soyez assuré que vous aurez plus d'humilité qu'eux, plus de dévotion et plus de sainteté [2]. Et c'est à quoi la grâce de votre vocation vous appelle, et vous porte ; c'est ce que vous devez vous proposer

[1] Non invenio opera tua plena coram Deo meo. Modicam habes virtutem. *Apoc.* III.

[2] Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate, etc. Hæc meditare, in his esto, ut profectus tuus manifestus sit omnibus, attende tibi et doctrinæ insta in illis. Hoc enim faciens et teipsum salvum facies, et eos qui te audiunt. I *Tim.* IV.

maintenant et exécuter pendant votre vie. Ne vous étonnez pas si votre état vous oblige à être plus parfait même que les religieux, puisqu'il est plus parfait; et cela ne doit pas vous décourager, puisque vous avez la grâce pour le faire. Saint Charles Borromée, le cardinal Bellarmin, l'évêque si admirable de Genève, saint François de Sales et tant d'autres, l'ont fait par la grâce de Dieu; et pourquoi ne le feriez-vous pas aussi bien qu'eux? S'il s'agissait de devenir riche, grand, puissant et célèbre comme eux, dans la mémoire des hommes, vous n'y auriez que trop d'inclination, et vous ne pourriez pas vous promettre d'y arriver; mais vous pouvez être parfait comme eux dans votre état; puisque les grâces, et les moyens vous sont offerts; pourquoi ne le seriez-vous pas?... Pressez-vous là-dessus de répondre; si vous voulez dire vrai, la réponse sera, que vous ne voulez pas en prendre la peine, mais pourrez-vous entendre cette réponse, sans que votre zèle s'anime?

En second lieu, pour ce qui regarde votre troupeau, vous devez avoir soin de le nourrir. Saint Pierre reçut ce commandement par trois fois [1], pour vous apprendre que vous devez le faire de cœur, de bouche, et d'effet : de cœur, en l'aimant; de bouche, en priant, en prêchnnt, en consolant, et en remplissant les autres fonctions de la parole à l'égard des hérétiques, des libertins, des pécheurs; d'effet, en assistant les pauvres, en reconciliant les ennemis, en apaisant les différends, en visitant les malades, les prisonniers, les hôpitanx, en un mot, en remplissant tous ces devoirs qui vous sont rappelés par saint Grégoire dans son Pastoral, par saint Bernard, dans son livre de la Considération, qu'il écrit au Pape Eugène, et dans la vie des saints Prélats. Pourvu que la charité ne manque point, les occasions ne vous feront point défaut pour l'exercer. Si la multitude des choses que vous avez à faire, vous effraie, ne perdez pas pour cela le désir de les accomplir; mais commencez au plus tôt, et sachez qu'une des premières fautes que vous puissiez commettre, c'est de différer l'exécution de vos bons désirs, sous

[1] S. *Joan.* II.

prétexte des occupations et des affaires qui vous en empêchent. Vous aurez toujours des excuses à alléguer, si vous voulez écouter la nature, car elle a coutume de se couvrir de semblables prétextes, et quand la conscience vous accusera de lâcheté, elle vous représentera aussitôt, que vous ne manquez pas de bonne volonté, mais que les affaires vous accablent [1]. C'est une pure illusion pensez-y maintenant, et croyez que cette volonté n'est pas bonne, et que ce désir n'est pas sincère et véritable; autrement vous trouverez le moyen de l'exécuter, sinon maintenant, du moins au plus tôt; que si vous ne voulez pas au premier loisir, vous aurez encore moins de volonté ensuite, parce que la grâce méprisée, et non mise en œuvre, se flétrit et perd sa force. Il n'en est pas des grâces comme des autres choses, qui s'usent par l'exercice; les grâces se perdent quand on n'en use pas, et elles se multiplient par l'usage qu'on en fait [2]. Dites donc : ô mon Dieu! puisqu'il vous plaît de me faire la grâce de pouvoir exercer ma charge, donnez-moi la volonté de commencer.

Enfin, pour ce qui regarde ceux que vous employez à la conduite des âmes, et dont vous vous servez dans votre charge, comme sont vos grands vicaires, les officiaux, les prédicateurs, les curés, les confesseurs, vous devez veiller à ce qu'ils soient en état d'exercer leurs fonctions, et qu'ils aient les qualités requises. Voici les trois principales : Une bonne et sainte doctrine, l'intégrité de mœurs, et une vie si exemplaire qu'il n'y ait rien à reprendre. Toutes choses égales, vous devez choisir les plus vertueux; mais la vertu seule ne suffit pas, il faut encore la science. Pour gouverner les âmes, ce n'est pas

[1] Propter quam causam admoneo te ut ressuscites gratiam Dei, quæ est in te per impositionem manuum mearum. Non enim dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis, et sobrietatis. Noli itaque erubescere testimonium Domini nostri, neque me vinctum ejus : sed collabora Evangelio secundùm virtutem Dei, qui nos liberavit et vocavit vocatione sua sancta, non secundùm opera nostra, sed secundùm propositum suum, et gratiam quæ data est nobis in Christo Jesu. II *Tim.* I.

[2] Tu ergo, fili mi, confortare in gratia quæ est in Christo Jesu, et quæ audisti à me per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus, qui idonei erunt et alios docere. II *Tim.* II.

assez d'être savant et vertueux, il faut en outre posséder les autres talents, comme celui de la prédication, et ceux qui sont requis pour instruire le peuple et le conduire, soit que ces talents viennent de la grâce ou qu'ils soient naturels. Si vous n'y veillez avec soin, vous y serez souvent trompé, parce que plusieurs s'efforcent de parvenir en employant le crédit de leurs amis, ou d'autres moyens semblables, sans considérer s'ils sont aptes à remplir le poste qu'ils ambitionnent. Ce n'est pas assez qu'ils soient d'une science et d'une vertu médiocre; il faut, dit l'Apôtre à Timothée, que vous et vos semblables, soyez des ouvriers sans reproche, à la hauteur de votre mission, qui connaissent l'art de guérir les âmes, de traiter et de distribuer la parole de Dieu comme il faut[1]. Car, quel est celui qui voudrait se mettre entre les mains d'un médecin ignorant? Et si on a tant de prévoyance pour le corps, que doit-on faire pour l'âme? Or, toutes les âmes de votre peuple vous sont confiées, vous en rendrez compte. Lisez les plaintes que Dieu fait dans Ezéchiel chapitre XXXIV, et persuadez-vous qu'elles s'adressent à vous; ou pour le moins qu'elles sont écrites pour vous avertir de vous tenir dans votre devoir, et pour vous instruire par l'exemple d'autrui. Oh! que vous êtes heureux, si vous êtes tel aujourd'hui que Jésus-Christ a dessein de vous faire; plus heureux, si vous persévérez toute votre vie, si vous demeurez tel que vous êtes aujourd'hui; mais très-heureux, si vous vous efforcez de rendre les autres tels que vous désirez être. Que le Dieu de paix, dit saint Paul, qui a ressuscité d'entre les morts Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui par le sang du Testament éternel est devenu le grand pasteur des brebis, vous rende vous et votre troupeau disposés à toute bonne œuvre, afin que vous fassiez sa volonté, lui-même opérant en vous ce qui lui est agréable, par le moyen de Jésus-Christ, à qui soit honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il[2].

[1] Sollicitè cura te ipsum probabilem exhibere Deo, operarium inconfusibilem, rectè tractantem verbum veritatis. Profana autem et vaniloquia devita : multùm enim proficiunt ad impietatem : et sermo eorum ut cancer serpit : ex quibus est Hymeneus et Philetus, etc. II *Tim.* II,

[2] Deus pacis qui eduxit de mortuis Pastorem magnum ovium in Sanguine

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Un évêque se disposant à son sacre, doit surtout veiller sur ses intentions.

Si la bonne intention fut jamais nécessaire, elle l'est surtout à un évêque, au jour de son sacre, parce que, s'il importe à toute personne d'être vertueuse, et d'avoir pour cela une intention droite dans ce qu'elle entreprend de grand, il importe plus encore, qu'un évêque soit bon, et que la fin qu'il se propose en entrant dans l'épiscopat, soit sainte et pure. Car c'est une grande entreprise, que d'être évêque, et tout dépend de l'intention que l'on a en vue quand on entre dans ce saint état. Le premier et le plus grand évêque, n'est pas celui qui occupe le premier siége épiscopal, ou celui qui est à la tête du plus vaste diocèse, mais celui qui ne veut être évêque, que comme il est permis de le vouloir.

DEUXIÈME POINT.

Il ne doit point avoir d'autres intentions que celles de Jésus-Christ.

Comme il n'y a jamais eu de pontife plus excellent que Jésus-Christ, aussi n'y a-t-il point de meilleure intention que celle qu'il a eue, et c'est celle que vous devez prendre aujourd'hui. C'est de ne pas prétendre vous agrandir dans le monde, c'est de ne point chercher vos propres intérêts, comme Jésus ne s'est point recherché lui-même ; c'est de ne chercher que la gloire de Dieu, et le salut des âmes qui vous seront confiées, c'est de ne vouloir rien épargner pour cela, pas même votre propre vie, à l'exemple de ce bon Pasteur qui est mort pour ses brebis. Quand il fut sacré pontife, et qu'il connut qu'il ne l'était que pour souffrir pendant sa vie, et pour mourir sur une croix : Je le veux, dit-il aussitôt, et je ne veux avoir un corps et une âme que pour livrer ce corps sur la croix, et rendre l'âme pour le salut des hommes. C'est là être pontife et l'intention qui est requise au jour de son sacre, c'est de vouloir être ce qu'on doit être, après qu'on est sacré évêque, et de vouloir souffrir tout qu'il faut souffrir pour être réellement dans son devoir, Mon âme, si le mot de souffrir nous effraie, le mot d'évêque doit nous effrayer davan-

Testamenti æterni, Dominum nostrum Jesum Christum, aptet vos in omni bono, ut faciatis ejus voluntatem ; faciens vobis quod placeat coram se per Jesum Christum, cui est gloria in sæcula sæculorum. Amen. *Hebr.* XIII.

tage encore; mais bon courage, c'est avec cette frayeur qu'il y faut aller, et si nous voulons recevoir tout ce que Dieu veut nous donner, nous agirons et nous souffrirons avec contentement.

TROISIÈME POINT.

Ses intentions lui doivent servir de règle pour le reste de sa vie.

Quelle bénédiction, et quel bonheur pour un évêque, de vouloir être tel le jour de son sacre, qu'il doit être toute sa vie, mais quelle plus grande bénédiction s'il est toute sa vie ce qu'il a résolu d'être au jour de son sacre. Oh! quelle vie! quelles vertus!... Il n'y a pas d'état religieux, quelque réformé qu'il soit, qui l'égale en perfection ! il en est qui se contentent d'être saints, sans être évêques, d'autres veulent bien être évêques sans être saints, mais la perfection c'est d'être évêque et saint tout ensemble. Veillez sur vous-même comme le ferait un bon religieux, pour être parfait dans votre état, comme le religieux l'est dans le sien. Aimez votre troupeau comme votre propre vie, n'établissez personne pour vous aider dans votre charge, qui ne puisse s'en acquitter comme vous le feriez vous-même, et vous voilà un saint. Ne dites pas qu'il est plus facile de le dire que de le faire; car vous avez toutes les grâces nécessaires, et jamais Dieu ne vous reprocherait de n'être pas ce qu'il veut que vous soyez, s'il ne vous avait offert des moyens assez puissants pour le devenir. Dites donc pour conclusion : Allons, mon âme, allons recevoir toutes ces grandes grâces, et employons-les si fidèlement, que nous ne puissions jamais recevoir aucun reproche de celui qui nous les donne.

SIXIÈME MÉDITATION.

POUR LE JOUR QU'ON REÇOIT LES SAINTS ORDRES.

Que les prêtres qui s'approchent du Seigneur, se sanctifient, de peur qu'il ne les châtie [1].

Le Sujet tiré de ces paroles, sera d'apprendre comment ceux qui reçoivent les ordres, s'approchent de Notre-Seigneur, comment ils doivent se sanctifier, et de quelles peines sont menacés ceux qui ne le font pas.

La Fin principale est de se sanctifier, premièrement par le respect pour la majesté de Dieu dont on s'approche; secondement, par crainte du châtiment.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment ceux qui reçoivent les ordres, s'approchent de Notre-Seigneur.

2° Comment ils doivent de là, prendre occasion de se sanctifier.

3° Comment ils sont châtiés, s'ils ne le font.

PREMIER POINT.

COMMENT CEUX QUI REÇOIVENT TES ORDRES, S'APPROCHENT DE NOTRE-SEIGNEUR.

Ces paroles de la sainte Ecriture regardent, il est vrai, ceux qui sont déjà prêtres, et, par conséquent, ceux qui s'approchent effectivement des autels pour servir la divine majesté; toutefois, on peut fort bien les appliquer à ceux qui aspirent à cet état, et qui se disposent à y entrer comme le font ceux qui reçoivent les ordres sacrés; car ces ordres sont comme des degrés divers pour arriver à ce saint état. Oh! qu'il est doux pour celui qui y est appelé de s'approcher ainsi de Dieu! Quel honneur pour celui qui s'en approche dignement! Mais quels châtiments attendent ceux qui le font sans les dispositions requises...

Or, pour entendre ce que c'est que s'approcher de notre

[1] Sacerdotes qui accedunt ad Dominum, sanctificentur, ne percutiat eos. *Exod.* XIX.

Dieu, on peut remarquer qu'on s'en approche de trois manières dans la réception des ordres. La première, par la consécration qui a lieu quand on ordonne un prêtre [1]; car l'ordre est une chose sacrée, et la personne qu'on ordonne est consacrée par cette action; elle devient une chose sainte [2] comme le calice qui est sanctifié par la consécration; et si l'autel, le temple et les autres objets destinés au service de Dieu sont regardés comme saints, il en est de même, à plus forte raison, du prêtre, qui est plus capable de sainteté que ces choses inanimées. Donc, comme l'on dit qu'une chose est consacrée à Dieu lorsque, de profane qu'elle était, et destinée à des usages profanes, elle est appliquée et dévouée au culte de Dieu, sans qu'elle puisse désormais être employée a d'autres services; de même, lorsqu'elle est ainsi consacrée, on peut dire qu'elle s'approche de Dieu; car plus une créature, et surtout si c'est une créature raisonnable, s'éloigne de toutes choses, plus elle approche de Dieu, puisque ce qui nous sépare de lui, c'est l'attachement aux créatures. Quand ce lien est rompu, alors on est plus près de Dieu, et plus loin de la créature; et plus ce lien est parfaitement rompu, plus on s'approche de Dieu noblement et excellemment [3]. Or le prêtre, ou celui qui doit l'être par cette espèce de consécration, se sépare tellement de tout ce qui est profane, qu'il est mis au au rang des choses qui appartiennent à Dieu; de profane, il devient sacré; de laïc, clerc; de libre qu'il était, lié et obligé; d'esclave du monde, ministre de Jésus-Christ. Il ne lui est plus permis de vaquer aux affaires séculières, comme auparavant, ni de trafiquer comme les marchands, ni de porter les armes comme les soldats, ni de s'engager dans les liens du mariage; mais il est obligé de vaquer uniquement au culte de Dieu, à son salut et à celui des autres [4]. N'est-ce pas là s'approcher de

[1] Cunctorum consecrabis manus, sanctificabisque illos, ut Sacerdotio fungantur mihi. *Exod.* XXVIII.

[2] Sanctum Domino vocabitur. *Exod.* XIII; *S. Luc.* II.

[3] Accedamus cum vero corde in plenitudine fidei, aspersi corda à conscientia mala, et abluti corpus aqua munda. *Hebr.* X,

[4] Pactum salis est sempiternum coram Domino, tibi ac filiis tuis. Dixitque

Dieu, et d'une manière noble et excellente, puisqu'elle se fait publiquement en habit de clerc, par un vœu solennel de chasteté, comme pour renoncer au monde, aux plaisirs, et à tout ce qui peut nous séparer de Dieu ?... C'est entrer dans sa maison, et lui appartenir d'une manière plus particulière que les choses, mêmes sacrées, qui servent au culte divin.... Ce qui est si vrai que, comme il n'est pas permis de toucher les choses sacrées avec des mains profanes, de même il n'est pas permis de maltraiter les prêtres. Ne touchez pas mes Christs, dit le Seigneur [1], c'est-à-dire ceux qui me sont consacrés par l'onction sainte. Et pourquoi ? Parce que celui qui les touche me touche à la prunelle de l'œil. Peut-on s'approcher plus près de Dieu que cela ? N'est-ce pas le toucher de près que d'être son héritage, et même une partie de lui-même, pour ainsi dire, et une partie aussi chère et aussi délicate que la prunelle de l'œil? Oh ! le grand honneur ! Oh ! la grande noblesse, si elle était bien comprise !...

De plus, on s'approche de Dieu d'une seconde manière, et celle-ci est plus excellente que la première. On s'en approche en partageant les travaux, et en remplissant le ministère même de Jésus-Christ; car on peut dire que les prêtres sont les compagnons de charge de Jésus-Christ, et comme ses confrères [2]; et on donne ce nom à tous ceux qui appartiennent à un même corps, à une même communauté, comme les prêtres et les évêques, les conseillers d'un même parlement, et en un mot à ceux qui exercent la même profession. C'est de là qu'on dit que ceux qui sont reçus dans une même compagnie sont plus unis, plus liés ensemble, et se touchent de plus près. Nous pouvons donc dire que les prêtres s'approchent de Jésus-Christ, parce qu'étant lui-même une personne consacrée à Dieu par état, et eux l'étant comme lui, ils sont d'une même profession, et dans un même état [3]. Ce mot est remarquable, car autre

Dominus ad Aaron, in terra eorum nihil possidebitis, nec habebitis partem inter eos, ego pars et hereditas tua in medio filiorum Israël. *Num.* XVIII.

[1] Nolite tangere Christos meos. *Psalm.* CIV.

[2] Sempiternum habet sacerdotium. *Hebr.* VII.

[3] *Vid. S. Maxim. Chysop. abbat, Mystag.* Lib. I c. XIX.
Ubi Christum Dominum minorum etiam ordinum functiones obiisse refert.

chose est d'être consacré à Dieu simplement, et autre chose de l'être par état, parce que l'état suppose la stabilité ; il est une profession stable, arrêtée, qui lie et oblige tellement la personne qu'elle ne peut en sortir. Le prêtre étant donc consacré à Dieu par état, il est lié à Dieu plus étroitement et plus inviolablement, que ceux qui entrent dans quelque état civil et politique, ne sont liés à leurs charges ; car ces liens peuvent être rompus, tandis que ceux du prêtre ne sauraient l'être ; par conséquent, si ceux qui appartiennent à un même corps et à une même profession sont unis ensemble étroitement, les diacres et les prêtres doivent l'être encore plus entre eux, et par suite avec Notre-Seigneur, puisqu'il est de la même profession. Aussi ils portent son nom et sont appelés, non-seulement chrétiens, mais Christs comme lui[1], parce qu'ils ont reçu l'onction du sacerdoce, et qu'ils le touchent de plus près, comme nous l'avons dit. Oh ! si vous conceviez bien l'honneur que vous allez recevoir !... Oui, vous allez devenir un autre Christ...

Enfin, ils s'approchent de Dieu d'une manière encore plus sainte, par affinité, par ressemblance intérieure, par grâce et par vertu, ce qui les rend semblables aux anges et à Dieu même. Car au service de Dieu, les noms qu'on impose, ne sont point des noms sans effet ; si quelqu'un est consacré et oint, s'il porte pour ce sujet le nom de Christ, il obtient en même temps l'effet qui est caché sous ce nom. De là vient que l'ordre est un sacrement, c'est-à-dire le signe visible d'une chose invisible[2]. Donc comme le prêtre est oint en effet au dehors avec le saint chrême, de même il reçoit au dedans l'onction spirituelle de la grâce et des vertus représentées par ces symboles. Or, ces grâces et ces vertus sont comme les traits d'une nouvelle et particulière ressemblance avec Jésus-Christ, qui a été oint dans son âme comme eux, quoique d'une manière plus divine. Ainsi on peut dire qu'ils approchent de lui, comme nous disons d'un fils qu'il ressemble à son père, qu'il reproduit les traits de son vi-

[1] De genere sacerdotum Christorum. II *Macchah.* II.
[2] *Trid.* sess. XXIII, cap. III.

sage. De la même manière, si nous voyions l'âme de Jésus-Christ et celle des prêtres, nous dirions qu'ils lui ressemblent en grâces et en vertus, qui sont comme les traits et les linéaments du visage de l'âme, parce qu'elles lui donnent sa beauté et la rendent reconnaissable. Car quoique tous les hommes portent l'image de Dieu, néanmoins un chrétien lui ressemble davantage qu'un païen, un homme vertueux lui ressemble plus que le méchant, celui qui est en grâce plus que celui qui n'y est pas, et le prêtre, qui est consacré à Dieu, d'une manière plus expressive encore, parce que, outre la grâce sanctifiante, il a certaines vertus particulières qui lui donnent des traits d'une plus parfaite ressemblance. Aussi la marque et le caractère qu'ils reçoivent sont-ils comme une image et un signe ineffaçable qui les rend reconnaissables, quand même ils seraient tombés dans l'infidélité et dans l'apostasie ; ils le portent même dans les enfers[1]. Oh ! mon âme, tu vas recevoir une marque indélébile, par laquelle Jésus-Chrits te reçoit à son service, une marque ineffaçable de son amour et de sa protection, une marque de sa ressemblance. Mais hélas ! prends garde que ce ne soit une marque éternelle de ton infidélité et de ton ingratitude, si tu ne réponds pas à la grâce et à l'excellence de ton état.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT CEUX QUI APPROCHENT AINSI DE NOTRE-SEIGNEUR, DOIVENT DE LA PRENDRE OCCASION DE SE SANCTIFIER.

Qu'ils se sanctifient, dit Dieu, à ceux qui s'approchent de lui. Sans doute il est bien juste qu'ils se santifient, puisqu'ils s'approchent si près de Dieu, en recevant les ordres. Il faut se sanctifier, ou avant de recevoir les ordres, ou lorsqu'on les reçoit, ou après les avoir reçus.

Premièrement, avant de s'en approcher, ils doivent purifier leur conscience, et se mettre dans la grâce de Dieu, sous peine de péché mortel ; c'est de là que vient cette sainte et louable coutume de préparer auparavant les ordinands dans

[1] Charactere imprimitur qui nec deleri nec auferri potest. Ibid. VI, 4.

la retraite, par de saints exercices de piété et des instructions appropriées. Faites donc réflexion sur vous-même, vous qui y êtes intéressé : Etes-vous saint comme vous devez l'être?... N'examinez pas seulement si vous vous êtes retiré auparavant quelque temps, pour vous y disposer, cela est bon; mais examinez si vous êtes en état de grâce, et parce que c'est le moins que vous devez faire, puisque c'est une disposition nécessaire à tous, voyez si vous avez les autres vertus qui perfectionnent la sainteté, comme l'humilité, la patience, la douceur et la dévotion; comment, en effet, seriez-vous saint, si vous êtes orgueilleux et attaché à la terre?... Il faut que vous quittiez toutes ces affections désordonnées, et que vous ayez les vertus contraires, pour le moins en désir[1]; autrement vous n'êtes pas tel qu'il faut, et même vous êtes en danger de n'être pas dans la grâce, ou de ne pas la conserver longtemps, car, il est difficile de bannir le péché mortel de l'âme, si on n'en bannit les affections déréglées. Ne vous flattez point dans vos confessions, car, elles sont nulles si vous manquez de contrition, ou au moins si vous n'avez pas l'attrition, et il est impossible d'avoir ni l'une ni l'autre, sans quitter l'amour et l'attachement au péché[2]. Or, ne croyez pas aisément que vous ayez quitté l'amour du péché, tant que vous retenez l'amour déréglé de ce qui vous porte au péché, comme sont les biens, les honneurs, et les plaisirs, car, c'est ce dépouillement entier, qui rend la contrition parfaite, et nous donne quelque assurance de la santification de nos âmes. Vous ne l'ignorez pas, vous l'enseignez aux autres; mais autre chose est de l'enseigner, autre chose de le pratiquer, et de se l'appliquer à soi-même. C'est ce que vous devez faire à cette heure, et voir si vous n'êtes point en danger de recevoir le sacrement en état de péché.

Secondement, dans la réception actuelle des ordres, il y a une sanctification active et passive. La sanctification passive

[1] Mundemus nos ab omni inquinamento carnis et spiritûs, perficientes sanctificationem in timore Dei. II *Cor.* VII.

[2] Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ, fugientes ejus quæ in mundo est concupiscentiæ corruptionem. II *Pet.* III.

consiste dans la nouvelle grâce qu'on reçoit en vertu du sacrement, *ex opere operato*. La sanctification active dépend de la disposition, et des bonnes œuvres de celui qui s'en approche, et qui se donne franchement à Dieu de tout cœur, avec piété, dévotion, et charité, qui renonce au monde et à la chair, qui fait vœu de chasteté parfaite. Il n'y a point de doute que ces actes de vertu ne le sanctifient, et ne le consacrent d'une manière excellente, aussi bien que l'évêque le consacre par le moyen du sacrement; et de cette double consécration, résulte une sainteté plus excellente[1]. Car, si chacune est capable de le sanctifier, si elles sont réunies, elles le sanctifieront bien davantage; puisque les sacrements conférant la grâce selon la disposition de ceux qui les reçoivent, il peut se faire qu'un seul apportant cette sanctification active, reçoive plus de grâces par le moyen du sacrement, que cent autres tous ensemble, qui ne seront pas ainsi disposés[2]. Or, quoique les autres actes de vertus concourent à nous disposer, néanmoins, ce que vous pouvez faire de mieux, et de plus agréable à Dieu, c'est de vous consacrer totalement à lui, selon l'intention de l'Eglise, et de vous donner tout entier à celui, qui s'est donné sans réserve pour vous. Préparez-vous donc de la sorte, et ne craignez point de vous donner à Jésus-Christ; vous n'y perdrez rien, jamais vous ne serez plus riche, que quand vous lui aurez tout donné; car c'est plus, en quelque sorte, de lui donner que de recevoir.

Enfin, la sanctification est réquise après la réception des ordres encore plus qu'auparavant, à raison du caractère qui vous rend semblable à Jésus-Christ, et qui demande de vous que vous le conserviez avec honneur, ne faisant rien d'indigne de la dignité qu'il vous confère, car, bien que ce caractère ne s'efface pas par le péché, cependant il en est deshonoré, le Saint-Esprit est contristé, comme nous le dit saint Paul, par ces paroles : N'attristez pas le Saint-Esprit, au nom et par la

[1] Sacerdotes tui induantur justitiam, et sancti tui exultent. *Psal.* CXXXI.

[2] Qui timent Dominum, præparabunt corda sua : et in conspectu illius sanctificabunt animas suas. *Eccli.* II.

vertu duquel, vous avez été consacré et marqué pour appartenir à Jésus-Christ[1]. Ajoutez à cela, que c'est une grande ingratitude de retourner au péché, après une si grande grâce. De plus, ayant à réciter vos heures tous les jours, et à rendre d'autres services à Dieu dans l'Eglise, vous en perdriez tout le mérite, si vous étiez en état de péché.

Et même, étant obligé de prêcher, de baptiser, d'administrer les sacrements, si vous remplissiez ces fonctions sacrées en péché mortel, vous feriez un nouveau péché, au lieu de mériter. Comme vous devez toujours vous tenir prêt pour exercer ces fonctions, vous devez être toujours en état de les exercer. Et quand vous ne considéreriez que vous êtes consacré par l'état, c'est-à-dire, pour toujours à Dieu, ces mots d'état et de consécration obligent tellement à être saint, que si l'on n'est en état de sainteté, l'on n'est pas dans l'état où doit être une personne consacrée à Dieu. C'est ainsi que Jésus-Christ qui est votre modèle, a été saint, c'est ainsi qu'il veut que tous ses ministres le soient; vous serez saints, dit-il, parce que je le suis[2].

Mais parce qu'entre tous les vices, qui répugnent à la sainteté que demande votre état, l'impureté lui est particulièrement contraire; appliquez-vous spécialement à acquérir la vertu qui lui est opposée, et dont vous avez fait un vœu, qui ne vous oblige pas moins que les religieux. De sorte que, tout péché en cette matière, quand même ce ne serait qu'un péché de pensée, est doublement péché, et un péché beaucoup plus grave, parce qu'il est contre la vertu de chasteté et contre la vertu de religion ; et il est nécessaire de l'expliquer en confession, afin que le confesseur augmente la pénitence et le remède. Prenez garde à cet avis, sachez que vous avez un Dieu saint et jaloux de votre sainteté; car, comme dit l'Apôtre, il ne vous a pas appelé à son service pour y vivre dans l'impureté, mais dans la sain-

[1] Nolite contristare Spiritum sanctum, in quo signati estis in diem redemptionis. *Ephes.* IV.

[2] Sancti eritis, quia ego sanctus sum. *Levit.* II.

teté[1]; et si vous y manquez, votre malice est d'autant plus criminelle, que vous avez plus de grâce pour vaincre les tentations. Quoi? vous avez Jésus-Christ avec vous, et vous vous laissez vaincre?... Ah! quelle impiété! C'est être contre lui que de n'être pas avec lui, dans ces occasions où il ne manque jamais de nous fortifier.

TROISIÈME POINT.

COMMENT CEUX QUI SONT CONSACRÉS, SONT CHATIÉS S'ILS NE SONT PAS SAINTS.

De peur que le Seigneur ne les frappe. Il ne manque pas de motifs plus doux et plus nobles, pour vous porter à la sainteté, sans invoquer celui de la crainte et de la terreur ; mais ce Dieu si bon désire tellement que vous soyez saint, qu'il emploie pour cela toutes sortes de moyens. Il se sert de celui-ci entre autres, parce que, comme vous approchez si près de lui, et que vous en recevez tant de faveurs, et tant de témoignages de bonté, il pourrait arriver que cette familiarité engendrât le mépris, et vous enlevât le respect et la crainte.... Voilà pourquoi il vous avertit sérieusement de ne pas présumer de vous-même; il veut que vous sachiez, que si vous ne vous rendez digne de ses faveurs, vous éprouverez sa rigueur, et que méprisant ses grâces, vous ne pouvez qu'attendre un rude châtiment[2]. Mais ce qui l'oblige davantage à vous menacer, c'est la peur qu'il a, s'il faut ainsi parler, d'en venir aux effets. Car, bien qu'il aime les hommes, à ce point qu'il ne les châtie jamais qu'à regret, cependant il ressent bien plus vivement cette douleur, quand il est contraint d'étendre la main de sa justice sur des personnes qui lui sont consacrées; voilà pourquoi il les avertit, de ne point attirer sur leurs têtes, les peines qu'il ne leur fait souffrir qu'à contre cœur; ces peines étant bien plus rigoureuses que les châtiments qu'il inflige aux autres, parce que leurs péchés sont plus graves.

[1] Non enim vocavit nos Deus in immunditiam, sed in sanctificationem. Itaque qui hæc spernit, non hominem spernit, sed Deum, qui etiam dedit Spiritum suum Sanctum in nobis. I *Thess.* IV.

[2] Scientes ergo timorem Domini, hominibus suademus. II *Cor.* V.

Mais quelles sont ces peines extraordinaires, par lesquelles Dieu punit, quoique non pas toujours d'une manière visible, les fautes que ces personnes peuvent commettre? Dans l'ancienne loi, les prêtres étaient si sévèrement punis, qu'on les faisait mourir pour la moindre faute qu'ils faisaient dans leur charge; on peut le voir dans la personne d'Oza[1], et des enfants d'Aaron[2], qui furent punis sévèrement pour de légères fautes. Maintenant, quoique les péchés soient plus considérables, on ne voit rien de semblable; mais ne croyez pas pour cela que le péché reste impuni. Méditez à ce sujet cette parole de saint Augustin : Si, dit-il, après le péché commis, le pécheur perdait les yeux du corps au moment qu'il s'en rend coupable, on regarderait cela comme un grand châtiment; et voilà qu'il perd les yeux de l'âme, et on croit que Dieu lui pardonne sa faute[3]? Non, non, celui-là n'est pas impuni mais très-rigoureusement châtié, qui est puni dans son âme. Or, voilà la peine ordinaire des prêtres; ils perdent par le péché les yeux de l'âme, et deviennent si libres et si licencieux, qu'ils n'ont plus de lumière pour reconnaître ni leur crime, ni les peines dont ils sont menacés, ni les maux dont ils sont cause, ni le tort qu'ils font à leur état, par leurs mauvais exemples, ni le mépris qu'ils encourent et qu'ils sont contraints de souffrir dans le monde. Nulle personne, en effet, n'est plus vile et plus méprisée qu'un mauvais prêtre, et néanmoins il n'y a point de condition qu'on doive autant respecter; mais ils sont si stupides, que quoiqu'on leur représente leur misérable état, ils ne le peuvent voir; ils sont aveugles et conducteurs d'aveugles, il faut les laisser, disait Notre-Seigneur[4]. Et puis vous croirez que Dieu dissimule leur péché? Loin de là, il n'y a point de châtiment si terrible dans l'Eglise, que de voir des ecclésiastiques dans un aveuglement si grand, au milieu de leurs vices, qu'ils ne peuvent se persua-

[1] II *Reg.* VI.

[2] *Levit.* X.

[3] Oculum cordis amisit, et ei pepercisse putatur Deus? S. Aug. *in Psalm.* XCVII.

[4] S. *Matth.* XV

der, qu'ils doivent ou qu'ils puissent vivre autrement. De manière qu'il est bien plus aisé de convertir un pécheur abandonné, quel qu'il soit, qu'un prêtre de mauvaise vie[1]; quoique d'ailleurs il connaisse mieux son devoir, qu'il y soit plus obligé et qu'il puisse mieux le remplir. C'est une peine, c'est un châtiment de Dieu; ce qui est si vrai, qu'il n'est pas nécessaire de le prouver plus longuement, *mais bien de le pleurer*, comme dit Bellarmin (*lib. de gemitu Columbæ*).

Vous n'en êtes pas là, Dieu merci; vous êtes encore dans une entière et parfaite santé spirituelle; louez-en la divine bonté, et tirez profit du malheur des autres qui sont abandonnés. Prenez garde, qu'en les voyant vivre dans la licence, vous croyiez qu'il vous soit permis de vivre comme eux. Ne jugez personne en particulier, laissez vivre les autres comme ils l'entendent, sans vous mêler de ce qui ne vous regarde point; et si Dieu vous fait plus de grâce qu'à eux, employez-la à prier pour eux, plutôt qu'à examiner et à critiquer leur vie.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment ceux qui reçoivent les ordres s'approchent de Notre-Seigneur.

Ce ne sont pas seulement les prêtres qui approchent de Notre-Seigneur, quand ils approchent de ses autels, mais ce sont ceux qu'on prend et qu'on consacre pour être prêtres un jour. En attendant, ils s'approchent de lui par la consécration de leur personne, qui lui est dédiée et dévouée; ils s'en approchent par la conformité d'office et d'état qu'ils ont avec lui, et par l'identité de nom qu'ils méritent de porter, étant devenus des Christs comme lui. Enfin, ils en approchent par la ressemblance des vertus et des grâces, et emportent imprimé dans leur âme, un caractère qui ne s'effacera jamais. C'est pour toujours, mon âme, qu'on se souviendra de ce jour; car c'est toute l'éternité qu'on verra, que tu as reçu la marque de ceux qui sont consacrés au service de Dieu, afin que toute l'éternité, on voie si tu l'as bien servi.

[1] Tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati à vita Dei, per ignorantiam quæ est illis propter cæcitatem cordis ipsorum qui desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ, etc. Vos autem non ita didicistis. Christum. *Ephes.* IV.

DEUXIÈME POINT.

Comment ils doivent de là prendre occasion de se sanctifier.

Que ceux donc qui s'approchent du Seigneur soient saints, leur dit-il, qu'ils soient saints avant d'en approcher, qu'ils deviennent encore plus saints dans le moment qu'ils en approchent, et qu'ils continuent d'être saints, après qu'ils s'en sont approchés. Car comme ils sont toujours proches de leur Dieu, lui étant consacrés pour toujours, c'est toujours qu'ils doivent être saints comme leur Dieu est saint, et qu'il ne peut souffrir auprès de lui que des personnes saintes. Retirez-vous de moi, impie et profane, leur dit-il, puisque vous n'y voulez pas demeurer saintement, comme vous vous y êtes obligé. Mais hélas! où ira-t-il cet impie, qui ne saurait plus se séparer de son Dieu, où ira-t-il, sinon de ce Dieu si bon, qui ne lui faisait que du bien, à ce même Dieu qui va le châtier.

TROISIÈME POINT.

Comment ils sont châtiés, s'ils ne sont saints.

Il n'en croit rien, le méchant et l'impie qui l'outrage, parce qu'il ne ressent pas le châtiment de son offense; mais c'est là le grand châtiment de son péché, de ne pas le sentir, et de ne voir ni la main qui le frappe, ni la plaie qui couvre son âme, ni l'horreur que le monde en conçoit, ni les plus grands malheurs où il se jette tous les jours. Laissez-là ces aveugles, dit Notre-Seigneur, laissez-les tomber dans leur péché, laissez-les mourir dans leur aveuglement, et puis on dira qu'il ne les châtie point!... O Dieu! à qui je me vais consacrer et donner mon cœur, recevez-moi, et me retenez toujours si près de vous, que je ne m'en éloigne jamais, ou que je puisse voir aussitôt mon éloignement, et m'en servir ponr me rapprocher davantage de vous.

SEPTIÈME MÉDITATION.

POUR LE JOUR DE LA PREMIÈRE MESSE.

Abel éclairé de la foi, offrit un sacrifice plus agréable à Dieu, que celui de Caïn [1].

Le Sujet nous rappelle le sacrifice d'Abel, lequel étant le premier sacrifice dont nous ayons connaissance, représente fort bien le premier que vous allez offrir. De plus, ce sacrifice d'Abel ayant été préféré à celui de son frère Caïn, parce qu'il y avait apporté plus de cœur et de disposition, vous apprendrez de là combien il importe d'être bien disposé, a première fois qu'on offre le saint sacrifice, afin d'en recevoir le fruit dont vous êtes capable. Aussi l'Eglise vous fait demander dans le canon de la Messe, que votre sacrifice soit agréable comme celui d'Abel [2]. Nous considérerons donc ce qui plut tant à Dieu dans cet innocent sacrificateur, afin de l'imiter.

La Fin est de se disposer, à l'exemple d'Abel, à offrir ce premier sacrifice à Dieu, avec toute la perfection possible.

La Forme est en ces trois points :

1° Des excellentes dispositions que nous devons apporter à ce sacrifice.

2° Quelle furent les dispositions d'Abel, afin de les imiter.

3° Ces dispositions sont le fruit de la foi.

PREMIER POINT.

DES EXCELLENTES DISPOSITIONS QUE NOUS DEVONS APPORTER A CE SACRIFICE.

Que la valeur et le prix des sacrifices anciens dans la loi naturelle, et dans la loi écrite, dépendissent de la disposition du prêtre, il n'y a rien d'étonnant, parce que d'eux-mêmes ils

[1] Fide plurimam hostiam Abel obtulit Deo quam Caïn. *Hebr.* XI; *Genes.* IV.

[2] Sicut Sacrificium pueri tui justi Abel.

Licet hoc Sacramentum ex seipso præferatur omnibus antiquis sacrificiis tamen sacrificia antiquorum fuerunt Deo acceptissima ex eorum devotione Petit ergo sacerdos ut sic hoc sacrificium acceptetur à Deo ex devotione offerentium, sicut illa accepta fuerunt Deo. D. Thom. III, p. q. LXXXIII, art. 4, ad. 8.

étaient fort pauvres, comme dit saint Paul [1], dépourvus de la grâce qui abonde dans notre sacrifice. Mais que le nôtre qui renferme la source même de la grâce, dépende néanmoins en quelque sorte, de la disposition de celui qui l'offre, c'est chose étrange en apparence ; car s'il a la grâce, et sa valeur par lui-même, comment dépend-il d'autrui? et s'il en dépend, comment l'a-t-il de lui-même ?... Cela est merveilleux, mais véritable cependant, et grandement avantageux, soit pour le mérite de celui qui sacrifie, soit pour la dignité du sacrement. Car tant s'en faut, que de là on puisse conclure, que les sacrements soient défectueux, c'est au contraire un signe manifeste de l'abondance des grâces qu'ils contiennent; puisque cela montre évidemment que Dieu y a renfermé tant de vertu et de grâces, qu'outre celles qu'ils produisent d'eux-mêmes, sans avoir égard à la disposition de celui qui les reçoit, ils peuvent encore en produire de plus grandes, à proportion qu'on s'y dispose.

Il faut donc distinguer comme deux sortes de grâces ; l'une, que le sacrement opère sans rapport aucun avec la disposition de celui qui le reçoit; l'autre, qu'il produit en nous, selon la disposition qu'il y trouve [2]. Les aliments profitent à tous ceux qui les prenent; mais ils se changent toutefois en un meilleur suc, quand ils trouvent un bon estomac. Ces plantes non cultivées ne laissent pas de rapporter quelques fruits; mais elles en produisent davantage quand on les cultive. Eh bien, il en est de même de tous les sacrements, et surtout, de celui dont il est ici question. Quoiqu'il ait pour principal sacrificateur, et pour victime Jésus-Christ, qui a une vertu infinie, il est néanmoins limité et borné dans son opération, selon que le prêtre qui tient la place de Jésus, est plus ou moins disposé; de même qu'on verse dans un vase plus ou moins de liqueur, selon qu'il a plus ou moins de capacité. De là vient qu'on peut adresser à l'âme cette parole de l'Ecriture: Apporte-moi encore un vase [3]; parce que cette huile sacrée des grâces ne cesse

[1] Infirma et egena elementa. *Gal.* IV.
[2] Dilata os tuum, et implebo illud. *Psalm.* LXXX.
[3] Affer adhuc mihi vas. IV *Reg.* IV.

jamais de couler, sinon quand les vases viennent à manquer, c'est-à-dire quand il n'y a plus de disposition et de capacité dans une âme, pour en recevoir davantage.

Et de fait, si nous considérons ce sacrement dans son institution, nous trouverons ce rapport qu'il a avec les dispositions de ceux qui le reçoivent. Notre-Seigneur étant sur le point de l'établir, lava les pieds de tous ses disciples, et les assura qu'ils étaient tous purifiés de leurs souillures, à l'exception du traitre qui ne voulut pas croire, ni seconder ses bonnes volontés [1]. Et depuis les Apôtres, suivant l'exemple de leur Maître, nous avertissent, de ne recevoir ce sacrement, qu'après nous être bien éprouvés [2]; de peur que mangeant indignement ce pain celeste, nous ne recevions notre jugement et notre condamnation. Tous les saints Pères ont suivi cette doctrine, et réitéré les mêmes avertissements ; et dans les prières de la Messe il n'y en a point de si souvent répétées, que celles par lesquelles le prêtre demande, que ce sacrifice soit reçu favorablement, que Dieu l'ait pour agréable, qu'il soit salutaire à ceux qui doivent y prendre part ; ce qu'on ne peut entendre du premier effet du sacrifice, qui a sa valeur indépendamment de nos mérites, mais des autres effets qui dépendent tellement de nous, qu'ils croissent ou diminuent selon nos dispositions.

C'est ce que nous voyons dans le sacrifice d'Abel, dont l'Eglise fait mention au canon, comme nous l'avons dit ; car l'Apôtre saint Paul le compare avec celui de Caïn, et lui donne la préférence[3]. Pourquoi à votre avis ? on pourrait dire qu'Abel offrit ce qu'il avait de meilleur et de plus gras dans son troupeau, tandis que Caïn n'offrait que quelques fruits de la terre. Mais ce n'est pas là la principale raison ; car aux yeux de Dieu un agneau n'a pas plus de valeur que les fruits de la terre, cela lui est indifférent [4]. Et puis, quand il en ferait plus de cas, la

[1] Et vos mundi estis, sed non omnes. *Joan.* XIII.
[2] I *Cor.* II.
[3] *Hebr.* II, suprà.
[4] Numquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo ? *Psalm.* XLIX.

chose ne méritait pas qu'il établît entre les deux une si grande différence, vu qu'il est dit, qu'il ne daigna pas même regarder les présents de Caïn. Ce n'est pas sans doute qu'il les dédaignât, considérés en eux-mêmes, car il commanda depuis qu'on lui offrît des fruits de la terre. Il faut donc dire qu'il avait une autre raison pour les rejeter avec un si grand mépris, que Caïn en fut confus, et en conçut de l'envie contre son frère. Et quelle est donc cette raison ? Il n'en faut point chercher d'autre, sinon qu'Abel était mieux disposé que Caïn, pour présenter son sacrifice. Ce qu'il témoigna assez par le choix qu'il fit des présents qu'il voulait lui offrir : ces présents étaient plutôt le signe de sa bonne volonté, et de l'effet qui s'ensuivit, que la cause du contentement que Dieu y prit. Car ce qui plut aux yeux de Dieu dans le sacrifice d'Abel, ce ne fut pas l'agneau, ni la graisse de la victime qui lui fut sacrifiée, ni le peu de valeur des présents de Caïn qui lui déplut : mais ce fut la piété d'Abel qui lui gagna le cœur, et l'impiété de Caïn qu'il reprouva comme indigne de lui. De là vient que l'Écriture dit, qu'il regarda Abel et ses présents : paroles qui montrent, qu'il jeta les yeux premièrement sur la personne, et puis sur les présents, qui tiraient leur prix et leur valeur de la bonne disposition de celui, qui les offrait. Ce que saint Paul veut nous enseigner, par la comparaison de l'un et de l'autre, témoignant assez que c'était le mérite d'Abel qui rendait son sacrifice plus agréable que celui de son frère [1].

Concevez donc bien maintenant, combien cette préparation est importante. Voyez-vous la différence qui est entre Abel et Caïn ; entre le sacrifice de l'un et celui de l'autre? D'où vient cette grande inégalité? sinon de leur disposition[2]. Raisonnez de même au sujet des prêtres : la différence qui se trouve entre ceux qui sacrifient ne dépend pas du sacrifice ; car il est le même partout, mais de la disposition différente de ceux qui l'offrent. Voulez-vous donc que votre sacrifice soit agréable à Dieu ? Vou-

[1] Et respexit Dominus ad Abel, et ad munera ejus : ad Caïn verò, et ad munera illius non respexit. *Genes* IV.

[2] Ex dantis quippe conditione illud quod datur accipitur, ideò non Abel ex muneribus, sed ex Abel munera colata placuerunt. S. Greg. XXII. *Moral.*

lez-vous être un Abel, ou un Caïn ? Voulez-vous que le ciel s'ouvre sur votre sacrifice, et que Dieu l'ait pour agréable ? O sagesse admirable de Dieu ! s'il nous eût dit simplement qu'il était nécessaire de se bien disposer, pour rendre nos sacrifices agréables à sa divine majesté, il n'eût pas fait pénétrer cette vérité assez profondément dans nos esprits, mais il nous présente Abel dont la mémoire est aussi douce, que celle de Caïn est exécrable, et puis il nous donne le choix, et nous demande lequel des deux nous voulons imiter. N'est-ce pas agir fortement et doucement avec nous ? Car sans doute, nous ne voudrions pas être comme Caïn, mais plutôt comme Abel ; soyons donc disposés comme lui.... C'est ma résolution. O mon Dieu ! fortifiez ma volonté, afin que j'exécute ce que j'ai résolu par votre grâce.

DEUXIÈME POINT.

QUELLE FUT LA DISPOSITION D'ABEL, AFIN DE L'IMITER.

Il n'y a proprement que Dieu, dont les yeux pénètrent le fond de nos cœurs, qui puisse savoir quelle fut la disposition qu'Abel apporta à son sacrifice. Il nous suffit de croire qu'elle fut excellente, et telle que Dieu le désirait ; ce qu'il est facile de juger, sachant qu'il offrit ce qu'il avait de meilleur, s'il eût eu quelque chose de plus grand prix, il l'eût sacrifié de bon cœur, parcequ'il honorait et respectait tellement sa divine majesté, qu'il était disposé à lui offrir tout ce qu'il possédait. C'est en cela principalement que consiste la bonne disposition de celui qui sacrifie, d'avoir un cœur et une volonté toute portée, vers Dieu [1] ; car la fin du sacrifice est d'honorer Dieu, et de lui rendre hommage, ce que nous ne pouvons faire sans bonne volonté, vu que ce que nous prétendons principalement par le sacrifice, c'est de témoigner publiquement cette bonne volonté à tous les hommes, et de les provoquer à nous imiter selon leur condition. Ce que Dieu agrée le plus en nous c'est cette cordialité et cette sincère affection, qui fait que nous

[1] Det vobis cor omnibus, ut colatis eum, et faciatis ejus voluntatem corde magno, et animo volenti. II *Macch.* I.

sommes aussi prêts à nous immoler pour sa gloire, si c'est son bon plaisir, que la victime que nous sacrifions.

Voilà ce que vous devez imiter et pratiquer dans ce premier sacrifice que vous allez offrir, consacrant à Dieu tout votre cœur, toute votre affection, les lui présentant avec le sacrifice. Car comme nous employons, ce que nous avons de plus précieux, pour les habillements des prêtres, les vases, les calices, les nappes et les autres ornements [1], de même il faut que l'affection avec laquelle nous le faisons, soit la meilleure et la plus parfaite qu'il se pourra, autrement ce ne serait qu'hypocrisie et dissimulation. Nous pourrions tromper les hommes, mais nullement Dieu qui voit le cœur, et n'estime que l'affection. Eh bien ! voudriez-vous traiter autrement avec Dieu qu'en toute sincérité, sans artifice et sans dissimulation ?... N'est-ce pas notre dessein d'agir sérieusement dans une affaire de si grande importance ?..,

Si vous voulez savoir en quoi consiste cette bonne affection écoutez ce que Dieu lui-même vous dit : Que vous vous donniez à lui de tout votre cœur, de toute la plénitude de votre âme [2], en un mot, le plus libéralement que vous pourrez, n'omettant rien de ce que vous ne pouvez faire, comme vous ne voudriez rien omettre de ce qui est requis à l'extérieur. Si vous désirez encore quelque chose de plus particulier, sachez que cette bonne disposition qu'on exige de vous, consiste dans le désir sincère de vous immoler à Dieu, comme vous immolez la victime que vous lui offrez [3]. Car c'est ainsi qu'Abel agit dans cette circonstance, il s'offrit lui-même de bon cœur à être immolé pour son service, comme en effet il le fut depuis, par l'envie de son frère ; il offrit sa vie à son Dieu, comme il avait offert celle de son agneau. Et c'est en ce sens que plusieurs

[1] Obtulerunt mente promptissima atque devota, primitias Domino ad faciendum opus tabernaculi testimonii. *Exod.* xxxv.

[2] In toto corde et in tota anima tua. *Deut.* x.

[3] Sicut in holocausto arietum et taurorum, et sicut in millibus agnorum pinguium, sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie, ut placeat tibi. Et nunc sequimur te in toto corde. *Dani.* III.

saints Pères expliquent ces paroles du Sage : Quand vous serez assis à la table du prince, considérez soigneusement ce qui vous est servi, et mettez-vous le couteau à la gorge. Les Septante ajoutent ce qui suit ; sachant bien qu'il faut que vous en fassiez autant[1]. Il faut donc que vous vous mettiez le couteau à la gorge, c'est-à-dire que vous soyez prêt à mourir pour Dieu, effectivement, et de la mort naturelle, et en attendant, que dès à présent vous embrassiez une mort morale, c'est-à-dire la mort de votre sensualité. Pour mieux comprendre ce que c'est que mourir aux sens, voyez ce qui vous est servi, et disposez-vous à l'imiter. Voyez ce que fait Jésus-Christ, qui sacrifie avec vous, il est en même temps le prêtre et la victime ; vous devez donc être aussi comme lui, non-seulement le sacrificateur, mais encore le sacrifice[2] ; et comme il s'immole tout entier et sans réserve, comme il se prive de l'usage de tous les sens, et de tous les appétits naturels, comme il a des yeux et ne voit pas, des oreilles et n'entend point, un cœur même sans s'en servir, pour produire des actes de l'appétit sensible et naturel ; vous devez, à votre manière être semblable à lui, et vous immoler de telle sorte, que désormais on ne vous voie plus vivre d'une vie sensuelle, et naturelle mais d'une vie spirituelle et sainte, comme Notre-Seigneur dans son sacrement.

C'est son dessein, c'est pour cela qu'il y vient, et qu'il descend dans votre cœur, pour vivre en vous désormais de la manière qu'il y veut vivre. Ce que l'Eglise exprime fort bien dans une de ses collectes, où elle dit : O Seigneur ! que l'opération de ce don céleste, possède tellement nos esprits et nos corps, que son effet prévienne toujours en nous le mouvement de la nature et des sens[3]. Pénétrez-vous de ces paroles ; consi-

[1] Quando sederis ut comedas cum principe, diligenter attende quæ apposita sunt ante faciem tuam : et statue cultrum in gutture tuo, sciens quoniam oportet te talia preparare. *Prov.* xxv, ex 70.

[2] Sicut Christus Dominus se hic sacrificat et jugulat, ita oportet te dare totum. Ex S. Aug. Vid. Salaza ; *Prov.* xxiii.

[3] Mentes nostras, et corpora possideat doni cœlestis operatio, ut non noster sensus in nobis, sed ejus jugiter præveniat effectus. *Dom.* xv, *post Pent.*

dérez-les soigneusement, jusques à ce que vous les ayez bien comprises. Que la crainte d'être obligé de faire ce que vous aurez appris, ne vous fasse point passer légèrement par dessus; mais, au contraire méditez-les profondément, pour vous contraindre à les mettre en pratique ; et croyez que c'est en cela que vous serez semblable à Abel, si comme lui, vous ne vous réservez rien ; car Dieu ne considère pas tant, si vous lui donnez beaucoup, que si vous ne vous réservez rien [1]. Ce fut la faute que commit le malheureux Caïn, de s'être réservé quelque chose ; vous y tomberez comme lui, si vous ne vous donnez tout entier à Dieu, et en particulier ce que vous avez plus de peine à lui donner ; sans cela vous n'êtes pas bien disposé, quelque soient les prières, les mortifications, les jeûnes, et les exercices que vous fassiez. Toutes ces choses ne sont que des moyens pour vous disposer à donner ce que Dieu demande le plus, savoir : ces affections déréglées, que vous devez immoler aujourd'hui, si vous ne voulez ressembler plutôt à Caïn qu'à Abel.

Ajoutez encore cette considération : Vous devez être, non-seulement sacrificateur, mais encore sacrifice avec Jésus-Christ. Voulez-vous donc faire un sacrifice accompli, ou seulement imparfait ? Oseriez-vous consacrer sous une seule espèce ?... Non sans doute; et pourquoi ? Parce que le sacrifice doit être parfait, comme Jésus-Christ l'a institué, et qu'il doit représenter le sacrifice sanglant qu'il offrit sur la croix ; car c'est pour cette fin qu'il l'a établi dans son Eglise. Faites cela dit-il, en mémoire de moi. Or, il a aussi établi que vous seriez le sacrifice et le sacrificateur tout ensemble, et il est d'autant plus nécessaire que vous le fassiez, si vous voulez que votre sacrifice ait toute sa perfection morale, qu'un des principaux effets du sacrifice c'est d'opérer en vous cette mort à vous-même. Vous devez donc vous conformer à ses desseins; Eh quoi ? craignez-

[1] Tout ce que vous me donnez sans vous, je le compte pour rien, parce que ce ne sont pas vos dons, c'est vous-même que je cherche. *Imitat.* liv. IV, ch. VIII. Voir dans l'*Imitat.* liv. IV, les ch. VIII et IX.

vous de donner trop ?... Voyez un peu quel est celui à qui vous donnez ? Avez-vous peur de vous obliger à une chose qui vous soit impossible ?... Regardez à qui vous avez affaire. Vous ne craignez pas de ne pouvoir consacrer le corps du Fils de Dieu, ce qui est un bien grand miracle; et d'où vient cette confiance, sinon de ce que Jésus-Christ vous assiste, et coopère avec vous? Et n'est-ce pas lui qui vous promet de vous aider à faire ce que vous trouvez si difficile ? A-t-il moins de pouvoir pour changer les mouvements de votre nature corrompue en des actions raisonnables et spirituelles, que pour changer le pain en son corps, et le vin en son sang[1] ?... Mais, parce qu'il demande votre consentement, il ne fera rien sans vous, et si vous ne le voulez avec lui; comme si vous ne vouliez point consacrer, ni prononcer les paroles sacramentelles, il n'y aurait ni sacrement, ni sacrifice.

Ne seriez-vous pas bien insensé si vous refusiez de consacrer, de peur de perdre ce peu de pain que vous employez, vu principalement qu'au lieu de la substance du pain, vous êtes assuré que vous avez la substance et le corps de Jésus-Christ, et qu'avec cela les espèces du pain demeurent, et qu'elles ont le même effet que si la substance n'était pas détruite. Or, voilà justement votre folie, vous craignez de vous consacrer tout entier à Dieu, de peur de détruire votre nature corrompue ; et vous ne voyez pas qu'en sa place vous aurez Jésus-Christ pour principe de vie, et qu'en outre vous ne perdrez rien de ce que vous lui donnez, et de ce que vous craignez de perdre, c'est-à-dire votre honneur, vos commodités et vos plaisirs.

Oh ! l'heureuse journée , dans laquelle je serai non-seulement le prêtre, mais encore la victime qui doit mourir à la nature corrompue, pour recevoir le corps de Jésus-Christ, qui me fera vivre d'une vie infiniment plus noble. Oh ! mon âme ! quel cas fais-tu de la vie de Jésus-Christ ? Ne l'estimes-tu pas davan-

[1] Subjecta subditæ Deo animæ caro transit in spiritum, non substantiæ commutatione, sed vitæ. S. Paulin, ep. IV, *ad ista Rom.* VIII. In carne non estis, sed in spiritu.

tage que cette vie sensuelle que tu mènes en vivant selon tes passions ? Tu as peur de répondre ? Réponds hardiment, mais réponds franchement ; sans dissimuler, sans biaiser. Il n'y a point de comparaison, réponds-tu, car celle de Jésus-Christ vaut incomparablement mieux. Le crois-tu ainsi ? En vérité, est-ce ton sentiment ?... Prends garde de mentir, et de pécher en ce moment où tu t'approches de l'autel ; car si tu le dis de bouche seulement, et que ton cœur ne le croie pas, c'est un mensonge. Si tu le crois comme tu le dis, d'où vient donc que tu fais difficulté de changer ta vie avec celle d'un Dieu, sinon parce que tu en fais plus de cas ? On verra bientôt, et tu le montreras aux yeux de toute la cour céleste, combien tu estimes la vie de Jésus-Christ ; car si tu ne donnes pas la tienne pour faire un entier holocauste avec lui, ce sera la preuve que tu préfères ta vie à la vie de Jésus-Christ.

TROISIÈME POINT.

CES DISPOSITIONS SONT PRODUITES PAR LA FOI.

Abel, par le moyen de la foi, offrit un sacrifice plus agréable que Caïn, dit l'Apôtre. Qu'est-ce à dire par la foi ? C'est-à-dire que ce fut la foi qui le porta à faire son sacrifice, et c'est aussi la foi qui doit nous exciter à le suivre et à faire comme lui. La foi est une vive appréhension de la vérité, et, comme dit l'Apôtre, c'est la substance des choses que nous espérons, c'est-à-dire la base qui les soutient, et qui les fait subsister, et elle nous rend les choses futures aussi présentes que si nous les voyions et touchions du doigt[1]. Abel donc avait une si grande foi et une si haute idée de la majesté de Dieu ; il l'estimait digne d'un si grand honneur et d'un si grand respect, qu'il jugeait par les mêmes lumières de la foi qu'il lui fallait offrir tout ce qu'il avait de meilleur, et que ce serait chose indigne de traiter

[1] Est fides sperandarum substantia rerum. *Hebr.* XI, 1. ὑπόστασις *ubsistentia quasi faciat subsistere futura velut præsentia, et invisibilia sicut visibilia* Invisibilem enim tanquam videns sustinuit. Ibid.

autrement avec un si grand maître, et de lui offrir des présents qui ne répondissent pas à sa grandeur. Et quoi qû'il sut bien que la victime qu'il lui offrait était fort peu de chose pour lui ; néanmoins, comme il n'avait rien de meilleur, il le lui offrit avec le désir de s'immoler lui-même, quand il plairait à sa divine Providence d'en ordonner ainsi. C'est croire en vérité, que d'estimer ainsi les choses selon leur mérite et leur valeur, et d'agir conformément à cette estime ; autrement la foi est défectueuse quand elle n'est pas suivie des œuvres ; et comme il est impossible qu'un homme fasse bien une chose, s'il ne croit pas qu'il la faut faire, de même ne montrera-t-il jamais qu'il le croit, s'il ne la fait pas conformément à sa croyance ; car on se porte vers une chose suivant la connaissance qu'on en a, et si l'on s'en tient éloigné, c'est un signe que cette connaissance n'a pas fait sur nous une impression salutaire. Donc Abel, en témoignant une si bonne volonté, donne à penser qu'il avait aussi une grande foi, et la cause pour laquelle il agissait si parfaitement, est qu'il avait une foi vive et parfaite.

Jugez de même de vous, et persuadez-vous que, pour accomplir parfaitement ce que vous êtes obligé de faire, vous n'avez besoin que d'une foi vive et forte qui vous fasse connaître que Dieu veut cela de vous, et qu'il le mérite bien. Ne le croyez-vous pas ? N'est-il pas digne que vous vous immoliez en son honneur avec son Fils ?...Considérez quelle doit être la majesté de ce grand Dieu, puisque, pour l'honorer comme il le mérite, son propre Fils, égal à lui, s'est fait la victime qui lui est tous les jours sacrifiée ! Vraiment rien ne nous montre aussi bien sa grandeur que cette estime et cette haute opinion qu'en a son Fils. Non, ni le ciel ni la terre, ni tout ce qu'il a fait, et ce qu'il a révélé de ses grandeurs, ne me semblent point aussi puissants pour me découvrir son excellence, que de voir son propre Fils entre les mains d'un prêtre, en qualité de victime, pour témoigner, en s'immolant et en se sacrifiant, combien il mérite d'honneur et de respect ! Si donc le Fils de Dieu a cru que son Père méritait qu'il se mît dans cet état pour l'honorer, oseriez-

vous penser qu'il ne mérite pas que vous vous immoliez vous-même ? On ne saurait le croire.

Mais peut-être pensez-vous que vous êtes indigne de lui être immolé ? Ce prétexte est trop peu raisonnable, il est vrai que vous en seriez indigne, si vous étiez tout seul, mais étant uni à son fils, vous serez digne de lui être présenté ; et on vous a déjà dit qu'il ne veut point être sacrifié tout seul, mais avec vous ; comme il ne veut pas sacrifier sans vous. Dites ce que vous voudrez à ce sujet, tout ce que vous pouvez alléguer ne servira qu'à faire voir que vous manquez de foi, et que vous ne croyez pas vivement que Dieu exige cela de vous, pour votre plus grande perfection. Car si vous conceviez bien que cela est vrai, vous ne douteriez pas que la chose est nécessaire pour sa gloire et pour votre perfection, puisqu'il le veut ainsi ; de sorte que ce n'est que par défaut de foi, ou parce que vous ne considérez pas les motifs que vous avez de croire ces vérités. Par conséquent, arrêtez-vous ici, et tâchez de convaincre votre esprit, et par les paroles de Jésus-Christ, et par l'autorité des Apôtres et de l'Eglise, et par la raison même ; persuadez-vous efficacement que jamais vous ne serez parfait dans votre état, ni bon prêtre, si vous ne mourez avec Jésus-Christ, si vous ne dites avec les Apôtres, en allant à l'autel : Allons avec lui, et mourons comme lui[1].

Mais ne le dites pas, si vous n'êtes pas dans la disposition de le faire; et ne pensez pas à en avoir le désir, si vous ne le faites autant que vous le pouvez, comme Jésus-Christ le fait en vérité, afin de vous donner l'exemple. On verra par vos actions ce que vous aurez fait ; car si on découvre encore en vous les mouvements déréglés d'une nature qui vit selon ses inclinations, on jugera avec raison que vous n'avez pas fait le sacrifice, qui devait immoler cette nature déréglée et ses penchants. Je vous conjure disait l'Apôtre, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses

[1] Eamus et nos, et moriamur cum eo. *S. Joan.* XI.

yeux, pour lui rendre un culte raisonnable et spirituel. Ne vous conformez point à ce siècle, mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de vos sentiments, afin que vous reconnaissiez le bon plaisir de Dieu et ses saintes volontés[1].

Ces paroles, vous les prononcerez dans le moment le plus précieux de la messe, et le plus proche de la consécration, lorsque vous demanderez à Dieu de rendre votre sacrifice et votre oblation sainte, raisonnable et agréable à sa divine majesté[2]. Quelle sera votre intention quand vous prononcerez ces paroles? A quoi pensez-vous vous obliger? Sachez que vous vous présentez avec le pain et le vin, pour être consacré à Dieu, et que, pour exprimer cette vérité, vous mettez les mains sur le calice; autrement on ne peut donner un sens véritable à ces paroles, ni entendre comment votre sacrifice peut devenir raisonnable, à moins que vous ne commenciez vous-même à mener une vie raisonnable et spirituelle, vie qui est opposée à la vie animale et sensuelle; c'est l'explication qu'en donne saint Thomas[3]. Il faut donc nécessairement que vous immoliez votre nature corrompue, qui empêche cette oblation raisonnable, ou bien vous n'auriez pas l'intention de faire ce que vous dites. Oh! l'heureuse nécessité d'être tellement obligé de mourir à nous-mêmes, pour vivre à Jésus-Christ, qu'il faille, ou mourir de la sorte, ou renoncer à sa bonne part du sacrifice!... Je le crois, mon Dieu, aidez mon incrédulité. Fortifiez-moi, Seigneur Dieu d'Israël; et regardez en ce moment les œuvres de vos mains, afin que j'accomplisse ce que j'ai cru pouvoir faire avec votre secours; fortifiez-moi, mon Seigneur, à cette heure[4]. Ainsi soit-il.

[1] Obsecro itaque vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra, hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum. Et nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensûs vestri, ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, beneplacens, et perfecta. *Rom.* XII.

[2] Adscriptam, ratam, rationabilem, acceptabilemque facere digneris. In Canone Missæ.

[3] Rationabilem, id est, per quam a bestiali sensu exuamur. D. Th. p. q. VIII; a. 4, ad 7.

[4] Confirma me, Domine Deus Israël, et respice in hac hora, ad opera manuum

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des dispositions requises pour l'oblation du sacrifice.

Voyez-vous la différence qui existe entre le sacrifice d'Abel et celui de Caïn? Elle est toute entière dans la différence des dispositions de l'un et de l'autre. Autant l'un était bien disposé, autant l'autre l'était mal. Vous devez reconnaître par là, combien il importe d'offrir ce premier sacrifice avec les dispositions qu'il mérite, puisque selon la disposition que vous y apporterez, vous offrirez ce premier sacrifice, ou comme Abel, ou bien comme Caïn. Auquel des deux aimez-vous mieux ressembler?... Mon âme, tu vas t'empresser de répondre que tu veux ressembler à Abel; mais sache t'en souvenir, pour ne pas parler comme Abel, et agir comme Caïn, pour ne pas avoir la voix de Jacob, et les mains d'Esaü.

DEUXIÈME POINT.

Quelle fut la disposition d'Abel pour l'imiter.

Pour ressembler à Abel, qui est le premier prêtre qui ait offert des sacrifices, il faut sacrifier comme lui ce qu'on a de meilleur et de plus gras, et ce qu'on aime le plus; et après que vous aurez bien cherché, vous trouverez que vous n'aimez rien tant que vous-même, que votre plaisir, votre honneur et vos aises, c'est donc ce qu'il faut sacrifier; c'est ce qui vous rendra non-seulement semblable à Abel, mais à Jésus-Christ, qui est le prêtre qui doit offrir le sacrifice avec vous, et vous pareillement avec lui. Mais ne savez-vous pas qu'il est aussi bien le sacrifice que le sacrificateur? et partant, ne savez-vous pas que, si vous voulez faire avec lui ce qu'il fait, il faut que vous fassiez et que vous soyez aussi votre part du sacrifice? Ces paroles solennelles que vous prononcerez aujourd'hui, sont comme un couteau qui divise la substance du pain avec les espèces, et qui doit en même temps séparer votre mauvaise nature d'avec l'esprit, afin qu'il n'y ait plus que Jésus qui vive en vous sous la forme d'un homme, au lieu de votre mauvais naturel qui y vivait; comme il n'y a que Jésus-Christ, vivant sous les espèces qui paraissent, au lieu du pain qui y était.

mearum, ut hoc quod credens per te posse fieri cogitavi, perficiam. Confirma me, Domine Deus, in hac hora. *Judith.* XIII.

TROISIÈME POINT.

Comment cette disposition d'Abel et la nôtre proviennent de la foi.

Il faudrait ne pas croire que Dieu est ce qu'il est, pour refuser de faire dans nos sacrifices ce que nous devons faire; car en croyant ce qu'il est, on voit assez qu'il mérite que nous fassions tout ce qu'il demande de nous, et tout ce que nous pouvons lui rendre, et ce fut cette foi vive, et cette ferme croyance de la grandeur de Dieu, qui fit résoudre Abel à lui sacrifier tout ce qu'il avait de meilleur. Examinez donc si vous croyez que Dieu mérite cette offrande de vous-même ; et pour le bien voir, considérez comment son fils se donne à lui, en reconnaissance de sa divine grandeur et de son grand mérite; demandez-vous à vous-même : Ce grand Dieu dont le mérite exige qu'une personne qui lui est égale, s'immole pour reconnaître dignement sa grandeur, ne mérite-t-il pas d'être reconnu de vous, par l'immolation que vous ferez de vous-même?... Ah! il le mérite tant, dites-vous, que vous êtes indigne de lui être sacrifié. Mais quoi ! méritez-vous d'offrir le sacrifice avec Notre-Seigneur ? votre mérite ne vient-il pas de lui? et si vous êtes uni à lui, pour être un digne sacrificateur, pourquoi ne serez-vous pas un digne sacrifice, étant aussi uni à lui? Ce que vous ne méritez pas seul, vous le méritez avec lui; et parce que vous êtes si indigne que vous le dites, c'est pour cela qu'il faut vous unir entièrement à lui et faire tout comme lui, pour faire que vous et votre sacrifice soient parfaitement dignes de Dieu.

HUITIÈME MÉDITATION.

POUR LE JOUR QU'ON PREND L'HABIT DE RELIGION.

Je me réjouirai dans le Seigneur, et mon âme sera ravie d'allégresse dans mon Dieu, parce qu'il m'a revêtu des vêtements du salut, et qu'il m'a parée des ornements de la justice, comme un époux qui porte la couronne sur la tête, et comme une épouse ornée de colliers et de pierreries [1].

Le Sujet est de bien comprendre ce que signifient ces vêtements du salut, qui répondent à la vie purgative, et au premier état de ceux qui commencent; ces ornements de la justice que l'on veut appliquer à la vie illuminative; et enfin, cette couronne de l'époux, et ces joyaux de l'épouse qui répondent à la vie unitive.

La Fin est de prendre si bien en esprit l'habit religieux, que votre âme en soit plus revêtue que le corps, et de revêtir tellement votre âme au dedans, que jamais elle ne se dépouille des ornements de la grâce et de la sainteté, et qu'ainsi elle serve Dieu avec un contentement perpétuel.

La Forme est en ces trois points, conformes aux trois voies de la vie spirituelle.

1° Quels sont ces vêtements du salut.

2° Quels sont ces ornements de la justice dont l'âme est parée.

3° Quelle est cette couronne de l'époux, et quels sont ces joyaux de l'épouse.

PREMIER POINT.

QUELS SONT CES VÊTEMENTS DU SALUT.

L'âme religieuse étant aujourd'hui si remplie de joie et de contentement, qu'à peine peut-elle penser à autre chose qu'à son bonheur ; il n'est pas besoin, ce semble, de beaucoup de paroles dans la méditation : ou si elles sont nécessaires, ce

[1] Gaudens gaudebo in Domino, et exultabit anima mea in Deo meo, quia induit me vestimentis, et indumento justitiæ circumdedit me, quasi sponsum decoratum corona, et quasi sponsam ornatam monilibus suis. *Isa.* LXI.

bon maître qui veut la revêtir des vêtements du salut, lui suggérera ce qui conviendra le mieux pour la disposer à les recevoir ; ou bien le maître et le directeur du novice qui doit prendre l'habit, lui marquera ce qu'il doit faire. C'est pourquoi je me contenterai d'indiquer brièvement quelques points, pour ajouter à l'oraison courante de ce jour, ou pour en former une particulière, pour ceux qui voudront s'en servir.

Voici donc enfin le jour tant désiré, voici ma joie accomplie me voilà prêt pour être religieux.... Plaise à Dieu que ce soit sérieusement autant pour l'intérieur que pour l'extérieur. Plaise à Dieu, que je puisse éprouver la vérité de ces paroles : *Le Seigneur m'a revêtu des habits du salut.* Mais quels sont ces vêtements ? Ecoute, mon âme,sois attentive parce qu'il y va de ton intérêt ; c'est toi qui parle ainsi, c'est toi qui te réjouis avec tant de douceur et de sentiment,et qui espères te voir ornée de ton vêtement comme ton corps l'est du sien. Entends-tu bien ce que signifient ces vêtements du salut ?... O mon Seigneur ! je suis si remplie de joie, qu'à peine puis-je me comprendre moi-même, comment serais-je capable de penser à autre chose ? Mais vous, mon Dieu, instruisez-moi et faites-moi entendre ce que je ne comprends pas; parlez, s'il vous plaît, mon Seigneur, et toi, mon âme, écoute et reconnais la cause de ta joie et de ton bonheur....

On te prépare aujourd'hui trois vêtements pour te purifier, et te disposer à commencer une vie nouvelle ; l'un pour le passé le second pour le présent, le troisième pour l'avenir. Le premier habit dont tu es revêtu, c'est l'innocence baptismale ; cette belle robe que tu avais reçue au baptême, et que depuis tu as souillée par le péché t'est aujourd'hui rendue ; toutes tes fautes te seront pardonnées, tu dépouilleras le vieil homme; tu seras revêtue du nouveau,tu seras revêtue de Jésus-Christ; et autant il est opposé au péché, autant cette grâce que tu recevras, lui sera-t-elle contraire à moins que tu ne la méprises malicieusement.Oh! le riche don ! Oh ! quelle est incomparable,cette

grâce que l'on reçoit à son entrée en religion ! dire que tous les péchés sont remis, et la peine même des péchés, comme dans le baptême !.... Oh! si j'allais aujourd'hui mourir, j'entrerais au ciel sans passer par le purgatoire !... Mais, ô mon ame, désire plutôt passer toute ta vie dans les sentiments que tu as aujourd'hui, et cela te sera plus avantageux que si tu mourais dès maintenant.

Le second vêtement qu'on te donnera aujourd'hui pour te purifier des mauvaises affections du siècle que tu quittes, c'est la charité, qui te fera commencer à aimer Dieu purement de tout ton cœur, et t'attacher uniquement à lui [1]; car ce mépris et cet abandon du monde, est un acte excellent d'amour, qui fait qu'en se dépouillant du monde, l'âme est au même instant revêtue de la grâce. Or, que par cet abandon elle quitte toutes choses, cela peut se voir par la grâce baptismale qu'elle reçoit; car si à son entrée en religion on obtient l'indulgence plénière de toutes les peines du péché, comme cela est indubitable, il faut donc que toute la coulpe soit d'abord remise; et pour obtenir la rémission de la coulpe, il faut dépouiller toute affection qui ne peut être sans péché. Donc il faut que l'âme et la volonté se séparent entièrement du monde [2]; et c'est ce dépouillement qui est nécessaire pour disposer l'âme à ce second vêtement de salut, qui la rend agréable à son Dieu.

Oh! mon Dieu, puissé-je quitter librement tout amour du monde, pour me revêtir de vous!... Souvenons-nous de cette résolution, afin que lorsque nous quitterons les habits du monde, pour prendre ceux de religion, nous nous représentions, que nous quittons en même temps toutes les affections du monde, pour ne les reprendre jamais.

Le troisième vêtement nécessaire pour l'avenir, est une certaine force et vertu, pour faire tout ce qui est nécessaire à votre

[1] Voyez Platus, l. I, cap. XIII.

[2] Deponere vos secundum pristinam conversationem, veterem hominem qui corrumpitur secundum desideria erroris. Renovamini autem spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis. *Ephes.* IV.

salut, dans l'état où vous entrez. C'est cette vertu d'en haut, qui fut promise aux Apôtres, pour en être revêtus [1], comme d'un vêtement du salut, et qui vous est donnée aujourd'hui; vertu qui est aussi propre à votre état que l'habit que vous prenez; vertu aussi aisée à porter que votre vêtement, vertu même qui vous aidera à porter toutes choses. Revêtez-vous donc, revêtez-vous de force[2]; et s'il y a quelque chose qui vous semble difficile au commencement, ne craignez pas, vous vous y accommoderez aussi aisément avec le temps, que l'habit s'ajuste au corps. Oh! donc, *je me réjouirai dans le Seigneur, et mon âme tressaillera de joie et de contentement dans mon Dieu!*

DEUXIÈME POINT.

QUEL EST CE VÊTEMENT DE LA JUSTICE.

Il m'a parée du vêtement de la justice. Voyez une nouvelle source de joie, c'est une nouvelle sorte d'habillement dont vous serez revêtu par les mains du Seigneur.

Comme la robe est un vêtement que l'on met par dessus les autres, elle est une figure qui vous apprend, qu'outre ce qui est absolument nécessaire, vous devez encore ajouter quelque chose pour la bienséance, et pour une plus grande perfection; et puisqu'il est fait ici mention expresse de la justice, il est évident qu'il faut entendre les vertus par ce vêtement de justice, dont Job avait déjà parlé avant Isaïe : Je me suis, dit-il, revêtu de justice comme d'un vêtement; parce que, comme l'habit couvre le corps, de même les vertus, qui sont toutes comprises sous le nom de justice, couvrent l'âme, et lui servent d'ornements, qui la rendent agréable aux yeux de Dieu. Mais comment Dieu donne-t-il aujourd'hui ce vêtement à celui qui est encore novice et sans vertu? Cela se peut dire de trois manières. Premièrement, Dieu verse dans son âme les habitudes

[1] Quoadusque induamini virtute ex alto. *S. Luc.* XIV.

[2] Consurge, consurge, induere fortitudine tua, induere vestimentis gloriæ tuæ. *Isa.* LII.

[3] Justitia indutus sum, et vestivi me sicut vestimento, et diademate, judicio meo. *Job.* XXIX; S. Greg. Ibid.

infuses et surnaturelles des vertus nécessaires à son état, telles que la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, et les autres qui regardent la discipline régulière, dont il pourra s'aider quand il voudra[1]. Oh! quel vêtement; ô mon Dieu! faites-moi la grâce d'en être revêtu, et environné de toutes parts. Secondement, il lui donne des grâces actuelles plus abondantes, afin de suppléer à la faiblesse des puissances de son âme, qui n'auraient pas assez de forces par elles-mêmes, pour faire tout ce que requiert son état; et on le voit à la ferveur qu'il ressent dans le commencement. En troisième lieu, il lui donne la justice, c'est-à-dire une prompte volonté, de rendre à chacun ce qui lui appartient, et de coopérer à la grâce; de là vient que les novices sont ordinairement si prompts à faire tout ce que l'on veut d'eux, sans refuser rien de ce qui leur est prescrit, sans trouver de peine à rien. Oh! quelle grâce, d'être en état d'agir dès le premier jour, comme si on avait passé beaucoup d'années au service de Dieu! A quel degré parviendrez-vous, si vous continuez dans cette première ferveur, sans jamais vous ralentir! Dans cette espérance, *je me réjouirai dans le Seigneur, et mon âme tressaillera de contentement en mon Dieu;* il est véritablement mon Dieu, puisqu'il se donne tout entier à moi, comme s'il ne réservait rien aux autres.

TROISIÈME POINT.

QUE SIGNIFIENT CETTE COURONNE ET CES JOYAUX.

Comme un époux paré d'une couronne et comme une épouse ornée de bagues et de joyaux. Ces paroles regardent l'un et l'autre sexe; que chacun y prenne la part qui lui est propre, et qu'il comprenne qu'il est appelé à la perfection; puisque le nom de couronne, d'époux et d'épouse, sont des termes d'union et de perfection, qui ne signifient autre chose que ce qui est convenable à chacun, pour arriver à la perfection où il est appelé. Car, comme la couronne doit être ajustée ou proportionnée à la grosseur de la tête, et le collier au cou, ainsi il y

[1] Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti, et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam. Coloss, III.

a des degrés de perfection qui sont propres, non-seulement à chaque ordre religieux, mais encore à chaque religieux; et c'est dans ce degré que consiste la perfection. Mais comment Dieu le donne-t-il aujourd'hui? En diverses manières. Il le donne en le proposant au novice, comme le gage de sa prédestination, comme le but et la fin où il doit aspirer, sans jamais se relâcher jusqu'à ce qu'il y soit arrivé. Il le lui donne en désir, faisant naître en lui une ardente volonté de l'acquérir à quelque prix que ce soit. Il le lui donne en vertu et en puissance, lui communiquant les forces et le pouvoir d'y atteindre, s'il le veut, et d'acquérir toute la sainteté propre à sa vocation. Il le lui donne au commencement, lui faisant aimer aujourd'hui ce qu'il en doit avoir pour le présent, et demain ce qu'il en doit avoir ce jour-là, et le conduisant ains par degré jusqu'au comble de la perfection. Enfin, il le lui donne aujourd'hui plus promptement qu'en un autre temps, parce que ce qu'il lui donne est tout gratuit et sans aucun mérite de sa part, c'est comme une avance et un fonds de grâce, que Dieu lui donne pour qu'il en fasse un bon emploi. Mais pour faire des progrès, il faudra qu'il mette la main à l'œuvre, et qu'il travaille pour rendre plus belle cette couronne qu'on lui promet, et pour la conserver soigneusement.

Oh! le bel emploi; oh! la sainte occupation de la vie religieuse! Quoi que vous fassiez en religion, c'est une couronne que vous tressez, ce sont des chaînes et des colliers qui vous serviront d'ornements; c'est ainsi que vous devez prendre vos règles et les lois de votre institut. Il faut les estimer comme de riches joyaux, selon la pensée du Sage qui parle ainsi[1] : Mon fils, écoute les remontrances de ton père, et ne rejette pas les commandements de ta mère; afin que ta tête soit parée d'un ornement nouveau, et que ton cou soit environné de colliers précieux. Ecoutez encore ce qu'il dit ailleurs[2] : Mon fils,

[1] Audi, fili mi, disciplinam patris tui, et ne dimittas legem matris tuæ, ut addatur gratia capiti tuo, et torques collo tuo. *Prov.* I.

[2] Injice pedem tuum in compedes illius, et in torques illius collum tuum. *Eccli.* VI.

mettez vos pieds dans ces chaînes, mettez ces colliers autour de votre cou. Oh ! que ces paroles sont agréables aux oreilles de mon cœur. Oh ! que je les entends volontiers, et que je les reçois avec plaisir. Oh ! que j'ai de désir de les accomplir avec le secours de celui qui me donne ces riches ornements, et qui me fait dire du fond de mon cœur : *Je me réjouirai dans le Seigneur, et mon âme sera ravie d'allégresse dans mon Dieu.*

Considérez bien ces dernières paroles, et voyez ce que vous dites avec le Prophète ; car il proteste non-seulement qu'il est plein de contentement pour le présent, mais qu'il sera toujours joyeux et content à l'avenir ; parce que la cause de sa joie sera toujours la même en tout temps et en tout lieu. Vous devez avoir les mêmes sentiments ; et si vous êtes si satisfait aujourd'hui, et si content déjà au service de Dieu, vous devez toujours demeurer dans cet état le reste de votre vie, parce que la cause de votre joie demeurera toujours ; et partant, votre joie ne doit pas changer, si ce n'est qu'elle prenne de nouveaux accroissements, à mesure que le maître que vous servez, vous manifestera sa bonté de plus en plus, et que vous direz avec la reine de Saba : Je n'en avais pas entendu la moitié quand je suis venu à son service[2].

Recevoir ses faveurs avec ce contentement perpétuel, ce sera les reconnaître et ce sera une excellente disposition pour bien faire toutes choses ; car Dieu est si libéral, qu'en nous faisant du bien il ne demande pas d'autre reconnaissance, sinon qu'on reçoive ses grâces avec plaisir et qu'on les emploie utilement ; c'est l'unique payement qu'il attend de nous. Quelle bonté de Dieu de se sentir obligé et satisfait quand nous sommes contents, et de n'avoir point de plus grand plaisir que de nous donner de la joie et du contentement.... Mais, ô Dieu, quelle joie et combien elle diffère de celle des mondains !... Pensez-y un peu pour ouvrir et dilater votre cœur, afin qu'il puisse contenir tant de grâces, qui vont lui être communiquées.

[1] III *Reg.* x.

La joie du monde est comme l'eau des citernes; celle-ci se tarit promptement, parce qu'elles n'ont point de source perpétuelle, ainsi passe la joie du monde, parce que toutes les créatures sont vaines et périssables. Mais la joie de la religion est comme l'eau des fontaines qui coulent toujours, parce qu'elle a une source inépuisable qui est Dieu, dont la puissance, la sagesse et la bonté s'occupent à contenter le cœur humain, et à le réjouir en tout temps, lors même qu'il semble être plus désolé. La joie du monde se corrompt facilement comme les eaux des citernes, qui étant croupissantes se gâtent et perdent leur fraîcheur, de sorte qu'elles ne peuvent désaltérer. De même, les plaisirs du monde étant ordinairement ou sales, ou vains, ou vicieux, ou mêlés de beaucoup de déplaisirs, ne peuvent désaltérer le cœur, ni lui donner un véritable contentement; ils l'altèrent au contraire davantage, et ne font qu'exciter la soif. Mais la joie de la religion est toute pure, parce qu'elle procède de Dieu, qui est un bien infiniment saint, et capable de remplir l'âme de joie sans aucune amertume. La joie du monde est dangereuse, elle nuit grandement à l'âme, comme les eaux bourbeuses nuisent à la santé du corps, plutôt qu'elles ne servent à son soulagement; car la plus grande partie des joies mondaines sont autant de péchés; la joie que vous retirez de l'honneur, est vanité; la joie des richesses, est avarice; la joie des biens sensuels, est un péché qu'on n'oserait nommer. Il n'est donc pas étonnant que ces joies soient mortelles pour l'âme, puisqu'elles sont si vicieuses, et que le péché la fait mourir; ce vain contentement, qui semble la nourrir, la fait mourir d'une mort d'autant plus dangereuse qu'elle est plus agréable[1]. Mais, au contraire, la joie de la religion est salutaire

[1] Gaudere quidem bonum est, sed qui gaudet, si non indè gaudeat undè debet, non potest bonum esse quod gaudet. Siquidem gaudet et raptor quum desiderata rapuerit, gaudet et ebriosus, etc. Sed cum sit gaudere bonum, de his atque hujusmodi gaudere, grande est malum. Hæc et his similia sunt undè gaudere nos vult mundus, cum suis amatoribus peritturus. Hæc sunt quæ repudiare debemus, ut de bona conscientia, de sanctitate morum, de acquisitione virtutum, de dono Dei, et promissione futuri regni ineffabiliter gaudeamus. B. Prosp. II; *Cant.* XV.

et utile à l'âme, parce qu'elle procède de Dieu ou de la pratique des vertus, qui lui donnent la vie, et l'entretiennent dans une parfaite santé.

Enfin, la joie du monde est si contraire à celle du paradis, que les mondains n'osent penser à l'autre vie, de peur de devenir tristes et misérables; mais la joie de la religion nous dispose à celle du ciel, et nous ôte toutes les craintes et les frayeurs qui pourraient troubler notre esprit, quand il y pense. En effet, dès qu'un religieux a pris l'habit, il est mort à toutes les choses de la terre, et partant il n'en a plus de sentiment; et la vie religieuse qu'il mène est un commencement de celle du paradis. Comme le novice qui prend l'habit espère faire profession après le temps de son noviciat, de même le religieux qui vit conformément à son état, a sujet d'espérer d'entrer dans le ciel, qui est le véritable état de stabilité, après avoir achevé le temps que Dieu lui donne, pour mériter la place qui lui est préparée. Je me réjouirai donc aujourd'hui en mon Dieu, et je me réjouirai ainsi toujours, car il sera toujours mon Dieu et mon Seigneur.

O mon âme! prenons aujourd'hui l'habit, de telle sorte que nous ne le quittions qu'à l'entrée du paradis; vivons de manière à être prêts à tous moments d'entrer dans le ciel. Je le veux, je ne tiens plus désormais à la terre; adieu père, adieu parents, adieu richesses, adieu plaisirs, je vous quitte maintenant d'aussi bon cœur que si j'étais prêt de mourir. Dieu me tient lieu, lui tout seul, de toutes choses, comme si j'étais prêt d'entrer dans le paradis. Il n'y a rien de terrestre dans le ciel, parce que Dieu est tout à tous, et qu'il tient lieu de toute chose; de même dans l'état religieux, il n'y a de biens créés et terrestres qu'autant que Dieu en permet. Sa sainte volonté sera mon héritage, mon honneur, mon plaisir et tous mes entretiens. Je donne volontiers tout pour le posséder, et si j'avais mille mondes à quitter, je les donnerais aussi volontiers que ce que je quitte, parce que Dieu seul me suffit, et tout mon contentement est de le voir content de moi. O mon Seigneur!

faites-moi la grâce d'être tel aujourd'hui que vous voulez que je sois, pour vous être agréable et pour vous plaire; et que je sois toute ma vie, tel que je serai aujourd'hui, afin de toujours vous plaire. Dans ce désir de vous contenter et de vous être agréable, je m'en vais prendre l'habit de religion, en union de cette charité avec laquelle votre fils a pris l'habit de notre mortalité, pour nous revêtir des vêtements du salut, de la justice et de la gloire. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quels sont ces vêtements du salut.

Je me réjouirai dans le Seigneur, et de bon cœur, puisqu'il plaît à mon Seigneur, que je le fasse, et qu'il m'en donne le sujet; car il me couvre des vêtements du salut, pour commencer à le servir; il m'environne d'un vêtement de vertu pour continuer, et il m'orne d'une couronne comme un époux, pour m'unir à lui, et m'élever à la perfection. Le vêtement du salut, pour la vie purgative, c'est la robe de l'innocence baptismale, qui répare le passé par une entière rémission des péchés, et quant à la coulpe et quant à la peine, c'est la grâce d'un renouvellement complet par laquelle il me dépouille de toutes mes affections vicieuses, et c'est la vertu d'en haut, dont il parlait à ses Apôtres pour supporter tout ce qui est nécessaire pour le salut. N'est-ce pas là un grand sujet de joie? Mais combien durera-t-elle, ô mon Sauveur Jésus? Autant de temps, mon fils, que vous porterez ces vêtements dont je vais vous rêvêtir.

DEUXIÈME POINT.

Quel est ce vêtement de la justice.

Il m'a parée du vêtement de la justice, c'est-à-dire : premièrement, qu'il a mis dans mon âme toutes les habitudes infuses et surnaturelles des vertus religieuses pour avancer dans la perfection. Secondement, qu'il m'a préparé des grâces actuelles, pour faire tout ce qui sera nécessaire. Et enfin, qu'il m'a donné la justice, c'est-à-dire une prompte volonté, pour m'acquitter de tous mes devoirs envers Dieu, envers la règle, les supérieurs, mes frères et moi-même. Mon âme, ne le dé-

sires-tu pas? n'es-tu pas prête à tout? Réjouis-toi donc maintenant, d'être ainsi disposée à faire tout ce qu'il faut, afin que, quand il le faudra faire, tu le fasses aussi joyeusement que tu t'y sens maintenant disposée.

TROISIÈME POINT.

Quelle est cette couronne de l'époux et quels sont ces joyaux de l'épouse.

Comme un époux paré de sa couronne, et une épouse ornée de ses colliers et de ses joyaux, c'est autant dire que si j'étais déjà uni à Dieu, et parfait dès maintenant. Suis-je donc déjà élevé au faite de la perfection, moi qui ne fait que commencer? Est-ce donc la même chose devant Dieu, de commencer et de finir? Il en est ainsi, mon âme, il faut commencer comme s'il fallait finir, et comme si l'ouvrage était déjà achevé; car celui qui commence bien, a un grand avantage pour bien finir; et vouloir bien commencer, c'est vouloir tout ce qui est nécessaire pour bien finir.

Vous êtes donc parfait dès le premier jour, autant que vous le devez être ce jour-là, mais c'est afin que vous soyez aussi trouvé parfait au dernier jour. Commencez donc ainsi, afin de continuer, et continuez comme vous avez commencé, afin de parvenir heureusement à la fin et au but que vous vous proposez. C'est ainsi que vous serez toujours content, car le sujet de votre joie ne vous manquera jamais, pas même dans l'adversité, parce que la source de votre contentement est en Dieu, et dans le progrès que vous ferez dans son service. Dieu sera toujours le même, et toute votre vie, tant que vous porterez l'habit religieux, vous serez toujours dans le chemin de la perfection, jusques à ce que vous soyez arrivé au terme où vous dépouillerez cet habit en même temps que votre corps. Alors paraîtront les habits de votre âme, on verra si vous les avez bien portés et conservés; à la fin, on saura si vous avez bien commencé, de même que par le commencement, on peut bien espérer de la fin.... O mon Dieu! faites que je puisse tellement me revêtir aujourd'hui, que je ne me dépouille jamais, et que je commence à être aujourd'hui, ce que je dois être à la sortie de cette vie, et à l'entrée du paradis, et qu'enfin je sois tel jusqu'à la mort, et jusqu'à l'entrée du ciel, que je veux être aujourd'hui, quand je serai revêtu des vêtements de salut et d'innocence. Ainsi soit-il.

MÉDITATIONS

SUR LES VŒUX DE RELIGION

Ces méditations n'étant que pour les religieux, qui ont plus l'habitude de la méditation que les autres, elles seront plus courtes et sans abrégé.

PREMIÈRE MÉDITATION

POUR LE JOUR DE LA PROFESSION.

J'ai ouvert la bouche, et j'ai donné ma parole à Dieu; je ne puis plus la retracter, ni agir contrairement à ce que j'ai voué [1].

Le Sujet sera tiré de ces paroles de Jephté, l'un de ces braves et fidèles capitaines du peuple de Dieu, que l'Apôtre saint Paul met au catalogue des saints de l'Ancien Testament [2]. Il avait fait un vœu à Dieu, et il reconnut qu'il était tellement obligé de le garder, qu'aucune considération ne put l'en détourner. Remarquez premièrement avec quelques saints Pères, que le sacrifice qu'il fit de sa fille ne fut pas un sacrifice sanglant, mais spirituel; il consista dans l'offrande volontaire qu'elle fit à Dieu de sa virginité [3]. Secondement, cette oblation n'en porte pas moins le nom de mort, parce que l'Ecriture dit expressément : Que tout ce qui est consacré à Dieu, doit être regardé comme mort [4]. Il suit de là, en troisième lieu, que le sacrifice de cette fille devint ainsi la figure et l'image de celui qu'on fait par les vœux de religion; ce qu'il faudra surtout bien comprendre, pour faire plus parfaitement ce sacrifice.

[1] Aperui os meum ad Dominum, et aliud facere non potero. *Jud.* XXI.
[2] *Hebr.* XI.
[3] V. *hic Estium*, et *Hebr.* XI.
[4] Omnis consecratio quæ offertur ab homine, non redimetur, sed morte morietur. *Levit.* XXVII; S. Aug.

La Fin sera d'appliquer les trois facultés de notre âme à ce sujet qui est si important, pour tout le reste de la vie. L'entendement considérera attentivement l'obligation qui est imposée par les vœux de religion. La volonté acceptera généreusement cette obligation, et se résoudra à s'en acquitter fidèlement. La mémoire se munira de tout ce qui lui est nécessaire, pour exécuter dignement ce à quoi on s'oblige.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle est l'obligation qui est imposée par les vœux de religion.

2° Il faut l'accepter volontiers.

3° Il faut s'aider de quelque moyen pour s'en souvenir toujours et pour s'acquitter de ses obligations.

PREMIER POINT.

QUELLE EST L'OBLIGATION QUI EST IMPOSÉE PAR LES VŒUX DE RELIGION.

La nature du vœu étant d'obliger, et l'excellence de cette obligation étant si relevée, louez Dieu avant tout, de la grâce et de l'honneur qu'il vous fait de contracter ces obligations[1] et demandez-lui la lumière pour connaître parfaitement ce qu'elle vous imposent.

Tout revient à ces trois choses : l'une, de vivre à perpétuité dans cet état religieux, qu'on embrasse par le moyen des vœux.

L'autre, de garder les vœux qu'on fait, dans leur essence, et suivant les prescriptions de la règle, comme on l'aura appris pendant le noviciat[2].

Et la troisième, d'aspirer et de tendre à la perfection de son état. On n'est pas obligé d'être parfait, mais de vouloir le devenir, et d'en prendre les moyens qui sont donnés par les règle de l'ordre. De sorte que, si un religieux n'avait pas la volonté de devenir parfait, il ne serait pas dans la bonne voie, dit saint Thomas[3], il agirait contre sa profession qui l'y oblige,

[1] Benedicite omnes religiosi Domino Deo Deorum, laudate et confitemini ei quia in omnia sæcula misericordia ejus. *Dan.* III ; D. Tho. II, II, q. LXXXVIII, a. 184.

[2] Quodcumque voveris, redde. *Eccli.* V.

[3] II, II, q. CLXXXIV, a. 5, et q. CLXXXVI, a. 1 et 2. V. a. 9, ad 3.

parce que l'état religieux est un état de perfection, par le moyen des trois vœux qu'on y fait. Il suit de là que le religieux doit être parfait, ou désireux de l'être, faute de quoi, il ne vit pas conformément à son état[1].

C'est donc ce qu'il faut comprendre, et savoir en quoi consiste la perfection. Elle consiste à être tout à Dieu par une parfaite charité, à quoi servent grandement les trois vœux, qui nous détachent des choses qui ont plus de force pour nous éloigner de Dieu. Mais comme il n'y a que trop d'objets dans le monde qui nous en éloignent, et que nos convoitises ne sont pas mortes, si on les laisse agir selon les inclinations de la nature; ce qu'il faut surtout se représenter ici, c'est, comme nous le disions au commencement, que faire ses vœux et sa profession, c'est comme mourir, s'ensevelir, et n'être plus au monde. De sorte que, comme une personne morte ne peut plus rien prétendre au monde, qu'elle n'a plus de droit à ce qu'elle avait, et qu'elle ne donne plus aucun signe de vie naturelle; de même, le religieux ne doit plus rien prétendre, ni agir par les mouvements de la vie animale et sensuelle. Il y est mort par ses vœux, aussi véritablement qu'il a fait le sacrifice de lui-même; car, les vœux ne sont un sacrifice qu'autant qu'ils nous consacrent et nous immolent à Dieu, comme une victime[2], et nous ne sommes consacrés et immolés, que par cette partie inférieure et animale, que nous voulons mortifier toute notre vie, et dont nous faisons l'offrande en nous donnant à Dieu; autrement nous ne serions point à lui[3].

C'est pour cela que la profession ou l'oblation qu'on fait de soi-même par les vœux, est appelée holocauste. Ce sacrifice dans lequel la victime était entièrement consumée était le plus noble dans l'ancienne loi. C'est pour cela qu'on dit aussi qu'elle

[1] Cum voverimus, promittimus operam dare ut perfectionem vitæ attingere possimus, a quo conatu qui recedit, voti transgressor reputandus est. S. Bern. D. Tho. art. 1, ad 4.

[2] Status in quo homo se totum et sua omnia ad divinum cultum consecrat et quasi immolat. S. Thom. sup.

[3] Nihil sibimetipsis reservant, sed linguam, vitam atque substantiam quam

est comme un martyre, parce qu'elle oblige à une mortification continuelle, ce qui est une espèce de martyre ; qu'elle est encore comme un baptême, et qu'elle communique l'indulgence la plus entière que l'on puisse recevoir, parce que c'est une action très-héroïque et méritoire, de se donner ainsi pour mourir de cette mort des saints, et pour ne vivre plus que de la vie de la charité, de la vie de Jésus.

Mais aussi si vous ne mourez de la sorte, il n'y a point de sacrifice, point de martyre, point de baptême, ni d'indulgence[1]; et Dieu sait ce que valent cette profession et ces vœux qui se font sans sacrifice ! Oh ! qu'il importe de comprendre cette vérité, pour se donner une bonne fois à Dieu, et pour connaître l'obligation qu'on a de ne vivre plus selon les mouvements de la nature corrompue, puisqu'on l'a réellement immolée et sacrifiée, et qu'on s'est donné à Dieu. Oui, mon Dieu, je l'entends ainsi, selon toute l'étendue de la perfection, et s'il y a encore quelque chose que je n'entende pas distinctement et expressément, je veux l'entendre dans le sens des règles et des constitutions de l'Ordre; désirant m'y conformer d'entendement, pour y être conforme de volonté et d'affection, et pour m'offrir en sacrifice le plus dignement et le plus complétement que je pourrai.

DEUXIÈME POINT.

IL FAUT ACCEPTER VOLONTIERS L'OBLIGATION QUI EST IMPOSÉE PAR LES VŒUX.

Il est si nécessaire de vouloir et d'accepter l'obligation qu'on s'impose par le vœu, que si on ne la voulait point, il n'y aurait point de vœu, car il consiste dans une libre et franche volonté qui témoigne à son Dieu qu'elle veut ce à quoi elle s'oblige[2]. Mais comme la volonté se porte plus ou moins ardemment à ce qu'elle veut, et qu'il importe pour la dignité et le mérite de

perceperunt, omnipotenti Deo, immolant. D. Greg. hom. xx, *in Ezech.* Hæc fusè probata apud Platum.

[1] L'habit et la tonsure servent peu : c'est le changement de mœurs et l'entière mortification des passions qui font le vrai religieux. *Imit.* liv. I, ch. XVII.

[2] Lætatus est populus cùm vota sponte promitterent, quia corde toto offerebant ea Domino. 1 *Par.* XXIX.

cette action que vous allez faire, de vouloir cette obligation avec toute la perfection possible, il ne faut pas se contenter d'une simple volonté, qui pourrait suffire pour la validité du vœu; mais il en faut avoir une si ardente, si pleine et si parfaite, que vous rendiez votre sacrifice encore plus agréable à Dieu par l'ardeur de votre bonne volonté, que par la chose que vous donnez [1].

Pour vous y exciter avec la grâce de Dieu, qu'il faut demander à cet effet, servez-vous de ces trois motifs. L'un de la part de Dieu qui vous a déclaré sa volonté, en vous appelant à son service. Joignez la vôtre à la sienne, entrez dans ses desseins, protestez que vous ne voulez que ce qu'il veut; mais aussi que vous le voulez, parce qu'il le veut ainsi, et que sa volonté est très-sainte, très-aimable, et très-digne d'être accomplie [2]. Oui mon Dieu, je la veux, et je désire que de votre volonté et de la mienne, il ne s'en fasse qu'une, afin qu'elle soit toute à vous.

L'autre motif sera pris de la personne de Notre-Seigneur, soit en vous offrant comme il s'est offert à son Père, soit parce qu'il s'est offert, et que l'état religieux est une imitation de sa vie et de sa mort, soit enfin parce qu'il a offert ses mérites, pour vous obtenir cette grâce de le servir dans cet heureux état. Et partant, protestez-lui que vous voulez le servir, que vous voulez faire valoir toutes ses grâces ; et comme vous n'en demandez pas davantage qu'il ne veut vous en donner, dites-lui que vous êtes prêt à les recevoir toutes, et à travailler avec elles, sans en perdre aucune [3]; que c'est là votre espérance ; que vous ne craignez ni mort, ni mortification, ni enfer, ni tentation, ni quoi que ce soit, étant appuyé sur son mérite et sur ses grâces, et que vous avec lui êtes plus forts que tous vos ennemis. Oui, mon Jésus, j'unis ce sacrifice au vôtre, et mon cœur à votre cœur, pour

[1] Corde magno et animo volenti. II *Machab.* 1.
Mente promptissima atque devota. *Exod.* XXXV.

[2] Ut dignetur vos vocatione sua Deus noster : et impleat omnem voluntatem bonitatis. II *Thess.* I.

[3] Certando secundùm operationem ejus, quam operatur in me, in virtute. *Coloss.* I.

dire avec vous et comme vous : Il est écrit dans le livre de vie, que je ferais votre volonté[1] ! O mon Dieu, je le veux, et votre loi éternelle sera gravée au milieu de mon cœur, pour me faire garder toutes les règles de l'ordre.

Le troisième motif sera pris de la considération de votre fin dernière, et du devoir qui vous est imposé d'y aspirer par les voies les plus sûres[2]. Il faut servir et honorer notre Dieu, n'est-ce pas vrai?... Il faut commencer à l'aimer de tout notre cœur en cette vie, pour continuer pendant toute l'éternité, n'est-ce pas juste?... Or, en voici le moyen le plus propre que vous puissiez jamais avoir. Prenez-le donc de bon cœur, et en faisant vos vœux, que ce soit comme si vous disiez : Autant que je veux arriver à ma fin, autant je veux honorer et servir Dieu, je veux m'obliger selon toute la portée de mes vœux ; je me croirai trop heureux de mourir pour ce sujet, puisque nous ne vivons que pour le servir et l'honorer ! O mon Dieu, acceptez, s'il vous plaît, cette bonne volonté, ou si elle n'est pas assez bonne, rendez-la meilleure, et telle qu'elle doit être pour que vous l'acceptiez[3]; car puisque je dois vous donner le reste par ma volonté, je dois vous l'offrir la première, afin qu'étant à vous, les offrandes qu'elle vous fera ensuite vous soient plus agréables.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT S'AIDER DE QUELQUE MOYEN POUR S'EN SOUVENIR TOUJOURS, ET POUR S'ACQUITTER DE SES OBLIGATIONS.

Si vous étiez toujours dans la ferveur du jour de votre profession, tout serait fait, il n'y aurait qu'à continuer ce que vous avez commencé, vivant doucement dans l'observance de vos vœux et de vos règles ; mais on se ralentit, on s'endort, on oublie à moitié ses promesses, et, comme par le moyen de la grâce, vous vous trouvez maintenant tout autre que vous n'étiez

[1] In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam Deus meus volui, et legem tuam in medio cordis mei. *Psalm.* XXXIX, et *Hebr.* X.

[2] Contendite intrare per angustam portam, quia multi quærent intrare, et non poterunt. *S. Luc.* XIII.

[3] Domine Deus Patrum nostrorum custodi in æternum hanc voluntatem cordis eorum, et semper in venerationem tui mens ista permaneat. II *Par.* XXIX.

avant d'entrer en religion; de même pourrez-vous, par la lâcheté de votre nature, vous retrouver avec le temps, si vous n'y prenez garde, dans un état opposé à celui dans lequel vous êtes actuellement. C'est pourquoi l'Ecriture nous recommande tant de nous souvenir toujours de la bonne résolution, que nous avons une fois prise[1] ; car nous ne la prenons que pour l'exécuter. Autrement, dit saint Augustin, notre action d'aujourd'hui jointe aux autres qui ne lui seraient pas conformes, ne serait que comme une chimère qui a la tête du lion, la poitrine de la chèvre, et la queue du dragon[2] ! Voudriez-vous bien devenir un tel monstre ?... Que votre résolution soit donc d'être toujours ce que vous voulez être aujourd'hui ; car les mêmes motifs et les mêmes raisons vous y obligent pour toujours. N'est-ce pas vrai ?... Dieu ne vous regardera à l'avenir qu'en vue de vos vœux et de votre sacrifice : aussi vous dit-il dans un des psaumes, que vos holocaustes sont toujours en sa présence[3], comme pour considérer si vous vous comportez conformément à cette résolution, que vous prenez maintenant de le servir parfaitement. Et pour mieux vous en souvenir, prenez ces trois moyens qui aideront votre mémoire à se rappeler vos engagements.

Premièrement, tous les jours à votre réveil, répétez ces paroles, qui sont le sujet de votre méditation, du même cœur que vous prononcerez vos vœux[4] : *J'ai ouvert la bouche et j'ai donné ma parole à Dieu, je ne puis la rétracter, ni agir contrairement à ce que j'ai voué.*

Secondement, dans les occasions d'exécuter vos vœux et de vous mortifier, répétez encore les mêmes paroles, et croyez que vous y êtes aussi obligé qu'aujourd'hui.

[1] Dominum elegisti hodiè, ut sit tibi Deus, et ambules in viis ejus, et custodias ceremonias illius, et mandata atque judicia, et obedias ejus imperio. Et Dominus elegit te hodiè ut sis ei populus peculiaris, etc. *Deut.* XVI.

[2] Bonum inchoare et malo fine concludere, quid aliud est quam monstruosas res conficere ? illa enim actio quasi chimera est, quæ initium habet a ratione, sed finem a sensualitate. S. Aug. serm. ad fr. *de Eremo.*

[3] Holocausta tua in conspectu meo sunt semper. *Psalm.* XLIX.

[4] Ut reddam Domino vota mea de die in diem. *Psalm.* LX.

Enfin, comme on ne peut oublier facilement que, ayant fait vœu de pauvreté, on ne saurait posséder de l'argent en propre, et qu'on s'en souvient assez dans les occasions ; jugez de même de votre propre volonté et de vos inclinations ; croyez que vous ne pouvez pas plus les retenir contre la raison et la règle, que vous ne pouvez conserver de l'argent. Vous avez donné votre parole, et la même raison existe autant pour l'un que pour l'autre, car ces inclinations naturelles vous détournent aussi bien de votre Dieu et de votre fin, que l'argent, et même quelquefois davantage [1]. Par conséquent, il faut vous dire à vous-même que vous ne pouvez, et ne devez pas plus avoir d'affection déréglée et sensuelle pour quoique ce soit au monde, que pour l'argent. Et quoique vous ne laissiez pas de pouvoir absolument aimer et désirer, ayant toujours la liberté pour faire le mal, si vous le voulez, néanmoins parce que vous ne le pouvez pas raisonnablement, en bonne conscience, et selon Dieu, dites hardiment que vous ne le pouvez pas, dites-le comme s'il était question d'un grand péché [2]. Vous ne feriez pas de difficulté de répondre à qui vous presserait d'offenser Dieu grièvement, que vous ne le pouvez pas, puisqu'en effet, vous ne le pouvez pas en bon religieux, ni même en honnête homme [3]; de même, quand l'occasion se présentera de céder à la sensualité et à l'immortification, dites généreusement que vous ne le pouvez pas, parce qu'en vérité vous ne le pouvez pas non plus, que vous ne le devez, étant obligé d'être parfait.

Oh ! heureuse impuissance, qui vous rendra d'autant plus puissant, que vous pourrez moins faire le mal ! O mon Dieu ! combien il faut être aidé de votre bras tout puissant pour en

[1] Ecce nos reliquimus omnia, etc. Omnia sanè dixerim, non tantum possessiones, sed etiam cupiditates, et eas maxime : plus enim concupiscentia mundi quam substantia nocet. Et, hæc fugiendarum causa divitiarum præcipua est, quod aut vix, aut numquam sine amore valeant possideri.

[2] Age ergo qui relinquere universa disponis, te quoque inter relinquenda numerare memento, immo verò maxime et principaliter abnega temetipsum, etc. S. Bern.

[3] Quomodo possum hoc malum facere et peccare in Deum meum. *Gen.* XXXIX.

venir là!... Mais aussi, quand on est assisté, on peut y arriver; et nous pouvons espérer que vous nous aiderez, comme nous devons être certains que vous ne nous commandez, et ne conseillez rien que nous ne puissions faire [1]. Mon âme, quelle consolation! Je n'ai rien à faire en conséquence de mes vœux, que je ne puisse faire par le moyen de la grâce, qui est attaché à ma vocation, si je veux m'en servir. Oh! je le veux du même cœur que je veux me vouer, et me donner tout à Dieu. Ainsi soit-il.

SECONDE MÉDITATION.

DU VŒU DE PAUVRETÉ.

Je vous ai purifié dans la pauvreté comme dans un creuset où l'on épure l'or [2].

Le Sujet de cette méditation et des deux suivantes sur les vœux, sera mieux compris, si on se rappelle ce que dit saint Thomas [3] que les vœux sont opposés aux trois concupiscences qui règnent dans le monde, comme le dit l'Écriture [4]. Le vœu de pauvreté est opposé à la convoitise des yeux ou des biens; le vœu de chasteté à la convoitise de la chair; et le vœu d'obéissance à l'orgueil et à l'ambition : de sorte que, la nature corrompue de l'homme, qui ne vit que par ces trois concupiscences, se trouve comprimée par ces trois vœux; il suit donc de là que s'ils sont bien gardés, les obstacles étant écartés, on acquerra aussitôt la perfection. Mais il est bien à craindre qu'ils ne soient pas gardés, comme il faut, parce que la nature se recherche toujours, et se persuade qu'elle ne peut se passer que difficilement de ses commodités, de ses plaisirs, et de ses prétentions d'honneur et de réputation, comme on y est

[1] Oramus Deum, ut nihil mali faciatis.
Non enim possumus aliquid contra veritatem sed pro veritate. II *Cor.* XIII.
[2] Elegi te in camino paupertatis. *Isa.* XLVIII; II, II, q. CLXXXVI, a. 7.
[3] II, II, Quæst. CLXXXVI, art. 7.
[4] Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo, quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ quæ non est ex parte, sed ex mundo est. I *Joan.* II.

obligé par les vœux. Il arrive donc qu'elle se révolte souvent, et qu'après un certain temps passé en religion, on est moins religieux qu'au jour de sa profession, on observe moins ses vœux, on s'en relâche et on se laisse aller à ces mouvements de la nature, qui ne cherche que ses aises, son plaisir et son honneur. Pour obvier à ce malheur, et pour se conserver dans la première ferveur, il importe beaucoup de bien se persuader que le religieux se trompe fort en cherchant ses plaisirs et ses avantages, aux dépens de ses vœux; et qu'au contraire, jamais il ne trouvera plus de biens, que dans la vraie pauvreté, plus de plaisirs que dans la chasteté, et plus d'honneur et de réputation que dans l'obéissance; et que par conséquent, il ne doit point être infidèle à ses vœux pour aller chercher ailleurs ses biens et ses contentements. C'est ce qu'on reconnaîtra dans ces trois méditations.

La Fin de celle-ci sera donc de se persuader qu'il n'y a point de richesses plus assurées, de plus grandes commodités et de vrais biens, que dans la pauvreté volontaire, ou dans l'exacte observance du vœu de pauvreté.

La Forme est en ces trois points :

1° Ce que c'est proprement que d'avoir ses commodités.

2° On ne les trouve que dans la vraie pauvreté.

3° Il ne faut donc point les chercher ailleurs, aux dépens de son vœu.

PREMIER POINT.

CE QUE C'EST PROPREMENT QUE D'AVOIR SES COMMODITÉS.

Représentez-vous ici trois belles vérités, et méditez-les, vous rappelant les paroles de Notre-Seigneur et celles des saints sur ce sujet. La première est que la commodité ne consiste pas dans la possession de beaucoup de choses; le Fils de Dieu l'a dit expressément [1], et on ne voit que trop par l'expérience de tant de personnes qui, possédant plus de bien qu'il ne leur en faut, ne croient pas pourtant avoir ce qui leur est utile et nécessaire. Oh! qu'ils sont malheureusement pauvres!...

[1] Non in abundantia cujusquam vita ejus est, ex his quæ possidet. S. *Luc.* I.

La seconde est qu'il faut que l'esprit soit content, pour pouvoir dire qu'on a ses commodités; car la commodité n'étant que pour contenter la personne qui la désire, si son esprit est content, elle a plus de commodités, quoiqu'elle n'ait rien et que le corps soit en peine, que si elle possédait le monde entier, l'esprit n'étant pas satisfait.... Les Païens mêmes ont connu cette vérité [1], et il n'y a eu qu'Epicure qui ait osé parler trop avantageusement en faveur du corps.

La troisième vérité est que ce contentement d'esprit dépend de nous avec la grâce. Ni les biens, ni les plaisirs, ni les honneurs, ni aucune créature ne peuvent me contenter, il n'y a que Dieu seul en se communiquant par la béatitude au ciel, ou par ses grâces et ses dons, en cette vie. Mon âme, ne faisons pas ce tort à Dieu, de croire que quelque chose puisse nous contenter hors de lui [2], car cette chose serait notre Dieu, elle serait notre fin dernière et notre béatitude; attendre cela d'une créature, c'est blasphémer contre le Créateur [3]. O mon Dieu! je le reconnais, vous êtes mon vrai bien, et vous seul pouvez me contenter.

DEUXIÈME POINT.

LE BIEN ET LE CONTENTEMENT NE SE TROUVENT QUE DANS LA VRAIE PAUVRETÉ.

Ce sera au ciel qu'on possédera Dieu pleinement, et qu'on sera parfaitement content; en attendant autant qu'on peut l'être sur la terre, c'est dans la vraie pauvreté que ce contentement se trouve, parce qu'elle détache l'esprit de l'affection des choses, et ce détachement laisse la personne contente de trois manières : premièrement, en la délivrant de la peine qui vient de l'affection, car l'attachement ne saurait être sans crainte, sans tristesse et sans peine. Secondement, en la rendant plus capable de recevoir les grâces et les dons de Dieu qui peuvent la contenter, car ces affections terrestres en empêchent l'effet.

[1] Ista quæ spectantur, ad quæ consistitur, quæ alter alteri stupens monstrat, foris nitent, introrsus misera sunt. Sen. *de beata vita*, cap. III.

[2] Ego ostendam omne bonum tibi. *Exodi* XXXIII.

[3] Beatum dixerunt populum cui hæc sunt; beatus populus, cujus Dominus Deus ejus. *Psal.* CXLIII.

En troisième lieu, parce que Dieu par sa Providence particulière, a soin que rien ne manque aux vrais pauvres, de ce qui leur est nécessaire ; ou bien il leur fait connaître que cette chose n'est pas indispensable, ou encore il leur fait supporter et aimer cette nécessité, avec autant et plus de contentement et de satisfaction que s'ils avaient ce que la nature pourrait demander, ou que s'ils étaient délivrés de ce besoin. Il suit de là que les vrais pauvres de cœur sont les plus riches du monde ; car étant dégagés de toutes ces affections terrestres, qui nous appauvrissent autant qu'elle nous font regretter et désirer ce que nous n'avons pas, ils se trouvent dans une liberté d'esprit qui les fait jouir paisiblement de leurs biens spirituels. Ces biens étant les seuls véritables, et incomparablement plus grands que ceux du monde, le religieux qui en jouit, devient le plus riche de tous les hommes, d'après le Sage qui dit [1] : que telle personne qui n'a rien est la plus riche, et d'après le témoignage de l'Apôtre [2], et de saint Augustin [3] qui assurent qu'ainsi on possède tout même en n'ayant rien.

C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce beau passage d'Isaïe, qui sert de fondement à cette méditation, passage dans lequel Dieu parlant à ses pauvres, leur dit qu'il les purifie dans le feu de la pauvreté ; car l'attachement aux biens de la terre est pour l'âme du religieux, ce qu'est à l'or le mélange des métaux d'un moindre prix, et comme le feu purifie l'or en le séparant des autres métaux, de même la pauvreté purifie le religieux de ces affections terrestres. Il suit de là que, comme l'or étant ainsi purifié, est plus précieux et plus riche, de même le religieux s'étant dépouillé de ces biens d'une moindre valeur, qui l'empêchaient d'en posséder qui sont plus importants, devient plus riche, parce qu'il jouit mieux de ses autres biens, qui sont les

[1] Est quasi dives, cum nihil habeat, et est quasi pauper cum in multis divitiis sit. *Prov.* XIII.

[2] Nihil habentes et omnia possidentes. II *Cor.* VI.

[3] Sic fidelis homo cujus totus mundus divitiarum est, et quasi nihil habens omnia possidet inhærendo tibi cui serviunt omnia. S. Aug. V, *Conf.*

vraies richesses. N'est-il pas vrai que les biens naturels de l'esprit, et surtout les biens de la grâce, sont plus excellents que tous ceux de la terre, et qu'ils l'emportent autant sur l'or et l'argent, que l'or est plus précieux que les autres métaux [1]? N'est-il pas vrai que plus on a de ces biens spirituels, et plus on est riche? N'est il pas encore vrai que jamais on ne les possède mieux, que quand on est détaché des autres biens? Concluez donc que la pauvreté qui opère ce détachement et cette pure possession de si grands biens, est un moyen plus sûr pour s'enrichir, et qu'il est préférable de s'y attacher, plutôt que de chercher ses commodités au préjudice du vœu qu'on a fait. C'est unir le cuivre à l'or, et lui enlever de son prix, que de joindre le soin des biens temporels avec les biens de la religion; c'est s'appauvrir des véritables biens, autant qu'on pense s'enrichir des autres qui ont une moindre valeur [2].

Et pour vous faire mieux voir l'utilité et la commodité qui est dans la pauvreté, examinez : Qu'appelez-vous bien utile, sinon le bien qui sert pour quelque autre qui lui est supérieur : ainsi l'argent sert pour la nourriture, et la nourriture pour la conservation de la vie. Voilà où aboutit toute l'utilité des biens et des commodités temporelles. Mais, relativement à notre fin, qu'est-ce que cette vie, en comparaison de la vie éternelle? et si c'est à la pauvreté que le royaume des cieux est particulièrement promis, ne faut-il pas nécessairement avouer qu'elle est le bien le plus utile que nous puissions avoir? Oh! que la parole de Jésus est donc très-véritable, qu'heureux sont les pauvres d'esprit [3]; et que la pensée de saint Augustin est sainte, que la grande félicité des chrétiens est de pouvoir acheter le ciel par la pauvreté; qu'il n'y a rien de plus riche que la pauvreté, puisque avec elle nous achetons le ciel, et que, comme il est

[1] Divitias nihil esse duxi in comparatione illius, etc. *Sap.* VII.

[2] Argentum tuum versum est in scoriam. Et convertam manum meam ad te, et excoquam ad purum scoriam tuam, et auferam omne stannum tuum. *Isai.* I, 22, 25.

[3] Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. *S. Matth.* V.

plus facile de manquer des biens de ce monde que de les posséder, il ne tiendra qu'à nous de nous mettre et de nous maintenir dans cet heureux état, de n'avoir et de n'affectionner rien, pour avoir tout [1].

TROISIÈME POINT.

IL NE FAUT DONC POINT CHERCHER AILLEURS SES COMMODITÉS AUX DÉPENS DE SON VŒU.

Nous avons, il est vrai, d'autres considérations très-nobles et très-puissantes pour nous affectionner à ce vœu de pauvreté, et principalement celles qui sont tirées de l'exemple de Notre-Seigneur, qui l'a tant honorée par ses paroles et dans sa personne; mais comme nous supposons ici son mérite et son excellence, et que nous ne voulons que nous affermir dans l'observance du vœu que nous en avons fait, il n'y a rien de plus à propos que de nous représenter cette vérité, que nous ne trouverons jamais ailleurs plus de bien, plus d'utilité, ni plus de commodité. Car, puisque ce n'est ni l'excellence, ni le mérite des autres biens, qui nous éloigne de la pauvreté, mais plutôt leur utilité ou la commodité que nous en espérons; si une fois on est désabusé de ce préjugé, on est fixé dans son devoir. Par conséquent donc, autant de fois qu'il sera nécessaire, représentez-vous cette vérité: qu'on se trompe fort en cherchant ailleurs ses commodités, au préjudice de son vœu. Car, outre le danger où l'on se met de pécher dans une matière si importante, outre le tort et le dommage qu'on fait à sa perfection et à l'amour de Jésus [2]; que cherchez-vous en cherchant vos commodités? N'est-ce pas à vous contenter? Et où pensez-vous trouver ce contentement? Répondez. N'est-ce pas dans

[1] Fœlicitas magna Christianorum, quibus datum est, ut paupertatem faciant pretium regni cœlorum. Non tibi displicebat paupertas tua, nihil ea potest ditius inveniri; vis nosse quam locuples sit? cœlum emit: quibus thesauris conferri possit, quod videmus paupertati indultum? ut ad regnum cœlorum veniret dives, possessione sua obtinere non potest; nunc obtine', ut contempta perveniat. S. Aug. serm. XXVIII, *de verb. Apost.*

[2] Noli timere pauperem quidem vitam gerimus: sed multa bona habebimus sit timuerimus Deum, et recesserimus ab omni peccato, et fecerimus bene. *Tob.* IV.

quelques biens? Mais les moindres sont-ils plus capables de vous contenter que les plus grands? Et les biens temporels, que vous cherchez au préjudice de la pauvreté, ne sont-ils pas moindres que les biens spirituels que vous avez par votre vœu. Comment donc les cherchez-vous, et comment pensez-vous y trouver votre contentement[1] ? Ne faudrait-il pas renverser tout l'Evangile, et mettre la terre au-dessus du ciel, plutôt que de penser trouver ce que vous cherchez?...

Non, non, ou il n'y a point de vrai contentement sur la terre, ou il est dans l'esprit, et l'esprit ne sera jamais content, s'il n'est tellement détaché des choses de la terre, qu'il puisse se passer de tout, même de la vie, selon que Dieu en ordonnera. Et comme il n'y a que la vraie pauvreté qui produise ce parfait détachement, c'est elle qui apporte ce contentement; c'est là que l'on trouve toutes ses commodités, puisqu'on n'en reconnaît point d'autre que celle qui contente l'esprit, autant qu'il le peut être en cette vie, ni d'autre utilité que celle qui conduit à la vie bienheureuse. Et pourquoi donc quitterait-on la pauvreté pour chercher ailleurs ce qu'on ne saurait trouver qu'en elle? N'est-ce pas là le centuple que Notre-Seigneur a promis dès cette vie a ceux qui quitteront tout[2]? Qu'en dites-vous? Est-il fidèle dans ses promesses?... Et qu'entendez-vous par ce centuple, sinon les biens spirituels de la pauvreté, qui valent mieux cent fois que tout ce qu'on a quitté[3]? et comment valent-ils mieux, s'ils ne contentent davantage? ou enfin s'ils contentent davantage, qu'allez-vous chercher hors de la pauvreté à qui cette récompense est promise, à qui ce contentement est attaché?...

Mais si vous dites que vous ne ressentez point ce centuple et

[1] Et nunc quid tibi vis in via Ægypti, ut bibas aquam turbidam, et quid tibi cum via Assyriorum ut bibas aquam fluminis? *Jerem.* II.

[2] Et omnis qui reliquerit domum vel fratres, etc. Centuplum accipiet. *S. Matth.* VI.

Non est qui reliquerit domum, etc., qui non accipiat centies tantum nunc in tempore hoc cum persecutionibus. *S. Marci.* X.

[3] Qui carnalia pro Salvatore dimiserit, spiritualia recipiet, quæ comparatione et merito sui ita erunt, quasi si parvo numero centenarius numerus comparetur. S. Hieron.

ce contentement, écoutez saint Bernard qui vous répond que c'est que vous n'avez pas tout quitté ; car Jésus-Christ, qui dit que toute personne qui aura tout quitté, recevra ce centuple, mérite mieux d'être cru que vous, lorsque vous déclarez avoir tout laissé pour le suivre ; et vous montrez bien que vous n'avez pas tout laissé, ou que vous reprenez ce que vous avez laissé, puisque vous désirez encore quelque chose, ou que vous n'êtes pas content de votre pauvreté. Car pour avoir tout quitté, il faut avoir quitté ce désir que vous avez, et il faut être content de n'avoir rien[1]. De sorte que, pour conclusion de cette méditation, vous devez reconnaître qu'il est si véritable que la pauvreté apporte ce parfait contentement, que si on ne l'éprouve pas, c'est que l'on n'est pas dans la vraie pauvreté. Et ainsi, pour la pratique de cette vérité, quand vous ressentirez quelque désir d'avoir ce qu'il vaut mieux n'avoir pas, ou ne pas désirer, vous n'avez qu'à dire : Mon âme, si nous sommes mieux, et si nous possédons davantage par notre pauvreté que par la jouissance de ce petit bien que nous désirons, pourquoi quitterons-nous la pauvreté pour ce bien prétendu ? Et que ne tâchons-nous plutôt d'être plus parfaitement pauvres et plus détachés de toutes choses, puisque ce n'est que faute de ce parfait détachement, que nous désirons ce que nous n'avons pas, et que si nous étions dans cette parfaite pauvreté, nous serions plus contents de ne rien avoir que de posséder le monde entier[2].

[1] Scrutetur vias suas, et studia sua qui promissam centupli gratiam sibi deesse causatur, sunt loculi non modo pecuniæ, sed et propriæ voluntatis. Nemo ergo cum se videt non omnia reliquisse, centuplum non accepisse miretur; neminem Christus excipit, miseri qui dicunt, præter nos. S. Bern. *in illud, Ecce nos reliq.*

[2] Sufficiebat nobis paupertas nostra. *Tob.* v.

TROISIÈME MÉDITATION.

DU VŒU DE CHASTETÉ.

Les vierges seront amenées et présentées au roi avec une grande joie, et un grand contentement de part et d'autre [1].

Le Sujet s'arrête principalement à faire reconnaître que, comme le vœu de chasteté est opposé à la concupiscence de la chair, il nous oblige à nous éloigner de toute sorte de plaisir sensuel; et que dans cet éloignement, il y a plus de plaisir et de contentement que dans la jouissance. Car ce n'est pas seulement pour le jour et pour l'heure qu'on fait son vœu, et qu'on est présenté au roi des vierges, que le Psalmiste parle de joie et de contentement; c'est pour tout le temps qu'on vit dans cet heureux état, comme c'est dans tout ce temps, qu'on s'approche toujours de plus en plus de celui qui se plaît particulièrement parmi les vierges et les chastes. Et comme il n'y a que le plaisir sensuel, qui soit pour l'ordinaire à craindre touchant ce vœu, il importe surtout, de bien se persuader qu'ils faut s'en éloigner entièrement, et qu'étant résolus de nous en priver courageusement, nous trouverons incomparablement plus de plaisir et de contentement qu'en en jouissant.

La Fin sera d'apprendre et de se résoudre fermement, à trouver son plaisir en se privant de tout plaisir sensuel.

La Forme est en ces trois points :

1° Il importe d'être bien résolu en cette matière.

2° Cette résolution consiste à se priver entièrement de tout plaisir sensuel.

3° C'est ainsi qu'on vivra dans un plus grand plaisir.

[1] Adducentur Regi Virgines, post eam, proximæ ejus afferentur tibi in lætitia et exultatione. *Psal.* XLIV.

PREMIER POINT.

IL IMPORTE D'ÊTRE BIEN RÉSOLU EN CETTE MATIÈRE.

Le discours sur ce sujet ne doit pas être long, représentez-vous seulement cette vérité : Que comme l'ennemi fait tous ses efforts contre ce vœu, il n'y a pas de moyen plus efficace pour lui résister, que d'être résolu et déterminé, sans hésiter sur ce qu'on doit et veut faire. Car, quand on chancelle et qu'on hésite, on est moins fort pour résister, on ne se défend qu'à demi, la grâce même, sans laquelle nous ne pouvons rien, se fâche de nous voir ainsi chanceler, elle se retire, et l'ennemi qui n'est fort que par notre faiblesse, prend un grand avantage sur nous, il devient un lion, lui qui ne serait qu'une fourmi, si nous voulions être déterminés à lui résister[1]. C'est en ce sens qu'il est appelé dans l'Ecriture fourmillion ; car, comme dit saint Grégoire[2]. Il est aussi puissant sur ces âmes languissantes, qu'il est faible contre ceux qui sont parfaitement décidés à combattre. Seigneur, nous n'avons pas besoin de temps pour y penser, disaient ces trois jeunes gens au roi Nabuchodonosor, nous sommes si résolus de ne reconnaître qu'un Dieu, qu'aucune menace ne peut nous ébranler de cette ferme volonté[3].

C'est ainsi qu'il faut parler aussi bien pour la chasteté que pour la foi, car, le vœu étant fait, c'est une sorte d'infidélité, de douter ou de penser si on doit le garder. O mon Dieu ! il me semble que j'y suis si résolu que je ne crains rien, mais n'y a-t-il pas à craindre quelque présomption, en se montrant ainsi résolu ? Mon fils, quiconque présumerait de lui-même, se fiant dans ses forces, se tromperait ; mais être résolu avec ma

[1] Tigris periit. *Job.* IV.

[2] Myrmicoleon secundùm 70.

Recte Myrmicoleon, id est, Leo et formica dicitur, formicis enim Leo est volatilibus formica : sicut contra consentientes fortis est, ita contra resistentes debilis. S. Greg. V *Mor.* XVII.

[3] Non oportet nos de hac re respondere tibi. Ecce enim Deus noster quem colimus, potest eripere nos de camino ignis ardentis, et de manibus tuis, o Rex liberare : quod si noluerit, notum sit tibi, rex, quia Deos tuos non colimus, et statuam auream quam erexisti non adoramus. *Dan.* III.

grâce à bien faire son devoir, ce n'est pas plus tomber dans la présomption que lorsqu'on fait son vœu. Car, cette résolution est tellement comprise dans les vœux, que quiconque ne serait pas ainsi déterminé, ne serait pas dans l'état où il doit être après son vœu.

DEUXIÈME POINT.

CETTE RÉSOLUTION CONSISTE A SE PRIVER ENTIÈREMENT DE TOUT PLAISIR SENSUEL.

Ne pensez pas qu'il suffise de n'avoir point de mauvaise volonté, ou même d'en avoir quelque bonne pour la pureté, car, si de plus vous n'êtes pas entièrement résolus de vous priver de tout plaisir sensuel, quoiqu'il semble au reste innocent, vous n'irez pas loin sans tomber dans le mal. C'est la ruse de l'ennemi, de ne commencer ces assauts que par ces petits plaisirs de vue, de paroles, d'affections naturelles, de présents, de communications familières, et d'autres semblables, pour faire couler plus aisément son venin[1]. Le mal opposé directement au vœu, est trop hideux pour être bien reçu s'il se présentait en face ; il se couvre alors et il se glisse avant qu'on ne l'ait remarqué, et quiconque ne s'en défie, y sera pris tôt ou tard, et il ne pourra pas s'en dégager ensuite aussi facilement qu'il y aura été pris. Car, c'est tout ce que peuvent faire ceux qui s'en défient, de ne point s'y laisser prendre.

Voyez les méditations qui regardent ce sujet, et prenez cette devise comme signe de votre résolution : *ou le lys ou la rose*, c'est-à-dire, qu'il faut être aussi blanc et aussi pur qu'un beau lys, ou mourir à la peine, et devenir comme une rose en donnant tout son sang pour ce sujet. O l'Epoux de nos âmes! qui êtes ainsi blanc et vermeil[2], je reconnais maintenant d'où vient que vous ne me permettez pas d'arrêter ma vue sur un visage qui puisse me donner quelque plaisir ; c'est le zèle que vous avez pour l'intégrité de mon âme, c'est afin que je ne sache

[1] Solertes quique ne corpereis sensibus nimis ad exteriora dilabantur, continuo studio intra mentem suam occulta custodiæ disciplina se colligunt, ut tantò magis inveniantur intus integri, quantò minus sunt exterius fusi. S. Greg. XXII *Mor.* II.

[2] *Cant.* V.

jamais ce que c'est qu'un plaisir sensuel, car c'est par ce plaisir que l'âme commence à se corrompre.

TROISIÈME POINT.

C'EST AINSI QU'ON VIVRA DANS UN PLUS GRAND PLAISIR.

Vous jouirez d'un plus grand plaisir, en vous privant absolument et généreusement de tous les plaisirs sensuels, que si vous vous y laissiez aller. Car, premièrement, vous serez délivré des troubles qui restent, comme autant de piqûres d'abeilles, après ces plaisirs, dans lesquels il est impossible qu'une âme chrétienne puisse vivre contente[1]. De plus, en vous conservant ainsi dans une parfaite chasteté, vous devenez le temple du Saint-Esprit, qui est la joie essentielle, et il en communique autant à l'âme où il réside, que cette âme est joyeuse de se faire son temple et sa demeure. Certes, s'il y a une sorte de plaisir et de joie particulière pour les vierges et pour les âmes qui se sont conservées dans leur intégrité, comme nous le lisons dans l'Apocalypse, nous pouvons croire que cette joie commence dès cette vie, car n'étant communiquée au ciel que par l'amour particulier que leur témoigne leur Epoux, il n'attend pas pour leur donner des témoignages de son amour, qu'elles soient dans le ciel. Mais comme il les chérit dès cette vie, il leur en communique aussi les effets[2], qui sont de belles lumières dans leur entendement, de saintes affections dans leur volonté, et de bonnes pensées dans leur mémoire, et alors ils se trouvent si remplis de Dieu, comme l'a remarqué saint Bernard[1], et, par conséquent, si contents et si satisfaits, qu'il n'y a pas de plaisir au monde comparable à celui-là.

[1] Fidelem sic delectat quam integra immaculati pudoris conscientia. Voluptatem vicisse voluptas est maxima, nec ulla est major victoria quam quæ de cupiditatibus refertur. S. Cypr. *de bono pudic.*

[2] Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui. *Psalm.* XXXVI.

[3] Sed quid, o Propheta, quod tam absolutè mones delectari in Domino, ac si ad manum nobis sit hujusmodi delectatio? Delectationem cibi, somni, et quietis et cæterorum, quæ in terra sunt novimus: Deus autem quam delectationem habet, ut in eo delectemur? fratres mei, sæculares hoc dicere possunt, vos non potestis. Quis enim vestrum est, qui non sæpe expertus sit conscientiæ

Ceci est si vrai que, nonobstant l'amour que Jésus avait pour tous ses Apôtres, il a voulu témoigner des tendresses toutes particulières à saint Jean, à raison de sa grande pureté et de son innocence, afin que nous sussions qu'il aimait singulièrement cette vertu, que dès cette vie il lui témoignait son affection, et que cette affection était plus capable de contenter une âme que tout autre plaisir. Demandez un peu à ce disciple bien-aimé ce qu'il en ressentait? Mais demandez-vous à vous-même s'il n'est pas vrai que, quand Dieu remplit une âme, il la contente? s'il n'est pas vrai que ce contentement est incomparablement plus grand et meilleur que tout autre? Répondez encore, et dites s'il n'est pas vrai que c'est particulièrement aux âmes qui se privent de tout plaisir humain, que ce divin contentement est accordé? Ne faut-il donc pas avouer que c'est un puissant motif pour se conserver dans une parfaite chasteté, que de considérer qu'on trouve mieux son plaisir en quittant le plaisir sensuel qu'en le prenant? Ce n'est pas quitter son plaisir, mais le changer[1]. O mon Jésus, faites-moi souvenir de cette vérité quand il faut la pratiquer, et quand je rencontrerais de la peine dans la pratique, puisque je sais que vous aimez tant cette vertu, ce me sera un grand plaisir d'accepter cette peine, pour satisfaire votre amour.

bonæ delectationem ? qui non gustaverit saporem castitatis, humilitatis, charitatis ? Non est hæc delectatio potûs, neque cibi aut similis cujuslibet rei : delectatio tamen est, et major omnibus illis, divina enim est, et non carnalis delectatio, et cum in his delectamur plane delectamur in Domino. S. Bern. serm. v, *in Quadrag.*

[1] Quantò mens ad sublimiorem profecerit puritatem, tantò sublimius intuebitur Deum, et admirationis infra semeptipsam potius capiet incrementa, quam loquendi facultatem inveniet. Ut enim vim lætitiæ hujus inexpertus mente non valet percipere : ita explicare non valebit expertus, etc. Cass. coll. II, ch. XIII.

QUATRIÈME MÉDITATION.

DU VŒU D'OBÉISSANCE.

Votre honneur sera que ma volonté soit faite en vous[1].

Le Sujet et la Fin de la méditation seront de reconnaître d'après ces magnifiques paroles du prophète Isaïe, l'excellence et la dignité de l'obéissance qui fait accomplir la volonté de Dieu, et de préférer cet honneur à celui de toutes les charges et de toutes les dignités, si on ne les considère que comme la convoitise, les fait rechercher au préjudice du vœu d'obéisssnce.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment la volonté de Dieu est renfermée dans l'obéissance.

2° Comment l'obéissance en retire une très-excellente dignité.

3° Comment cette dignité peut servir de motif à la pratique de la vertu, et à l'observance du vœu.

PREMIER POINT.

COMMENT LA VOLONTÉ DE DIEU EST RENFERMÉE DANS L'OBÉISSANCE.

On peut reconnaître de trois manières comment la volonté de Dieu est renfermée dans l'obéissance. La première, en ce que c'est l'ordre et la volonté de Dieu, que les uns soient sujets aux autres. Cette subordination qui existe dans tous les états vient de Dieu, dit saint Paul[2], et si les uns sont inférieurs aux autres, c'est Dieu qui l'ordonne ainsi, et on accomplit sa volonté quand on vit dans cet ordre.

La seconde manière est que, en obéissant à nos supérieurs, nous faisons ce que Dieu veut dans ce cas particulier; car le moyen le plus sûr pour connaître la volonté de Dieu, c'est de recourir à l'ordre qu'il a établi pour nous la manifester[3]. De

[1] Vocaberis voluntas mea in ea. *Isa.* LXII.

[2] Omnis anima potestatibus, sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi a Deo : quæ autem sunt a Deo, ordinatæ sunt; itaque qui potestati resistit, Dei ordinationi resistit. *Rom.* XIII.

[3] Qui vos audit me audit : et qui vos spernit, me spernit. *S. Luc.* X.

sorte que, quand nous voyons par cet ordre ce que nous devons faire, nous pouvons reconnaître que c'est la volonté de Dieu.

Mais la troisième est encore plus propre et plus significative, en tant que nous accomplissons non-seulement ce que Dieu veut quant à la substance de l'œuvre en elle-même, mais encore de la manière et suivant la fin qu'il nous a prescrites, parce que tel est son bon plaisir, parce qu'il est notre maître, notre Seigneur et notre Dieu, parce que nous sommes ses serviteurs, qui désirons lui obéir en faisant très-volontiers et constamment ce qu'il nous commande, comme il nous le commande, et parce qu'il le commande[1]. C'est cette volonté divine, dont parle saint Paul, qui est bonne et parfaite[2], ainsi que nous l'avons démontré plus amplement ailleurs[3]. Oh! que nous sommes heureux, disait un prophète aux enfants d'Israël, de ce que nous connaissons les volontés de Dieu[4]; mais, mon âme, que nous sommes plus heureux encore de les accomplir! Car, à quoi sert de connaître la volonté de son maître, si on ne lui obéit pas; on mérite d'être châtié pour n'avoir pas fait ce qu'on savait devoir être fait. Mais aussi, quand on obéit, l'obéissance est d'un tel prix devant Dieu, que celui qui connaîtra ce prix aimera mieux obéir que commander.

DEUXIÈME POINT

COMMENT L'OBÉISSANCE EN RETIRE UNE TRÈS-EXCELLENTE DIGNITÉ.

On reconnaîtra la dignité qui revient à l'obéissance de l'accomplissement des volontés de Dieu par ces six degrés qui, en s'élevant les uns au-dessus des autres, nous découvrent toute l'excellence et la grandeur de cette vertu.

Le premier est établi de la fin de l'homme, qui consiste à accomplir les volontés de Dieu; or il n'y a rien qui relève davantage une chose que quand elle arrive à sa fin. Par consé-

[1] Facientes voluntatem Dei ex animo. *Ephes.* VI.
[2] Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta. *Rom.* XII.
[3] Au *livre de l'Ordre*, II part. disc. X, sect. II.
[4] Beati sumus Israel, quia quæ Deo placent, manifesta sunt nobis. *Bar.* IV.

quent, l'homme est au plus haut point de son excellence quand il fait la volonté de Dieu, puisqu'il n'est créé que pour la faire. Cela vaut mieux que tous les sacrifices[1].

Le second est tiré de la perfection spirituelle et de la sainteté des plus grands hommes; elle consiste dans le parfait accomplissement des volontés de Dieu. Si vous connaissez celui qui est le mieux selon le cœur de Dieu, et qui accomplit le plus parfaitement toutes ses volontés[2], vous connaissez celui qui est le plus grand saint sur la terre, et qui sera le plus heureux au ciel.

Le troisième est pris de la consideration des anges, qui n'ont point de plus haute et de plus noble recommandation, sinon qu'ils sont les créatures les plus proches de Dieu, et celles qui connaissent et accomplissent le mieux toutes ses volontés[3].

Le quatrième s'élevant jusqu'à la Reine des anges, nous fait voir qu'elle n'a été digne mère de Dieu que par son obéissance, et par l'accomplissement de ses divines volontés. Ce qui est si vrai que son fils Notre-Seigneur n'a point fait de difficulté de dire : Que celui qui faisait la volonté de son Père, il le regardait comme sa mère propre[4]; et la réponse qu'il fit à cette femme qui louait le sein qui l'avait porté, ne fut-elle pas toute en faveur de l'obéissance, lorsqu'il assura que sa mère était plus heureuse parce qu'elle était la servante de Dieu que parce qu'elle était sa mère[5].

Le cinquième nous approche du Fils, qui étant Dieu est plus

[1] Melior est obedientia quam victimæ. I *Reg.* xv.

[2] Virum secundum cor meum, quia faciet omnes voluntates meas. *Act* XIII.

[3] Ministri ejus qui facitis voluntatem ejus. *Psalm.* CII.

[4] Quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in cælis est, ipse meus frater, et soror, et mater est. S. *Matth.* XII.

[5] Mariam quæ secundum carnem mater erat, alia quoque ratione matrem sibi Jesus probat, quando quidem et ipsa voluntatem Patri, faciebat, undè et dicitur vocaberis voluntas mea. Guericus Abbas. IV *de Assumpt.*

Hinc Maria laudabilius atque beatius Christi mater est secundum Christi sententiam : Quicumque facit voluntatem Patris mei, etc. S. Aug. I. *de S. Virg.* II.

grand que sa mère, et il nous en fait approcher de si près, qu'il n'y a rien qui nous rende plus semblable à lui que l'obéissance, puisqu'il n'a rien fait que par cette vertu, et que tout ce qu'il a fait, tire son prix et sa valeur de la dignité de sa personne et de son obéissance; de sorte que c'est elle qui nous a rachetés et sauvés[1]. Oh! quelle dignité. Si vous voulez un discours entier sur ce sujet, recourez au *livre de l'Ordre.*

Enfin, pour sixième et dernier degré, l'obéissance en état de grâce, nous rend semblables à Dieu, autant que nous le pouvons être, car elle nous rend conformes à sa volonté, ce qui est la plus parfaite ressemblance que nous puissions avoir avec lui en cette vie. Car, ce n'est ni par la mémoire ni par l'entendement que nous devenons semblables à Dieu, mais par la volonté; or, notre volonté ne lui est jamais plus effectivement conforme, que quand elle fait ce qu'il veut. Ce sont ceux-là qui sont appelés des dieux dans l'Ecriture[2], non pas simplement, parce que la parole et la connaissance des volontés de Dieu leur est manifestée, mais parce qu'elle est exécutée. Ils deviennent par ce moyen bons comme Dieu, saints, puissants, sages comme Dieu, et semblables à lui autant qu'ils peuvent l'être; de sorte que Dieu qui est si jaloux de sa divinité, qu'il ne permet pas qu'on usurpe ce grand nom de Dieu, le permet néanmoins à ceux qui excellent dans la vertu d'obéissance. Vous pouvez donc conclure que l'obéissance nous élève à une dignité capable de contenter les plus ambitieux. Si vous n'êtes pas suffisamment éclairé sur cette vérité, lisez le Père Platus[3]; ou si vous reconnaissez assez le mérite et la dignité de cette vertu, demandez pardon à votre Dieu, d'avoir cherché la gloire et l'honneur autrement qu'en lui obéissant, vu qu'il n'y en a point ailleurs qui soit permise, et qui mérite mieux d'être recherchée.

[1] Sicut per inobedientiam unius hominis, ita et per unius obedientiam. *Rom.* v, II p. d. XI.

[2] Nonne scriptum in lege vestra, quia Ego dixit : Dii estis? Si illos dixit Deos ad quos sermo Dei factus est, et non potest solvi Scriptura, etc. *S. Joan.* x; *Psalm.* LXXXI.

[3] L. II, c. v, *de Dignitate relig. obed.*

TROISIÈME POINT.

COMMENT CETTE DIGNITÉ PEUT SERVIR DE MOTIF A LA PRATIQUE DE LA VERTU ET A L'OBSERVANCE DU VŒU.

Il est vrai que le motif de l'obéissance religieuse doit être tiré de cette considération, que l'on s'est donné à Dieu comme à son souverain Seigneur; mais comme le désir de l'honneur peut se réveiller, soit pour vouloir commander, soit pour ne pas vouloir obéir aussi parfaitement qu'on le doit, on peut le réprimer par cette considération : Que jamais on ne trouvera autant d'honneur en commandant qu'en obéissant. En effet, l'honneur de commander, si on ne le prend que selon la convoitise naturelle, n'est qu'un vain honneur, qu'un maudit effet de la nature corrompue, et qu'un sifflement du serpent infernal[1]. Et quel honneur y a-t-il là, auprès de celui que nous avons remarqué dans l'accomplissement des volontés de Dieu? Au contraire, c'est un bien de mépriser ce faux honneur, et c'est pour cela qu'il est dit que l'homme obéissant ne parlera que de victoires et de triomphes[2]. En effet, il surmonte tous ses ennemis : le monde, la chair et le démon. Le monde, en méprisant les vanités; la chair, en surmontant ses convoitises, en se donnant entièrement à Dieu[3]; il triomphe du démon, en lui résistant par la dépendance continuelle à l'égard de son supérieur; et cette résistance est la plus sûre et la plus forte contre cet ennemi, qui ne combat qu'à coups fourrés et qui ne prend que par surprise.

Eh bien, âme ambitieuse, si tu cherches l'honneur de commander, où peux-tu mieux le trouver que dans l'obéissance, qui te fait commander à tes ennemis, tandis que tu les servirais si tu commandais aux hommes, comme l'ambition t'y pousse? L'homme obéissant triomphe encore du monde et de ses autres ennemis, en tant qu'il n'y a rien de si capable de gagner une

[1] Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est. *S. Joan.* VIII.
[2] Vir obediens loquetur victorias. *Prov.* XXI.
[3] Vide ibi Corn. et alios interpretes qui hæc fusius declarant.

âme à Dieu, que d'y travailler par obéissance et par l'ordre qu'on a reçu, car, c'est ainsi que Dieu lui donne se bénédiction. Dieu désire tant qu'on sache l'estime qu'il fait de l'obéissance, qu'il obéit lui-même à celui qui obéit ; il fait en sa faveur ce qu'il ne ferait pas pour un autre, il fait des miracles dans l'ordre de la nature et de la grâce; il accorde tout ce qu'il lui demande, car il fait la volonté de ceux qui font la sienne[1]. Parce que l'homme obéissant l'honore plus que tous les hommes par le sacrifice qu'il fait de sa personne, et en témoignant par de véritables effets qu'il le reconnaît pour son Seigneur, Dieu, de son côté, accorde en retour, plus d'honneur à l'obéissant qu'à tout autre homme, en lui accordant plus facilement l'effet de ses prières, de ses desseins et de ses volontés[2]. O mon Dieu, c'est trop d'honneur pour celui qui n'a fait son vœu d'obéissance que pour vous servir en toute humilité! Mon fils, c'est pour t'apprendre à vouloir toujours ainsi me servir ; et si la vanité te porte à désirer de commander, souviens-toi que tu n'auras jamais autant d'honneur à commander, que tu en as à obéir et à servir.

[1] Voluntatem timentium se faciet, et deprecationem eorum exaudiet. *Psalm.* CXLIV.

[2] Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum. I *Reg.* II.

CINQUIÈME MÉDITATION

DE LA RÉNOVATION DES VOEUX.

Un homme avait planté un figuier dans sa vigne, et étant venu plusieurs fois pour y cueillir du fruit, il n'en trouva jamais, ce qui l'affligea. Il dit alors à son vigneron : Voici trois ans de suite que je viens pour chercher des figues sur ce figuier, et je n'en trouve point ; je vois bien qu'il ne vaut rien, qu'on le coupe et qu'on en délivre la terre qu'il épuise sans profit. Le vigneron voulant le consoler, lui répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, je le cultiverai avec plus de soin, je labourerai au pied et j'y déposerai de l'engrais. Peut-être qu'après cela vous en serez plus content. Mais s'il n'en profite point à l'avenir, et qu'il reste stérile, nous y mettrons la cognée pour l'abattre, selon que vous en ordonnerez [1].

Le Sujet des méditations pour les trois jours qui précèdent la rénovation des vœux, sera tiré de cette parabole de Notre-Seigneur ; il nous l'a laissée pour les mêmes fins que cette rénovation est instituée. Ces fins peuvent se rapporter à ces trois chefs, qui dépendent les uns des autres, et regardent les trois divisions du temps : le passé, le présent et l'avenir. Le premier est, de reconnaître pour le passé, que semblables à un arbre planté dans un verger, nous n'avons été appelés à l'état religieux que pour rapporter des fruits conformes à notre vocation. Le second, pour le présent, c'est d'examiner sérieusement si nous y portons le fruit que nous devons, selon les grâces qui nous sont données pour cet effet. Et le troisième pour l'avenir, que si nous n'y pourvoyons, nous sommes en danger d'être privés de ces grâces, et de tomber dans le malheur d'une âme abandonnée. C'est ce que nous représente la parabole, et ce que nous devons nous appliquer, selon le souhait que formait Moïse [2], et que saint Bernard rapporte à notre sujet [3]. Ah ! s'ils

[1] Arborem fici habebat quidam plantatam in vinea sua et venit quærens fructum in illa, et non invenit. Dixit autem ad cultorem vineæ : Ecce anni tres sunt ex quo venio, quærens fructum in ficulnea hac et non invenio, succide ergo illam, ut quid etiam terram occupat ? at ille respondens dicit illi : Domine, dimitte illam et hoc anno, usque dum fodiam circa illam, et mittam stercora, et siquidem fecerit fructum : sin autem, in futurum succides eam.

[2] Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent. *Deut.* XXXII.

[3] In quibus utique verbis tria nobis video commendari, sapientiam, intelli-

avaient la sagesse; ah! s'ils comprenaient, et qu'ils prévissent les choses à venir! commençant donc aujourd'hui ou considérons, pour le passé, le bienfait, la fin et l'obligation de la vocation religieuse, pour mieux voir ensuite, si on s'en acquitte comme on le doit.

La Fin de la méditation sera de s'affermir dans la connaissance et dans la croyance de cette vérité : Que l'on est appelé en religion pour y porter le fruit conforme à sa vocation.

La Forme est en ces trois points :

1° Du bienfait de la vocation.

2° De la fin et du fruit de notre vocation.

3° De l'obligation d'arriver à cette fin, et de porter ce fruit.

PREMIER POINT.

DU BIENFAIT DE LA VOCATION.

Avant tout, dit saint Paul, quand il est question de l'affaire du salut, je commence toujours par rendre grâce à Dieu pour vous tous, à raison du bienfait de notre vocation[1]. La raison de commencer par ce sentiment est que, ce bienfait étant le fondement des grâces que nous avons reçues et de l'obligation que nous avons d'y correspondre; nous ne pourrons jamais réfléchir sur ces grâces et sur les devoirs que nous avons à remplir, sans remarquer tout d'abord que ce n'est que par la bonté de Dieu que nous vivons dans cet état, que c'est par une miséricorde particulière, qu'il nous a appelés préférablement à

gentiam, providentiam. Arbitror sane tribus ea assignari posse temporibus, ut æternitatis quædam imago reformari videatur in nobis, præsentia moderantibus per sapientiam præterita per intelligentiam dijudicantibus, novissima providentibus ad cautelam. Hæc nempe spiritualis est exercitii summa, hæc forma studii spiritualis ut sapienter disponamus præsentia nostra, recogitemus in amaritudine animæ nostræ præterita, futura quoque sollicitè provideamus. Sobrie et juste, et pie vivamus in hoc sæculo, ait Apostolus, ut videlicet in præsenti sobrietas observetur; ut justa satisfactione præterita, quæ nobis sine fructu salutis præteriere tempora, redimantur : ut pietatis clypeum imminentibus de futuro periculis opponamus. S. Bern. serm. II, *de Apost. Petro et Paulo.*

[1] Primum quidem gratias ago Deo meo per Jesum Christum pro omnibus vobis, etc. *Rom.* I.

Gratias ago Deo meo semper pro vobis in gratia Dei, quæ data est vobis in Christum Jesum. II *Cor.* I.

tant d'autres qui valaient mieux que nous, qui ne l'avaient pas offensé comme nous, et qui l'eussent mieux servi que nous[1]. O source d'un amour éternel, que dirai-je de vous[2]?... Lisez ce qui vient à la suite de ces paroles dans le livre de l'*Imitation*.

Si l'on se sent touché, comme il arrive d'ordinaire, par cette considération, il faut se laisser aller aux sentiments qu'elle nous inspirera, et permettre à notre cœur de dire tout ce qu'il éprouve à la pensée de ce grand bienfait, que l'on ne saurait assez reconnaître. Mais si votre cœur restait froid et insensible, considérez les grands biens qui sont la conséquence de cette grâce; ils sont compris dans ces deux versets d'un des psaumes[3]. Il a délivré mon âme de la mort, mes yeux des larmes, et mes pieds du danger de tomber. Il ne me reste plus qu'à m'efforcer de plaire à Dieu, dans la région des vivants, soit sur la terre, soit au ciel.

Dieu nous a premièrement délivrés de trois grands maux : de la mort de l'âme d'abord, c'est-à-dire de la mort éternelle. C'en était fait s'il n'eût eu pitié de nous. En second lieu, des misères ou spirituelles ou temporelles, dont le monde est si rempli. Troisièmement, des dangers et des occasions de tomber tous les jours et à toute heure dans le péché, comme on voit que la plupart des hommes s'y précipitent, et qu'ils s'y jettent les uns les autres.

Après nous avoir délivrés de ces trois maux, Dieu nous a accordé trois autres biens, qui sont : 1° De n'avoir plus qu'à penser à plaire à Dieu. 2° D'être dans un lieu et dans la compagnie de personnes qui peuvent nous y aider puissamment. 3° D'être dans un chemin sûr, pour arriver à la vie bienheu-

[1] Magna est super nos, magna valde misericordia Dei nostri, quos tam ineffabili spiritûs sui virtute, tam inæstimabili dono gratiæ suæ eripuit a vana nostra conversatione hujus sæculi, in quo eramus aliquando sine Deo aut certè quod execrabilius est, contra Deum, etc. S. Bern. serm. *contra vit. ingr.*

[2] *Imitat*, liv. III, ch. x.

[3] Convertere anima mea in requiem tuam : quia Dominus benefecit tibi.

Quia eripuit animam meam de morte, oculos meos a lacrymis, pedes meos a lapsu.

Placebo Domino in regione vivorum. *Psal.* CXLI.

reuse, où le plus grand bonheur sera de voir qu'on lui plaît. Eh bien, n'y a-t-il pas lieu d'être profondément touché par la pensée de tant de bienfaits... O mon Dieu, ajoutez, s'il vous plaît, celui-ci : que j'en sois reconnaissant.

DEUXIÈME POINT.

DE LA FIN ET DU FRUIT DE NOTRE VOCATION.

Il y a une fin générale commune à tous les hommes, qui est de servir Dieu et de se sauver en le servant, et en gardant ses divins commandements. Il y en a une particulière à tous les religieux, qui est de s'adonner à la perfection, en suivant les conseils, qui sont les vœux de religion, qu'on y a faits. Et il y en a encore une plus particulière pour chaque religieux, conformément à son institut, qui est de garder exactement ses règles, de s'acquitter entièrement de son devoir, selon l'intention de ses supérieurs, et à proportion des grâces spéciales qu'il reçoit pour cet effet. Comme ce figuier de l'Évangile devait non-seulement rapporter du fruit, comme tout arbre, mais encore le fruit qui lui est propre selon le lieu, le temps et la culture; de même est-ce pour produire un certain fruit particulier que vous êtes appelé dans l'état religieux, et que, comme un arbre, vous y êtes planté, arrosé et cultivé [1].

Examinez quel est ce fruit, et ne vous arrêtez pas seulement à quelque action extérieure de votre état, comme s'il n'était question que de cela, mais pénétrés au fond de votre âme. Considérez votre naturel, voyez les grâces que vous avez pour le cultiver et le perfectionner, de telle sorte que vous deveniez un saint. Le fruit que Jésus attend de vous, c'est que vous deveniez saint [2]. Mais comme il y a plusieurs degrés de sainteté, c'est à vous de reconnaître le vôtre, et vous le reconnaîtrez par la vue de votre état naturel et surnaturel, c'est-à-dire de votre tempérament et des grâces que vous avez pour le changer en

[1] Unusquisque propriam mercedem accipiet secundùm suum laborem, Dei enim sumus adjutores : Dei agricultura estis, Dei ædificatio estis. Ibid. III.

[2] Hæc est enim voluntas Dei, sanctificatio vestra. I *Thess.* IV.

vertu, et pour faire que toutes vos pensées, vos paroles, vos actions s'en ressentent [1]. Qu'avez-vous à dire à ce sujet! Ce point est important, considérez-le attentivement; c'est proprement l'affaire de votre salut et de votre perfection, de vous étudier à reconnaître et à produire ce fruit particulier que Dieu attend de vous. O mon Dieu, que j'ai déjà sujet de craindre d'être ce figuier stérile, car je vois que je ne me suis guère étudié à rechercher, et à reconnaître ce que vous désiriez particulièrement de moi dans cet état de vie.

TROISIÈME POINT.

DE L'OBLIGATION QU'ON A D'ARRIVER A CETTE FIN.

Quel que soit ce fruit particulier que vous devez rendre, votre Dieu et votre conscience en sont juges; mais cette obligation est si stricte, qu'un arbre n'est pas autant obligé de porter son fruit que vous le vôtre; vous trouverez en vous des raisons qui vous y engagent bien davantage. Nous avons indiqué au *Livre de l'Ordre* [2], douze motifs principaux qui nous obligent à cultiver notre naturel et à spiritualiser notre humeur; ce qui est le fruit de notre vocation. Il est fort important d'en considérer quelques-uns, de se convaincre de ses devoirs par toutes sortes de raisons, puisque la nature corrompue a tant de faux prétextes pour nous y faire manquer.

Que vous en semble, un Dieu aussi grand que le nôtre; un Jésus qui a tant fait pour nous; le nombre si considérable de grâces que nous avons reçues, et dont nous devons rendre compte; l'affaire si importante du salut et de la perfection de notre âme; un temps si court pour mériter une éternité de bonheur ou de malheur; cette profession si solennelle de servir Dieu dans un état de perfection, et dans la perfection de son état; un jugement si épouvantable que Dieu prononce contre les négligents; tant d'exemples de châtiment que nous avons sous les yeux; tant de reproches de notre conscience; et enfin autant

[1] V. au *liv. de l'Ordre*, I p. disc. XXI, du Naturel.
[2] En la 3e partie du discours VIII.

de motifs qu'il y a de pages, de lignes, de mots dans les saintes Ecritures; quoi! tout cela ne serait point capable de nous obliger à nos devoirs?... Comment donc les Ecritures s'accompliront-elles [1]? Comment le Fils de Dieu y a-t-il été plus obligé que vous ne pensez l'être?

Si vous ne savez pas comment les Ecritures ont parlé contre votre négligence et contre votre naturel, que vous ne voulez pas réformer, vous êtes fort ignorant. Mais si vous le savez, comment n'en êtes-vous point touché. Vous vous êtes peut-être imaginé que là où il n'y a point de péché mortel, il n'y a pas grande obligation; mais si vous ne repoussez cette pensée, elle vous perdra, et vous aurez de la peine à vous retrouver si vous ne la désavouez maintenant, et si vous ne reconnaissez que la crainte filiale a aussi bien ses obligations que la crainte servile. Celui qui n'a pas la crainte de l'enfant, n'aura pas même celle du serviteur; car il ne faut craindre en serviteur, que pour apprendre à craindre en enfant [2], et si un enfant allait dire à son père qu'il n'est point obligé de le servir, parce qu'il n'y est pas obligé comme un domestique, que lui dirait son père?... Ah! mon Dieu, je suis confondu en vous entendant parler sur ce sujet; mais parlez s'il vous plaît, et confondez-moi tellement que je n'aie plus rien à répondre, et que je sois convaincu des obligations que j'ai de vous servir plus fidèlement que je ne l'ai fait par le passé.

[1] Quomodo implebuntur Scripturæ quia sic oportet fieri? S. *Matth.* XXVI.

[2] Timor quasi locum præparat charitati.

Si autem nullus timor, non est qua intret charitas. S. Aug. tr. IX, *in ep. S. Joan.*

SIXIÈME MÉDITATION

POUR LE SECOND JOUR DE LA RETRAITE PRÉPARATOIRE.

Voici trois ans de suite que je viens pour chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve point : Qu'on le coupe, puisqu'il ne fait qu'occuper inutilement la terre et la place d'un autre [1].

Le Sujet tiré de ces paroles, doit vous représenter comment Notre-Seigneur a soin de visiter nos âmes, et de chercher le fruit des grâces qu'il leur donne; combien il est à craindre qu'il n'y trouve pas maintenant le fruit qu'il attend, enfin les plaintes qu'il formule et les menaces qu'il nous fait.

La Fin sera principalement de reconnaître la stérilité de notre âme, le défaut de fruit que nous devrions rendre, afin de commencer à y pourvoir.

La Forme est en ces trois points :

1° Du soin particulier que Notre-Seigneur a des âmes religieuses.

2° Du défaut de correspondance et de fruit qu'il y trouve.

3° Du sujet qu'il a de s'en plaindre, de nous menacer et de nous châtier.

PREMIER POINT

DU SOIN PARTICULIER QU'A NOTRE SEIGNEUR DES AMES RELIGIEUSES.

Quand le Sage dit que Dieu a soin également de toutes choses [2], il veut dire qu'il n'y en a pas une, dont il n'ait soin. Mais comme les unes en ont plus besoin que d'autres, selon les divers desseins qu'il se propose, sa providence ne fait pas plus de tort à ses créatures, en prenant plus de soin de quelques-unes, qu'elle ne peut les avoir offensées, quand elle a créé les unes plus nobles que les autres, ou qu'elle a sur quelques-unes des desseins particuliers qu'elle n'a pas sur d'autres. Pensez-vous que Dieu ait soin des bœufs qui labourent la terre, dit

[1] Ecce anni tres sunt, ex quo venio quærens fructum in ficulnea hac, et non invenio, succide ergo illam, ut quid etiam terram occupat. S. *Luc.* XIII.

[2] Æqualiter cura est illi de omnibus. *Sap.* VI.

saint Paul[1], oui, il en a soin, mais non pas autant que de l'homme; il l'aime plus que les créatures qui n'ont pas la raison, et qui ne peuvent le connaître et l'aimer. Et comme on ne saurait douter qu'entre les hommes, Dieu aime davantage les uns que les autres, quoiqu'il les aime tous, de même doit-on dire qu'il a plus de soin de ceux qu'il aime davantage; car c'est par ce soin qu'il démontre son amour. S'il a choisi la ville de Jérusalem et les Israélites préférablement aux autres peuples[2], et s'ils lui étaient chers comme la prunelle de ses yeux[3], n'est-ce pas parce qu'il en prenait un soin qu'il n'avait pas pour les autres hommes. Ainsi Notre-Seigneur représentait souvent à ses Apôtres, qu'il avait et qu'il aurait toujours pour eux des soins particuliers; et les Apôtres assuraient aussi les Chrétiens de de cette providence, qui n'était pas moins fidèle à conserver ceux qu'elle appelait à la connaissance et au service de Dieu, qu'elle était bonne et charitable pour les y appeler[4].

Il ne faut que lire les trois premiers chapitres de l'Apocalypse, où l'on voit que Notre-Seigneur apparaissant à saint Jean, lui parle en des termes, qui montrent bien le soin qu'il avait de ces évêques, et de ces personnes dont il parle en cet endroit. Et afin qu'on sache qu'il se comporte de la même manière à l'égard de tous ceux qu'il aime, il le déclare expressément[5], et il recommande qu'on le leur intime, afin qu'ils aient autant de soin de l'écouter, qu'il a soin de leur parler, et qu'ils soient aussi prêts à le recevoir, qu'il est prompt à les visiter et à les réveiller de temps en temps. Aussi comme les religieux ont sujet de reconnaître les grâces particulières qu'ils ont reçues de sa bonté, de même doivent-ils se persuader qu'ils ont à en rendre compte dès cette vie, que Dieu veut en voir le fruit, et

[1] Numquid de bobus cura est Deo ? I *Cor.* IX.

[2] Et tu Israel serve meus, Jacob quem elegi, semen Abraham amici mei, etc. *Is.* XLI.

[3] Et ego ero ei, ait Dominus murus ignis in circuitu, etc. Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei. *Zach.* II; *S. Luc.* XII et XXII.

[4] Fidelis est qui vocavit vos, qui etiam faciet. I *Thess.* V.

[5] Ego quos amo arguo et castigo. *Apoc.* III.

que pour cet effet il vient les visiter à l'intérieur comme ils sont visités pour le reste par leurs supérieurs. Et s'ils doivent rendre compte de leurs meubles et des biens de la terre, qu'ils sachent qu'ils doivent également le faire pour ceux du ciel. Ils sont ces receveurs et ces fermiers à qui on dit : Rendez compte de vos recettes et de votre ferme[1]; ils sont ces négociateurs qui ont reçu des talents pour les faire fructifier et pour les rendre au double[2]; Ils sont cette terre, qui étant semée et arrosée de la bénédiction du ciel, doit répondre à l'attente de ceux qui la cultivent[3]; et enfin, cet arbre, ce figuier, que le maître va voir lui-même, et plusieurs fois, dans l'intention d'y trouver du fruit. Tout cela est aussi réel que la parabole a été véritablement proposée.

Qu'en croyez-vous? Quels sont vos sentiments? Vous êtes-vous aperçu de ces visites? L'avez-vous reçu comme il le méritait? L'avez-vous contenté comme il le désirait?... C'est ce qu'il vous faut maintenant examiner; et après l'avoir bien humblement remercié de tous les soins qu'il prend de vous, demandez-lui qu'il vous fasse voir l'état de votre âme, sa stérilité, sa malice, vos manquements et vos défauts? O mon Dieu! puisque je n'ai pas moins besoin de grâce, pour reconnaître mes fautes, que pour n'en point commettre, donnez-moi cette grâce, qui me fasse connaître le mal dont je me suis rendu coupable, en ne faisant pas le bien que je savais assez qu'il fallait faire.

DEUXIÈME POINT.

DU DÉFAUT DE CORRESPONDANCE ET DE FRUIT QUE NOTRE-SEIGNEUR TROUVE DANS NOS AMES.

C'est ici qu'il faut voir et parler clairement; laissez toutes les métaphores et les figures, pour reconnaître ce que vous devriez être et ce que vous n'êtes pas. Quelque fois Dieu prévient toutes nos réflexions, et sans nous faire connaître en détail nos péchés, il nous en donne un tel sentiment qu'on ne sait que les

[1] *S. Luc.* XVI.

[2] *S. Matth.* XXV.

[3] Terra sæpe venientem super se bibens imbrem et generans herbam oportunam illis a quibus colitur, accipit benedictionem a Deo. *Hebr.* VI.

pleurer et les regretter. D'autres fois il nous arrêtera sur deux ou trois fautes qui nous pèsent le plus, et à ce sujet il nous fera ses reproches, et nous en ressentirons de la confusion. Mais si l'on ne ressent point de mouvement extraordinaire, et que l'esprit soit libre pour réfléchir et pour méditer, on peut se représenter quelques vertus, et sur chacune on devra produire ces trois actes de l'entendement : l'un du devoir que nous étions obligés de rendre à Dieu touchant cette vertu, l'autre des omissions que nous en avons faites, et le troisième des fautes positives que nous avons commises en nous laissant aller aux actes contraires ; puis viennent les sentiments de contrition, de repentir, et autres selon la grâce que Dieu nous donnera.

TROISIÈME POINT.

DU SUJET QU'A NOTRE-SEIGNEUR DE SE PLAINDRE DE NOUS, DE NOUS MENACER ET DE NOUS CHATIER.

Quelque connaissance que vous ayez de vos fautes, persuadez-vous qu'elles sont encore plus nombreuses et plus graves que vous ne pensez. Craignez qu'il n'y en ait quelqu'une qui soit mortelle ; reconnaissez que le plus grand nombre des fautes vénielles sont des fautes de négligence, d'attachement et de malice, qui sont les trois sources les plus dangereuses des péchés, et que Dieu a coutume de châtier plus rigoureusement.

Écoutez les principaux points, sur lesquels il a droit de se plaindre de vous et de vous châtier.

Premièrement, il vous avait prévenu de tant de grâces, que ces faveurs particulières méritaient bien que vous apportassiez plus de soin pour y correspondre et le contenter.

Secondement, il n'était question que d'un peu de vigilance et de retenue à exercer sur votre naturel, pour l'assujettir à la raison et à la grâce, et vous avez préféré le contenter plutôt que de contenter votre Dieu.

Troisièmement, il ne s'agissait pour vous que de perdre un peu d'honneur, de plaisir, ou quelque petite commodité ; mais qu'est-ce que tout cela au prix des grâces que vous avez per-

dues, quand on considère que par votre profession religieuse, vous ne devez pas plus rechercher l'honneur, le plaisir et vos aises au préjudice du service de Dieu et de votre perfection, que si vous étiez mort; et que, en récompense de ce léger sacrifice, il a assez de puissance et de bonté pour vous rendre jusqu'au centuple. Et vous, après cela, sans vous soucier ni de ses promesses, ni des vôtres, vous ne calculez que vos intérêts, vos profits ou vos pertes!... Cela est trop injuste.

Quatrièment, si vous alléguez les faiblesses de votre nature et les difficultés de la vertu, ne savez-vous pas que la grâce vous est donnée en proportion de vos besoins. Ne voyez-vous pas que tant d'autres en font davantage? Que vous-même vous avez fait autrefois pendant votre noviciat, ce dont vous vous excusez maintenant, et que, quand vous le voulez, vous pouvez l'accomplir?...

Cinquièmement, si vous y rencontrez de la peine, c'est le défaut de vertu, de courage, d'amour, ou de réflexion qui cause cette peine; car si vous aviez de la vertu, vous n'y trouveriez que du plaisir, et si vous considériez les châtiments que vous avez mérités, les peines que les séculiers endurent pour cette vie, celles mêmes que vous vous donnez pour d'autres sujets que pour votre perfection, les peines que Jésus et ses saints ont souffertes, et la gloire éternelle qui en est la récompense, vous seriez obligé de dire avec saint Paul, que toutes ces peines ne méritent point d'entrer en comparaison avec l'éternité, ou que l'Apôtre s'est trompé dans ses paroles.

Sixièmement, quand vous sortîtes du monde, quand vous fîtes votre profession, et si depuis vous avez eu quelques bons désirs de votre perfection, quels motifs aviez-vous, quelles sont les raisons qui vous ont déterminé?... Eh bien, ces motifs et ces raisons n'ont-ils pas maintenant la même valeur qu'à cette époque, ne sont-ils pas également vrais?... Dieu est-il moins aimable? Etes-vous moins son serviteur, parce que vous êtes resté longtemps dans sa maison?... Non, mais c'est qu'étant devenu plus âgé, et vous voyant au-dessus des plus jeunes,

vous vous en faites accroire, tandis que vous devriez reconnaître qu'ayant plus d'âge, plus de raison, plus de grâces, vous n'en êtes que plus obligé à vos devoirs.

Septièmement, vos études, votre état et vos affaires ne sauraient vous excuser; car Dieu ne demande pas de vous d'autres services, que celui que vous avez à lui rendre dans vos études et dans votre état pourvu que vous le fassiez pour lui plaire, et comme il faut. Et c'est ainsi que tout vous réussira beaucoup mieux, quand vous n'y chercherez que Dieu ; car quelque autre bien prétendu que vous y cherchiez, ce n'est rien au prix de Dieu.

Huitièmement, que voudriez-vous avoir fait à l'heure de la mort et de votre jugement? Et pourquoi plutôt à cette heure-là que maintenant ; si ce n'est que maintenant, ni la crainte, ni l'amour de Dieu ne vous y porte, que l'amour-propre vous en détourne, et que vous vous aimez plus que Dieu? Il y a bien d'autres griefs que pourrait vous reprocher en particulier ce divin amour ; mais vous n'êtes pas capable de les comprendre, si ceux-ci ne vous font aucune impression....

SEPTIÈME MÉDITATION

POUR LE TROISIÈME JOUR DE LA RETRAITE, VEILLE DE LA RÉNOVATION DES VŒUX.

Seigneur, laissez encore ce figuier cette année, je le cultiverai avec plus de soin; je labourerai au pied et j'y déposerai de l'engrais; peut-être qu'après cela, vous en serez plus content. Mais s'il n'en profite point à l'avenir, et s'il reste stérile, nous y mettrons la cognée pour l'abattre, selon que vous en ordonnerez [1].

Le Sujet tiré de ces dernières paroles de la parabole, doit nous faire reconnaître plus particulièrement quel est ce formidable châtiment, qui arrive à l'âme d'un mauvais religieux; il nous est figuré par la menace qui est faite à ce figuier d'être coupé. Quoi qu'il en soit du passé, c'est pour l'avenir surtout que nous avons sujet de craindre cette menace, si nous n'y pourvoyons par l'amendement de notre vie, et par un entier renouvellement d'esprit.

La Fin est de reconnaître tellement le danger où nous sommes, que nous pensions sérieusement à y pourvoir.

La Forme est en ces trois points :

1° Quel est le châtiment figuré par la menace faite au figuier.

2° Il y a danger pour le passé, et encore plus pour l'avenir de tomber dans ce malheur, si on ne travaille à s'amender.

3° Quelle prévoyance et quel remède on y doit apporter.

PREMIER POINT.

QUEL EST LE CHATIMENT FIGURÉ PAR LA MENACE FAITE AU FIGUIER.

Sans parler des peines de l'éternité, qui suivent celles de la vie présente, sans nous arrêter aussi beaucoup aux peines temporelles, nous devons nous persuader que le plus grand malheur qui puisse arriver à un mauvais religieux, et le plus dangereux châtiment dont Dieu le menace, c'est de le priver de ses grâces, de le retrancher de sa direction intérieure et spiri-

[1] Domine, dimitte illam et hoc anno, usque dum fodiam circa illam, et mittam stercora, et si quidem fecerit fructum, sin autem in futurum, succides eam. S. *Luc.* XIII.

tuelle, de l'abandonner à lui-même, et de permettre qu'il devienne mauvais par punition, après avoir été mauvais par sa malice. Remarquez cette gradation dans nos péchés. Ce n'est d'abord qu'un effet de la concupiscence, ou d'une tentation, puis l'affection s'y joint; vient ensuite la malice qui en cherche les occasions, et qui s'excuse, l'habitude qui les multiplie; enfin, arrivent l'endurcissement, l'aveuglement et l'obstination, qui sont des châtiments de Dieu[1]. Il punit ainsi les premiers péchés par les seconds, et les seconds par l'abandon et par la soustraction de sa grâce; et celle-ci venant à manquer, on ne pourra se retirer du péché, comme il était facile de le faire auparavant[2].

Lorsqu'un pécheur est devenu mauvais par punition après l'avoir été par malice, c'est le plus dangereux état où un religieux puisse tomber, car il ne s'en relève pas aisément, puisque c'est un châtiment de Dieu, et que ce châtiment consiste dans le refus de la grâce, sans laquelle il ne pourra jamais se reconnaître et se relever. C'est la malédiction lancée contre cette terre, dont parle saint Paul, qui après avoir été bien cultivée et arrosée du ciel, ne produit que des épines et des ronces[3]; elle mérite d'être abandonnée, et cet abandon s'appelle sa malédiction, bien qu'il ne lui arrive point d'autre mal que celui où elle se trouvait auparavant, car, tout son malheur est de porter des épines, et elle était dans ce malheur. Mais avant qu'elle fût abandonnée, on avait soin de les arracher, et après l'abandon qu'on en fait, ces épines croissent, et on ne pense plus faire autre chose à cette terre, que d'y mettre le feu. De même, une âme religieuse devient mauvaise et malheureuse par ses libertés et ses désordres, mais elle a toujours la facilité de revenir; tandis que lorsque Dieu lui a infligé cette peine,

[1] Excæcavit illos malitia eorum. *Sap.* II.

[2] Illa est pœna peccati justissima ut amittat unusquisque, illud quo benè uti noluit, cum sine difficultate posset, si vellet: ut qui sciens rectè non facit, omittat scire quod rectum est. S. Aug. *de Lib. arb.*

[3] Proferens autem spinas et tribulos reproba est, et maledictio proxima, cujus consummatio in combustionem. *Hebr.* VI.

elle ne peut plus que difficilement se retirer, et même elle ne connaît pas le mauvais état où elle est, et elle n'en appréhende nullement le danger.

C'est ce qui arriva effectivement à ce figuier que Notre-Seigneur maudit de sa propre bouche, en le condamnant à ne plus porter de fruit[1]. N'était-il pas auparavant sans fruit? Oui, mais il n'était pas dans cet état de stérilité où le réduisit la malédiction. De même, bien qu'on ne commet que les mêmes fautes, et qu'on ne devient pas, ce semble plus mauvais; néanmoins on ne laisse pas de tomber dans un état plus dangereux, dans ce sens que la personne qui pouvait si aisément se corriger avec la grâce, devient incorrigible, cette grâce lui faisant défaut. N'est-ce pas ce qu'on répondit à ces conviés au banquet, qui ne voulurent pas s'y rendre. Ils n'y viendront pas une autre fois[2]. On ne les menaça que du mal qu'ils avaient déjà fait; mais leur malice se changea en punition, et quand ils eussent voulu plus tard faire ce qu'ils avaient refusé, ils ne l'eussent pas pu aussi facilement. On peut croire que le serpent rampait à terre avant d'y être condamné[3], néanmoins Dieu en le maudissant lui infligea le châtiment de se traîner sur le ventre, de sorte que, quand naturellement telle n'eût pas été sa condition, il y aurait été réduit par la sentence qui fut portée contre lui. Oh! qu'il est épouvantable de tomber entre les mains d'un Dieu vivant. Mais qu'il est encore plus formidable de tomber de ses mains, et d'être rejeté de sa direction, quoiqu'on ne souffre rien[4]!... C'est là le grand et le dernier châtiment : Allez, sortez d'auprès de moi, je ne vous châtierai plus, je vous

[1] Videns fici arborem unam secùs viam, venit ad eam et nihil invenit in ea nisi folia tantum et ait illi : Numquam ex te fructus nascatur in sempiternum, continuò ficulnea arefacta est. *S. Matth.* XII.

[2] Dico autem vobis quod nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabunt cœnam meam. *S. Luc.* XIV.

[3] Super pectus tuum gradieris et terram comedes cunctis diebus vitæ tuæ. *Gen.* III; *Hebr.* X.

[4] Et non audivit populus meus vocem meam : et Israel non intendit mihi. Et dimisi eos secundùm desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis. *Psal.* LXXX.

laisserai poursuivre toutes vos prétentions humaines et naturelles[1].... Non, mon Dieu, fâchez-vous, s'il vous plaît, contre moi, en m'infligeant plutôt toute autre peine, que celle qui nous arrive quand vous ne vous fâchez plus, et que vous nous abandonnez à nous-mêmes.

DEUXIÈME POINT.

IL Y A DANGER POUR LE PASSÉ ET ENCORE PLUS POUR L'AVENIR, DE TOMBER DANS CE MALHEUR, SI ON NE S'AMENDE.

Quand le Sage nous avertit de ne pas être sans quelque crainte au sujet des péchés passés[2], quoique même ils soient confessés et pardonnés, c'est pour nous apprendre, qu'encore que nous fussions certains du pardon de nos péchés, néanmoins nous ne sommes pas assurés que nous n'en serons pas châtiés. Car, après la rémission de la coulpe, restent la peine et la penitence, et une partie des peines que Dieu inflige, c'est, comme nous le disions, d'avoir plus de difficulté pour faire le bien, ou plus de facilité pour commettre le mal, qu'auparavant; de là vient qu'en fuit toujours davantage le bien et qu'on se porte plus au mal. Les choses étant ainsi, n'auriez-vous pas sujet de craindre que vos péchés passés ne méritassent cette peine et cette punition? Ne vous faites pas plus mauvais que vous n'êtes, mais prenez garde aussi de vous flatter. La multitude des pécheurs ne vous décharge point, et quand il n'y aurait que vous à être puni, Dieu ne vous ferait point de tort. Il n'y a rien de si secret et de si redoutable que les jugements de Dieu, qui étant le maître de ses grâces, les donne et les refuse à qui bon lui semble, sans que personne ait le droit de lui demander pourquoi il en dispose ainsi[3].

Et ne pensez pas que les grands pécheurs soient toujours les plus abandonnés, ou qu'il n'y ait que les péchés que vous estimez plus grands, et que vous ne croyez pas avoir commis,

[1] Et requiescet indignatio mea in te, et auferetur zelus meus a te, et quiescam, nec irascar amplius. *Ezech.* XVI.

[2] De propitiato peccato noli esse sine metu. *Eccles.* V.

[3] Cujus vult miseretur, et quem vult indurat. *Rom.* IX.

qui méritent cet abandon; sachez que vous en avez assez fait pour être châtié; qu'il ne faut quelquefois qu'un péché véniel; que tel péché qui paraîtra moindre aux yeux des hommes, irritera davantage la justice divine. Voyez Saül et David, il semble qu'il n'y ait point de comparaison entre leurs péchés, et que ceux de Saül n'étaient que véniels, comparés à ceux de David[1], et néanmoins Saül est abandonné et non David; pour vous apprendre que, si vous ne savez pas craindre pour la quantité de vos offenses, vous craigniez en considération de celui qui en est le juge, et dont les jugements sont cachés et formidables.

Mais quoi qu'il en soit du passé, et que votre bon ange se soit présenté pour parler en votre faveur, comme le vigneron pour ce figuier, il est question de s'amender; ce n'est qu'à cette condition que la peine vous sera remise[2]. Croyez-vous que si, l'année suivante, le figuier n'eût rien porté, après avoir été mieux cultivé, on lui eût pardonné? Et pensez-vous qu'après cette rénovation et après cette visite de Dieu, si vous n'en profitez pas, vous ne serez pas plus criminel qu'avant cette retraite? Vous devez bien espérer, et prendre des sentimênts d'amour, tant qu'il plaira à Dieu de vous en communiquer; mais si ces sentiments n'en viennent aux effets, et que vous ne pensiez pas à réformer les désordres que vous remarquâtes hier dans votre vie, soyez persuadé que vous avez autant de sujet de craindre d'être puni de ce dernier châtiment de Dieu, que vous craignez moins de lui donner sujet de vous punir. Ce n'est plus espérer, mais présumer, que de ne point craindre, quand les plus grands saints tremblent. Ce n'est pas aimer Dieu, mais s'aimer soi-même, de se représenter les motifs d'amour pour vivre plus à l'aise; et ce n'est pas être dans la retraite, qui dispose l'âme à la grâce de la rénovation, de ne pas comprendre l'importance qu'il y a de s'amender[3]. O mon

[1] Usquequo tu luges Saul, cum ego projecerim eum ne regnet super Israel. 1 *Reg.* XVI.

[2] Qui diligitis Dominum, odite malum. *Psal.* XCVI.

[3] Qui diligunt illum, conservabunt viam illius. Qui timent Dominum, inqui-

Dieu ! faites-moi, s'il vous plaît, plutôt penser à ce que je dois faire pour ne pas tomber dans ce malheur, que penser à ce malheur. Mon Fils, tu ne pourvoiras jamais mieux au mal à venir, que quand tu en connaîtras mieux le malheur et le danger.

TROISIÈME POINT.

QUELLE PRÉVOYANCE ET QUEL REMÈDE ON Y DOIT APPORTER.

Après avoir donc humblement remercié Dieu, qui ne vous a pas abandonné comme vous le méritiez, après lui avoir demandé pardon par un mouvement de contrition tout extraordinaire, remarquez que ce que le vigneron dit qu'il fera au figuier[1], c'est de le déchausser et de déposer du fumier au pied. Voilà ce que la grâce de la rénovation doit faire, et ce à quoi vous devez vous disposer, pour porter plus de fruit que vous n'avez fait jusqu'ici. Vous devez vous laisser dépouiller de l'amour et de l'estime de vous-même, quitter toutes les prétentions de la nature au sujet de l'honneur, de ses aises, du plaisir, renoncer, en un mot, à tout ce que la nature recherche [2]. C'est là déchausser le figuier; mais pour le fumer, il faut attendre tout le contraire. Le fumier est tout ce qu'il y a de plus bas et de plus contraire à la nature, c'est le mépris de vous-même, le mépris de l'honneur, l'amour de votre mépris, l'acceptation volontaire de vos incommodités, de vos abaissements et de vos peines [3]. Si vous écoutez la grâce qui vous parle, et si vous lui laissez faire ce qu'elle veut, vous entrerez dans cet heureux état, et infailliblement vous porterez autant de fruits à l'avenir que vous en avez manqué par le passé. Mais si vous ne voulez

rent quæ bene placita sunt ei. Qui timent Dominum, præparabunt corda sua, et in conspectu illius sanctificabunt animas suas, etc. Dicentes : si pœnitentiam non egerimus, incidemus in manus Domini, et non in manus hominum. *Eccles.* II.

[1] Fodiam circa illam, et mittam stercora.

[2] Vetustæ vitæ protinus usus mutatur, ut anima superno spiritu afflata et in summis appetat quæ contempserat, et contemnat in infimis quæ appetat. S. Greg. XXVII *Mor.* XIII.

[3] V. au *Liv. de l'Ordre,* en la 3e p., disc. V.

point en suivre les mouvements, il est aussi vrai que vous êtes perdu, si vous ne portez pas plus de fruit, qu'il est véritable que vous n'en porterez point, si ce n'est en quittant les prétentions de la nature, et en prenant une voie tout opposée. Car ce qui vous perd c'est d'en suivre les inclinations, et il suffit d'y renoncer sincèrement pour vous mériter la grâce d'un parfait renouvellement intérieur, et pour vous conserver dans cette grâce. O mon saint Ange ! rendez-moi ce service. Mon âme, prenons garde aux occasions, car c'est là que notre ange travaille.

HUITIÈME MÉDITATION.

POUR LE JOUR DU RENOUVELLEMENT DES VŒUX ET DE L'ESPRIT RELIGIEUX.

SUR CES PAROLES DE JOB :

Pourrai-je aujourd'hui être assez heureux pour rentrer dans ce premier état de vie, où je me trouvais quand je n'avais point d'autre direction que celle de mon Dieu [1].

Le Sujet nous fera reconnaître qu'il y a une grâce de renovation, qui peut nous rétablir dans le premier état de ferveur, et dans ce bon esprit que nous avions reçu dans notre vocation, mais que nous pourrions avoir quitté avec le temps. C'est en renouvelant nos vœux que nous recevons cette grâce ; et nous la recevons d'autant plus abondante que nous l'aurons désirée plus vivement. Pour cela nous devons nous servir de l'exemple et des paroles de Job, dont la vie a été la figure de notre renouvellement intérieur.

La Fin sera d'apprendre à ouvrir son cœur à cette grâce par de si fervents désirs, qu'on puisse la recevoir abondamment, et se renouveler entièrement.

La Forme est en ces trois points :

1° Il y a une grâce de renouvellement d'esprit.

2° On la reçoit en renouvelant ses vœux.

3° On la reçoit d'autant plus abondamment qu'elle est plus désirée.

PREMIER POINT.

IL Y UNE GRACE DE RENOVATION SPIRITUELLE.

Puisque les paroles de Job nous servent pour le sujet et la fin de notre méditation, il sera à propos de se représenter d'abord comment la vie de ce saint homme est la figure de notre rénovation spirituelle.

Considérez les trois états dans lesquels il s'est trouvé : le pre-

[1] Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos secundùm dies quibus Deus custodiebat me ? *Job.* XXIX.

mier, avant d'être tenté, quand il jouissait paisiblement de toute sorte de biens; le second, dans le temps de la tentation, quand il déchut de cet heureux état, et qu'il ne lui resta de tous ses biens que la vie; et le troisième, quand il fut réintégré dans sa première condition et que tout ce qu'il avait perdu lui fut rendu au double [1]. Le religieux qui aura le bonheur de se renouveler, peut se reconnaître dans ces divers états. D'abord, quand il entra en religion, et qu'il était dans la première ferveur de sa vocation; il était alors le plus heureux homme du monde. Ensuite, quand s'étant relâché de cette ferveur, et ayant succombé aux tentations, il est tombé dans la tiédeur et dans la langueur spirituelle, état plus malheureux que n'était celui de Job, tout misérable qu'il fût sur son fumier; puisque Dieu n'a jamais dit de Job, ce qu'il déclare d'une personne qui est devenue tiède, qu'il ne l'a peut souffrir, qu'elle lui pèse sur le cœur, qu'il la vomira [2]. Et enfin, c'est dans le renouvellement intérieur que sa ferveur se ranime et s'augmente [3]. N'y a-t-il pas là de quoi admirer et louer la puissance, la bonté et la sagesse de votre Dieu?... Sa puissance pour vous avoir retiré du monde, et vous avoir fait participer aux biens de l'état religieux; sa bonté, de ce qu'il vous a supporté quand vous abusiez de sa première grâce, et sa sagesse de ce qu'il vous a pourvu d'un moyen si facile et si efficace pour rentrer dans vos biens. Oh! combien vos perfections vous louent, ô mon Dieu [4].

Après ces courtes réflexions, considérez attentivement que cette grâce de rénovation spirituelle, n'est pas une simple cérémonie dans laquelle on prononce ses vœux, on communie et l'on s'acquitte des autres dévotions qui s'y pratiquent, mais qu'en effet on reçoit une grâce spéciale, dont parle saint Paul, quand il nous recommande de nous renouveler en esprit [5]. Cette grâce

[1] Et addidit Dominus omnia quæcumque fuerant Job, duplicia. *Job.* XLII. Beatus populus cujus Dominus Deus ejus. *Psalm.* CXLIII.

[2] Incipiam te evomere ex ore meo. *Apoc.* III.

[3] Bonis donabo majoribus, quam habuisti ab initio. *Ezech.* XXXVI

[4] Benedicite omnes virtutes Domini Domino. *Dan.* III.

[5] Deponite vos secundùm pristinam conversationem, veterem hominem, qui

a la vertu de retirer l'âme du misérable état de tiédeur où elle était tombée, et de la rétablir dans sa première ferveur, avec plus d'avantage que quand elle commença à se mettre au service de Dieu. Car, puisque nous sommes exhortés à nous renouveler de la sorte, et que nous ne saurions le faire sans une grâce particulière, il faut nécessairement conclure qu'il y en a une qui a cet effet propre, comme les grâces des sacrements, et celles qu'on appelle gratuites, ont leurs effets particuliers; ainsi, c'est le propre de cette grâce, de renouveler tellement l'esprit qu'il ne se sente plus de ces langueurs, de ces misères, qui le faisaient ramper à terre, plutôt que marcher dans le service de Dieu. C'est comme une parfaite santé après une longue maladie du corps, ou comme une fraîche jeunesse qu'on eût recouvert dans l'état d'innocence par le fruit de l'arbre de vie, ou enfin comme le rétablissement de Job [1]; car il n'y a rien qui exprime mieux cette grâce. Oh ! quel bonheur, encore une fois, quel trésor, quelle bénédiction !... Pourrais-je bien aujourd'hui être assez heureux pour rentrer dans ce premier état de vie, où je me trouvais quand je me laissais conduire par mon Dieu ! Oui, mon âme, oui, nous serons assez heureux, si nous savons aussi bien ouvrir notre cœur à ces désirs, que nous ouvrons la bouche pour renouveler nos vœux [2].

DEUXIÈME POINT.

ON REÇOIT CETTE GRACE EN RENOUVELANT SES VOEUX.

Quoiqu'il y ait d'autres moyens et d'autres temps où l'on puisse recevoir cette grâce, néanmoins le jour où l'on renouvelle ses vœux, est un jour où l'on peut l'attendre plus sûre-

corrumpitur secundùm desideria erroris. Renovamini autem spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem qui secundùm Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis. *Ephes.* IV.

Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum eum qui renovatur in agnitionem, secundùm imagiuem ejus qui creavit illum. *Coloss.* III.

[1] Hodie vos religiosum institutum arripuisse arbitramini. S. Anton. *apud S. Anast.*

[2] Gloria mea semper innovabitur, et arcus meus in manu mea instaurabitur. *Job.* XXIX.

ment pour ces trois raisons, s'il n'y a rien d'autre part qui s'y oppose. La première, que cette rénovation des vœux, étant instituée principalement pour se renouveler en esprit[1], on ne peut douter que Dieu qui a inspiré cette sainte pratique aux fondateurs ou supérieurs des ordres religieux, ne coopère avec eux en donnant sa grâce, sans laquelle ce renouvellement ne serait qu'une cérémonie extérieure. La seconde, que tous ceux qui se disposent à réitérer leurs vœux, se disposent aussi à se renouveler en esprit ; et ainsi, si jamais on doit espérer cette grâce ; c'est le jour où l'on s'y dispose le mieux[2].

La troisième est qu'il y a une si grande convenance entre ces deux rénovations des vœux et de l'esprit, qu'on ne saurait bien faire l'une, que l'autre ne s'ensuive. Car, qu'est-ce que renouveler ses vœux, sinon protester qu'on veut rentrer dans l'état, où l'on était au jour de sa profession. Et en quel état était-on alors? Qu'est-ce que faire ses vœux, sinon se donner tellement à Dieu, qu'on ne vive plus que pour lui, comme si on était mort à tout le reste[3]? Or, le renouvellement d'esprit consiste aussi à se dépouiller du vieil homme qu'on avait repris, et à se revêtir du nouveau, qui nous fait servir Dieu en esprit et en vérité. De sorte que, la rénovation d'esprit n'ayant qu'une même fin et qu'un même effet avec celle des vœux, on ne peut pas mieux espérer de se renouveler en esprit et en vérité, que quand on renouvelle ses premiers vœux ; il est assuré en effet, que le renouvellement des vœux, n'est pas moins méritoire pour obtenir la grâce de se renouveler en esprit, que la première offrande qu'on a fait à sa profession n'a été efficace pour obtenir cet esprit et cette première ferveur.

[1] Ad devotionis augmentum et ad excitandam qua Deo obstricti sunt, obligationis memoriam. S. Ignat. Con. p. IV, c. v, 5.

[2] Si quis agnoverit plagam cordis sui, repropitiaberis et facies, ut des unicuique secundùm omnes vias suas, sicut videris cor ejus. III *Reg.* II.

[3] Noveris hodierno die te huic mundo et actibus ejus ac desideriis esse defunctum, teque secundùm Apostolum mundo huic esse crucifixum, tibique hunc mundum. Considera ergo conditiones crucis, sub cujus te deinceps sacramento oportet in hac luce versari, quia tu non vivis, sed ille vivit in te, qui est crucifixus pro te, etc. Cass. IV, *de Instit. Renunt.* XXXIV.

Poursuivez cette considération, et remarquez que, comme la première profession que nous avons faite, a été d'un tel mérite, qu'elle nous a obtenu la ferveur d'esprit nécessaire pour servir dignement celui qui nous recevait à son service ; de même la rénovation de ces vœux, ayant le même mérite doit produire le même effet ; et par conséquent elle nous obtiendra cette première ferveur. Vous voyez par là que vous pouvez espérer justement et avec raison cette grâce aujourd'hui, si vous voulez renouveler vos vœux, dans le même esprit que vous les avez faits au premier jour. Et pourquoi ne le voudriez-vous pas? Qui vous en empêcherait ?... Qu'est-ce que cet empêchement pour vous priver d'un si grand bien ? Oseriez-vous dire que vous regrettez ce que vous avez fait ?... Si vous ne le renouvelez pas avec autant de ferveur et d'aussi bon cœur que la première fois, vous montrerez que vous le regrettez. Celui qui voit les cœurs verra dans le vôtre ce que vous n'oseriez pas dire ; prenez-y garde.... Considérez l'obligation et la perfection de vos vœux, dites avec Jésus, lorsqu'il envisageait sa croix et ses tourments : Mon Dieu, je les veux, je les accepte, je m'y offre, je m'y donne, et je m'y abandonne, comme vous le voulez [1].

TROISIÈME POINT

ON REÇOIT CETTE GRACE D'AUTANT PLUS ABONDAMMENT QU'ELLE EST PLUS DÉSIRÉE.

Si nous désirons nous rétablir dans notre première ferveur, comme Job souhaitait d'être réintégré dans sa première fortune, cette grâce de renouvellement intérieur nous sera accordée ; et elle nous sera donnée avec d'autant plus d'abondance que ces désirs seront plus ardents.

Il est étonnant, que cet homme qui était si saint, désirât être rétabli dans son premier état, ou que Dieu qui avait résolu de lui rendre tout ce qu'il lui avait ôté, permit qu'il désirât recouvrer ses biens ! Mais il voulait nous enseigner dans sa per-

[1] Ecce venio, ut faciam Deus, voluntatem tuam. *Heb.* x.

sonne, que nous devons désirer cette grâce de renovation, et la désirer avec autant d'ardeur que Job avait de sujet de désirer ce qu'il demandait, et espérer de l'obtenir, comme il l'a obtenu par ses désirs. C'est ainsi que toutes les Ecritures et les Saints Pères, comme nous l'avons vu ailleurs, nous exhortent à désirer les biens spirituels que nous attendons, et à les attendre selon le désir que nous en concevrons [1]. La raison, en est, qu'ils ne sont donnés qu'à proportion de la disposition et de la capacité de l'âme, et elle s'en rend capable par ses désirs, en témoignant qu'elle en fait un grand cas, et en obligeant Dieu en quelque façon à les lui accorder ; puisqu'il n'a point de plus grande satisfaction que de nous faire du bien, et de nous contenter dans nos justes désirs.

Mais il y a encore d'autres raisons qui sont toutes particulières, pour nous exciter à désirer cette grâce de rénovation. Car premièrement, comme nous ne nous sommes éloignés de notre première ferveur, que parce que nous n'avons pas fait assez de cas des choses spirituelles et intérieures, nous laissant trop emporter aux choses extérieures et sensibles ; nous ne pouvons mieux réparer cette faute, et mériter la grâce que nous attendons, qu'en témoignant par nos désirs, que nous l'estimons comme elle le mérite, et que nous l'estimons par dessus tout [2]. Voyez quelle est la bonté de Dieu, d'avoir mis la possession d'une chose si désirable, dans le désir qu'on en aura.

[1] Quoniam dignus se ipsa circuit quærens, et in viis ostendit se illis hilariter, et in omni providentia occurrit illis.

Initium enim illius, verissima est disciplinæ concupiscentia. *Sap.* VI.

Et oratio mea in sinu meo convertetur. *Psalm.* XXXIV.

Desiderium, sinus cordis est, capiemus, si quantum possumus, extendamus. S. Aug.

Qui esurit, esuriat amplius, qui desiderat, abundantius adhuc desideret, quoniam quantumcumque desiderare potuerit, tantum est accepturum, mensuram accepturus bonam coagitatam et superefluentem. S. Bern. serm. I, *in Festo omn. Sanctorum.*

[2] Si tanto studio quæreretur conscientia, quanto scientia : et citius apprehenderetur, et utilius retineretur. Idem.

Oportet namque, ut sancti desiderii ardor præveniat faciem ejus, qui omnem consumat rubiginem vitiorum, et sic præparet locum Domino. Idem, ser. XXXI, *in Cant.*

Secondement, comme nous avons besoin que cette grâce soit fort puissante, pour nous retirer des mauvaises habitudes que nous pourrions avoir contractées par nos langueurs passées, c'est par nos désirs qu'elle se multiplie, et qu'elle se fortifie de telle sorte, que c'est alors que l'on dit, que là où le péché a abondé, Dieu a répandu une surabondance de grâce [1].

Enfin, comme nous devons contribuer de notre part à cette grâce, et que c'est particulièrement dans les occasions où nous sommes plus faibles qu'il faut y contribuer, c'est à ce sujet que nous devons renouveler nos résolutions, descendant aux cas particuliers,et désirant en termes exprès, de ne plus considérer, par exemple, que l'ordre de Dieu pour le suivre, ne plus chercher que ses divines lumières pour les connaître et pour nous y conformer ; car autrement, si on ne vient à préciser ces cas particuliers, comme la grâce le désire de nous, la nature est si puissante qu'elle nous emportera à l'opposé, et nous nous trouverons dès demain comme auparavant.

Qu'avez-vous reconnu dans votre retraite sur quoi il vous faut veiller davantage?... C'est ce qu'il faut désirer, c'est là qu'il faut appeler et appliquer la grâce, et autant vous désirez en général de vous renouveler, autant il faut désirer dans ces cas particuliers, de vous comporter comme vous avez reconnu qu'il fallait le faire. Dites donc de tout votre cœur avec Job, et désirez comme lui en disant : Pourrais-je bien aujourd'hui être assez heureux, pour rentrer dans ce premier état de vie, où je me trouvais, quand je me laissais conduire par mon Dieu [2], quand je ne pensais qu'à lui obéir? quand je ne regardais que son bon plaisir dans mon obéissance ; quand mes règles étaient pour moi autant de déclarations des volontés de Dieu ; quand au

[1] Ubi abundavit delictum, superabundavit et gratia, ut sicut regnavit peccatum in mortem : ita et gratia regnet per justitiam in vitam æternam. Per Jesum Christum Dominum Nostrum. *Rom.* v.

[2] Secundùm dies quibus custodiebat me. Quando splendebat lucerna ejus super caput meum, et ad lumen ejus ambulabam in tenebris. Sicut fui in diebus adolescentiæ meæ, quando secretò Deus erat in tabernaculo meo. *Job.* XXIX.

défaut de superieurs ou de règles, je ne consultais que la raison et la grâce pour y assujettir la nature ; quand je me regardais comme le dernier de la maison, et quand je m'estimais assez grand d'être dans la maison de Dieu ; en un mot, quand je ne pensais qu'à mourir à moi-même, pour ne vivre que de la vie de Jésus, qui est la seule vie d'un vrai religieux ? Ah ! vie heureuse, comment t'ai-je perdue ?... Et comment ne désirerai-je de te retrouver, puisqu'il ne faut que te désirer aujourd'hui pour te retrouver, et que t'ayant une fois retrouvée, il n'y a plus rien à chercher ou à désirer, sinon de prendre soigneusement garde à ne plus te perdre jamais !...

MÉDITATIONS

POUR

UNE RETRAITE DE HUIT JOURS

AVERTISSEMENT.

Ces méditations ne sont que l'abrégé de celles que nous avons données dans un volume séparé de cet ouvrage[1]*; on devra donc y recourir si l'on désire les avoir complètes. Dans ce volume , la matière de la considération pour chaque jour, est plus détaillée, on y expose l'ordre qu'on peut suivre pendant la retraite, on désigne les lectures que l'on peut ajouter et l'on y trouve les avis qui doivent servir au bon usage de ces exercices ; l'ordre et le rapport que les vingt-quatre vérités ont entre elles, y est expliqué ; et enfin les témoignages de la sainte Ecriture qui les confirment, y sont rapportés plus au long.*

LE PREMIER JOUR DE LA RETRAITE

PREMIÈRE VÉRITÉ.

Le premier principe de la vie spirituelle est de connaître notre fin dernière. Nous ne vivons ici-bas que pour y parvenir, et il n'est pas si nécessaire de vivre, que de ne vivre que pour cette fin.

Au reste, il n'y a qu'une chose nécessaire [2].

[1] Le Père Hayneuve a en effet publié un volume de Méditations pour une retraite selon la méthode de saint Ignace. Peut-être rééditerons-nous ce volume devenu aujourd'hui très-rare.

[2] Porro, unum est necessarium. S. *Luc.* x.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE CETTE VÉRITÉ.

On ne saurait mieux commencer la vie spirituelle, que par la connaissance de notre fin dernière, qui est la règle de notre vie.

Sachez donc que, comme Dieu est votre principe, aussi est-il votre fin dernière[1]. C'est pour le reconnaître et l'aimer en cette vie et en l'autre, que vous êtes créé. Vous n'êtes pas plus fait pour vous, que vous ne vous êtes fait vous-même[2]. C'est Dieu qui vous a donné la vie, c'est pour lui qu'il vous l'a donnée ; car, il ne saurait avoir d'autre fin que lui-même. Il pouvait bien ne pas vous mettre au monde, mais il ne pouvait vous y mettre pour une autre fin que celle de l'aimer et de le servir. Il est aussi nécessaire que Dieu n'agisse que pour lui-même, qu'il est nécessaire que Dieu soit Dieu[3]. Arriver à cette fin derniére, c'est l'unique chose qui nous soit nécessaire, car, tout le reste n'est nécessaire que pour la vie présente, et il n'est pas si nécessaire de vivre, que de ne vivre que pour cette fin.

Quel grand mal y aurait-il quand vous ne vivriez point? Mais quelle perte feriez-vous, si vous ne viviez pas pour cette fin? C'est là tout l'homme, dit le Sage, craindre Dieu et garder ses commandements[4]; car, c'est sa fin et la fin donne à l'homme l'être moral, comme la forme lui donne l'être naturel ; de sorte que, comme l'homme ne vivrait point naturellement sans son âme, qui est sa forme naturelle, de même ne vit-il point moralement sans la crainte de Dieu. Oh ! la noble et éminente fin ; oh ! que l'homme est heureux de n'avoir que Dieu pour fin dernière. Car Dieu même n'a pas une plus noble fin.

[1] Ego sum α et ω principium et finis, dicit Dominus Deus. *Apoc.* I.

[2] Nemo nostrum sibi vivit. *Rom.* XIV.

[3] Propter me, propter me faciam ut non blasphemet et gloriam meam alteri non dabo. *Isa.* XLVII.

[4] S. *Matth.* XVI, Hoc est enim omnis homo. *Eccli.* XII.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LE PASSÉ ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

C'est à la vérité un grand honneur pour l'homme d'être créé pour cette fin ; mais l'homme ne le comprend point[1] ; car, au lieu de ne vivre que pour servir Dieu, il semble qu'il ne vit que pour servir ses passions. Regardez tous les hommes, s'ils ne pensent pas plutôt, dans toutes leurs actions comment ils deviendront riches, comment ils vivront dans les plaisirs, ou comment ils parviendront aux grandeurs, que de quelle manière ils pourront plaire à Dieu. Est-ce là ne vivre que pour sa fin, que de vivre seulement pour les biens de cette vie? N'en avez-vous point de compassion?

Que diriez-vous si toutes les personnes qui actuellement sont vivantes étaient frappées de mort? Et n'est-ce pas être mort que d'avoir perdu sa fin, qui donne autant la vie morale, que l'âme donne la vie naturelle? Ne direz-vous pas qu'un homme infâme est mort, parce qu'il n'a plus la vie civile, qui consiste dans la bonne renommée? Et pourquoi ne direz-vous pas que ceux-là sont morts, qui ont perdu leur fin, qui donne à l'homme la vie la plus noble et la plus excellente[2]. N'est-ce point parce que vous êtes de ce nombre, et que vous avez honte de vous y trouver?... Ah! c'est pour cela qu'il vous faut reconnaître comment vous ne vivez point pour votre fin, afin d'en rougir et de vous confondre; car si au moins, vous aviez honte de ce désordre, tout ne serait pas perdu. Mais le mal est, que vous vivez dans le désordre, sans en prendre connaissance, ou sans en rougir si vous le connaissez.

[1] Homo, cum in honore esse, non intellexit. *Psalm.* XLVIII.
[2] Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est. I *Tim.* III.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Quoiqu'il en soit du passé, il faut pourvoir à l'avenir, il faut croire comme un article de foi cette première vérité : Qu'il n'est pas si nécessaire de vivre, que de ne vivre que pour notre fin, qui est de servir Dieu; et il faut montrer sa croyance par des affections et des actions conformes à cette vérité[1]. Vous estimeriez que c'est folie de croire que vous soyez si nécessaire au monde, que si vous n'étiez pas, le monde perdrait beaucoup. Mais tenez pour une vraie sagesse que, si vous ne vivez pas selon votre fin, toutes les créatures du monde qui vous servent, perdront beaucoup; car elles perdront leur service, dont le but est de vous porter au service de celui qui est leur Créateur et le vôtre. Que faites-vous donc sur la terre, si vous n'y faites ce pourquoi vous y êtes?... Quoique ce soit, c'est ne rien faire, si on n'accomplit pas ce qu'on doit faire.

Vous n'oseriez pas vous priver de la vie naturelle, car elle ne vous appartient pas. Vous n'êtes pas à vous[2]. Et pourquoi vous priverez-vous de votre vie morale et éternelle, puisque vous n'êtes pas plus à vous pour vous priver de votre fin, que pour vous priver de la vie?... Si vous étiez dans la nécessité de perdre la vie temporelle ou la vie éternelle, que feriez-vous?... Vivez toujours comme si vous étiez dans cette nécessité, et croyez fermement que dans chacune de vos actions il y va de la vie éternelle, pour laquelle il faut tout perdre, et qu'il n'y a que cette chose qui vous soit nécessaire. O mon Dieu ! je le veux, conservez-moi, s'il vous plaît, cette bonne volonté, quand il y aura danger de la perdre.

[1] S. *Jac.* v.
[2] Non estis vestri. I *Cor.* vi.

SECONDE VÉRITÉ.

Nous sommes tellement obligés, dans toutes nos actions, de tendre à notre fin que, s'il y avait quelque partie de notre vie qui ne fût pas conforme à ce dessein, nous ne pourrions pas dire que nous ne vivons que pour cette fin.

Prenez garde de ne point vous priver du bien que vous pouvez faire chaque jour, et qu'il n'y ait aucune partie de ce bien, si petite soit-elle, qui vous échappe [1].

MÉDITATION SUR CETTE SECONDE VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE CETTE VÉRITÉ.

C'est beaucoup de savoir qu'il ne faut vivre que pour Dieu, ou ne point vivre. Mais ce n'est pas tout ; il faut encore savoir ce que c'est que de ne vivre que pour Dieu. Cette seconde vérité vous fait connaître que, c'est de vivre tellement selon Dieu, qu'il n'y ait aucune action de notre journée, qui ne soit entièrement employée pour lui [2] ; car s'il y avait la moindre partie, ou la moindre action de votre vie qui ne fût dirigée vers cette fin, comment pourriez-vous dire que vous ne vivez que pour Dieu, puisque vous n'y vivriez pas selon cette partie ou cette action qui en serait exclue ?...

Mais pourquoi en retrancheriez-vous quelque partie, puisque toutes les raisons qui démontrent l'obligation que nous avons de servir Dieu, montrent aussi que c'est tellement par toutes nos actions que nous devons le servir, que si nous manquons en quelques-unes, il y a danger que nous ne le servions

[1] Non defrauderis a die bono, et particula boni doni non te prætereat. *Eccli.* XIV.

[2] Perfecti et integri, in nullo deficientes. *S. Jac.* I.

pas, même dans celles où nous pensons le servir ; comme il y a danger de ne pas croire les autres articles de foi, quand on manque d'en croire un seul. Le service de Dieu ne consiste pas seulement à le prier[1], à jeûner, ou à faire quelque autre bonne œuvre ; non, non ; c'est par toutes nos actions que nous devons le servir, en évitant toute sorte de mal et en faisant le bien qu'il veut que nous fassions dans notre condition, comme il veut que nous le fassions, et parce qu'il le veut[2]. Oh ! le grand avantage que nous avons pour servir Dieu, de pouvoir ainsi le servir dans toutes nos actions. Oh ! le bon maître qui se contente de si peu .... Mais qu'il est mauvais le serviteur, qui refuse ces petits services à son bon maître !...

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Plus le service est facile à rendre, et plus un serviteur est répréhensible, s'il ne le rend pas. Vous donc qui reconnaissez la facilité de servir Dieu par toutes vos actions, n'êtes-vous pas grandement criminel de lui refuser ce service, qui vous est si facile ? Comptez, si vous le pouvez, les actions de votre journée, depuis le lever jusqu'au coucher, et voyez si de dix, il y en a une qui soit faite pour Dieu, ou avec la perfection qu'il désire : *Et les neuf autres où sont-elles ?* Ne sont-elles pas aussi réellement dérobées à votre maître, qu'il est vrai par la première vérité que vous avez considérée, qu'elles lui appartenaient, et que vous ne pouviez vous en approprier la fin, ni vous faire accroire que vous n'aviez la vie que par vous-même[3] ? Oseriez-vous vous couper une main, ou un doigt de la main ?... Et pourquoi avez-vous osé retrancher tant d'actions de votre vie, et les priver de leur fin dernière, puisque votre vie n'appartient pas seulement à Dieu par les membres de votre corps, mais aussi par l'usage de ces membres, et par toutes les actions de votre

[1] Non omnis qui dicit mihi, Domine. *S. Matth.* VII.
[2] Voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta. *Rom.* XII.
[3] In gloriam meam creavi eum. *Isa.* XLIII.

vie [1] ?... Oh ! quel compte vous avez à rendre ! quelle honte et quelle confusion vous devez ressentir en pensant que vous avez dérobé autant d'actions à votre Dieu, que vous en avez faites pour une autre fin que pour son honneur et son service ?...

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Si vous n'avez pas de regret d'avoir si mal employé le temps passé, vous êtes insensible ; et si vous vous en repentez sans pourvoir a l'avenir, votre repentir n'est qu'un jeu et une illusion. Vous ne sauriez mieux déplorer et réparer le temps passé, qu'en prenant sérieusement la résolution d'employer plus fidèlement ce qui vous reste à vivre [2]. N'est-ce pas assez avoir manqué à ce que vous deviez à Dieu, d'avoir perdu tant d'actions de la vie passée, sans le servir ? Voulez-vous encore lui enlever quelque partie de ce peu qui vous reste ?... Combien espérez-vous vivre encore de temps.... Vous n'oseriez compter sur le jour de demain, et n'ayant peut-être qu'aujourd'hui à vivre, n'ayant que cette heure et ce moment, comment oseriez-vous le lui refuser [3] ?... Quand même vous devriez vivre des centaines d'années, serait-ce trop donner à Dieu pour sa grandeur ? serait-ce trop pour le mérite de Jésus ? serait-ce trop pour l'éternité d'une vie bienheureuse ?... Et puis, que perdez-vous en lui rendant ce qui lui appartient, c'est plutôt votre bien que celui de Dieu; c'est recevoir que de lui donner, c'est acquérir que de lui sacrifier ce que l'on possède ; c'est gagner que de perdre avec lui... O mon Dieu, quand il faudrait tout perdre, ne le méritez-vous pas ?... Décidément, je ne veux plus avoir égard ni au gain, ni à la perte ; mais à Dieu seul qui me suffit, et sans lequel tout le reste n'est rien.

[1] Exhibere membra vestra servire justitiæ in sanctificationem. *Rom.* VI.
[2] Ut sapientes, redimentes tempus. *Ephes.* V.
[3] Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare. *Eccli.* IX.

TROISIÈME VÉRITÉ.

Toutes les choses du monde ne sont que vanité, si elles ne nous servent pas pour arriver à notre fin; et l'homme est la vanité des vanités, quand il ne s'en sert pas pour cet effet.

Vanité des vanités, et tout n'est que vanité. Car, quel avantage l'homme remporte-t-il de tout ce qu'il fait, quand il ne travaille que pour ce monde, et qu'il n'élève point la fin de ces travaux au-dessus du soleil et des choses visibles [1].

MÉDITATION SUR CETTE TROISIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

C'est pour nous confirmer dans la ferme croyance des deux précédentes vérités, qu'il faut se proposer cette troisième. Quand on dit que toutes choses ne sont que vanité, on doit particulièrement entendre celles qui sont plus capables de nous détourner de notre fin, telles que la science, l'honneur, les commodités, les plaisirs, et les autres biens de cette vie. Car autrement s'ils nous servent selon le dessein de Dieu, qui a fait toutes les créatures pour nous aider à le servir; toutes les créatures sont bonnes [2]. Mais parce que nous en abusons plus ordinairement que nous n'en usons pour une bonne fin, toute créature est vaine, et quelque bien qu'elle contienne, tout ce bien n'est que vanité. L'homme est *la vanité des vanités*, car c'est lui qui cause toute la vanité des créatures; quand il ne s'en sert pas pour sa fin, elles demeurent vides et dénuées du

[1] Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes, vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Quid habet amplius homo de universo labore suo quo laborant sub sole? *Eccle.* I.

[2] Bona bonis creata sunt ab initio, sic nequissimis bona et mala. *Eccli.* XXIV

vrai bien qui est celui de la fin, n'ayant qu'un bien passager qui n'a pas plus de solidité que la vie pour laquelle on les emploie.

Tel est le jugement que Dieu en porte, et il n'y a point de meilleure règle pour connaitre la valeur des créatures, que ce divin jugement. Quand il n'y aurait que Salomon pour nous démontrer la vanité de toutes choses, il faudrait le croire par l'expérience qu'il en a faite [1]. Mais quand on considère que c'est Dieu même qui parle par la bouche de Salomon, et qui nous dit, que l'homme ne remporte aucun avantage de son travail, s'il n'est dirigé vers une bonne fin, nous devons conclure sans hésiter qu'il faut nous proposer cette fin dans tous nos travaux, si nous ne voulons pas travailler en vain, et perdre notre travail et notre vie. Qu'en dites-vous?...

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti vers la terre, et n'aimerez-vous que la vanité et le mensonge [2]? A la vérité il y a de quoi s'étonner avec David, que tous les hommes se laissent ainsi plutôt aller à la vanité qu'à la solidité, et au mensonge qu'à la vérité; mais n'êtes-vous point de ceux-là?... Quel jugement portez-vous de tous les biens de ce monde? Ne suivez-vous que le jugement de Dieu? Ne vous en servez-vous que pour votre fin dernière? Etes-vous indifférent à tout le reste?... D'où vient donc cette tristesse et ce trouble, quand il vous arrive quelque disgrâce, puisqu'elle ne saurait vous éloigner de votre fin, si vous le vouliez, et que, au contraire, elle peut vous y servir? Ah! que l'on voit bien par vos affections et par vos actions, que votre jugement est perverti, et que vous jugez plutôt des choses selon le sentiment du monde, que selon le jugement de Dieu [3]! N'est-ce pas s'abuser et se faire plus vain que la vanité même?...

[1] Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem spiritûs. *Eccli.* XXVII.

[2] Filii hominum usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium? *Psal.* IV.

[3] Verumtamen vani filii hominum, mendaces filii hominum in stateris. *Psalm.* LXXI.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Comme c'est par l'apparence des choses que votre jugement se trompe, et qu'il en fait la vanité, le vrai moyen de le détromper, est de ne point s'arrêter à cette fausse apparence, mais plutôt au jugement de Dieu [1], comme l'on fait en matière de foi, quand nos sens y répugnent. Si le jugement est une fois désabusé, la volonté réglera aussitôt ses affections, et n'aimera plus d'une manière déréglée les faux biens de ce monde, puisque le jugement lui représente qu'ils ne sont pas de véritables biens, et puisqu'elle n'aime le bien que selon la représentation que lui en fait le jugement. Il ne reste qu'à recommander à la mémoire de s'en souvenir, et à ne point se laisser surprendre par les fausses nouvelles que les sens lui apportent du dehors. Tenez-vous ferme dans cette vérité : que toutes les choses du monde ne valent qu'autant qu'elles nous servent à notre fin [2] ; et quoi qu'il arrive pour vous persuader le contraire, méprisez-le, comme vous mépriseriez une fausse nouvelle.

(*Aujourd'hui il faut s'examiner sur l'état dans lequel on vie, ou sur la charge que l'on exerce.*)

[1] Nolite judicare secundum faciem ? sed justum judicium judicate. S. *Joan.* VII.

[2] Quatenus ad prosecutionem finis vel conferunt vel obsunt. *In Fundamento Exercit.*

LE SECOND JOUR.

Des inclinations naturelles, d'où viennent les imperfections et les péchés, qui nous empêchent d'arriver à notre fin.

QUATRIÈME VÉRITÉ.

Comme la grâce nous porte à notre fin, de même la nature corrompue nous en détourne. Tout le mal vient de nous ; il faut donc se défier de nos inclinations naturelles, car elles nous conduiront à notre perte, si nous ne nous appliquons à les dominer.

Ta perte vient de toi, Israël, et c'est en moi seul que tu dois mettre ta confiance [1].

MÉDITATION SUR CETTE QUATRIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

Après avoir considéré votre fin, reconnaissez que vous vous en êtes détourné, et qu'il y faut revenir. Vous aviez assez de grâce et de moyen pour y arriver, si vous eussiez suivi aussi bien les mouvements de la grâce, que ceux de la nature. Mais parce que vous avez plutôt écouté vos inclinations naturelles que les inspirations du ciel, vous vous êtes perdus. Tous les biens que vous avez omis par négligence, et tous les maux que vous avez commis par l'abus de votre liberté, ne sont-ce pas

[1] Perditio tua ex te, Israël, tantummodo in me auxilium tuum.

autant de pertes, de détours et d'égarements de votre fin[1]? Ah! quelle perte et quel égarement!... Et d'où viennent ces malheurs, sinon de vos inclinations naturelles, que vous avez suivies aveuglément partout où elles vous ont conduit? Tout le mal vient de vous, n'en cherchez point la cause ailleurs. Quels que soient les ennemis que vous ayez au dehors, le plus grand et le plus dangereux, c'est votre nature qui, étant corrompue, dérègle ensuite toutes vos actions.

Vous ne vous connaissez pas, si vous ne convenez pas de cette vérité; pour la mieux concevoir, représentez-vous la chute de l'ange et du premier homme, qui étaient des créatures si nobles dans leur nature. Et néanmoins ils se sont perdus parce qu'ils ont plutôt suivi leur naturel que la grâce. Et vous qui n'êtes qu'infirmité, que misère et que corruption, vous vous fieriez à votre naturel[2]!... Ne vous y fiez point, car il ne tend qu'à votre perte; il faut nécessairement ou que votre naturel cède à la raison et à la grâce, ou s'il ne s'y soumet, que vous renonciez à votre part de paradis.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Rentrez en vous-même, et demandez-vous si vous vous êtes suffisamment étudié, et si vous avez appris à vous connaître, autant qu'il fallait pour savoir que vous étiez votre ennemi[3]? Si vous êtes obligé de répondre que vous ne l'avez pas fait soyez confus alors de votre ignorance et de votre négligence, considérant surtout le nombre et la grièveté des péchés que vous avez commis, faute de vous connaître[4]. Ne vous excusez pas sur vos occupations, sur votre fragilité, ni sur quoi que ce soit, car ce serait tout perdre. Accusez-vous plutôt de ce que vous vous êtes trop excusé jusqu'ici sur vos penchants qui, au lieu

[1] Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit. *Isa.* LIII.

[2] Unusquisque tentatus, a concupiscentia sua abstractus et illectus. S. *Jac.* I.

[3] Ecce qui serviunt ei, non sunt stabiles, et in Angelis suis reperit pravitatem : quantò magis hi qui habitant domos luteas? *Job.* IV.

[4] Ambulat in vanitate sensûs sui, tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati a vita Dei per ignorantiam quæ est in illis. *Ephes.* IV.

de vous servir d'excuse, vous accusent devant Dieu, car vous avez la raison et la grâce pour dompter ces inclinations, et c'est une indignité trop criminelle pour être excusée, que vous laissiez la nature l'emporter sur la raison et la grâce.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Que les résolutions que vous avez à prendre soient donc : Premièrement, de ne plus attribuer vos fautes qu'à vous-même, et à votre naturel, quelqu'il soit ; car, encore que ce ne soit pas votre faute s'il est mauvais ou enclin au mal, c'est néanmoins votre faute de le laisser aller au mal, lorsque vous pouvez l'en empêcher[1].

Secondement, de prendre garde à ce naturel, afin que dorénavant il soit aussi soumis à la raison, que la raison s'y est assujettie. Et enfin de ne s'y fier jamais, quelque soumis qu'il nous paraisse ; car il n'est arrêté que malgré lui, aussitôt qu'on se relâche et qu'on s'y fie, il s'échappe et devient le plus fort. De sorte que, les plus grands saints et les plus forts dans les combats, ce sont ceux qui demeurent toujours dans la défiance d'eux-mêmes ; et les plus dissolus, ceux qui, par présomption, se défient le moins[2]. O mon Dieu qu'il vaut bien mieux se reconnaître faible, pour être fort, que de faire le fort et le vaillant, pour se mettre en danger d'être faible et de tomber.

[1] Sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius. *Genes.* IV.
[2] Sapiens timet et declinat a malo stultus transilit et confidit. *Prov.* XIV.

CINQUIÈME VÉRITÉ.

Il y a plus de mal dans nos inclinations naturelles que nous ne pensons, car elles nous empêchent même d'y penser, et quand elles nous font commettre plus de fautes, c'est alors qu'elles nous font moins reconnaître que nous sommes pécheurs.

Vous avez dit que vous ne pensiez pas mal faire, et que vous étiez innocent, mais je vous estime d'autant plus criminel que, lorsque vous faites plus de mal, vous pensez moins en faire [1].

MÉDITATION SUR CETTE CINQUIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

S'il n'y avait dans nos inclinations que ce mal, qu'elles sont naturelles, le mal ne serait pas grand; mais puisqu'elles nous portent au péché, comme nous l'avons vu, c'est en cela qu'elles sont dangereuses, et que le danger est fort grand, puisque le mal qu'elles nous font, est toujours plus grand que nous ne pensons, et que même elles nous empêchent d'y penser, de le reconnaître et de le ressentir [2].

Cette vérité doit être considérée dans ces trois sens : Le premier, que, quand nous agissons par les mouvements de la nature, il y a péché plus souvent que nous ne pensons; car nous y sommes si accoutumés, que nous n'y faisons plus de réflexion, et nous ne ressentons plus de scrupule, ni de reproche de conscience, parce que notre nature la corrompt, en lui faisant accroire qu'elle n'a point de mauvaise intention, que ce

[1] Et dixisti : absque peccato et innocens ego sum, et propterea avertatur furor tuus a me. Ecce ego judicio contendam tecum, eò quod dixeris, non peccavi. *Jerem.* II.

[2] Et nescit quod de periculo animæ illius agitur. *Prov.* VII.

n'est que pour rire, et pour passer le temps[1]. Mais Dieu ne laisse pas de voir qu'il y a péché.

Le second sens, est que le péché est plus grief que nous ne pensons, parce que la même raison qui fait que le péché est plus grand, nous le fait excuser ou amoindrir. C'est l'affection qui rend le péché plus grave devant Dieu, parce qu'il y a plus de volonté, plus d'attachement à la créature, et plus d'éloignement du créateur. Et c'est la même affection qui l'amoindrit dans notre estime, parce qu'elle empêche qu'on n'en reconnaisse toutes les circonstances, et parce que naturellement, on ne trouve jamais laid, ni mauvais ce que l'on aime.

Enfin pour le troisième sens, il y a dans ces fautes plus de mal que nous ne pensons, parce qu'on ne s'en relève pas aussi facilement que des autres. On y est tellement attaché qu'on diffère toujours de s'en retirer; et ce délai est suivi d'une obstination et d'un tel endurcissement, qu'on ne peut presque plus ensuite s'en corriger, quand on le voudrait, en punition de ce qu'on ne l'a pas voulu, quand on le pouvait facilement[2]. N'est-il donc pas vrai qu'il y a plus de mal que nous ne pensons?... On ne saurait en douter, car, lors même que nous y pensons, nous ne pouvons découvrir tout le mal qu'il y a dans ces affections trop naturelles!

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Cette réflexion doit s'étendre aux trois parties de la pénitence qui, sans doute, ne peuvent être aussi bien remplies par les personnes qui pêchent par affection naturelle, que par celles qui ne succombent que par fragilité, par irréflexion, ou par négligence. Car quelle contrition peut-on avoir d'un péché qu'on ne veut pas quitter; quelle est cette confession qu'on en fait, quelle peut être la satisfaction qu'on en offre? Dites la vérité, quand vous vous êtes confessé de ces péchés d'affection, de va-

[1] Tergens os suum dicit, Non sum operata malum. *Prov.* XXXIX.

[2] Et cor suum posuerunt ut adamantem, et facta est indignatio magna a Domino. *Zach.* VII.

nité, par exemple, d'amour de vos plaisirs, de vos commodités et de quelques créatures, aviez-vous le dessein bien arrêté de n'y plus retomber? Vous eussiez bien désiré peut-être ne plus pêcher; mais abandonner l'objet ou l'occasion de votre péché, c'est ce que vous n'avez pas voulu, puisque vous y avez persévéré si longtemps; et c'est pourtant ce qu'il fallait vouloir pour avoir une véritable contrition, et pour en faire une sincère confession. Vous avez donc sujet de craindre que dans la réception de ce sacrement, vous vous soyez contenté de paroles auxquelles votre cœur est resté étranger, puisqu'il restait engagé dans ses affections[1]. Ah! quel sujet de rentrer en soi-même pour y mettre ordre!...

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Ce doit être premièrement de vous estimer d'autant plus grand pécheur, que jusqu'ici vous avez moins été persuadé que vous l'étiez.

En second lieu, de revenir sur vos confessions, non pas tant pour les recommencer entièrement, que pour vous accuser de ce qui est plus capable de vous humilier[2], soit parce qu'il est à craindre que vous ne l'ayez pas fait, ou que vous l'ayez fait trop légèrement, soit parce que c'est le meilleur moyen de satisfaire pour le passé, et de pourvoir à l'avenir.

Enfin pour troisième résolution, si c'est sincèrement que vous ouvrez votre cœur dans la confession, ce doit être avec l'intention de le renouveler, et de ne plus retomber dans le péché. Il faut donc se faire violence, se combattre et triompher de soi-même. C'est là la meilleure pénitence que nous puissions faire à l'avenir; pour le passé, l'unique consolation qui nous reste parmi les regrets d'avoir si mal vécu, c'est que nous pouvons mieux vivre; en effet, si nous ne vivons dans ce désir, il vaudrait mieux mourir.

[1] Apprehenderunt mendacium, et noluerunt reverti. Nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo, dicens : Quid feci? Omnes conversi sunt ad cursum suum. *Jerem.* VIII.

[2] Ut recorderis et confundaris, et non sit tibi ultra aperire os præ confusione. *Ezech.* XVI.

SIXIÈME VÉRITÉ.

Quoi qu'on ne soit pas du nombre des plus grands pécheurs, on ne laisse pas d'être dans un état plus mauvais et plus dangereux que d'autres; puisque être tiède au service de Dieu, c'est un plus grand mal que d'être froid.

Je voudrais que vous fussiez ou froid ou chaud; mais parce que vous êtes tiède, et que vous n'êtes ni froid, ni chaud, je vous témoignerai que vous me déplaisez, en vous rejettant, comme l'estomac se décharge d'une nourriture qui l'incommode [1].

MÉDITATION SUR CETTE SIXIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

C'est Jésus-Christ, c'est la vérité même qui parle ici; on ne saurait en douter. Mais il faut voir comment cette vérité vient à la suite des autres, comment on peut être tiède ou froid au service de Dieu, et comment Dieu aime mieux les froids que les tiédes, pour me servir des termes de l'Ecriture.

Premièrement donc, parce que vous pourriez croire que vous n'êtes pas du nombre des plus mauvais, si vous vous comparez à d'autres qui sont plus criminels, et qu'ainsi vous n'appréhenderiez pas le danger où vous jettent vos péchés, et vos inclinations naturelles, comme les vérités précédentes vous l'ont fait voir, on y ajoute celle-ci pour vous désabuser de cette fausse persuasion. On vous dit qu'un tiède, c'est-à-dire un moindre pécheur, tel que vous pensez être, est dans un plus grand danger de son salut qu'un froid, ou qu'un pécheur plus criminel. Cela ne suffit-il pas pour vous désabuser?...

Considérez en second lieu, que d'être tiéde au service de

[1] Utinam frigidus esses, aut calidus : sed quia tepidus es et nec frigidus nec calidus : incipiam te evomere ex ore meo. *Apocal.* III.

Dieu, c'est n'être pas abandonné à ces péchés manifestes, de jurer, de blasphémer, d'entretenir des haines, de mauvaises habitudes, ni en un mot, de vivre dans ce libertinage qui fait perdre la foi et étouffe la conscience ; vivre dans ce libertinage c'est être froid. Mais être tiéde c'est avoir quelques sentiments de crainte et d'amour de Dieu ; c'est fréquenter les sacrements, faire même la méditation, et suivre quelquefois les exercices, dans la retraite, et avec tout cela persévérer toujours dans ses affections naturelles, et suivre ses penchants, sans les combattre, sinon quand il s'agit de quelque péché qui soit manifestement mortel. Mais pour les fautes vénielles, on ne s'en fait point de scrupule ; pour les vertus, on les pratique comme on veut, quand il n'y a point de difficulté ; pour ce qui est des inspirations et des conseils de Dieu, on en prend et on en laisse suivant qu'on le juge à propos ; en un mot, on se fait une dévotion à sa fantaisie ; on fait une sorte de mélange de l'Evangile et du monde ; on quitte un peu de l'un, pour prendre un peu de l'autre, on n'est ni chaud, ni froid ; ni bon, ni mauvais ; ni vertueux, ni vicieux ; mais on tient un peu de l'un et de l'autre. Vivre de la sorte c'est être tiède.

Et c'est vivre dans un état plus dangereux que d'être froid, eu égard à l'avenir ; car comme les uns et les autres ont besoin de se convertir, les froids se convertiront plutôt que les tiédes ; les Publicains croiront plutôt que les Pharisiens ; les pécheresses, les Samaritaines et les Cananéennes, que ces filles de Jérusalem qui pleurent de compassion sur la personne de Jésus-Christ [1]. Car les premières reconnaîtront mieux le danger où ils sont dans leur froideur, que ceux qui ne sont que dans la tiédeur ; ils n'ont pas autant abusé des grâces de Dieu, que ces personnes tiédes qui s'en jouent à plaisir, prenant et laissant ce qui leur convient. Oh ! que c'est une chose épouvantable, d'avoir la grâce et le moyen de servir Dieu parfaitement, et de ne le servir qu'imparfaitement, ou de se préférer à ceux qui ne le servent point !...

[1] Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei. *S. Matth.* XXI.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Quand même il serait difficile de comprendre que les tièdes sont dans un état plus dangereux que les froids, néanmoins, parce que la vérité le déclare, vous devez le croire. Mais croyez-vous que c'est à vous que cette parole s'adresse? Craignez-vous d'être de ces tièdes ? Quel sentiment en avez-vous eu, par le passé? Quel sentiment en avez-vous maintenant ? En quel état êtes-vous ?...

N'est-ce point vous, qui ne voudriez pas penser à ces actions noires et criminelles qui diffament les autres? Mais n'est-ce point vous aussi, qui ne voulez pas penser à cette perfection de votre état, où la grâce vous appelle tous les jours ?... Et à quoi pensez-vous donc, sinon à demeurer dans ce dangereux état de tiédeur, qui est entre la ferveur et la froideur ? Car, comme vous n'êtes pas dans l'état du péché mortel, de même vous n'êtes pas dans la ferveur et dans la grande perfection où vous devriez être, selon votre état, et les grâces qui vous sont données. De sorte qu'il ne vous reste que d'être dans la tiédeur, qui n'est ni la ferveur ni la froideur, mais entre l'une et l'autre ; ou si vous n'y êtes pas actuellement, il y a grand danger que vous n'y tombiez, si vous ne devenez plus fervent, et si vous ne craignez pas de déchoir de votre ferveur. Car c'est cette crainte salutaire qui entretient la ferveur des grands saints.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Il s'agit de vous désabuser de cette fausse persuasion que vous n'êtes pas du nombre des plus mauvais ; vous devez reconnaître qu'il y a du danger dans l'état où vous êtes, et que ce danger ne vient que de vos affections naturelles que vous ne mortifiez pas ; car elles divisent votre cœur, elles le partagent entre le créateur et les créatures[2]. Ce qui déplaît tellement à Dieu, qu'il aime mieux point n'être aimé de vous, que de n'être aimé

[1] Vosmetipsos tentare, si estis in fide, ipsi vos probate, II *Corinth.* XIII.

[2] Divisum est cor eorum, nunc introibunt. *Osée.*

qu'à moitié ; et ainsi il vous abandonnera si entièrement à vos affections, que vous n'aimerez plus Dieu, et que vous ne croirez pas ne point l'aimer. Il suit de là qu'il faut se résoudre à être ou tout à Dieu, ou tout à vos penchants, à ne servir qu'un maître ou à n'en servir aucun [1] ; car ce sont deux maîtres qu'on ne peut servir en même temps. Il ne sert à rien de dire à Dieu qu'on est à lui, qu'on est son serviteur, et qu'il est notre maître, si vous ne lui assujettissez vos affections, car c'est en les lui soumettant que vous êtes à lui ; c'est ainsi que vous êtes son serviteur, et qu'il est votre maître, ou autrement, si vous y manquez, vous vous retirez de lui, vous n'êtes plus son serviteur, il n'est plus votre maître.

(*Examinez-vous aujourd'hui sur l'ordre que vous pouvez établir dans votre condition, et sur le bon emploi du temps.*)

[1] *S. Matth.* VI.

LE TROISIÈME JOUR.

Nos fins dernières nous font reconnaître, et appréhender les dangers où nous nous jetons.

SEPTIÈME VÉRITÉ.

Le danger pour l'autre vie, est de mourir en mauvais état; et il y a danger de faire une mauvaise mort, quand on vit selon les mouvements déréglés de ses inclinations.

Si vous vivez selon les mouvements de la chair ou de la nature corrompue, vous mourrez d'une mauvaise mort [1].

MÉDITATION SUR CETTE SEPTIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

On ne saurait assez se convaincre des dangers où nous jettent nos affections mauvaises. C'est pourquoi il ne faut rien épargner de ce qui peut nous servir pour connaître ces dangers, et c'est la fin de cette méditation sur la mort. La septième vérité qui nous est proposée renferme deux parties.

La première, qu'il faut mourir, et qu'il faut craindre de mourir mal, à raison de l'autre vie qui dépend de l'état dans lequel nous mourrons [2]. Réfléchissez quelque temps sur cette certitude de la mort, et sur l'importance d'une bonne mort....

La seconde est que, s'il y a danger de faire une mauvaise mort, c'est lorsqu'on vit mal, et qu'on vit selon les mouvements

[1] Si secundum carnem vixeritis, moriemini. *Rom.* VIII.
[2] Testamentum hujus mundi, morte morietur. *Eccli.* XIV.

déréglés de ses inclinations. Car le danger de mourir mal, c'est de mourir sans vertu, c'est de paraître devant son juge, sans les vertus d'humilité, de patience, et les autres qu'il nous a tant recommandées[1]. Or, il y a grand danger de mourir sans ces vertus, quand on a vécu sans les avoir ; et le danger de vivre sans ces vertus est évident, quand on ne vit que selon les mouvements déréglés de nos penchants ; car c'est le règlement de nos penchants qui fait la vertu, comme leur dérèglement fait le vice. Concluez donc qu'on est en danger de mourir mal, quand on vit en suivant ses passions. En effet, bien qu'on se confesse à la mort, et qu'on semble mourir avec de grands sentiments de dévotion, néanmoins ce genre de mort est loin d'être aussi rassurant qu'il semble le paraître ; et quiconque attend à l'heure de la mort pour être pieux, humble et converti, attend ordinairement trop tard pour bien mourir. Ce n'est pas avoir les vertus de la vie, mais celles de la mort ; et celui qui n'a point les vertus de la vie en mourant, ne meurt qu'en grand danger, puisque, dans le jugement qui suit, on examine non-seulement les actions ou les vertus de la mort, mais bien plus encore celles de la vie[2]....

Oh ! qu'il est donc vrai que, s'il y a danger de mourir mal, c'est surtout quand on vit selon ses inclinations naturelles ; et combien nous devons craindre de suivre nos inclinations, qui nous jettent dans un danger si évident d'une mauvaise mort, et d'une éternité malheureuse.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

C'est à vous maintenant d'examiner si vous n'êtes point en danger de faire une mauvaise mort. C'est à vous de reconnaître, s'il fallait mourir, maintenant, si vous avez les vertus dont il faut être revêtu pour n'être pas chassé de ce banquet céleste, comme celui qui parut au festin de la parabole de l'Evangile,

[1] Virtutis nullum signum valuimus ostendere. Talia dixeruut in inferno, hi qui peccaverunt. *Sapient.* v.

[2] Cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium. *Eccli.* XII.

sans la robe nuptiale[1]. Avez-vous la véritable humilité qui aime le mépris, la patience qui prend plaisir à souffrir, la charité, qui aime ceux qui nous font du mal, et les autres vertus?... Répondez, et ne vous considérez pas ici dans l'état où vous êtes pendant cette retraite ; mais examinez ce que vous êtes quand l'occasion se présente de vous humilier, de souffrir, de faire du bien à vos ennemis, et de pratiquer les autres vertus. C'est en cela que vous pouvez juger si vous avez de la vertu, car c'est sur ce point que votre juge réglera son jugement[2]. Et comme vous voyez que c'est en cela particulièrement que vous avez manqué, jugez-vous vous-même, et reconnaissez humblement que vous n'avez point de vertu, que si vous mouriez maintenant, vous feriez une mauvaise mort, et que si vous continuez à vivre sans vertu, vous persévérez dans le danger de mourir mal. Oh ! quel danger!... Quelle vie pourrait être assurée et joyeuse, quand on est exposé à ce péril !...

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Tôt ou tard il faut mourir ; il faut donc plutôt penser à bien mourir qu'à éviter la mort. Si vous ne pouvez pas maintenant ressentir ce que vous éprouverez à l'heure de la mort, représentez-vous au moins les sentiments que vous aurez, soit de regret de n'avoir point de vertu, soit de désir d'en acquérir, si la vie vous était prolongée ; et prenez maintenant les mêmes résolutions que vous prendriez à cette dernière heure.

En effet, la vie ne vous est prolongée que pour vous amender ; vous avez mérité la mort, mais on vous a fait grâce, pour vous laisser le loisir de vous reconnaître, et de vous mettre en meilleur état de mourir que vous n'avez été. Comme donc, quand il faudra partir de ce monde, et comparaitre devant votre juge, vous regretterez certainement d'avoir été orgueilleux, impatient, hautain, et l'esclave de vos affections naturelles, et que

[1] *S. Matth.* XXII.
[2] Ego, ego sum, ego vidi, dicit Dominus. *Jerem.* VII.

vous voudriez avoir été humble, patient et mortifié; prenez la ferme résolution d'acquérir ces vertus, faites ce que vous voudriez avoir fait[1], car il est aussi vrai qu'il faut vivre maintenant dans la pratique de la vertu, et non selon ses passions, que cela sera vrai à l'heure de la mort. Et la résolution de mener une vie vertueuse est bien plus sincère, plus efficace et mieux accueillie, quand on est en pleine vie, que quand on va mourir, et qu'on ne peut faire ce qu'on promet. Ah! mon Dieu! comme je devrais plutôt craindre que vous n'acceptiez pas ma bonne volonté, après tant de délais, plutôt que de me faire encore prier pour vous la présenter....

[1] Operamini opus vestrum ante tempus. *Eccli.* LI.

HUITIÈME VÉRITÉ.

Le jugement qui a lieu après la mort, est tout opposé à celui que nos passions nous font faire en cette vie.

Mes pensées, dit notre Dieu, mes sentiments et mes desseins sont bien éloignés des vôtres; car autant le ciel est distant de la terre, autant mes sentiments diffèrent des vôtres [1].

MÉDITATION SUR CETTE HUITIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

L'âme sortie du corps comparaît aussitôt devant son juge. Quelle sortie! quelle entrevue pour une âme qui n'a vécu que selon l'amour-propre!... Quel jugement en fera ce juge, qui n'a vécu, et qui n'est mort que pour condamner cet amour-propre!... C'est ce qu'il faut particulièrement considérer; car on verra mieux la tromperie de nos passions, quand on reconnaîtra que le jugement qu'elles nous font porter sur les choses de cette vie, est tout opposé à celui que Jésus en doit faire après la mort.

Les choses sont ou mauvaises, ou indifférentes, ou bonnes. Les mauvaises sont nos péchés, nos désordres, nos vanités, notre ambition, la recherche de nos commodités, les contentements et les plaisirs trop naturels de cette vie. Si vous demandez à la passion quel mal il y a en tout cela: ou elle n'en reconnaîtra point [2], ou s'il y a quelque péché véniel, elle ne fera que s'en moquer, en comparaison des autres maux de cette vie.

[1] Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ, neque viæ vestræ viæ meæ, dicit Dominus: quia sicut exaltantur cœli a terra, sic exaltatæ sunt viæ meæ a viis vestris, et cogitationes meæ a cogitationibus vestris. *Isa.* LV.

[2] Vos secundum carnem judicatis. *S. Joan.* VIII.

Mais ô Dieu! que le jugement que nous entendrons sera opposé, puisque c'est la vérité qu'on verra clairement à l'heure de notre jugement particulier , qu'un seul péché véniel est un plus grand mal que tous les affronts, toutes les injures, et toutes les peines les plus sensibles du corps.

Les choses indifférentes sont l'honneur, la science, les richesses, la santé et les autres biens de cette vie, dont notre passion fait tant de cas, que nous n'estimons de bonheur que dans ces biens [1], et de malheur que dans les maux qui leur sont opposés! Et au contraire, on verra avec le mauvais riche qu'il y avait plutôt du malheur dans ces biens que du bonheur, et du bonheur dans les maux que du malheur.

Les choses bonnes et approuvées par tous les sages sont les vertus; mais quand la passion les compare aux talents extérieurs qui nous font remarquer, et aux dignités qui nous élèvent, elle fait si peu de cas des vertus, qu'elle nous fait perdre la plus précieuse de toutes, l'humilité, pour ces talents extérieurs.... Ah! que l'humble Jésus qui a tout donné pour nous enseigner l'humilité, nous fera voir un autre jugement, et nous fera comprendre à notre grand regret, dans quels dangers nous nous sommes jetés, en suivant plutôt le jugement de la nature dépravée, que le sien qui est infaillible [2], qui devrait être la règle du nôtre, et qui porte l'arrêt de notre éternité!...

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Auquel de ces deux jugements vous conformez-vous? qu'estimez-vous le plus?... Est-ce l'honneur et les biens avec l'amour-propre, ou le mépris et la pauvreté avec Jésus?... Répondez, et si vous ne pouvez nier que dans les occasions d'honneur ou de mépris qui se rencontrent, vous choisissez volontairement les sentiments de la passion, ne devez-vous pas aussi avouer que vous êtes opposé à votre juge, non-seulement par le jugement

[1] Beatum dixerunt populum cui hæc sunt. *Psalm.* CXLIII.
[2] Si judico ego, judicium meum verum est. *S. Joan.* VIII.

que vous portez, mais encore par toutes les affections et toutes les actions de votre vie [1] ? Car nos affections et nos actions se conforment à notre jugement. Il suit de là que, si votre jugement est opposé à celui de votre juge, votre vie l'est également.

Et s'il en est ainsi, comme vous ne pouvez le dissimuler, quelle sentence, quel arrêt, quel jugement pouvez-vous attendre après la mort ?... Et en quel repos de conscience pouvez-vous vivre, attendant un jugement qui doit condamner toutes vos actions ? Vraiment il faut être aveugle pour ne pas voir le danger où l'on vit, quand on suit sa passion !...

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Il s'agit d'apprendre à se conformer entièrement au jugement de Notre-Seigneur, plutôt qu'à celui de la nature corrompue ; il faut l'apprendre des Saintes Écritures, des écrits des saints Pères, de la vie des saints, des vérités qui vous sont ici proposées, et des bons sentiments que Dieu vous en donne. Certes ce sont là des autorités qui doivent avoir plus de poids sur votre esprit, pour le faire acquiescer à la vérité, que les appétits déréglés n'en doivent avoir pour le porter à suivre le mensonge [2].

Si nous ne connaissions pas le jugement qu'on porte sur les choses dans l'autre vie, nous serions excusables; mais puisqu'il nous est si clairement exposé, que pouvons-nous alléguer, sinon notre malice qui, nonobstant toutes ces connaissances, aime mieux se tromper avec le monde et nous mettre en danger, que de suivre la vérité et d'assurer notre salut. O malice prodigieuse ! qui mérite un double châtiment, et pour le mal qu'elle fait, et pour la connaissance qu'elle a de ce mal, sans vouloir s'en servir et y remédier !

[1] Sprevisti omnes discedentes a judiciis tuis, quia injusta cogitatio eorum. *Psalm.* CXVIII.

[2] Esto consentiens adversario tuo citò dum es in via cum eo. *S. Matth.* V.

NEUVIÈME VÉRITÉ.

La considération des peines éternelles nous fait reconnaître à quel malheur extrême nous portent nos mauvaises inclinations, la nécessité de les combattre, et même le danger où nous sommes au milieu de ces combats qui durent toute la vie.

La vie que l'homme mène sur la terre, n'est qu'un combat [1].

Je combats non pas en l'air et par imagination, mais à bon escient et en vérité; car c'est en châtiant mon corps et en l'assujettissant à l'esprit, de peur que prêchant aux autres, je ne devienne moi-même un réprouvé [2].

MÉDITATION SUR CETTE NEUVIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

Quoiqu'il ne faille pas rejeter les connaissances et les affections qu'on peut puiser dans la pensée de l'enfer, néanmoins arrêtez-vous principalement au dessein de ce jour, qui est de vous faire reconnaître et redouter les dangers dans lesquels vous vous jetez, en suivant vos inclinations naturelles. C'est pourquoi on vous propose une neuvième vérité qui est fort importante, puisqu'elle vous représente que vous ne vivez pas dans un moindre danger que celui qui combat, et qu'il s'agit dans ce combat, du salut éternel, c'est-à-dire, du paradis ou de l'enfer. Cela ne suffit-il pas pour apprendre à craindre et à se mortifier, si on comprend bien le raisonnement suivant.

On ne combat point sans courir de dangers; on n'est point dans la vie sans avoir à combattre ses inclinations naturelles.

[1] Militia est vita hominis super terram. *Job.* VII.

[2] Ego igitur sic curro, non quasi in incertum. sic pugno, non quasi aerem verberans; sed castigo corpus meum, et in servitutem redigo, ne fortè cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar. I *Cor.* IX.

Donc on vit dans le danger, et le danger même est d'autant plus grand, qu'on le combat moins ; car, faute de résister à ses inclinations naturelles, elles nous entraînent dans le péché et dans la damnation[1]. Il faut donc lutter sans cesse, et vivre continuellement dans le danger, à raison de l'issue incertaine du combat, parce que l'on peut aussi bien être vaincu, que remporter la victoire. Et comme c'est contre nous-mêmes que nous combattons, nous succombons plus souvent que nous ne triomphons ; car, nous nous trahissons nous-mêmes, nous ne nous traitons pas comme ennemis, nous nous haïssons en nous aimant trop, et nous sommes vaincus pour ne vouloir pas nous surmonter.

N'est-ce donc pas là un danger évident et très-sérieux, puisqu'il s'agit de nous vaincre nous-mêmes, ce qui est la victoire la plus difficile à remporter, et qu'il y va de l'enfer et de l'éternité ! Oh ! quelle puissante considération pour apprendre à vivre et à mourir ! Mais ne séparez point la pensée du combat, d'avec le danger de l'enfer, car la force de la pensée s'affaiblirait. Ce n'est rien de considérer seulement le combat, si on n'y ajoute la considération du danger de l'enfer ; et ce n'est rien de considérer l'enfer, si on ne se voit en danger d'y tomber[2]. Donc en regardant ce feu dévorant et ces ardeurs éternelles, représentez-vous en même temps le péril où vous êtes en vivant avec vos passions, qu'il faut perpétuellement combattre, si vous ne voulez être infailliblement damné, et encore quand vous les combattrez, vous n'êtes pas hors de danger ; car, vous ne savez pas si vous les dominerez ; et si vous ne les surmontez pas, vous êtes aussi assurément damné, que si vous ne les combattiez point du tout.

[1] Si præstiteris animæ tuæ concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis. *Eccli.* XVIII.

[2] Pericula inferni invenerunt me. *Psalm.* CXIV.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Vous pourriez examiner comment vous vous comportez dans ces combats, quelles victoires vous remportez, ou quelles pertes vous faites, d'où elles viennent, et quel est votre faible; mais il importe davantage de remarquer, si vous avez appréhendé dans votre vie passée, ce danger où vous vivez; car, le défaut de crainte est la cause de vos chutes et de vos pertes.

Pauvre étourdi que vous êtes, à quoi pensez-vous, si vous ne pensez pas à ce danger[1]? et si vous y pensez, êtes-vous si rempli de la bonne opinion de vous-même, que vous présumiez de vous sauver de ces dangers sans crainte, quand ceux qui ont le plus sujet de se rassurer tremblent de peur? Les colonnes du ciel tremblent, dit l'Ecriture[2], et vous qui n'êtes qu'une planche pourrie, exposée à la tempête, vous vous moquerez de ceux qui craignent! Ce n'est pas une lâcheté de craindre dans ce combat; mais c'est prudence, puisque la grâce, sans laquelle on ne saurait surmonter son ennemi, exige cette crainte; et ce n'est pas courage, mais présomption et folie de ne rien craindre, puisque la justice divine menace ces présomptueux, de les abandonner à leurs ennemis, Qu'avez-vous à répondre?...

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Notre résolution ne doit pas être autre que celle de saint Paul, qui nous assure qu'il combat pendant sa vie, non pas en l'air, mais en châtiant son corps, en réprimant ses sens, et en réglant ses inclinations naturelles, de peur, dit-il, que prêchant aux autres, il ne soit reprouvé et damné. Voyez-vous comme un saint Paul ne vit que dans les combats et dans la crainte[3],

[1] Sunt impii qui ita securi sunt, quasi justorum facta habeant. *Eccli.* VIII.

[2] *Job.* VI.

[3] Suprà.

voyez-vous que cette crainte n'est point le fait de la lâcheté, ni de la pusillanimité, puisqu'il en vient aux effets, se mortifiant lui-même[1], et que c'est avec raison qu'il craint et qu'il se mortifie; car autrement, dit-il je serais perdu, mes inclinations naturelles m'entraîneraient dans le mal, si je ne les arrêtais[1]. Et vous donc, n'avez-vous pas autant de sujet de vous résoudre à ce combat, et à cette continuelle retenue de vos sens et de vos affections?...

La marque et les effets de votre résolution, doivent être de fuir les occasions du péché, de ne point faire de distinction entre les fautes, puisque saint Paul fuyait les péchés graves et légers; et enfin, de ne laisser dormir aucune passion dans votre âme, de peur que vous n'ayez un ennemi qui vous laisse en paix, pour vous faire plus fortement la guerre, et ne garde le silence pour vous surprendre. Mais si vous craignez la peine du combat, et que cette crainte vous empêche de combattre, dites-vous hardiment : Tu es un insensé de craindre la peine et de ne pas combattre; car, si tu crains la peine, que ne crains-tu la peine des enfers, où tu te jettes en ne combattant point? C'est donc plutôt à combattre que la crainte te doit porter, puisque c'est en combattant qu'on évite le plus grand mal, et qu'il faut pour être sage, que la crainte raisonnable d'un plus grand mal, chasse la crainte inutile de celui qui est moins considérable.

(*Examinez-vous aujourd'hui sur la première action de la journée qui est le lever, et sur la méditation.*)

[1] Foris pugnæ, intus timores. II *Cor.* VII.
[2] Video legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ. *Rom.* VII.

LE QUATRIÈME JOUR.

L'amendement de la vie se réduit à ces trois actes de la perfection : S'Abstenir, Agir, et Souffrir.

DIXIÈME VÉRITÉ.

Si nous ne nous convertissons, et si nous ne devenons comme des petits enfants, jamais nous ne serons sauvés.

En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez comme des petits enfants vous n'entrerez point dans le royaume des cieux [1].

MÉDITATION SUR CETTE DIXIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

Puisqu'on ne vous a représenté les dangers de votre salut que pour que vous les évitiez, c'est aujourd'hui qu'avec la grâce, il faut prendre la résolution d'y pourvoir par une véritable conversion. Le premier pas à faire pour sortir du danger, et pour se convertir, ce doit être d'apprendre et de reconnaître la nécessité de cette conversion. Or, on ne peut mieux la connaître que par les paroles de Notre-Seigneur, et ces paroles sont presque aussi absolues que celles qui nous déclarent la nécessité des sacrements de baptême, de pénitence et de l'Eucharistie. Quand il nous présente un enfant comme modèle de

[1] Amen dico vobis, nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. S. *Matth.* XVIII.

notre conversion, c'est tous ceux qui ne sont pas encore parvenus à ce degré de perfection, qu'il appelle à devenir aussi innocents et éloignés du péché par leur vertu, qu'un enfant l'est par son âge. C'est pour eux tous indifféremment qu'il parle de la nécessité de se convertir, jusques à ce qu'ils soient parvenus à cette enfance raisonnable et spirituelle [1]. Et cela sous peine de n'entrer jamais dans le paradis, et par conséquent d'être damnés. Vous voyez qu'il est aussi certain que vous êtes de ce nombre, et que c'est à vous qu'on parle, comme il est assuré que vous n'êtes pas dans cet état d'innocence, et que partant il faut vous convertir, et prendre la résolution d'arriver à ce point de perfection si nécessaire.

En effet, si vous n'en venez à ce point de n'aimer pas plus qu'un enfant, le péché, et les occasions qui y font tomber, vous entretiendrez l'amour-propre, qui est le germe et le levain du péché et de la damnation ; si on lui laisse la liberté de faire le moindre mal, il prendra l'assurance et la force d'en faire un plus grand; et on ne peut lui résister et l'arrêter, qu'en se convertissant entièrement, et en se mettant dans cet état de ne vouloir jamais lui permettre de sang froid, et sciemment, aucun péché, quelque léger qu'il puisse être. Regardez les Apôtres à qui Notre-Seigneur parlait de se convertir, n'étaient-ils pas déjà convertis? N'avaient-ils pas tout quitté ? que leur restait-il sinon quelques vanités et prétentions d'honneur, qui les faisaient disputer entre eux, pour savoir qui était le premier et le plus grand d'entre eux, selon le monde [2] ? Et leur bon maître prit cette occasion pour leur dire, et pour nous apprendre, que s'ils ne se convertissaient, en quittant ces vanités, et en ne les aimant pas plus que les enfants, ils n'auraient point de part au royaume des cieux. Car encore que peut-être ces vanités ne fussent que légères et vénielles, néanmoins elles pouvaient croître et devenir mortelles, et qu'ainsi pour s'assurer de son salut, il fallait les détruire entièrement.

[1] Malitia parvuli estote I *Cor.* XIV.
[2] Si quidem in via inter se disputaverant quis eorum major esset. *S. Mar.* IX

Oh ! quel est celui qui après cela ne croira pas qu'il doive se convertir ! il faudrait qu'il fût un plus grand saint que les Apôtres, après même qu'ils avaient tout quitté et suivi Jésus-Christ, plus de deux ans. Mon âme oserais-tu avoir cette présomption ?... Il faut donc nécessairement te convertir.

DEUXIÈME POINT

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Parce que ce mot de conversion ne nous semble convenir qu'aux infidèles, aux hérétiques, ou aux pécheurs publics, votre esprit aura de la peine à se persuader que vous en ayez besoin, et qu'il faille en vérité vous convertir de ce qui vous reste d'affections mondaines et sensuelles, comme il faudrait qu'un infidèle se convertit de son infidélité, un hérétique de son hérésie, et un grand pécheur de ses péchés. C'est pourquoi, arrêtez-vous encore à examiner si vous n'êtes point dans cette illusion, et si vous êtes entièrement persuadés de la nécessité de vous convertir.

Si la volonté éprouve de la difficulté et de la répugnance, craignant de se voir privée de ses affections naturelles, combattez cette répugnance, par la raison ; mais si elle ne se rend point à la raison, pressez-là, forcez-là, passez par-dessus [1], et opposez-lui les vrais biens de l'autre vie, que vous perdrez, si elle ne se résout à perdre les biens faux et apparents de celle-ci.

La mémoire se trouvera encore empêchée par le souvenir des objets passés, qui l'ont souillée, et votre âme en s'efforçant de s'en délivrer, se trouvera plus en peine qu'auparavant, ne le pouvant, comme elle le voudrait ; elle craindra le chagrin et les scrupules. Mais c'est une fausse crainte, ce sont des frayeurs nocturnes, auxquelles il ne faut opposer que la ferme résolution de rejeter tous les souvenirs du passé, qui vous solliciteront à mal faire. Car si les mauvaises pensées n'ont été mauvaises que parce que vous les avez voulues, elles ne le seront plus

[1] Non contemplantibus nobis quæ viderunt. I *Cor.* IV.

quand vous n'y consentirez plus, quoiqu'elles ne laissent pas de se présenter.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Il faut premièrement, reconnaître que vous ne pouvez accomplir ce grand ouvrage de votre conversion sans une grâce particulière, et que partant, vous devez dire avec le Prophète : Convertissez-moi, Seigneur, et je me convertirai [1]. il faut, en second lieu, entendre ce même Seigneur qui vous assure que, si vous vous convertissez, il se convertira [2]. C'est-à-dire que, si vous correspondez à sa première grâce, qui vous inspire de vous convertir, et que vous le vouliez efficacement et comme il le veut, il vous en donnera une seconde qui achèvera l'affaire de votre conversion, et qui vous mettra dans cette enfance spirituelle, et dans cette innocence raisonnable, où il faut que vous soyez pour être convertis.

Courage donc; ne le voulez-vous pas ?... Voilà Dieu qui vous a déjà touché et prévenu de la première grâce, il ne reste qu'à le seconder, et à lui témoigner que vous le voulez réellement; et comme témoignage authentique de cette bonne volonté, renoncez dès maintenant de tout votre cœur à l'affection naturelle que vous pourriez avoir pour quoique ce soit, vous mettant dans l'état où vous devez être, pour entrer dans son royaume, désirant y vivre et y mourir, sans jamais changer de résolution, pour quelque motif que ce puisse être [3].

Faites donc ces protestations, d'un cœur qui montre qu'il est vraiment touché. Jetez-vous aux pieds de Jésus-Christ, comme Madeleine, comme l'enfant prodigue, comme Zachée. Faites une profession de détachement et d'indifférence pour toutes les choses de ce monde, comme on dit, qu'un infidèle fait pro-

[1] Converte me, et convertar, quia tu Dominus Deus meus. *Jer.* XXXI.
[2] Convertimini ad me, et convertar ad vos. *Zacch.* I.
[3] Ut jam non desideriis hominum, sed voluntati Dei quod reliquum est in carne vivat temporis. I *Pet.* IV.

fession de foi, quand il abjure ses erreurs, et qu'un religieux fait sa profession, quand il est résolu de quitter le monde et qu'il est reçu. Enfin, regardez-vous désormais comme un homme qui est privé des mouvements volontaires d'une vie sensuelle, ainsi qu'un mort l'est des mouvements de la vie naturelle. Jamais vous ne vivrez mieux que quand vous serez ainsi mort à la nature, par une vraie conversion.

ONZIÈME VÉRITÉ.

Pour commencer une vie nouvelle, il est si important de s'unir à Jésus-Christ, que celui qui n'est pas avec lui, est contre lui.

Quiconque n'est pas avec moi, est contre moi, dit Jésus-Christ [1].

MÉDITATION SUR CETTE ONZIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

Puisque la résolution est prise de nous convertir et d'aller droit à notre fin, dont nous nous sommes écartés ; et puisque Jésus est le chemin, la vérité et la vie [2], c'est-à-dire le chemin qui mène à la vraie vie, nous devons nous joindre à lui d'aussi près, et aussi fermement que nous voulons être sûrs d'être dans le chemin, pour arriver où nous aspirons. Considérez maintenant ce que c'est que de s'unir à lui, et combien il est important et nécessaire de le faire. On s'unit à Jésus, non-seulement par le moyen de la grâce sanctifiante, qui ne souffre aucun péché mortel, et par les grâces actuelles qui empêchent les fautes vénielles, mais encore par la conformité de nos affections et de nos intentions avec les siennes. Nous nous soumettons à lui en nous soumettant à tous ses ordres et à toutes ses dispositions à notre égard ; et enfin, en imitant toutes ses actions, nous efforçant de perfectionner les nôtres sur son exemple, et de marcher comme lui pour marcher avec lui [3]. Vivre comme Jésus, c'est s'unir à lui.

[1] Qui non est mecum, contra me est. *S. Luc.* XI.
[2] Ego sum via, et veritas, et vita. *S. Joan.* XIV.
[3] Qui dicit se in ipso manere, debet sicut ille ambulavit, et ipse ambulare. I *S. Joan.* II.

Et ceci est si nécessaire, que, si nous ne sommes avec lui, nous sommes contre lui ; si nous ne réglons nos affections, nos paroles et nos actions sur sa vie et par ses grâces, nous tombons dans le désordre du monde, qui ne suit que les mouvements naturels et sensuels ; et ce dérèglement est aussi contraire à la vie de Jésus-Christ que le vice est opposé à la vertu, la nuit au jour, et la mort à la vie. Ce qui nous a perdus, c'est de vivre ainsi selon le monde et selon l'amour-propre, et c'est pour nous en retirer, pour nous relever et nous sauver, que Jésus nous est donné [1]. De sorte qu'il faut choisir pour notre guide et notre règle, ou l'amour-propre ou l'amour de Jésus. Nous ne pouvons vivre avec l'un et l'autre en même temps, et nous ne pouvons vivre sans l'un ou l'autre. Voyez donc quel choix vous devez faire, et quel motif c'est pour choisir Jésus, de connaître que, si on ne vit avec lui, on sera contre lui.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Si vous n'y prenez garde, il vous restera de votre vie passée une fausse opinion et une erreur du monde, qui vous a fait accroire que c'était trop pour vous d'imiter Jésus-Christ, et de vous unir à ses desseins et à ses ordres, comme il est nécessaire d'y être uni pour marcher avec lui. C'est une illusion qui vient ou de l'ignorance ou de la malice; de l'ignorance, si vous ne comprenez pas qu'il y a autant de degrés divers de cette divine imitation, qu'il y a de conditions différentes ; de la malice, si vous ne voulez pas vous donner la peine de l'imiter, et de vous contraindre pour ne vivre que selon les règles et les mouvements de sa conduite.

Reconnaissez cette erreur, et si vous avez appris que Jésus est la fleur des champs et non pas des jardins ; qu'il est le lys des vallées et non pas des montagnes [2] ; c'est pour vous faire savoir

[1] Qui dedit semetipsum pro peccatis nostris, ut eriperet nos de præsenti seculo nequam, secundùm voluntatem Dei. *Gal.* I.

[2] Ego flos campi : et lilium convallium *Cant.* VIII.

qu'il donne accès à toutes sortes de personnes, que c'est votre faute si vous n'en approchez pas, et que bien que, pour s'approcher de lui par la perfection, il faille s'élever, néanmoins cette ascension est si facile, qu'on y arrive aussi aisément que si on descendait dans les vallées. O mon Jésus! que j'ai eu grand tort de croire qu'il y avait de la difficulté pour vous considérer et vous imiter! Je reconnais ma faute, et je proteste que c'est plutôt votre considération et votre imitation qui aplanissent toutes les difficultés.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

C'est de vous unir aussi étroitement à Jésus que la nécessité vous y oblige. Vous avez médité sur cette nécessité, afin de ne pas manquer de le faire; mais cette nécessité ne doit pas être le seul motif pour vous y déterminer. Non, non, Jésus a d'autres attraits qui doivent vous toucher, et vous presser aussi fortement de l'imiter que si vous n'y étiez point nécessairement engagé.

Hélas! ce mérite seul devrait être un motif suffisant pour vous y obliger[1].... Sa vie est un si beau modèle à suivre, et ses travaux vous ont tellement mérité les grâces qu'il vous faut pour l'imiter, que votre cœur, à moins d'être tout à fait ingrat, doit se décider à correspondre à ces grâces et à l'imiter. Les exemples de sa vie nous servent de modèle et de motif; de modèle, pour savoir comment il faut agir avec lui, et de motif pour vouloir exécuter après lui ce qu'il nous apprend à faire. Oh! quel maître et quel guide, pour nous conduire à notre bonheur éternel! C'est lui qui nous fait savoir comment il faut marcher, c'est lui-même qui nous fait vouloir ce qu'il nous apprend, et c'est encore lui qui nous fait pouvoir ce qu'il nous fait vouloir.....

[1] Charitas Christi urget nos. I *Cor.* v.

DOUZIÈME VÉRITÉ.

C'est connaître tout l'Evangile, et toute la doctrine morale de Jésus-Christ, que de savoir s'abstenir, agir et souffrir à son exemple.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte chaque jour sa croix, et qu'il me suive [1].

MÉDITATION SUR CETTE DOUZIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE CETTE VÉRITÉ.

Certes, c'est avec raison que Notre-Seigneur est appelé dans l'Ecriture : parole abrégée et parole qui abrége[2], parce qu'il a été fait par le Père, comme un abrégé de tout l'ancien Testament, et que lui-même a donné l'abrégé de son Evangile dans ces trois mots : *s'abstenir*, *souffrir et agir*, qui comprennent toute sa doctrine morale, et qui sont compris eux-mêmes dans cette mémorable sentence : *si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.*

Renoncer à nous-mêmes, c'est nous abstenir des complaisances trop naturelles, que nous avons toujours pour le bien sensuel. Porter notre croix, c'est souffrir les répugnances et les difficultés que nous ressentons quand il s'agit de supporter le mal sensible, qu'il est nécessaire de souffrir pour accomplir la volonté de Dieu. Et suivre Jésus-Christ, c'est agir dans toutes les occasions, par le mouvement de la grâce, plutôt que par celui de la nature, c'est suivre son exemple, c'est nous conduire

[1] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. *S. Luc.* IX.

[2] Verbum consummans et abbrevians in æquitate quia verbum breviatum faciet Dominus super terram. *Rom.* IX; *Isa.* X.

d'après ses fins et ses intentions, plutôt que par des considérations humaines, ou par des prétentions purement naturelles.

Quiconque sait la pratique de ces trois mots, sait la pratique de toutes les vertus, qui nous sont recommandées dans l'Evangile. Car si la justice chrétienne, qui comprend toutes les vertus, ne demande de nous que d'éviter le mal et de faire le bien [1]; nous évitons le péché en nous abstenant et en souffrant, et nous faisons le bien en agissant par l'esprit et l'exemple de Jésus-Christ [2]. Mon âme, n'excuse plus ton ignorance, si tu n'en fais pas assez pour ta perfection; car il ne faut que savoir ces trois mots, et faire ce qu'on en sait, pour être assez parfaite.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Vous avez bien ici sujet de regretter votre vie passée, car elle a été employée toute entière à des actes contraires à ces trois choses, vous avez contracté l'habitude de vices, qui vous rendront les vertus plus difficiles. Mais le plus grand mal, et celui qui doit surtout vous faire craindre plus d'empêchement pour l'avenir, nous vient d'une illusion dans laquelle l'amour-propre nous a jetés. Il nous fait accroire d'un côté, qu'il ne faut pas se mettre beaucoup en peine d'apprendre à nous abstenir, comme s'il n'y avait en cela aucune difficulté, et d'un autre côté que, nous ne pouvons nous arrêter à apprendre ce que c'est que de souffrir, tant la nature a d'horreur de ce mot, et tant elle appréhende de savoir ce qu'elle ne veut pas faire [3]. Il suit de là que, quoique nous n'ayons que ces deux ou trois mots à apprendre, nous n'en savons pas davantage que si nous avions toute l'Ecriture à savoir, parce que ces mots ne s'apprennent que par la pratique, et nous ne voulons point en venir là. Nous méprisons ce qui nous semble facile d'apprendre, nous fuyons ce qui est difficile, et ainsi nous ne

[1] *Psalm.* XXXVI.
[2] I *Pet.* III.
[3] Quasi de industria recesserunt a Deo, et vias ejus intelligere noluerunt. *Job.* XXIV.

savons jamais que vivre selon la nature, parce que nous n'apprenons pas à lui résister, comme nous l'enseignent ces trois mots de l'Evangile.

Mon âme, si tu sais t'abstenir, comme tu penses qu'il est aisé de le savoir, pourquoi ne t'abstiens-tu pas dans les occasions? et si tu ne sais pas souffrir, pourquoi ne l'apprends-tu pas, puisque tu n'en souffrirais pas davantage en le sachant? Reconnais donc ta faute, et la déplore.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

La résolution est déjà prise, mais elle n'est pas exécutée; car nous différons toujours [1]. Il faut donc aujourd'hui se résoudre à ne plus retarder, et à commencer dès maintenant à mettre en pratique ces trois actes, que notre Jésus nous enseigne de parole et d'exemple, et parce qu'il nous les enseigne et qu'il nous y invite.

Epictète et quelques autres philosophes, qui n'avaient que les lumières de la raison, avaient bien reconnu et enseigné cette doctrine morale; mais ils ne l'ont pas pratiquée, et ils n'ont pu enseigner à la garder comme l'a fait notre Jésus, car il nous y forme d'une manière toute surnaturelle et spirituelle. Aussi puisque nous aspirons à la vie spirituelle, qui consiste dans la pratique de ces trois mots, il faut que la pratique en soit toute spirituelle; or sachez qu'elle ne le sera jamais mieux que quand nous envisagerons Jésus-Christ [2]. Il est l'objet le plus noble et le plus facile que nous puissions nous représenter, puisqu'il est Dieu et homme, et qu'il n'y a rien de plus noble et de plus relevé que Dieu, et qu'il est très-facile de penser à un homme.

Se représenter Dieu seul n'est pas facile, se représenter un homme seul n'est pas noble; mais envisager un Dieu-Homme, c'est le moyen le plus propre d'entretenir utilement nos pensées et nos affections. Je ne sais pas toujours si Dieu veut que je me

[1] Putas quare moratur filius meus. *Job.* x.

[2] Ego autem ad Dominum aspiciam, expectabo Deum Salvatorem meum. *Mich.* VII.

représente d'autres objets et d'autres motifs ; mais je suis assuré qu'il est content, que je pense toujours à son fils Jésus-Christ, et que quand j'y penserai, j'aurai la même pensée que Dieu, puisque Dieu n'a qu'une pensée qui est son Verbe et son Fils, par lequel il connaît et produit toutes les autres choses.... Oh ! que cette pensée ne sorte jamais de mon esprit, non pas même quand mon esprit sortira de mon corps ; car il n'y a point de meilleure pensée pour la vie et pour la mort, que la pensée de Jésus-Christ.

(*Examinez-vous aujourd'hui sur les prières vocales qui sont d'obligation et de dévotion.*)

LE CINQUIÈME JOUR.

Les Mystères de l'enfance de Jésus nous apprennent qu'il faut s'abstenir.

TREIZIÈME VÉRITÉ.

Comme tout ce qui est dans le monde, n'est qu'amour des plaisirs, des richesses et de l'honneur ; de même tout ce qui est dans la crèche de Jésus, nous apprend à nous abstenir de ces trois mauvais amours, et principalement de l'amour des richesses.

La grâce de Dieu notre Sauveur, s'est fait connaître à tous les hommes, afin qu'elle nous instruisit et nous apprît qu'il fallait aussi bien renoncer à toutes les affections mondaines qu'à l'impiété elle-même ; et qu'il faut vivre, au contraire, en nous abstenant ou en usant sobrement des biens de ce monde, selon la justice et la piété [1].

MÉDITATION SUR CETTE TREIZIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE CETTE VÉRITÉ.

Ayant aujourd'hui à considérer plus particulièrement comment nous devons nous abstenir à l'exemple de l'Enfant Jésus, nous ne saurions mieux le faire, qu'en nous arrêtant aux trois concupiscences, qui sont les complaisances déréglées dont il faut nous abstenir. Et l'exemple de l'Enfant Jésus, né dans dans une étable et dans une crèche, vient si à propos qu'il nous est im-

[1] Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobriè, et justè, et piè vivamus in hoc sæculo. *Tit.* II.

possible de ne pas reconnaître comme vérité infaillible que, comme tout ce qui est dans le monde n'est qu'amour des richesses, des plaisirs et des honneurs, de même tout ce qui apparaît dans la crèche, est une instruction frappante pour nous apprendre à nous abstenir de ces trois mauvais amours.

Voyez premièrement, s'il n'est pas vrai que tout ce qui est dans le monde, se rapporte à ces trois concupiscences[1]; s'il n'est pas vrai que les desseins de tous les hommes ne tendent qu'à amasser des richesses pour parvenir aux honneurs ou vivre dans les plaisirs?... Ah! celui qui verrait leurs cœurs comme Dieu les voit, verrait bien clairement combien il est vrai qu'ils n'ont point d'autres désirs!...

Considérez en second lieu, s'il n'est pas également vrai que tout ce qui est dans l'étable et dans la crèche, est un enseignement bien fait pour nous apprendre à nous abstenir de ces trois mauvais amours. Car, puisqu'on n'y voit rien sinon humilité, pauvreté, souffrances, et toutes choses opposées à ces trois concupiscences. Or puisque c'est la sagesse de Dieu qui oppose ainsi l'humilité à l'orgueil du monde, la pauvreté à ses richesses, et les souffrances à ses plaisirs; ne faut-il pas reconnaître avec saint Paul, que c'est pour nous instruire[2], que cette opposition est mise sous nos yeux? C'est pour nous apprendre, suivant saint Bernard[3], que si la Sagesse choisit le contraire du monde, le monde se trompe; que c'est folie de se laisser tromper par lui, et que si nous voulons être sages, nous devons nous abstenir de ces biens, de ces plaisirs, et de ces vanités que le monde recherche, comme Jésus et sa Mère s'en sont abstenus, dans le temps qu'ils en avaient plus besoin.

Et afin de tirer plus de profit de cette considération, remarquez surtout la pauvreté qui paraît dans cette étable; vous voyez une mère pauvre, une retraite pauvre, des bergers pauvres,

[1] Quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. I *S. Joan.* II.

[2] Erudiens nos.

[3] Aut iste fallitur, aut mundus errat. S. Bern. serm. III, *in Nat. Dom.*

de pauvres langes; enfin tout y est si pauvre, que cet état de dénuement est la marque que les anges donnent aux pasteurs pour connaître le Sauveur. Vous le trouverez, disent-ils, *dans une pauvre crèche*[1]. Oh! quelle marque pour connaître le roi de l'univers! Oh! quelle marque, après l'avoir connu, pour avouer que les hommes se trompent dans leur désirs, et dans leur poursuite des biens de ce monde!...

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Il y a trois sortes de fautes qu'on pourrait avoir commises sur ce point. Les unes sont graves, comme si un séculier retenait injustement le bien d'autrui, ou qu'un religieux gardât pour lui-même, sans la permission de son supérieur, assez de biens faire un péché mortel. Les autres ne sont que vénielles, quand la quantité d'argent ou de bien qu'on retient, est petite, quand on a trop d'attachement, de soin et d'empressement pour les biens de ce monde, et qu'en conséquence de cette affection, on manque à la charité, à la dévotion, à la douceur d'esprit ou à quelque autre vertu. Et enfin, les autres sont de simples imperfections; quand, par exemple, on fait plus de cas des richesses et des avantages de la vie, que de la pauvreté et des incommodités; quand on ne veut rien souffrir, quand on se contente seulement de ne rien faire contre la justice, ou contre le vœu de pauvreté, et qu'on ne s'arrête pas à reconnaître si Dieu ne veut pas de nous une plus grande perfection[2].

Après vous être examiné sur ce point, et avoir reconnu qu'il y a toujours dans votre cœur plus d'amour et d'estime pour ces biens de la terre qu'ils ne méritent, concevez-en du regret et de la confusion, et ne vous excusez pas sur la nécessité; car, l'attachement que vous avez aux biens, ne vous rend pas plus riche; mais vous rend mauvais riche, encore même que vous

[1] Et hoc vobis signum, invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio. *S. Luc.* II.

[2] Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum! *Isa.* V.

possédiez fort peu de biens[1]. Non-seulement la convoitise ne soulage pas cette nécessité, mais au contraire, elle l'augmente, et elle vous fait accroire que les superfluités sont des nécessités, et qúe ces prétendues nécessités sont des excuses.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

La résolution à prendre ne doit pas être seulement de ne vouloir plus commettre de fautes en cette matière, où les fautes sont si grossières et si palpables que, bien qu'elles paraissent légères en comparaison d'autres plus graves, néanmoins, il faut être bien imparfait pour s'en rendre coupable; mais elle doit être de travailler à la perfection de votre état, de faire toujours plus de cas de la pauvreté que des richesses, a cause du respect que vous devez à la parole et à l'exemple de Jésus-Christ, qui s'est expliqué si clairement sur ce sujet, que le doute n'est plus possible[2]. Votre résolution doit être de craindre plutôt d'avoir trop de biens dont vous soyez redevables à Dieu et aux hommes, que d'en avoir moins que la nature n'en désire; de vous abstenir de tous les soins superflus, des pensées, des paroles, des empressements, des plaintes, et de tous les mouvements intérieurs et extérieurs que la nature corrompue a coutume d'exciter en vous. Enfin, ce doit être de ne posséder rien que vous ne soyez prêt à quitter, selon qu'il plaira à Dieu d'en disposer, afin d'être le disciple de ce Maître qui a dit que, celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être son disciple[3]. Pesez bien ces paroles.... Il faut ou renoncer à l'affection de tous vos biens, ou renoncer à l'honneur d'être disciple de Jésus-Christ.

[1] Est quasi dives, cum nihil habeat, et est quasi pauper cum in multis divitiis sit. *Prov.* XIII.

[2] Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta. *Philip.* III.

[3] Omnis ex vobis qui non renunciat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. *S. Luc.* XIV.

QUATORZIÈME VÉRITÉ

On éprouve plus de contentement en s'abstenant de tous les plaisirs pour l'amour de Jésus, qu'en s'y livrant.

La vraie circoncision est celle qui se fait dans le cœur, par l'esprit qui en retranche les plaisirs sensuels [1].

MÉDITATION SUR CETTE QUATORZIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE CETTE VÉRITÉ.

Nous apprendrons du mystère de la circoncision de Jésus-Christ, à nous abstenir et à retrancher les plaisirs déréglés, comme nous avons appris de sa naissance, à nous gouverner touchant l'amour des biens. Et nous apprendrons premièrement que, quand il y aurait de la peine à nous abstenir de nos plaisirs, il faudrait la supporter à l'exemple de Jésus, qui n'a point été circoncis sans peine, et sans l'effusion de son sang. Néanmoins, parce que, d'un côté, l'on nous demande que nous nous abstenions tellement de toute sorte de plaisir, que nous ne fassions rien purement pour le plaisir; et que d'autre part, nous ne saurions vivre sans quelque plaisir; nous devons nous persuader cette vérité qui nous est proposée : Que nous trouverons plus de contentement en nous abstenant des autres plaisirs qu'en les prenant. Dieu est trop bon pour ne pas rendre aussitôt ce qu'on lui donne; et s'il demande que nous lui sacrifiions notre Isaac, et notre contentement, c'est plutôt pour éprouver notre fidélité, que pour nous priver de notre contentement, comme il arriva à Abraham qui sacrifia son fis, sans le

[1] Circumcisio cordis in spiritu non littera cujus laus non ex hominibus, sed ex Deo est. *Rom.* II.

perdre[1], et aux Israélites qui reçurent la manne du ciel, au lieu de la farine et des viandes de l'Egypte qu'il leur fallut quitter.

Mais quand on ne considérerait que l'état différent de ces deux âmes, dont l'une n'ignore pas qu'elle offense Jésus, en prenant son plaisir, et l'autre qui sait bien qu'elle lui est agréable en s'en abstenant, ce serait assez pour reconnaître que cette âme a plus de contentement en plaisant à Jésus-Christ, que l'autre n'en peut avoir en l'offensant. Si c'était une âme abandonnée qui ne connût point d'autre Dieu que son plaisir, il faudrait lui tenir un autre langage; mais vous qui savez bien ce que c'est que Jésus-Christ, et qu'il est si pur et si saint, qu'il s'offense de l'impureté qu'un cœur contracte en prenant quelque plaisir du monde et de la terre, est-il possible que vous ayez du plaisir à l'offenser, ou que cette considération de l'offenser, ne rende pas amer ce plaisir, quel qu'il soit !...

Vous dites peut-être que vous n'y pensez pas en prenant ce plaisir. Ah! qu'elle est malheureuse cette âme qui, pour prendre ses plaisirs plus à l'aise, ne pense point à Jésus-Christ !... Mais n'y penserez-vous point plus tard? N'en aurez-vous point de regret? Ne voudriez-vous pas ne l'avoir point offensé? N'auriez-vous pas plus de contentement de vous être privé de ce plaisir? Oui, ou non, dites la vérité.... Vous n'oseriez dire que vous ne reconnaîtrez point votre péché, car vous seriez trop malheureuse de vivre et de mourir en cet état. Si donc jamais vous venez à rentrer en vous-même, il faut nécessairement avouer que, tôt ou tard, il y a plus de contentement de s'être privé de ces plaisirs, que de les avoir pris; puisqu'il y a plus de peine de les avoir goûtés que de s'en être privé[2]; ou qu'autrement si on ne ressent ce déplaisir, et si on ne confesse cette vérité, on ne reconnaît jamais son péché, on vit et on meurt dans un mauvais état.

[1] *Genes.* XXII. Jussus est immolari Isaac, et immolatus est aries : servabitur tibi consolatio, peribit delectatio ventris sed manebit delectatio mentis. S. Bern.

[2] Tribulatio et angustia in omnem animam operantis malum. Gloria autem et honor et pax omni operanti bonum. *Rom.* II.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Après avoir regretté avec saint Paul [1], que votre vie se doit passée dans la recherche de vos plaisirs, et dans l'offense de votre Jésus, remarquez deux illusions qui vous ont entretenu dans ce désordre. L'une que, quand les plaisirs n'étaient pas considérables, vous n'y aperceviez pas grand mal, et ainsi vous étiez plus libre. Mais comme un petit plaisir conduit toujours à un plus grand, il conduit aussi au danger de commettre un plus grand mal; et à raison de ce danger, qui accompagne un petit plaisir, il fallait reconnaître qu'il y avait dans ce petit plaisir un mal plus grand que vous ne soupçonniez. Qu'était-ce à votre avis, de voir et de toucher le fruit défendu [2]? C'était s'exposer au danger de le manger ; et ainsi c'était un plus grand mal de le toucher, qu'il ne semblait. Oh! combien de fois, même chose vous est arrivée!...

L'autre illusion est, qu'on ne croit pas mériter beaucoup, en s'abstenant des plaisirs qui n'étant pas de grands maux, ne renferment pas, ce semble, beaucoup de bien et de mérite dans leur privation. Or, vous avez déjà vu qu'il ne faut pas regarder le mal du plaisir dans son commencement; mais dans ses conséquences qui sont toujours fort dangereuses, et que partant, ce n'est pas un petit bien, d'empêcher cette suite de maux. Adam n'eût-il pas beaucoup mérité en s'abstenant de regarder et de toucher ce fruit fatal?... Et cet homme dont il est parlé dans l'Apocalypse, qui ne fit que se taire dans une occasion d'impatience, ne mérita-t-il pas beaucoup, puisqu'en considération de son silence, il mérita de persévérer et de remporter la palme du martyre [3], que les autres perdirent pour avoir trop parlé? Oh! quelles pertes faisons-nous pour un peu de plaisir qu'on trouve à par-

[1] In quibus et nos omnes aliquandò conversati sumus in desideriis carnis nostræ facientes voluntatem carnis et cogitationem. *Ephes.* II.

[2] *Genes.* III.

[3] Quoniam servasti verbum patientiæ meæ, et ego servabo te ab hora tentationis quæ ventura est. *Apoc.* III.

ler, à manger, à voir ou à écouter; ce sont souvent ces petits plaisirs qui nous causent de grandes pertes.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR,

Quand les plaisirs, quels qu'ils soient, petits ou grands, sont mauvais ou dangereux, il faut s'en abstenir entièrement, et il faut y être aussi déterminé que le fut Sara pour chasser de sa maison la servante Agar et son fils Ismaël; parce qu'Ismaël en jouant avec Isaac, le persécutait, comme parle saint Paul[1]; et c'est ainsi qu'il dit que notre appétit, en se jouant avec notre esprit, le pervertit et le corrompt, et qu'il faut les séparer.

Quand même le plaisir, par exemple, de voir, d'entendre, de parler, ne serait pas mauvais, il est bon, toutefois, de s'en abstenir souvent, si particulièrement on y sent trop de contentement; car on apprend ainsi à se priver des plaisirs illicites, quand on sait se priver de ceux qui n'étaient ni mauvais ni défendus.

Enfin, quand les plaisirs sont si nécessairement unis aux actions de la vie qu'ils sont inséparables, tels que ceux qu'on trouve dans le boire et le manger, il faut les prendre sans les prendre, il faut en user comme Dieu le veut, et parce qu'il le veut, mais nullement parce que nous y trouvons du plaisir. Car si nous ne devons pas vivre pour nous-mêmes, mais pour Dieu[2], nous ne devons pas non plus rapporter les plaisirs de la vie à nous, mais à Dieu, qui veut que nous vivions en en jouissant. Et nous montrerons que nous les rapportons plutôt à Dieu qu'à nous, quand nous serons aussi contents de vivre sans ces plaisirs, si Dieu veut nous en priver, que nous étions contents de les recevoir, quand il nous les donnait. Oh! que ce plaisir est pur et saint, quand il n'est pris que pour Dieu, et qu'il est bien plus grand quand il est ainsi épuré de tout mélange!...

[1] Quo modo tunc is qui secundùm carnem natus fuerat, persequebatur eum qui secundùm spiritum, ita et nunc, sed quid dicit Scriptura; Ejice ancillam et filium ejus. *Galat.* IV; *Genes.* XXI.

[2] Nemo nostrum sibi vivit, et nemo, sibi moritur. Rom.

QUINZIÈME VÉRITÉ.

Il est plus honorable de s'abstenir de l'honneur du monde avec Jésus, que de le rechercher avec les hommes.

Joseph, levez-vous, prenez l'Enfant et sa mère, fuyez en Egypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous apporte de nouveaux ordres [1].

Et Jésus étant retourné à Nazareth avec son père et sa mère, il leur était soumis et obéissant [2].

N'est-ce pas là le fils d'un charpentier, celui dont nous connaissons le père et la mère, avec tous ses autres parents qui demeurent avec nous [3] *?*

MÉDITATION SUR CETTE QUINZIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

Le troisième et le plus dangereux amour, dont il faut apprendre à nous abstenir, c'est l'amour de la considération du monde, le désir de paraître devant les hommes, c'est d'être en honneur, en faveur, en réputation de capacité, de sainteté et de mérite. Cette convoitise est si ardente que, pour nous apprendre à la dominer, il a fallu qu'un Dieu s'abaissât jusqu'où nous savons qu'il s'est humilié. Cette profonde humilité paraît dès la crèche, comme nous l'avons vu ; mais elle se fait encore mieux voir dans sa fuite en Egypte et dans son séjour à Nazareth, où il mena une vie retirée et cachée, l'espace de trente

[1] Ecce Angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens : Surge et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum et esto ibi usque dum dicam tibi. S. *Matth.* II.

[2] Et descendit cum eis, venit Nazareth, et erat subditus illis. S. *Luc.* II.

[3] Nonne hic est fabri filius ? S. *Matth.* XIII.

Nonne hic est faber, filius Mariæ. S. *Marci.*

Nonne hic est Jesus filius Joseph, cujus nos novimus patrem et matrem ? S. *Joan.* VI.

ans, sans être reconnu des hommes que comme le fils d'un charpentier.

S'il n'eût passé que son enfance ou quelques années de son jeune âge dans cette retraite et dans cette humble profession, il n'y aurait pas lieu de s'étonner autant, mais que de trente-trois ans qu'il avait seulement à vivre sur la terre, il en ait passé trente dans une vie inconnue, pour nous apprendre à fuir le monde, c'est bien nous prêcher et nous instruire efficacement sur ce sujet. C'est nous apprendre à modérer et à régler ce désir désordonné, que nous avons pour l'honneur et pour la réputation parmi les hommes.

Quels puissants motifs n'avait-il pas de se communiquer plus tôt, et de se faire voir et entendre, pour se faire connaître, et pour sanctifier tous les hommes par sa connaissance et son amour? Que n'eût-il pas dit, et que n'eût-il pas fait, à l'étonnement et pour l'édification de tout le monde, pendant ces trente ans qu'il a passés sans rien dire, et presque sans rien faire dans sa vie retirée? Mais il a cru en faire davantage en ne faisant rien qui éclatât devant le monde, puisque, par ce moyen, il nous apprenait à réprimer cette vanité qui nous porte à vouloir paraître [1]. Oh! quel exemple mais aussi il n'en fallait pas moins pour nous instruire sur un sujet où nous sommes si faibles, qu'à peine pouvons-nous nous résoudre à quitter une sorte d'honneur, si l'on ne nous en présente une autre, tant nous aimons l'honneur.

C'est pour cela qu'on nous propose dans cette méditation une vérité qui doit nous contenter, car elle nous assure que, tant s'en faut que nous perdions rien de notre honneur, en le perdant, jamais au contraire, nous ne serons tant honorés que quand nous désirerons moins d'honneur [2]. En effet, nous voyons qu'il n'y a rien de plus honorable, devant les hommes mêmes, qu'une véritable humilité, et rien de plus méprisable

[1] Nos sibi conformes fieri volens, teneri voluit in vita quod exhibuit in persona. S. Cyp.

[2] Qui se humiliat, exaltabitur. *S. Luc.* XIV.

qu'un arrogant et un ambitieux[1]. Ce qui est encore plus vrai devant Dieu, qui fait autant de cas des humbles qui méprisent l'honneur du monde, qu'il méprise et abhorre les superbes qui cherchent à s'agrandir parmi les hommes.

Et c'est dans cette estime que Dieu fait des humbles que consiste le véritable honneur[2]; car si tout l'honneur que nous cherchons n'est fondé que sur le jugement et l'estime que les autres font de nous, certes, plus les personnes qui nous estiment sont honorables, et plus cet honneur est considérable. Or, puisque personne n'est comparable à Dieu, il s'ensuit que l'estime que Dieu fait des humbles est le plus grand honneur qu'un homme puisse recevoir, car tous les hommes ne sauraient être comparés à Dieu[3]. Courage donc, mon âme; si tu aimes l'honneur, et si tu veux être en estime parmi les grands, méprise l'honneur et l'estime des grands du monde, tu seras honorée, puisque tu seras estimée de Dieu.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Reconnaissez avant tout qu'il y a quatre causes qui produisent la vanité, ou qui font que le désir de l'honneur est vain et déréglé[4]. Premièrement, si l'on veut être honoré pour quelque bien que l'on n'a pas. Secondement, si on cherche de l'honneur pour ce qui n'en mérite pas. En troisième lieu, si on reçoit l'honneur comme si on le méritait, sans le rapporter à Dieu. Et enfin, si on s'y arrête trop, si on l'estime plus qu'il ne faut, quoiqu'on le mérite, quoiqu'on le rapporte à Dieu, quoiqu'on dise comme le Pharisien : Je vous remercie, mon Dieu, du bien que je fais[5]; car si on fait plus de cas d'être connu et estimé

[1] Odibilis coram Deo est, et hominibus superbia. *Eccli.* x.

[2] Quicumque humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum. *S. Matth.* XVIII.

[3] Humilia te in omnibus et coram Deo invenies gratiam. *Eccles.* III.

[4] S. Thom. II, I, q. I, 132, a. 1.

[5] S. *Luc.* XVIII.

des hommes que Dieu n'en fait, ce désir de l'honneur est déréglé, et tous les mouvements de joie, de désir, de plaisir, d'espérance, et les autres qui en viennent participent à ce dérèglement, et rendent la personne qui s'y laisse aller vaine, mondaine et diabolique, comme dit un apôtre [1].

Oh! quel sujet de confusion pour le passé. Quel sujet de craindre pour le présent et l'avenir, que Dieu ne vous punisse de toutes ces vanités, qu'il châtie ordinairement par la privation de ses grâces, sans lesquelles on tombe ensuite dans des péchés infâmes et honteux, pour confondre et abattre notre orgueil. Mon âme, eusses-tu pensé qu'il y eût tant de danger dans ce désir déréglé de l'honneur que, pour en empêcher le malheur, Dieu retient toutes ses grâces dont tu prendrais sujet de vanité, et permet les péchés qui sont capables de te confondre? Oui, il aime mieux une âme pécheresse qui est humble, qu'une âme dévote qui est vaine et superbe [2].

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Il en est des honneurs comme des plaisirs; les uns sont entièrement à fuir, comme étant dangereux; on peut accepter les autres, mais on peut aussi plus souvent les refuser.

Et enfin, si on est obligé par la nécessité de sa condition, ou par une disposition de la providence de Dieu, d'en recevoir quelques-uns, que ce soit purement en vue et en considération de cet ordre de Dieu, parce qu'il le veut, et comme il le veut, sans faire plus de cas de cet honneur que Dieu n'en fait, et sans en prendre davantage que la pure nécessité ne le permet [3], comme si c'était un vin qui monte à la tête et qui enivre [4]. Vous

[1] Sapientia terrena, animalis, diabolica. *S. Jac.* III.

[2] Magis placuit Deo humilitas in malis factis, quam superbia in bonis factis. S. August.

[3] In vestitu ne glorieris unquam, nec in die honoris tui extollaris. *Eccles.* XI.

[4] Quomodo vinum potentem decipit, sic erit vir superbus et non decorabitur. *Habacuc.* II.

le reconnaîtrez à cette marque, si vous êtes aussi content quand l'honneur vous sera refusé, que quand il vous est rendu, et si vous vous estimez si obligé de le recevoir que vous craindriez d'offenser Dieu en ne le recevant pas. Oh! mon Dieu, disait la reine Esther[1], vous savez la nécessité où je suis de recevoir l'honneur que l'on me rend, car sans cela je ne le prendrais pas. Tels doivent être vos sentiments et vos paroles.

(*Vous vous examinerez aujourd'hui sur la messe et sur la communion.*)

[1] *Esther.* IV.

LE SIXIÈME JOUR.

Agir, à l'exemple de Jésus conversant parmi les hommes.

SEIZIÈME VÉRITÉ.

La considération ou réflexion est à nos actions ce que l'œil est à notre corps.

Ayez les yeux de l'esprit ouverts, soyez sur vos gardes et priez à toute heure et en toute occasion, pour n'être point surpris [1].

Ce que l'œil est au corps, l'entendement l'est à l'âme et comme l'œil, pour conduire le corps, doit être ouvert et éclairé, de même l'entendement, pour conduire toutes les facultés de l'âme, et pour dresser toutes les actions humaines de la vie, doit être vigilant et réfléchi [2].

MÉDITATION SUR CETTE SEIZIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

Quand le Sage parlait de la sagesse, et qu'il disait qu'elle agissait avec réflexion, force et douceur [3], il parlait de Jésus-Christ, qui est la sagesse incréée et incarnée, et il nous déclarait trois belles propriétés par lesquelles le Sauveur de nos âmes perfectionnait toutes ses actions ; elles doivent nous servir de modèle pour apprendre à éviter trois notables défauts qui nous sont ordinaires, savoir : l'inconsidération, la lâcheté et l'empressement.

[1] Videte, vigilate, et orate : nescitis enim quando tempus sit. *S. Marc.* XIII.

[2] Lucerna corporis tui est oculus tuus. Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit.
Et sicut lucerna fulgoris illuminabit te. *S. Luc.* IX.

[3] Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sap.* VII.

La première propriété, qui est la considération ou réflexion, s'apprend de son baptême et de sa solitude dans le désert. Nous voyons dans son baptême que Notre-Seigneur a agi avec tant de sagesse et de réflexion, soit qu'il attende l'âge de trente ans pour commencer ses prédications[1], soit qu'il attende que son précurseur ait disposé les esprits à le recevoir, soit qu'il aille se faire baptiser comme les autres[2], soit qu'il se livre à la prière pour recevoir le Saint-Esprit[3], qu'il ne faut que cette action pour apprendre à n'agir qu'après avoir tout pesé et considéré.

Et pour nous faire voir encore plus clairement qu'il n'entreprenait rien qu'après y avoir longtemps pensé, et qu'après avoir tout considéré, voilà qu'il se retire dans un désert avant de commencer ses prédications et de converser parmi les hommes; il demeure là l'espace de quarante jours et autant de nuits[4], pour considérer ce qu'il dirait et ce qu'il ferait. Il nous apprend par là que, si lui qui n'avait point besoin de cette retraite et de cette réflexion pour savoir ce qu'il avait à faire, veut néanmoins s'en servir, comme s'il en avait besoin, nous qui sommes naturellement si inconsidérés, combien devons-nous apporter de soin et de prudence pour ne rien faire sans y avoir réfléchi auparavant[5]? Si la considération est à nos actions ce que l'œil est à notre corps, que devons-nous attendre de nos actions, sinon des chutes et des dérèglements, si cet œil n'est pas ouvert et éclairé[6]? O sagesse éternelle! qui m'avez fait cette faveur de m'attirer dans cette sainte retraite, pour y considérer ce que j'ai à faire le reste de ma vie, soyez, je vous prie, avec moi afin que je reconnaisse mes devoirs; car, mon Dieu, ce n'est pas tant la solitude qui nous apprend vos volontés que votre sagesse, que l'on apprend dans cette solitude.

[1] S. *Matth.* III.
[2] S. *Marci* I.
[3] S. *Luc.* III.
[4] Et erat in deserto quadraginta diebus et quad raginta noctibus. S. *Marc.* I.
[5] Cor boni consilii statue tecum, non est enim tibi aliud pluris illo. *Eccli.* XXXVII.
[6] Si nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosum erit. S. *Luc.* XI.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Si vous vous connaissez bien, vous reconnaîtrez trois défauts contre cette considération, qui vous sont arrivés pour l'ordinaire, au commencement, dans le cours, à la fin, ou après vos actions.

Au commencement, vous êtes trop précipité, agissant plutôt par impétuosité que par choix; par un mouvement de la nature, que par l'inspiration de la raison ou de la grâce.

Dans le cours de vos actions, vous ne conservez pas l'attention qui est requise pour les accomplir parfaitement, et vous êtes autre part que là où vous devez être. Vous faites toute autre chose que ce que vous devez faire.

A la fin, vous laissez l'œuvre imparfaite, n'examinant point comment elle a été faite; car il ne se peut faire que vous ne soyez tombé dans beaucoup de fautes que la réflexion corrigerait, comme on corrige les fautes de l'écriture par la revue et la lecture qu'on en fait, après qu'on a écrit.

Ces trois fautes sont les chefs et les sources de quantité d'autres qui en sont la conséquence et que vous devez déplorer, si vous les connaissez; si vous ne les connaissez point, vous devez déplorer davantage le défaut de réflexion, qui vous ôte maintenant la connaissance de tant d'autres défauts dans toutes vos actions[1].

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Saint Bernard, qui a écrit un excellent livre sur ce sujet, vous donne trois avis, sur lesquels vous devez former vos résolutions.

Le premier est de faire un aussi grand cas de l'usage de la

[1] Dissipantur cogitationes, ubi non est consilium. *Prov.* xv.

considération que si toute la perfection de vos actions en dépendait. C'est l'œil et la lumière tout ensemble ; voyez ce qu'est l'œil au corps et le soleil au monde.

Le second, qui est fort important, c'est que, pour bien régler votre action, vous régliez votre affection, car celle-ci étant corrompue par l'objet qui se présente, corrompt l'action, si la considération des vérités ne la préserve. Si vous ne comprenez pas cet avis, faites-vous-en instruire, car il est très-nécessaire, et si vous le comprenez, résolvez-vous à le mettre en pratique dans les occasions plus dangereuses où ces affections du cœur peuvent être viciées.

Le troisième est que, pour ne rien négliger de votre extérieur, et de toutes les circonstances qui appartiennent à la perfection de vos actions, de votre office, de votre emploi, de votre conduite ou de tout ce qui vous regarde, vous apportiez autant de réflexion qu'il est nécessaire, non pas plus qu'il ne faut, de peur d'être trop affecté et étudié dans votre extérieur, mais aussi non moins, de peur d'y être trop négligé[1]. Que l'ordre et la modération règnent partout ; que la réflexion donne les lois à ce royaume où tout sera dans l'ordre ; que ces lois soient gardées aussi exactement dans les actions qu'elles sont considérées et reconnues véritables dans la méditation ; car les vérités éternelles sont toujours vérités, aussi bien dans le moment de l'action que dans celui de la méditation ; et si elles paraissent autrement dans un temps que dans un autre, c'est que vous changez. Si donc vous voulez les voir dans leur même beauté, soyez toujours aussi égal que la vérité elle-même.

[1] Quid tam ad omnia valens quam quæ ipsius actionis partes benigna quadam præsumptione suas facit, præ agendo quodammodo et præ ordinando quæ agenda sunt. Et primum quidem ipsum fontem suum, id est, mentem de qua oritur, purificat consideratio. Deinde regit affectus, dirigit actus, corrigit excessus. Hæc est quæ agenda præordinat, acta recogitat, ut nihil in mente resideat aut incorrectum, aut correctione egens. S. Bern. I *de Consid.* VII.

DIX-SEPTIÈME VÉRITÉ.

C'est à la force d'exécuter ce que la considération nous indique, et c'est de Jésus-Christ que nous vient cette force.

Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais sur votre parole, je jetterai le filet dans la mer. Il ne l'eut pas plus tôt fait, qu'ils prirent une telle quantité de poissons, que le filet se rompait et que les pêcheurs ne purent le retirer sans demander du secours[1].

MÉDITATION SUR CETTE DIX-SEPTIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

DÉCLARATION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

La seconde propriété que le Sage donne à la sagesse et que Notre-Seigneur a gardée dans ses actions, c'est la force pour exécuter ce que la réflexion a montré qu'il fallait faire [2]. Cette vertu nous est aussi nécessaire pour agir dignement dans notre condition, que le vice qui lui est contraire, la lâcheté, nous est préjudiciable. Nous pourrions en prendre l'exemple dans toutes les actions de notre Sauveur, qui toutes ayant été faites sagement, n'ont pas manqué de force et de puissance. Mais nous nous arrêterons principalement à la vocation des apôtres, parce que nous y apprenons non-seulement qu'il faut apporter de la force dans nos actions, mais encore que c'est de Jésus-Christ qu'il nous faut l'attendre, comme la vérité que nous avons à méditer, nous l'enseigne.

[1] Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus, in verbo autem tuo laxabo rete.

Et cùm hoc fecissent, concluserunt piscium multitudinem copiosam, rumpebatur autem rete eorum.

Et annuerunt sociis qui erant in alia navi, ut venirent et adjuvarent eos. *S. Luc.* XV.

[2] Usque ad finem fortiter. *Sapient.* VIII.

Considérez donc premièrement, comment Notre-Seigneur sortant de sa solitude, va trouver de pauvres pêcheurs, comment il les appelle [1], comment ceux-ci lui obéissent, quittent tout, et le suivent [2].

Secondement, remarquez la force et la puissance de Jésus-Christ, non-seulement dans le miracle de la pêche merveilleuse que fait saint Pierre; mais encore dans la conversion soudaine de ces pêcheurs, qui se laissent prendre à sa parole, aussi facilement qu'ils avaient pris des poissons par sa puissance. Si vous recherchez pourquoi il voulut se donner des pêcheurs et de pauvres ignorants pour compagnons de ses travaux, et pour prédicateurs de son évangile, vous trouverez que c'est encore pour nous faire mieux remarquer sa puissance, quand il produira tant de merveilleux effets de grâce, dans la conversion du monde, par des personnes qui ne sauraient sans sa vertu, opérer ces merveilles [3].

Troisièmement, reconnaissez que Notre-Seigneur nous montrant sa force et sa puissance, nous fait entendre que nous sommes aussi de petits tout-puissants, si nous voulons coopérer avec ses grâces; nous pouvons tout ce qu'il nous commandera, comme saint Pierre put faire cette belle pêche par son commandement, et que tous les apôtres purent se convertir, et ensuite convertir le monde. Qu'y avait-il de plus difficile que des gens de métier quittassent aussitôt leur travail qui les faisait vivre, ou qu'ils persuadassent au monde d'adorer comme Dieu un crucifié et de croire en lui? Et néanmoins, cela s'est fait par la force et la vertu de Jésus-Christ [4]. Or, cette même force nous est promise, pour agir et pour accomplir tout ce que Jésus voudra de nous. Nous devons donc espérer que nous pourrons

[1] S. *Matth.* IV.

[2] Et relictis omnibus secuti sunt eum. S. *Luc.* V.

[3] Non quæsivit per oratorem piscatorem, sed e piscatore lucratus est imperatorem.

Magnus Cyprianus orator, sed prius Petrus piscator, per quem crederet orator et imperator. S. August.

[4] Infirma mundi eligit Deus ut confundat fortia. I *Cor.* I.

obtenir tout ce que nous aurons à faire de sa part, pourvu que nous employions cette force ; et nous devons l'employer pour ne pas manquer à ses desseins et aux moyens dont il se sert pour notre perfection.

Mais sachons en quatrième lieu, que ce n'est que de lui que nous avons cette force [1] ; que de nous-mêmes nous ne pouvons rien, pas plus que ces pêcheurs ne purent prendre aucun poisson quoiqu'ils eussent travaillé toute la nuit ; ce ne fut que par l'ordre et la puissance de Jésus, que leur travail devint fructueux. De même, quelque esprit, quelque talent, quelque force et quelque crédit que vous ayez, quelque travail que vous apportiez, vous ne ferez jamais rien pour vous, ni pour les autres, sans celui qui a dit expressément : Sans moi, vous ne pouvez rien faire [2]. Oh ! que cette instruction est importante, soit afin de nous faire défier de nous-mêmes, sans être lâches, soit afin de nous faire agir puissamment, sans être vains et orgueilleux, puisque nous n'agirons que par la force et la vertu de Jésus-Christ.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Puisque vous pouvez avec la grâce, tout ce qu'elle demande de vous, si vous ne l'avez pas parfaitement accompli, c'est votre faute, c'est manque de force, ou plutôt c'est manque d'appliquer votre force, c'est votre lâcheté qui ne veut pas contraindre la nature, là où elle ressent de la répugnance ; et ce défaut est si préjudiciable à votre perfection, que faute de cette force et de cette contrainte, vos actions se changent en vice et en imperfection.

La raison en est évidente, car, comme il y a de la difficulté dans la vertu, et qu'en raison de cette difficulté, la nature y répugne ; si vous ne l'obligez de s'assujettir à la raison, par la

[1] Certando secundùm operationem ejus quam operatur in me, in virtute. *Coloss.* I.

[2] *S. Joan.* XV.

grâce et par la force de l'esprit, elle prendra le dessus, et vous savez que, quand la nature est au-dessus de la raison, ce n'est que vice et que désordre [1].

Telle a donc été votre vie; si elle n'a pas été accompagnée de force, elle a été une vie fort déplorable, vu principalement que dans les actions de dévotion, où il fallait plus de vertu, c'est là, qu'il y a eu moins de courage, plus de langueur et plus de lâcheté. Déplorez cette misère.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Demandez-vous à vous-même, si vous ne voulez pas vous sauver, si même vous ne voulez pas vous perfectionner dans votre état, si ce n'est pas par vos actions parfaites que vous devez espérer votre perfection, et enfin, si ce n'est pas par la vertu et par la force, que vous devez y apporter, que vos actions doivent être parfaites? Vous accorderez tout cela, n'est-il pas vrai? Mais que s'ensuit-il, sinon qu'il faut donc vous déterminer à apporter cette force, sans laquelle vous ne sauriez, ni vous perfectionner, ni vous sauver [2]?

Quel plus fort argument avez-vous pour demander la grâce, que de dire à votre Jésus, que vous ne pouvez rien sans lui? Et n'est-ce pas une aussi puissante raison pour demander votre coopération que de vous dire, que la grâce ne veut rien faire sans vous, et que vous ne pouvez rien faire avec la grâce, sans vous faire quelque violence. O mon Jésus! il me semble que rien ne me coûte, quand je me souviens de vous et de vos vérités. Mon Fils, si cela est, souviens-toi toujours de moi.

[1] Qui mobilis et dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis. *Prov.* XVIII.

[2] Confortamini in Domino et in potentia virtutis ejus. *Ephes.* VI
Sollicitudine non pigri, spiritu ferventes, Domino servientes. *Rom.* XII.

DIX-HUITIÈME VÉRITÉ.

On agit plus fortement par la douceur d'esprit, que par la force même.

Voilà mon Fils bien-aimé à qui je communiquerai mon esprit, pour donner mes lois au monde; il agira avec tant de douceur et de force, qu'il ne semblera pas parler, ni marcher, tant il agira doucement; et néanmoins, c'est par cette douceur qu'il remportera la victoire [1].

MÉDITATION SUR CETTE DIX-HUITIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

La Sagesse ajoute à ses actions comme troisième propriété, la douceur et la tranquillité [2], tandis que nous n'y apportons que de l'empressement et de l'inquiétude, et cette douceur de la sagesse est si efficace qu'on nous dit pour la dix-huitième vérité, qu'on agit plus puissamment par la douceur que par la force même.

Voyez-en un exemple admirable dans la vie de la Sagesse incarnée, qui a eu tant de douceur au milieu des contradictions de tous ceux qui l'approchaient, qui l'entendaient parler, et qui parlaient de lui, qu'un évangéliste rapporte à ce propos un beau passage du prophète Isaïe, où il est dit de la part du Père éternel, que Jésus aurait tant de douceur dans son esprit, dans ses paroles, dans ses actions, dans toute sa

[1] Ecce puer meus quem elegi, dilectus meus, in quo benè complacuit animæ meæ: ponam spiritum meum super eum, et judicium gentibus nuntiabit: non contendet, neque clamabit, neque audiet aliquis in plateis vocem ejus, arundinem quassatam non confringet, et linum fumigans non extinguet, donec ejiciat ad victoriam judicium, et in nomine ejus gentes sperabunt. S. *Matth.* XII; *Isa.* XLII.

[2] Et disponit omnia suaviter. *Sap.* VIII.

conduite, qu'on ne l'entendrait jamais contester, qu'il n'achèverait pas de rompre le roseau à moitié brisé, et qu'il en ferait plus pour la conquête et la victoire du monde avec sa douceur, qu'avec toutes les violences qu'un autre eût apportées.

Il y avait beaucoup d'autres passages dans les prophètes touchant les miracles, les discours. les actions et les vertus de Jésus-Christ, mais il n'y en a aucun qui ait été remarqué si particulièrement par les évangélistes, et rapporté si longuement que celui-ci ; soit parce que la douceur de Jésus était plus éminente que ses autres vertus, eu égard aux contradictions qu'il éprouvait ordinairement de la part des personnes qui s'opposaient à lui ; soit parce qu'il nous était important de remarquer cette vertu entre les autres, comme lui-même nous y exhorte, quand il nous dit d'apprendre de lui, qu'il est doux et humble de cœur [1].

Ne pensez pas que cette douceur pourrait enlever quelque chose à la force ; loin de là, persuadez-vous, au contraire, cette vérité, que jamais la force n'aura plus de puissance que lorsqu'elle sera accompagnée de douceur, soit pour rendre votre conversation plus agréable, et plus utile, soit pour rendre vos actions plus parfaites. La force sans douceur dégénère dans des troubles de cœur fort fâcheux, en des violences d'esprit insupportables, en des dégoûts, des ennuis, et en mille autres inconvénients auxquels la douceur remédie efficacement avec la grâce, tenant l'esprit présent à ce que l'on doit faire, sans s'inquiéter de rien. Dans cet état, la grâce agit aussi plus puissamment, car l'esprit de Dieu se conserve dans la tranquillité ; de là vient que les personnes paisibles, affables et tranquilles sont aimées de Dieu et des hommes [2], et obtiennent tout ce qu'elles veulent de raisonnable. Mon Dieu, qui ne voudrait ce bien qui est si honnête, si délectable et si utile, que tout le monde l'aime ; mais pourtant il y en a peu qui le possèdent.

[1] Discite a me, quia mitis sum et humilis corde. S. *Matth.* XI.

[2] Fili, in mansuetudine, opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris. *Eccli.* III.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Vous remarquerez dans votre naturel que, comme il y a une lâcheté qui vous fait fuir les difficultés, de même, quand vous êtes contraint de les supporter, il y a une aigreur qui vous rend fâcheux à vous-même et aux autres, et qui donne une si mauvaise grâce à tout ce que vous faites, qu'il vaudrait souvent mieux ne le point faire, que de le faire avec cette disposition [1]. On voit bien que c'est l'humeur qui en est cause, mais cela ne vous excuse pas. Si vous dites que c'est l'humeur des autres qui vous déplaît ainsi, reconnaissez que si vous aviez de la douceur, l'humeur des autres ne vous déplairait point; vous la supporteriez sans témoigner le dégoût que vous en ressentez; vous vous supporteriez vous-même, en réprimant ce dégoût, qui n'est amer que faute de douceur.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Il y en a qui sont naturellement doux et tranquilles, d'autres le sont par une faveur particulière de Dieu; si tout cela vous manque, ne perdez pas courage, mais employez la réflexion et la prière, pour parvenir à vous posséder, et vous résoudre à pratiquer ce que vous n'avez reçu ni de la nature, ni de la grâce.

Considérez premièrement que, comme on ne se fâche qu'à raison des difficultés; ou bien il y a quelque remède, ou il n'y en a point. S'il n'y en a point, pourquoi vous fâchez-vous? s'il y en a, que ne l'apportez-vous doucement [2], puisque la peine que vous vous donnez, ne fait qu'aigrir le mal, et augmenter la difficulté, au lieu de l'adoucir [3]?

[1] Ne qua radix amaritudinis sursum germinans impediat, et per illam inquinentur multi. *Hebr.* XII.

[2] In mansuetudine sapientiæ. *S. Jac.* III.

[3] Fili in mansuetudine serva animam tuam. *Eccli.* X.

Vir peritus multos erudivit, et animæ suæ suavis est. Ibid. XXXVII.

Secondement, parce que vous vous en prenez aux autres qui ont tort, à votre avis, ou qui vous fâchent mal à propos, sachez que tout le mal vient de vous ; que personne n'est offensé que par soi-même ; que c'est une grande folie de se donner une peine inutile ; qu'un autre se rirait de ce qui vous fâche ; que vous-même, dans une autre circonstance, vous n'en sentirez rien, et qu'à l'heure même que vous ressentez le mal qui vous fâche, vous pouvez en tirer du profit, si vous le voulez, et vous en réjouir, au lieu de vous en attrister.

Enfin puisque, quand Dieu est offensé, c'est alors qu'on pense qu'il y a plus de sujet de se mettre en humeur, apprenez aussi que ce n'est pas remédier à un mal que d'y remédier par un autre mal, apprenez que la douceur apaise plus Dieu, et remédie plus efficacement au péché que l'aigreur [1] ; que autre chose est d'agir avec force, et autre chose de se fâcher ; que la douceur empêche de se fâcher, et non pas d'agir avec force ; que c'est un bien sans mal, et qui change même les maux en bien, tandis que l'aigreur change le bien en mal. Cela ne suffit-il pas pour vous exciter à mettre la douceur en pratique.

(*Examinez-vous aujourd'hui sur l'emploi que vous exercez et sur les divertissements qu'on peut prendre tant après le repas que dans un autre temps.*)

[3] Hujusmodi instruite in spiritu lenitatis. *Gal.* VI.

SEPTIÈME JOUR.

Souffrir d'après l'exemple que nous en donne Notre-Seigneur dans sa Passion.

DIX-NEUVIÈME VÉRITÉ.

Le mal de nos souffrances intérieures n'est pas tant de souffrir, que de ne pas vouloir souffrir.

Mon âme est triste jusqu'au mourir, demeurez et veillez ici avec moi[1].

MÉDITATION SUR CETTE DIX-NEUVIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

Quoiqu'il y ait fort peu de temps dans cette vie où nous n'ayons à souffrir, il y a néanmoins certains moments où nous souffrons davantage, comme il y a des occasions plus propres pour agir, et pour nous abstenir. Aussi voyons-nous que, quoique Notre-Seigneur ait souffert toute sa vie, il a eu beaucoup plus à souffrir dans le temps de sa Passion. C'est particulièrement alors qu'il nous a donné l'exemple de la patience que nous devons maintenant considérer, pour nous apprendre à nous y conformer[2]. Et comme nos peines sont ou intérieures, venant de nous-mêmes, ou extérieures, nous venant des

[1] Tristis est anima mea usque ad mortem, sustinete hic; vigilate mecum. *S. Matth.* XXVI.

[2] Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus. I *Pet.* II.

hommes, ou intérieures et extérieures tout ensemble, nous étant envoyées plus immédiatement de Dieu, nous rapporterons les vérités et les méditations que nous avons à faire aujourd'hui sur ce sujet, à trois chefs. Commençant donc avec notre Sauveur par les peines intérieures, entrons avec lui au jardin des Oliviers, et voyons ce qu'il y souffre, pour mieux considérer ensuite la vérité qui nous est proposée.

Toutes ces douleurs intérieures se rapportent à six espèces: la première est la tristesse[1], quand il se représenta tout ce qui était capable de l'affliger, et de le faire mourir de douleur et d'ennui.

La seconde est l'agonie, quand après avoir éprouvé la crainte des tourments, et l'anxiété d'esprit qui, d'un côté, lui faisait fuir les peines, et de l'autre, les lui faisait rechercher, il s'y résolut enfin, avec un tel effort et un tel combat contre l'inclination naturelle, qu'il en sua le sang et l'eau[2].

La troisième, la compassion qu'il eut pour les misères de tout le genre humain; compassion qui fut si grande, qu'il aima mieux souffrir pour délivrer les hommes, que de les voir dans leurs misères[3].

La quatrième, le regret pour la perte de tant d'âmes qui seraient damnées malgré sa Passion[4].

La cinquième, la confusion de se voir chargé de nos péchés, pour lesquels il s'était fait notre caution, et dont il portait la peine[5].

La sixième, la contrition et la douleur qu'il en voulut ressentir, pour y satisfaire entièrement[6].

Après avoir considéré ces peines plus ou moins longtemps,

[1] Et cæpit pavere et tædere. *S. Marci.* XIV.

[2] Et factus in agonia, prolixiùs orabat; et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. *S. Luc.* XXII.

[3] In misericordia sempiterna misertus sum tui. *Isa.* LIV.

[4] Quæ utilitas in sanguine meo. *Psal.* XIX.

[5] Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrûm. *Isa.* LIII.

[6] Ipse vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. *Isa.* LIII.

suivant que l'affection vous y portera, vous reconnaîtrez avant tout, qu'il faut avouer que Jésus avait un extrême désir de nous apprendre à souffrir, puisqu'il a accepté des peines qui, non-seulement étaient très-douloureuses, mais indignes, ce semble, de sa personne. Aussi nous était-il nécessaire d'avoir un tel exemple, pour nous encourager à accepter nos peines plus volontiers que nous ne le faisons ordinairement. Nous ne pouvons, en effet, nous résoudre à vouloir souffrir, principalement les peines intérieures qui ne viennent que de nous, et qui, pour cette raison nous confondent et nous déplaisent tellement que, suivant la vérité que nous avons maintenant à considérer, le mal de nos souffrances intérieures n'est pas tant de souffrir, que de ne pas vouloir souffrir.

Ceci est vrai sous trois rapports différents qui méritent d'être considérés. Premièrement, si nous acceptions patiemment les peines, quand nous ne pouvons pas nous en délivrer, elles ne seraient pas plus affligeantes que les peines volontaires que nous acceptons par pénitence ou par obéissance, vu qu'il n'y a proprement que la répugnance de notre volonté qui nous cause la peine.

Secondement, tout le mal de nos souffrances vient de ce que nous ne les acceptons pas, parce que cette répugnance intérieure empêche le mérite de notre patience; ce qui est un plus grand mal que de souffrir[1]. Car, comme c'est un grand bonheur de pouvoir mériter en souffrant, de même est-ce un grand malheur, de souffrir de si mauvaise grâce, qu'on ne mérite rien par ses souffrances, que de souffrir encore davantage.

Mais en troisième lieu, ce qui nous démontre évidemment la vérité de notre proposition, c'est l'exemple de Jésus-Christ qui, ayant souffert ses peines intérieures pour remédier à nos véritables maux, n'y a remédié qu'en nous laissant sa grâce et son exemple pour pouvoir et pour vouloir souffrir. Il nous a manifesté par là que le mal n'était pas tant de souffrir, que de ne vouloir pas souffrir, puisque le remède qu'il nous apporte nè consiste pas

[1] Tanta passi estis sine causa ? *Gal.* III.

à nous délivrer du mal, mais à nous exciter à vouloir le souffrir, quand il le faut.

O mon Jésus, que je vous ai d'obligation pour cette belle instruction qu'il vous a plu de me donner sur vos souffrances! C'est plus que si vous m'eussiez délivré de toutes mes peines intérieures, car, c'est un plus grand bien de consentir à les souffrir, que d'en être délivré, comme c'est un plus grand mal de ne pas vouloir les supporter que de les supporter.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Reconnaissez premièrement, quelles sont vos peines intérieures les plus ordinaires. Secondement, quelle opposition vous y apportez, si elle est volontaire ou involontaire, et quels péchés sont la conséquence de cette opposition, enfin, quel est le bien que vous pourriez faire, et que vous négligez dans ces peines, sans vouloir même vous servir d'aucun remède, ni du plus facile de tous, qui est de penser à votre Jésus. Sa seule pensée eût été capable de vous soutenir parmi tous ces combats, et de vous en faire sortir la palme à la main[1]; mais vous avez mieux aimé céder lâchement à la tristesse, que de combattre et de vaincre avec lui. Ame poltronne, qui n'est vaincue que parce qu'elle ne veut pas un peu combattre!... Confondez-vous de cette lâcheté.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Proposez-vous cet exemple de Notre-Seigneur dans vos peines intérieures, pour apprendre à les accepter et à les vouloir comme lui[2]. Il n'en faut point avoir de honte, puisque vous voyez que Jésus même a bien voulu souffrir ces craintes, ces anxiétés, ces douleurs, et ces répugnances de la partie sen-

[1] Ego, ego ipse consolabor vos. Et oblitus es Domini factoris tui. *Isa.* LI.

[2] Deponentes omne pondus et circumstans nos peccatum, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum. *Hebr.* XII.

sitive. Le mal n'est pas dans cette répugnance, mais dans la lâcheté avec laquelle on y persiste, et cette lâcheté ne vient que de ce qu'on n'est pas résolu de faire, selon la raison et la grâce, tout ce que l'on peut, et de souffrir patiemment tout ce qui ne dépend pas de nous. Car, encore que ce soit vous-même qui vous affligiez, et que vous puissiez quelquefois vous délivrer de cette affliction avec la grâce, néanmoins vous ne le pouvez pas toujours; alors il faut vous supporter vous-même, en ne voulant pas plus que vous ne pouvez raisonnablement, et même en voulant ne pas pouvoir davantage, puisque Dieu ne le veut pas. Dites donc avec Jésus; que votre volonté soit faite, et non pas la mienne[1]. Alors ce grand bien vous arrivera, qu'en voulant ainsi souffrir, puisque Notre-Seigneur le veut, vous souffrirez moins, sans rien perdre de votre mérite, et même vous l'augmenterez souvent d'autant plus, que vous voudrez plus volontiers souffrir, et que moins vous souffrirez.

Mais si vous ne sentez point cette volonté de souffrir ou que même vous éprouviez une sorte de volonté opposée aux souffrances, ne vous en troublez point, pourvu que vous ne fassiez rien de déréglé par suite de cette opposition. Elle ne vient que de l'appétit sensitif qui ne dépend pas de vous, et non pas de la volonté raisonnable qui en dépend. Ce qui paraît en ce que tous vos mouvements libres sont conformes plutôt à la raison qu'à l'appétit[2]. Car autrement, s'ils n'y étaient pas conformes, et qu'il y eut quelque murmure et quelque signe d'impatience, l'opposition viendrait de la volonté, puisqu'elle se manifesterait dans les mouvements qui lui sont libres. Oh! quel malheur de pouvoir ainsi nous causer ces maux! Mais plutot quel bonheur de pouvoir nous procurer des biens nombreux par ces maux, si nous voulons nous délivrer des peines inutiles et supporter volontiers les nécessaires, quand il n'y a point d'autre remède que de les supporter.

[1] Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat. *S. Luc.* XXII.

[2] Quod enim operor non intelligo, non enim quod volo bonum, hoc ago, sed quod odi malum, illud facio. *Rom.* VII.

VINGTIÈME VÉRITÉ.

Celui qui n'est pas disposé à souffrir de la part de toutes sortes de personnes, et toutes sortes de peines, celui-là n'est pas prêt à souffrir.

Voici maintenant votre heure, et celle du pouvoir qui est donné aux esprits de ténèbres[1].

Pilate laissa Jésus à la volonté de tous ses ennemis, pour lui faire tout le mal qu'ils voudraient[2].

MÉDITATION SUR CETTE VINGTIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

Pour mieux reconnaître cette vérité, nous considérerons premièrement, comment Notre-Seigneur a souffert de la part de toutes sortes de personnes, et toutes sortes de peines.

Pour les personnes, il ne faut que considérer ces paroles de Jésus, que la puissance était laissée à l'enfer de s'armer contre lui; car par là on peut assez comprendre que, si Satan a eu la permission d'employer les démons et les hommes pour le faire souffrir, il n'y aura rien épargné, tant afin de le faire souffrir davantage, qu'afin de rendre criminelles, un plus grand nombre de personnes, en les faisant participer à ce déicide. Et certes, si la puissance du démon a pu armer les disciples contre leur maître, faire de l'un un traître, et d'un autre un renégat, que n'aura-t-il pas pû sur le reste des Juifs et des gentils qui, d'ennemis qu'ils étaient auparavant, s'accordèrent tous ensemble pour affliger et tourmenter notre Sauveur. On négligea à son

[1] Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum. *S. Luc.* XXII.

[2] Et Pilatus adjudicavit fieri petitionem eorum. Jesum tradidit voluntati eorum. Ibid. XXIII.

égard, les lois de la justice qu'on observe envers les criminels, et il n'y eut d'autre loi que celle qui permettait à toutes sortes de personnes de l'outrager et de le calomnier. Voyez comme tout le monde s'assemble et se met à crier contre lui, et si c'est à Jérusalem qu'il souffre et au temps de la fête de Pâques, ce n'est, ce semble, qu'afin qu'il y ait plus de personnes qui y participent [1].

Mais que lui font-ils souffrir? Tout ce qu'ils veulent; car il est abandonné à leur volonté, et l'arrêt de sa condamnation ne taxe point d'autre peine, sinon qu'il est livré à leur discrétion, ou plutôt à leur cruauté, pour lui faire souffrir tout ce qu'ils voudront [2]. Aussi, quelle sorte de peine n'a-t-il pas supportée dans ses biens, dans son honneur, dans ses amis, dans son corps, dans sa tête, dans ses yeux, ses oreilles, sa bouche, ses bras, ses mains, ses pieds, dans tout son corps, avec des outrages si sanglants, qu'on ne pourrait pas croire que des hommes se fussent ainsi dépouillés de toute humanité, si Satan ne les eut obsédés pour en faire ses ministres et ses suppôts [3].

Après cela, il n'est pas difficile de comprendre comment il est vrai que, si nous ne sommes disposés à souffrir de la part de toutes sortes de personnes et toutes sortes de peines, nous ne sommes pas disposés à souffrir, car si nous devons le faire à l'exemple de Jésus-Christ, n'est-ce pas ainsi qu'il a souffert? et si nous avons à souffrir de la part de quelque personne, ou certaines peines et que nous ne veuillons pas, comment souffrirons-nous à son exemple? Mais s'il a eu raison de souffrir ainsi toutes choses, cette même raison ne nous y oblige-t-elle pas aussi bien que lui? souffrons-nous avec raison,

[1] Et surgens omnis multitudo eorum, duxerunt illum ad Pilatum. Exclamavit simul universa turba dicens : Tolle hunc et dimitte nobis Barabbam. Instabant vocibus magnis postulantes ut crucifigeretur, et invalescebant voces eorum. Ibid.

[2] Jesum tradidit voluntati eorum. Ibid.

[3] Non est species ei, neque decor: vidimus eum et non erat aspectus, et desideravimus eum. Despectum et novissimum virorum, virum dolorum et scientem infirmitatem, et quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum. *Isa.* LIII.

ou sans raison? Si nous souffrons sans raison, c'est sans mérite ; si c'est avec raison, cette même raison nous apprendra que c'est de la part de toutes sortes de personnes, et toutes sortes de peines que nous devons souffrir; ou qu'autrement, quelques peines que nous souffrions en particulier, si nous ne les supportons que par amour-propre, cette raison n'est ni bonne, ni méritoire aux yeux de Dieu [1].

Mon âme, ce n'est point tant la peine qui rend nos souffrances agréables à Dieu et méritoires, que la cause de ces souffrances, et si tu cherches bien qu'elle en doit être la cause, tu trouveras qu'elle oblige également pour toutes sortes de peines, quand l'occasion s'en présente, et qu'on ne peut l'éviter sans quelque imperfection.

DEUXIÈME POINT.

RRFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Les fautes que vous avez commises contre cette vérité, viennent ou de l'erreur, ne sachant pas qu'il fallait ainsi souffrir de la part de tous, de vos égaux et de vos inférieurs, ou de la malice, vous faisant accroire que c'était assez de souffrir quelque peu, sans vous assujettir à tous vos supérieurs, et à tout ce qu'ils vous ordonnent ; elles peuvent venir encore de la mauvaise humeur qui vous rend plus impatient avec quelques-uns qu'avec d'autres [2]. De quelque part que viennent les fautes opposées à cette vérité, déplorez-les, comparez vos impatiences et vos immortifications avec les vertus qui brillent dans les souffrances de votre Jésus, et pleurant sur vous-même plutôt que sur lui [3], dites de cœur : Mon âme, les membres peuvent-ils être délicats sous un chef si maltraité, comme est ton Seigneur et ton Sauveur!

[1] In omnibus exhibeamus nosmetipsos, sicut Dei ministros in multa patientia. II *Cor.* VI.

[2] Væ his qui perdiderunt sustinentiam. *Eccli.* II.

[3] Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete. S. *Luc.* XXIII.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Il s'agit de se tenir également prêt à tout, et pour n'y point manquer, il faut appliquer fortement cette vérité aux trois facultés de notre âme. Efforçons-nous donc de la persuader avant tout à notre entendement, de telle manière qu'il n'en doute plus ; de la faire aimer à notre volonté de sorte qu'elle ne s'y oppose pas plus qu'à un article de foi, ou à un commandement de Dieu, quoi qu'elle y ressente de la répugnance et de la difficulté ; et enfin de la rappeler à notre mémoire dans les occasions. C'est ainsi que Notre-Seigneur disait à l'heure de sa passion : *Voici l'heure, voici l'occasion*[1] ; et qu'il disait à ses apôtres, quand il leur annonçait les peines qu'ils devaient souffrir dans le monde, que c'est afin qu'ils se souviennent dans les occasions qu'il les leur a prédites, et que ce souvenir réveille leur bonne volonté, et la résolution qu'ils ont prise de les supporter quand ils en entendaient parler, ou qu'ils méditaient sur ce sujet[2].

Mon âme, si tu ne fais que promettre sans rien effectuer, ne crains-tu point aussi de ne pas ressentir les effets des promesses de Dieu, qui ne t'a promis son paradis qu'à condition que tu travailles, et que tu souffres autant qu'il faut pour l'obtenir ?

[1] Ecce appropinquavit hora. Surgite eamus, ecce appropinquavit qui me tradet. *S. Matth.* XXXVI.

[2] Hæc locutus sum vobis, ut cum venit hora, eorum reminiscamini, quia ego dixi vobis. *Joann.* XVI.

VINGT-ET-UNIÈME VÉRITÉ.

La volonté de Dieu est la mesure de nos souffrances.

C'est pour les péchés de mon peuple que je l'ai fait mourir [1].
Tout est consommé, toutes les volontés de mon Père sont accomplies [2].

MÉDITATION SUR CETTE VINGT-ET-UNIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

Il n'y a point de souffrances nécessaires à supporter, qui ne viennent de l'ordre de Dieu, puisqu'elles ne sont nécessaires que parce qu'elles viennent de sa volonté. Mais il y a des peines qui se rapportent si immédiatement à cet ordre divin, qu'elles n'ont point de cause plus prochaine qui dépende de nous ou des hommes ; et c'est proprement à cette sorte de peine qu'il faut appliquer cette vérité : que la mesure de nos souffrances c'est l'ordre et la volonté de Dieu. Si, par exemple, nous sommes privés des dons de la nature, de la fortune ou de la grâce gratuite, comme on l'appelle ; si nous ne réussissons point dans nos desseins, si nous sommes dépourvus de santé, de commodités, de faveur, et des autres biens de ce monde, que la nature peut souhaiter, si nous nous voyons méprisés ou incommodés, les autres étant dans l'honneur et la prospérité, tout naturellement nous nous fâchons ; et comme nous ne savons à qui nous en prendre, sinon à Dieu, nous murmurons dans notre cœur, et contre sa providence ; nous portons envie aux autres, nous nous ennuyons de vivre dans les peines, nous ne pensons qu'à en sortir ; et enfin, si nous l'osions, nous demanderions à Dieu pour-

[1] Propter scelus populi mei percussi eum. *Isa.* LIII.
[2] Consummatum est. *Joan.* XIX.

quoi nous souffrons en ce monde plus que les autres [1]. Mais rappelons-nous que c'est son ordre qui en dispose ainsi, que c'est sa volonté qui fait la mesure de nos souffrances, qui nous taille nos croix et nous donne notre calice à boire.

Ceci se voit admirablement accompli dans la Passion et dans la mort de Jésus, notre Sauveur. Toutes ses peines venaient de Dieu son Père, et il les prenait dans cette vue ; mais il y en avait quelques-unes qu'il rapportait particulièrement à son ordre et à sa volonté ; comme ce grand délaissement où se trouvant privé de toute consolation sensible, il s'écria : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné [2] ; cette agonie et ce combat de trois heures entières, entre la vie et la mort qu'il souffrit sur la croix ; cette perte de tant de damnés qui l'affligeait plus que toutes ses plaies. C'est en de semblables peines qu'il considérait et adorait plus particulièrement les ordres et les volontés de son Père ; c'est la raison qu'il se représentait souvent, de la distribution différente des grâces faites aux hommes. Oui, mon Père, parce que tel est votre bon plaisir [3] ; et au moment de sa passion : Voici, disait-il à ses apôtres, que Satan, qui est le prince de ce monde, s'approche pour me faire souffrir ; mais il n'a de pouvoir sur moi qu'autant qu'il lui en a été donné ; c'est mon Père qui l'a ainsi ordonné, et c'est afin que le monde sache combien je l'aime et je l'honore, que je vais obéir au commandement qu'il m'a fait de souffrir et de mourir [4].

Son Père l'avait ordonné, telle était la règle et la mesure des peines qu'il a souffertes ; telle était la raison qu'il donnait de sa Passion [5]. C'était le calice qu'il lui avait donné à boire [6], et il voulut accomplir si ponctuellement ses décrets qu'il ne

[1] Justus quidem tu es Domine, si disputem tecum : verumtamem justa loquar ad te : quare via impiorum prosperatur, etc. *Jer.* XII.

[2] Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? *S. Matth.* XXVII.

[3] Ita pater quoniam sic fuit placitum ante te. Ibid. XI.

[4] Venit enim Princeps mundi hujus, et in me non habet quidquam. Sed ut cognoscat mundus quia diligo patrem, et sicut mandatum dedit mihi pater, sic facio. *Joan.* XIV.

[5] Hunc definito consilio, et præscientia Dei traditum. *Act.* XIX.

[6] Calicem quem dedit mihi Pater. *Joan.* XVIII.

consentit à mourir que lorsqu'il put dire en vérité : *Tout est accompli, tout est consommé.* Toutes les Ecritures, toutes les volontés divines et toutes les souffrances avaient reçu leur accomplissement, il ne lui restait plus qu'à mourir ; il n'y avait plus de sang dans son corps, plus de force, plus de vie ; tout était consommé.

Oh ! quelles paroles ! quelle vie ! quelle mort ! quel exemple ! quelle preuve en faveur de notre vérité !... Que pouvons nous répondre quand on nous dit qu'il faut autant souffrir que Dieu le veut, puisqu'il a fallu que son Fils passât par là, et qu'il n'y a point eu d'autre raison de tant de peines qu'il a souffertes, que l'ordre et la volonté de son Père.

En effet, comme on sait assez qu'il y a une grande variété de gloire dans le ciel [1], que toute cette variété ne vient que de l'ordre de Dieu qui en a ainsi disposé ; de même doit-on savoir que pour y arriver, il a ordonné qu'on souffrît sur la terre plus ou moins, selon le dessein qu'il a de placer chacun dans le ciel. Comme l'architecte fait plus ou moins tailler et travailler la pierre, suivant la place qu'il lui destine dans la construction d'un édifice.

Ne nous mettons donc plus tant en peine, ô mon âme, pourquoi celui-ci ou celui-là sont dans les nécessités, et pourquoi nous souffrons davantage que d'autres, puisque c'est Dieu qui nous en dispose ainsi ; pensons plutôt à garder exactement jusqu'à la mort tout ce qu'il nous ordonne, que de demander indiscrètement pourquoi il nous l'ordonne.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Pour bien reconnaître les fautes que vous pouvez avoir commises contre cette vérité, distinguez en trois espèces toutes les peines que vous avez à souffrir par l'ordre particulier de la providence de Dieu.

[1] I *Cor.* XV.

La première comprend les défauts qui nous viennent de la nature : défauts du corps, de l'esprit et du naturel.

La seconde, les défauts des biens de la fortune.

Et la troisième, les diverses rencontres fâcheuses qui arrivent dans le cours de cette vie. N'est-il pas vrai que la nature corrompue prend sujet de se fâcher de tout cela, de s'inquiéter, de murmurer, et en un mot, de retirer l'esprit de l'homme de la conformité qu'il doit avoir avec son Dieu. Vous devez donc ici reconnaître maintenant quels péchés vous y commettez, quel tort vous avez de vous plaindre de Dieu[1], et de lui savoir mauvais gré de ce qu'il veut faire de vous un saint, en vous donnant les moyens de le devenir par vos souffrances.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Il s'agit de nous abandonner entièrement à l'ordre de la providence de Dieu, touchant toutes les peines que nous avons, sans nous y opposer de quelque manière que ce soit[2]. Vous pouvez encore les distinguer en trois sortes : La première comprend celles qui sont volontaires et de dévotion. Il ne faut pas en prendre plus que la discrétion ne permet, mais il ne faut pas non plus refuser celles que le zèle de votre perfection doit vous prescrire.

La seconde comprend les peines nécessaires que Dieu vous envoie, et dont vous ne pouvez vous exempter ; c'est alors qu'il faut faire de nécessité vertu, et qu'il faut souffrir aussi volontiers que vous souffrez les mortifications, et les pénitences qui sont volontaires.

La troisième renferme les peines qui sont en partie nécessaires et en partie volontaires ; ce sont celles qu'il faut prendre pour ne point vivre selon la nature corrompue. D'un côté, elles sont volontaires, parce que vous ne les acceptèrez jamais, si vous

[1] Væ dissolutis corde qui non credunt Deo. *Eccli.* II.

[2] Qui timent Dominum, præparabunt corda sua. Custodiunt mandata ejus, et patientiam habebunt usque ad inspectionem illius. Ibid.

ne le voulez ; mais de l'autre, elles sont nécessaires pour pratiquer les vertus, et pour accomplir les volontés de Dieu dans votre état. Car, en quelque état que vous soyez, si vous voulez appartenir à Jésus-Christ, il faut crucifier votre chair avec ses penchants, il faut supporter la peine qu'il y a dans ce crucifiement[1] ; et pour vous y résoudre, il ne faut que regarder votre Jésus en croix, et vous demander s'il ne mérite pas bien que vous supportiez cette peine? Répondez, mais que ce soit plutôt par effets que par paroles.

(*Examinez-vous aujourd'hui sur les prédications, les lectures spirituelles, et les conférences qu'on peut avoir avec les autres, pour ce qui regarde notre avancement spirituel.*)

[1] Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. *Gal.* v.

HUITIÈME JOUR.

De l'Etat de vie parfaite sur le modèle de la vie glorieuse de Jésus.

VINGT-DEUXIÈME VÉRITÉ.

Comme personne n'entre dans la vie glorieuse, qu'après être mort à la vie naturelle, de même personne ne passe à la vie spirituelle et parfaite, qu'après être mort à la vie sensuelle.

N'est-ce pas ainsi qu'il a fallu que Jésus-Christ mourût, pour ressusciter dans son corps glorieux[1]*?*

Si nous lui sommes semblables dans sa mort, nous lui ressemblerons aussi en même temps dans sa résurrection[2].

MÉDITATION SUR CETTE VINGT-DEUXIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

Après avoir considéré le mystère de la Résurrection, et comment Notre-Seigneur n'est entré dans sa vie glorieuse, qu'après avoir quitté la vie naturelle, reconnaissez qu'on n'entre non plus dans la vie spirituelle, qu'après être mort à la vie sensuelle; comme aussi après qu'on y est mort, on entre assuré-

[1] Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam? *S. Luc.* XI

[2] Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus. *Rom.* VII.

Fidelis sermo: nam si commortui sumus, et convivemus: si sustinebimus et conregnabimus. II *Tim.* II.

ment dans cet heureux état de perfection, comme Jésus-Christ est ressuscité glorieux et triomphant après sa mort. La raison de cette vérité est fondée sur le même ordre de la providence de Dieu, qui ne permet pas plus qu'on entre dans la vie spirituelle et parfaite, qu'après être mort à la vie sensuelle, qu'il ne permet qu'on entre dans la gloire du paradis, qu'après être mort à la vie naturelle. Dieu pourrait plutôt dispenser de son ordre, en permettant qu'on entrât de cette vie dans la gloire du ciel, sans passer par la mort, que de permettre qu'on arrivât de la vie sensuelle à la vie spirituelle, sans mourir; car ce passage est aussi impossible, qu'il est impossible que la vie sensuelle et la vie spirituelle existent en même temps, vu que l'une détruit nécessairement l'autre.

Mais aussi, si on est mort à la vie sensuelle, il est aussi certain qu'on vivra de la vie spirituelle, qu'il est vrai, d'après saint Paul, que, lorsque nous serons semblables à Jésus dans sa mort, nous lui ressemblerons aussi dans sa résurrection et dans sa vie glorieuse[1]. Car, ne vivant plus selon les mouvements déréglés de la nature, nous vivrons par la conduite de la grâce et de la raison; ce qui est une sorte de vie aussi élevée au-dessus de la vie sensuelle, que la vie glorieuse l'emporte sur la vie naturelle, qui est corruptible et mortelle. C'est une vie immortelle, en quelque façon, comme la vie glorieuse, parce qu'on ne meurt plus par le péché, comme on mourait, avant d'être parvenu à cette vie spirituelle et parfaite.

C'est une vie libre et affranchie de la vie sensuelle, comme la vie glorieuse l'est des nécessités de la vie naturelle[2]. Et enfin c'est une vie qui a ses quatre qualités spirituelles, aussi bien que la vie glorieuse, car, elle communique à notre entendement le don de clarté, pour nous faire voir les vérités du ciel, et pour

[1] Simul, et resurrectionis. Suprà.

Si autem mortui sumus cum Christo, credimus quia simul etiam vivemus cum Christo, scientes quod Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur. Ita et vos. Ibid.

[2] Gloria mea semper innovabitur, et arcus meus in manu mea instaurabitur. *Job.* XXIX.

nous rendre remarquables par leur pratique; elle donne à notre volonté le don d'agilité, qui nous rend si prompts aux ordres de Dieu, que nous ne tardons jamais de les vouloir et de les suivre; elle arrête notre appétit concupiscible par le don d'impassibilité qui nous rend insensibles à tous les plaisirs sensuels; et elle fortifie l'irascible par le don de subtilité, qui nous fait pénétrer et passer à travers toutes les difficultés, comme un corps glorieux passe partout, sans aucune résistance.

N'est-ce pas là une vie bien désirable? ne voudriez-vous pas y arriver? Ne dites point que vous le voulez, si vous ne consentez pas à mourir à vous-même, puisqu'on ne peut l'obtenir sans cette mort.

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Parmi tous les désordres de votre vie passée qui sont contraires à cette vérité, remarquez trois illusions qui pourraient vous rester et vous empêcher de vous y conformer. La première est de penser que ce ne sont que des paroles, et qu'il est impossible de mourir, comme l'on dit, à soi-même, pour ne vivre que de l'esprit de Jésus, et de sa grâce [1]. C'est une erreur qui combat l'Evangile, et en particulier les paroles expresses de saint Paul que vous avez considérées, et beaucoup d'autres qui regardent ce sujet.

La seconde est que, si vous croyez que cela puisse être, néanmoins vous ne croyez pas que ce soit pour vous, mais pour d'autres qui ont plus de grâces, et qui sont appelés à une plus haute perfection. Mais quoi! voudriez-vous dire que Jésus n'est pas mort ni ressuscité pour vous, et que vous n'ayez pas votre part de cette mort et de cette résurrection [2]? D'autres peuvent

[1] Configuratus morti ejus, si quomodo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis. *Philip.* v.

[2] Quoniam quidem per hominem mors, et per hominem, resurrectio mortuorum.

Et sicut in Adam omnes moriuntur; ita et in Christo omnes vivificabuntur unusquisque autem in suo ordine. I *Cor.* xv.

bien être plus spirituels et plus parfaits que vous; mais vous ne devez pas en tirer cette conclusion que vous ne puissiez et ne deviez être parfait dans votre état, et au degré où Dieu vous veut.

La troisième est, que vous travaillez à l'incertain, et qu'après tous vos travaux, vous ne savez quand ce bonheur pourra vous arriver; et dans cette incertitude vous vous découragez. Mais c'est une lâcheté fort mal fondée, car vous ne pouvez douter de la fidélité de Dieu, pourvu que vous fassiez ce qu'il demande de vous. Laissez le faire ce qu'il s'est réservé à lui seul, et ne pensez à toute heure qu'à accomplir ce qu'il ne fera qu'avec vous, c'est-à-dire de vous mortifier autant qu'il faut pour assujettir la nature à la grâce.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Il ne s'agit pas de faire plus qu'on n'a déjà résolu de faire, mais de se résoudre à le faire si constamment, et avec une telle égalité d'esprit, qu'on puisse dire de vous ce que l'Ecriture affirme de la mère de Samuel, qu'après ses prières et ses sacrifices, on ne la vit plus changer de visage, ou comme porte le texte sacré, ses visages ne furent plus changés[1]. Son visage intérieur ne changea plus jamais, et quoique l'extérieur semblât changer, selon la diverse condition du corps et des affaires, néanmoins, parce que ce changement se faisait selon la raison, et non pas par l'humeur naturelle, ce n'était pas changer, puisque c'était toujours demeurer dans la raison.

Et c'est à quoi vous devez vous résoudre, pour vous conformer à la vie glorieuse et immortelle de Jésus: Que quoiqu'il arrive au dehors, de bonheur ou de malheur, de triste ou de joyeux, le dedans sera toujours égal à lui-même, toujours dans la raison, toujours dans le dessein de plaire uniquement à Dieu, et de n'estimer quoique ce soit qu'autant que Dieu l'estime[2].

[1] Vultusque illius non sunt amplius in diversa mutati. I *Reg.* I.

[2] Qui absconditus est cordis homo, in incorruptibilitate quieti et modesti spiritus, qui est in conspectu Dei locuples. I *Pet.* III.

VINGT-TROISIÈME VÉRITÉ.

Nous devons porter l'image de l'homme céleste, comme nous avons porté celle de l'homme terrestre ; c'est la constance dans la vie spirituelle qui nous fait ressembler à l'Homme céleste, comme l'inconstance nous fait porter l'image de l'homme terrestre.

Il est monté au ciel et il est assis à la droite de Dieu son père[1].

Comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons celle du céleste, car je vous assure que la chair et le sang n'ont point de part au royaume de Dieu, et la corruption ne peut subsister avec l'incorruption[2].

MÉDITATION SUR CETTE VINGT-TROISIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

Considérant comment Notre-Seigneur est monté au ciel, comment il y a été reçu, comment il s'est établi dans un état de gloire, qui est si constant et si ferme qu'il ne changera jamais, arrêtez-vous particulièrement à cette fermeté d'état où est Notre-Seigneur dans le ciel, parce qu'elle est le fondement de la vérité qui vous est ici proposée, et de la résolution que vous devez prendre. Considérez, que la propriété plus particulière de l'état glorieux de Jésus-Christ, c'est d'être tellement invariable et immuable, qu'il ne sort pas même du lieu où il est à la droite de son Père, pour aller dans un autre, s'il y voulait aller[3]. Quoi qu'il puisse être en plusieurs lieux, il ne

[1] Et Dominus quidem Jesus, postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum, et sedet à dextris Dei. *S. Marci.* XVI.

[2] Sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis.

Hoc autem dico, fratres, quia caro et sanguis Regnum Dei possidere non possunt, neque corruptio incorruptelam possidebit. I *Cor.* XV.

[3] Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient. Ad quem autem Angelo-

quitte pas néanmoins le lieu où il est, et les cieux ne sont pas aussi incorruptibles dans leur nature et aussi constants dans leurs mouvements, que l'état de sa vie céleste, glorieuse et éternelle.

C'est donc ainsi que, pour l'imiter, et pour porter l'image de l'homme céleste, comme parle l'Apôtre, nous devons tâcher de nous former un état de vie spirituelle, qui soit si ferme et si permanent que nous ne puissions nous en retirer, s'il faut ainsi parler. Car nous ne porterons son image et sa ressemblance que par le moyen de cette fermeté et de cette constance[1], puisque l'instabilité nous rend semblables à l'Adam terrestre, qui ne demeure jamais dans le même état. Après ces considérations, il ne reste plus que de voir ce que c'est que de s'affermir dans la vie spirituelle.

On pourrait dire que c'est embrasser l'état de la vie religieuse ; mais ce n'est pas seulement ce qu'on doit ici entendre. On pourrait encore penser que c'est se donner à Dieu, de telle sorte qu'on s'oblige par vœu exprès de ne rien faire que pour sa plus grande gloire, comme ont fait quelques saints ; mais cela n'est peut-être pas encore pour vous.

Ce qu'on doit donc savoir de cette vérité, c'est qu'après les résolutions que vous avez prises de ne plus vivre selon la nature corrompue, mais selon l'esprit et la grâce, vous soyez aussi ferme et constant, que si vous en aviez fait vœu et passé un contrat[2]. De sorte que cette fermeté de votre résolution formera un genre d'état de vie spirituelle, dans lequel continuant toujours autant que vous pourrez avec la grâce, vous représenterez cette belle image du Fils de Dieu, qui est assis à la droite de son Père. C'est assez d'en avoir pris la résolution ; si vous êtes homme d'honneur et de parole, vous la tiendrez aussi fidèlement que si vous en aviez fait le serment, ou que vous vous y fussiez obligé par tous les contrats.

rum dixit aliquando : Sede à dextris meis, quoad usque ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum. *Hebr.* I.

[1] Participes Christi effecti sumus : si tamen initium substantiæ ejus usque ad finem firmum retineamus. *Hebr.* III.

[2] Dominus ait : Constans esto.

Ne le voulez-vous pas? Ne l'avez-vous pas ainsi entendu, quand vous l'avez tant de fois résolu? Etait-ce à bon escient, ou non? Ne serait-ce pas alors se moquer de Dieu, que de lui promettre sans rien tenir? Mais quelque bonne volonté que vous ayez maintenant, parce que votre inconstance naturelle est telle que vous faiblirez et changerez dans les occasions, si vous n'y prenez garde et si vous n'affermissez vos résolutions, on vous dit qu'il en faut faire un état[1], c'est-à-dire qu'il faut vous y obliger, en quelque façon, comme on s'oblige quand on entre dans l'état religieux ou dans le mariage. On s'y engage pour toujours sans pouvoir s'en dédire; de même, il faut entrer dans la pratique de cette vie spirituelle, comme dans un état qui vous oblige de la pratiquer si constamment, qu'il ne vous soit pas loisible de vivre autrement[2]; comme en effet il ne vous est pas loisible, puisque autrement vous feriez mal! Oh! l'heureuse nécessité que la nécessité de bien faire!...

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Remarquant ici vos inconstances et les légèretés de votre vie passée, qui ne fait que changer et se pervertir de bien en mal, ou de mal en pis, reconnaissez que cette inconstance et cette instabilité de vie peut provenir de deux causes toutes contraires.

La première peut venir de la présomption, comme si c'était assez d'avoir une fois résolu de bien faire pour ne rien craindre, et ne se point défier de soi-même.

La seconde, de la pusillanimité et d'un excès de crainte, comme s'il vous était impossible d'exécuter vos résolutions, ou d'en continuer l'exécution, d'autant plus que l'Ecriture dit que l'homme ne s'arrête point en cette vie dans un même état[3]; et ainsi on désespère et on revient à son premier état de vie.

[1] Eris stabilis et non timebis. *Job.* XI.

[2] Stabiles estote et immobiles abundantes in opere Domini semper. I *Cor.* XV.

[3] Quasi mare fervens quod quiescere non potest. *Isa.* LVII.

Oh! que ces fausses craintes sont dangereuses, et que le sens des Ecritures saintes est bien autre que vous ne pourriez penser! vu qu'elles ne déplorent rien tant que cette malheureuse inconstance, qu'elles recommandent tellement la fermeté et la persévérance, qu'elles assurent que tout consiste à persévérer. C'est folie de commencer sans achever. C'est la marque d'un ouvrage de Dieu, que la constance de l'ouvrage jusqu'à la fin [1]. C'est un monstre et une espèce de chimère, de bien commencer et de finir mal [2]. Le malheur de la fin paraît plus monstrueux, opposé au bonheur du commencement. Ou ne commencez point, ou persévérez jusqu'au bout; car si on ne finit point sans commencer, il ne faut point non plus commencer sans finir.

Mon Dieu, qui êtes le principe et la fin, soyez la fin de mes résolutions, comme vous en êtes le principe.

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Il s'agit d'user aussi peu de sa liberté pour faire le mal que si on n'en avait point et qu'on ne pût pas faire ce qu'il ne faut point faire; il s'agit de contenir sa langue, par exemple, ses yeux, sa bouche et les autres mouvements du corps et de l'esprit, qui dépendent de nous, ainsi qu'il faut les régler et les contenir, selon l'état de la vie spirituelle, comme si nous n'avions pas l'usage de la parole, de la vue, ou la puissance de faire autrement. Car encore qu'on ait la liberté naturelle et le pouvoir, néanmoins vous devez vous résoudre à ne point vous en servir autrement, puisqu'en effet vous ne devez pas le faire pour en

Parvuli fluctuantes. *Ephes.* v.

Sidera errantia *Judas. Job.* xiv.

Væ his qui perdiderunt sustinentiam, et qui dereliquerunt vias rectas, et diverterunt in vias pravas. *Eccli.* ii.

Similis erit viro stulto. *S. Matth.* vii.

[1] Firmum fundamentum Dei stat, habens signaculum hoc. II *Tim.* ii.

[2] Bonum inchoare et malo fine concludere, quid aliud est quàm monstruosas res conficere? S. August.

abuser, mais plutôt pour en bien user et pour acquérir des mérites [1].

N'est-ce pas ainsi que vous agiriez si vous aviez fait un vœu, ou s'il se présentait une occasion de commettre quelque péché mortel, dont vous auriez de l'horreur, et dont vous ne voudriez jamais vous rendre coupable? Ne diriez-vous pas que vous ne le pouvez pas, quoique pourtant vous le puissiez selon la puissance naturelle ; mais parce que vous ne le pouvez pas en bonne conscience, vous regardez ce pouvoir comme une impuissance, et vous faites fort bien. Or, comportez-vous de même dans toutes vos résolutions. Dites hardiment à toutes les tentations et sollicitations de la nature que vous ne le pouvez pas, parce que vous avez donné votre parole à Dieu, et que vous ne sauriez la rétracter sans infidélité. C'est ainsi que les apôtres et tous les saints parlaient, quand ils disaient qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, que ce qu'ils savaient être selon l'ordre et la volonté de Dieu [2]. Vous donc, pourquoi ne tiendriez-vous pas le même langage, puisqu'ils avaient aussi bien que vous la liberté d'agir autrement, s'ils eussent voulu abuser de leur liberté. S'ils ne devaient pas en abuser, vous ne le devez pas plus qu'eux, puisque vous avez les mêmes connaissances, et les mêmes obligations, et même vous y êtes peut-être plus obligé, ayant reçu plus de grâces que beaucoup de ceux qui ont ainsi parlé [3], et qui ont persévéré constamment dans leurs résolutions.

Mon âme, prends donc bien garde de dire que c'étaient des saints, et que tu es bien éloignée de leur ressembler, car ils ne sont devenus saints, qu'en parlant et en vivant ainsi constamment dans leur état de vie spirituelle; et si tu les imites dans leur constance, tu les suivras dans leur sainteté et dans leur gloire.

[1] Noli libertate abuti, sed utere ad non peccandum; erit voluntas tua libera, si fuerit pia. S. August.

[2] Non enim possumus quæ vidimus et audivimus, non loqui. *Act.* IV.
Non enim possumus aliquid adversus veritatem, sed pro veritate. I *Cor.* XIII.

[3] Aperui os meum ad Dominum, et aliud facere non potero. *Jud.* XI.

Nous avons si souvent entendu dire qu'il fallait faire de nécessité vertu, comprenons maintenant qu'il faut faire de vertu nécessité, c'est-à-dire, qu'il faut pratiquer la vertu dans toutes les occasions, aussi constamment que si on n'avait point la liberté et qu'on y fut contraint.

VINGT-QUATRIÈME VÉRITÉ.

L'amour spirituel nous lie aussi parfaitement à Dieu, qu'il nous détache de tout le reste. Et il ne souffre rien dans l'homme qui ne soit spirituel.

Eh bien maintenant Israel, que pensez-vous que votre Seigneur et votre Dieu demande de vous, sinon que vous le respectiez, que vous soyez fidèles à garder ce qu'il vous a ordonné, que vous l'aimiez et que vous le serviez de tout votre cœur et de toute votre âme [1].

L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs, par le saint Esprit qui nous a été donné [2].

La fin et l'accomplissement de tout ce qui vous est ordonné, c'est d'aimer Dieu : et cet amour doit être pur de toute affection qui puisse tant soit peu blesser la conscience et être opposée à la foi qu'on a des vérités connues, et à la parole qu'on a donnée de vouloir entièrement s'y conformer [3].

MÉDITATION SUR CETTE VINGT-QUATRIÈME VÉRITÉ.

PREMIER POINT.

EXPOSITION DE LA PRÉSENTE VÉRITÉ.

En méditant sur la descente du saint Esprit sur les apôtres, considérez particulièrement comment il les changea aussitôt en d'autres hommes, les transformant en hommes vraiment spirituels, et comme, pour les rendre tels, il les détacha de toutes les affections terrestres, et prit une possession si entière de leur cœur et de leur âme, qu'il n'y laissa rien qui ne fut spirituel.

[1] Et nunc Israël, quid Dominus Deus tuus petit à te nisi ut timeas Dominum Deum tuum, et ambules in viis ejus et diligas eum ac servias Domino Deo tuo in toto corde tuo, et in tota anima tua ? *Deut.* x.

[2] Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. *Rom.* v,

[3] Finis præcepti est charitas de corde puro, et conscientia bona, et fide non ficta. I *Tim.* I.

C'est pour cela qu'il descendit sur eux en forme de vent et de feu, pour chasser ou pour brûler et consumer tout ce qui pourrait rester dans leurs cœurs, de sensuel et d'imparfait [1]. Ce n'étaient plus ces hommes qui disputaient entre eux, à qui serait le premier, et qui s'enfuyaient à la première vue des tourments et des croix ; mais au contraire, ils étaient ces hommes qui ne parlaient que du salut éternel, que des vertus nécessaires pour y arriver, en particulier de l'humilité et de la patience, et qui se réjouissaient autant de souffrir des affronts et des coups, pour l'amour de leur bon maître, qu'ils les avaient appréhendés auparavant [2].

Voilà le véritable effet de l'amour divin qui, n'étant qu'une participation du saint Esprit, nous rend tout spirituels, en nous retirant de tout le reste, et nous unit autant à Dieu, qu'il nous détache de toutes les créatures et de l'amour de nous-mêmes. C'est ce qu'il faut bien concevoir, car c'est en cela que nous manquons le plus ; ce qui préjudicie davantage à notre vie spirituelle, c'est de ne pas comprendre que, pour être spirituels, il le faut être entièrement et non point à demi ; que c'est avoir l'amour de Dieu, que de n'avoir rien dans notre cœur qui soit terrestre ; que c'est aimer Dieu d'autant moins que l'on aime avec lui quelque autre chose, d'une manière déréglée [3] ; que ce que le Saint-Esprit opère sans cesse en nous, c'est de nous purifier de toute autre affection pour n'aimer simplement que Dieu ; que c'est en quoi nous lui résistons le plus, et qu'enfin c'est sur ce point que nous devons nous instruire, nous encourager, et former toutes nos résolutions.

La nature de l'amour de Dieu, est de ne point souffrir de compétiteur et de rival dans un même cœur. Il est trop précieux pour se mêler avec une affection basse et terrestre ; il

[1] Flatus ille à carnali palea, corda purgabat : ignis lignum veteris concupiscentiæ consumebat. S. Aug.

[2] *Act.* v.

[3] L'amour veut toujours s'élever et n'être jamais retenu par les choses d'ici-bas, l'amour veut être libre et dégagé de toute affection mondaine. *Imitat.* Liv. III, ch. v.

veut le cœur tout entier, ou il n'en veut point du tout. Vous m'aimerez, dit ce divin amant de nos âmes, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces, de toute votre vertu et de tout votre pouvoir [1]. Qui dit tout, ne laisse rien, et quelque partie que vous donniez, si vous ne donnez tout, vous ne donnez pas ce qu'il demande [2]. Si au reste, il a droit de nous le demander, nous avons tort de lui refuser, et vous ne sauriez tant soit peu considérer qu'il est votre créateur, votre seigneur, votre bienfaiteur, votre fin dernière, votre souverain bien, ni comment il vous aime et vous témoigne son amour, sans voir aussitôt l'obligation que nous avons de l'aimer, et de l'aimer de tout notre cœur. Car autrement il ne se croit point aimé, puisqu'aimer c'est se communiquer entièrement, puisque c'est ainsi qu'il nous aime, et que c'est ainsi qu'il veut être aimé de nous. Il faut nécessairement souffrir ce reproche qu'on ne veut point l'aimer, ou il faut l'aimer de tout notre cœur, sans qu'il reste rien qui ne soit tout à lui. Qu'en dites-vous?...

Mon âme, voudrais-tu avouer que tu n'aimes point Dieu? mais pourrais-tu jurer et signer que tu l'aimes de tout ton cœur; et si c'est ne pas l'aimer, de ne pas l'aimer de tout son cœur, que diras-tu?... O mon Dieu, faites-moi reconnaître ce qui m'empêche de me donner entièrement à vous, car j'en ai le désir!

DEUXIÈME POINT.

RÉFLEXION SUR LA VIE PASSÉE, ET SUR L'ÉTAT PRÉSENT.

Comme ce n'est pas assez d'avoir l'amour de Dieu en habitude, sans qu'il opère et qu'il produise ses effets, aussi le mal

[1] Ex toto corde tuo. *S. Matth.* XXII.
Ex tota anima tua.
Ex tota mente tua. *S. Luc.* X.
Ex totis viribus tuis.
Ex tota virtute tua. *S. Marci.* XII.
Ex tota fortitudine tua. *Deut.* VI.

[2] Quod dicit in toto, nullam in res alias divisionem admittit : quantum enim dilectionis in hæc inferiora insumpseris tantum necesse est ut demas de toto. S. Basil.

n'est pas d'avoir de l'amour-propre, car il en restera toujours quelque peu dans le fond de notre âme, mais que cet amour-propre prévient l'amour de Dieu, et en empêche les effets. Remarquez qu'à la moindre représentation d'un objet, votre imagination est aussitôt frappée du bien et du mal sensuel qui s'y trouve, et la pensée de ce bien ou de ce mal vous saisit tellement, que vous ne pensez ou qu'à désirer ce bien, ou qu'à fuir ce mal [1]. De là s'ensuivent quantité d'autres affections qui pervertissent vos intentions, affaiblissent votre volonté, et vous font devenir tout autre dans l'action, que vous n'aviez résolu d'être, quand vous considériez ces vérités.

N'est-il pas vrai qu'après les plus fortes résolutions que vous aviez prises de vous humilier et de pratiquer la patience, quand vous avez entendu, ou que vous vous êtes imaginé je ne sais quoi qui touchait votre honneur, le sang s'est aussitôt ému et l'esprit s'est mis à penser, à craindre, à fuir et à vouloir tout autre chose que ce que vous aviez voulu et résolu? C'est l'amour-propre qui prévient ainsi l'amour spirituel, et vous entraîne par ses inclinations ; c'est lui que vous entretenez par vos réflexions et par vos pensées volontaires, ou demi volontaires, qui vous charment, comme dit le Sage, et qui vous empêchent de donner, en effet, tout votre cœur, et d'être tout spirituel, comme vous l'aviez projeté. Car ces pensées qui prennent le devant, engendrent des affections qui ne sont aussi que naturelles, sensuelles ou trop humaines ; elles occupent et possèdent le cœur, au lieu que l'amour de Dieu seul devrait le mouvoir et le tourner selon la connaissance des vérités, et les résolutions qu'on a formées à ce sujet, sans s'arrêter aux mouvements de la partie sensitive. Car quoique la nature s'émeuve, le mal n'est pas dans son premier mouvement, mais dans l'entretien de ce premier mouvement, qui passe au second et aux

[1] L'œil de l'intention pure s'obscurcit dans plusieurs, parce qu'ils le tournent bientôt sur le premier objet agréable qui se présente ; car il est bien rare de trouver une personne parfaitement exempte de la tache d'une secrète recherche de soi-même. *Imitat.* Liv. III, ch. XXXIII.

[2] Fascinatio nugacitatis obscurat bona. *Sap.* IV.

autres, et qu'il faudrait empêcher par la force de l'amour spirituel. Le plus grand mal est, que cet amour-propre est si naturel, qu'on ne s'en aperçoit pas, et qu'il se cache sous les beaux noms de la nécessité, de la bienséance, ou de l'honnêteté. Ah! que de déguisements, que de lâchetés, de perfidies et de résistances au Saint-Esprit!...

TROISIÈME POINT.

RÉSOLUTION POUR L'AVENIR.

Puisque le mal est que l'amour-propre prévient l'amour spirituel, dans le temps de l'action, notre résolution doit être que l'amour spirituel veille activement avec la grâce, pour ne pas se laisser prévenir; et si l'imagination, émue par les sens, sollicite les passions pour le bien sensuel et contre le mal sensible, il faut que l'esprit, qui y prend garde, se moque de cette imagination comme d'une tromperie et d'une imposture de la nature. Il faut que notre esprit, rempli de l'esprit de Dieu et de son saint amour, se représente la vérité de la chose dont il est question, et qu'il reconnaisse aussitôt, par l'estime et par le jugement que Dieu en fait, le bien et le mal véritable qui s'y trouve; qu'il s'attache fermement à cette vérité et à ce divin jugement, sur lequel elle est appuyée et fondée[1]. Il faut qu'il s'attriste et qu'il se réjouisse selon la connaissance et l'affection qu'il en a, et alors l'amour-propre s'affaiblira, et sera contraint de céder, comme les ténèbres se dissipent à la venue du soleil, comme le mensonge se cache à la vue de la vérité, et comme tout cède à l'esprit et à l'amour de Dieu, quand on évite de nourrir et d'entretenir l'amour-propre qui s'y oppose.

C'est ainsi qu'on s'attache à Dieu en se détachant de soi-même, et c'est l'excellent acte de l'amour d'adhésion et de conformité[2] qui consiste moins à protester qu'on aime Dieu, et même

[1] L'homme sage et bien instruit des choses spirituelles, demeure ferme au milieu de tous ces changements, ne prenant point garde à ce qu'il sent en lui-même, ou de quel côté souffle le vent de l'instabilité, mais tournant toutes les vues de son esprit vers l'excellente fin à laquelle tout doit tendre. *Imitat.* Liv. III, ch. XXXIII.

[2] Mihi autem adhærere Deo, bonum est. *Psalm.* II.

à produire quelques actes intérieurs de cet amour, qu'à se détacher de tous les sentiments humains que l'amour-propre excite dans notre cœur, s'attachant et se conformant au jugement contraire que Dieu fait du bien et du mal, et à sa volonté qui en ordonne comme il lui plaît. Que la nature dépravée s'émeuve tant qu'elle voudra ; que tout le monde suive ses inspirations, et qu'il juge des biens et des maux comme il l'entendra, quant à moi, direz-vous avec un prophète, je ne me réjouirai que dans Jésus, mon Seigneur et mon Dieu[1] ; car je n'estimerai vrais biens en toute chose, que ce qu'il juge et ordonne. Et puisqu'il condamne plutôt qu'il n'approuve les plaisirs, les honneurs et les biens de ce monde, qui nourrissent l'amour-propre, je les condamnerai avec lui ; et puisqu'il approuve plutôt qu'il ne condamne les peines, les disgrâces, les souffrances et les autres maux de cette vie, qui éprouvent et fortifient l'amour spirituel, je les approuverai avec lui, je m'en réjouirai au lieu de m'en attrister, et je conformerai dorénavant toutes mes autres affections aux siennes, afin que, n'ayant qu'un même cœur avec celui de Jésus, je n'aie aussi qu'une même vie, qu'un même sentiment, et qu'une même fin, celle de plaire entièrement à Dieu et d'accomplir tous ses desseins, et dans le temps, et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

(*Examinez-vous aujourd'hui sur l'examen de conscience et sur la confession.*)

[1] Ego autem in Domino gaudebo, et exultabo in Deo Jesu meo. *Hab.* III.

FIN DES MÉDITATIONS.

TABLE DU HUITIÈME VOLUME

Pages.

VINGT-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Sur les paraboles du grain de senevé et du levain. 1

Sujet des Méditations de cette semaine. 7

LUNDI. Jésus retournant à Jérusalem maudit un figuier, et en entrant dans le Temple, il en chasse les marchands. 8

MARDI. Parabole des deux enfants, qui montre en quoi consiste l'infidélité aux grâces de Dieu. . . . 16

MERCREDI. Parabole des vignerons condamnés à cause de leur infidélité, et du massacre qu'ils font du fils de leur maître. 25

JEUDI. Il faut plutôt faire ce que les supérieurs nous enseignent de la part de Dieu que ce qu'ils font de contraire 35

VENDREDI. Bonté de Notre-Seigneur, tout indigné qu'il est contre les Pharisiens, et contre les personnes spirituelles qui ne sont pas fidèles aux grâces qu'elles reçoivent. 44

SAMEDI. De la destruction du Temple de Jérusalem, et d'autres maux que Notre-Seigneur prédit. . . 51

VINGT-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Du jugement dernier; d'où vient qu'il est si peu appréhendé, bien qu'il soit si redoutable. 61

Sujet des Méditations de cette semaine 77

LUNDI. De la vigilance en général. 77

Pages.

MARDI. Parabole du serviteur qui veille pour attendre le retour de son maître. 85

MERCREDI. L'exemple d'un père de famille qui doit veiller sur sa maison, pour n'être point surpris par les voleurs 94

JEUDI. La Parabole des dix vierges, dont cinq sont appelées sages, parce qu'elles ont été vigilantes, et les autres folles, parce qu'elles n'ont pas eu cette vigilance nécessaire 103

VENDREDI. Parabole des talents confiés à trois sortes de personnes 111

SAMEDI. De l'arrêt qui sera porté au jugement dernier et de son exécution. 121

MÉDITATIONS POUR LES FÊTES DES SAINTS

QUI PEUVENT TOMBER PENDANT LES DEUX DERNIÈRES SEMAINES APRÈS LA PENTECOTE.

VINGT-ET-UNIÈME JOUR DE NOVEMBRE. Présentation de la Sainte-Vierge 133

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE NOVEMBRE. Sainte Catherine, vierge et martyre. 143

MÉDITATIONS POUR LE COMMUN DES SAINTS.

PREMIÈRE MÉDITATION. Pour la fête d'un saint martyr ou de plusieurs ensemble 149

DEUXIÈME MÉDITATION. Pour la fête d'un saint confesseur, pontife ou évêque. 169

TROISIÈME MÉDITATION. Pour la fête d'un saint docteur. . . . 181

QUATRIÈME MÉDITATION. Pour la fête d'un saint, confesseur non pontife 198

CINQUIÈME MÉDITATION. Pour la fête d'un saint, fondateur d'ordre religieux 215

SIXIÈME MÉDITATION. Pour la fête d'une sainte, vierge martyre ou non martyre 231

Pages.

Septième Méditation. Pour la fête des saintes femmes 243

Huitième Méditation. Pour la fête de la Dédicace 256

MÉDITATIONS COMMUNES A TOUS LES ÉTATS.

Première Méditation. De la connaissance de l'état de vie auquel Dieu nous appelle. 269

Deuxième Méditation. Ne pas différer pour embrasser l'état où Dieu nous appelle, après qu'on l'a reconnu . . 284

Troisième Méditation. Pour le jour où l'on entre dans l'état qu'on a choisi 296

Quatrième Méditation. Comment on peut réparer les fautes que l'on a commises dans le choix d'un état de vie . 309

Cinquième Méditation. Pour le jour du sacre d'un évêque . . . 319

Sixième Méditation. Pour le jour qu'on reçoit les saints ordres. . 337

Septième Méditation. Pour le jour de la première messe. . . 349

Huitième Méditation. Pour le jour qu'on prend l'habit de religion. 364

MÉDITATIONS SUR LES VŒUX DE RELIGION

Première Méditation. Pour le jour de la profession. 375

Deuxième Méditation. Du vœu de pauvreté. 383

Troisième Méditation. Du vœu de chasteté. 391

Quatrième Méditation. Du vœu d'obéissance. 396

Cinquième Méditation. Pour le premier jour d'une retraite préparatoire; sur la rénovation des vœux. 402

Sixième Méditation. Pour le second jour de la retraite préparatoire. 408

Septième Méditation. Pour le troisième jour de la retraite, veille de la rénovation des vœux. 414

Huitième Méditation. Pour le jour du renouvellement des vœux; sur l'esprit religieux. 421

MÉDITATIONS POUR UNE RETRAITE DE HUIT JOURS.

Avis sur les Méditations suivantes. 429

Le premier jour des exercices. 429

Pages.

PREMIÈRE VERITÉ. Le premier principe de la vie spirituelle est de connaître notre fin dernière. Nous ne vivons ici-bas que pour y parvenir, et il n'est pas si nécessaire de vivre, que de ne vivre que pour cette fin. . 429
Méditation sur cette vérité 430

SECONDE VÉRITÉ. Nous sommes tellement obligés dans toutes nos actions, de tendre à notre fin que, s'il y avait quelque partie de notre vie qui ne fût pas conforme à ce dessein, nous ne pourrions pas dire que nous ne vivons que pour cette fin . . . 433
Méditation sur cette vérité 433

TROISIÈME VÉRITÉ. Toutes les choses du monde ne sont que vanité, si elles ne servent pas pour arriver à notre fin ; et l'homme est la vanité des vanités, quand il ne s'en sert pas pour cet effet 436
Méditation sur cette vérité. 436

LE SECOND JOUR DES EXERCICES.

Des inclinations naturelles d'où viennent les imperfections et les péchés qui nous empêchent d'arriver à notre fin 439

QUATRIÈME VÉRITÉ. Comme la grâce nous porte à notre fin, de même la nature corrompue nous en détourne. Tout le mal vient de nous ; il faut donc se défier de nos inclinations naturelles, car elles nous conduiront à notre perte, si nous ne nous appliquons à les dominer. 439
Méditation sur cette vérité. 439

CINQUIÈME VÉRITÉ. Il y a plus de mal dans nos inclinations naturelles que nous ne pensons, car elles nous empêchent même d'y penser, et quand elles nous font commettre plus de fautes, c'est alors qu'elles nous font moins reconnaître que nous sommes pécheurs. 442
Méditation sur cette vérité. 442

SIXIÈME VÉRITÉ. Quoiqu'on ne soit pas du nombre des plus grands

Pages.

pécheurs, on ne laisse pas d'être dans un état plus mauvais et plus dangereux que d'autres; puisque être tiède au service de Dieu, c'est un plus grand mal que d'être froid. 445

Méditation sur cette vérité. 445

LE TROISIÈME JOUR DES EXERCICES.

Nos fins dernières nous font reconnaître et appréhender les dangers où nous nous jetons 449

SEPTIÈME VÉRITÉ. Le danger pour l'autre vie est de mourir en mauvais état; et il y a danger de faire une mauvaise mort, quand on vit selon les mouvements déréglés de ses inclinations. 449

Méditation sur cette vérité. 449

HUITIÈME VÉRITÉ. Le jugement qui a lieu après la mort, est tout opposé à celui que nos passions nous font faire en cette vie. 453

Méditation sur cette vérité 453

NEUVIÈME VÉRITÉ. La considération des peines éternelles nous fait reconnaître à quel malheur extrême nous portent nos inclinations perverses, la nécessité de les combattre, et même le danger où nous sommes au milieu de ces combats qui durent toute la vie. 456

Méditation sur cette vérité 456

LE QUATRIÈME JOUR DES EXERCICES.

L'amendement de la vie se réduit à ces trois actes de la perfection : S'abstenir, agir et souffrir. 460

DIXIÈME VÉRITÉ. Si nous ne nous convertissons et si nous ne devenons comme des petits enfants, jamais nous ne serons sauvés 460

Méditation sur cette vérité 460

ONZIÈME VÉRITÉ. Pour commencer une vie nouvelle, il est si important de s'unir à Jésus-Christ, que celui qui n'est pas avec lui, est contre lui 465

Méditation sur cette vérité 465

Pages.

DOUZIÈME VÉRITÉ. C'est connaître tout l'Évangile, et toute la doctrine morale de Jésus-Christ, de savoir s'abstenir, agir et souffrir à son exemple 468

Méditation sur cette vérité 468

LE CINQUIÈME JOUR DES EXERCICES.

Les mystères de l'enfance de Jésus nous apprennent qu'il faut s'abstenir. 472

TREIZIÈME VÉRITÉ. Comme tout ce qui est dans le monde, n'est qu'amour des plaisirs, des richesses et de l'honneur, de même tout ce qui est dans la crèche de Jésus, nous apprend à nous abstenir de ces trois mauvais amours, et principalement de l'amour des richesses 472

Méditation sur cette vérité 472

QUATORZIÈME VÉRITÉ. On éprouve plus de contentement en s'abstenant de tous les plaisirs pour l'amour de Jésus, qu'en s'y livrant 476

Méditation sur cette vérité 476

QUINZIÈME VÉRITÉ. Il est plus honorable de s'abstenir de l'honneur du monde avec Jésus, que de le rechercher avec les hommes 480

Méditation sur cette vérité 480

LE SIXIÈME JOUR DES EXERCICES.

Agir à l'exemple de Jésus, conversant parmi les hommes. 485

SEIZIÈME VÉRITÉ. La considération ou réflexion est à nos actions ce que l'œil est à notre corps 485

Méditation sur cette vérité 485

DIX-SEPTIÈME VÉRITÉ. C'est à la force d'exécuter ce que la considération nous indique, et c'est de Jésus-Christ que nous vient cette force 489

Méditation sur cette vérité 489

Pages.

DIX-HUITIÈME VÉRITÉ. On agit plus fortement par la douceur que par la force même 493

Méditation sur cette vérité 493

LE SEPTIÈME JOUR DES EXERCICES.

Souffrir d'après l'exemple que nous en donne Notre-Seigneur dans sa Passion 497

DIX-NEUVIÈME VÉRITÉ. Le mal de nos souffrances intérieures n'est pas tant de souffrir, que de ne pas vouloir souffrir 497

Méditation sur cette vérité 497

VINGTIÈME VÉRITÉ. Celui qui n'est pas disposé à souffrir de la part de toutes sortes de personnes, et toutes sortes de peines, celui-là n'est pas prêt à souffrir . . 502

Méditation sur cette vérité 502

VINGT-ET-UNIÈME VÉRITÉ. La volonté de Dieu est la mesure de nos souffrances. 506

Méditation sur cette vérité. 506

LE HUITIÈME JOUR DES EXERCICES.

De l'état de vie parfaite sur le modèle de la vie glorieuse de Jésus. 511

VINGT-DEUXIÈME VÉRITÉ. Comme personne n'entre dans la vie glorieuse qu'après être mort à la vie naturelle, de même personne ne passe à la vie spirituelle et parfaite qu'après être mort à la vie sensuelle. 511

Méditation sur cette vérité. 511

VINGT-TROISIÈME VÉRITÉ. Nous devons porter l'image de l'homme céleste, comme nous avons porté celle de l'homme terrestre; c'est la constance dans la vie spirituelle qui nous fait ressembler à l'homme céleste, comme l'inconstance nous fait porter l'image de l'homme terrestre. 515

Méditation sur cette vérité. 515

Pages.

VINGT-QUATRIÈME VÉRITÉ. L'amour spirituel nous lie aussi parfaitement à Dieu, qu'il nous détache de tout le reste, et il ne souffre rien dans l'homme qui ne soit spirituel. 521

Méditation sur cette vérité. 521

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE,

INDIQUANT LES MATIÉRES LES PLUS IMPORTANTES TRAITÉES

DANS CES MÉDITATIONS

(Les nombres en chiffres romains indiquent les volumes et ceux en chiffres arabes les pages.)

A.

ABANDON. Il faut s'abandonner à la conduite de Dieu, I, 391 *et suiv.*, 414 *et suiv*. *Voyez* PROVIDENCE.

Abandon universel de toutes choses, II, 521, 573; III, 63, 89, 100, 109, 115 *et suiv.*; VI, 304; VIII, 313; V, 509. — Son excellence et son mérite, VI, 311 *et suiv.*, 328, 335; VII, 163, 325, 401. (*Voyez toutes les méditations de la 25e semaine après la Pentecôte.*)

Abandon ou négligence des grâces, IV, 407; VIII, 414.

Abandon que Dieu fait d'une âme rebelle, II, 241, 540; III, 51, 70, 92.

ABEL. Figure du sacrifice de la messe et du prêtre qui l'offre, VIII, 352.

ABNÉGATION. (*Voyez* MORTIFICATION.)

Abnégation ou renoncement à notre propre jugement, VII, 29 *et suiv.*, 185.

ABRÉGÉ ou résumé de toutes les vertus se rapportant à deux, VII, 224.

Abrégé ou résumé de la perfection en trois mots, VIII, 468.

ABSTENIR (S), agir et souffrir, sont les trois actes de toutes les vertus, I, 235, 363, 385.

S'abstenir à l'imitation de Jésus, VIII, 472.

ABUS des dons de Dieu, faute d'humilité, I, 164; V, 103, 192.

Abus des grâces, II, 461.

Abus des biens temporels. I, 131.

Abus du nom de Dieu pour obtenir ce que nous souhaitons, II, 492.

Abus dans le jugement que l'on fait des choses de ce monde, I, 485.

Abus de la part du monde se laissant emporter par ses convoitises, I, 361.

ACTIONS. Perfection qu'il faut y apporter, II, 329; III, 345, 351, 475, 504, 512; IV, 47; VI, 5, 42; VIII, 300. - Comment elles se doivent faire. VI, 403, 405; VII, 8. 79. - Ce qui les rend spirituelles, VI, 416. - Il faut faire toutes ses actions au nom de Notre-Seigneur, I, 346. - Actions mortes étant faites sans la grâce, I, 355. - Elles tirent leur bonté de cer-

taines circonstances, I, 356. - Chacune d'elles doit être faite pour Dieu, I, 365 *et suivantes*. - Intention qu'on doit y avoir, I, 452. - Actions indifférentes rendues bonnes et surnaturelles, I, 132. - Il faut les unir avec celles de Notre-Seigneur, I, 189. - Comment elles deviennent vertueuses et méritoires, VIII, 187 *et suiv*. - Actions plus parfaitement accomplies en la présence de Dieu, II, 217, 219. - Le trop d'empressement y est dangereux, II, 256 ; VII, 248.

Actions héroïques, VII, 580 *et suiv*. (*Voyez* Bien, Mérite, Union.)

Adversité. V, 516 ; VII, 192, 200 *et suiv*. - Pourquoi elle s'appelle le joug de Notre-Seigneur, VII, 210. - Comment il faut la supporter, VII, 215. (*Voyez* Souffrances, Patience.)

Affaire unique en ce monde, II, 329 ; III, 118, 512. - Affaire de notre salut la plus importante de toutes, VII, 250, 267 *et suiv*. (*Voyez* Salut.)

Affaires. Comment on peut y trouver de la dévotion, V, 119. - Comment il faut s'en acquitter, IV, 578, 590, 516. - Importance des circonstances dans chaque affaire, II, 584 ; IV, 47.

Affections. Affection du monde qu'il faut quitter pour être sauvé, I, 292. - Combien elles sont contraires à l'amour de Jésus, I, 313. - Comment les mortifier, I, 360 *et suiv*. ; VI, 298. - Affection du monde, source de dégoût pour la vie spirituelle, IV, 289. - Le démon s'en sert pour nous tenter, I, 515. - Elles souillent notre âme, I, 516. - Elles sont semblables à la fièvre, I, 522. - Moyens de les guérir, II, 82. - Chacun doit régler ses affections, II, 143, 149, 521, 87 ; III, 121, 532 ; IV, 353, 373, 515, 538 ; V, 493, 525, 529 ; VIII, 302.

Affections naturelles, cause des tentations, II, 238. - Leur commencement est à craindre, II, 243, 516. - Leurs excès nous détachent de Dieu, III, 550. - Elles nous empêchent d'écouter la voix de Dieu, VIII, 276. - D'avoir la contrition, VIII, 341.

Les affections modérées sont permises, VI, 113 *et suiv*. - Les affections déréglées s'opposent à la perfection, VI, 259. - Nous empêchent de connaître la volonté de Dieu, VI, 390. - Déplaisent à Notre-Seigneur, VI, 503. - Elles sont un obstacle à la bonne communion, VII, 234 *et suiv*. - A la foi et à la dévotion, VII, 239. - Misérable état où elles nous réduisent, V, 211, VII, 345.

Affection des richesses et leur détachement, IV, 253 *et suiv*. - Aveuglement que causent les affections, V, 249 *et suiv*. - Péchés d'affection fort dangereux, VI, 46 *et suiv*., 549. (*Voyez* Passions.)

Affections qu'il faut exciter dans l'oraison, I, 26 *et suiv*.

Afflictions. Les afflictions sont un bonheur, I, 335, 415. (*Voyez* Croix, Souffrances, Tristesse.)

Affligés. Consolés, IV, 281, 321 ; V, 169, 516.

Agilité. Du corps glorieux de Notre-Seigneur, et communication qu'il en fait à nos âmes, III, 166 *et suiv*.

Agneau. Ses ressemblances avec Notre-Seigneur, application de ses propriétés, I, 466 *et suiv*.

Agonie de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, II, 374. (*Voir toute la méditation*.)

Ambition d'honneur parmi les Apôtres, II, 246. - Avis contraire de

Notre-Seigneur, II, 247. - Profit que nous devons tirer de cette leçon, II, 249, 527.

Ambition et désir de paraître, VI, 380; VII, 418, 419; VIII, 480.— Combien dangereuse, IV, 364, VIII, 400. - Considérations pour y remédier, VII, 420. (*Voyez* Orgueil, Superbe, Vanité.)

Ame. L'âme avec ses trois facultés sanctifiées, IV, 92; V, 493. - Unie avez Jésus-Christ, V, 65. - Employée à l'affaire de son salut, V, 623. (*Voyez* Salut.)

Amitiés du monde dangereuses, VII, 123, 172. - Il faut régler ses amitiés et veiller sur elles, III, 532; IV, 443, 446; V, 327, 332. (*Voyez* Affections, Conversation, Entretiens.)

Amour de l'âme à l'égard de Dieu doit être fidèle, VI, 221, 238. - Son excellence, VI, 243 *et suiv.* (*Voyez* Charité.)

Amour de Dieu plus capable de nous attendrir que la crainte de sa puissance, I, 72. - Dieu se fait connaître et aimer par ses dons, I, 78. - Amour de Dieu en nous donnant son fils, I, 79; IV, 99. - Amour filial que nous devons avoir pour Dieu, I. 445. - Amour de Dieu et de Jésus-Christ, motif de souffrances, II, 284 *et suiv.*, 449. - Motif de perfection, III, 100, 111.

Propriétés de l'amour de Dieu représentées dans les apparitions de Notre-Seigneur, III, 204 *et suiv.* - Amour de Dieu au Saint-Sacrement, IV, 100, V, 509, 545. - Dans la conversion des pécheurs, IV, 237 *et suiv.*, 557; V, 30, 45 *et suiv.*, 347 *et suiv.* - Dans le soin qu'il a de quelques-uns, VIII, 408 *et suiv.* - L'amour de Dieu rend toutes choses faciles, VII, 214, 389. - Il peut s'exercer dans les petites choses, IV, 404; V, 508.- En aimant ses ennemis, IV, 471 *et suiv.* - En considérant sa Providence, IV, 497. - En se convertissant à Dieu, V, 49; En le faisant connaître, V, 399, 401. - En se mortifiant. V, 528, 535. - En ne différant point de le servir, V, 535. - L'amour de Dieu est fort comme la mort, - Ses blessures, VI, 539. - Ses effets, VI, 543. (*Voyez* Charité.)

Amour de Jésus-Christ en se donnant et en s'offrant pour nous, I, 83 *et suiv.* - Amour que nous lui devons pour ses qualités et ses singulières perfections, I, 190, 196, 225, 313. - Amour d'épouse que l'âme doit avoir pour Jésus-Christ, II, 196. - Amour d'union, VIII, 211. - Etre aimé de Jésus, quel bonheur, I, 313; II, 195. - Amour de notre Sauveur vivant et mourant pour nous, VII, 133 *et suiv.* - Amour de Jésus réclamé de saint Pierre, III, 358. - Diverses sortes d'amour de Jésus-Christ, III, 381 *et suiv.* - Cet amour fut remarquable chez les Apôtres, III, 577.

Amour de Dieu et du prochain. fruit du don de piété, IV, 64.- L'amour du prochain précède l'amour de Dieu, VI, 164.

Amour fraternel, sa pureté, III, 529. - Amour que nous nous devons mutuellement, I, 247.

Amour des ennemis, IV, 471, 487.

Amour des peines et des souffrances, I, 544, 560,

Amour-propre. VII, 123. - Nous devons sacrifier à Dieu notre amour-propre, I, 79 *et suiv.*, 552. - Amour-propre s'opposant au pouvoir de Notre-Seigneur, II, 322. - Opposé au véritable amour de Dieu, III, 204 *et suiv.* - Comment il faut le combattre, V, 586; VII, 561. - Amour-propre, cause de notre perte, VIII, 442. (*Voyez* Mortification, Passions.)

Amour du monde. Jésus-Christ dans sa crèche, combat l'amour du

monde, I, 289 *et suiv.* - L'amour du monde est une sorte d'adultère, II, 161. (*Voyez* Monde.)
Amour des parents réglé, III, 84.

André (saint). Son exemple nous apprend à estimer et à aimer les souffrances, I, 543 *et suiv.*
Méditation pour le jour de sa fête, I, 543.

Anéantissement de nous-mêmes par la considération de nos péchés. I, 173. (*Voyez* Contrition, Humilité.)

Ange gardien. Nous devons nous laisser conduire par notre ange gardien, VII, 498 *et suiv.* - C'est pour nous conduire au ciel que Dieu nous l'a donné, VII, 496.

Angoisse de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers. (*Voyez* Agonie.)

Anne (sainte). Grâce que Dieu a faite à sainte Anne, honneur que nous devons lui rendre, son exemple nous apprend à estimer les grâces, V, 566 *et suiv.*

Année. Son heureux commencement, I, 348.- Prière pour se consacrer à Dieu au commencement de l'année, I, 349.

Annonciation du mystère de l'Incarnation, I, 130 *et suiv.* - Méditation pour la fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge, II, 600.

Apôtres. Première rencontre des Apôtres avec Notre-Seigneur, I, 473 *et suiv.* - Leur seconde vocation, I, 507 *et suiv.* - Leur vie commune pendant qu'ils étaient à lui, II, 122.- Leur conversion, VI, 175. - Orgueil qu'ils avaient avant de se convertir, VI, 177. - Leur parfaite obéissance, VII, 446. - Ils ont beaucoup souffert en prêchant l'Evangile, III, 404. - Ils s'entretiennent du souvenir de Jésus-Christ, III, 502, - Leur préparation pour recevoir le Saint-Esprit, III, 517 *et suiv.* - Leurs premières persécutions, IV, 55 *et suiv.* - Leur amour pour Jésus, VI, 576.
Apôtres. Trois sortes d'Apôtres, leur fonction propre est d'exhorter, VI, 575, 577,

Apparence des choses de ce monde, I. 487.
Apparence des choses dont il faut se garder, VI, 399; VII, 298,

Apparition de Notre-Seigneur à la Sainte Vierge, III, 204.- A Marie-Madeleine, III, 217. - Aux autres saintes femmes, III, 226, - A saint Pierre et à saint Jacques, III, 257. - Aux voyageurs d'Emmaüs, III, 270. - Aux Apôtres dans le cénacle, III, 325. - A saint Thomas, III, 335. - Aux disciples qui péchaient, III, 345. - A cinq cents disciples sur une montagne de Galilée, III, 389.

Appétit, (*Voyez* Mortification, Passions.)

Approches de Dieu, VIII, 337.

Ascension de Notre-Seigneur, III, 474. - La nôtre après lui, III, 476.

Aspirations au ciel, III, 454.

Attaches. (*Voyez* Amour, Affections.)

Augustin (saint). Méditation pour le jour de sa fête, VI, 538.
Saint Augustin aussi humble que savant, VI, 468.

Aumône et autres bonnes œuvres qu'on doit faire par l'avis d'un directeur, II, 34.

L'aumône refusée met le salut en danger, VI, 295. - Marque qu'on ne craint pas le jugement, VIII, 67.

Auréole ou couronne particulière des Saints, VIII, 144

Avancement dans la vertu, VI, 269.
Avancement spirituel, I, 430, 444, 531 ; II, 34, 83 ; III, 480; VIII, 201, 205, 207 *et suiv.*

Avancement dans la perfection, IV, 376 *et suiv.* 405 ; V, 143, 159. — Marques pour connaître si on avance, V, 363. — Comment on avance dans l'amour de Notre-Seigneur, V, 401. — Ce qui empêche d'avancer, VI, 51. — Ce qui aide à avancer, VI, 520.

Avarice, vertu qui lui est opposée. I, 258 *et suiv.* — Vice dangereux pour la vie spirituelle, I, 260. — Vice contraire au don de science, IV, 43. -- Opposé à la 2e demande du Pater, IV, 348 *et suiv.*
Avarice d'Ananie et de Sapphire, IV, 75.

Aveuglement des passions, dommage qu'il cause, remède, remèdes pour le combattre V, 249 *et suiv.* VI, 60, 61. -- Aveuglement spirituel et son remède touchant les trois voies de la perfection, II, 306. - Touchant les affections mondaines, III, 121.
Aveuglement de trois sortes, VII, 15 *et suiv.*
Aveuglement volontaire, VII, 237, 431.

B.

Banquet. (*Voyez* Festin.)

Baptême de Notre-Seigneur (le), servant d'instruction pour les trois voies de la perfection, I, 442 *et suiv.*

Barnabé (saint) Méditation pour le jour de sa fête, IV, 575.

Barthélémi (saint) Méditation pour le jour de sa fête, VI, 524.

Béatitude du ciel. Considération qui en font voir la grandeur, VII, 565. — Désir de la béatitude, III, 451. (*voir toute la semaine de l'Ascension.*)

Béatitudes. Méditation sur chaque béatitude en particulier. (*Voyez les méditations de la* IV *semaine après la Pentecôte.*) IV, 253 *et suiv.*

Benoit (saint). Méditation pour le jour de sa fête, II, 592.

Bénédiction de Jacob et d'Esaü, marque des bons et des méchants, I, 336, VIII, 303.

Bénignité propre à la charité, III, 217.

Bernard (saint). Méditation pour le jour de sa fête, VI, 513.

Bien que nous avons à faire à l'égard de Dieu, du prochain et de nous-mêmes, IV, 258. — Motifs pour faire du bien au prochain, IV, 305, 552, 556, V, 401, 412.
Bien omis, V, 7.
Bien d'obligation, V, 10, 484.

Biens spirituels fort estimables, V, 164 *et suiv.* 505, 509; VIII, 386.
Biens spirituels dont il faut être riche, VII, 282. -- Faire la volonté de Dieu est un bien excellent. (*Voyez*: Volonté.)
Biens qu'on retire des maux, II, 211. — Biens qu'il faut demander à Dieu et comment, II, 299, 303.
Biens de Notre-Seigneur, considérés après sa mort, III, 119.
Biens venant tous de Dieu, I, 131.
Biens qu'il faut espérer de Dieu, IV, 495. -- Que nous avons reçus de lui, V, 100.
Biens temporels donnés aux justes, II, 129. — Bon usage des biens temporels, II, 131, VI, 534. — Biens véritables que Notre-Seigneur nous a enseignés, I, 284.
Bien que nous avons à faire dans notre état, II, 24 *et suiv.*
Biens qui nous viennent de Notre-Seigneur, II, 194 *et suiv.*
Bien mêlé parmi le mal, comme le bon grain parmi la zizanie, II, 99 *et suiv.*
Bien capable de mérite, VIII, 187, 208 *et suiv.* 248.
Biens de ce monde, comment on les quitte pour la perfection, VI, 248 *et suiv.* 304 *et suiv.* — On en fait un meilleur usage en y renonçant, VI, 321 *et suiv.* — C'est une folie de s'y attacher, VII, 279.

Bienfaits de Dieu et la reconnaissance qu'on en doit avoir, VI, 354. (*Voyez* Reconnaissance. — Bienfait de l'incarnation, I, 130. — Bienfaits de Notre-Seigneur pendant sa vie et au Saint-Sacrement, IV, 184, V, 409, 504. — Bienfait de la vocation religieuse, VIII, 403.

Bienheureux. Chacun veut l'être, IV, 263.
Etat des bienheureux, V, 533, 538.

Bonheur, dans les persécutions, IV, 349 *et suiv.* — Dans les malédictions du monde, IV, 359 *et suiv.* — Dans la pauvreté, VIII, 385. — Dans la communion, V, 538.

Bonté de Dieu qui est telle que lui seul est bon, VI, 353; VII, 158. — Comment elle s'accorde avec sa justice, VII, 289. — Comment elle mérite d'être aimée, VIII, 116. — Bonté divine, source de tous nos biens, I, 137. — Bonté de Dieu donnant son fils aux hommes, I, 78. — Bonté de Dieu envers les bons, en leur donnant suffisamment les biens de cette vie, II, 129. -- En leur donnant des consolations spirituelles, I, 553, 554, (*Voyez* Conduite, Providence.)

Bonté de Dieu en nous aimant, V, 509, 543. — Bonté de Dieu communiquée aux hommes, V, 547. — Bonté de Dieu envers les pécheurs, V, 45; VII, 141 *et suiv.* (*Voyez* Amour, Miséricorde.)

Bonté de Jésus comparée à la malice des hommes, II, 208, 211, 559; III, 100. — Sa bonté à convertir les pécheurs, II, 510; V, 45. -- A récompenser ce qu'on lui donne, II, 524. -- Manifestée par les biens qu'il nous accorde, II, 534, IV, 65, par la communication qu'il fait à ses Apôtres, après sa résurrection de la grâce et de la joie, III, 134. — Bonté dans sa patience, III, 222, 231. — Sa bonté en donnant sa vie pour nous, III, 261.--En s'accommodant à tous, III, 313. -- En ne cherchant que notre bien, III, 328.--En donnant à ses Apôtres le pouvoir de pardonner les péchés, III, 356.--En demeurant avec nous par ses grâces, III, 420. -- Par le Saint Sacrement, III, 426. -- Par le moyen de nos supérieurs, III, 435. (*Voyez* Jésus-Christ.)

Bonté admirable de Notre-Seigneur dans la conversion de saint Paul, I, 605.

Bruno (saint) Méditation pour le jour de sa fête, VII, 513.

C.

Calice. Comment il signifie les souffrances, V, 560. — Calice de la Passion de Notre-Seigneur, VII, 421.

Catherine (sainte). Méditation pour le jour de sa fête, VIII, 147.

Causes ou conditions nécessaires pour produire l'acte vertueux, VIII, 187.

Céleste. Comment la réception du Saint-Sacrement nous rend tout célestes. V, 533 *et suiv.*

Centuple promis à ceux qui quittent tout, VIII, 389, VI, 321, *et suiv.*

Chananéenne. Méditation sur la prière qu'elle adressa à Notre-Seigneur, VI, 65 *et suiv.*

Charge. Il est honorable et important de s'en bien acquitter, II, 395, 584. -- Quand même il y aurait du mépris à supporter, II, 568. — Comment il faut y employer tout son pouvoir, III, 74, 239. — Comment il faut s'acquitter de sa charge, VIII, 301; IV, 578. — Motifs pour s'en acquitter dignement. VIII, 406. -- La bien remplir est un puissant moyen de perfection, I, 125; II, 110, 117, 123; VIII, 248 *et suiv.* (*Voyez* Vocation, Etat.)

Charité. Du grand commandement de la charité, VI, 238 *et suiv.* — Ses puissants effets. VII, 213, 389. — L'indifférence lui est nécessaire, VII, 411. — Charité opposée à l'envie et comment elle sert à la vie spirituelle. I, 247. — Charité qui supporte les fautes des autres, VI, 167.

Charité considérée avec toutes ses propriétés dans les apparitions de Notre-Seigneur. (*Voir les méditations depuis le lundi de Quasimodo jusqu'au dimanche d'avant l'Ascension*, III, 201 *et suiv.* — Elle est patiente, III, 206. -- Douce, III, 226. -- Elle n'est point envieuse, III, 237. -- Elle ne fait rien de mal à propos, III, 245. -- Elle ne s'enfle point, III, 255. - Elle n'est point ambitieuse, III, 272 *et suiv.* -- Elle ne cherche point ses intérêts, III, 325. -- Elle ne se fâche point, III, 337. -- Elle ne pense point mal des autres, III, 347. -- Elle ne se plaît point dans les fautes d'autrui, III, 356. -- Elle se plaît dans la vérité. III, 365, *et suiv.* -- Elle croit tout, III, 390. -- Elle espère tout, III, 399. -- Elle souffre tout, III, 408. -- Elle ne se dément point, mais elle persévère jusqu'à la fin, III, 415. -- Elle est aidée par le don de sagesse, par l'humilité, III, 560. — Charité fraternelle bien réglée, III, 529. (*Voyez* Amour de Dieu, Prochain.)

Chasteté, III, 531; VIII, 344 *et suiv.*

Chasteté excellente que Notre-Seigneur réquiert de nous, I, 265; IV, 428 *et suiv.*, 452. — Le vice contraire déshonore Notre-Seigneur, I, 268. — Actes particuliers de cette vertu, I, 269. — La vigilance qui est nécessaire pour sa conservation, VIII, 234, 235; IV, 566. — Tentations fréquentes contre cette vertu, IV, 565. — St-Jean-Baptiste est mort pour sa défense, VI, 548 *et suiv.*

Vœu de chasteté, sa perfection,contentement qu'il procure, etc., VIII, 392.

Choix d'un état de vie, comment il y faut procéder, I, 454, VIII, 266 *et suiv.* (*Voyez* Vocation.)

Choix des travaux utiles en laissant les inutiles, I, 539.

Le choix des meilleures choses se fait par notre état et notre condition, II, 125. (*Voyez* Election.)

Ciel. Bonheur du Ciel, VII, 565.

Ciel, tabernacle de Dieu, but de tous nos désirs, VIII, 265.

Ciel, puissant motif pour supporter les souffrances, II, 276 *et suiv.*-- Elles sont le chemin le plus sûr, le plus court pour nous y conduire, II, 277 *et suiv.* Vivre dans le Ciel, c'est régner, III, 451 *et suiv.* (*Voyez* Béatitude.)

Circoncision. Circoncision de Notre-Seigneur, I, 348.

Circoncision spirituelle, I, 359 *et suiv.*

Clarté du corps de Notre-Seigneur ressuscité et celle dont il fait part à nos âmes, III, 174 *et suiv.*

Coeur humain, fragile dans ses pensées, comment il faut veiller sur lui. II, 73 *et suiv.*

Cœur, sa pureté, de deux sortes, IV, 312 *et suiv.*; V. 506. -- Comment Dieu nous demande notre cœur et comment nous le lui refusons, VI, 36. - Comment il faut le lui donner, VI, 42. -- Comment il faut veiller à sa garde, VI, 62.

Colère, vice très-contraire à la vie spirituelle, I, 275 *et suiv.* -- Remède au vice de la colère, II, 478 *et suiv.* — Colère opposée à la douceur et à la paix de notre âme, IV, 271. — Grand mal de la colère. -- Comment s'en préserver. *Méditation toute entière sur ce défaut,* IV, 413 *et suiv.* — Elle empêche l'accomplissement de la volonté de Dieu, IV, 526. — Autres mauvais effets de la colère, IV, 529; V, 211. — Colère précipitée, VI, 330. — Comment Dieu se met en colère, VII, 64.

Combat des Saints en cette vie, VII, 561, VIII, 144, 456. — Combat contre les occasions du péché, VI, 529.

Commencement du péché. - Commencement de nos passions très à craindre, II, 242, 548, III, 573.

Commencements de la vertu ont besoin de courage, III, 564.

Commodités. (Avantages). — Quelles sont les vraies commodités, VIII, 387.

Communication avec le prochain, manière de la régler, I, 341, 481.

Communication ou ressemblance de vie et de mort entre Notre-Seigneur et nous, II, 233. -- Grand bien qui résulte de notre communication avec Jésus-Christ dans la sainte-communion, II, 424 *et suiv.*

Communication que Dieu nous fait de ses grâces, VII, 65 *et suiv.*

Communion. Comment on doit communier, II, 44 *et suiv.* -- Communion faite avec pureté de cœur, II, 216. -- Avec abandon à la volonté divine, III, 100, 121. — La Communion fréquente, bien faite, n'engendre pas le mépris de Notre-Seigneur, IV, 133; V, 504. — Comment Jésus-Christ nous invite à la Communion, IV, 167. — Bien qu'il nous y fait, IV, 185; V, 526, 545. — Crainte respectueuse que nous devons y apporter, IV, 221 *et suiv.* — Reconnaissance après la Sainte-Communion, V, 503. — Dispositions nécessaires qu'il faut y apporter, V, 506, 528. — Bonheur

de la Sainte-Communion, VI, 339 *et suiv.* — Actions de grâces après la Sainte-Communion, VI, 343. — Honneur que nous fait Jésus-Christ, en nous y invitant, VI, 421. — Il faut y apporter la pureté, VI, 423. — Une intention droite, VI, 427. — La mortification de toutes nos affections, VI, 429. — Nourriture divine que nous y recevons, VII, 114. — Amour que Jésus-Christ nous y montre, VII, 144. — Mauvaise disposition qu'on y apporte parfois, VII, 234. — Disposition contraire qu'il faudrait y apporter, VII, 238. — C'est le grand banquet auquel plusieurs sont invités, VII, 313. (*Voyez tome IV, page* 98, *jusqu'à la page* 236, *toutes les Méditations qui roulent sur le mystère de l'Eucharistie.*)

Compassion de Notre-Seigneur sur le genre humain, II, 383 *et suiv.*
Compassion que nous devons avoir à l'égard de Notre-Seigneur, II, 386, III, 21, 32.

Componction. V, 355, 362, 363, 486. (*Voyez* Contrition.)

Conception de la sainte Vierge. Méditation pour le jour de cette fête, I, 583. (*Voir de plus la Méditation pour le vendredi de la* 1re *semaine de l'Avent*, I, 104.)

Concupiscence. La concupiscence fait le monde mauvais, I, 290, 360; VI, 379. -- Tentations qui viennent de la Concupiscence, I, 459. -- La Concupiscence, instrument dont le démon se sert pour nous tenter, VI, 137. — C'est un empêchement à l'amour de Dieu, VI, 238. -- Une sorte d'hydropisie de l'âme, VI, 166. -- Une cause de ses autres maladies, VII, 535. — Comment il faut y renoncer, VI, 305. — Comment il faut la combattre et la vaincre, VII, 562. (*Voyez* Affection, Mortification, Passions, Tentations.)

Conduite de Dieu, très-aimable à notre égard, grand motif de fidélité et de confiance que nous devons en tirer, I, 211, 212, 388 *et suiv.*, 413, 466; II, 94. -- Estime que nous devons en faire, IV, 236 *et suiv.*, 495 *et suiv.*; V, 143, 307, 389, 422, 480. (*Voyez* Providence, Fidélité, Volonté de Dieu.)

Conférence sur les choses spirituelles, I, 338, *toute la Méditation.* (*Voyez* Entretien.)

Confesseur. (*Voyez* Directeur.)

Confesseurs Pontifes (Saints). Méditation pour leur fête, VIII, 169.
Confesseurs non Pontifes. (Saints) Méditation pour leur fête, VIII, 198.

Confession sacramentelle, ses différentes parties, comment elle doit se faire, ses principaux défauts, II, 17, *toute la Méditation*, V, 482.
Confession mal faite, VI, 475.

Confiance en Dieu III, 4, 105 *et suiv.* 115 *et suiv* 393, 405, 446; VI, 312 *et suiv.*, VII, 126 *et suiv.*; VI, 577 *et suiv.*

Conformité de volonté avec Dieu, I, 155, 391, 412, 418 *et suiv.*, 430, 605; II, 89, 117, 122; VIII, 210 *et suiv.*
Voyez Résignation, Volonté.

Confusion de Notre-Seigneur, en se chargeant de nos péchés, II, 398 *et suiv.* -- Dans sa flagellation, II, 559.

Confusion que nous devons concevoir à son exemple, II, 560.
Confusion de l'âme immortifiée, VI, 427.

Connaissance de notre néant, fondement de l'humilité, I, 173.
Connaissance de soi-même, V, 362 *et suiv.*; VI, 17, 140, *et Méditations de la semaine suivante*; VIII, 411 *et suiv.*
Connaissance de Dieu, VI, 456.
Connaissance de ce que nous pouvons et de ce que nous ne pouvons pas, I, 493, 527; II, 55.
Connaissances qui nous sont données pour chercher Jésus et nous donner à lui, I, 382; VIII, 224. -- Pour l'estimer davantage, I, 479. — Comment il faut communiquer ces connaissances aux autres, I, 481.
Conscience. Quelle est la bonne Conscience, I, 353; VIII, 227. — Moyens de la conserver, I, 307. — Exemple des Saints sur ce sujet, VIII, 202. — Excuses et dispenses qu'on allègue pour se former une mauvaise Conscience, II, 10.
La Conscience est un livre ou le don d'Entendement nous apprend à lire, IV, 29.
Conscience, ses troubles, IV, 281, V, 35, 329, 342. -- Sa pureté, IV, 312 *et suiv.* -- Bons effets d'une bonne conscience, IV, 316; V, 360 *et suiv.*, 449, 453; VI, 533.
Conscience mal réglée, VI, 224, 477; VII, 237; VIII, 18. -- Règles pour se former la Conscience, VI, 224, 451.
Remords de Conscience, VI, 246.
Joie d'une bonne Conscience, VII, 313, 347; VIII, 476.
Conseil. Quatrième don du Saint-Esprit, IV, 47. -- Il aide la prudence, IV, 47. -- La paresse lui est opposée, IV, 51. -- Le don de Conseil joint au don de force grandement utile, VII, 554.
Conseils des Juifs contre Notre-Seigneur, II, 207 *et suiv.*
Considération ou réflexion qu'il faut apporter dans sa vie et dans ses actions, I, 450.
Considération ou Méditation des vérités nécessaires, VI, 415.
Considérations ou réflexions dans la Méditation. (*Voyez* Méditation.)
Consolation pour le temps des afflictions, II, 301; III, 179; IV, 281. (*Voyez* Affligés consolés.)
Consolations spirituelles, comment il faut s'y comporter, VI, 129; VII, 181, 193.
Consolations qu'on trouve dans les vérités, IV, 380.
Constance et courage dans les résolutions, II, 378. -- Motifs divers qui nous excitent à la constance, II, 424 *et suiv.*; III, 205, 415; IV, 57. -- Constance parmi les persécutions, V, 316 *et suiv.*, 333. -- Dans les diverses occasions de la vie, VI, 514. (*Voyez* Courage.)
Contentement de l'âme, III, 155, 163, 171, 180, 189, 317.
Contentement des pauvres d'esprit, IV, 253 *et suiv.*, VIII, 388. -- De ceux qui sont doux, IV, 269 *et suiv.* -- De ceux qui sont dans l'affliction, IV, 281.
Contentement qu'on goûte dans le service de Dieu, IV, 288 *et suiv.*; V, 144, 297, 538, 545; VIII, 394.
Contentement solide de l'âme, VI, 119, 120, 323, 332; VII, 138, 193. (*Voyez* Paix.)
Contrition éprouvée par Notre-Seigneur pour nos péchés, II, 406. -- Celle que nous devons concevoir à son exemple, II, 411.
Contrition, sentiment d'un pécheur vraiment converti, V, 49, 362, 479

et suiv. -- Ce que c'est que la vraie Contrition, VI, 258, 345 ; VII, 479. -- (*Voyez* COMPONCTION, CONVERSION.)

CONVERSATIONS religieuses, III, 181, 296.
Conversations avec Notre-Seigneur, I, 472 *et suiv.*
Conversations dangereuses, IV, 434 ; V, 308, 329.
— utiles, V, 133; IV, 612 *et suiv.*
— avec le prochain, VII, 172.
Dangers d'avoir de trop grandes conversations avec le monde, VII, 514. (*Voyez* ENTRETIENS.)

CONVERSION de saint Paul, vrai modèle de la nôtre, I, 608.
Conversion de ceux qui commencent, VIII, 199.
-- du bon larron, III, 72.
Conversions par suite des merveilles du Saint-Sacrement, IV, 231.
Conversion du pécheur qui s'est retiré de la conduite de Dieu, VI, 243, *et suiv.* ; V, 49, 486.
Conversion parfaite de celui qui est en état du péché, VI, 83 ; VII, 448. -- Sa nécessité, VI, 174. -- Effets qu'elle produit, VI, 180; VII, 289, 448. (*Voyez* CONTRITION.)

CONVOITISE. Triple convoitise opposée à la Sainte-Trinité, IV, 87 *et suiv.*
Les convoitises nous éloignent de Dieu, IV, 237. -- Comment il faut les mortifier, IV, 438. -- Comment elles empêchent le bien, V, 4 ; V, 201 *et suiv.* -- Dommages qu'elles causent et comment y remédier, V, 234, 249 *et suiv.* ; VI, 58 *et suiv.*
Convoitises opposées aux trois vœux de religion, VIII, 384. (*Voyez* MORTIFICATION, PASSIONS, AFFECTIONS.)

CORRECTION fraternelle, V, 595.
Correction indiscrète des actions du prochain, VI, 167, 436.
-- bien réglée, VI, 198, 204. -- Comment il faut la recevoir, VI, 201 ; VII, 182.

CORRESPONDANCE de l'homme aux grâces de Dieu, V, 581 *et suiv.* (*Voyez* FIDÉLITÉ.

COURAGE qu'il faut avoir pour la vertu, I, 303, 378. -- Courage dans les adversités, I, 414, 565. (*Voyez* FORCE. CONSTANCE.)

COURONNE des Saints dans le Ciel ayant un éclat différent, VIII, 144.

CRAINTE très-utile pour empêcher la joie déréglée, I, 406.
Crainte respectueuse de Dieu, II, 94 ; IV, 80 *et suiv.* ; VIII, 345.
— du jugement. (*Voyez* JUGEMENT.)
-- de plusieurs sortes, VIII, 238, 243 *et suiv.*
Crainte et défiance de soi-même, II, 264. -- Combien différente du trouble, II, 270.
Crainte de Notre-Seigneur, au jardin des Oliviers. (*Voyez* AGONIE.)
Crainte véritable du péché, II, 555.
Don de crainte, nous fortifie contre l'orgueil, IV, 74 *et suiv.*
Crainte de défiance est dangereuse, V, 517.
Crainte accompagnée d'espérance, V, 610.
Crainte dangereuse, VI, 229 ; VII, 207.
-- raisonnable au sujet de son salut, VI, 451, 474 *et suiv.* ; VIII, 62.
Crainte louable, VIII, 253.

Créatures. Elles représentent dans leur variété les perfections divines, VIII, 169.

Croix. Les croix et les peines sont aimables et désirables, I, 544 *et suiv.*; VIII, 164; VI, 117.
Croix de Notre-Seigneur, puissant motif pour supporter les souffrances, III, 2 *et suiv.* -- Mystères compris dans la Croix, III, 13 *et suiv.* -- Pourquoi Notre-Seigneur y est condamné, III, 13. -- Plusieurs sortes de croix, III, 15. -- Notre-Seigneur accepte celle qui lui est présentée, III, 17. -- Amour véritable de la croix, III, 25. -- Ses quatre dimensions, III, 37 *et suiv.*
Croix, arbre de vie, chargé de fruits salutaires, III, 60 *et suiv.*
Invention de la Sainte-Croix, III, 579. (*Voyez* Souffrances.)

Crucifiement du vieil homme et du nouveau, I, 292.
Crucifiement de Notre-Seigneur et le nôtre, III, 50 *et suiv.*

Curiosité pernicieuse, V, 115, 523. -- Considérations pour y remédier V, 524.
Curiosité en matière de foi, dangereuse, VI, 401.

D.

Dangers de cette vie figurés par la tempête, II, 52 *et suiv.*

Dédicace. Méditation pour cette fête, VIII, 255.

Défiance de soi-même très-utile, II, 264, 265, 505.
Défiance parfois dangereuse, V, 517.
En quoi consiste la Défiance de nous-mêmes, VI, 145; VI, 577.

Défunts. Comment la prière faite pour eux est agréable à Dieu, VII, 572 *et suiv.*

Dégout des choses spirituelles, IV, 295.
Dégoût des choses de ce monde, IV, 297; V, 504, 508.

Délai dangereux, III, 170.
Délais de faire le bien, V, 365, 534. -- Péril qu'il y a dans ces délais, VII, 82, 90.

Délivrance des maux. Comment on doit la demander, II, 301; III, 445.

Demeure. Trois demeures ou résidences avec Notre-Seigneur, I, 472 *et suiv.*

Démon. (*Voyez* Diable.)

Dépendance de notre volonté, de celle de Dieu. (*Voyez* Résignation; Volonté.)

Désespoir dangereux, IV, 604; V, 35. -- Ce que c'est que le désespoir, VII, 537.

Désir que nous devons avoir de voir Jésus, I, 97, 101. -- Désir qu'en avaient les anciens patriarches, I, 99.
Désirs véritables et efficaces, comment on les connaît, I, 100. -- Désirs vrais de notre salut, II, 351, 353, III, 99.

Désir du ciel fondé sur six motifs et vanité des autres désirs, III, 451. *Méditations de toute la semaine qui suit.*

Désir ardent du service de Dieu et de sa grâce, IV, 294. — Désir du ciel, IV, 514, 519; VI, 539.

Désir de se sauver, IV, 168; V, 421, 425; VI, 551. -- Désir ardent exprimé par la soif, VI, 411.

Comment Dieu exauce nos désirs, VII, 367. — Combien les désirs servent pour la dévotion, VII, 444. (*Voyez* Salut, Zèle.)

Désobéissance aux ordres de Dieu, vient de l'orgueil, I, 156.

Désolations spirituelles, VI, 129; VII, 373. (*Voyez* Tristesse.)

Désordre de nos passions, VII, 431. (*Voyez* Passions.)

Détachement des affections nécessaire pour la perfection, VI, 259, 265. (*Voyez* Abandon, Mortification.)

Détraction, combien il importe de fuir ce défaut, IV, 475; VI, 21.

Dévotion à Jésus-Christ, I, 90. — A la sainte Vierge, I, 107.

Dévotion de Jésus au Saint-Sacrement, modèle de la nôtre, VIII, 262.

Dévotion, vertu active opposée à la paresse, I, 239, 509. — Utilité de la dévotion pour la vie spirituelle, I, 241, 242; VIII, 178.

Dévotion véritable, III, 61, 205, 227; IV, 76. -- Joies de la dévotion, IV, 290; V, 505, 509.

Désir de la dévotion exprimé par les noms de faim et de soif, IV, 293.

Dévotion persécutée, IV, 348.

Comment il faut régler sa dévotion, V, 10, 385; VI, 19 *et suiv.* 551.

La dévotion à la sainte Vierge consiste à imiter ses vertus, IV, 615.

Marques de la vraie dévotion, VI, 514 *et suiv.*

Dévotion sensible peut être bonne ou mauvaise, VI, 128; VII, 452 *et suiv.* -- Dévotion solide, VI, 130 *et suiv.*; VII, 457.

Dévotion détruite par les affections mondaines, VII, 241. (*Voyez les méditations de la vingt-sixième semaine après la Pentecôte.*)

Commencement de la dévotion, VII, 444. -- Sensibilité de la dévotion, VII, 452 *et suiv.* -- Dévotion prompte à obéir, VII, 461 *et suiv.* -- De cœur, de parole et d'effet, VII, 468 *et suiv.* -- Comment Notre-Seigneur la reconnaît et la récompense, VII, 472. -- Pureté requise dans la dévotion, VII, 477, 478.

Diable. Combien ses tentations sont à craindre, I, 457. — Il nous combat par nos propres inclinations, I, 515. — Comment il surprend les hommes, II, 237. — Sa rage contre Notre-Seigneur, II, 466 *et suiv.* — Sa puissance contre nous, V, 39. — Notre force contre lui avec la grâce, V, 62. — Sa cruauté contre les hommes, V, 219. — Le mal qu'il nous fait par le péché, VI, 138.

Dieu reconnu dans ses perfections par la Passion de Notre-Seigneur, II, 315, 454; III, 575. — Reconnu dans ses créatures par le don d'entendement, IV, 28.

Dieu admirable dans ses grandeurs, II, 93. — Représenté dans ses créatures, VIII, 150 — Demeurant avec nous dans nos églises, VIII, 261.

Abus de son nom dans nos prières, II, 492.

Union avec Dieu, III, 90, 420; VIII, 319. — Comment il nous parle et

comment nous l'écoutons, VIII, 273, 375. — Il nous sert plutôt que nous ne le servons. VI, 153 *et suiv.* —Motifs de le servir, VI, 156 *et suiv.*; VII, 152. — Motifs de l'aimer, VI, 242; VIII, 30, 31. — Lui seul est bon, VI, 252 *et suiv.* — Sa libéralité, VI. 308. — Moyens de le connaître, VI, 456. — Ses divines perfections, VI, 458 *et suiv.* — Sa bonté envers les pécheurs, VI, 473, VIII, 47. — Sa grande patience à notre égard, VII, 87.— Son domaine absolu, VII, 159. — Accord de sa miséricorde et de sa justice, VIII, 289. — Injures que nous lui faisons en nous retirant de sa conduite, VII. 335. — Comment il se met en colère. VIII, 45.

Unité, trinité, sainteté de Dieu, IV, 87 *et suiv.* — Sa conduite sur les âmes , IV, 237 *et suiv.* — Seul il peut contenter notre âme , IV, 288, 297; V, 392; VIII, 394. — Comment on le connaît par les créatures, IV, 316; V, 543. — La pensée de sa présence est utile, IV, 319. — Ressemblance des pacifiques avec Dieu, IV, 345. — Jugement de Dieu préférables à ceux des hommes, IV, 361; V, 464. — Dieu glorifié par nos bonnes œuvres, IV, 395. — Sa Providence paternelle, IV, 491 *et suiv.* — Tous les biens nous viennent de lui, V, 100 *et suiv.*, 476. — Perfection de ses œuvres, V, 451.

Sa bonté représentée dans la manne, V, 543, au St-Sacrement, V, 546. — Et communiquée aux hommes, V, 547. (*Voyez* Bonté, Amour.)

Difficuté de se sauver, III, 485. — Il faut la surmonter, III, 486.

Difficultés qui se présentent pour nous unir à Jésus-Christ, I, 375.

Dimensions de la croix, III, 37 *et suiv.*

Dimensions de notre état et de notre vocation pour les remplir, VIII, 305.

Directeurs, et supérieurs par lesquels Notre-Seigneur nous gouverne, III, 433. — Il faut s'en servir, V, 423; VI, 15 *et suiv.*

Directeur doit-être recherché pour plusieurs considérations. (*Voir les Méditations de la troisième semaine après l'Epiphanie*, II, 9 *et suiv.*

Discernement de la grâce et de la nature, I, 328. — Des premiers et seconds mouvements de nos passions, I, 527, II, 56. — Des travaux utiles et inutiles, I, 535. — De nos vertus d'avec nos vices, II, 102. — De notre puissance et de notre impuissance. (*Voyez* Connaissance.)

Discrétion pour la vie spirituelle, IV, 375; VI, 18. — Pour la conversion des âmes, V, 295 *et suiv.*; 308. — Dans les souffrances, III, 24, 33. — Dans les désirs, III, 99. — Dans le zèle, III, 257. — Dans l'usage de la grâce au temps de la ferveur, I, 558.

Discrétion des saints, VI, 204, 379; VII, 63, 78, 547.

Dispenses déréglées que les hommes se donnent, I, 395.

Dissimulation dangereuse, 240, 430.

Docilité des enfants de Dieu, VI, 207, *et suiv.* — Docilité d'esprit pour converser avec Notre-Seigneur, I, 475. (*Voyez* Volonté.)

Docteurs (saints). Méditation pour leur fête, VIII, 181 *et suiv.*

Doctrine de Notre-Seigneur contenue sommairement dans le Saint-Sacrement, IV, 146 *et suiv.* (*Voyez* Science).

Dominique (saint). Méditation pour le jour de sa fête, V, 594,

Dons du Saint-Esprit accordés à Notre-Seigneur, I, 199. - Leur rap-

port avec les vertus théologales et morales et leur opposition aux péchés capitaux. IV, 1 *et suiv.* (*Voyez toute la semaine de la Pentecôte.*)

Les dons de force et de conseil unis ensembles produisent de grands effets, VII, 557 *et suiv.*

Don du fils de Dieu fait aux hommes par le père, I, 77 *et suiv.* - Don ayant ses qualités, vraie marque d'amour. I, 78.

Don de nous-mêmes à Dieu, I, 369.

Donner à Dieu ce que nous pouvons pour obtenir ce que nous ne pouvons pas, I, 494. - Motifs de se donner à Dieu, I, 539; II, 148.

Douceur d'esprit, IV, 269 *et suiv.*; VI, 332; VII, 222 *et suiv.* - Opposée à la colère, I, 273 *et suiv.*

Douceur d'esprit au temps des souffrances, II, 434, 478; IV, 66. — Après avoir reçu la grâce de sa vocation, VIII, 285.

Douceur envers le prochain, II, 511, 605; III, 229, 237. (*Voyez* Mansuétude.)

Douleurs intérieures de Notre-Seigneur, II, 366 *et suiv.*

Doutes en matière de foi et de vocation dangereux, III, 336, 390.

E.

Ecriture sainte. Motif de souffrance, II, 456. - Accomplie parfaitement dans la mort de Notre-Seigneur, III, 105 *et suiv.*

Edification du prochain, VII, 258. (*Voyez* Exemple, Entretiens).

Egalité d'esprit des personnes parfaites, VIII, 211 (*Voyez* Douceur),

Egarement ou éloignement de la conduite de Dieu, IV, 237; VI, 47, 52.

Eglise, appui de notre foi, I, 597.

Eglise. tabernacle et demeure de Dieu, VIII, 255. (*Méditation pour la dédicace*).

Eglise ressuscitée avec Notre-Seigneur, III, 136. - Elle est fondée dans la charité, III, 359. - Rendue toute céleste le jour de la Pentecôte, III, 2.

Eglise sagement établie par Notre-Seigneur, IV, 603. - Ses premiers princes sont saint Pierre et saint Paul, IV, 605.

Election ou choix d'un état, I, 454. - *Voir les diverses méditations sur la vocation, sur le choix d'un état*, VIII, 268. (*Voyez* Choix.)

Emploi (*Voyez* Charge.)

Empressement dangereux dans les affaires. II, 256, III, 172, 245; VII, 248 *et suiv.*

Emulation différente de l'envie, III, 237.

Endurcissement de volonté, IV, 555; V, 190, 194, VI, 59. - Endurcissement du pécheur. (*Voyez* Pécheur.)

Enfance spirituelle, III, 199; VI, 172 *et suiv.*, 180, 211.

Enfants qui louaient Notre-Seigneur à son entrée à Jérusalem, VII, 476 *et suiv.*

Ennemis (les) de notre salut. VII, 122.- Ils tiennent une espèce de Conseil pour nous perdre, II, 210. - Comment ils empêchent le fruit de la méditation, II, 253. - Comment ils nous éloignent du service de Notre-Seigneur, II, 364. - Comment Notre-Seigneur nous défend contre eux, VII, 127. -- Comment ils doivent nous rendre vigilants, VII, 107 *et suiv*; VI, 589.
Ennemis, comment il faut aimer ses ennemis, IV, 471 *et suiv.* — Leur pardonner, IV, 551. — Se réconcilier avec eux, V, 300.

Entendement, don du St-Esprit, III, 25, IV, 317. — Il aide notre foi, III, 26.
Le vice de la gourmandise lui est opposé, III, 31.

Entretiens spirituels, comment il faut s'y comporter, III, 295
Entretiens d'esprit sur les paroles de Notre-Seigneur, III, 500 *et suiv.*— Discours que l'on doit tenir de la passion de Notre-Seigneur, II, 419, III, 283, 290. (*Voyez* Conversations.)

Envie, coupable, III, 237. - Vice diabolique, IV, 391, 553. — Opposée à la charité. (*Voyez* Charité.) — Elle est un grand mal, VI, 446, VII, 49, 65.

Epouse de Jésus. Chaque âme fidèle est l'épouse de Jésus; biens qu'il lui en reviennent, II, 194. -- Obligation pour elle, à ce titre, d'être parfaite, II, 196 *et suiv.*

Esau, figure des méchants, I, 336.

Espérance fondée sur le pouvoir de Notre-Seigneur, III, 401. — Aidée par le charité, III, 403. — Excitée par plusieurs motifs, pour le ciel, III, 451. (*Voir toutes les méditations de la semaine.*) — Aidée du don de science, III, 39. — Espérance touchant la Providence de Dieu, IV, 495, V, 421, 514. — Espérance du pardon des péchés, V, 30. — Des grâces, IV, 603, V, 255. — Dans les persécutions, V, 316, 514, 515. — Pour la résurrection de nos corps, V, 535. — De la béatitude, V, 603.
Espérance fondée sur la parole de Dieu, VI, 580 *et suiv.* VII, 205 — L'espérance n'exclut pas la bonne crainte, II, 175.

Esprit (saint). Le St-Esprit nous donne la foi au mystère de l'Incarnation, I, 90 *et suiv.* — Il ne désire rien tant que de faire vivre Jésus-Christ dans nos âmes, I, 93.
Des sept dons du St-Esprit, I, 199. — Il ne se communique qu'aux cœurs purs, III, 383. — Il nous fait aspirer au ciel, III, 467. — Six vertus qui nous disposent à le recevoir, III, 508 *et suiv.* — Sa descente sur les Apôtres et sur les chrétiens. (*Méditation pour le jour de la Pentecôte*, IV, 2. — De ses effets et de ses dons. (*Voyez toute la semaine de la Pentecôte*, IV,1.) (*Voyez* Dons.)

Etat de vie auquel Dieu nous appelle, VIII, 269. — Moyens de le connaître, VIII, 278. — Motifs pour l'embrasser, VIII, 280, 281. — Méditation pour le jour ou l'on entre dans cet état, VIII, 296. — Autre méditation pour se bien régler dans son état, VIII, 309.
Etats divers et vertus de Notre-Seigneur qu'on doit imiter, IV, 173 *et suiv*
Trois états de perfection, IV, 372 *et suiv.* (*Voyez* Vocation, Charge.)

Eternité. La considération de l'éternité très-utile et très-profitable, I, 451, VI, 314.

Etienne (saint) premier martyr. Méditation pour le jour de sa fête, I, 301.

Etude de la dévotion, VII, 445, 446. — Comment on doit la considérer, 447. (*Voyez* Dévotion.)

Eucharistie. Considérée comme sacrifice, VI, 345. — Comme nourriture, VII, 114. (*Voyez* Communion.)

Evangile comparé au grain de moutarde et au levain. II. 151.

Evêque. Méditation pour le jour du sacre d'un évêque, VIII, 319,

Examen nécessaire pour nous connaître nous-mêmes, II, 148.
Examen de soi-même, V, 363 *et suiv.*

Excuse. Les excuses qu'on allégue pour se dispenser de réformer sa vie sont des armes de ténèbres, I, 66.
Les excuses que nous tirons de notre faiblesse sont frivoles, I, 305; II, 145, 179.
Excuses tirées de la qualité des personnes, I, 395 *et suiv.* — De leur naturel, 396, du temps, 397. — Les excuses tirées de nos affections sont dangereuses, II, 483 *et suiv.* 517, 557, 566, VIII, 287. — Excuses tirées de l'humeur, du caractère, VII, 231, 298.
Excuses d'imagination, VIII, 117. — Vaines excuses du monde, VII, 526. — Frivoles excuses au sujet de la colère, IV, 418. — Pour se dispenser de la perfection, IV, 353, V, 418. — Pour diminuer ses péchés, VI, 59. — Pour justifier sa tiédeur, VI, 515, 516.

Exemple de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge contre les vaines excuses du monde, I, 398 *et suiv.* — Exemple de Notre-Seigneur à imiter, II, 224, 233. -- Exemple de Jésus-Christ, puissant motif pour nous exciter à la perfectien, VIII, 32. -- Cet exemple, puissant motif pour supporter les souffrances, II, 273, 280, 361; III, 6 *et suiv.*
Les exemples qu'il faut donner aux autres et en recevoir, IV, 385 *et suiv.* — Exemples des autres, VIII, 27 *et suiv.* (*Voyez* Edification.)
Exercices spirituels. Méditations abrégées pour le temps des exercices, VIII, 429 *et suiv.*

Extérieur, ne doit pas être négligé, VII, 257.

F.

Facilité à accomplir nos devoirs quand nous sommes aidés par Notre-Seigneur, I, 537 *et suiv.*

Faiblesse de notre nature, I, 301. -- Elle est incapable de faire aucun bien sans la grâce, II, 60.
Faiblesse de nos prières ordinaires, II, 87.
Faiblesse et fragilité de notre cœur dans ses pensées, II, 74. -- La faiblesse n'excuse pas toujours, II, 179
Faiblesse de l'homme, grand sujet de crainte et de défiance, II, 264, 509.

Familiarité avec Notre-Seigneur, I, 473 *et suiv.* -- Après la communion, II, 48. — Dans la méditation, II, 165, 167.
Familiarité de Notre-Seigneur avec les hommes, IV, 128 *et suiv.* V, 496. -- Familiarité des hommes avec Notre-Seigneur, VI, 48, 52.
Familiarité dans les amitiés souvent dangereuse, IV, 431, 443, VI, 59. (*Voyez* Amitiés.)

Félicité éternelle, quel bonheur c'est, VII, 565. (*Voyez* Ciel.)

Femmes. Vertu qui leur est propre. -- Leur occupation. -- Ce qui constitue leur perfection. (*Voir la méditation du commun des saintes femmes.* VIII, 243.)

Fermeté d'esprit dans ses résolutions, IV, 247. (*Voyez* Résolution, Constance, Courage.)

Ferveur, doit être discrète, I, 558. -- Continuelle, VIII, 201, 202. -- Ce que c'est que la ferveur, II, 345, III, 304, 479.
Ferveur dans le service de Dieu, V, 393, 399 *et suiv.* 594 *et suiv.* VI, 368, 373; VII, 328. (*Voyez* Perfection.)

Festins où Noire-Seigneur s'est trouvé, IV, 164 *et suiv.*

Feu, symbole des dons du St-Esprit, IV, 2 *et toutes les méditations de la semaine de la Pentecôte.*

Fidélité à la conduite de Dieu, I, 391. -- Dans l'usage de notre pouvoir pour ne pas faire plus que nous ne pouvons, I, 502. -- Dans l'usage des grâces, I, 555, VIII, 173. -- A seconder la grâce dans la sainte communion, II, 46.
Fidélité d'épouse à Jésus-Christ, II, 196.
Fidélité qu'il faut avoir pour répondre à l'amour de Jésus, III, 419 *et suiv.* -- Dans l'accomplissement de nos charges, III, 484; VIII, 304.
Fidélité aux grâces, IV. 241, 387; V, 25, 287, 290, 390, 392; VI, 29, 37 *et suiv.* VIII, 380, 405.
Fidélité de l'âme envers Dieu, VI, 373, 380, 450, VII, 32, 76, 81, 104 *et suiv.* (*Voyez* Grace, Infidélité.)

Figuier maudit par Notre-Seigneur, figure des âmes infidèles à la grâce, VIII, 8 *et suiv.*

Figures du St-Sacrement, V, 501 *et suiv.*

Fin, fin dernière, il faut la prévoir, II, 292, 296. — Considération de la fin dernière très-puissante pour le salut, VI, 250.
Fin de l'homme, c'est Dieu, IV, 539, V, 101, VIII, 580. — C'est d'accomplir sa sainte volonté, VIII, 397, 405.
Fin pour laquelle l'homme est sur la terre, VII 161, VIII, 430 *et suiv.*
Fin qu'on doit se proposer dans ses actions. (*Voyez* Intention.

Finesse et dissimulation très-dangereuse en matière de salut et de vie spirituelle, II, 242, 476.

Flatterie dangereuse, IV, 361 ; V, 461. - Blâmable, VII, 42.
Foi au mystère de l'Incarnation, ce qu'elle comprend, I, 90.
Foi rare, faible et presque nulle dans le monde, I, 90, 333, 594. - Quelques remèdes contre ce défaut, I, 334, 597.
Foi particulière qui nous est donnée pour connaître et servir Jésus-Christ, I, 381. - La foi dispose aux grâces, III, 248. - Petitesse de notre

foi, III, 336. - Comment elle doit être aidée par la charité, III, 392, 395 *et suiv.* - Par le don d'entendement, IV, 25. - Par la prière, III, 574.
Manque de foi, IV, 263.
Foi, ses actes touchant la Providence de Dieu, IV, 491 *et suiv.* — Ses autres actes et son utilité, V, 22. — Pour l'humilité, V, 185. -- Pour la mortification des passions, V, 255.
Trois vérités utiles touchant la foi, V, 470 *et suiv.*
Foi incompatible avec la vanité, V, 475.
Foi au Saint-Sacrement, V, 502, 533. -- A la divinité de Jésus-Christ, V, 602.
La foi doit être effective, VI, 211, 220; VII, 2. -- Elle est empêchée par nos affections, VI, 390; VII, 239. -- Par les apparences des choses, VI, 401.
Actes de la foi, VII, 17, 29; VIII, 71.

Folie des vierges et des âmes qui font profession de se donner à Dieu et ne s'y donnent pas entièrement, VIII, 239.
Folie de l'attachement aux biens de ce monde, VII, 279.

Fondateurs d'ordres religieux. Méditation pour le jour de leur fête, VIII, 215.

Force et grandeur de courage, I, 186, 378. -- Force surnaturelle, III, 160, 164.
Force, don du St-Esprit, IV, 57, opposé à la colère et à la pusillanimité, IV, 59.
Force pour commencer, pour continuer et pour achever, III, 564.
Force contre le démon, par Jésus-Christ, V, 62.
Force jointe au conseil pour la conversion des âmes, VII, 557. (*Voyez* Constance, Courage.

Fragilité de l'homme, V, 517. (*Voyez* Faiblesse.)

François de Sales (saint) heureusement décédé le jour des Innocents, après avoir mené une vie fort innocente, I, 321.

François d'Assise (saint) Méditation pour le jour de sa fête, VII, 502.

François de Paul (saint) Méditation pour le jour de sa fête, III, 554.

François Xavier (saint) Méditation pour le jour de sa fête, I, 551.

G.

Gain fort considérable qu'on fait en se donnant à Dieu, I, 496; II, 149.

Générosité dans les occasions de souffrir, II, 417 *et suiv.* 368; III, 160, 291. -- Dans les humiliations, II, 604.

Gloire de Dieu quand nous obéissons à ses ordres, II, 87. -- Gloire qui revient à Dieu du bien qu'on fait, IV, 395, 507. -- Comment on doit désirer et demander sa gloire, IV, 502. -- Comme elle se trouve dans la vie spirituelle, V, 384 *et suiv.*
Gloire des hommes fort à craindre, I, 144.

Fausse gloire du monde, V, 460.
La vraie gloire qui vient de Dieu, V, 462. -- Différence de l'une et l'autre gloire, V, 465; VIII, 400. (*Voyez* ORGUEIL, HUMILITÉ.

GONZAGUE. (*Voyez* SAINT-LOUIS DE GONZAGUE.)

GOURMANDISE IV, 538, vice opposé au don d'entendement, IV, 31.

GRACE sanctifiante qui fait la bonne conscience, I, 353 *et suiv.* -- Sa beauté, I, 586. -- Son excellence, VIII, 189.
Grâce de Notre-Seigneur, remède de nos affections déréglées, I, 530. -- Nécessaire pour faire le bien, II, 60. -- Grâce de renouvellement, I, 67. -- Grâce particulière à chaque ordre religieux, VIII, 217. -- Grâce des saints fondateurs d'ordres, VIII, 218 *et suiv.*
Grâce de chef en Notre-Seigneur, VIII, 218.
Grâce du St-Esprit fort estimable, I, 94.
Rapporter tous les biens à la grâce, I, 131.
Grâce refusée, danger de ce refus, I, 284, 306, 500 *et suiv.*; II, 182. -- Grâce suivie, bonheur d'y être fidèle, I, 507. -- Grâces courageusement et fidèlement conservées, I, 555, 559.
Grâces particulières données à chacun dans la Sainte-Communion, II, 46. -- Grâces reconnues et fidèlement acceptées, II, 114. -- Grâce perdues, II, 267, 392; VIII, 278, 292. -- Raisons d'utiliser les grâces, II, 394.
Abus des grâces, II, 462, 541; VIII, 277.
Abus des grâces à craindre, VII, 32 *et suiv.*; 311 (*voir toutes les méditations de la semaine*, VIII, 104 *et suiv.* --
Grâces données pour souffrir, III, 290.
Puissance de la grâce dans la conversion du bon larron, III, 72.
La grâce habituelle est la vie de l'âme, III, 143. — Grâce actuelle pour conserver la grâce habituelle, III, 144, 420 *et suiv.*
Grâces propres à chaque état, VIII, 280, 306, 313, 367 *et suiv.*
Grâces données au Saint-Sacrement suivant les dispositions, IV, 188, 546. - Il faut y être fidèle, VI, 41. - On doit les espérer, IV, 464, *et suiv.* — Grâces diverses, V, 285, 581. — Différence des grâces, VIII, 114 *et suiv.* Toutes viennent de Dieu, V, 376. - Elles ne nons manquent jamais, V, 390, 410, 560; VIII, 392. — Estime que nous devons en faire, V, 571.
Châtiment attaché au mépris des grâces, VIII, 414 *et suiv.*
Grâces de conversion pour le pécheur, VI, 78, 228. — Accordées à tout chrétien pour porter sa croix, VI, 117, 258. — Correspondance à la grâce, VI, 145 *et suiv.*; 447, 450; VII, 115.

GRANDEUR. D'ou se prend la grandeur des choses, VIII, 183.
Grandeur dans l'humilité, V, 434, 438 *et suiv* — En quoi consiste la véritable grandeur, IV, 599; IV, 187, 244. — Les plus grands doivent être les plus humbles, VI, 468. (*Voyez* HUMILITÉ.)

H.

HABIT. Méditation pour le jour où l'on prend l'habit de religion, VIII, 364.

HABITUDE des vertus, IV, 588; VI, 40.

Habitudes mauvaises qui restent après le péché, VI, 80 *et suiv.*; 342.

Haine. Eviter de haïr les personnes, IV, 553.

Homme, se dépouiller du vieil homme et revêtir le nouveau, II 148 *et suiv.* — En quoi consiste l'excellence de l'homme, sur ces paroles : *Voilà l'homme*, II, 567.

Vieil homme doit être crucifié avec Notre-Seigneur, III, 45.

Homme de bien, ce qu'on doit entendre par ce mot, IV, 578.

L'homme est la vanité des vanités, VIII, 433.

Honneur du martyre et des souffrances, VIII, 160.

Honneurs rendus aux humbles, III, 559.

L'honneur ne se perd point par l'humilité volontaire, VI, 103, 193; VII, 424.

Honneur, en quoi il consiste, IV, 361; VI, 187 *et suiv.*; VII, 323. — Comment il peut être réglé, IV, 368; V, 463 *et suiv.* — Comment il faut le fuir, II, 527, 568; III, 65; V, 459.

Plus d'honneur à obéir qu'à commander, VIII, 400. (*Voyez* Gloire, Louange, Ambition, Vanité, Orgueil.)

Honte de nos péchés et de nos défauts que nous devons subir, II, 559, 567.

Humeur ou caractère. Comment il faut l'assujettir à la raison, II, 82, 193.

Humeur naturelle, combien opposée à Jésus-Christ, VI, 2, 7. — Excuses frivoles pour la justifier, VI, 59. — Vivre par humeur, VII, 230. — Désordre et aveuglement de l'humeur naturelle, VI, 299; VIII, 439. (*Voyez* Affection, Passions, Mortification.)

Humiliation ou considérations capables de nous humilier, I, 173; VIII, 194.

Humilité, six degrés d'humilité dans l'incarnation de Notre-Seigneur, I, 130 *et suiv. Méditations de toute la semaine.*

Humilité au milieu des honneurs, I, 169. — La véritable humilité consiste dans les effets, I, 555.

Humilité dans les sécheresses de la méditation, I, 13. — Nécessaire à la vie spirituelle et ses actes, I, 262 *et suiv.*; VIII, 251. — Que Notre-Seigneur désire voir en nous et que nous repoussons, II, 3.

Humilité de Notre-Seigneur au lavement des pieds, II, 223. — Comment nous pouvons l'imiter, II, 224 *et suiv.*

Avis de Jésus-Christ à ses Apôtres sur ce sujet, II, 247.

Son humilité en fuyant l'honneur, II, 526, — En acceptant toute sorte de mépris, II, 532. (*Voir toutes les Méditations de la semaine.*) — En descendant aux limbes, III, 116. - En apparaissant aux voyageurs d'Emmaüs, III, 274. (*Voir toutes les Méditations de la semaine.*)

Humilité des saints, III, 241, 255, 272, 555 *et suiv.* — Humilité de saint Pierre après la pêche miraculeuse, IV, 327 *et suiv.* — Manière de l'imiter dans la prospérité, IV, 330. — Dans le temps des humiliations, IV, 359 *et suiv.*

Degrés de cette vertu contre le désir de l'honneur, IV, 366.

Humilité nécessaire pour la 1re demande de l'oraison dominicale, IV, 504, 508. — Fondement de la perfection, V, 154. — Il faut tout donner pour l'obtenir, V, 175.

Humilité du publicain, V, 264. — Comment elle est glorifiée, V, 267.
Pratique de l'humilité dans l'oraison, V, 392, 409. — Dans les grandes choses, V, 429 *et suiv.*; 462, 465. — Véritable pratique de l'humilité, VI, 103, 166, 187; VII, 18, 29. — Sa nécessité, VI, 172, 222; VII, 130. — Son alliance avec la charité, VI, 243; VII, 487.
Notre-Seigneur désire nous donner l'humilité, VII, 307, 423. — Résistance que nous lui faisons, VII, 308 *et suiv.*
Hydropisie de l'âme, VI, 166.

Hyperdulie. Culte d'honneur qu'on doit rendre à la Sainte-Vierge, II, 603.

I.

Ignace (saint), fondateur de la Compagnie de Jésus. — Méditation pour le jour de sa fête, V, 575.

Ignorance de nous-mêmes dangereuse, I, 133, II, 17. — Ignorance de nos imperfections, VII, 436.
Ignorance et insensibilité de l'âme attachée avec trop de passion à quelque bien, VI, 296 *et suiv.*; 436, 463; VII, 237 *et suiv.*
Ignorance des choses divines, VI, 455 *et suiv.*; 463; VII, 444. — Des ambitieux qui ne savent ce qu'ils demandent, VII, 420.

Illusion. Ce que c'est en général, VI, 14 *et suiv.*

Imaginations, mal fondées, VII, 538.

Imitation de Notre-Seigneur, II, 327 *et suiv.*; 353, 361; V, 560; VI, 270; VII, 224 *et suiv.*
Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en travaillant continuellement pour notre salut, I, 219.
Imitation de ses vertus, I, 227; II, 383. — Et en particulier de son mépris du monde, I, 293. — Imitation de sa générosité, II, 424. (*Voir toutes les Méditations de la semaine.* — De sa patience, II, 467. (*Voir toutes les Méditations de la semaine.*). — L'imiter dans ses mépris, II, 531. (*Voir toutes les Méditations de la semaine.*)
Imitation des perfections de Dieu et principalement de sa bonté, V, 547. — Imitation de la Sainte-Vierge, IV, 615.
Imitation des saints, VIII, 253; VI, 20.

Immortalité de la vie glorieuse de Jésus et de la nôtre, III, 141 *et suiv.*

Impassibilité du corps de Jésus ressuscité et de nos âmes qui participent à cette grâce, III, 150 *et suiv.*

Impatience, souvent cause du défaut de toutes les vertus, VII, 91, 202, 528.

Imperfections dans le service de Dieu dangereuses, VI, 80; VII, 91. — Comment nous les ignorons, VII, 436. (*Voir* Lacheté, Tiédeur.)

Impureté que nos affections nous causent, I, 516.
Impureté opposée au don de sagesse, IV, 16.

INCARNATION du Verbe, dans le sein de sa mère, I, 169. — Raisons qui se présentaient pour l'empêcher, I, 83. — De la foi du mystère de l'Incarnation, I, 90. — Humilité profonde qui y paraît, I, 170. — Attributs divins qui y sont plus remarquables, I, 169.
Incarnation, grande marque de l'amour de Dieu, IV, 99.

INCLINATIONS naturelles, elle sont la cause des maux plus grands que nous ne pensons, VIII, 442. (*Voyez* NATUREL, HUMEUR.)

INCONSIDÉRATION des hommes dans leurs actions, I, 450.

INCONSTANCE, VIII, 289. — Dans le bien commencé, V, 117 *et suiv.* - De l'homme, VI, 513, 369 *et suiv.*

INDIFFÉRENCE ou soumission à la volonté de Dieu, I, 391, 412, 413, — Touchant les biens et les maux de cette vie, II, 132, 136. - Au sujet de la conduite de Dieu à notre égard, IV, 247; V, 4, 583. -- Dans les consolations et désolations, VI, 129. — Dans les maladies, VII, 385. (*Voir toutes les méditations de la semaine.* - A la mort, VII, 385, 388 *et suiv.* — Dans la manière de vivre, VII, 398. - A toutes choses, VI, 130; VII, 23, 383. (*Voyez* PROVIDENCE, RÉSIGNATION, VOLONTÉ.)

INFIDÉLITÉ, touchant les grâces de Dieu, VIII, 8. (*Voir toutes les méditations de cette semaine.*) (*Voyez* FIDÉLITÉ.)

INGRATITUDE envers les grâces de Dieu, I, 496. (*Voyez* GRACE.) — Des hommes à l'égard de Notre-Seigneur, VII, 144; VIII, 45.

INIMITIÉS. On doit les fuir, IV, 550 *et suiv.*

INJURES et malédictions, il est parfois utile d'en recevoir, IV, 359, 368.

INNOCENCE de vie, en quoi elle consiste, I. 319; VIII, 208. - Elle est fort précieuse, VI, 256.
Innocence de vie remarquable dans les saints, VI, 535.

INNOCENTS. Méditation pour le jour de leur fête, I, 316.

INSTRUCTION de la jeunesse. Ce qui concerne ce sujet, VII, 543.

INTENTION que nous devons avoir dans toutes nos actions, I, 346, II, 189; VIII, 210; IV, 482, 584; V, 108, 485, 617 *et suiv.*
Quatre conditions nécessaires pour la bonne intention, I, 353. (*Voir les méditations suivantes.*) -- La bonne intention rend nos travaux plus faciles, I, 537.
Intention qu'il faut avoir pour la communion, II, 44.
Intentions mauvaises, VI, 156.
Intentions bien dirigées, VI, 355 *et suiv.*; 373; VII, 87, 94; VIII, 48.
Intention pure contre le respect humain, II, 566, 576; VIII, 298, 300, 435.

INTÉRIEUR préférable à l'extérieur, VII, 260.

INVENTION DE LA SAINTE-CROIX. Méditation pour le jour de cette fête, III, 579.

IVRAIE que l'ennemi sème parmi le bon grain, représente le mélange du bien et du mal, du vice et de la vertu, II, 99 *et suiv.*

IVRAIE semée parmi le bon grain nous apprend à supporter les méchants même lorsqu'ils nous persécutent, V, 127 *et suiv.*

J.

JACOB et Esaü figure des bons et des méchants, I, 366.

JACQUES (saint) le majeur. Méditation pour le jour de sa fête. V, 559.

JACQUES (saint), le mineur. Méditation pour le jour de sa fête, III, 572.

Notre-Seigneur lui apparaît, III, 249.

JEAN-BAPTISTE (saint). Méditation pour le jour de sa Nativité. IV,594. - Méditation pour le jour de sa Décollation, VI, 548.

Saint-Jean-Baptiste loué par Notre-Seigneur, I, 123 *et suiv.* — Son humilité et se fidélité envers Notre-Seigneur, I, 178 *et suiv.* — Sa tempérance, son austérité de vie, I, 232. — Son zèle pour la gloire de Notre-Seigneur, II, 196.

JEAN L'EVANGÉLISTE (saint). Méditation pour le jour de sa fête, I, 310.

Saint Jean au pied de la croix, III, 78. -- La Sainte-Vierge lui est confiée, III, 80.

Saint Jean aimé de Notre-Seigneur a cause de sa pureté, VIII, 395.

JÉSUS-CHRIST, vie de Jésus-Christ au dedans de nous, but de la méditation, I, 1 *et suiv.*

Jésus digne objet de nos désirs, I, 99. -- Son royaume dans Jacob, c'est-à-dire dans nos âmes, I, 153.

Jésus-Christ reconnu par Saint-Jean-Baptiste, I, 180. -- Il doit croître en nous par nos humiliations, I, 181. — Sa connaissance est le plus noble aliment de nos esprits, I, 186.

Sept titres d'honneur qui lui appartiennent dès le sein de sa mère, I, 187. — Ses perfections au-dessus des autres enfants, I, 193 *et suiv.* — Les sept dons du Saint-Esprit qui reposaient sur lui, I, 199 *et suiv.* — Ses humiliations au sein de sa mère, I, 208 *et suiv.* - Vertu qu'il y exerçait, I, 216. — Notre reconnaissance à ce sujet, I, 223. - Sa naissance dans une étable, I, 281. (*Voir toute la méditation qui suit.*)

Jésus, puissant motif pour nous encourager, I, 306. -- Bonheur d'être aimé de lui, I, 311.

De la circoncision et du Saint nom de Jésus, I, 344 *et suiv.* -- Le chercher à l'exemple des mages et nous unir à lui, I, 373 *et suiv.* -- De son Epiphanie ou apparition aux trois rois, I, 381.

Foi très-particulière qui nous est donnée en lui, I, 382. -- Pour nous rendre semblables à lui, I, 384.

Sa présentation au Temple, I, 394. – Fuite en Egypte, I, 411. -- Son retour, I, 418. -- Perte et recherche de Jésus, I, 427. -- Comment il est avec nous et s'éloigne de nous, I, 428. – Son obéissance à ses parents, I, 434.

Son baptême, I, 441. -- Instruction pour les trois voies de perfection, I, 442. -- Complaisance du Père éternel envers lui, I, 445.

Sa retraite dans le désert, I, 449. – Pour notre instruction il consent à être tenté, I, 457.

Ses ressemblances avec l'agneau, I, 466.

Demeure et familiarité avec lui, I, 472. -- Bonheur de l'avoir trouvé, I, 477. -- Considération de son mérite pour apprendre à l'estimer, I, 479.

Jugement qu'il fait des choses du monde, I, 484.

Sa première prédication mal reçue à Nazareth, I, 500. -- Ses autres prédications, I, 529. -- Comment il nous appelle à son service, I, 507. -- Comment il facilite nos travaux, I, 535. -- Comment avant tout il pense à nous délivrer de nos péchés, II, 66. -- Il connaît nos pensées, II, 76. —Ses qualités de souverain, II, 158. -- De maître, II, 164. -- De juge, II, 170. -- De médecin de nos âmes, II, 177. -- De vrai serviteur de Dieu, II, 184. -- D'époux de nos âmes, II, 193.

Sa bonté dans la conversion de Saint-Paul, I, 605,

Comment on le reconnaît particulièrement dans les saints Pontifes, VIII, 172.

Sa sainte humanité demeure avec nous dans le tabernacle, VIII, 256.

Jésus-Christ dans sa Passion comparé à la vigne, II, 199. -- Sa bonté opposée à la malice des hommes, II, 208, 211. -- Son obéissance à la loi, II, 218. -- Aux volontés de son père, II, 327; III, 74.

Son humilité au lavement des pieds, II, 223. -- En fuyant la royauté, II, 526. -- En acceptant tous les mépris, II, 532 *et suiv.* -- En descendant aux limbes, III, 116.

Comment il s'oublie au T.-S. Sacrement, II, 230.

Son exemple nous excite aux souffrances, II, 273, 278, 280.

Comment il faut prier en son nom, II, 299; III. 441. -- Zèle que nous devons avoir pour sa gloire, II, 313 *et suiv.*

Son pouvoir absolu sur toutes les créatures, II, 320; III, 399, -- Comment il use de ce pouvoir, III, 75.

Désir qu'il a de notre perfection, II, 346. -- Du salut de tous les hommes, II, 350, III, 98.

Ses douleurs intérieures, II, 366 *et suiv.* -- Sa tristesse au jardin des Oliviers, II, 366. -- Son agonie, II, 372. -- Sa compassion pour tout le genre humain, II, 382. -- Regrets qu'il éprouve pour la perte des âmes, II, 391. — Comment il s'est fait notre caution, II, 399. — Douleur qu'il ressent de nos péchés, II, 406.

Son courage au moment de son arrestation , II, 424 *et suiv.*

Sa douceur envers Judas, II, 430 *et suiv.*. -- Envers celui qui lui donne un soufflet, II, 477. -- Sa générosité devant Caïphe, II, 492. -- Sa constance dans la longueur de ses peines, II, 498. -- Sa bonté dans la conversion de saint Pierre, II, 510. -- Dans la multiplication des pains, II, 523.

Jésus présenté à Pilate, II, 532. -- Mené à Hérode, II, 539. -- Comparé à Barrabbas, II, 547. -- Flagellé, II, 554. -- Couronné d'épines, II, 563.-- Condamné à mort, II, 571. -- A la mort de la croix, III, 13.

Il porte sa croix autant qu'il peut et pas davantage, III, 21. -- Il est crucifié, III, 44. -- Raillé sur la croix et dans nos cœurs, III, 50 *et suiv.*-- Comment il vit et meurt en nous, III, 51

Ses dernières paroles sur la croix, III, 58. (*Voir les méditations de toute la semaine.*) - Son délaissement, III, 88. -- Son union avec Dieu malgré le délaissement, III, 90. -- Sa soif, III, 95. -- Sa mort, III, 105. -- Sa résignation, III, 115 *et suiv.* -- Sa descente aux limbes, III, 116. -- Sa sépulture, III, 117.

Sa resurrection et les qualités de son corps glorieux, III, 124. -- Im-

mortalité, III, 141. -- Impassibilité, III, 151. -- Subtilité, III, 158. -- Agilité, III, 166. -- Clarté, III, 175.

Ses plaies glorieuses, II, 185. -- Leur application aux cinq sens, III, 194.

Ses apparitions à la sainte Vierge et à d'autres, III, 203 *et les méditations qui suivent.*

Bon pasteur il a donné sa vie pour nos âmes, III, 261. - Comment il le faut aimer, III, 380.

Puissance qui lui est donnée au ciel et sur la terre, III, 399.

Son Ascension, et désir de le suivre, III, 451 *et suiv.* - Nous souvenir de ses paroles, III, 504. - Comment il représente les perfections de son Père, III, 574. - Comment il est aimé et honoré par ses Apôtres, III, 358.

Tous les mystères de sa vie représentés au Saint-Sacrement, IV, 98. - Son incarnation, IV, 99. - Sa nativité, IV, 108. - Sa vie cachée, IV, 119, 389. - Ses enseignements, IV, 146. - Ses miracles, IV, 155. - Festins auxquels il s'est trouvé, IV, 164. - Ses vertus, IV, 173. - Bienfaits qu'il versait sur le monde, IV, 184. - Persécutions qu'il a souffertes, IV, 193. - Sa Passion, sa mort et sa sépulture, IV, 203. - Sa vie glorieuse après sa résurrection, IV, 211. - Qualité de juge qu'il exerce au Saint-Sacrement, IV, 221.

Comment il nous enseigne à faire cas des petites choses, IV, 409. - Excellente perfection qu'il nous propose, IV, 459 *et suiv.* - Il n'a point cherché sa gloire, IV, 508. - Exemple qu'il nous donne de mortification, IV, 544. - Force qu'il nous donne pour résister au démon, V, 62. - Il a donné tous ses biens pour l'humilité, V, 177 *et suiv.* - Sa puissance sur les démons, V, 222, 225. - Sur les morts, V, 240. - Grand désir qu'il a de notre salut, V, 347.

Il se révèle à l'âme en qualité de Seigneur, de prophète et de maître, V, 370 *et suiv.* - Zèle qu'il a pour la gloire de son Père, V, 379. - Son obéissance, V, 381 *et suiv.* - Son union avec nos âmes, V, 389 *et suiv.*

Il est le samaritain compatissant qui guérit nos plaies, V, 409. -- Cet homme dont le paralytique avait besoin, V, 422.

Son humilité jointe à sa grandeur, V, 429 *et suiv.* -- Son obéissance, V, 443. -- Sa puissance de juge souverain, V, 451. -- Sa bonté dans cette puissance, V, 453. -- Sa gloire, V, 462. -- Sa bonté au Saint-Sacrement, V, 547. -- Comment notre cœur doit le préférer, VI, 8. -- Il est seul capable de juger de la grandeur, IV, 595. -- Sa transfiguration, V, 601. — Bien que procure le souvenir de sa Passion, VI, 520. -- Amour qu'il porte aux âmes chastes, VIII, 395

Jésus-Christ peu connu des hommes, VI, 92 *et suiv.* -- L'aimer lorsqu'on le connaît, VI, 95. -- Exercice des trois vertus théologales touchant sa personne, VI, 96.

Il a uni la grandeur à la bassesse, VI, 102. -- Son exemple dans les peines, VI, 117. -- Sa transfiguration, VI, 125 *et suiv.* -- Ne voir que lui quand il s'agit de notre salut, VI, 130. -- Combien il détestait le péché, VI, 139. -- Pourquoi il paya le tribut, VI, 151. -- Ses abaissements, VI, 155, 156; VII, 197, 268. -- Son humilité, VI, 174. -- Honneur de lui ressembler, VI, 192. -- Sa douceur. VI, 332. -- Sa qualité de médiateur, VI, 251. -- Son imitation, VI, 269. -- Honneur d'être son disciple, VI, 298; VII, 322 *et suiv.* -- Comment il est notre maître et raisons de l'écouter, VI, 388.

Jugement qu'on doit faire de sa personne, VI, 405. -- Il satisfait nos

dèsirs, VI, 411. -- Il est la lumière du monde, VI, 445 *et suiv.* -- Il nous connaît parfaitement, VI, 447. -- Sa patience, VI, 501; VII, 50. -- Comment nous le déshonorons, VI, 503. -- Il nous avait en vue en faisant ses miracles, VII, 28 -- On doit lui rapporter la gloire de tout bien, VII, 37 *et suiv.* -- Unir ses intentions aux siennes, VII, 82.

Sa qualité de bon pasteur, effets qui s'ensuivent, VII, 101 *et suiv.* — Il donne sa vie pour ses brebis, VII, 141 *st suiv.* -- Comment nous entendons sa voix, VII, 150 *et suiv.* -- Comment il s'est employé pour la gloire de son Père et notre salut, VII, 162. -- Comment il est prêt à nous consoler dans nos afflictions, VII, 204 *et suiv.* -- C'est un maître capable de nous enseigner, VII, 221.

Il était expédient qu'il mourût, VII, 408. - Il faut désirer le connaître, VII, 443. - L'étudier, VII, 446. - Se servir de son exemple, VIII, 31. - Se laisser gagner par sa bonté, VIII, 48. - Bonheur de lui plaire, VII, 458.

Son entrée triomphante à Jérusalem, VII, 468. - Sa compassion pour cette ville, VII, 472.

Union avec lui, VIII, 465. - Il nous sert de modèle pour agir et de motif pour vouloir, VIII, 468.

Joachim (Saint). Méditation pour le jour de sa fête, II, 587.

Joseph (Saint). Ses titres honorables d'époux de la sainte Vierge, de père et de gardien de Jésus, I, 112 *et suiv.* - Sa vie, sa sainte mort, I, 115. - L'obligation que nous lui avons, I, 116. - Ses principales vertus, I, 117, 418, 422.

Peine qu'il éprouva en apprenant la grossesse de la sainte Vierge, I, 113. - Sa douceur et sa modération dans cette circonstance, I, 114.

Joie tempérée de tristesse, c'est la meilleure, I, 405, 406. - Joie dans l'amour de Jésus, II, 195.

Joie propre au temps de Pâques, III, 124, 138, 147, 163 *et suiv.* Diverses sortes de joie, III, 317; IV, 277 *et suiv.* - Signes de la bonne joie, III, 319; VIII, 371. - Sa nécessité pour la vie spirituelle et son bon usage, III, 492 *et suiv.*

Châtiment de la mauvaise joie, IV, 281.

Joie des âmes chastes, VIII, 394. - Joie d'esprit, VI, 283; VII, 108, 138. - Modération qu'il faut y apporter, VII, 150, 183, 185, 190 *et suiv.*

Judas. Il propose aux Juifs de livrer Notre Seigneur, II, 207. - Il est averti de sa trahison, II, 240, 432. - Il se désespère et se pend, II, 514.

Jude (Saint). Méditation pour le jour de sa fête, VII, 552.

Jugement dernier où toutes les créatures doivent se renouveler, I, 69. - Raisons de ce jugement, VIII, 222. - Crainte de ce jugement, I, 73; IV, 221, 411, 451, 360; VI, 120; VIII, 62 *et suiv.*, 122 *et suiv.*

Jugement de la vie qui se fait après la mort, I, 489; II, 171, 173.

Jugements de Dieu et des hommes fort différents, VI, 89, 187

Jugements des hommes sur la personne de Jésus-Christ, VI, 92. - Mépris du jugement des hommes, à l'exemple du Sauveur, VI, 94 *et suiv.*, 188. - Estimer plutôt les jugements de Dieu que ceux des hommes, VI, 92.

Jugement que nous devons faire des choses de ce monde, I, 483; VIII, 126, 182; IV, 396

Jugements iniques que nous faisons des autres, II, 169.

Jugements téméraires dangereux, III, 348; IV, 388; V, 126; VI, 19.

Le jugement que les autres font de nous est peu à craindre, II, 170. (*Voyez* RESPECT HUMAIN.)

JUIFS. En quel état ils étaient au temps de la venue de Notre-Seigneur, I, 62.

JUSTICE de Dieu dans la punition des anges rebelles, I, 77.

Justice parfaite consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, III, 168; VII, 158 *et suiv.*

Justice de Notre-Seigneur au jugement particulier et au Saint-Sacrement, IV, 222. - Justice de Notre-Seigneur dans la punition de nos négligences, VIII, 411 *et suiv.*

Justice que Dieu fera des pécheurs, VI, 507; VII, 94, 274 *et suiv.*; VIII, 8. *Voir les méditations de toute la semaine.*

Justice commutative, distributive et vindicative dans le martyre des saints, VIII, 157.

Justice de Dieu qu'il faut satisfaire après le péché, IV, 551; VIII, 414 *et suiv.*

L.

LACHETÉ dans les intentions, VII, 56. - Dans les souffrances, comment la régler, III, 33.

LANGUE. Ses vices fréquents et dangereux, IV, 612; V, 73. - Péchés de langue sont très à craindre, VII, 69. (*Voyez* ENTRETIENS, CONVERSATIONS.)

LANGUEUR d'esprit au service de Dieu, VI, 81; VII, 239.

LARMES pour le ciel, III, 471. - Larmes de plusieurs sortes, IV, 277; V, 34.

Larmes de Jésus sur Jérusalem, V, 190. - Larmes de Notre-Seigneur, combien précieuses, VII, 473.

LAURENT (Saint). Méditation pour le jour de sa fête, V, 607.

LAVEMENT des pieds des Apôtres, II, 222.

LAZARE. Le pauvre Lazare plus heureux que le mauvais riche, VII, 357.

LAZARE. Méditations sur sa maladie, sa mort, sa résurrection, VII, 379, *et les méditations qui suivent*

LÈPRE. Représente l'orgueil, II, 1 *et suiv.*, 17.

LÉPREUX obligé d'aller trouver les prêtres, figure nos obligations d'aller trouver les prêtres de la nouvelle loi, II, 8. (*Voir les méditations de toute la semaine.*)

LIBÉRALITÉ de Dieu à notre égard, VI, 308, 321.

Libéralité de l'homme envers Dieu, VI, 341.

LIBERTÉ d'esprit, IV, 402. - Comment cette liberté est mal entendue, VI, 93, 451. - Vraie liberté, VI, 493; VII, 51, 53 *et suiv.* - Il faut donner notre liberté à Dieu, VII, 314, 343.

Bon et mauvais usage que l'on fait de la liberté, VII, 357. - Motifs pour la régler, VII, 358. (*Voir les méditations de la XXIVe semaine après la Pentecôte.*)

Liberté qu'on prend de pécher, II, 498, 515, 554, 564; VIII, 346.

Livre auquel se rapportent tous les autres, IV, 28.

Louange de Dieu, II, 96; VI, 344.

Louanges doivent être données à la vertu plutôt qu'aux autres biens, I, 138. - Doivent être données surtout à la crainte de Dieu, VIII, 252.

Louanges humaines à mépriser, I, 140, 148. - Leur danger, I, 138. - Leur vanité, III, 287. - Elles sont maudites, IV, 363; V, 431. - Comment on peut les accepter, V, 462. 465. - Louanges tempérées par l'humilité, VI, 103; VII, 177. (*Voyez* Humilité, Orgueil, Monde.)

Louis de Gonzague (Saint). Méditation pour le jour de sa fête, IV, 584.

Louis, roi de France (Saint). Méditation pour le jour de sa fête, VI, 529.

Luc (Saint). Méditation pour le jour de sa fête, VII, 535.

Lumières qui nous font chercher Jésus-Christ, figurées par l'étoile des mages, I, 374 *et suiv.* - Lumières données pour avancer dans la vertu s'éteignent si on n'y prend garde, VIII, 202. - Lumières surnaturelles, contentement qu'elles donnent, III, 179. - Lumières pour avancer dans la vie spirituelle, IV, 378; V, 375.

Luxure. (*Voyez* Chasteté.)

M.

Madeleine (Sainte). Notre-Seigneur lui apparaît, III, 216 *et suiv.* - Madeleine convertie, son grand amour pour Dieu, V, 45 *et suiv.* - Dévotion de sainte Madeleine chez Simon le Lépreux, VII, 451 *et suiv.* - Méditation pour le jour de sa fête, V, 553.

Maître. Qualité qu'il doit avoir pour enseigner, VII, 221.

Mal. Les maux de cette vie sont à prévoir, II, 291. - Comment on doit demander d'être délivré du mal, II, 301.

Maux dangereux, dont on s'aperçoit le moins, V, 2. - Autres sortes de maux de cette vie, V, 19.

Maux de l'homme, encourus par le péché originel, V, 408.

Mal de coulpe à éviter, VI, 25. (*Voyez* Souffrances.)

Maladies spirituelles, leur remède, II, 24 *et suiv.*, 81 *et suiv.* - Maladies de l'âme, VII, 230, 299, 535. - Du corps, comment il faut s'y comporter pour la gloire de Dieu, VII, 382.

Malédiction du monde porte bonheur, IV, 359 *et suiv.*; V, 318.

Malheur du monde, VI, 91; VII, 176.

Malice de la volonté humaine qui s'éloigne de Dieu, VII, 305. - Qui résiste à Dieu, VI, 580. (*Voyez* Péché, Volonté, Liberté.)

Manifestation de la vie de Jésus-Christ dans nos actions, I, 296 *et suiv.*

MANNE. Figure de la bonté divine et du Saint-Sacrement, VI, 542 *et suiv.*

MANSUÉTUDE et douceur d'esprit, VI, 330 *et suiv.*; VII, 213 *et suiv.* (*Voyez* DOUCEUR.)

MARIAGE spirituel entre Jésus et nos âmes, II, 193 *et suiv.* (*Voyez* EPOUSE, UNION.)

MARC (Saint). Méditation pour le jour de sa fête, III, 564.

MARIE Comparée à l'aurore, à la lune, au soleil, à une armée rangée en bataille, I, 104.
Sa conception, I, 105. - Méditation sur cette fête, I, 583. - Ses trois naissances, I, 104. - Sa présentation au temple, I, 106.
Elle est véritable épouse de saint Joseph, I, 112.
Pourquoi elle est louée par l'ange, I, 138. - Son humilité et son trouble en entendant ses louanges, I, 146, 154, 253. - Son obéissance jointe à son humilité, I, 155. - Elle était vraiment la servante du Seigneur, I, 161.
Confiance en sa protection, I, 212.
Sa piété, son activité au service de Dieu, I, 239. - Sa charité à l'égard du prochain, I, 246. - Sa chasteté, I, 265. - Sa purification, I, 394. - Sa joie et sa tristesse en entendant le vieillard Siméon, I, 404.
Marie au pied de la croix, III, 78. - Là elle nous a enfantés, III, 82.
Sa joie à la résurrection de son fils, III, 134. - Sa patience en ce même temps de la résurrection, III, 210.
Son Annonciation. Méditation pour le jour de cette fête, II, 600.
Sa Visitation. Méditation pour le jour de cette fête, IV, 611.
Son Assomption. Méditation pour cette fête, V, 615.
Sa dignité de mère de Dieu, VI, 79, 555.
Sa Nativité. Méditation pour cette fête, VI, 555.
Sa Présentation. Méditation pour cette fête, VIII, 134.

MARIE-MADELEINE. (*Voyez* MADELEINE.)

MARTIN (Saint). Méditation pour sa fête, V

MARTYR. Méditation commune pour les Saints Martyrs, VIII, 150.
Martyrs plus heureux en mourant que s'ils étaient délivrés, V, 610.
Les martyrs ont une couronne particulière au ciel, VIII, 145.

MARTYRE. Chacun peut souffrir le martyre sur la terre, V, 608.

MATTHIAS (Saint). Méditation pour le jour de sa fête, II, 580.

MATTHIEU (Saint). Sa vocation, sa reconnaissance. *Voyez les six méditations au sujet de sa vocation*, II, 107 *et suiv.*
Méditation pour le jour de sa fête, VI, 576.

MAUX. (*Voyez* MAL.)

MAXIMES ou avis touchant la méditation et l'oraison mentale. *Voir les considérations préliminaires*, I, 31. - Maximes de l'Evangile très-importantes, VIII, 2 *et suiv.*

MÉDITATION. Moyen très-propre pour apprendre à vivre de la vie de Jésus-Christ, I, 1 *et suiv.* - Comment il faut y régler les puissances de notre âme. *Voyez les considérations préliminaires*, I, 11 *et suiv.*
Conseils pour la méditation, I, 11. - Utilité d'une méthode, I, 11. -

Préparation éloignée, I, 14. - Prochaine, 15. - Plus prochaine, 16. - Considerations, 18.
Moyen de profiter même des sécheresses dans la méditation, I, 23. - Actes de vertu dans la méditation, I, 24. - Quelques avis pour aider à la bien faire, I, 31. - Obstacles et défauts qui s'y rencontrent, I, 47.
Voir le Traité de la Méditation, 1er vol., p. 1re.

Méditation, comment il faut la faire sur la Passion de Notre-Seigneur, II, 198. - C'est travailler très-utilement à sa vigne, II, 201.
Obstacles figurés par la parabole de la semence, II, 253. - Un sujet très-bon à méditer, c'est l'humanité de Notre-Seigneur, III, 576.

Mélange des biens et des maux dans cette vie, VII, 435. (*Voyez* Ivraie.)

Mépris des louanges et des grandeurs du monde, I, 140, 144, 148.
Mépris du monde et de sa gloire, V, 461-465.
Supporter le mépris qu'on fait de nous, II, 537. - Mépris d'honneur, II, 527; III, 65. - Mépris honorable, IV, 366; V, 318, 464.

Mérite de toutes nos actions assure notre salut, I, 219; VIII, 249 *et suiv.*
Conditions nécessaires pour qu'une action soit méritoire, VIII, 187, 206 *et suiv.*
Mérite que nous pouvons acquérir dans toutes nos actions, V, 108; IV, 586, 598.

Messe. Mérite de la messe supérieur à celui des autres prières, II, 39. - Dispositions pour y assister, II, 40, 41.
La messe est le renouvellement de la vie, de la passion et de la mort de Jésus, II, 230.
Elle est figurée par le sacrifice d'Abel. *Voir toute la méditation pour le jour d'une première messe*, VIII, 349. (*Voyez* Sacrifice.)

Michel (Saint). Méditation pour le jour de sa fête, VI, 585.

Minimes. Excellence de l'Ordre des Minimes, III, 558.

Miracles. Ils sont les preuves des vérités chrétiennes, III, 368.
Miracles spirituels des parfaits, III, 373. - Miracles de Notre-Seigneur dans sa vie et au Saint-Sacrement, IV, 155 *et suiv.* - Miracles pour la délivrance des martyrs, V, 609.

Misère de l'homme par le péché originel, V, 406 *et suiv.* - Misère de l'homme dans ses peines, V, 516.
Grandes misères de la condition humaine, IV, 144, 369; V, 112, 130, 345. (*Voyez* Faiblesse, Péché, Nature.)

Miséricorde de Dieu à notre égard, IV, 245; V, 36, 45, 409.
Motifs pour nous montrer miséricordieux envers le prochain, IV, 551, 556; V, 412. (*Voyez* Amour, Bonté.)

Missions. (*Voir les méditations sur ce sujet*, V, 272.)
Vertus nécessaires aux missionnaires, prière, discrétion, prudence, douceur, simplicité, constance, etc. (*Voyez toutes les méditations de la Xe semaine après la Pentecôte*, V, 272 *et suiv.*

Modération qu'il faut apporter dans les communications avec le prochain, I, 341.

Modération d'esprit dans les souffrances. (*Voyez* Discrétion.) - Modération dans nos bons désirs, III, 99. - Au temps de la prospérité, II, 419, 518; III, 65. - Dans les excès de joie, V, 180 *et suiv.* - Dans les affections, V, 241, 256. - Dans l'extérieur, V, 257. - Dans l'usage des talents et des grâces, VIII, 115.

Modestie, VII, 257 *et suiv.* (*Voyez* Chasteté, Humilité, Extérieur.)

Monde, doit être méprisé par nous à l'exemple de Jésus-Christ, I, 286, 290; II, 143, 148; VIII, 183.
Monde contraire à Dieu, V, 381 *et suiv.*
Monde opposé à Jésus-Christ, I, 325, 375. - Monde malheureux, I, 360, 361, 510, 535; II, 13.
Monde, diverses sortes de monde et combien le monde mauvais est à craindre, II, 335, 528.
Le royaume de Jésus-Christ ne se gouverne pas par ses lois, II, 563, 576.
Monde condamné par la croix, II, 577. - Méprisé par les premiers chrétiens, IV, 37.
Malédictions du monde sont à désirer, IV, 359; V, 461.
Comment il est notre ennemi, IV, 366; VI, 39.
Mépriser ses appréciations, IV, 482 *et suiv.*; V, 444. - Mépriser ses biens pour les biens spirituels, VI, 39. - Supporter ses persécutions pour le salut des âmes, V, 316.
Sa fausse gloire, V, 459. - Ses fausses maximes, IV, 595; V, 493; VI, 4, 89 *et suiv.*, 114; VII, 335. - Comment il faut nous en éloigner, VI, 180, 188; VII, 519.
Mauvaise paix du monde, VI, 322. - Comment le monde nous tente, VI, 378; VII, 80, 524; VIII, 38.
Moyens de s'acquitter des devoirs que nous avons à son égard, VII, 165.
Faux biens du monde, VII, 276 *et suiv.*

Mort. La mort qui suit une bonne vie est heureuse, I, 320.
La mort de Notre-Seigneur est l'écho de sa vie, III, 115. - C'est le modèle de la nôtre, III, 116.
Considération de la mort nous apprend à bien vivre, III, 121, 187; VII, 401.
Mort de Notre-Seigneur au Très-Saint-Sacrement, IV, 205.
La pensée de la mort est utile, VIII, 95, 456. - Elle nous éclaire, IV, 265. - Elle nous détache de tout, IV, 514; V, 554.
Mort spirituelle des religieux, VIII, 376.
La mort est à craindre, VI, 77. - Comment s'y préparer, V, 364, 365; VI, 251; VII, 401.
Pénitence suspecte au moment de la mort, VI, 257. - Malheur et danger que la mort ne surprenne dans le péché, VI, 472; VIII, 441.
Sentiments qu'elle inspire des faux biens du monde, VII, 278.
Indifférence à l'égard de la mort, VII, 398.

Mortification spirituelle de nos affections, I, 359, 468; II, 563, 564, 522; III, 384, 532, 550; IV, 372; V, 36, 39, 223.
Mortification parfaite représentée au Saint-Sacrement, II, 234.
Mortification du vieil homme, III, 47. - Sa nécessité, III, 54.
En quoi consiste la perfection de la mortification, III, 92, 109, 118. -

C'est une impossibilité spirituelle, III, 153. - Une sorte de subtilité glorieuse, III, 160. - Une mort spirituelle, III, 187. - Un sacrifice, VIII, 354.
Mortification des sens, IV, 429. - Des amitiés, IV, 431. - Des conversations, IV, 434. - Des trois concupiscences, IV, 450 *et suiv.*; VIII, 384.
Mortification dans l'usage des biens de ce monde, IV, 514; VIII, 388. - Des plaisirs sensuels, IV, 539; VIII, 393. - De la langue, V, 80 *et suiv.*
Mortification en toutes choses pour le salut, V, 329, 410, 420.
Mortification des facultés de notre âme, V, 493.
Paix que procure la mortification, V, 495. - Perfection qu'elle comprend, V, 525, 529; VIII, 376.
Mortification des passions nécessaire, VI, 80; VII, 360, 368. - Avantageuse, VI, 83; VII, 464. - Recommandée par Notre-Seigneur, VI, 116 *et suiv.*; VII, 225, 241.
Mortification très-importante pour la perfection, VI, 259. (*Voir toutes les méditations de la semaine.*)
Défaut de mortification, cause de troubles, VI, 325; VII, 225.

Mourir à nous-mêmes pour faire vivre Jésus en nous, I, 181, 362.

Mouvement premier et second dans les passions, I, 526; II, 104.

Murmures contre la Providence, VII, 53, 137.

Mystères compris dans la croix, III, 13. (*Voir les méditations de la semaine suivante.*) (*Voyez* Foi, Vérité.)

N.

Naissance de la sainte Vierge, I, 104.
Naissance de Notre-Seigneur dans nos âmes, I, 281 *et suiv.*
Naissance de Notre-Seigneur I, 281 *et les deux méditations suivantes.* — A sa résurrection, III, 136. (*Voyez* Nativité.)

Nativité de Notre-Seigneur dans une étable, (*Voyez les trois méditations pour le jour de Noël*, I, 281 *et suiv.*
Nativité renouvelée au Saint-Sacrement, IV, 108. (*Voyez* Naissance.)
Nativité de la sainte Vierge. Méditation pour le jour de cette fête, VI, 555.

Nature humaine. Combien elle est faible dans les choses spirituelles et combien portée aux choses du monde, I, 301 *et suiv.* (*Voyez* Misère, Faiblesse.)

Naturel. Excuses qu'on en prend pour se dispenser de ses devoirs, I, 396.
Naturel ou inclinations naturelles, combien elles sont dangereuses, VI, 56 *et suiv.* (*Voyez* Humeur, Inclinations.)

Nécessité. Faire de nécessité vertu, II, 463; III. 16.
Nécessité de nous mortifier continuellement, III, 54, 75.
Il n'y a qu'une vraie nécessité, celle de servir Dieu, IV, 543; V, 619. - Bien nécessaire est préférable à celui de dévotion, V, 10.

Négligence des petites choses. dangereuse, IV, 400 *et suiv.* - Négligence dans la tentation, IV, 566; V, 60. - Dans le bien qu'on fait, V, 5 *et suiv.*

Négligence, oubli de faire le bien, V, 19; VI, 36, 43.
Négligence dans le service de Dieu, combien déplorable, VI, 352, 369, 371. - Signes pour la reconnaître, VII, 259, 260; VIII, 118. (*Voyez* IMPERFECTION, LANGUEUR, TIEDEUR.)

NICOLAS (Saint). Méditation pour le jour de sa fête, I, 570.

NOM DE JÉSUS (Saint), I, 344 *et suiv.* (*Voyez* JÉSUS-CHRIST.)

O.

OBÉISSANCE à la volonté de Dieu, grandement estimable, I, 155. - Elle sert à l'humilité, I, 155. - A la perfection, II, 87.
Défauts contre cette vertu, I, 156.
Obéissance exacte aux ordres de Dieu, II, 217. - C'est un remède contre la présomption, II, 266.
Obéissance et soumission de Notre-Seigneur à ses parents, puissant motif pour exciter la nôtre, I, 434 *et suiv.*
Obéissance de Notre-Seigneur dans tout ce qui lui était ordonné, II, 327 *et suiv.*, 448, 454; III, 95, 105 *et suiv.*, 299, 331. - Obéissance que nous lui devons, III, 400, 550.
Obéissance que nous devons à nos supérieurs, III, 437, 525.
Obéissance des créatures, modèle de la nôtre, V, 214. - Des démons, nous accuse, V, 225. - Des âmes séparées de leurs corps, V, 242. - Lorsqu'elles y sont unies, V, 243. (*Voir les méditations de la IXe semaine après la Pentecôte.*)
Obéissance de Notre-Seigneur à son Père, V, 443. - D'un religieux à son supérieur, IV, 589.
Vœu d'obéissance à tout ce qui le concerne, VIII, 396 *et suiv.*
Obéissance à la conduite de Dieu, VI, 1 5, 217 *et suiv.*; VII, 183, 185. - Aux supérieurs, VI, 220 *et suiv.*; VIII, 36 *et suiv.*
Victoire de l'obéissance en faisant que ceux qui obéissent sont obéis, VII, 464. (*Voyez* SOUMISSION, FIDÉLITÉ, RÉSIGNATION.)

OBLIGATION au bien, V, 10, 291.
Obligation et motifs de servir Dieu, VIII, 406.

OBSTACLE et défauts qui se rencontrent dans la méditation, I, 47. (*Voyez* MÉDITATION, TENTATIONS.)

OCCASIONS de pêcher, il faut les combattre, VI, 529.
Occasions de souffrir non prévues, dangereures, II, 262. - Comment il faut les prévoir, II, 515 *et suiv.* - Les accepter, II, 424 *et suiv.*; III, 4, 22, 456 *et suiv.*
Occasions de faire le bien, il faut en profiter, IV, 47.

ŒUVRES. Bonnes œuvres nécessaires à chacun selon son état, II, 24. Bonnes œuvres de plusieurs sortes, V, 10; VI, 46. - Œuvres de conseil et de perfection, II 309 331. - Œuvres méritoires, VI, 147 - Œuvres de surérogation, VI, 152; VII, 153. - Leur récompense, VII, 365, 576. (*Voyez* ACTIONS, BIEN, MÉRITE.)

OFFRANDE de nous-mêmes doit être universelle, I, 366, 371, 374. - Elle est très-utile, I, 495. - Ne point différer de la faire, I, 507. - Motifs pour ce sujet, I, 539.

Offrande de nous-mêmes en sacrifice, VIII, 354 *et suiv.* - A Dieu, VI, 163; VII, 23. - Obligation que nous avons de nous donner à lui, VII, 327 *et suiv.*; VIII, 134 *et suiv.* (*Voyez* Vœu, Résolution.)

Offrande du fils de Dieu pour s'incarner, I, 84. - Offrande réciproque que nous devons lui faire, I, 87, 226.

Offrande de nous-même au commencement de l'année, I, 349.

Oisiveté. Vice à fuir, VI, 360 *et suiv.*

Omission du bien est à craindre, V, 5, 434; VI, 71.

Oraison dans nos doutes et perplexités, I, 389. - Oraison, remède contre la tentation, IV, 570; VI, 147. - Moyen utile pour le salut des âmes, V, 279.

Trois actes qu'on doit faire dans l'oraison, V, 370.

Oraison des lèvres et non du cœur, VI, 36 *et suiv.*

Oraison puissante pour obtenir de Dieu ce qu'on lui demande, VI, 70. - Faite au nom de Notre-Seigneur, II, 522; III, 441 *et suiv.* - Avec résignation, III, 102, 111, 445.

De l'oraison en général et en particulier pour recevoir le Saint-Esprit, III, 539.

Oraison pour connaître le choix d'un état, VIII, 275.

Comment il faut faire oraison, VI, 342, 346; VII, 380. (*Voyez* Prière, Méditation.)

Oraison dominicale, explication de cette prière. (*Voir toutes les méditations de la VIe semaine après la Pentecôte*, IV, 502 *et suiv.*; V, 1 *et suiv.*

Ordre d'état et de vie, VIII, 311.

Ordre de Dieu, comment le suivre, VI, 49; V, 581; VIII 396.

Ordre, comment il faut le garder, VII, 8, 32, 421. (*Voyez* Vocation, Etat.)

Ordres sacrés. Méditation pour le jour où on prend les ordres, VIII, 337.

Orgueil. (*Voyez* Superbe.)

P.

Pacifiques de plusieurs sortes, IV, 339. - Comment ils sont enfants de Dieu, IV, 342. - Et bienheureux dès cette vie, IV, 344 *et suiv.*

Paix qu'il faut garder avec le prochain, I, 275.

Fausse paix du monde, II, 12.

Paix donnée par Notre-Seigneur, III, 340. - Grand bien de la paix, IV, 344; V, 145 *et suiv.*, 497.

Trois sortes de paix : avec Dieu, soi-même et les autres, V, 294 *et suiv.*

Mauvaise paix que Notre-Seigneur n'approuve pas, V, 327.

Paix dans la mortification des passions, V, 495; VI, 325; VII, 360. - Paix en vivant selon l'ordre, V, 497. - Dans la sainte communion, V, 538. - Qu'on trouve à suivre les attraits et les inspirations de Dieu, VII, 248 *et suiv.*, 375 *et suiv.* (*Voyez* Contentement.)

Palme, symbole de sainteté, III, 64. - Palme que tous les saints ont au ciel, signe de leurs victoires, VII, 561.

PAQUES, sa signification, III, 124.
C'est un temps de renouvellement, III, 198.

PARALYTIQUE guéri, figure des progrès qu'on doit faire dans la perfection, II, 60. (*Voir toutes les méditations de la semaine qui suit.*)

PARDON des offenses, II, 456; III, 66. - Des injures, nécessaire, VI, 208 *et suiv.* (*Voyez* DOUCEUR, PROCHAIN.)

PARESSE opposée au don de conseil, IV, 50.
Paresse dans le service de Dieu. (*Voyez* TIÉDEUR.)
Paresse, sorte de paralysie spirituelle, I, 242; V, 418. - Combien dangereuse, II, 181.
PARENTS. Comment il faut les aimer, III, 84.

PAROLES de Notre-Seigneur en croix, III, 50, *et toutes les méditations de la semaine sainte.*
Paroles de Notre-Seigneur, sujet de nos méditations, III. 500 *et suiv.*
Paroles, fréquent sujet de péché. V, 73. - Paroles précipitées. VI, 103.
Paroles de Dieu, comment il faut les prononcer, VII, 69. (*Voyez* LANGUE, ENTRETIENS, CONVERSATIONS.)

PARLER de nous-mêmes. signe d'orgueil, I, 136. - Parler des choses spirituelles, très-utile, I, 338. (*Voyez* ENTRETIENS.)

PASSION de Notre-Seigneur comparée à la vigne, II, 199. - Sujet très-convenable de méditation, II, 203. - Empêchements qui s'opposent à ce que nous en profitions, II, 253 *et suiv.*
Elle sert aux trois voies de perfection, II, 305 *et suiv.* - Affection qu'elle doit exciter, II, 312. (*Voir les méditations dé la semaine qui suit.*) - Attributs de Dieu qui s'y montrent, II, 315. - Puissant motif pour nous porter à la sainteté, II, 345. - Remède efficace contre les tentations, II, 357 *et suiv.*, 418.
Les douleurs intérieures de la passion de Jésus-Christ, II, 365. (*Voir les méditations de la semaine qui suit.*)
Passion comparée à la transfiguration, II, 415. - Pourquoi elle est appelée calice. II, 448. - Comment le démon s'y est mêlé, II, 469.
Dévotion solide pour le temps de la passion, III, 61.
Passion de Notre-Seigneur représentée au Saint-Sacrement, IV, 203 *et suiv.*
Passion, moyen puissant pour exercer notre dévotion, VI, 520. (*Voyez* CROIX, SOUFFRANCES, AFFLICTIONS.)
Passions de notre âme comparée à la fièvre, leurs dangers et leurs remèdes, I, 522; II, 82.
Passions naturelles. (*Voyez* AFFECTIONS.) - Passions mal mortifiées, IV, 80.
Comment on s'y laisse aller dans le monde, VI, 113. - Comment Notre-Seigneur nous les reproche, VI, 116. - Paroles qu'il dit pour les régler, VI, 117.
Les passions sont un obstacle aux vérités chrétiennes. VI, 496. - A la communion, VI, 423. - Confusion qu'elles nous causent, VI, 427. - Elles nous tyrannisent, VI. 489 *et suiv.* - Il faut les modérer, VIII, 111.
Grande misère des passions, VIII 322. - Comment il faut les combattre et les surmonter, VII, 560. (*Voyez* AFFECTIONS, MODÉRATION.)

PASTEURS qui visitèrent Notre-Seigneur dans l'étable, I, 324 *et suiv.*
Bon pasteur. (*Voyez* JÉSUS-CHRIST.)

PATIENCE et désir de souffrir, I, 554, 560; IV, 273, 351; V, 129, 349 *et suiv.*, 513 *et suiv.*, 608 *et suiv.*
Utilité de la patience, II, 278, 284, 285, 287.
Prévoyance des maux sert beaucoup pour la patience, II, 291, 295.
Patience dans les mépris, II, 537. - Dans n'importe qu'elle sorte de peine, III, 37 *et suiv.*
Patience à supporter les imperfections d'autrui, VI, 167, 439; VII, 95.
Patience de Dieu à notre égard, VII, 87. - Celle que nous devons avoir en le servant, VII, 91. (*Voyez* CROIX, PEINES, SOUFFRANCES, MARTYRE.)

PAUL (saint). Méditation pour le jour de sa conversion, I, 602.
Saint Paul, véritable Apôtre, IV, 575. -- Méditation pour le jour de sa fête, I, 602 *et suiv.* IV, 603. -- Sa puissance, IV, 605.

PAUVRETÉ d'esprit, première béatitude, IV, 253 *et suiv.*; 451 *et suiv.*
Pauvreté religieuse, VI, 265; VII, 527.
Du vœu de pauvreté. Méditation toute entière à ce sujet, VIII, 384.

PÉCHÉ, son néant, grand sujet d'humilité, I, 173.
Péchés capitaux opposés aux sept dons du Saint-Esprit, I, 204; IV, 2. (*Voir la semaine de la Pentecôte.*)
Moyens de fuir le péché, I, 3 0, 443; II, 66 *et suiv.*; VIII, 259.
Actions mortes si elles sont faites en état de péché, I, 354.
Excuses du péché sont de mauvais aloi, I, 397.
Péché, ses débuts, II, 210, 237, 243, 515, 516; III, 89, 335.
Il est une trahison de Notre-Seigneur, II, 211, 430. -- Il faut en prévoir les occasions, II, 291. -- Sa gravité se voit dans la passion de Notre-Seigneur, II, 306, 533, 548; III. 51. -- Le démon en prend occasion de se railler de Jésus-Christ, II, 471. - Liberté qu'on prend de pécher, II, 498; III, 421.
Différence du péché chez les parfaits et les imparfaits, III, 145.
Haine du péché comprise dans l'amour de Dieu, III, 360. -- Dans le désir du ciel, III, 471.
Péchés des personnes consacrées à Dieu, VIII, 344. -- Leur châtiment spirituel, VIII, 345.
Le péché s'oppose à la sainteté de Dieu, IV, 90. -- C'est un éloignement de la conduite de Dieu, IV, 237. -- Pardon que Dieu nous en accorde, IV, 302.
Comment on peut se préserver du péché, IV, 312. -- Comment on doit s'en servir pour s'humilier, IV, 333. -- Comment les péchés sont des dettes, IV, 350 *et suiv.*
Le péché laisse après lui de mauvaises habitudes, VI, 80. -- C'est un plus grand mal que d'être possédé du démon, VI, 138 *et suiv.* - Un plus grand mal que l'enfer, VI, 172.
Il commence par quelques pensées légères, VI, 293; VIII, 18, 476. — C'est un grand sujet d'humiliation, VI, 190.
Il faut le reconnaître humblement, VI, 203, 508. -- Il faut fuir tous les péchés, VI, 238, 242, 256.
Horreur que Dieu a du péché, VI, 429. - Le péché est un esclavage, VI, 486.-- Il nous retire du service de Dieu, VII, 162, 333.

Péché caché très-dangereux, VII, 234 *et suiv.*; VIII, 442.
Ce qui appartient à la confession de nos péchés, II, 17.
Résistance que nous devons faire au péché, VI, 3, 27. — Différence des péchés, VI, 56.
Péchés d'affection très-dangereux, VI, 57. (*Voyez* PÉCHEURS.)
Moyens efficaces pour y résister, VI, 589.

PÉCHEURS de plusieurs sortes, V, 33; VI, 46 *et suiv.*
Etat déplorable du pécheur, V, 190, 251, 406; VI, 59; VII, 345. -- Pécheurs abandonnés dans leurs péchés, VI, 78. -- Leur endurcissement, VI, 79.
Leur parfaite conversion, VI, 82; VII, 447.
Vaines excuses des pécheurs, VI, 201 *et suiv.*; 490. - Leur insensibilité, VI, 279, 291. -- Leur confusion, VI, 427. -- Danger pour eux de mourir dans leurs péchés, VI, 474 *et suiv.*; VIII, 441. -- Ils sont des esclaves, VI, 486 *et suiv.*
Leur ingratitude envers Notre-Seigneur, VII, 145, 146; VIII, 45.
Bonté de Dieu pour les rechercher, VIII, 47. (*Voyez* PÉCHÉ.)

PEINES spirituelles des pécheurs, VIII, 345. (*Voyez* SOUFFRANCES.)
Peines spirituelles de ceux qui ne sont pas fidèles à la grâce, VIII, 8. (*Voir les méditations de toute la semaine.*)
Peines aimables, I, 544. (*Voyez* CROIX.)

PÉNITENCE. Combien elle est nécessaire, VII, 404, 479.

PENSÉES du cœur portant facilement au péché, vigilance qu'on doit y apporter, II, 74; VIII, 202 *et suiv.*
PENTECOTE et tout ce qui concerne le mystère de cette fête, IV, 2 *et suivantes.*

PERFECTION. Les trois voies de la perfection représentées dans saint Jean-Baptiste, I, 123.
Desseins de Dieu sur notre perfection, I, 388; II, 142, 148. - Moyens d'y avancer, I, 438; II, 34. -- En quoi elle consiste, I, 445; II, 20.
Son progrès figuré dans la guérison du paralytique, II, 60. (*Voir les méditations de toute la semaine.*)
Perfection dans notre vocation, II, 108. (*Voir les méditations de la semaine entière.*) -- Vigilance qui y est requise, VIII, 235.
Les trois voies de perfection remarquables dans la passion de Jésus-Christ, II, 306, 309, 331.
Motifs pour aspirer à la perfection, II, 345; III, 54, 62, 372, 532.
Perfection de l'âme consiste dans sa ressemblance avec Dieu, IV, 93. — A se laisser conduire par Dieu, IV, 239, 244; V, 393. - Dans la pureté du cœur, IV, 316.
Soin qu'on doit avoir de sa perfection, IV, 372. -- Ne pas négliger les petites choses, IV, 400.
Perfection évangélique peu suivie par les hommes, IV, 459 *et suiv.* — Son excellence, V, 152, 164, 547; VI, 38; IV, 589; VIII, 376, 397.
La perfection embrasse tout, VI, 221 *et suiv.*; 240; VII, 153, 463. — Empêchement qui vient des affections, VI, 259 *et suiv.*
Comment il faut avancer dans la perfection, VI, 269; VII, 75 *et suiv.*
Abrégé de la perfection, VII, 223 *et suiv.*; VIII, 327. -- Ses trois voies, VIII, 84.

PERSÉCUTION des bons par les méchants, IV, 56.

Persécutions approuvées par Notre-Seigneur pendant sa vie et au Saint-Sacrement, IV, 193.
Persécutions qu'il faut endurer pour observer la justice envers Dieu, nous-mêmes et le prochain, IV, 385; V, 129, 316, 333.

Persévérance dans nos bons désirs et dans le bien commencé, I, 99; VIII, 201, 205. — Dans les peines, II, 501; III, 415, 420. — Dans nos résolutions; III, 567 *et suiv.* — Don de Dieu, IV, 281.
Motifs de persévérer dans le bien, IV, 373.
Persévérance dans l'oraison, VI, 69.
Persévérance dans le bien commencé, IV. 581; VIII, 376 *et suiv.*

Petitesse recommandée par Notre-Seigneur, VI, 332.

Philippe (saint) imitateur de Jésus, mourant en croix comme lui, III, 576. — Méditation pour le jour de sa fête, III, 572.

Pierre (saint), renie Notre-Seigneur, II, 508. — Se repent de son péché, II, 510. — Sa primauté sur toute l'église, III, 358. — Sa première prédication, IV, 21. — Son humilité après la pêche miraculeuse, IV, 330. — Sa défiance en marchant sur les eaux, V, 517. — Méditation pour le jour de sa fête, IV, 603. — Sa puissance, IV, 605. — Sa confession de foi, biens qui lui en reviennent, VI, 95. — Fautes qu'il fit quand Notre-Seigneur parlait de sa passion, VI, 103, 108. — Sa dévotion dans la transfiguration, VI, 127.

Piété, don du Saint-Esprit, IV, 64. — Opposée à l'envie, IV, 65.

Plaies glorieuses de Notre-Seigneur ressuscité, III, 185.
Leur application aux cinq sens, III, 192.

Plaisirs. Comment il faut s'en abstenir ou les accepter, VIII, 476 *et suivantes.* (*Voyez* Contentement, Joie.)
Pontifes, les saints pontifes représentent particulièrement Notre-Seigneur. Méditation commune pour le jour de leur fête, VIII, 169 *et suivantes.*
Possession riche et précieuse de son âme, IV, 269 *et suiv.*
Pouvoir et impuissance dans l'usage des choses, I, 493; II, 55, 60.
Pouvoir bien ou mal employé, III, 74, 472.

Précipitation dangereuse, I, 278.
Précipitation dans les actions, IV, 240; V, 355.

Prédication de Notre-Seigneur, mal reçue, I, 500.
Ses prédications en général et comment il nous les applique en particulier, I, 529.

Présence de Notre-Seigneur dans nos occupations. I, 493.
Présence de Dieu considérée pour la perfection de nos actions, II, 216; III, 346, 355.
Considération de la présence de Dieu, très-utile, IV, 319.

Présentation de Notre-Seigneur au Temple, I, 395.
Présentation de la Sainte-Vierge. Méditation pour cette fête, VIII, 134.

Présomption de soi fort dangereuse, II, 264, 265; IV, 80; V, 42, 158.
Présomption en matière de mérite, VI, 222 *et suiv.*; VII, 128, 184, 186. (*Voyez* Orgueil, Superbe, Vanité.)

Prêtres et directeurs doivent être recherchés pour plusieurs considé-

rations, II, 8. (*Voir les méditations de la semaine suivante.*) — Pour se former une bonne conscience, II, 9. - Pour faire une bonne confession, 16. — Pour guérir notre âme, 23. — Pour apprendre d'eux les bonnes œuvres à faire, 30. — Pour participer à leurs sacrifices, 37. — Pour recevoir d'eux la sainte communion, 43.

Dignité des prêtres, méditation pour le jour où l'on prend les ordres sacrés, VIII, 337. — Pour le jour de la première messe, VIII, 349.

Prévoyance des maux très-utiles, II, 291 *et suiv.*; III, 502.

Prière des prêtres plus efficace que celle des laïques, II, 39. - Prière pour les ennemis, IV, 475. (*Voyez* Oraison.)

Prochain. Comment il faut communiquer avec le prochain des choses spirituelles, I, 341. - Comment il faut condescendre au prochain, I, 468. - Bien qu'on peut lui faire, IV, 260; V, 132, 401, 404. - Motifs pour les lui faire, IV, 307, 477. - Bon exemple qu'on doit lui donner, IV, 384 *et suiv.*

Comment il faut être sur ses gardes avec le prochain, IV, 440; V, 327.

Comment il faut le supporter, V, 129. - Il faut lui rendre nos devoirs de justice et de charité, VII, 165.

Comment il faut converser avec lui, VII, 68.

Il faut prier pour lui, VII, 487.

Profession des religieux. Méditation pour le jour de la profession, VIII, 375.

Prospérité dangereuse, IV, 329; VII, 176, 184, 190 *et suiv.* (*Voyez* Joie.)

Providence de Dieu dans tous les événements, I, 413 *et suiv.*; IV, 237 *et suiv.* - Dans la prospérité, II, 129. - Dans l'adversité, II, 137. - Dans les vocations, II, 107 *et suiv.*

Providence, remède efficace contre les troubles d'esprit, II, 303, 449; IV, 67. - Il faut s'abandonner à sa conduite, II, 525, 543; III, 4; VIII, 297.

Providence de Dieu, nous gouverne par nos supérieurs, III, 433 *et suiv.* - Contentement qu'on trouve à s'y confier, IV, 289 *et suiv.*, 322.

Emploi des trois vertus théologales à ce sujet, IV, 491.

C'est par sa providence que Dieu nous gouverne, IV, 512, 526; V, 516, 563.

Providence de Dieu mal connue des hommes, VII, 19, 379. - Comment il faut s'y soumettre, VI, 217; VII, 16, 20, 104, 104 *et suiv.*, 113, 380. (*Voyez* Abandon, Conduite, Conformité, Résignation, Volonté.)

Prudence nécessaire dans les affaires, III, 249.

Elle est aidée de Dieu par le don de conseil, IV, 46 *et suiv.*

Prudence spirituelle à réparer les pertes passées, V, 107.

Prudence du serpent, V, 307. - A prévoir le mal, V, 366. - A faire le bien selon l'ordre, V, 490.

Prudence qu'il faut observer dans nos actions, VI, 382. (*Voyez* Actions, Discrétion.)

Puissance employée pour la vertu, VI, 532. (*Voyez* Pouvoir.)

Pureté de vie et d'intention. (*Voyez* Innocence, Intention.).

Pureté de cœur pour la communion, II, 217; III, 120, 121. - Pour re-

cevoir le Saint-Esprit, III, 383. - Dans les amitiés, III, 531. - De cœur et de conscience, IV, 312. - De biens et de vertu, IV, 360. - De chasteté, IV, 428 *et suiv.* - De toutes les affections pour la communion, V, 506, 536. - Pour le salut, VI, 58. - De trois sortes, VI, 424. - En droiture d'intention dans les devoirs qu'on rend au monde, VII, 165. (*Voyez* CHASTETÉ, INTENTION.)

PURGATOIRE. Méditation entière sur ce sujet, VII, 571.

PURIFICATION de la sainte Vierge. Méditation pour cette fête, I, 394.

PUSILLANIMITÉ ou défaut opposé au don de force, V, 433, 441, 445; VII, 557. (*Voyez* FAIBLESSE, COURAGE.)

R.

RAISONS et motifs de souffrir. (*Voyez* SOUFFRANCES.)

Raison, quelle est la véritable, VI, 183. - Comment elle doit gouverner l'homme, VII, 6, 299 *et suiv.*

RÉCOMPENSE promise à nos travaux, VI, 352.

RECONNAISSANCE de l'amour avec lequel Dieu nous donne son fils, I, 78.

Reconnaissance pour les grâces en général et en particulier, II, 114. - Pour les biens reçus de Dieu, V, 100, 371. - Dans la sainte communion, V, 503. - Pour le bienfait de la vocation religieuse, VIII, 403. - Pour tous les bienfaits de Dieu, VI, 343 *et suiv.*; VII, 37 *et suiv.*, 498.

RECOURS à Dieu dans nos afflictions, VII, 200 *et suiv.*, 373, 381.

RECUEILLEMENT des Apôtres pour recevoir le Saint-Esprit, comment nous devons l'imiter, III, 509 *et suiv.*

Recueillement d'esprit, comment il doit se faire, V, 370, 490 *et suiv.*; VIII, 403 *et suiv.*

RÉFORME que Notre-Seigneur a apportée au monde. I, 65, II, 142, 148.

REFUS des grâces de Dieu, I, 285; II, 181. (*Voyez* RÉSISTANCE.)

RÈGLE d'élection pour connaître la volonté de Dieu, V, 586.

RÈGLEMENT des appétits naturels par la raison et par la grâce, IV, 353, 450 *et suiv.*; V, 78, 508, 513, 523, 528; VI, 551. (*Voyez* GRACE.)

REGRETS de Notre-Seigneur sur la perte des âmes, II, 391 *et suiv.*, 499; III, 53, 107.

RELIGIEUX. En quoi consiste leur perfection, VIII, 216. - Motifs de conformer leur vie à leurs règles, VIII, 226.

Méditation pour le jour de la fête des saints fondateurs d'ordres religieux, VIII, 215.

Reconnaissance du religieux envers le fondateur de son ordre, VIII, 224. - Reproches du fondateur au mauvais religieux, VIII, 224. - Sagesse qu'il y a à se donner entièrement à Dieu, VIII, 238.

Méditation pour le jour où l'on prend l'habit de religieux, VIII, 364. -

Vœux, profession, perfection et tout ce qui appartient à la vie religieuse, VIII, 375 *et méditations suivantes.*
Religieux qui ont tout quitté, VI, 266, 297, 304 *et suiv.* - Assurance qu'ils ont de leur salut, VI, 297, 304 *et suiv.*

Religion qui consiste à rendre à Dieu les devoirs qui lui sont dus, IV, 290; V, 371, 381.
Religion et service de Dieu, VI, 156; VII, 87. - Constance qu'il faut y témoigner, VII, 51, 55, 61.

Remède à nos désobéissances, I 157. - A l'avarice, I, 258 *et suiv.* - A nos faiblesses, I. 306. - A nos tentations, I, 518. - A nos passions, I, 525. - A notre orgueil, II, 3. - A toutes nos maladies spirituelles, II, 24, 179. - Aux pensées qui nous portent au mal, II, 77.
Remèdes divers à nos maladies spirituelles selon leur diversité, VI, 142; VII, 230 *et suiv.* (*Voyez* Sacrements.)

Rénonciation de soi-même, VI, 117 *et suiv.*
Renonciation à toutes les affections pour les biens de ce monde, VI, 298, 304. - Assurance qu'elle nous donne du salut, VI, 308. - Biens qui la suivent, VI, 321 *et suiv.* - Motifs qui justifient cette renonciation, VII, 324.

Renovation des vœux de religion, VIII, 402 *et suiv.* (*Voyez* Religieux.)

Renouvellement de notre vie selon la grâce, I, 69; II, 145; V, 482, 485.
Renouvellement du monde qui doit se faire au dernier jugement, I, 69.
Renouvellement spirituel, III, 198.

Repos joint au travail, V, 146, 486.
Repos consistant dans la résignation à la volonté de Dieu, VII, 364, 368. (*Voyez* Contentement, Paix.)

Résignation ou soumission au pouvoir de Notre-Seigneur, II, 324, 449; III, 99, 547 *et suiv.* - A la volonté de Dieu, I, 391, 414; VII, 375.
Résignation au temps de la méditation, I, 12. - Dans le temps des afflictions, II, 301. (*Voyez* Indifférence, Providence, Conduite de Dieu.)

Résistance aux volontés de Dieu, I, 430.
Résistance aux grâces de Dieu, moyens de combattre ces résistances, I, 306, 378; II, 181.
Résistance aux tentations, I, 439; II, 53.
Résistance que nous faisons au pouvoir et à la grâce de Notre-Seigneur, II, 322, 499, 564; III, 98; VIII, 292. (*Voyez* Abus, Liberté, Volonté.)

Résolutions courageuses, II, 378, 379, 505; VIII, 291 *et suiv.*
Résolutions d'une bonne âme, IV, 245; V, 434; VI, 9.
Renouvellement des résolutions, V, 365, 375; VI, 52.
Motifs de se résoudre à la perfection, IV, 353; V, 424; VI, 5.
Résolution dans les adversités, V, 518. - Dans les doutes, V, 582. - Dans les vœux de religion, VIII, 378.
Résolution ferme de se donner à Dieu, VII, 328, 349.

Respect humain. Il faut le mépriser, le fuir, II, 219, 255, 335, 338, 374; IV, 482 *et suiv.*; V, 451.

Inconvénients du respect humain, VII, 323, 350; VIII, 38.

Ressemblance des prêtres avec Jésus-Christ, VIII, 340, (*Voyez* Prêtres.)

Résurrection de Notre-Seigneur, III, 128 *et suiv.*
Résurrection spirituelle, III, 187.
Résurrection de nos corps assurée par la communion, V, 535 *et suiv.*

Retraite spirituelle, V, 490 *et suiv.*; VIII, 402 *et suiv.*
Retraite et solitude, grands biens qu'elles procurent, VII, 517.
Retraite. Vingt-quatre méditations abrégées pour une retraite, VIII, 428 *et suiv.*

Riches du monde humiliés de la part de Dieu, I, 258. - Décriés dans l'Evangile, VI, 287 *et suiv.* - Difficulté qu'ils ont de se sauver, VI, 291 *et suiv.* - Folie où ils tombent, VI, 279. - Le mauvais usage de leurs biens les damne, VII, 356.
Riches selon Dieu, VI, 280.

Richesses. Leur trop grand amour est dangereux, I, 260. - Mépris des richesses, I, 286, 606. - Malheur qu'elles amènent, IV, 257; V, 205.
Quelles sont les vraies richesses, IV, 297. - Richesses de la pauvreté, VIII, 386, 390.
Grande richesse que de posséder son âme en paix, IV, 269.

Royaume de Notre-Seigneur, II, 563. - Mépris qu'on fait de sa royauté, II, 565.
Royaume du ciel où tous les bienheureux seront rois, III, 451 *et suiv.*
Royaume de Notre-Seigneur au ciel et au Saint-Sacrement, IV, 214.
Trois sortes de royaumes de Dieu compris dans la seconde demande de l'Oraison dominicale, IV, 512 *et suiv.*

S.

Sacrement de l'autel. Notre-Seigneur y renouvelle sa vie et sa Passion, II, 230 *et suiv.* - Il y désire notre perfection, III, 100. - Il y demeure avec nous et nous montre la constance de son amour, III, 424 *et suiv.*
Rapports du sacrement de l'autel avec les mystères de la vie de Notre-Seigneur, IV, 98. (*Voir les méditations qui suivent.*)
Figures du Saint-Sacrement, V, 501.
Ses propriétés en tant que pain de vie, V, 523 *et suiv.*
Sacrements s'accomplissent dans de petites choses, IV, 410. - Sont de puissants remèdes, V, 410. (*Voyez* Confession.)

Sacrifice de la messe. Méditation sur ce sujet, II, 38; VIII, 260.
Sacrifice d'Abel, figure de la messe, VIII, 354 *et suiv.* - De nous-mêmes, à son imitation, VIII, 353 *et suiv.* - De soi-même, VIII, 377.
Sacrifices de quatre sortes à la sainte messe, VI, 344. (*Voyez* Messe.)

Sagesse des vierges ou des âmes qui veillent à leur perfection, VIII, 238.
Sagesse, don du Saint-Esprit, IV, 12. - L'impureté lui est opposée, IV, 16.

Sagesse de Dieu dans le gouvernement du monde, III, 580. - En quo elle consiste, IV, 603. (*Voyez* PROVIDENCE.)
Sagesse véritable, VI, 183, 217; VII, 203, 204, 543; VIII, 104 *et suiv.*

SAINTETÉ véritable des saints, VIII, 175, 208 *et suiv.*
Sainteté de plusieurs sortes et quelle est la vraie, II, 341. - Comment il faut nous y adonner, II, 343 *et suiv.*; III, 62.
Marques de sainteté, III, 455; VIII, 371.
Sainteté, perfection singulièrement imitable en Dieu, IV, 89; V, 571.
Sainteté particulière des saints, V, 582.
Sainteté de l'âme selon ses trois facultés, IV, 92. (*Voyez* PERFECTION, VERTU.)

SAINTS. Méditation pour la fête de tous les saints, VII, 571. - Exemple et imitation des saints, IV, 392; V, 571. - Moyens faciles de devenir saint, V, 107, 623; VIII, 397.
Couronne des saints dans le ciel, VIII, 144. - S'adresser à eux pour obtenir ce que nous demandons, VII, 485. (*Voyez* SAINTETÉ.)

SALUT de l'âme mérite qu'on y emploie toute sa vie, c'est une grande affaire, I, 219, 450 *et suiv.* - Il faut rompre tous les obstacles au salut, II, 63. - La négligence est dangereuse dans le salut, II, 181. - Ne pas négliger son salut pour le salut d'autrui, I, 562
Il faut vouloir son salut avec Notre-Seigneur, II, 351 *et suiv*; III, 98, 109; VIII, 280, 291. - L'estimer à son exemple, III, 242. - Le demander avec lui, III, 443.
Du salut éternel et des désirs du ciel, III, 451. (*Voir les méditations de toute la semaine qui suit.*) - La difficulté doit nous y exciter, III, 474.
Le salut préférable à toute autre affaire, VI, 132, 250 *et suiv.*; VII, 252, 269; VIII, 430.
Difficulté de se sauver dans les richesses, VI, 291. - Dans les prospérités, VII, 176. - Assurance du salut dans la renonciation à tout, VI, 308.
Efforts qu'on doit faire pour son salut, VI, 353; VII, 213. - Moyens d'avancer dans l'affaire du salut, VI, 390. (*Voyez* ZÈLE.)

SAMARITAINE. Méditations sur sa conversion, V, 347 *et suiv.*

SATISFACTION : troisième partie de la confession, comment elle a lieu, V, 484.

SCANDALE à éviter, IV, 335, 440. (*Voyez* EXEMPLE.)

SCIENCE. Connaissance de Jésus-Christ, la plus noble de toutes les sciences, I, 186 *et suiv.* - Comment Notre-Seigneur nous enseigne la science, II, 167.
Science comparée à la vertu, peu de chose, VIII, 182 *et suiv.* - Science et vertu comparées ensemble, VIII, 185 *et suiv.* - Science jointe à la vertu fait un grand homme et un grand saint, VIII, 192 *et suiv.*
Science, don du Saint-Esprit, IV, 37 *et suiv.* - Elle sert à l'espérance, IV, 40. - Vice qui lui est contraire, IV, 43. - Science jointe à l'humilité, VI, 467.
Science de Dieu, VII, 544 *et suiv.*

SCRUPULES et peines d'esprit, comment s'en préserver, V, 141, 171, 362; VI, 278; VII, 307.

Sens intérieurs par rapport aux cinq extérieurs, III, 192. - Leur application aux cinq plaies de Notre-Seigneur, III, 194.

Séparation d'avec Dieu, III, 92.

Sépulture de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, IV, 206.

Service de Dieu. Qualités d'un vrai serviteur, II, 187. - Motifs qui nous portent au service de Dieu, VI, 156 *et suiv.*, 241; VII, 92; VIII, 49. - Patience que nous devons y avoir, VII, 91. - Combien nous y sommes obligés, VII, 161, 163; VIII, 48.

Silence quelquefois mauvais dans la colère, II, 479. - Souvent très-utile, II, 486.

Siméon (Saint), reçoit Notre-Seigneur au temple, I, 404.

Simon (Saint). Méditation pour le jour de sa fête, VII, 552.

Simplicité fort recommandable, II, 242; III, 555. - De la colombe nous est recommandée, V, 309. - Des enfants de Dieu, VI, 234; VII, 124.

Soins superflus pour les biens de ce monde, I, 212.
Soins de la santé de l'âme moindres de que celle du corps, II, 180 *et suiv.*
Soin de notre âme, III, 264.
Soins superflus qu'il faut régler, IV, 542; V, 141, 146; VI, 6, 8; VIII, 385.
Soins de notre santé, V, 231.
Soins utiles pour notre salut. (*Voyez* Zèle.)

Solitude ou retraite spirituelle, V, 490 *et suiv.* - Très-avantageuse pour la perfection, VII, 514 *et suiv.* (*Voyez* Retraite.)

Sollicitude pour les biens de ce monde, blâmable, VII, 279. (*Voyez* Biens, Richesses.

Sommeil de notre âme, dangereux, I, 66. (*Voyez* Tiédeur.)

Souffrances aimables, II, 165. - Diverses sortes de souffrances, I, 547. - Souffrances non prévues, dangereuses, II, 262. - Motifs puissants pour les supporter, II, 270 *et suiv.* - Elles sont le chemin le plus court pour aller au ciel, II, 277 *et suiv.* - Elles sont des marques d'amour, II, 284. - Moyen de les supporter courageusement, II, 430 *et suiv.* (*Voir les méditations de toute la semaine*, 486.)
Souffrances dans les mépris, II, 532. (*Voir les méditations de la semaine qui suit.*)
Quelles sont les meilleures souffrances, III, 15, 24. - Raisons de souffrir, III, 33.
Nos souffrances comparées à celles de Jésus, III, 37.
Trois motifs de souffrances qui doivent comme trois clous nous attacher à la croix, III, 46. - Autres motifs de souffrir, III, 92. - Souffrances des parfaits, III, 206.
Ce qu'il faut souffrir pour souffrir avec mérite, III, 408 *et suiv.* - Motifs pour tout souffrir, III, 411, 456; VIII, 582.
Diverses considérations pour les souffrances, IV, 348, 360; V, 316, 559; VI, 527. - Horreur naturelle que nous avons des souffrances, VI, 103. - Motifs qui doivent nous engager à les supporter, VI, 106; VII, 372;

VIII, 497. - Estime de Notre-Seigneur pour les souffrances, VI, 106. - Modèle de celle que nous devons en avoir, VI, 107; VII, 525, 531.

Consolations qu'elles procurent, VI, 335; VII, 210 *et suiv.* - Ceux qui les fuient tombent dans de plus grandes, VIII, 52. (*Voyez* AFFLICTIONS, CROIX, PEINES.)

SOUMISSION aux ordres et volontés de Dieu, VI, 154, 217, 220; VII, 103, 163. (*Voyez* CONDUITE, VOLONTÉ, RÉSIGNATION.)

SOUVENIR des paroles de Notre-Seigneur, III, 500 *et suiv.* (*Voyez* PAROLES.)

STÉRILITÉ des âmes infidèles à la grâce, VIII, 11.

SUBTILITÉ du corps de Notre-Seigneur après sa résurrection et communication qu'il en fait à nos âmes, III, 158 *et suiv.*

SUIVRE JÉSUS. Puissant attrait pour la vertu, I, 509.

SUPERBE ou orgueil. Défaut remarquable quand nous parlons de nous, I, 136. - Quand on nous loue, I, 148, 164. - Cause de la désobéissance aux ordres de Dieu, I, 156. - Dangereuse pour la vie spirituelle, I, 254. - Lèpre dont Notre-Seigneur veut nous guérir et dont nous fuyons la guérison, II, 3.

Superbe punie, IV, 363 ; V, 158, 475. - Il faut la mortifier, IV, 455, 482 ; V, 445. - Elle est contraire à la première demande de l'Oraison dominicale, IV, 504. - Dieu la déteste, V, 186.

Superbe du Pharisien, V, 259 *et suiv.*

Vice incompatible avec la foi, V, 474.

Superbe humiliée, VI, 140 ; VII, 307.

Superbe petite en son commencement, grande à la fin, VI, 181. - Ses prétentions, VI, 222 *et suiv.*; VII, 129. - Comparée à la lèpre, VII, 305. - Sa résistance aux grâces, VII, 227. (*Voyez* AMBITION, HONNEUR, VANITÉ.)

SUPÉRIEURS. Dieu nous gouverne par nos supérieurs, III, 433 *et suiv.* - Avis très-important pour que les supérieurs s'acquittent bien de leur charge, VII, 4. (*Voyez* OBÉISSANCE.)

SURDITÉ spirituelle, V, 338.

T.

TALENT. Grâce gratuite qu'il faut faire profiter, I, 571; VIII, 173. - Talents et grâces diverses, VIII, 111 *et suiv.*

TEMPÉRANCE, III, 96, 153. - Disposant à la naissance de Notre-Seigneur, I, 232 *et suiv.* - Ses trois actes les plus remarquables, I, 235. - Tempérance dans le manger, IV, 536; VI, 38.

TEMPÊTE apaisée par Notre-Seigneur. Signe des dangers dont il nous délivre, II, 52 *et suiv.*

TEMPLE de Dieu. Chaque âme fidèle est le temple de Dieu, II, 158 ; VIII, 259.

Temps de cette vie employé pour notre salut, I, 219, 366 *et suiv.*; VIII, 207. - Excuse alléguée du temps, I, 395, 400. - Temps bien employé, V, 107; IV, 588; VI, 351 *et suiv.*

Trois différences de temps considérables pour se renouveler, VIII, 402.

Faire toute chose en son temps, VI, 378 *et suiv.* - Temps propre pour quelques vertus, VII, 181.

Tentations contre la chasteté, comment il faut s'y comporter, I, 269. - Contre l'union avec Jésus-Christ, I, 375.

Comment il faut surmonter et combattre les tentations, I, 375, 457 *et suiv.* - L'ennemi nons tente par les affections, I, 523; II, 230.

Amusement d'esprit, dans les tentations très-dangereux, II, 54. - Il faut veiller sur les premières pensées d'où viennent les tentations, II, 74; VIII, 203.

Méditation sur les tentations, II, 357. - Passion de Notre-Seigneur, puissant remède contre les tentations, II, 359 *et suiv.* - Désordre de la tentation, II, 548, 564, 573.

Le Saint-Sacrement, remède contre les tentations, III, 428.

Diverses considérations sur les tentations, IV, 563; V, 7; VI, 2, 14; VIII, 391.

Tentations de notre concupiscence, VI, 137, 278. - D'où vient la difficulté de les surmonter, VI, 140. - Ce que nous devons y faire et y souffrir, VI, 144, 235.

Tentations venant du côté du monde, VI, 379; VII, 52 *et suiv.*

Besoin du secours de Dieu pour les vaincre, VII, 135, 373. - Moyen de notre part pour les surmonter, VII, 525, 374; VI, 589.

Thérèse (sainte) Méditation pour le jour de sa fête, VII, 524.

Thomas (saint) son incrédulité, III, 335. — Sa profession de foi, III, 338.

Méditation pour le jour de sa fête, I, 591.

Tiédeur dangereuse après la conversion, VIII, 201; V, 33. — Tiédeur dans le service de Dieu, VI, 80, 276; VII, 259; VIII, 445. (*Voyez* Sommeil, Lacheté.)

Trahison de Judas découverte par Notre-Seigneur, II, 237, 430.

Transfiguration de Notre-Seigneur, V, 601; VI, 125 *et suiv.* — Ce mystère comparé à celui de sa Passion, II, 415.

Travail dans le monde parfois utile, parfois inutile, I, 535 *et suiv.*; III, 15, 23. — Profitable, V, 139, VI, 49, 71. — Pour le service de Dieu et de notre salut, VI, 351 *et suivantes.*

Travailler à la vigne du Seigneur en méditant sa Passion, II, 199.

Trépassés. Méditation pour le jour des Trépassés, VII, 571.

Trinité. Méditation sur ce mystère, IV, 86.

Triomphe de Notre-Seigneur ressuscité, III, 133.

Triomphe des saints, VII, 565. (*Voyez* Saints.)

Tristesse unie à la joie rend la joie plus sainte, I, 405. — Utile, II, 292; III, 322.

Quelle est la bonne tristesse, sa récompense, III, 319; IV, 277, 281.

Tristesse mauvaise, elle vient d'immortification, VI, 283, 325, VII, 202.
Tristesse de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, II, 365. - Remède de la nôtre, II, 370; III, 494.
Tromperie ou erreur des hommes dans l'estime qu'ils font des choses du monde, I, 485; VIII, 189.
Troubles mauvais, II, 270. — Leur remède, II, 272. — Troubles en matière de vocation, VIII, 285 *et suiv.*
Trouble et inquiétude de Marthe et de ses semblables, VII, 248.
Trouver Jésus, quel bonheur, I, 478. *Voir toute la Méditation.*

U.

Union avec Jésus, ses difficultés, I, 375, II, 89, 190.
Union de nos actions avec Jésus-Christ, II, 189. — De volonté avec lui, I, 608.
Union de Jésus avec son Père, III, 90.
Union de nos prières avec les siennes, III, 441.
Union avec Jésus par les trois facultés de notre âme, VIII, 211; V, 65. — Diverses sortes d'union avec lui, V, 389 *et suiv.* — Par la sainte communion, V, 506. — Par l'exercice des vertus, VI, 37, 41. — Par les vœux de religion, VIII, 376.
Union avec Dieu par la charité, VI, 239; VII, 82. - Par les souffrances, VII, 211.
Union fraternelle, III, 529.
Ursule (sainte) Méditation pour le jour de sa fête, VII, 542.
Usage des biens de cette vie louable et méritoire, II, 131, 132, 136 *et suiv.*; VI, 323; VII, 357. — Usage raisonnable des plaisirs ou avantages de ce monde, II, 324.
Usage de nos pouvoirs, III, 74, 471.
Usage avantageux des biens de ce monde pour notre salut, VI, 529. — Pernicieux des mêmes biens, VII, 355.
Le bien et le mal viennent du bon ou mauvais usage des choses, VII, 360.
Bon usage des grâces, VIII, 111. (*Voyez* Grace Fidélité.)
Usage des remèdes contre nos maladies spirituelles, VII, 538.
Utile. Quel est le bien utile, VIII, 385.
Utilité, des choses doit se mesurer par rapport à la vie éternelle, VI, 356; VII, 113.

V.

Vanité des louanges et des jugements qu'on fait des choses de ce monde, I, 148, 485; VIII, 182, 183.
Vanité des choses de ce monde, II, 331; III, 65; IV, 298; V, 356, 547 *et suiv.*; VIII, 406.

Il faut fuir la vanité dans ses actions, IV, 482, 485; V, 430, 445, 459.— Elle s'oppose à la foi, V, 472.
Vanité des Apôtres avant leur conversion, VI, 175 *et suiv.*; VII, 416 *et suiv.*
Les moindres mouvements de vanité sont à craindre, VI, 194. — Tentation de vanité, VI, 379, 464; VII, 175, 183, 416.
Comment tout est vanité et principalement l'homme, VIII, 436, 482.
Vanité de l'amour-propre, III, 271, 277. -- Vanité contraire à la vérité, III, 364. — Vanité de mettre sa confiance dans les hommes, III, 520. — Vanité de nos désirs humains, III, 464.

Vengeance qu'il faut éviter, IV, 553. — Vengeance fort à craindre, VI, 330.

Vérité maltraitée par les hommes, I, 487; V, 471.
Vérités surnaturelles, III, 179. — Comment elles sont aimables, III, 364. — Comment elles s'accordent avec la charité, III, 365. — Vérités obscurcies par les mauvaises affections, VI, 391. — Eclairées par la pratique de la vertu, VI, 394.
Vérités chrétiennes petites en apparence, mais grandes en réalité. II, 152 *et suiv.* — On doit les considérer dans la méditation, VI, 415. - Elles sont dignes d'amour, VI, 493; VIII, 4.

Vertus théologales et cardinales perfectionnées par les dons du Saint-Esprit, I, 204; IV, 2. (*Voir les méditations de la semaine suivante.*)
Vertus exercées par Notre-Seigneur dans le sein de sa mère, I, 217.
Vertus opposées au sept péchés capitaux, nous préparant à la naissance de Notre-Seigneur, I, 230. (*Voir les Méditations de la semaine qui suit.*— Leurs trois actes les plus remarquables, I, 235. - Attraits puissants pour les pratiquer, II, 146. — Facilité de les pratiquer par le moyen de Notre-Seigneur, I. 537. Véritable moyen de les pratiquer, II, 82; VIII, 173, 176, 205.
Vertu plus avantageuse que la science, VIII, 182.
Vertus mêlées avec les vices, moyen de les discerner, II, 99.
Vertus qu'on peut exercer dans les tentations, II, 212.
Le prix des vertus nous est enseigné par la Passion de Notre-Seigneur, II, 308. — Leur pratique, II, 424 *et suiv.*; III, 505.
Vertus de nécessité, II, 463; III, 16, 75.
Les vertus sont les richesses de Notre-Seigneur, III, 119.
Vertus préférables aux miracles, III, 376.
Vertus enseignées au Très-Saint-Sacrement, III, 429.
On doit avancer dans la vertu, III, 480. — Trois actes de vertu. — Comment ils s'apprennent, IV, 42.
Vertus de Notre-Seigneur dans sa vie et au Saint-Sacrement, IV, 164 *et suivantes.*
Vertus théologales exercées par la présence de Dieu, IV, 319.
Vertu dans le mépris, IV, 360.
Vertu efficace, V, 24. — Inefficace, faute de foi, V, 471.
Vertus propres à chaque action, VI, 37. — Leurs divers degrés, VI, 5; V, 599.
Vertu arrêtée par l'affection aux biens de cette vie, VI, 260. — Vertus en apparence et en réalité, VI, 399; VIII, 9.
Temps propre pour exercer la vertu, VII, 75; VIII, 127. — Manière

dont chacun doit l'exercer, VII, 78, 81. - Patience nécessaire pour l'exercer, VII, 91. — Vigilance également nécessaire, VIII, 106.

Jésus-Christ estime plus la vertu que la science, VII, 222.

La douceur et l'humilité renferment l'abrégé des vertus, VII, 224. — Les vertus intérieures sont solides, VII, 260. - Les vertus sont les vraies richesses, VII, 280.

VICTOIRES des saints, VII, 563. — Victoire de l'obéissance, VII, 461.

VIE de Jésus en nous. (*Voyez* JÉSUS.) - Vie de Jésus manifestée en nous, I, 297 *et suiv.*

Vie innocente suivie d'une heureuse mort, I, 320.

Vie spirituelle représentée au Saint-Sacrement, II, 233. — Au crucifiement de Notre-Seigneur, III, 50, 53. — Dans sa sépulture, III, 117 *et suiv.* — Dans le parfait abandon qu'il a fait de toutes choses, III, 121. — Dans sa résurrection, III, 137.

Vie nouvelle de Jésus, ressuscité, III, 128, 146.

Vie spirituelle en vérité et en esprit, III, 372.

Vie des premiers chrétiens, IV, 37.

Vie cachée de Notre-Seigneur, IV, 119 *et suiv.* — Vie cachée des justes, IV, 123; V, 390.

Vie glorieuse de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, IV, 210 *et suiv.*

Vie unitive dans la conduite de Dieu, IV, 239, 244. — Dans la pureté du cœur, IV, 314; V, 506. — Dans le détachement, IV, 380; V, 153, 389, 391, 506. — Dans l'obéissance, VIII, 398.

En quoi consiste la vie spirituelle, V, 382, 523, 524. — Elle est conservée par la communion, V, 526. — Motifs pour s'adonner à la vie spirituelle, V, 528, 539; VI, 41; VIII, 376.

Vie active et contemplative unies dans la sainte Vierge, V, 615 *et suivantes.*

Vie présente; comment on doit en prendre soin, IV, 542. - Comment elle doit être employée pour notre salut, IV, 584; V, 623. — Elle n'est rien comparée à la vie éternelle, VI, 357 *et suiv.* — Brièveté de la vie présente, VI, 357; VII, 360. — Il faut l'employer pour Dieu qui nous l'a donnée, VII, 400,

VIEIL HOMME crucifié avec Notre-Seigneur, III, 45. (*Voyez* CRUCIFIEMENT.)

VIERGE (la sainte). (*Voyez* MARIE.)

VIERGES. Méditation pour la fête des saintes Vierges, VIII, 231.

Vierges selon le monde et selon Notre-Seigneur, VIII, 232. — Les Vierges sont épouses de Jésus-Christ, en cette qualité elles doivent être parfaites, VIII, 233. - Les Vierges ont une couronne particulière au ciel, VIII, 144. — Elles doivent être vigilantes, VIII, 235. — C'est la vigilance qui distingue les vierges sages, VIII, 238.

VIGILANCE nécessaire pour la chasteté, VIII, 235, 393.

Méditation sur la vigilance pour les trois états de perfection VII, 199.

Vigilance contre la tentation, IV, 566; V, 64, 211, 366. — Pour la perfection des actions, VI, 37, 42. — Nécessaire pour le salut, VIII, 252.

Vigilance (*Voyez sur ce sujet toutes les méditations de la vingt-huitième semaine après la Pentecôte*, VIII, 77.)

VIGNE, symbole de la Passion de Notre-Seigneur, II, 199.

VISITES, que nous devons faire à Notre-Seigneur à l'exemple des bergers, I, 326. — Des mages, I, 374. — Visites d'amis, comment elles doivent se faire, IV, 612 *et suiv.* (*Voyez* ENTRETIENS.)

VOCATION. On doit suivre au plus tôt sa vocation, I, 507.

Vocation de saint Matthieu et méditations sur tout ce qui concerne la vocation, II, 106. *Voir les méditations de la semaine entière.*

Bien qu'on doit faire dans sa vocation, V. 6; IV, 578. — Vocation de chacun comparée au banquet où plusieurs sont appelés, VII, 313. — Il faut étudier sa vocation, I, 507. — La suivre sans délai, I, 509.

Diverses méditations au sujet de la vocation, VIII, 403 *et suivantes.* (*Voyez* ETAT DE VIE, VOEUX, FONDATEURS D'ORDRES RELIGIEUX.)

Vocation nécessaire pour les missions, V, 276.

Vocation religieuse et tout ce qui appartient à ce sujet, VIII, 403 *e suivantes.*

VOEUX de religion, VIII, 375 *et suivantes.*

VOLONTÉ propre. C'est un grand mal, IV. 530; V, 394; VIII, 390.

Volonté bonne, comment elle nous manque, V, 419, 425, VIII, 378.

Volonté de l'homme opposée à celle de Dieu, VII, 260, 338. — Misère qui accompagne cette opposition, VII, 345.

Volonté propre cause de la damnation, VII, 355, 274. (*Voyez* PERFECTION.)

Quelle est en vérité la bonne volonté, II, 341 *et suiv.*

Volonté réglée par la justice surnaturelle répondant au don d'agilité, III, 167.

Volonté de Dieu, son accomplissement nous rend semblables aux anges, I, 125. — Elle est la règle de notre perfection, II, 89, 122; VIII, 229 *et suiv.* — Moyens de connaître la volonté de Dieu touchant notre vocation, VIII. 273. — Motifs pour l'accomplir, VIII, 290. — Différence de la volonté de Dieu et de la nôtre, I, 243.

Résignation à la volonté de Dieu, I, 391, 414, 418 *et suiv.* — Volonté de Dieu accomplie au ciel, IV, 522. - Il faut nous conformer à cette sainte volonté, IV, 531; V, 395, 419, 424, 583, 586. — Excellence de cette conformité, VIII, 396 *et suiv.*

La volonté de Dieu doit être la règle de la nôtre, VI, 129; VII, 431.— Opposition que nous faisons à la volonté de Dieu. VI, 133 *et suiv.* — Fidélité que nous devons lui rendre, VI, 383; VII, 29 *et suiv.*; 268, 428 *et suiv.*

La conformité à la volonté de Dieu est le plus grand bien, VI, 388; VII, 248. (*Voyez* RÉSIGNATION, VOCATION, CONFORMITÉ.)

Y.

YEUX. Il faut veiller sur ses yeux pour conserver la chasteté, IV, 429 VIII, 393.

Z.

Zachée désire voir et connaître Jésus-Christ, VII, 443 *et suivantes*.

Zèle pour faire connaître et aimer Jésus-Christ, I, 101, 338, 341; II, 196.

Zèle de Notre-Seigneur contre ceux qui profanent son Temple.

Zèle de la gloire de Notre-Seigneur, II, 313 *et suiv.* 336.

Zèle indiscret, III, 245. — Réglé, III, 290. — Simulé, III, 303. — Ardent, III, 305, 356. — Du salut et de la perfection évangélique, IV, 460. — Pour la gloire de Dieu, IV, 592; VI, 31. - Pour le salut des pécheurs, V, 119, 295, 433 *et suiv.*; VI, 549. — Pour le salut de notre âme, V, 195, 307, 310; VI, 7, 31.

Zèle de la Samaritaine pour faire connaître Jésus-Christ, V, 398 *et suiv.* — Zèle de Notre-Seigneur pour la gloire de son père, V, 379 *et suiv.* — Des Apôtres, IV, 578, 580.

Zèle divers de quatre sortes de personnes, V, 595.

Zèle pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, VI, 198 *et suiv.*, VII, 61 *et suiv.* — Comment il doit être aidé des dons de conseil et de force, VII, 557.

Zèle prétendu, VI, 330; VII, 51, 171.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

Saint-Quentin, imp. J. Moureau.

246.723
H334
44605

HAYNEUVE, S. J., JULIEN

AUTHOR

Méditations sur la Vie De N.-S.

TITLE

Jésus-Christ. Tome VIII.

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	Jacobs	
Aug 15 '40	Malone	
Nov '47	"	
	STORAGE - CBPL	

NOV 22

44605